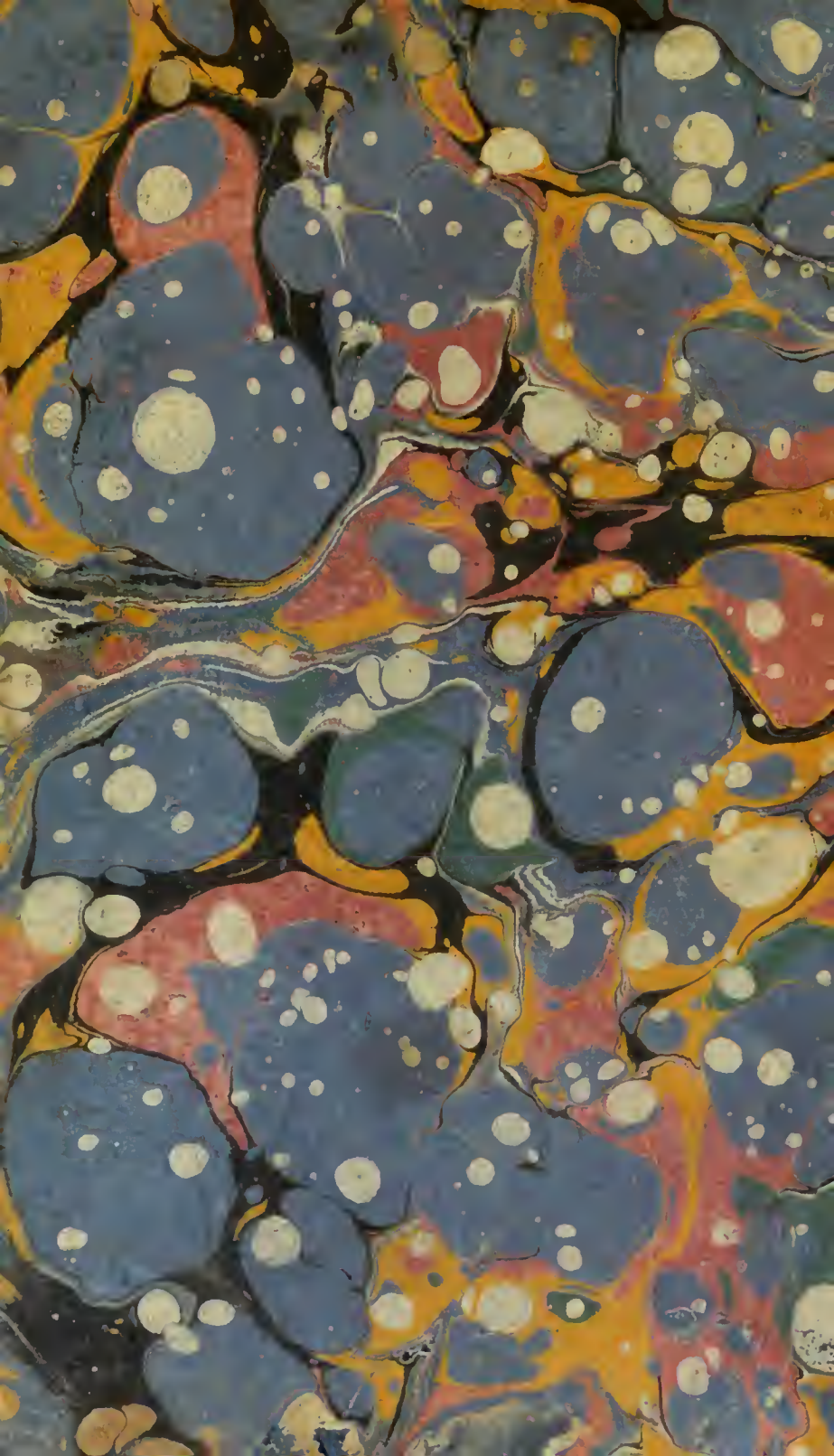

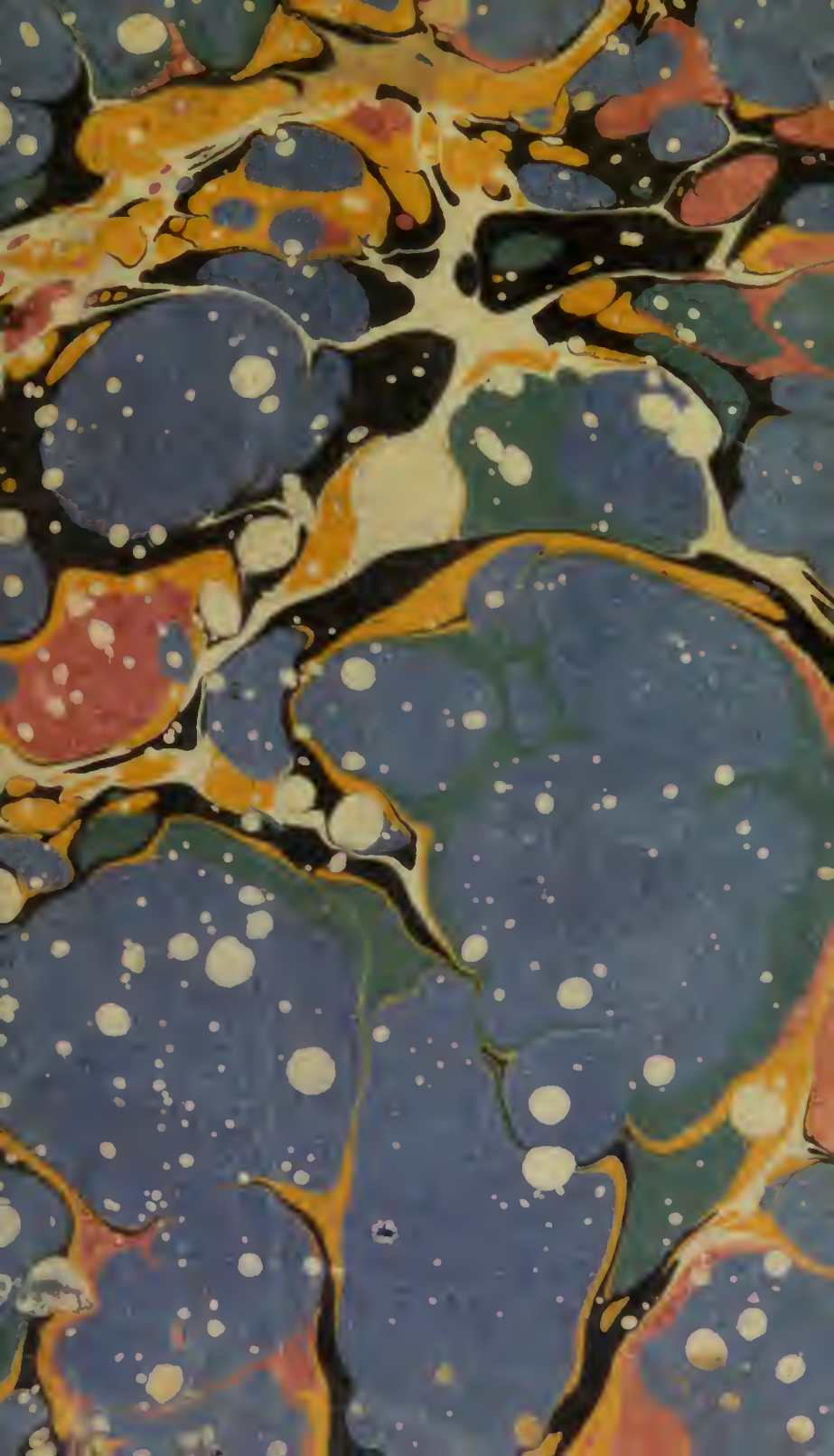

11303/B
E XII 18/a
Médecins anciens
c 326
35/b

LES ORACLES
DE COS.

46310

LES ORACLES DE COS,

OUVRAGE de médecine clinique, à la portée de tout Lecteur capable d'une attention raisonnable, intéressant pour les jeunes Medecins, et utile aux Chirurgiens, Curés, et autres personnes charitables.

Par le C. AUBRY, Docteur en Médecine, Intendant des Eaux minérales de Luxeuil, &c.

Nouvelle Edition, revue, corrigée, considérablement augmentée, et suivie d'une Introduction à la Thérapeutique de Cos, dans laquelle on a principalement en vue le traitement des maladies aigues.

Un chêne antique s'élève, l'oeil en voit de loin les feuillages; il approche, il en voit la tige; mais il n'en apperçoit pas les racines; il faut percer la terre pour les trouver.

MONTESQUIEU- Esprit des Lois.

A PARIS,

Chez CROUILLEBOIS, Libraire de la Société de Médecine de Paris, rue des Mathurins, n.º 398;

Et Cloître S.-Benoît, n.º 357.

M. DCC. LXXXXI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS

SUR

CETTE NOUVELLE ÉDITION.

L'ACCUEIL favorable que le Public, & sur-tout mes Confreres, ont fait à la premiere édition de cet Ouvrage, m'a déterminé à le revoir, le corriger, l'augmenter, en plusieurs endroits, de choses interessantes, & à y ajouter une esquisse de la Therapeutique de Cos.

Cet Ecrit, qui renferme les grands principes de l'art de guérir, avoit d'abord été fait pour paroître dans un vol. in-fol. de 12 à 1300 pages : mais des raisons, que le Lecteur peut sentir comme moi, me le firent réduire à un vol. in-4°. de 8 ou 900 pages ; & après quelques réflexions, je le repris une seconde fois en sous-œuvre pour l'abréger de moitié ; de sorte qu'il n'est plus aujourd'hui que l'extrait d'un extrait. J'aurois pu, malgré cela, le diminuer encore d'une feuille ou deux ; mais la crainte d'interrompre le fil d'une lecture, en renvoyant aux articles précédens, m'a fait préférer quelques répétitions sommaires, qui ne peuvent que tourner au profit de ceux qui cherchent sincérement à s'instruire.

Je me suis au reste singuliérement appliqué à mettre

toutes les matieres que j'y traite, dans le plus grand jour poſſible, ſans en excepter les principes de mécanique & hydraulique, ainſi que les calculs ſur les forces du cœur & du ſang, ſur la viteſſe, &c., dans le détail deſquels j'ai été forcé d'entrer lorſque je me ſuis permis de combattre quelques opinions du célebre Boerhaave. Je ne vois pas d'ailleurs que la géométrie ſoit incompatible avec le ſavant Empyriſme des anciens, pour lequel je prens parti ; je crois au contraire qu'elle en devroit faire la baſe & l'appui ; cette ſcience n'étant, à proprement parler, que l'art de peſer les effets, les obſervations, les expériences, de les comparer, & d'en calculer les détails, ſans s'embarraſſer des cauſes, de leur nature, de leur eſſence.

Lorſqu'on fait une juſte application de la géométrie aux forces vitales, &c. qu'on les peſe, qu'on les compare avec celles des maladies, c'eſt le plus ſûr moyen de prononcer avec certitude ſur le ſort des malades, ſans qu'il ſoit beſoin de la connoiſſance des cauſes occultes de la vie, de la ſanté, des maladies, &c.

Si les Savans ſe ſont quelquefois trompés dans l'application de la géométrie à la médecine, cela eſt preſque toujours arrivé de ce qu'ils n'ont pas fait aſſez d'expériences, ou de ce qu'ils n'ont pas pris des meſures exactes ſur les parties du corps ; il n'y a qu'à les prendre mieux qu'eux, & alors la géométrie corrigera elle-même ſes propres erreurs.

Si on m'objecte que nous avons de fort bons Mé-

decins qui ne ſont pas géometres, je répondrai qu'il y a une géométrie naturelle, dont chacun a une portion plus ou moins grande, & que ce n'eſt qu'à la lueur de ce flambeau que ces Meſſieurs ſuivent la nature dans ſes différentes marches, & qu'ils la devinent. Car l'art de bien voir, qui eſt la judiciaire ſi eſſentielle au Médecin, eſt chez eux en raiſon de cette portion de géométrie naturelle dont ils ſont doués.

Hippocrate, que les Empyriques regardoient comme leur chef, en recommandoit l'étude à ſes enfans, non pas comme une ſcience de pure curioſité ou d'ornement dans la ſociété, mais comme le plus ſûr moyen d'applanir les difficultés qu'on rencontre journellement dans l'exercice de la médecine.

Comme je ne prétends point élever de diſpute, ni contrarier le goût de qui que ce ſoit, ceux, pour leſquels ces raiſons, & une multitude d'autres que je paſſe ſous ſilence, ne ſeront pas convaincantes, pourront en croire ce qu'ils voudront, & même ſe diſpenſer de lire les pages 137 *& ſuiv., juſqu'à la* 153e, *où j'ai tâché de développer ces matieres abſtraites ſans le ſecours des caracteres algébriques, &c., afin de les rendre auſſi intelligibles que le reſte du Livre. J'y ai ſeulement ſupprimé la plupart des démonſtrations qui ont été faites par ceux auxquels je renvoie le Lecteur.*

Je dois enfin prévenir, que dans l'article intitulé, Explications de quelques termes de l'Art, pour l'intelligence de cet Ouvrage, *je n'ai*

point entendu donner des définitions exactes des choſes, mais ſeulement une notion des mots à ceux qui ne ſont pas Gens de l'Art : car il eſt clair que MM. les Médecins & Chirurgiens n'en ont aucunement beſoin.

Approbation du Censeur Royal.

J'ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé ; *Les Oracles de Cos*, nouvelle Edition, revue, corrigée, conſidérablement augmentée, & ſuivie d'une Introduction à la Thérapeutique de Cos, par M. Aubry, Docteur en Médecine, Intendant des Eaux minérales de Luxeuil, Médecin Conſultant de Monseigneur, & Médecin ordinaire de Madame, Comte & Comtesse d'Artois ; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce &c.

Signé, Raulin.

Rapport de MM. les Commiſſaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, pour l'examen de la nouvelle édition des Oracles de Cos.

M. le Doyen, Messieurs,

Vous avez approuvé en 1776, les Oracles de Cos, Ouvrage de M. Aubry, Médecin-Intendant des Eaux minérales de Luxeuil, &c. ; ce Savant encouragé par les vrais connoiſſeurs, & jaloux de faire mieux encore, a revu ſon Ouvrage, non avec les yeux d'un pere épris de ſes productions, mais avec ceux d'un maître ſévere qui n'accorde ſon ſuffrage & ſa protection qu'à ce qui porte le caractere d'une utilité réelle. Il a retranché ce qui n'étoit pas abſolument eſſentiel à ſon but ; il a répandu plus de jour ſur ce qui lui

a paru obscur; enfin il a fait des additions considérables: mais il n'a pas voulu rendre publics ces fruits d'un travail opiniâtre, d'une étude réfléchie de la doctrine d'Hippocrate & de la marche de la nature dans les maladies qu'il a eues à traiter depuis au moins trente ans, avant de les avoir soumis à votre jugement. Vous nous en avez confié l'examen. Nous ne vous répéterons point ce que vos Commissaires vous ont dit en 1776, de la division de cet Ouvrage & de son mérite. Nous ne pouvons que confirmer les éloges, qui lui furent donnés alors, avec d'autant plus de fondement que les additions que contient la nouvelle édition la rendent plus précieuse. La principale est une Thérapeutique, empruntée d'Hippocrate, ou calquée sur celle de ce Prince de la Médecine. Elle est divisée en quatre Chapitres, précédés d'un exposé sommaire des matieres traitées dans cet opuscule, & de la méthode que l'Auteur se propose de suivre.

Le premier Chapitre a pour objet le régime que l'on doit faire observer aux malades, suivant la nature, l'intensité, le tems & la durée de leurs maladies. On y trouve des détails très-étendus sur les especes de bouillons, de tisanes & autres boissons que prescrivoit Hippocrate, & dont l'utilité n'est pas moins grande & efficace de nos jours, qu'elle l'étoit alors; sur les circonstances qui doivent déterminer le choix du régime; sur les boissons & bouillons que nous pouvons administrer, à l'imitation des anciens. Ce n'est point sur des spéculations que l'Auteur appuie ses préceptes à ce sujet, mais sur des faits & des succès répétés & constans pendant une longue pratique.

Dans le second Chapitre, l'Auteur établit des

regles ſur les avantages que l'on doit ſe promettre de la ſaignée en quelqu'endroit du corps qu'on la faſſe, ſoit que l'on ouvre une veine, ſoit que l'on ouvre une artere ; & toujours en ſuivant ſon Maître Hippocrate, ou ſa propre expérience, il cite un grand nombre de cas particuliers, dans leſquels elle eſt néceſſaire ou nuiſible.

C'eſt encore à la lumiere réunie de ces deux flambeaux, qu'il prononce la juſte & ſalutaire application des vomitifs & des purgatifs.

Le quatrieme Chapitre intitulé : *Notes intéreſſantes pour le traitement des maladies aiguës*, contient la deſcription exacte de pluſieurs maladies, & ſur-tout de celles qui ſe préſentent le plus communément dans la pratique, leur pronoſtic vérifié, les moyens curatifs qu'elles exigent, & la méthode de les adminiſtrer.

Quelque ſuccinte que ſoit cette Thérapeutique, elle nous a paru auſſi ſaine que lumineuſe. Elle contient les grands principes de l'art de guérir ; & l'Auteur donnant perpétuellement, au jeune Praticien, Hippocrate pour guide, lui apprend à connoître les forces, les travaux & les beſoins de la nature, à entendre les ſignes par leſquels elle indique ces beſoins, & à eſtimer les reſſources capables d'y ſatisfaire. Il ne s'eſt pas borné à la matiere médicale, ni aux maladies connues du tems d'Hippocrate : on lit avec plaiſir ſes réflexions & ſes vues ſur les avantages que procurent & que peuvent procurer les bains froids, pour le traitement de quelques maladies chroniques ; ſes notes ſur les cancers, ſur les vieux ulceres ; ſes obſervations ſur les effets dangereux de l'uſage interne du ſublimé corroſif ; ſur le traitement de la rage, des piqûres ou morſures faites par les animaux venimeux, &c. &c.

Jugeant lui-même que ce qu'il avoit dit sur la petite vérole, dans son Discours Préliminaire, n'étoit pas suffisant pour de jeunes Médecins, il a terminé sa Thérapeutique par la traduction de deux histoires de petites véroles malignes, traitées par Boerhaave, & il propose la conduite du Médecin de Leyde comme un modele. La Thérapeutique n'est pas le seul avantage qui rende la nouvelle édition des Oracles de Cos de beaucoup supérieure à la premiere. On trouve dans les trois Sections qui forment le corps de l'Ouvrage, un grand nombre d'autres additions très-intéressantes, & très-luminuses sur les maladies, & sur plusieurs causes de maladies, telles que l'excès dans le commerce avec les femmes, la masturbation, &c.; on en trouve de très-curieuses, & qui suppose nt des recherches immenses, dans l'Avertissement & le Discours Préliminaire, sur les opinions qui ont divisé les Médecins en différentes sectes; sur la médecine sacerdotale dans tous les pays, & spécialement sur celle des Egyptiens.

Nous n'ignorons pas que plusieurs Médecins ont été surpris que la version, donnée par M. Aubry, de quelques sentences d'Hippocrate fût contraire à celle des Traducteurs les plus estimés, & que tantôt il préférât la version de Foese, tantôt celle de Duret, tantôt celle de Vassæus, tantôt celle de Cornarus, &c..... Nous l'avons nous mêmes observé à M. Aubry, qui nous a répondu, ainsi qu'il l'a dit dans son Ouvrage, que ce n'étoit pas d'après les Traducteurs qu'il avoit travaillé à apprécier le sens des Coaques, des Aphorismes, ni des autres ouvrages du vieillard de Cos, mais d'après la nature consultée au lit des malades; & qu'il n'avoit abandonné les versions connues & adoptées, que lorsqu'il avoit

trouvé leur prononcé contraire à celui de la nature, & qu'il ne s'étoit permis de changement qu'après y avoir été autorisé par des observations répétées & constamment uniformes; ensorte qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit point changé le texte d'Hippocrate, & qu'au contraire il l'avoit rétabli dans sa pureté, en corrigeant les fautes faites par les Copistes. Cette maniere de commenter Hippocrate est neuve; elle rend l'Ouvrage de M. Aubry original à nos yeux, & digne par conséquent de l'estime des vrais disciples du Médecin Grec.

C'est pourquoi nous estimons que cet Ouvrage de M. Aubry, que vous avez déjà accueilli favorablement lors de la premiere édition, a acquis, dans la seconde, de nouveaux droits à votre approbation.

Délibéré aux Ecoles de Médecine, le 1er *Mai* 1782. *Signé*, THIERY, Médecin - Consultant du Roi, LECLERC, GROSSIN DU HAUME, DESESSARTZ, BOSQUILLON.

Approbation de cette nouvelle Edition, par la Faculté de Médecine de Paris.

MESSIEURS LE CLERC, THIERRY, DU HAUME, DESESSARTS & BOSQUILLON, Commissaires nommés par la Faculté pour examiner un Ouvrage intitulé *Les Oracles de Cos*, par M. AUBRY, &c., qui desiroit en donner une seconde Edition, ayant fait leur rapport à ladite Faculté, dans son Assemblée tenue le premier Mai 1782, la Faculté a unanimement adopté l'avis de ses Commissaires, & a jugé l'Ouvrage très digne de son Approbation. A Paris, aux Ecoles de Médecine, le même jour & an que dessus. PHILIP, *Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

AVERTISSEMENT.

Ce livre qu'on m'a déterminé à publier, renferme les matieres les plus graves & les plus essentielles de la médecine clinique. C'est l'art de dire le passé, de connoître le présent, & de prédire tout ce qui doit arriver dans les maladies aiguës, soit le retour de la santé ou la mort, soit les différentes crises ou les rechutes, soit enfin les reliquats. Il contient encore un abrégé historique de la médecine sacerdotale, grecque, égyptienne, &c. une critique de la médecine moderne, quelques digressions sur les différens pépasmes, sur les fievres, leurs bons & mauvais effets, sur l'influence des corps célestes, &c. J'ai aussi tâché d'y faire revivre le fameux Asclépiade, en rassemblant tous les morceaux qui lui appartiennent, & qui se trouvent épars dans différens auteurs de l'antiquité.

Les vrais praticiens, qui se donneront la peine de le lire, jugeront du tems qu'il a fallu pour inférer tant de choses dans un si petit volume; & ils ne seront peut-être point étonnés qu'il soit le résultat d'un travail assidu de plus de trente ans, tant auprès du lit des malades, que dans la lecture opiniâtre des meilleurs Auteurs sur cette matiere.

Je vais tracer, le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible, la marche que j'ai conſtamment ſuivie au ſortir des écoles de médecine. Le *Methodus diſcendi medicinam* de Boerhaave régla le choix des livres de pratique que j'acquis d'abord pour commencer ma bibliotheque. Je ne liſois jamais d'Auteurs, ſur-tout la premiere fois, que la plume à la main, afin de noter ſur une feuille de papier à part, tous les endroits que je croyois les plus intéreſſans, ou qui ne me paroiſſoient pas bien clairs; j'avois ſoin d'arranger chaque note par ordre alphabétique, en marquant en même tems la page & la ligne d'où ces notes étoient tirées. Quand j'eus lu un certain nombre d'Auteurs, je commençai à m'appercevoir qu'ils ſe copioient les uns (1) les autres, ce

(1) L'envie de faire fortune a plus enfanté de copiſtes dans la médecine que par-tout ailleurs. Il y en a qui ont tranſcrit des livres entiers, & qui s'en ſont dits les auteurs; d'autres ont fait des rapſodies de différens ouvrages; & ce qu'il y a de plus mal-adroit, c'eſt que la plupart n'en ont copié que de mauvais, ou qu'ils en ont choiſi les endroits les plus médiocres; il y en a enfin qui ſe ſont contentés de parcourir quelques vieux auteurs, & qui ſe ſont arrêtés à quelques formules d'anciens remedes qu'ils ont adoptés, & dont ils ont oſé ſe dire les inventeurs. Comme mon but n'eſt point de mortifier perſonne, je me bornerai au ſeul exemple d'un auteur qui ne vit plus: M. *Goulard* a vanté, dans ce ſiecle, le plomb diſſous dans l'acide acéteux, comme un remede

qui diminuoit d'autant plus le nombre de mes notes. Je reprenois souvent les auteurs, qui me

propre aux inflammations, &c. la a donné en liqueur, sous le nom d'eau végéto-minérale ; il l'a mêlé aux cataplasmes, aux onguents, aux emplatres & aux bougies pour la guérison des caroncules, intumescences & ulcérations de l'uretre : il a même avancé que les bougies de M. *Daran* étoient au fond la même chose que les siennes. Ce remede a fait du bruit : il s'en est avoué l'Auteur, & en a enfin publié la composition. Cette naïveté, qui paroissoit exclure toute espece de charlatanisme, lui a procuré une pension de 600 liv. Voyons maintenant s'il en étoit vraiement l'auteur.

On lit dans la XIVe observation de la 2e centurie du grand Riviere, intitulée *Caroncule de la Verge*, qu'un certain Geofroy guérit en 1584, Charles IX Roi de France, avec les remedes suivans, dont le succès lui valut deux mille pieces d'or.

1°. Prenez demi-once d'extrait récent de casse,
un gros de suc de réglisse,
deux gros d'électuaire de suc de roses ;
& quatre onces d'eau de houblon.

Faites du tout une potion selon l'art, que vous donnerez au malade le matin à jeun.

2°. Dès le lendemain, vous lui ferez prendre tous les jours huit onces de la liqueur suivante, pendant dix jours consécutifs.

Prenez rapure de réglisse & de racines d'althéa,
sebestes & raisins de casse, de chaque une poignée ;
semences d'althéa, de mauve, d'ache & de persil, de chaque un demi-gros.

paroiſſoient originaux, ou les meilleurs, pour en lire ſeulement quelques articles ou chapitres;

Vous ferez bouillir doucement le tout dans deux livres d'eau de fontaine, juſqu'à la réduction de la moitié; vous coulerez enſuite la décoction à travers une étamine pour deux doſes.

3°. Le onzieme jour, vous introduirez dans l'uretre une bougie de pure cire neuve, bien enduite d'huile d'amandes douces : lorſque vous aurez trouvé l'obſtacle, vous retirerez la bougie, & vous y ferez une marque pour mieux connoître l'endroit où eſt la caroncule: cela fait, vous prendrez une autre bougie d'un diametre plus petit que la précédente: vous l'envelopperez d'une toile fine, douce & à moité uſée, & vous enduirez l'extrémité de cette bougie de l'onguent ſuivant,

Prenez une livre d'huile roſat,
quatre onces de bonne céruſe,
une demi-once de tuthie préparée avec l'eau roſe,
trois onces de lytharge d'or préparée,
une once & demie d'antimoine pur, bien porphiriſé.
opium, encens, maſtic & aloës hépatique, de chaque deux ſcrupules.

Vous mêlerez bien exactement le tout, que vous conſerverez dans une boite de plomb.

La ſeconde bougie étant bien enduite de l'onguent ci-deſſus, ſera pouſſée dans l'uretre juſqu'à ce qu'on ait atteint la réſiſtance; & s'il y a apparence de deux carnoſités, ou ulceres, il faudra enduire ſuffiſamment la bougie, pour que l'onguent agiſſe en même tems ſur

mais il me seroit impossible de dire combien de fois Hypocrate, Celse, Prosper Alpin, Pierre

---

les deux endroits : on continuera ainsi pendant quinze, dix-huit ou vingt jours, selon la grandeur du mal, & la quantité du pus qu'on en verra découler.

4°. Lorsque l'urine commencera à sortir librement, avec peu de pus, on introduira une autre bougie, enduite de l'onguent suivant, & on continuera cette opération pendant huit ou dix jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de matiere purulente, & que le malade ne ressente aucune douleur en urinant.

Prenez onguent rosat, récemment préparé & lavé dans l'eau rose ; onguent blanc camphré de rhases, de chaque une once ;
pommade préparée sans les especes, demi-once.

Après avoir bien mêlé le tout, vous le mettrez dans une boite de plomb pour l'usage.

Ceux qui ont lu le livre de M. *Goulard*, & qui ont fondu dans un creuset quelques livres des bougies les plus accréditées, qui se vendent à Paris & ailleurs, voient à présent combien l'usage du plomb déphlogistiqué est ancien dans ces sortes de maladies : je puis même certifier à tous les gens de l'art, que la méthode, dont je viens de donner la description, a quelquefois réussi dans des cas où celle de M. *Goulard* n'avoit pas eu le succès qu'on en attendoit. Ce que je viens de dire n'est point dans le dessein de blâmer la méthode de M. *Goulard*, ni aucune autre en ce genre ; l'expérience fait voir qu'elles sont toutes fort bonnes. Je voulois seulement prouver que la plupart des remedes qu'on

Foreſte, Boerhaave, &c. ont paſſé & repaſſé par mes mains.

Quand je traitois des malades, ſur-tout dans les commencemens, je n'épargnois point mes peines. J'y allois, dans certains tems, juſqu'à dix & quinze fois par jour, à toute heure, tant la nuit que le jour; & d'après le conſeil de M. *Vanſwieten*, j'écrivois chaque fois avec une ſinguliere attention tous les ſignes & ſymptômes que je découvrois: après quoi je recourois à à mes notes; & lorſquelles ne ſuffiſoient pas, je cherchois les endroits des livres où ces ſignes ces ſymptômes étoient placés; je les mettois en parallele, en les comparant les uns aux autres, & la terminaiſon de chaque maladie me levoit

---

nous donne de tems en tems comme neufs, ont été connus des anciens, & que les auteurs, depuis Hypocrate juſqu'ici, ſe ſont mille fois copiés & recopiés. Quand les plagiaires ſont aſſez connoiſſeurs pour ne s'attacher qu'à de bonnes choſes, & à les faire revivre, on leur a toujours une ſorte d'obligation; mais il eſt difficile de ſe taire, quand on voit des Auteurs copier mot à mot dans les livres Chinois, Indiens, Galéniques, &c. des rêveries ſur le pouls; &, après en avoir ſeulement changé les noms, oſer les publier ſous le titre d'obſervations qu'ils aſſurent avoir faites eux mêmes. Il eſt bien ſingulier que dans un ſiecle éclairé comme le nôtre, il ſe ſoit trouvé des gens de l'art aſſez dupes pour les croire & les applaudir.

toujours quelque difficulté, ou éclairciſſoit certains endroits obſcurs que j'avois notés.

Après dix ou douze ans de travail en ce genre, je repaſſai tous les Auteurs que j'avois lus, pour vérifier ſeulement leurs citations, ſur les originaux que j'avois, ou que je pouvois me procurer; & ſoit que les citations fuſſent vraies, fauſſes ou tronquées, j'en prenois note. Je ne puis exprimer combien cette attention, ſoutenue de mes obſervations cliniques, m'aida à approfondir des matieres de pratique, qui n'étoient encore pour moi que des problêmes indécis.

Les Oracles de Cos ſont l'extrait de tout ce travail, qui, malgré cela, m'a coûté cinq ou ſix ans de peines, pour lui donner la forme ſous laquelle je le préſente. A la vérité, mes occupations m'ont ſouvent forcé de quitter la plume: ce qui a fait que j'ai écrit avec rapidité, en élaguant & abrégeant le plus que j'ai pu. Il en a réſulté un avantage pour les Lecteurs, qui eſt de leur donner encore plus à penſer qu'à lire dans ce petit tableau, qui contient à-peu-près tout ce dont il eſt ſuſceptible en ce genre.

Lorſque dans les premieres années de ma jeuneſſe, j'étois appellé en conſultation, mon avis étoit ordinairement aſſez court; je n'avois que des reſſemblances, des analogies, des faits & quelques ſentences des meilleurs auteurs à

propoſer. Ceux de mes confreres qui connoiſſoient l'opiniâtreté de mon travail, paroiſſoient quelquefois ſurpris de me voir ſi peu raiſonner: ils me regardoient, la plupart du tems, comme un eſprit qui ſe deſſeche peu-à-peu; d'autres fois, j'eſſuiois, de leur part, de fort mauvaiſes plaiſanteries; mais rien ne me rebutoit. Je continuois mon chemin, en attendant tranquillement la fin de la maladie, qui bien ſouvent me dédommageoit de ces petites diſgraces.

MM. les Eccléſiaſtiques ayant charge d'ame, & les Chirurgiens de la campagne, feront bien de lire ce livre deux ou trois fois, en faiſant des notes ſur les endroits qui les auront frappés. Quand ils verront des malades, ils obſerveront, avec toute l'attention poſſible, les ſignes & les ſymptômes, tels que le délire, les douleurs, le dégoût, la ſoif, la reſpiration, les ſueurs, les urines, &c.; la matiere des vomiſſemens, des déjections, &c.; leurs dépôts, leurs odeurs, &c.; ils recourront enſuite à la troiſieme ſection de cet ouvrage, où ils trouveront ces ſignes & ſymptômes rangés par lettres alphabétiques; &, après les avoir médités de leur mieux, ils ſe détermineront, ſelon le danger que les ſentences indiqueront, à demander la préſence d'un Médecin, ou à le conſulter ſeulement par lettres; à conſeiller au malade de mettre ordre à ſes affaires

domeſtiques ; à lui faire recevoir ſes ſacremens, &c.

Lorſque MM. les Curés ou Chirurgiens ſeront bien décidés à faire appeller le Médecin, ou ſeulement à le conſulter par écrit, ils auront attention de chercher, dans les quarante-deux, hiſtoires, la maladie qui ſera la plus approchante ou la plus analogue à celle du malade, afin de ſuivre dans leur narration le même ordre qu'ils liront dans l'hiſtoire. Je ſuppoſe pour cela qu'ils aient aſſez ſuivi la maladie, pour pouvoir dire, jour par jour, tout ce qui s'eſt paſſé; ils auront encore attention de détailler au médecin l'âge, le ſexe, le tempérament, les habitudes, la vivacité de la perſonne, ſes inclinations ordinaires & particulieres, autant que la bienſéance de la vie civile pourra le permettre ſans indiſcrétion. Ils n'oublieront pas non plus les cauſes manifeſtes antérieures, telles que les excès de chaud, de froid, d'humidité, de tr vail, de vin, des femmes, les chagrins, la ſuppreſſion de quelque évacuation accoutumée, &c.; & ils enverront au Médecin, autant qu'ils le pourront, une perſonne un peu entendue, & qui ait vu le malade.

Quelques jours avant que cet ouvrage fût mis ſous preſſe, pour la premiere fois, j'en donnai le Manuſcrit en communication à un ſavant & célebre médecin de la faculté de Paris. Dans le

tems que j'allai chez lui pour le reprendre ; il me propoſa amicalement une objection, au ſujet de l'empyriſme, pour lequel je parois incliner dans le diſcours préliminaire. Comme nous étions alors très-preſſés tous deux, lui d'aller au ſecours d'une multitude de malades, qui l'occupent journellement, & moi à mes affaires particulieres, j'imagine que le lecteur ne me ſaura pas mauvais gré de remettre ici ſous ſes yeux cette matiere, qui n'eſt pas moins intéreſſante que curieuſe, & dont la diſcuſſion ne peut que l'éclaicir davantage. Ce ſavant me dit donc que la deſcription de la petite vérole, qu'on verra, page .... & ſuivantes, n'étoit pas du pur empyriſme, comme je le prétends, parce qu'elle renfermoit une combinaiſon de raiſonnemens, que les empyriques rejetoient.

Voici ma réponſe : les empyriques n'ont jamais rejeté toute eſpece de raiſonnemens. Leur ſecte avoit été fondée & adoptée par de très-grands hommes, qui par conſéquent n'étoient pas ennemis des bonnes raiſons. *Galien*, ſi enclin à improuver tout ce qui étoit contraire à ſes opinions, n'en dit pas de mal ; il convient au contraire qu'il y a eu dans cette ſecte de fort bons médecins (1) ; il ſe glorifie de la ſavoir,

(1) Galien, des lieux affectés, liv. 3, chap. 3, en parlant des ſectes, dit, *non enim ut nonulli faciunt, ex libris eas didici, ſed præſtantiſſimis in unáquaque ſectá, præ-*

pour l'avoir autrefois appriſe des meilleurs maîtres, & l'avoir depuis enſeignée lui-même, avec diſtinction, dans des écoles publiques & parti-

---

ceptoribus ujus fum, neque fane edifſe poſſum empyricos quorum præceptis fum inſtitutus: pari enim ſtudio, omnibus ſectis dedi operam, verſatuſque fum cum præſtantiſſimis in omni ſecti præceptoribus.

Si les livres qu'on lui attribue, *de ſecretis, de medecinis expertis &c.* lui ſont propres, il eſt évident qu'il étoit foncierement empyrique, & que tous ſes verbiages philoſophiques n'étoient qu'une broderie pour éblouir, faſciner les yeux, & donner le change; maxime auſſi meurtriere dans ſon principe, que dans ſes conſéquences, parce qu'elle ſéduit autant le public, que les jeunes Médecins, & qu'elle ne réuſſit malheureuſement que trop à ceux qui veulent acquérir de la réputation ſans ſavoir.

La plus forte difficulté qu'il propoſe contre cette ſecte, c'eſt, dit il, d'avoir lui-même guéri, par les principes de la médecine rationelle, quelques maladies qu'il n'avoit jamais vues, ni lues dans aucun auteur; que n'ayant pu tirer de l'expérience les remedes propres à ces cas particuliers, il avoit été forcé de recourir à la médecine dogmatique: d'où il conclut qu'elle eſt au moins néceſſaire dans ces circonſtances uniques, où les remedes éprouvés ne peuvent avoir lieu faute d'exemple antérieur: mais qui eſt-ce qui ne voit pas la fineſſe du ſophiſme de Galien, ou du moins, l'illuſion qu'il s'eſt faite à lui-même? C'eſt ce que nous allons éclaircir.

1°. Il a fort bien pu arriver que, malgré tout l'étalage de ſes prétendus raiſonnemens théoriques, le ſort ſeul ait décidé du choix des remedes qu'il emploie dans ces cas extraordinaires: je ne dis point ceci gratis, car

culieres, à tous ceux qui étoient envieux d'en être instruits.

Le raisonnement que les empyriques reje-

---

j'en ai par-devers moi plus de cent exemples, que chacun peut avoir de même. On a donné l'émétique à une personne de ma connoissance, qui est aujourd'hui pleine de vie & de santé, pour lui faire rendre un abcès qu'elle n'avoit pas : elle jetta seulement beaucoup de glaires & de vers, & fut guérie : on fit prendre pareillement l'émétique à une autre, dans le dessein d'évacuer une saburre billieuse, qu'on imaginoit être la cause d'une pesanteur douloureuse à la tête, avec assoupissement, qui avoit succedé à une fievre, accompagnée de douleurs très-aiguës en cette partie : le malade vomit seulement quelques humeurs pituiteuses : dans les efforts du vomissement, il sortit environ trois ou quatre cuillerées de pus par les narines; &, après huit ou dix jours, il se porta fort bien. Un autre vomissant continuellement, fut subitement guéri par une prise d'ipécacuenha qu'on lui avoit prescrite pour évacuer un foyer, disoit-on, d'humeurs âcres qu'on lui supposoit dans l'estomac : il n'en étoit rien du tout : le malade avoit seulement une hernie ; & l'épiploon s'y étant engagé, tiroit perpétuellement l'estomach en bas ; aussi ne vomit-il que de l'eau mais les efforts du vomissement occasionnés par l'ipécacuenha, dégagerent fort heureusement l'épiploon, & le malade fut guéri.

2°. Galien pourroit-il prouver que les maladies rares & extraordinaires qu'il se flate d'avoir guéries par les seuls principes de la médecine rationelle ou systématique, n'auroient pas également cedé à d'autres remedes, ou même en abandonnant ces malades à la seule nature : il y a bien des siecles que la médecine expérimentale apprit à Hypocrate, que la nature est le premier Medecin :

toient étoit, comme nous le verrons dans son lieu, celui des causes intérieures & cachées, ainsi que toutes les disputes philosophiques sur l'ex-

---

Natura, dit-il, *est morborum medicatrix.* Si mon témoignage particulier pouvoit avoir ici quelque influence, je certifierois avec toute la candeur d'une ame honnête, que de tous les malades qui m'ont été confiés depuis que je suis Médecin, j'en ai tout au plus traité le quart avec les secours compliqués de l'art, & je me suis contenté de prescrire à tous les autres un simple régime, c'est-à-dire, de la boisson, des bouillons gras ou maigres &c, selon les circonstances, principalement dans les constitutions bénignes; j'en excepte néanmoins les lavemens, les confections, & quelques topiques qu je regarde comme faisant partie du régime : or, j'ai presque toujours vu que ceux-ci étoient plus promptement & plus solidement rétablis que les autres; je ne rougis pas même d'avouer que cette maniere de traiter les malades m'a appris tout ce que je possede de mieux dans la médecine clinique

Toutes les fois que les malades, leur parens, ou amis ont, à force de sollicitations importunes, arraché mon consentement à la purgation, à la saignée &c., sur-tout dans le cas où je jugois que le seul régime étoit suffisant pour les conduire à parfaite guérison, j'ai remarqué qu'il en résultoit toujours un mal sensible pour eux; il leur survenoit ou une interruption dans la coction, ou une augmentation de fievre, de douleur, ou une diminution de forces, ou un dérangement plus ou moins marqué dans les fonctions des visceres, ce qui donnoit lieu souvent à des crises incomplettes, aux rechutes, aux longueurs des maladies, aux mauvaises apportases. aux reliquats, &c.

plication des fonctions vitales, naturelles & animales, tant en santé qu'en maladie; sur l'usage des parties, &c.: je pourrois même avancer

---

3°. En supposant que *Galien* eût sciemment & véritablement aidé la nature à corriger ou évacuer les causes de ces maladies inouïes, je soutiens qu'il ne l'a pu faire qu'en procédant selon la marche des empyriques, c'est-à-dire, par l'analogie expérimentale; c'est ainsi qu'agissent encore aujourd'hui les plus grands praticiens dans les épidémies qui leur sont inconnues; & que dans ces cas rares qu'ils n'ont jamais eu occasion de voir, ils recourent aux rapports, aux comparaisons des maladies qu'ils ont à traiter, avec celles qu'ils ont lues dans les auteurs, qu'ils ont eux-mêmes guéries, ou vu guérir par d'autres: au défaut de parfaite ressemblance, on se contente alors de celle qui est la plus approchante. Voilà bien sûrement la voie que Galien a dû prendre, sans qu'il s'en soit peut-être apperçu lui-même; car quand l'esprit est une fois préoccupé d'un objet quelconque, il fait naturellement tout cadrer aux préventions qu'il en a conçues.

Ces paroles seules, *ars longa, vita brevis*, du prince de la médecine, marquent assez que ce n'est que l'expérience, ou l'empyrisme pratiqué pendant une longue suite d'années, qui peut former les grands médecins; car il faut tout au plus trois ou quatre ans pour bien apprendre toute la théorie médicinale; mais il s'en faut de beaucoup qu'on soit avec cela guérisseur. Quinze ou vingt ans d'expérience bien réfléchie dans cet art, suffisent à peine, avec des dispositions convenables, pour être médiocre praticien.

qu'ils n'excluoient pas entierement l'anatomie; car il paroît, par les fragmens qui nous reſtent de cette ſecte, que la poſition des viſceres, leur figure & leur couleur ne leur étoient pas indifférentes; ils regardoient comme abſolument inutile cette anatomie ſubtile, à laquelle étoient parvenus quelques grands anatomiſtes, tels qu'Hérophile, Eraſiſtrate, &c. Ils ne blâmoient point les raiſonnemens qui expliquoient les faits par les faits; c'étoit au contraire un point capital de leur doctrine.

Toute maladie, ſelon eux, devoit être caractériſée par ſes ſymptômes propres; & c'eſt de cet aſſemblage de ſymptômes, *à ſymptomatum congerie*, comme on le lit dans Galien, d'où ils partoient pour diriger le traitement. Ils avoient une vénération ſinguliere pour Hypocrate, qu'ils regardoient comme leur premier chef; auſſi adoptoient-ils ſa doctrine des ſignes pour les pronoſtics, & tout ce que ce divin auteur avoit écrit ſur le traitement des maladies, tant aiguës que chroniques; car la cure chez eux ne conſiſtoit, comme nous l'avons dit, qu'à appliquer le remede qu'on avoit vu pluſieurs fois réuſſir dans un cas tout-à-fait ſemblable, ou qui en approchoit le plus.

On ſait enfin qu'Hypocrate ſépara la médecine d'avec la philoſophie, & qu'il en fit deux

états différens ; c'eſt-à-dire, qu'il exclut de l'art de guérir tous les raiſonnemens philoſophiques. Le livre dogmatique des Vents, & quelques autres en ce genre qu'on lui attribue, ne ſignifient rien ici, parce qu'ils ſont viſiblement ſurchargés ou apocriphes, & tout-à-fait étrangers à cet auteur. D'après ce que je viens de dire, & ce que je dirai dans la ſuite, le lecteur jugera ſi ma deſcription de la petite vérole n'eſt pas empyrique.

Quelques jours avant l'impreſſion de mon ouvrage, M. *Andry*, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, excellent praticien & ſavant en tout genre, me dit qu'il poſſédoit un auteur, qui, comme moi, avoit écrit ſur cette matiere. Je m'empreſſai à l'aller voir, pour le prier de me le communiquer. Après m'avoir accueilli fort honnêtement, il me conduiſit dans ſon *muſeum*, où il me remit ce livre, qui eſt un petit *in*-8°. ſur les pronoſtics d'Hypocrate, par M. *Henri Cope*, édition grecque & latine de Dublin. Quand j'eus lu une partie du diſcours introductif, je crus y voir tout-à-fait mon plan. Ma ſurpriſe fut grande, je l'avoue ; mais en même tems, je pris mon parti, & j'étois décidé à ſupprimer mon ouvrage, lorſqu'en continuant à lire, j'apperçus inſenſiblement qu'il ne traitoit qu'une partie de mon ſujet, d'une maniere différente de la mienne, & que nos opinions étoient

étoient même souvent contraires, soit dans la version, soit dans les conséquences. M. *Andry* pensa comme moi : on mit mon ouvrage sous presse.

Le livre de M. *Cope*, qui d'ailleurs contient de fort bonnes choses, est précédé d'une lettre de compliment de M. *Boerhaave*, qui exhorte l'auteur à le publier. J'ai de bonnes raisons pour être persuadé que ce célebre Hollandois ne m'auroit pas fait le même honneur.

Comme l'impression des Oracles de Cos s'avançoit, M. *Desessartz*, partisan zélé d'Hypocrate, aussi docteur régent de la faculté de Paris, exerçant depuis nombre d'années la médecine en cette capitale, avec toute la distinction possible, me fit part d'une autre édition françoise des quatre constitutions d'Hypocrate, suivies des quarante-deux histoires du premier & du troisieme livre des épidémiques du même auteur, par M. *Desmars*, médecin à Boulogne. Je me hâtai de lire cet ouvrage, comme le précédent, mais je n'y trouvai rien qui ressemblât au mien : cela n'empêche cependant pas que l'écrit de M. *Desmars* ne renferme d'excellentes notes & des réflexions judicieuses. Il a été imprimé à Paris, *in*-12, & reçu du public avec tous les éloges qu'il mérite.

RAPPORT de MM. les commiſſaires nommés par la faculté de médecine de Paris, pour l'examen de cet ouvrage.

M. LE DOYEN, MESSIEURS:

L'OUVRAGE de M. *Aubry* médecin-intendant des eaux minérales de Luxeuil, dont vous nous avez chargé de rendre compte, eſt intitulé *les Oracles de Cos*. Par cette dénomination, l'Auteur entend l'art de connoître, dans les maladies, le préſent & l'avenir, ou, ce qui revient au même, l'art de former un pronoſtic certain d'après un diagnoſtic exact. Cet art eſt ſujet à des regles: ces regles ne ſont pas enfantées par l'opinion; elles ſont déduites des faits bien obſervés; d'où il ſuit que chaque médecin peut & doit puiſer dans ſes obſervations particulieres, les régles de prévoir la terminaiſon de telle ou telle maladie; mais pour y réuſſir, le jeune médecin a beſoin d'être éclairé par l'expérience des maîtres qui l'ont précédé. Aucun auteur ne s'eſt appliqué à établir ces regles avec autant de ſoin, d'étendue & de vérité, qu'Hypocrate. Elles ſe trouvent conſignées dans preſque tous ſes ouvrages, & ſpécialement dans les pronoſtics, les prorrhétiques, les coaques & les aphoriſmes. Les médecins de tous les tems & de tous les lieux en ont toujours reconnu la vérité, parce que la nature eſt toujours partout la même. Pluſieurs ont entrepris de les expliquer, & d'en rendre l'application aiſée. Mais, ſuivant notre auteur, tous leurs commentaires, fondés ſur des opinions, des ſyſtêmes, auxquels ils vouloient ramener des ſentences, qui ne ſont que des faits, ont augmenté l'obſcurité, déjà

inſéparable du ſtyle laconique du pere de la médecine.

Pour rendre à ces Sentences toute l'autorité qu'elles meritent, & en prouver l'intelligence, *M. Aubry* a cru que le moyen le plus sûr étoit de ſuivre ce qu'Hypocrate avoit fait lui-même, de les tirer des faits, ou de les comparer avec des faits conſtatés. Les quarante-deux hiſtoires du premier & du troiſieme livre des épidémiques dont l'autenticité eſt generalement reconnue, ſont les faits les plus avérés. Ainſi, déduiſant de ces hiſtoires chaque regle, c'eſt, dit-il, mettre à découvert l'artifice des Oracles de Cos, & rendre Hypocrate auſſi clair que s'il ſe fût commenté lui-même. Tel eſt le motif qui a dicté cet ouvrage dont nous allons eſquiſſer le plan.

Dans la premiere ſection, notre auteur rapporte les hiſtoires des malades qui ſont morts, & tire des ſymptômes qu'ils ont éprouvés dans le cours de leur maladie, tous les ſignes qui annonçoient une terminaiſon fâcheuſe. Il compare ces ſymptômes les uns aux autres. Il montre combien ils ſe prêtent réciproquement de force pour affermir le pronoſtic: quand il le juge néceſſaire, il y joint des faits ſemblables, qu'une pratique de trente ans lui a fournis: enſorte que les ſymptômes fâcheux, & décidément mortels, ſont diſtingués des douteux; ce que le médecin peut, en ſuivant Hypocrate & notre auteur, être en état de prévoir, & même quelque fois de prédire ce qui arrivera, mettre ſon honneur & ſa réputation à couvert, ſes connoiſſances dans un plus grand jour, & rendre ſa marche dans la pratique plus aſſurée.

La ſeconde ſection contient l'hiſtoire des ma-

lades qui ont recouvré la ſanté : les ſignes qui annoncent la guériſon, prononcés dans chaque ſymptôme, la comparaiſon de ces ſignes, l'eſtimation de leur valeur confirmée par le fait, non-ſeulement facilitent au médecin attentif & inſtruit, la prédiction de la guériſon, mais encore celle du tems plus ou moins éloigné où elle aura lieu.

Quelqu'avantageux que fût ce double tableau, l'auteur a cru qu'il ſe rendroit encore plus utile, s'il faiſoit une nouvelle récapitulation de tous ces ſignes ; s'il les appliquoit aux maladies en général, & à chaque ſymptôme en particulier, & juſtifioit, par les exemples tirés des quarante-deux hiſtoires, les ſentences éparſes, dans les ouvrages d'Hypocrate : c'eſt l'objet de la troiſieme ſection.

Dans ſon diſcours préliminaire, après avoir jeté un coup d'œil rapide ſur les premiers âges de la médecine, s'attachant moins à l'hiſtoire de chaque perſonnage, qu'à leur doctrine & à leur pratique, il caractériſe celle d'Hypocrate, & de quelques-autres médecins célebres qui ont marché ſur ſes traces, & préſente enſuite un extrait de divers ſyſtêmes imaginés, ſoit avant, ſoit depuis Hypocrate, pour expliquer les phénomenes de la nature humaine, tant en ſanté, qu'en maladie. De leur diverſité, il conclud leur inſuffiſance, preuve de leur défaut de conformité avec l'action réelle de la nature. Auſſi dans les commentaires qu'il a faits ſur les textes d'Hypocrate, dans les obſervations qu'il y a ajoutées, on ne trouve aucune explication hypothétique ; ce ne ſont que des faits ; c'eſt une pathologie toute pratique.

Il ne diſſimule point ſa prédilection pour la

médecine empyrique, non pas cet empyrisme aveugle qui est la routine du charlatan, mais un empyrisme éclairé par l'expérience, & dirigé par la comparaison des faits passés, avec les faits présens, enfin ce savant empyrisme que pratiquent les vrais médecins au lit des malades.

Nous avons lu, tant dans ce discours que dans le corps de l'ouvrage, beaucoup d'observations & de dissertations particulieres à l'auteur, sur la petite vérole, les fievres, les jours critiques, les années climatériques, une critique judicieuse de quelques commentaires de Galien, à qui il rend cependant un hommage mérité, ainsi qu'aux autres médecins qu'il cite: tout nous a paru juste, profond, digne d'un médecin nourri de la lecture d'Hypocrate & des meilleurs auteurs grecs, latins, étrangers, nationaux, & fidele dans sa pratique aux leçons des grands maîtres: si le style n'est pas d'une élégance recherchée, il est exact, précis, & convient parfaitement au but que l'auteur s'est proposé, de ne dire que des choses.

D'après cette courte analyse de l'ouvrage de *M. Aubry*, vous pouvez juger qu'il ne peut être qu'utile, spécialement pour les jeunes médecins, qui y trouveront des regles sûres pour le pronostic: science difficile, & cependant d'une nécessité absolue, pour bien diriger le traitement. Ils y apprendront à lire Hypocrate avec fruit; c'est pourquoi nous pensons que la faculté peut lui donner son attache, & en approuver l'impression.

Délibéré aux Ecoles de Médecine, ce 16 *Avril* 1776.

Signés, LE CLERC, ANDRY, DESESSART.

Approbation de la faculté de médecine de Paris.

MESSIEURS LECLERC, ANDRY, & DESESSART, que la faculté avoit nommés examinateurs d'un ouvrage intitulé, *les Oracles de Cos*, composé par *M. Aubry*, médecin-intendant des eaux minérales de Luxeuil, en ayant fait leur rapport dans l'assemblée du 16 Avril 1776, la faculté a adopté ce rapport en entier, & a jugé que cet ouvrage, vraiement digne de son approbation, méritoit d'être imprimé.

Fait aux Ecoles de médecine, les jour & an ci-dessus. *signé*, J. L. ALLEAUME, Doyen.

EXPLICATION de quelques termes de l'art, pour l'intelligence de cet Ouvrage.

ANODINS, sont des remedes qu'on applique intérieurement & extérieurement, pour calmer les douleurs.

Anti septiques, sont des remedes qui préviennent la pourriture, ou qui la corrigent lorsqu'elle existe.

Aphonie, signifie la privation de la parole.

Arthritique: ce mot s'emploie en adjectif, pour signifier l'humeur de la goutte.

Arteres, sont des vaisseaux qui portent le sang, du cœur à toutes les parties du corps, & ceux qui le reportent des extrémités au cœur, s'appellent *veines*.

Angine & Squinancie, signifient la même chose; c'est une tumeur inflammatoire, ou tout autre empêchement qui gêne la déglutition, ou la respiration.

Artériotomie, est une saignée faite à l'artere.

Atrophie, *Maraſme*, & *Conſomption*, ſignifient à peu-près la même choſe ; l'une & l'autre arrivent quand tout le corps, ou une partie ſeulement, ſe deſſeche, & ſe conſume.

Clavicules, ſont des oſſelets oblongs, poſés ſur la partie antérieure & ſupérieure de la poitrine : la figure de clé qu'on a cru leur trouver, les a fait appeler clavicules.

Clinique, la médecine clinique eſt celle qu'on fait au chevet du lit des malades.

Chirurgique, ſignifie la médecine qui s'exerce en opérant avec la main.

Choſes non naturelles, ſont ſix, ſavoir, l'air, le boire, le manger, le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille, les matieres qu'il faut rendre & celles qu'on doit retenir, enfin les paſſions de l'ame.

Coction, ſignifie en général un changement avantageux de l'humeur morbifique, lorſque l'on prend ce mot en ſens pathologique ; mais ſi on le prend en ſens phyſiologique, il indique ordinairement la digeſtion des alimens.

Crudité ou *humeur crûe ;* on entend par ce mot, une humeur tenue, claire, âcre ou mordicante. On appelle auſſi crudité, toute humeur morbifique qui n'a point encore éprouvé d'adouciſſement.

Conjonction de la lune, ou ſon défaut, c'eſt le tems de ſa fin, c'eſt-à-dire, où elle ne répand plus de lumiere.

Diététique, eſt l'art de preſcrire le régime, tant en ſanté qu'en maladie.

Diagnoſtic, ſignifie en médecine, l'art de connoître le préſent, & diſtinguer une maladie d'avec une autre, par ſes ſymtômes propres, & caractériſtiques.

Diaphragme, eſt une membrane nerveuſe & muſculeuſe, qui ſépare la poitrine d'avec le ventre.

Décrétoire, ou jour décrétoire, ſignifie le jour où arrivent les criſes dans les maladies.

Diaſtole du cœur ou des rteres ; on entend par ce mot, la dilatation des cavités de ces organes.

Diatriton, eſt une diete abſolue de trois jours.

Dyſurie ; c'eſt rendre l'urine difficilement, avec effort ou douleur.

Epidémiques, ſont les maladies qui attaquent généralement tout le monde, ou la plus grande partie, dans une contree, dans une ville, &c. & dont les cauſes paroiſſent inſolites, difficiles à connoître & à ſubjuguer.

Endémique, ſignifie un genre, une eſpece de maladie ordinaire, & familiere dans un païs, dans une province, dans une ville, comme le ſcorbut dans le nord, la peſte à Conſtantinople, la lepre en Arabie, &c.

Epigaſtre, s'entend de la partie ſupérieure du ventre, qui renferme antérieurement le petit lobe du foie, & l'eſtomac.

Epiſpaſtiques, ſont des topiques irritans qui enflamment la peau, & y cauſent des ampoules, tels que les véſicatoires, &c.

Exanthemes, ſont des taches rouges, ou des puſtules inflammatoires, telles que les miliaires, la petite vérole, le pourpre, &c.

Hœmophtiſe, eſt un abondant crachement de ſang.

Hydraulique, eſt la partie des mathématiques qui traite du mouvement des liqueurs, de leur force, de leur vîteſſe, &c. à travers des canaux ou tuyaux quelconques.

Hydroſtatique, eſt la partie qui traite des liqueurs,

relativement à leur preſſion, à leur équilibre, &c.

Hydrodynamique, eſt le calcul des forces des liqueurs en mouvement.

Hypocondres, ſont les parties ſupérieures du ventre, qui ſont de chaque côté de l'eſtomac : on ſait par exemple que le foie eſt dans l'hypocondre droit, & la rate dans l'hypocondre gauche.

Hydrophobie, ou horreur de l'eau, ſont la même choſe : on ſe ſert de ces mots pour exprimer la rage canine.

Hypogaſtre, eſt la partie inférieure du ventre, qui contient la veſſie, le rectum, la matrice chez les femmes, &c.

Iſchurie, ſignifie la rétention totale de l'urine.

Jugement ou *Criſe*, ſont la même choſe.

Lombes, ſont la région des reins.

Leucophlegmatie, eſt une eſpece de décompoſition du ſang, qui ſe change en eau, & qui conduit à l'enflure & à l'hydropiſie.

Livide, eſt une couleur bleuâtre ou plombée.

Limpide, s'entend d'une humeur claire & tranſparente.

Lienterie, eſt une diarrhée, dans laquelle on rend les alimens tels qu'on les a pris.

Lieneux, ſont ceux qui ſont attaqués à la rate.

Lune, *voyez* oppoſition, conjonction & quadrature de la lune.

Méſentere, eſt une membrane dans le ventre, autour de laquelle les inteſtins ſont attachés.

Miaſmes, ſont des atômes, des corpuſcules, ou petits corps très-déliés, & plus menus que la fine pouſſiere.

Météoriſme, eſt l'enflure d'une partie d'une région, occaſionnée par une cauſe flatulente.

Minoratif, eſt un purgatif qui évacue doucement.

Maladie aiguë, eſt une maladie vive, active, douloureuſe, qui parcourt ſes tems avec célérité, & qui ſe termine pour la vie ou pour la mort, ſavoir, les très-aiguës dans quatre ou ſept jours; les aiguës ordinaires, depuis le quatorzieme juſqu'au quarantieme; & les aiguës lentes, c'eſt-à-dire, celles qui ont dégénéré, s'étendent juſqu'au cent vingtieme jour, paſſé lequel tems, elles ſont chroniques, ou annuelles.

Mocliques, ſont des remedes qui évacuent violemment.

Nauſées, ſignifient des envies de vomir, & ce qu'on appelle ordinairement des maux de cœur.

Narcotique, ou ſomnifere, eſt à-peu-près la même choſe.

Oppoſition de la lune, arrive quand cet aſtre eſt dans ſon plein.

Phyſiologie, eſt la partie des inſtituts de médecine qui traite du corps humain dans l'état de ſanté.

Phlogiſtique, eſt une combinaiſon du fluide igné & lumineux.

Pathologie, eſt la partie qui traite des maladies, de leur différence, de leurs ſymptômes, & de leurs cauſes.

Pharmacéutique, eſt la partie qui traite de la compoſition des médicamens, de leurs vertus, & des circonſtances propres à les appliquer convenablement.

Prophilactique, ſignifie l'art de préſerver des maladies, ou pour mieux dire, ce ſont les précautions qu'on prend pour les prévenir.

Pronoſtic, eſt la connoiſſance de l'avenir dans les maladies tant aiguës que chroniques.

Pépaſme, ou coction dans les maladies, ſignifient la même choſe ; c'eſt l'adouciſſement de l'humeur morbifique.

Paroxiſme, ſignifie en général, un accès, un redoublement de fievre, de douleur, de rhumatiſme, &c.

Précœurs, ce mot s'entend de la région de l'eſtomac, des hypocondres, ou des deux enſemble.

Pédiluves, ſont des bains de pieds & de jambes.

Quadrature de la lune, arrive quand cet aſtre commence ſon premier ou dernier cartier : c'eſt pourquoi on l'appelle premiere ou derniere quadrature.

Symptôme, eſt un accident, une douleur qui ſurvient dans une maladie, ou qui l'accompagne.

Sphacele, eſt une très-forte gangrene qui pénetre juſques dans la ſubſtance de l'os.

Signe, eſt un indice qu'on tire de la couleur des yeux, & de la peau, du pouls, de l'embonpoint, des déjections, de l'urine, de ſa conſiſtance, &c. La différence qu'il y a du ſymptôme au ſigne, c'eſt que le premier indique l'eſpece dans les maladies actuelles, tandis que le ſigne en fait connoître les ſuites. Tout ſymptôme peut devenir ſigne, & non réciproquement.

Syſtole du cœur & des arteres, ſe dit de la contraction qui ſe fait par un rétréciſſement prompt & ſubit de leurs fibres, tant longitudinales, que circulaires : ce qui diminue leurs cavités, & pouſſe plus loin la liqueur qu'elles contiennent.

Spaſme, eſt une ſorte de reſſerrement convulſif, qui eſt ordinairement douloureux.

Septiques, ſont les corps qui ſe pourriſſent aiſément, ou qui, mêlés à d'autres, en accélerent la putréfaction.

Stangurie, c'eſt rendre l'urine goutte à goutte, avec un ſentiment d'ardeur ou de cuiſſon.

Sternum, eſt la partie oſſeuſe & cartilagineuſe antérieure de la poitrine, à laquelle les côtes viennent aboutir & s'unir: le ſternum a une figure à-peu-près triangulaire, qui reſſemble aſſez aux anciennes pieces de corps des femmes.

Séméiotique, eſt la partie des inſtituts de médecine, qui traite des ſignes.

Teneſme, eſt une envie d'aller à la garde-robe, où l'on ne rend que très-peu chaque fois.

Tenu, on appelle humeur tenue, celle qui eſt claire, limpide, tranſparente, d'une grande fluidité, qui n'eſt ni trouble ni épaiſſe, ſoit qu'elle ſoit colorée, ou non.

Thérapeutique, eſt la partie des inſtituts de médecine, qui traite de la méthode de guérir.

Trépied ſacré, étoit un ſiege à trois pieds, où les prophêtes de l'antiquité payenne s'aſſeyoient pour prononcer leurs oracles.

Viſceres, ſont des parties molles qui ſont au dedans du corps, comme les inteſtins, le foie, la rate, le méſentere, la veſſie, la matrice, l'eſtomac, le cœur, les poumons, le cerveau, &c.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Sur l'ancienne Médecine comparée à la moderne, & sur le sujet de cet ouvrage.

Déterrons les morts, & devorons leurs écrits, comme Saturne devoroit les pierres.

PENDANT que Rome étoit dans la barbarie, la Grece floriſſoit en tout genre, & ſervoit de modele aux nations, dans la philoſophie (1), dans la légiſlation, dans la (2) poéſie, dans la guerre,

(1) Platon, Ariſtote, Thucidide, Epicure, Socrate, Archelaüs & Solon étoient d'Athenes; Anaxagoras étoit de Clazomene; Euclide le philoſophe étoit de Mégare; Licurgue & Chilon de Sparte; Thalès de Milet; Pittacus de Mitylene; Bias de Priene; Cléobule de Lindos; Périandre étoit tyran de Corynthe; Diogene le cynique étoit de Sinope.

(2) Le poëte Ariſtophane vivoit dans la quatre-vingtieme olympiade, du tems de Démoſthene & de Socrate

dans l'art (1) oratoire, dans (2) l'architecture, dans la (3) peinture, dans la médecine, & dans une infinité d'autres arts, jusqu'à celui de la (5) boulangerie. On peut dire que les Grecs poserent à Rome les fondemens de cette grandeur & de cette magnificence, dont rien n'approchoit dans le reste du monde. La dépouille des nations n'eut pas plutôt procuré l'aisance à Rome, que le ci-

---

il a écrit dans le dialecte attique ; mais on ignore la ville d'où il étoit. Homere a écrit dans le dialecte ïonien : sept villes se sont disputées le lieu de sa naissance. Hésiode étoit d'Ascra en Boétie : il a aussi écrit dans le dialecte ionien. Archeloüs étoit de Paros. Eschiles étoit d'Athenes. Anacréon étoit originaire de Théos, ville de l'Ionie.

(1) Eschine & Démosthene, qui étoient d'Athenes, ont excellé dans l'art oratoire.

(2) C'est de la Grece que nous tenons les trois fameux ordres d'architecture, qui ont conservé jusqu'ici le nom des provinces où ils ont été inventés ; savoir le Dorique, l'Ionique & le Corinthien.

(3) Le célebre Appelle, prince des peintres, étoit de l'isle de Cos.

(4). Les deux plus fameuses écoles de médecine ont été à Cos & à Gnide ; mais la premiere a été supérieure.

(5) L'an de Rome 585, environ un siecle & demi avant Jesus-Christ, les armées Romaines, au retour de Macédoine, amenerent des boulangers grecs en Italie. Avant ce tems, on ne mangeoit à Rome que de la bouillie ; ce qui, au rapport de Pline, faisoit appeler les Romains des mangeurs de bouillie.

toyen s'empreſſa d'aller en Grece prendre des leçons, & ſe perfectionner dans les ſciences & dans les arts : Cicéron étoit l'admirateur & l'imitateur de Démoſthene ; Virgile l'étoit d'Homere ; Brutus ne ſe laſſoit point de lire Polybe, dans les circonſtances même les plus fâcheuſes de ſa vie ; il en faiſoit des extraits pour ſon propre uſage, dans le tems qu'il avoit à combattre contre Antoine & Auguſte. Les Romains envoyoient des ambaſſadeurs en Grece, pour y recueillir les loix, & en faire un code à l'uſage de la république. Tout ce qu'on a vu de beau à Rome, ſoit dans l'architecture & dans les autres arts, venoit des Grecs. Celſe, ce célebre médecin romain, qui a écrit dans un ſtyle ſi épuré, avoit emprunté ſes principes de l'iſle de Cos.

Apollon, l'un des inventeurs de la médecine, fut, dit-on, fils de Jupiter & de Latone, & frere de Diane : il nâquit, ſelon les Grecs, en l'iſle de Délos, & eut de la Nymphe Coronis Eſculape, qui devint auſſi dieu de la médecine, à cauſe des grandes connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans l'art de guérir les plaies & les maladies déſeſpérées. On lui a attribué la gloire d'avoir reſſuſcité des morts ; mais il eſt plus vraiſemblable qu'il avoit ſeulement guéri des maladies qu'on croyoit incurables. On a dit encore que Jupiter indigné de ce qu'il avoit rendu la ſanté à Hypolyte, fils de

Théſée, l'avoit écraſé d'un coup de foudre : Suidas aſſure qu'il mourut d'une inflammation aux poumons. Ce qui peut avoir donné lieu à cette fable, vient probablement de ce que ceux qui meurent à la ſuite des fortes inflammations à la poitrine, ont quelquefois le côté affecté, meurtri & livide, comme s'ils avoient été véritablement frappés de la foudre.

Eſculape fut, après ſa mort, élevé au rang des dieux, & on lui bâtit en différens endroits des temples, deſſervis par des prêtres qui y exerçoient la médecine, ſous le voile de la ſuperſtition. On alloit dans ces lieux invoquer le dieu par des prieres, des oblations & des ſacrifices, qui tournoient au profit des prêtres : & ceux-ci répondoient myſtérieuſement au peuple par des oracles. Il eſt ſingulier de voir, dans les auteurs, les Egyptiens courir en foule dans les temples d'Iſis & d'Oſiris ; les Grecs & les Romains, dans ceux d'Eſculape, pour être guéris de leurs infirmités ; d'un autre côté, l'adreſſe des prêtres, qui deſſervoient ces temples, & qui, ſelon M. l'Abbé Banier, étoient ordinairement d'habiles médecins : le ſavoir de ces prêtres, dans la médecine, n'étoit pas leur unique reſſource ; ils s'étudioient encore à exagérer les vertus de leurs dieux, afin d'en tirer de plus grands profits. Pour mieux uſurper la confiance des peuples, ils aſſurerent d'abord

d'abord que ces dieux bienfaisans, loin d'être insensibles aux maux des mortels, se plaisoient au contraire à soulager ceux qui, par un culte digne d'eux, méritoient leur assistance ; mais quand leur science commença à dégénérer, que l'ignorance prit la place, ils imaginerent un autre stratagême, qui fut de publier que ces dieux s'abaissoient jusqu'à enseigner eux-mêmes, pendant la nuit, aux malades ce qu'ils devoient faire, lorsque les secours des hommes ne pouvoient les guérir. Comme ces prêtres étoient intéressés à soutenir ce qu'ils avoient promis, & à ne pas laisser désabuser le public, ils cultivoient dans un jardin auprès du temple une certaine quantité de plantes ; & durant le jour, ils les faisoient soigneusement observer à leurs malades : ceux-ci, occupés du soin & du desir de leur guérison, étoient, par l'effet du hasard, plus vivement affectés de quelques-unes de ces plantes ; & l'idée qu'ils en concevoient, leur revenant ensuite pendant le tems du sommeil, ils se persuadoient aisément que c'étoit le souverain remede offert par la divinité propice.

Quand les écrits d'Hypocrate commencerent à devenir publics, & qu'un chacun put se les procurer, plusieurs en firent une étude sérieuse : il s'établit des Académies de cet art ; il y en eut à Alexandrie, à Pergame & ailleurs. Ce fut alors

que les laïques partagerent avec les prêtres la ſcience de cet art ſalutaire, & la prérogative de le pratiquer comme eux. Bientôt après, il ſe forma dans ces académies de grands hommes, tels qu'Hérophile, Éraſiſtrate, &c., qui effacerent tellement le ſavoir borné des miniſtres d'Eſculape, que dans le ſiecle même de Galien, ces prêtres, qu'on appeloit médecins des autels, ne ſe mêloient plus guere que de la diététique. Quand ils s'étoient bien mis au fait de la maladie, & de toutes ſes circonſtances, ils envoyoient ſeulement les alimens dont le malade devoit uſer, & c'étoient toujours ceux qui avoient ſervi aux ſacrifices, comme on le voit dans le frontiſpice d'un livre attribué à Galien, ſous le titre de *remedes éprouvés*, où il eſt dit expreſſément: C'eſt pour quoi nous louons les médecins des autels, qui traitent leurs malades avec les alimens des ſacrifices, parce qu'on remédie plus aiſément aux accidens occaſionnés par le régime, qu'à ceux qui viennent des médicamens : *Quare nos laudamus medicos altarium, qui curant cum cibis ſacrificiorum, &c.*

Cet uſage où étoient les prêtres, d'exercer la médecine, faillit à s'établir dans Rome. On ſait que les Romains avoient fait de la ſanté, une divinité, ſous le nom de *Salus*; qu'ils lui avoient dédié des temples, & décerné des honneurs dont

les prêtres étoient les miniſtres, ſur quoi l'on remarque, que ceux du college d'un temple, que le cenſeur Junius Babulo lui éleva près d'une porte de Rome, s'étoient arrogé le droit de pouvoir demander ſeuls aux Dieux, la ſanté de chaque particulier, & de tout (1) l'état. Parmi nos anciens Gaulois, les Druides étoient tout-à-la-fois, prêtres, médecins, juges, & avoient encore le droit de mettre la police, & de frapper les délinquans (2) dans toutes les aſſemblées du peuple. Enfin, cet uſage dans lequel étoient les prêtres, d'exercer la médecine, ne s'abolit point. Quand le chriſtianiſme prit naiſſance, les miniſtres de la primitive égliſe (3) l'adopterent, & le clergé chrétien conſerva pendant huit cens ans, l'uſage d'ordonner aux prêtres d'enſeigner & de pratiquer la médecine. Il n'y avoit pas un ſeul médecin chrétien (4) qui ne fût prêtre, évêque ou religieux : l'Evêque de Londres, ou le doyen de ſaint-Paul avoit le principal pouvoir (5) d'admettre qui il lui plaiſoit à la pratiquer,

(1) Voyez Cicéron & Tite Live.

(2) Voyez Pline, hiſt. liv. 16, chap. 97, pag. 312; Céſar, de la guerre des Gaules, & hiſt. critique de la Gaule Narbonnoiſe, par M. Mandajor.

(3) Le Prêtre Médecin, par Aignan, pag. 250.

(4) Le Prêtre Médecin, pag. 41.

(5) Hiſtoire de la Médecine, par Freind, pag. 296.

de même que tous les autres évêques chacun en leur diocèse. C'est par une suite de cet ancien usage, qu'ils assistent encore aujourd'hui aux réceptions des docteurs en médecine, ou qu'ils s'y font représenter par un député de leur part. La faculté de médecine de Paris fut dans les commencemens, régie par des prêtres & chanoines de cette capitale. Gervais Chrétien, chanoine de Paris, fut le premier médecin de Charles V: il y a des chapitres où l'on a jusqu'ici conservé des marques de cet ancien usage; on voit encore maintenant au chapitre de Cambray, & dans d'autres églises, des prébendes qui ne peuvent être conférées qu'à des médecins: enfin, par tout où s'est établi le christianisme, il n'y a pas eu jusqu'au dernier moine qui ne se soit ingéré dans la pratique de la médecine: ce ne fut que sous le regne de Charles VII, quon abrogea le statut ridicule, par lequel les hommes mariés étoient exclus des chaires de professeur en médecine.

Cet usage ayant passé dans les cloîtres, y occasionna de pernicieux abus, contre lesquels s'éleverent vigoureusement les peres de l'église, les papes, les conciles, & même les rois de France.

Saint Bernard, dans une lettre au moine Adam V, les appelle, *lachrimabile scandalum*. Des re-

(1) Hecquet, méd. théolog. part. 2, art. 134, pag. 559.

ligieux diſſolus, portant un habit de religion, ſans en avoir l'eſprit, ſortoient à tout inſtant de leur monaſtere; &, ſous prétexte de charité, s'introduiſoient dans les familles pour y corrompre les femmes ou les filles : d'où vient qu'on les appella *Sarabaites*, ou faux moines, *girovages*, c'eſt-à-dire, errans ou vagabons, ou, comme dit Faguan, ſauterelles ſans loi, *locuſtas ſine lege*. On peut voir ſur tous (1) ces déſordres, le concile de Mayence, chap. 22, le concile de Reims, tenu ſous le pape Inocent II, en 1131; le concile de Latran, de l'an 1139, ſous le même Inocent II, & le concile de Tours, en l'an 1163, dans leſquels on verra des défenſes expreſſes à tous les réguliers de s'immiſcer à l'avenir dans l'étude, ou exercice de la médecine. On peut encore lire la

(1) *Neque ſub epiſcopo, neque ſub abbate, ſed ſine canonicâ vel regulari vitâ degentes*, ut in libro officiorum 2, capitulo 3, ſancti Iſidori de eis dicitur. *Hos neque inter laïcos ſæcularium officiorum ſtudia, neque inter clericos religio tenet divina, ſed ſolutos atque oberrantes, ſola turpis vita complectitur & vaga : quique dum nullum metuunt explendæ voluntatis ſuæ licentiam ſectantur quare animalia bruta, libertate ac deſiderio ſuo fruuntur, habentes ſignum religionis, non religionis officium : Hippocentauris ſimiles, nec equi, nec homines ; tales ubicumque inventi fuerint, præcipimus ut epiſcopi ſine ullâ morâ eos ſub cuſtodiâ conſtringant canonicâ*, &c. Concil. Simond. tom. 2, pag. 281.

lettre 64 de saint Bernard aux moines de Saint-Germain, les opuscules de Pierre Damien, & l'édit du roi de 1707, publié la même année.

Ces sages réglemens ont produit de fort bons effets : aussi voit-on maintenant avec édification, tous les supérieurs des maisons religieuses, qui ont à cœur l'honneur de leur état, & la gloire de Dieu, veiller avec une singuliere attention à ce qu'aucuns de leurs profès ne distribuent des remedes & ne visitent des malades, crainte que les freres en sortant du monastrere (1), ne s'exposent à perdre leurs ames, à cause de la communication nécessaire, mais toujours dangereuse à des religieux (2), que l'exercice de la médecine procure avec les personnes du monde, & sur-tout avec celles du sexe.

Ce que je trouve de bien singulier, c'est que dans toutes les religions de l'univers connu, excepté dans la catholique, où il y a des restrictions, les prêtres y jouissent encore aujourd'hui de cette faculté de faire la médecine, non pas à la vérité

(1) *Ne exeuntes fratres ex monasterio, animarum damna patiantur.* Dialogues de Saint Grégoire, liv. 1, chap. 7. Etudes Monastiques, part. 1, chap. 14, pag. 145.

(2) Saint Bernard, quest. 67, aux moines de Flavigny, épit. 67, tom. 1, dit en note marginale, *monachos agere medicos, indecorum & periculosum*, c'est à-dire, *il est indécent & pernicieux à des moines de faire la médecine.*

d'une maniere excluſive comme autrefois, puiſque les laiques ont, ainſi qu'eux, le droit de la pratiquer. Les Bonzes & les Jammaboos, eſpece de (1) prêtres de (2) l'Aſie, l'exercent à la Chine;

---

(1) Ambaſſade mémorable des Hollandois au Japon, part. 1, pag. 88.

(2) Lorſqu'un habitant du royaume de Boutan, en Aſie, eſt dangereuſement malade, on fait venir auprès de lui des prêtres qui liſent tout haut, à voix forte, dans des livres de prieres, & continuent cet exercice pendant tout le jour; le ſoir, ils font avec de la pâte des pyramides qu'ils ornent de trois roſes de beurre, & de trois croix de paille, & les mettent dans des vaſes, enſuite de quoi ils recommencent leurs prieres avec des cierges allumés & des ſonnettes à la main; ils élevent de tems en tems en l'air, & en maniere d'offrandes, ces vaſes & ces pyramides; ils les arroſent d'une eau ſacrée, qu'ils conſervent pour cet uſage. Après cette cérémonie, ils brûlent ces croix de paille, & portent les pyramides dans des lieux où elles puiſſent être dévorées par des corbeaux. Si le malade meurt, on garde le mort à la maiſon pendant trois jours, qui ſe paſſent en chants & en prieres. On le conduit enſuite hors de la ville, où des hommes, payés pour cet emploi, le mettent en morceaux, & le donnent à manger aux chiens: les parens du mort font alors des aumônes, & les plus riches envoient, pendant quelques jours, une perſonne ſur un chemin public, pour diſtribuer gratis du thé ou de la bierre à tous ceux qui en veulent; le jour de l'anniverſaire, on appelle encore les prêtres, & on donne à manger aux pauvres.

c'eſt la ſecte (1) Taochia, dans la Tartarie ; ce ſont les Lamas, dans le royaume de Siam ; de Pégu & de Lao, les Talapoins. Au mexique (2), les prêtres donnent auſſi des remedes ; chez les Mores, les miniſtres de la religion ſont chargés du ſoin de rendre la ſanté aux malades (3), & d'appaiſer les dieux. Dans la Virginie, les miniſtres de la religion ſont toujours médecins (4) ; le Piage des Américains méridionaux s'occupe à traiter les malades. Les Apalachites, peuples de la Floride, ont des ſacrificateurs du Soleil, & leurs prêtres nommés Jaoues (5) ſont tous médecins, & le ſont ſeuls. Ce ſont de même les Boïez ou prêtres qui font l'office de médecins parmi les Caraïbes. Les Butios de l'île Saint-Domingue étoient en même tems médecins, chirurgiens & (6) droguiſtes.

(1) Bartoli, *Aſia*, tome 3, *Della Cina*, liv. 7, pag. 132.

(2) Hiſt. naturelle & morale, *de Indiis*, *lib.* 5, *cap.* 26.

(3) Abrégé d'une relation de la vie & de la mort du P. Cyprien Baraze, jéſuite, fondateur de la religion des Moxes, dans le Pérou. Voyez Lettres Edifiantes & curieuſes, tom. 10, pag. 204.

(4) Ciſt. de Virgile, traduite de l'Anglois, pag. 272.

(5) Voyage de Cayenne, liv. 3, chap. 12, pag. 385. Hiſtoire des Antilles, *in*-12, par M. de Rochefort, Lyon, chez Fourmi, 1667, tom. 2, pag. 250, 334 & 431.

(6) Hiſt. de l'île Eſpagnole, ou de Saint-Domingue, *in*-4°. 2 vol. Paris 1730, chez Didot, tom. 1, pag. 57.

En Afrique, les Marbuts traitent (1) les Mandingos, lorſqu'ils ſont malades. Chez les Negres de l'Éthiopie occidentale, ce ſont toujours leurs Gangas, ou miniſtres des idoles, qui viſitent les malades, & qui leur diſtribuent des remedes. L'eſpece de clergé que ces miniſtres forment entr'eux eſt diviſé en pluſieurs claſſes, & chacune d'elles a ſes fonctions particulieres dans la médecine, à l'exception du Ughombo, qui s'arroge le pouvoir excluſif de guérir toutes ſortes de maladies, & qui donne, pour cet effet, des drogues. Le Neoni s'occupe à découvrir les cauſes des maladies. Molonga prévoit ſi le malade guérira. Uzazi vend publiquement des remedes. Amabunda prépare des emplâtres pour les maladies honteuſes. Ngodi (2) ne traite que les ſourds; & Nſambi, les lépreux. Les Giaques ont pour médecins les Singliſi, ou miniſtres de leur ſecte (3). Les prêtres ſont auſſi médecins des Negres, qui (4) habitent les bords de la

(1) Hiſt. génér. des Voyages, par M. Prévôt, liv. 7, chap. 7. Voyage au bord des côtes d'Afrique, page 217.

(2) Relation hiſtorique de l'Ethiopie occidentale, par le P. Labat, Dominicain, tom. 1, chap. 22; des maladies des Negres & de leurs remedes, page 455, & chap. 15, des Miniſtres des Idoles.

(3) *Ibid.* tom. 2, chap. 7, pag. 88 & 131.

(4) Hiſt. génér. des Voyages, par Prévôt, tom. 3, liv. 9, ſect. 5, pag. 616.

riviere de Seſtos. Les habitans (1) de la Côte d'Or ont pour docteurs en médecine, les docteurs de leur loi ; & les Fétiſſeros y traitent les malades, ainſi qu'au royaume de (2) Benin.

La raiſon qu'on peut donner d'un uſage ſi univerſel, c'eſt qu'autrefois l'on attribuoit les maladies à la colere des dieux immortels, ainſi que nous l'apprend Homere. Or, par-tout où il y a une religion quelconque, on en a toujours regardé les miniſtres comme des médiateurs placés entre dieu & le peuple, & par conſéquent comme le canal ordinaire des influences que le ciel fait paſſer à la terre; c'eſt ce qui fait qu'aujourd'hui bien des chrétiens recourent encore à leurs prêtres, pour demander à la divinité la guériſon de leurs maux, dans les cas où les remedes de l'art ſont impuiſſans. Lorſqu'une fontaine avoit, dans les ſiecles précédens, une vertu apéritive, diurétique, fondante, ou qu'elle étoit propre à quelques maladies de nerfs ou de l'eſtomac, Pierre Dumoulin dit que les moines ne manquoient pas d'y mettre auſſi-tôt un petit ſaint auprès.

Autrefois, dès qu'un homme portoit ſur lui des marques de la lepre, on avertiſſoit le curé,

(1) *Ibid.* tom. 4, liv. 9, ſect. 5, pag. 145 & 171.

(2) *Ibid.* liv. 11, chap. 1, ſect. 1. Géographie de Benin, tom. 4, pag. 414.

qui alloit auſſi-tôt avec ſon clergé, en proceſſion, à la maiſon du lépreux, qui attendoit à ſa porte, couvert d'un voile noir. Le prêtre faiſoit ſur lui quelques prieres; enſuite la proceſſion retournoit à l'égliſe. Le lépreux ſuivoit le célébrant à quelque diſtance; arrivé à l'égliſe, il entroit dans le chœur, & ſe plaçoit au milieu d'une chapelle ardente, qu'on lui avoit préparée comme à un corps mort. On chantoit une meſſe de morts; & à l'iſſue de l'office, on faiſoit autour du lépreux quelques encenſemens & des aſperſions: on liſoit les *Recommandates*, & on entonnoit le *Libera;* le lépreux ſortoit alors de la chapelle ardente; la proceſſion qui l'avoit amené, le conduiſoit hors de l'égliſe, au milieu des chants lugubres, juſqu'à la porte du cimetiere, où le prêtre lui adreſſoit des exhortations à la patience & à la réſignation; enſuite il lui faiſoit défenſe d'approcher de perſonne; de rien toucher de ce qu'il marchanderoit pour acheter, avant que cela lui appartînt; de ſe tenir au-deſſous du vent, quand par haſard quelqu'un lui parleroit: *Je te défends*, lui ajoutoit le prêtre, *que tu habites à autre femme qu'à la tienne*, ce qui n'étoit point mal; il y avoit au contraire de grands avantages à conſacrer, par des cérémonies religieuſes, une action qui devoit procurer la ſûreté publique, & ramener le calme dans la

ſociété, en interceptant d'une maniere auſſi authentique les voies par où la contagion pouvoit ſe communiquer.

Les hiſtoriens rapportent que la ville de Rome, étant affligée de la peſte, on conſulta l'oracle, qui répondit que, pour la faire ceſſer, il falloit tranſporter à Rome Eſculape d'Epidaure, & que le peuple de cette derniere ville s'etant oppoſé au deſſein des Romains, ce Dieu paſſa dans leur navire en forme de dragon, & qu'il ſe choiſit, lors de ſon arrivée près de Rome, une place dans une île que le Tibre feſoit, dans laquelle on lui bâtit un temple.

On peint ce Dieu avec un bâton entouré d'un ſerpent, pour faire voir que la médecine eſt le ſoutien de la vie & de la ſanté; mais qu'elle doit être exercée avec cette diſcrétion & cette prudence, dont le ſerpent eſt le ſymbole; & que cette ſcience admirable fait changer de peau, comme ce reptile ſe dépouille de la ſienne, outre qu'il a d'ailleurs des vertus ſingulieres. On lui ſacrifioit la chevre, parce que la chaleur extraordinaire de cet animal fait qu'il paroît ſouvent en fievre ou malade; on lui offroit auſſi le corbeau, que les anciens conſidéroient dans les prédictions, pour faire voir que la ſcience des corps comprend tous les accidens à venir; le coq étoit enfin ajouté, pour déſigner le matin,

& signifier que ce tems, dans le calme des humeurs, est le plus propre à connoître le vrai état des malades, & à leur appliquer des remedes.

Esculape eut deux fils, savoir, *Podalire* & *Machaon*, qui suivirent *Agamemnon* à la guerre de Troye, où ils furent, selon le rapport d'*Homere*, d'un grand secours aux soldats blessés; qu'ils traiterent avec le fer & les médicamens. On ne dit point qu'ils étoient experts à guérir la peste, ou tout autre genre de maladies internes; on pense même que leur savoir ne s'étendoit guere au-delà de la chirurgie, qu'ils possédoient d'ailleurs aussi parfaitement qu'il étoit possible en ces tems-là.

Après ces deux illustres descendans d'Esculape, la médecine devint une partie de la philosophie, & fut la principale occupation des amateurs de la sagesse, parmi lesquels *Pythagore*, *Empédocles* & *Démocrite* se distinguerent; mais il y a grande apparence que ces philosophes se renfermoient dans la théorie seulement; il est encore certain que ce sont eux qui ont introduit la médecine théorique, qui, jusqu'ici a donné lieu à tant de disputes, & sur laquelle les médecins n'ont jamais été sincérement d'accord.

Quelques auteurs prétendent qu'après la mort d'Esculape, l'art de guérir fut enseveli dans l'oubli pendant près de cinq cens ans, jusqu'au

tems d'Artaxerces, roi des Perſes; qu'alors le divin vieillard, natif de l'île (1) de Cos, con-

(1) Cos, Coos, ou Cous, eſt, ſelon Pline, liv. 4, chap. 31, une des plus conſidérables villes de la mer Égée, ou plutôt de la mer Myrtoënne; elle étoit connue autrefois ſous le nom de Mérope de Céa, de Nymphæa, & de Caris. Les uns la placent dans la mer Carpathienne, & d'autres dans la mer Myrtoënne, à quinze milles d'Halicarnaſſe: elle étoit autrefois fameuſe par ſes vins, dont les anciens parlent avec tant d'éloges. Strabon & Pline s'accordent à ne lui donner que dix-huit milles de circuit.

La capitale de l'île porta d'abord le nom d'Aſtypalée, & dans la ſuite celui de Cos.

Rien n'a rendu cette île plus célebre que le grand nombre d'hommes illuſtres qu'elle a produit; entr'autres, Hypocrate, conſervateur & pere de la médecine; un autre fameux médecin, nommé Senius, Ariſton, philoſophe péripatéticien, & le fameux Apelle.

Cette île, ſuivant Homere & Strabon, fut habitée par des Grecs; mais avant la guerre de Troye, une colonie de Doriens s'y étoit établie.

Hypocrate nous apprend, dans une de ſes lettres, que les habitans de Cos refuſerent aux couriers de Darius & de Xercès la marque ordinaire de ſoumiſſion qu'il exigeoit de la part des monarques grecs: il ne paroît point en cela s'accorder avec Hérodote, qui met les inſulaires de Cos au nombre des Grecs qui ſervirent dans l'armée ſous Xercès, en qualité d'auxiliaires, à moins que de ſuppoſer un contrat d'union avec réciprocité de ſecours, ou bien un engagement à prix d'argent, comme les Suiſſes en font aujourd'hui.

temporain & disciple de Démocrite, fit revivre cet art salutaire; mais il est plus probable qu'Hypocrate, étant du côté paternel le dix-huitieme descendant d'Esculape, & du côté maternel le dix-neuvieme d'Hercule, qui étoit encore un autre inventeur de la medecine, il avoit eu de pere en fils les secrets de cet art, qu'il avoit comme sucé avec le lait, & qu'aux grandes connoissances qu'il avoit reçues de ses ancêtres, il en ajouta d'autres, qui lui donnerent la haute réputation dont il jouissoit, & qu'il a encore aujourd'hui parmi les médecins; car il n'est pas possible d'imaginer qu'un homme, pendant le cours d'une vie aussi courte que la nôtre, ait pu inventer & perfectionner, comme Hypocrate l'avoit fait, un art aussi long & aussi difficile que la médecine: il y avoit d'ailleurs dans son siecle plusieurs écoles de cet art; lui-même fait mention de celle de Gnide (1), qu'il reprend amérement de ce qu'on n'y enseignoit pas les principes pour deviner ce que les malades omettent dans leurs récits; de ce que les prêtres de Gnide connoissoient peu de remedes; de ce qu'ils ne les savoient point appliquer à propos, & de ce qu'ils ignoroient la vraie méthode pour prescrire avec succès, dans les maladies aiguës, le

(1) Reg. des maladies aiguës, liv. 1, sect. 1, pag. 367.

régime, qui, selon l'école de Cos, fesoit la partie la plus essentielle du traitement.

Il parle ailleurs de quelques prédictions (1) singulieres qu'on attribuoit, de son tems, à certains médecins, & qu'il réfute comme vaines & fabuleuses, tant pour avoir conversé lui-même avec ces médecins, que pour avoir lu leurs propres écrits. Il est donc certain que cette science étoit connue, pratiquée & enseignée dans la Grece avant Hypocrate, & dans son siecle, avec des conditions néanmoins telles à-peu-près que celles qu'il exigeoit de son tems, & qu'on voit dans la formule du serment (2) qu'il faisoit prêter à ses disciples, avant de leur confier les secrets de l'art. Il leur défend expressément, dans un autre endroit (3), d'apprendre aux profanes les choses sacrées de l'art, avant qu'ils ne soient initiés dans les mysteres de cette science.

Il y a toute apparence qu'il étoit grand prêtre du temple de Cos (4), dédié à Esculape; que c'est

(1) Prorrh. l. 2, n. 1 & 146.

(2) Serment d'Hypocr. n. 1, pag. 1.

(3) Loi d'Hypocr. pag. 3, 32.

(4) Quel autre que lui pouvoit occuper avec autant de distinction cette éminente place, puisqu'il sortoit en ligne directe de la race de ce dieu; qu'il étoit censé avoir plus d'accès que tous les autres auprès de cette divinité; & qu'il joignoit encore à la plus haute réputation, l'estime générale de ses concitoyens.

dans

dans ce lieu sacré, où il rendoit une partie de ses oracles, & où il devint habile dans l'art de connoître & de guérir les maladies les plus difficiles; ce qui n'est point du tout surprenant; car indépendamment de l'excellente judiciaire dont il étoit doué, il jouissoit encore des livres de ses aïeux & de ses contemporains qui, comme lui, desservoient d'autres temples dans la Grece. On pourroit encore ajouter que les Grecs avoient appris des Egyptiens & des Chaldéens l'art de guérir, & que les ancêtres même d'Hypocrate tenoient une bonne partie de leur savoir de ces savantes nations (1); car Chiron, qui, comme

(1) Voici ce qu'en dit Prosper Alpin, dans le 2e tome de son Hist. naturelle de l'Egypte, p. 118, *in*-4°. à Leyde, 1735. Les anciens Egyptiens savoient fort bien la medecine dogmatique; plusieurs ont écrit sur cette matiere beaucoup de choses très-belles & très savantes, qui paroissent toutes renfermées dans un livre fort utile & fort élégant, qu'ils nomment (Sife). Ce livre, qui étoit bien soigneusement caché avec d'autres effets précieux, fut trouvé par l'empereur Turc, qui conquit l'Egypte. Les principaux des Turcs en prirent des copies. C'est avec raison, ajoute notre auteur, qu'ils ont pour ce livre une haute estime, & qu'ils le préferent au grand *Avicene*. Tous les gouverneurs des provinces en emportent toujours un exemplaire avec eux, pour conserver leur santé, & pouvoir se guérir quand ils sont malades, sans le secours d'aucun médecin. Prosper Alpin n'a jamais pu s'en pro-

nous le verrons plus bas, avoit été instruit à l'école égyptienne, fut instituteur d'Esculape, duquel Hypocrate se faisoit gloire de descendre en ligne directe & masculine.

On sait que l'Egypte, qualifiée par Macrobe du glorieux titre de mere des sciences, posséda long-tems avant les autres nations, l'art de guérir. Saint Clément d'Alexandrie (1), Diodore &

---

curer un exemplaire. Il ajoute que les Egyptiens ont un autre livre, qu'ils appellent *Ebnagel Ducam;* c'est un reueil de médicamens simples & composés pour toutes les maladies. Quoique ce second livre soit très-commun parmi eux, Prosper Alpin eut cependant toute la peine possible d'en obtenir une copie. Ils font, outre cela, beaucoup de cas des livres arabes, tels que ceux d'Avicene, d'Albumazar, de Rhases, d'Averroës & d'Abinbetar. Comme la nation égyptienne fut jadis la plus savante, quelques-uns pensent qu'Hypocrate en tira ses meilleurs principes.

Leur médecine est actuellemnt une espece d'empyrisme, approchant de l'ancienne secte méthodique; ils ne tirent aucune indication curative des parties affectées, des causes, du sexe, du tempérament, des forces, de l'habitude des malades & de l'état des saisons; ils se servent, comme les méthodistes, de quelques propositions générales qu'ils appliquent par-tout. Ils prétendent, par exemple, que le chaud & le froid, combinés différemment, produisent toutes les especes de maladies. chap. 2, pag. 6.

(1) *Galen, Orat. suasoria ad artes Clem. Alexandrinus,*

Leclerc rapportent qu'Hermès ou Mercure, surnommé Trismégiste, c'est-à-dire, trois fois Très-Grand, à cause de son prodigieux savoir dans les trois parties de la philosophie, la métaphysique & la morale, est regardé comme le plus ancien de tous ceux à qui l'on a attribué l'invention de la médecine, pour l'avoir réduite le premier en art scientifique. Ce Mercure, ou Hermès, qu'on appelloit encore Thoth, ou Thaulth, & qui étoit le souverain (1) pontife des prêtres, composa beaucoup de traités sur

---

Stromat. lib. 6, *Diodor. lib. 1*, *pag.* 22. Histoire de la Médecine, où l'on voit l'origine & les progrès de cet art, par Leclerc, D. M. à Geneve, *in*-12, 1696, part. 1, pag. 20.

(1) Les Egyptiens faisoient de leurs médecins leurs prêtres, & de ces prêtres leurs rois; ce qui avoit occasionné cette formule, *medicus non es*, *nolo te constituere regem*, comme on peut le voir dans Martin Martinez, Espagnol, médecin de la maison du Roi, professeur d'anatomie, président de la société royale de Séville, &c. dans une lettre apologétique en faveur de la médecine. On la trouve à la fin du second volume du Théâtre critique. *Theatro critico universal, o discursos en todo genero de materias*, &c. 4 vol. *in*-4o. édit. 3, Madrid, 1729. Platon est allé plus loin; il rapporte que si, par le sort des armes, quelqu'un se frayoit un chemin à la royauté, sans avoir été ni médecin, ni prêtre, il falloit nécessairement qu'il devint l'un & l'autre, pour s'affermir sur le trône.

différens ſujets. Saint Clément d'Alexandrie fait mention de quarante-deux, comme les plus conſidérables. Six de ces livres traitent de la médecine, qui avoit fait la principale étude d'Hermès. Certains prêtres, qu'on appeloit Paſtophores, en faiſoient une étude particuliere, parce que c'étoient eux qui pratiquoient la médecine en Egypte; & pour que ces livres fuſſent mieux conſervés, on les gardoit, au rapport d'Euſebe, dans les lieux les plus ſecrets des temples. Or, cet Hermès, qu'on a dit, mal-à-propos, être fils de Cham, pere des Egyptiens, vivoit long-tems avant la famille des Aſclépiades.

Il eſt certain que la médecine & les autres ſciences prirent naiſſance chez les orientaux; qu'elles paſſerent de-là en Egypte, de l'Egypte dans la Grece, & de la Grece à Rome, d'où elles refluerent dans toutes les parties du monde.

On convient aſſez unanimement que l'Afrique & l'Egypte furent peuplées par *Cham*, fils de *Noé*, qui tranſmit à ſa poſtérité les connoiſſances de ſon tems. *Miſraim*, fils de *Cham*, paſſe pour avoir conduit les arts en Egypte; après lui vinrent différens Hermès, ou Mercures, qui perfectionnerent les ſciences, & les augmenterent conſidérablement.

L'hiſtoire fait mention de trois *Hermès*, qu'on a quelquefois confondus ſous le nom de *Theut*, *Thayt*, & *Thoot*.

Le premier posa les fondemens de la sagesse Egyptiene, inventa les arts de nécessité, & fixa les événemens par des symboles.

Le second, qui étoit fils d'*Agathomedon* & pere de *Tat*, perfectionna & augmenta les découvertes du premier; il substitua au symbole l'hiéroglyphe, qui étoit bien plus commode.

Le troisieme, duquel nous avons parlé plus haut, sous le nom d'Hermès Trismégiste, recueillit les débris épars de la sagesse Egyptienne, dans un tems où les sciences & les arts s'étoient perdus, & où l'Egypte étoit presque retombée dans sa premiere barbarie, tant par les guerres intestines & étrangeres, que par les inondations du Nil, &c. Cet homme de génie rassembla les monumens dispersés, rechercha la clef des hiéroglyphes, en augmenta le nombre, fit un code qui contenoit quarante-deux livres, & en confia l'intelligence & le dépôt à un college de prêtres, qu'il composa de chantres, de tireurs d'horoscopes, de scribes, de stolistes, de pastophores, ou médecins, & de prophetes (1).

(1) Les prophetes de l'antiquité payenne n'étoient point, au rapport de Platon, ceux qui annonçoient l'avenir; on appelloit ceux-ci *Mantis*, & les Mantis étoient ordinairement fous, maniaques ou furieux; les prophetes, au contraire étoient des philosophes, dont une des principales fonctions consistoit à interpréter la

Les paſtophores étoient inſtruits dans les ſix livres qui traitent de la ſtructure du corps humain, des maladies, de celles des yeux en particulier, des inſtrumens néceſſaires pour les opérations chirurgicales, & des accidens particuliers aux femmes.

Hérodote dit que les paſtophores s'étoient

---

prédiction du Mantis ; mais afin de diſpoſer encore plus le Mantis à la folie, on avoit attention de le faire jeuner pendant deux ou trois jours, ſans lui laiſſer prendre aucune eſpece de nourriture ; pendant cette abſtinence, les humeurs s'échauffoient ; il ſe faiſoit dans ſon corps des révolutions ſinguliéres, qui occaſionnoient un accès de fievre, & le plus ſouvent un délire furieux ; après cela, on l'introduiſoit dans la chambre myſtérieuſe des oracles ; mais quand le délire n'étoit pas aſſez animé, on faiſoit cuire dans une chaudiere des drogues chaudes & volatiles, qui rempliſſoient la chambre d'une vapeur ſpiritueuſe, aromatique & capable d'enyvrer le Mantis encore plus : c'eſt alors qu'on le faiſoit aſſeoir ſur le trépied ſacré, où il débitoit tout ce dont eſt capable l'imagination la plus déſordonnée.

C'eſt à-peu-près ainſi que les jongleurs de l'Amérique ſeptentrionale agiſſent encore aujourd'hui : cette eſpece de *Mantis* ſe diſpoſe à jongler en s'enfermant dans une cahute pendant trois ou quatre jours ſans boire ni manger, & lorſque ces miſérables charlatans commencent à entrer en furie, les ſauvages viennent écouter leurs extravagances, qu'ils prennent pour des oracles, ſelon leſquels ils reglent preſque toujours leur conduite.

distribué entr'eux les maladies, que chaque médecin avoit la sienne, & qu'aucun d'eux n'osoit en suivre davantage; les uns, par exemple, étoient pour les yeux; ceux-ci pour le ventre; ceux-là pour la tête, &c. Il y avoit outre cela une espece particuliere de médecins, qu'on appeloit dans les maladies inconnues.

Diodore assure qu'il étoit expressément défendu à toutes personnes de pratiquer la médecine, sans être du college sacerdotal. Il étoit au surplus établi que l'emploi, dans lequel chacun s'étoit borné, passât des peres aux enfans, sans qu'il fût libre à ceux-ci de changer de profession, ni de se mêler d'une autre, parce qu'on supposoit, avec raison, que chacun feroit mieux ce qu'il avoit toujours vu faire, & ce à quoi il s'étoit uniquement exercé depuis son enfance; d'ailleurs chacun, ajoutant sa propre expérience à celle de ses ancêtres, avoit bien plus de facilité pour exceller dans sa partie, comme le remarque judicieusement le célebre (1) Rollin.

Les chantres étoient versés dans les deux livres hermétiques qui renfermoient les hymnes des dieux & les maximes des rois.

Les horoscopistes étoient savans dans les quatre livres de Mercure, sur le mouvement des

(1) Histoire ancienne, tom. 1, pag. 99.

aſtres, leur lumiere, leur lever, leur coucher; les conjonctions & les oppoſitions de la lune & du ſoleil.

Les ſcribes des choſes ſacrées étoient verſés dans les dix livres d'Hermès qui traitoient de la hiéroglyphie, de la coſmologie, de la géographie, du cours du ſoleil, de la lune & des autres planetes; de la topographie de l'Egypte & des lieux conſacrés; des meſures, & de quelqu'autres objets relatifs à la politique & à la religion.

Les ſtolites n'ignoroient rien de ce qui concerne le choix des victimes, la diſcipline des temples, le culte divin, les cérémonies de la religion, les ſacrifices, les prémices, les hymnes, les prieres, les fêtes, les pompes publiques, & autres matieres qui compoſoient dix des livres de Mercure.

Les prophetes étoient initiés à tout ce qui a rapport à la nature des dieux & à l'eſprit des loix; ils préſidoient à la répartition des impôts; & les livres ſacerdotaux, qui contenoient leur ſcience, étoient au nombre de dix.

Ces quarante-deux livres, qui renfermoient toute la ſageſſe Egyptienne, étoient ſoigneuſement gardés dans les temples; & les lieux où ils étoient dépoſés, n'étoient acceſſibles qu'aux anciens d'entre les prêtres.

Voici l'ordre qu'ils gardoient dans leurs pro

ceſſions. Les chantres étoient à la tête, ayant à la main quelque ſymbole de l'art muſical.

Les horoſcopiſtes ſuivoient, portant la palme & le cadran ſolaire, qui ſont les deux ſymboles de l'aſtronomie judiciaire.

Après les horoſcopiſtes, marchoient les ſcribes, ornés d'une plume ſur la tête, tenant l'écritoire, l'encrier & le jonc à la main.

Les ſcribes étoient ſuivis des ſtoliſtes, qui portoient les ſymboles de la juſtice & les coupes de libation.

Venoient enſuite les paſtophores, ou médecins, avec des attributs relatifs à leur profeſſion.

Les prophetes fermoient la proceſſion : ils avoient la poitrine nue ; ils portoient dans leur ſein découvert *l'Hydria*, & ceux qui veilloient aux pains ſacrés, les accompagnoient.

Les prêtres Egyptiens eurent pour diſciples *Moyſe*, *Orphée*, *Linus*, *Platon*, *Pythagore*, *Démocrite*, *Thalès*, *Mélampus*, *Chiron*, *Eumolpe*, *Amphion*, *Licurgue*, *Solon*, & tous les autres philoſophes célebres de la Grece. Au ſortir de leur école, Thalès prédit la premiere éclypſe, & ſacrifia aux dieux pour avoir trouvé le moyen de décrire le cercle ſans compas, & de meſurer le triangle : Pythagore immola cent bœufs, pour avoir découvert les propriétés du quarré de

l'hypothénuſe ; Eudoxe publia les premieres idées ſyſtématiques ſur le mouvement des corps céleſtes. Les Egyptiens ont eu d'excellens magiciens, témoin leur querelle avec Moyſe, en préſence de Pharaon, & la métamorphoſe de leurs verges en ſerpens ; ce tour de ſorcier eſt un des plus forts dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire.

Diodore dit que tous les prêtres de l'Egypte, ſans en excepter un ſeul, devoient être initiés à ce qu'on apeloit *les myſteres du dieu Pan*, de ſorte qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût eſſuyé *la terreur panique* dans l'obſcurité des ſouterreins.

Les prêtres Egyptiens, maîtres des livres ſacrés, ſeuls initiés à la connoiſſance des caracteres dans leſquels ils étoient écrits, ſéparés du reſte des hommes, & renfermés dans des ſouterreins, dont la puiſſance des ſouverains feſoit à peine entr'ouvrir les portes, rien ne les compromettoit. Si l'autorité les contraignoit à admettre à la participation de leurs myſteres quelques eſprits naturellement ennemis du menſonge & de la charlatanerie, ils les corrompoient & les déterminoient à ſeconder leurs vues ; ſinon ils le rebutoient par des devoirs pénibles, un genre de vie auſtere, & des terreurs multipliées ſans fin : le néophite le plus zélé étoit forcé de ſe retirer, & la doctrine éſotérique ne tranſpiroit jamais.

Ils eurent deux théologies, l'une ésotérique & l'autre exotérique ; la premiere consistoit à n'admettre d'autre dieu que l'univers, & d'autres principes des êtres que la matiere & le mouvement. Ils pensoient qu'au commencement tout étoit confondu comme dans un cahos ; que le ciel & la terre n'étoient qu'un ; mais que dans la suite, les élémens se séparerent, l'air s'agita, sa partie ignée, portée au centre, forma les astres, & anima le soleil. Son sédiment grossier ne resta pas sans mouvement ; il se roula sur lui-même, & la terre parut : le soleil, qui étoit *Osiris*, échauffa cette masse inerte : les germes qu'elle contenoit fermenterent, & la vie se manifesta sous une infinité de formes différentes : chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenoit. Le monde, ajoutoient-ils, a ses révolutions périodiques, à chacune desquelles il est consumé par le feu ; il renaît de sa cendre pour subir le même sort à la fin d'une autre révolution. Ces revolutions n'ont point eu de commencement & n'auront point de fin. La terre est un globe sphérique, les astres sont un amas de feu. L'influence de tous les corps célestes conspire à la production & à la diversité de tous les corps terrestres. Dans les éclipses de lune, ce corps est plongé dans l'ombre de la terre ; la lune, qu'ils appeloient *Isis*, est une espece de terre planétaire, &c.

Ils perſiſterent dans cette eſpece de matérialiſme, juſqu'à ce qu'à force de penſer, de combiner & de raiſonner, ils parvinrent à reconnoître un principe intelligent l'ame du monde, préſent à tout, animant tout, & gouvernant tout ſelon des loix immuables : ils l'appelerent *Phtha* ; ce fut le fabricateur de l'univers, le dieu vivant, &c. Tout ce qui étoit, ſelon eux, en émanoit ; c'étoit la ſource & l'abîme des exiſtences. Ils admirent enfin l'immortalité de l'ame ; ils prierent pour les morts.

Leur *ameuthès* étoit une eſpece d'enfer ou d'éliſée ; ils feſoient aux moribonds la recommendation de l'ame en ces termes : *Sol omnibus imperans, vos dii univerſi qui vitam hominibus largimini, me accipite, & diis æternis contubernalem futurum reddite.* Selon eux, les ames des juſtes rentroient dans le ſein du grand principe, immédiatement après la ſéparation d'avec le corps : celles des méchans ſe purifioient ou ſe dépravoient encore davantage, en circulant dans le monde ſous de nouvelles formes. On voit que dans la recommandate pour les mourans, ils invoquoient pluſieurs dieux, quoiqu'au fond ils n'en reconnuſſent qu'un ſeul ; c'étoit afin d'éblouir davantage le peuple, & de l'entretenir dans l'illuſion de ces fauſſes divinités, qui rapportoient de très-gros revenus au college des prêtres ; c'étoit

parmi eux le secret le plus sacré de l'église, que personne ne pouvoit révéler. Selon eux, les divinités qu'ils faisoient adorer au peuple, n'étoient point des divinités, ce n'étoient que des emblêmes, des symboles, des images de quelqu'un des attributs du grand être; par exemple, le soleil n'étoit, selon les prêtres, qu'une image représentative de la puissance conservatrice & réproductrice de l'être souverain; l'animal le plus fort, le plus vigoureux représentoit sa force, &c.; ils avoient personifié sa sagesse sous le nom de *Neith*, comme les Grecs la personifierent, long-tems après, sous celui de Pallas.

Le monde, selon cette philosophie exotérique, avoit eu un commencement, mais la matiere n'avoit point commencé, & ne pouvoit finir; le principe immatériel étoit l'être éternel qui *informe*, la matiere étoit l'être qui est *informé*; le mariage d'*Isis* & d'*Osiris* étoit une allégorie de ce système; *Osiris* & *Isis* engendrerent *Orus*, ou l'univers, qu'ils regardoient comme l'acte du principe actif appliqué au principe passif.

Il n'en étoit pas de l'Egypte commes des autres contrées du monde païen, où un temple n'avoit qu'un dieu & qu'un prêtre. On adoroit dans un seul temple égyptien un grand nombre de dieux. Il y avoit au moins un prêtre pour chaque dieu, & un séminaire de prêtres pour chaque temple;

combien n'étoit-il pas facile de prendre trop de goût pour un état où l'on vivoit aisément sans rien faire, où, placés à côté de l'autel, les prêtres partageoient l'hommage avec l'idole, & voyoient les autres hommes prosternés à leurs pieds, indépendamment d'une bonne partie des revenus de l'état dont ils jouissoient par leur privilege sacré. Cet état, qui en imposoit aux souverains mêmes, les faisoit regarder par toute la nation comme les ministres d'en haut, & les interpretes de la volonté du ciel. Le caractere sacré, dont ils étoient revêtus, leur permettoit beaucoup d'injustices, & les mettoit presque toujours à couvert du châtiment : ils avoient la confiance des peuples ; ils dominoient sur les familles, dont ils possédoient les secrets ; en un mot, ils réunissoient dans leurs personnes la considération, l'autorité, l'opulence, la fainéantise & la sécurité : d'ailleurs, il leur étoit permis d'avoir des femmes, & il est d'expérience que les femmes des ministres sont très-fécondes.

Mais pour que l'hiérophantisme engloutît tous les autres états, & ruinât encore plus sûrement la nation, la prêtrise égyptienne fut une de ces professions dans lesquelles les fils étoient obligés de succéder à leurs peres, le fils d'un prêtre étoit prêtre né ; ce qui n'empêchoit cependant point qu'on ne pût entrer dans l'ordre

ecclésiastique sans être de famille sacerdotale: cet ordre avoit donc le triple inconvénient de s'agrandir par sa propre population, d'enlever continuellement des membres aux autres professions, en y admettant des sujets de familles étrangeres, & de ne jamais restituer de sujets à l'état, puisque les fils devoient embrasser la profession de leurs peres.

La maxime fondamentale de leur théologie exotérique, étoit de ne rejeter aucune superstition étrangere; conséquemment il n'y eut point de dieu persécuté sur la surface de la terre, qui ne trouvât un asyle dans quelque temple égyptien.

On lui en ouvroit les portes, pourvu qu'il se laissât habiller à la maniere du pays. Le culte qu'ils rendirent aux bêtes, aux autres êtres de la nature, fut, dans leurs siecles d'ignorance, une suite assez naturelle de l'hiéroglyphe. Les figures hiéroglyphiques, représentées sur la pierre, désignerent dans les commencemens divers phénomenes de la nature, qui devinrent pour cette nation des représentations de la divinité, lorsque l'intelligence en fut perdue, & qu'elles n'eurent plus de sens. De-là, cette foule de dieux, de toute espece, dont l'Egypte étoit remplie; de-là naquirent ces fameuses contestations entre les prêtres: les séminaires se souleverent les uns contre les

autres ; les peuples crurent qu'il s'agiſſoit du renverſement des autels, & de la ruine de la religion, tandis qu'au fond il n'étoit queſtion, entre les prêtres, que de s'attirer la confiance & les offrandes des peuples: on prit les armes; on ſe battit, & l'Egypte fut arroſée de ſang, ce qui accéléra la ruine totale de cet empire, ce fut la détéſtable politique des Romains : qui, pour mieux aſſujettir les Egyptiens, ſoufflerent le feu par-tout.

Les Grecs qui avoient eu cette nation pour inſtituteur, profiterent de la décadence de l'Egypte, pour s'attribuer l'invention des précieux dons qu'ils en avoient reçus. Ils méconnurent bientôt leur mere nourrice, & leur vanité alla juſqu'au point de ſe créer des dieux, qui n'étoient au fond, que ceux de l'Egypte qu'ils firent deſcendre de la Grece, & auxquels ils donnerent d'autres noms.

Il eſt encore prouvé qu'il exiſtoit en Grece, long-tems avant les aïeux d'Hypocrate, un certain Mélampe d'Argos, qui, comme nous l'avons remarqué plus haut, avoit été inſtruit par les prêtres égyptiens, dans la théologie, la phyſique, la magie, les différentes eſpeces de divination, & la médecine ; ce particulier s'étoit fort diſtingué par des guériſons extraordinaires qu'il avoit faites, & étoit parvenu à un degré de réputation

réputation beaucoup plus éminent que tous ſes contemporains & ſes prédéceſſeurs : on lui attribue la découverte des propriétés de l'ellébore, pour en avoir fait uſage parmi les Grecs, d'où eſt venu le nom de *Melampodium*, qu'on donne encore aujourd'hui à cette plante.

Les deux filles de Prœtus, roi des Argiens, étant tombées dans un délire hyſtérique, devinrent furieuſes, & s'imaginerent être changées en vaches : Mélampus les guérit en leur faiſant prendre de l'ellébore, & enſuite des bains d'eau modérément chaude ; il eut de cette cure, une très-belle récompenſe : le roi lui donna, dit-on, un tiers de ſon royaume, & un autre tiers à ſon frere Bias, après quoi les deux freres épouſerent chacun une de ces Princeſſes : voilà un exemple (1) de reconnoiſſance qui paroîtroit incroyable,

(1) L'hiſtoire nous a encore conſervé les circonſtances d'un fait moins ſingulier, mais bien digne de la reconnoiſſance d'un prince qui penſe en ſouverain ; ce ſont les cent talens que Seleucus, roi de Syrie, donna à Eraſiſtrate, petit-fils d Ariſtote, par ſa fille, pour avoir procuré le rétabliſſement de la ſanté de ſon fils *Antiochus Soter*, après avoir découvert, à l'agitation, ou irrégularité du pouls de ce prince, la paſſion qui cauſoit ſa langueur. Ces cent talens, à ne les eſtimer qu'au plus bas, valoient plus de trois cent mille livres de notre monnoie actuelle ; & avec cette ſomme, on auroit acheté, dans ces ſiecles antérieurs, pour plus de trois milliions de denrées ou de marchandiſes.

s'il n'étoit atteſté par des Hiſtoriens dignes de foi.

Iphiclus, fils de Philacus, prince de Theſſalie, ayant habité fort long-tems avec ſa femme Aſtioche, ſans avoir d'enfans, eut recours à Mélampus, pour remédier à ſon impuiſſance. Le médecin d'Argos qui étoit intéreſſé à voiler la ſimplicité de ſes remedes, & à leur donner un air ſurnaturel, ſe décora des habits ſacerdotaux, immola deux Taureaux; & après avoir conſulté les oiſeaux; fit planter dans un chêne ſacré, le couteau ſanglant qui avoit ſervi au ſacrifice, & ordonna quelques tems après à Iphiclus, d'aller arracher ce couteau, & d'en racler la rouille, qu'il boiroit dans du vin, pendant dix jours : ce qu'Iphiclus exécuta avec le plus grand ſuccès; car ſa femme lui donna trois enfans de ſuite. *Herodote*, *Pauſanias*, *Ovide & Apollodore*, qui nous ont tranſmis ces faits, nous donnent à entendre que la médecine étoit, vers ces tems reculés, dans une perfection beaucoup plus grande qu'on ne penſe; car en réfléchiſſant ſur les propriétés de l'ellébore noir, dans les maladies particulieres aux femmes, & ſur l'efficacité des bains d'eau tempérée à la ſuite de ce purgatif, nous verrons que ces remedes étoient bien ſagement preſcrits, dans le cas des filles de *Prœtus*; d'ailleurs, en ſuppoſant ſelon la théorie d'aujourd'hui, que l'impuiſſance

d'Iphicle, provenoit du relâchement des solides, & de la circulation languissante des liqueurs, il est visible, que pour corriger ces défauts, rien n'étoit plus propre que le mars dissous par l'acide du chêne, dont les propriétés sont excellentes.

Après Mélampus, parut le centaure *Chiron*, natif de Thessalie, qu'on représente moitié homme & moitié cheval, pour signifier qu'il avoit autant de connoissance dans les maladies des bêtes, que des hommes. La Thessalie étant le pays où les hommes s'occuperent des premiers à dompter les chevaux, c'est peut-être la raison pour laquelle on lui a donné de préférence, la figure du cheval : cet animal est d'ailleurs, celui de tous les autres qui est plus ami & plus analogue à l'homme, tant par l'élégance de sa structure, que par son utilité. Ce Centaure, au sortir de l'école égyptienne, revint en Grece fixer sa demeure, à l'exemple de ses instituteurs, dans une grotte du mont-Pélion, où tous les grands hommes de son tems venoient le trouver, pour apprendre de lui les sciences & les arts. Chiron, selon *Pindare* & *Plutarque*, se chargea d'élever Esculape, à qui il communiqua tout ce qu'il savoit dans la médecine & la chirurgie; on compte, parmi ses autres disciples, *Hercule*, *Aristée*, *Thésée*, *Télamon*, *Teucer*, *Jason*, *Pelée* & *Achille*, qui apprirent tous de lui quelque chose touchant la médecine.

Il y en a qui prétendent, que certains ulceres malins, fort dificiles à guérir, ne furent appelés ulceres Chironiens, que parce que Chiron fut le seul qui les fut guérir : d'autres croient qu'on ne leur a donné ce nom, qu'à cause que Chiron fut lui-même long-tems travaillé de cet ulcere.

On dit qu'il eut, entr'autres enfans, deux filles savantes, dont l'une qui s'appelloit *Hippo*, se rendit célebre par les connoissances qu'elle possédoit dans la physique ; l'autre, qu'on nommoit *Ocyroë*, savoit, selon le rapport d'Ovide, le métier de son pere ; la mere de celle-ci s'appeloit Charicle.

Quoique la plupart des auteurs égyptiens & grecs, que nous avons cités jusqu'ici, passent pour être des inventeurs de la médecine, il ne faut pas pour cela s'imaginer qu'aucun d'eux l'ait connue, pratiquée, ou enseignée des premiers : ils l'ont seulement perfectionnée par quelques observations, ou par la découverte de quelques remedes particuliers ; car l'homme, au sortir des mains du créateur, a eu tout au moins autant d'instinct que tous les autres animaux : il a par-conséquent eu un appétit naturel, pour tout ce qui étoit propre à conserver sa santé, à la rétablir ; & a, comme eux, distingué par la vue, le tact & l'odorat, tout ce qui convenoit à cette fin : c'est sans doute ce que Pline a voulu dire par

cette phraſe, *medecinam* (1) *olim faciebat rerum natura* : mais dans la ſuite, les hommes ci-devant fugitifs & errans dans les campagnes, s'étant raſſemblés & réunis en ſociété, il eſt évident qu'à meſure que le nombre s'en eſt accru, la portion de terre occupée par chaque ſociété, eſt devenue de plus en plus étroite, inſuffiſante pour fournir aux beſoins naturels de tous ; & qu'en conſéquence, il a fallu cultiver la terre pour forcer ſes productions, ou faire la guerre à ſes voiſins pour avoir leur terrein, & y trouver la ſubſiſtance, ou enfin, imaginer quelque commerce pour ſe procurer les choſes de premier beſoin. La culture, la guerre & le commerce établis ont dû faire ceſſer l'égalité parmi les hommes, en occaſionnant des richeſſes particulieres, qui ont donné naiſſance aux différentes préparations des alimens (2),

(1) Chapitre 1 du vingt-ſixieme liv. de ſon Hiſtoire naturelle.

(2) Dans les ſiecles éloignés de nous, les mœurs de nos peres étoient plus rapprochées de la loi naturelle, c'eſt-à dire, comme on le voit dans Tacite, qu'elles étoient ſimples, &c. Or, des mœurs ſimples tiennent beaucoup à la frugalité, & la frugalité au bon état de la ſanté & à la vigueur du corps, lorſque toutefois le climat ne renferme pas des cauſes capables d'altérer les individus ; c'eſt ce qui fait qu'aujourd hui les Tartares ſont encore très-robuſtes, & qu'ils connoiſſent ſi peu

à la délicateſſe, au luxe, à ſon rafinement, à la moleſſe, au faſte, &c. d'où ont néceſſairement dérivé différentes eſpeces de maladies (1) juſqu'alors ignorées, & ſur-tout la diminution de toutes les connoiſſances dépendantes de l'inſtinct qui s'eſt affoibli, énervé dans la proportion du changement de régime, d'habitude & d'exercice. Quand ces connoiſſances naturelles ſe ſont enfin totalement éclipſées, il a fallu de l'expérience

---

de maladies. Leur boiſſon eſt de l'eau pure, ou, par délices, du lait fermenté; leur nourriture, de la farine de millet, ou de la chair de cheval pulvériſée; ſi elle eſt fraîche, c'eſt un feſtin. Leur habit eſt une peau de mouton; leur lit, la terre; leur tente, le ciel; leur médecine, du ſang de cheval, qu'ils avalent tout chaud, après quoi ils galoppent le plus qu'ils peuvent ſur un cheval vigoureux, juſqu'à ce qu'ils commencent à ſuer; ils mettent alors pied à terre; ils s'enveloppent de couvertures, & ſe tiennent dans un lieu chaud pour y bien tranſpirer. Il y a grande apparence que ſans le galop du cheval, les Tartares ſe feroient mourir; car ce ſang ſe coaguleroit dans l'eſtomac, en une maſſe indiſſoluble par les forces de la nature, comme on le voit dans Galien, Scribonius Largus, & les autres anciens, qui feſoient boire beaucoup de vinaigre chaud, chargé de natrum & & de laſer, pour guérir ceux qui avoient avalé du ſang de taureau, dans le deſſein de ſe donner la mort.

(1) Hoffman prétend que les fievres pourprées & milliaires ſont plus familieres aux femmes qu'aux hommes, & qu'elles ſont cauſées par le trop grand uſage du café, &c.

pour guérir ; ce qui a, chez différens peuples, donné lieu à la coutume d'exposer les malades dans les places, ou autres lieux publics, à la vue des passans, pour apprendre d'eux s'ils n'avoient point été attaqués de maladie semblable, & connoître les remedes par lesquels ils avoient été guéris. Cette (1) coutume s'étoit établie chez les Babyloniens, les Assyriens, & divers autres peuples. Strabon (2) dit que c'étoit l'usage d'un ancien peuple d'Espagne ; Eusebe (3) étend cette pratique parmi tous les Ibériens, que nous appelons à présent Espagnols & Portugais. Cette coutume donna lieu à différens particuliers de faire des observations & des collections de remedes, dont l'heureuse application en distingua quelques-uns, qui passerent pour dieux (4). Voilà précisément l'époque de l'opinion des anciens, qui se persuadoient que la science de la médecine étoit la doctrine des dieux, & un don sacré, qui ne pouvoit venir que de leur libéralité.

(1) Liv. 16, pag. 708 *Strabonis de situ orbis, lib.* 17. *Basiliæ*, in-fol, *per Henricum Petri* 1549. Hérodote, liv. 1, chap. 197, & Plutarque.

(2) Strabon, l. 3, pag. 147.

(3) Hist. ecclésiastique.

(4) Lucien ... *Medicina deorum doctrina*, & Quintilien, *Declamat.* 268, *tantum huic arti tribuerunt, ut eam vix crederent humanis potuisse ingeniis inveniri, quia medicina persacra res est.*

Lorſqu'une fois on eut reconnu des dieux de la médecine, bientôt on leur bâtit des temples, & il fut (1) ordonné que tous les malades, après avoir recouvré la ſanté, y mettroient un tableau qui indiquât les remedes dont ils s'étoient ſervis, afin qu'en des cas ſemblables, on pût y recourir. on écrivoit en Egypte, les remedes qui guériſſoient, dans un livre qu'on appelloit ſacré, & ce livre dépoſé dans le temple d'Iſis & d'Oſiris, y étoit ſoigneuſement gardé par les prêtres, non comme un monument ſimplement curieux, mais pour qu'il ſervît de regle à ceux qui ſe deſtinoient à la médecine; car quand on eut fait en Egypte un certain nombre de découvertes ſur les maladies, on ceſſa d'abandonner au caprice des particuliers la maniere de traiter les malades; & on les obligea à ſuivre des regles fixes, qui étoient les expériences que d'habiles maîtres avoient réduites en préceptes, qu'on avoit conſignées dans le livre dont on vient de parler; ceux qui exerçoient la médecine, en s'y conformant, n'étoient point reſponſables des événemens; au lieu qu'on les leur imputoit, quand ils les tranſgreſſoient; il y avoit même contr'eux peine de mort, comme nous l'apprennent Diodore (2) de

(1) Pline, liv. 29, chap. 1; Strabon, liv. 8, pag. 380.
(2) L. 1 Bibliot. Schulzius; hiſt. méd. pag. 26.

Sicile, & (1) Hequet. Iſocrate, dans l'éloge de Buſiris, prétend que les prêtres égyptiens avoient inventé, pour le bien des malades, un ſyſtême de médecine, qui excluoit tout remede trop actif; ils n'emploient, dit-il, que ceux dont on peut uſer auſſi ſûrement que des alimens journaliers, de ſorte que ces remedes ſont les plus doux & les plus ſalutaires poſſibles. De-là vient que les habitans de cette contrée ſont d'un tempérament ferme & robuſte, & qu'ils parviennent à l'extrême vieilleſſe.

Cet ancien uſage, qui bornoit en Egypte tout diſciple d'Hermès à une ſeule eſpece de maladie, n'y eſt pas encore tout-à-fait aboli. Dans la deſcription de l'Egypte, compoſée ſur les mémoires de M. Maillet, ancien Conſul de France au Caire (2), on voit qu'aujourd'hui, comme autrefois, il s'y trouve un médecin particulier pour chaque infirmité; ce que M. Maillet n'attribue cependant ni à la ſage prévoyance des lois, ni à la force de la coutume, mais à la nature du ſavoir de ces médecins modernes, peu capables d'embraſſer différens ſujets.

L'Egypte fut de toute antiquité un pays très-

(1) Brigandage de la méd. tome 1, pag. 44.

(2) Voyez M. l'Abbé le Mercier, *in*-4°. Paris, 1737; lettre 11, pag. 139.

ſujet à la lepre, ou éléphantiaſe, à la ſporophthalmie, eſpece particuliere de maladie des yeux, à la gonorrhée, & à une infinité d'autres maladies, tant chroniques qu'aiguës, putrides, inflammatoires, peſtilentielles, &c. ce qui dans tous les tems a exigé, de la part des habitans, un régime & des précautions prophylactiques pour ſe mettre à couvert de ces maux redoutables. Les anciens prêtres, ſeuls dépoſitaires des ſecrets & des ſciences, intéreſſés d'ailleurs comme le reſte de la nation, à prévenir ces déſolations générales, dans leſquelles ils auroient pu être englobés comme les autres, avoient fait des excellentes inſtitutions diététiques, qui furent conſacrées par la religion (1), & maintenues par l'autorité des loix civiles, tellement qu'un Egyptien, en s'y conformant, étoit déjà, au rapport de Plutarque (2), en quelque ſorte médecin. Les Grecs répandus dans l'Egypte, n'ayant point voulu s'aſtreindre au régime, furent bientôt attaqués de l'éléphantiaſe, qui, par une ſuite de négligence, pénétra juſqu'au cœur de l'Italie; ce qui détermina les Romains à faire venir des médecins du (3) levant.

(1) Recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois, par M. de P.....

(2) Au traité, que les animaux uſent de la raiſon.

(3) Hiſt. natur. de Pline, liv. 26, chap. 1. Il paroit

La maniere de vivre en Egypte n'étoit pas la même par-tout; elle varioit dans les provinces, ſelon le climat; les prêtres en avoient une particuliere, & il y avoit outre cela un régime général, qui obligeoit toute la nation.

Les prêtres avoient renoncé à toute eſpece de poiſſons (1) pêchés dans la Méditerranée; ils mangeoient fort peu ſalé, & s'abſtenoient du ſel qu'on faiſoit avec l'eau de cette mer. On prétend

---

aux meilleurs critiques, que Pline a fort bien pu ſe tromper au ſujet de ces médecins, qu'il a pris pour des Egyptiens, tandis que ce n'étoit que des Juifs d'Alexandrie, qui n'employoient pour cette maladie que la cure de Moyſe, c'eſt à-dire l'uſtion; ils brûloient ſi profondément les plaies des Italiens, que les cicatrices étoient plus difformes que les traces mêmes de l'éléphantiaſe; ce qui fit qu'on ſe dégoûta bientôt de cette eſpece de charlatans, qui d'ailleurs ſe feſoient payer de groſſes ſommes pour les maladies qu'ils traitoient. Au ſurplus, cette cure, par le feu, ne pouvoit convenir que dans un petit nombre de cas particuliers.

(1) On ſait que l'uſage habituel du poiſſon eſt en général aſſez mal ſain, ſur-tout quand il n'eſt pas frais, parce qu'il dégénere aiſément en pourriture, & que de toutes les putridités, c'eſt une des plus infectes & des plus dangereuſes. On ſait auſſi que le poiſſon de la Méditerranée eſt des plus ſuſpects. On ſait enfin que les chaleurs exceſſives de l'Egypte accélerent la putridité dans les humeurs qui ſont compoſées des ſucs de ce poiſſon.

que celui dont ils uſoient avec beaucoup de modération, étoit un ſel gemme, qu'on leur apportoit de la Marmorique, ou de l'Abyſſinie, qui eſt une province de l'Ethiopie.

Le pays abondoit en différentes eſpeces d'huile factice, d'une aſſez mauvaiſe qualité, & dont le peuple ſe ſervoit pour la préparation des alimens; mais les prêtres avoient grand ſoin de s'en abſtenir. Plutarque dit (1) que Platon leur envoya un navire chargé d'huile d'olives en paiement des inſtructions qu'il avoit reçues d'eux pendant ſon ſéjour en Egypte.

Ils ne buvoient jamais de l'eau pure du (2) Nil; ils uſoient d'une eſpece de bierre qu'on nommoit *Zythum*, qui étoit compoſée d'orge & de lupin amer.

Ils s'étoient aſtreints à un carême annuel de quarante jours (3), ſans compter quelques-autres

(1) Vie de Solon.

(2) L'eau du nil contient un natrum, ou alkali fixe, qui occaſionne une démangeaiſon ſinguliere à la peau, enſuite la lepre ou l'éléphantiaſe.

(3) Ce carême ſe trouve préciſément dans les plus grandes chaleurs de l'été, au mois que les Turcs appellent *ramazan*, tems où la ſobriété eſt indiſpenſable dans les pays chauds, pour s'y bien porter; auſſi ne vivoit-on en cette ſaiſon que de fruits & de végétaux, même dans les meilleurs maiſons; & tous les repas étoient

petits carêmes de dix jours, que le peuple devoit garder comme eux, & dont la principale rigueur consistoit à ne point coucher avec sa (1) femme.

---

alors ou le soir ou le matin, avant que l'appétit ou les forces du corps fussent abattues par l'ardeur du soleil au méridien.

Si le carême de l'église romaine étoit fixé au tems des plus grandes chaleurs, comme étoit celui des Egyptiens, la santé des catholiques s'en trouveroit beaucoup mieux en Italie & dans les autres pays chauds; car on remarque à Rome, où les chaleurs sont bien inférieures à celles de l'Egypte, que ceux qui se livrent trop à la table pendant les ardeurs de l'été ou de l'automne, sont en danger d'y contracter de violentes maladies aiguës, & que pour y conserver la santé, il faut nécessairement garder aux repas la plus exacte sobriété, manger peu de viandes, s'en abstenir entiérement à souper, & y suppléer par les fruits & les végétaux. On doit outre cela y éviter encore le serein, sur-tout aux environs du Tibre & de l'ancien pays latin, qui occasionne presque toujours des fievres malignes aux imprudens, ou aux curieux qui s'y promenent pendant les nuits d'été.

(1) La continence, pendant les grandes chaleurs, est d'une nécessité absolue à ceux qui veulent maintenir la vigueur des fonctions de l'économie animale. L'incontinence est également pernicieuse, lorsqu'on s'y livre trop tôt après les repas, ou pendant que les vents méridionaux regnent, ou au commencement des maladies & à l'entrée des convalescences, je ne puis exprimer combien il est essentiel de recommander cette retenue dans tous les cas que je viens d'indiquer, sur-tout quand on est consulté par des hommes lascifs ou délicats.

. Tous ceux qui tenoient à l'ordre ſacerdotal ne pouvoient manger du (1) pélican, à cauſe que cet animal ne vit que de ſa pêche, & que leur averſion pour le poiſſon s'étendoit juſqu'aux animaux qui s'en nourriſſent.

Leurs alimens familiers conſiſtoient en fruits choiſis, & en pluſieurs autres eſpeces de végétaux, tels que les cannes à (2) ſucre, la chicorée, &c. dont ils faiſoient un fréquent uſage. Ils uſoient d'une ſorte de pain qu'on nommoit

(1) Orus Apollo hiéroglyph. lib. 1, cap. 53.

(2) Ils mâchoient, de même que le peuple, des cannes à ſucre vertes, ou ſeulement ſéchées méthodiquement dans des fours, ce qui étoit bien plus ſain que d'en uſer lorſqu'elles ſont converties en ſucre. Hypocrate, dans le traité des humeurs qu'il faut purger, obſerve qu'on doit avoir une grande attention à proportionner le régime aux différentes ſaiſons, & que cet article eſt des plus importans à ceux qui veulent jouir d'une bonne ſanté. Pendant l'hiver, dit-il, où le froid ſe fait ſentir, où les hommes ſont dans une ſorte d'oiſiveté, & où la maſſe des liqueurs eſt plus crue, plus pituiteuſe & comme engourdie, les alimens doivent être cuits, ſimples, préparés ſans beaucoup d'art, & pris à des heures réglées; mais pendant les ardeurs de l'été, que les hommes ſont occupés aux travaux de la campagne, & par cette raiſon leurs corps plus deſſéchés par les ardeurs du ſoleil, la boiſſon doit être plus fréquente, le vin plus aqueux, l'heure des repas moins réglée, & l'uſage des fruits, des pommes & des autres végétaux plus familier.

Koleſte. Ils mangeaient auſſi des viandes (1) de veau, de gazelle, de poule, de pigeons, & par préférence de celles d'oies (2), dont ils feſoient une conſommation ſi prodigieuſe, qu'il fallut inventer l'incubation artificielle ſur (3) les œufs d'oies.

Les Egyptiens, ſur-tout les prêtres, avoient, ainſi que les flamines de Rome, une ſinguliere (4)

---

(1) Les ſucs de ces viandes ſe corrompent plus difficilement, & l'uſage entremêlé des végétaux corrige encore la tendance des humeurs à la putridité, & répare dans l'économie animale la grande déperdition des ſucs, à laquelle on eſt ſi ſujet dans les pays chauds.

(2) Lorſqu'il y avoit ſur les oies une maladie épidémique, ils s'en abſtenoient, & y ſubſtituoient les pigeons.

(3) Au commencement, ils feſoient éclorre ces bipedes dans le fumier; à la ſuite, ils imaginerent des fours, qui ſont infiniment plus commodes. Quoique l'incubation paroiſſe une choſe bien ſimple, il faut cependant beaucoup d'art pour y réuſſir parfaitement. Cette opération eſt manquée, ſi elle eſt tardive ou précoce, & dans ces deux cas, la chair des animaux qui en provient n'eſt ni ſaine, ni d'un bon goût. A la Chine, cú l'incubation a lieu, le peuple connoit fort bien à l'inſpection de la volaille, ſi l'incubation a été précipitée ou retardée, ce qui fait chez eux une différence conſidérable de prix dans le commerce.

(4) Les féves de marais ſont de tous les farineux les plus contraires aux mélancoliques: comme les Egyptiens

averſion pour les féves de marais ; auſſi Pythagore proſcrivit-il ce légume, au ſortir de leur école.

Tous les animaux quadrupedes ou volatils, qui devoient être ſervis ſur la table des rois & des prêtres, étoient auparavant bien examinés par des perſonnes qu'un auteur célebre (1) croit être les anciens Spragiſtes ſacrés ; ils y feſoient une marque à laquelle on reconnoiſſoit que ces animaux n'étoient pas malades.

Les prêtres ſe lavoient tout le corps (2) pluſieurs fois le jour ; ils ne portoient point d'habits de laine (3) ; ils ſe coupoient les cheveux,

étoient de la plus ſombre triſteſſe qui fût au monde, on étoit de tems en tems obligé de les égayer par des fêtes. Leur humeur noire les rendoit encore opiniâtres & emportés, *ad ſingulos motus excandeſcentes*, dit Ammien Marcelin, liv. 28, vers la fin. Baglivi remarque à Rome que les ardeurs de l'été y deſſechent les tempéramens, & les rendent plus ſujets à la mélancolie.

(1) Recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois, par M. de P. . . .

(2) En même tems que les ablutions rafraîchiſſent, elles purgent auſſi la peau des humeurs gluantes, qui, en fermentant, y cauſeroient de la démangeaiſon, des dartres, la lepre & une odeur infecte.

(3) Les étoffes de laine, ſi on ne les lave ſouvent, ſont fort ſujettes à retenir les craſſes de la tranſpiration, &c. qui, pendant les grandes chaleurs peuvent cauſer des puſtules à la peau.

les sourcils, la barbe, & se rasoient tellement le corps, qu'il n'y restoit point de poil. Ils s'abstenoient enfin d'une infinité de choses qu'ils toléroient (1) parmi le peuple. On conçoit qu'avec tant de précautions, ils n'ont dû jamais, ou très-rarement, contracter la lepre, &c.

L'usage des viandes de mouton étoit défendu au peuple qui habitoit une partie de la Thébaide, & celui de la chevre à ceux qui vivoient dans certains cantons du *Delta*: par exemple, dans le Nome Mendétique, qui est un pays de plaine & de marais, on n'y mangeoit ni chevres, ni (2)

(1) Comme ils étoient les seuls dépositaires des principes de l'art de guérir, je ne trouve pas singulier qu'ils permissent ce qui pouvoit de tems en tems les mettre à même de guérir quelques maladies accidentelles, afin de se rendre toujours nécessaires, & de s'attirer de plus en plus la vénération des peuples.

Il faut cependant convenir qu'une nourriture malfaisante en une province, est souvent saine dans une autre, indépendamment de ce que les besoins des pauvres de l'Egypte pouvoient naturellement exiger ces tolérances.

(2) L'expérience fait voir que les brebis se portent très bien dans les pays secs & de rochers, & que la viande en est plus délicate; tandis que celle qui paît dans les lieux humides ou marécageux, finit toujours par des pourritures dans le ventre, sur-tout au foie: ce qui rend la viande encore plus suspecte dans ces pays-là qu'ailleurs.

moutons. Dans les endroits de la Thébaïde, où il y a des rochers & des Montagnes, l'usage alimentaire de ces animaux y étoit permis.

Les habitans du Nome Latopolitain, devoient s'abstenir de manger d'un poisson que les Grecs appelloient *Latos*.

Dans le Nome Phagroriopolitain, il n'étoit pas permis de manger du *Phagre*, qui est le *Sparus rubescens* (1).

Dans l'île Eléphantine, on s'abstenoit d'un poisson nommé *Maeotis*; mais on y mangeoit les Crocodiles, dont la chair en ce canton, est très-musquée. A *Tentyre*, à *Héracléopolis*, & dans la grande Ville d'Apollon, on mangeoit aussi la chair de cet animal.

Les habitans de la contrée de Péluse, située dans un lieu marécageux, où le vent amenoit les vapeurs du fameux lac Sirbon, rempli de bitume & de soufre, étoient sujets à une espece d'hydropisie tympanite, qu'ils attribuoient à la colere des dieux, *diis inflantibus*, à laquelle ils remédioient par l'usage de l'oignon de Scille, fort commun en ce pays.

---

(1) L'observation avoit appris aux prêtres que la couleur rouge, dans les nageoires du poisson & dans le poil des animaux, en rendoit chez eux la chair mal saine; ce qui étoit en même tems cause de l'aversion qu'ils avoient aussi pour les hommes dont les cheveux étoient roux.

La circonciſion étoit généralement ordonnée à tout le monde ; les femmes mêmes n'en (1) étoient pas exemptes

Le ſexe, pendant ſes maladies périodiques, ne pouvoit coucher avec les hommes : il falloit encore que la femme, après ſes évacuations, ſe baignât avant que d'être (2) admiſe au lit du mari.

La boiſſon du vin étoit interdite à tous, ſans exception (3). Les Egyptiens, pour ſuppléer à cette liqueur, pouvoient boire du Zythum, qui eſt une eſpece de bierre dont nous avons parlé plus haut.

Il étoit enjoint au peuple, d'uſer une ou deux

---

(1) Cette opération a de grands avantages dans les pays chauds ; elle empêche que les humeurs ne croupiſſent, & ne contractent, par la fermentation qui en réſulteroit, un caractere d'acrimonie, ou de putridité bien pernicieuſe aux parties génitales & à la progéniture.

(2) Il eſt aiſe de concevoir tous les avantages qui doivent réſulter de cette propreté.

(3) Une boiſſon ſpiritueuſe, dans un pays chaud comme l'Egypte, & chez un peuple prompt à la colere, & naturellement emporté, acheveroit de le rendre féroce, indépendamment des autres ravages inflammatoires, &c.

C'eſt pour cette raiſon que ceux qui veulent ſe bien porter à Rome ont grand ſoin d'éviter les liqueurs ſpiritueuſes, & de n'uſer que de peu de vin noyé dans beaucoup d'eau.

fois le mois, d'une tisane laxative, composée de séné & de casse (1), dont les arbres sont indigenes en Egypte.

Les Egyptiens pouvoient manger de tous les poissons, sauf de ceux qui étoient sans écailles (2).

Les viandes de porc étoient (3) aussi inter-

---

(1) Par cette prudente précaution, ils évacuoient la bile, & les autres humeurs, avant qu'elles eussent assez croupi pour occasionner de violens désordres dans l'économie animale.

Quoique les chaleurs ne soient pas à beaucoup près si vives en Italie qu'en Egypte, *Petronius* a observé que les Romains couroient risque de tomber dans des maladies aiguës très-dangereuses, s'ils n'avoient une singuliere attention de se tenir le ventre libre. Ce savant imagina, pour cet effet, un électuaire purgatif, qui devint fort du goût de Baglivi dans l'usage journalier, principalement chez ceux qui mangent un peu plus que les autres. Voyez la Pratique de Médecine, rappellée à l'ancienne maniere d'observer, par George Baglivi, chap. XV.

(2) L'observation journaliere nous apprend que tous les poissons qui n'ont pas d'écailles, comme le silure, la lamproie & l'anguille du Nil, irritent les maladies qui ont du rapport avec la lepre & la mélancolie, jusqu'aux coquillages, qui occasionnent souvent des éruptions à la peau.

(3) On sait que la chair grasse, lourde & grossiere du porc, produit dans les pays chauds, des acrimonies

dites, à l'exception d'un jour ou deux dans l'année, où le peuple seulement avoit la permission d'en manger, car les prêtres s'en abstenoient en tous tems.

Il étoit généralement défendu au peuple, sous de grandes peines, de manger d'aucune chair de vache, parvenue au terme de la fécondité (1): de sorte qu'on reconnoissoit un Egyptien, par son aversion pour cette chair, comme aujourd'hui on reconnoît un Juif, par l'horreur qu'il a du cochon.

Les oiseaux de proie (2), soit de jour ou de nuit, étoient interdits à tout le monde-

---

rances, &c. qui mettent dans le sang un désordre terrible, & causent des affections cutanées.

(1) Comme le peuple devoit, par forme de tribut, fournir, pour la table des rois & des prêtres, une grande quantité de veau, on croit que cette défense étoit principalement faite afin de conserver les meres, & que le veau ne manquât jamais sur ces tables, ce que je ne nie pas; mais je pense que c'étoit encore afin d'éviter, dans ces pays brûlans, le danger de manger d'une bête qui auroit été des plus mal saines, si elle eût été tuée pendant qu'elle étoit en amour, indépendamment de ce que le bœuf & la vache sont, dans les pays chauds, fort sujets à des maladies, qui en rendent leur chair des plus suspectes.

(2) On voit que les loix protégeoient en Egypte tout ce qui étoit propre à la conservation des végétaux & des

Quoiqu'ils ne mangeaſſent point de viandes de cochon, ils en entretenoient de grands troupeaux, qu'on menoit ſur les terres labourables, avant & après y avoir fait paſſer la charrue; ces animaux mangeoient les inſectes, & certaines mauvaiſes herbes capables d'infecter l'air, & les productions de la terre.

Ils uſoient de l'oignon, qui eſt plus doux en ce païs-là, qu'ailleurs: encore, que cette bulbe fut propre à corriger quelques eſpeces de putridité, les prêtres s'en abſtenoient, tant à cauſe de ſa qualité ſtimulante, que parce que ſon odeur affecte les yeux.

Au mois de Juin, on expoſoit en plein air, dans le centre de chaque province, des échantillons de toutes eſpeces de graines, où on les laiſſoit juſqu'au lever de la canicule; & alors, ſelon qu'elles

---

animaux utiles. L'idée en Europe de conſerver le gibier, y a fait détruire preſque toutes les races d'oiſeaux de proie; auſſi n'a-t-on plus rien à eſpérer de leur ſecours contre les ſouris, les limaces, les lapins, les moineaux, &c., ces fléaux terribles des campagnes; tandis que ces mêmes oiſeaux de proie ſe laiſſeroient plutôt mourir de faim que d'arracher le moindre brin d'herbe; ils détruiſent d'ailleurs pluſieurs autres genres d'inſectes, qui, en ſe pourriſſant, infectent l'athmoſphere & le regne végétal. On ne ſauroit trop admirer la ſageſſe de cette nation, qui les avoit conſacrés aux dieux.

ſe deſſéchoient, ou ſe corrompoient plus ou moins, on jugeoit de l'eſpece qui donneroit la meilleure récolte, & qui ſeroit la plus ſaine à uſer, pour la ſuſtentation de la vie animale.

L'entrée des temples étoit interdite à ceux qui gardoient les (1) cochons.

Ils avoient en exécration, ces brigans de l'Arabie, qu'on nomme Arabes paſteurs, qui marchoient avec leurs troupeaux, & qui voloient en chemin faiſant. Des auteurs prétendent que ce brigandage leur avoit inſpiré une averſion inſurmontable pour les Hébreux, ce que je ne voudrois pas tout-à-fait contredire; mais il y avoit certainement encore d'autres raiſons, n'y eût-il que le point de leur loi qui leur interdiſoit tout commerce avec les étrangers qu'ils regardoient comme des barbares impurs, à cauſe de la diverſité de religion, de manieres & de mœurs. Par cette précaution, les légiſlateurs égyptiens avoient pourvu à ce qu'il ne s'introduiſît rien qui fût capable de corrompre la nation, ou d'en ſubvertir les lois.

Il y avoit une ordonnance qui aſſujettiſſoit le

(1) Il y a apparence qu'indépendamment de l'averſion qu'ils avoient pour tout ce qui étoit immonde ou mal propre, ils conſervoient encore un mépris particulier pour la baſſeſſe du métier de pâtre, qui alloit juſqu'à refuſer toute alliance avec les perſonnes de cet éta

peuple à une infinité d'ablutions, & d'autres précautions préservatives, desquelles personne n'étoit dispensé.

Ils pouvoient tous user des sucs concrets du pavot de la Thébaïde, ou d'une liqueur composée avec cette plante, qui étoit la meilleure en cette province, comme elle l'est encore aujourd'hui : en effet, les pavots de la Cappadoce, de la Paphlagonie, & de l'Inde, ne sont pas à beaucoup près si délicats, & ne produisent pas, comme ceux de Thebes, des rêves agréables & ravissans ; aussi les Turcs en ont-ils continué l'usage.

Les Egyptiens s'enduisoient tout le corps, de terre grasse du païs, à l'exception de la tête & du ventre, & s'exposoient ensuite au soleil, jusqu'à parfaite dessication, contre les affections de la rate, les Leucophlegmaties, l'Œdeme, la Paralysie & l'hydropisie. Ils avoient seulement attention de garantir la tête, des rayons du soleil.

Les prêtres croyoient que l'ame étoit dans le sang ; c'étoit même un point de la philosophie égyptienne ; Hypocrate & les autres Grecs qui l'ont cru de même, avoient puisé cette doctrine en Egypte : c'est par cette raison qu'il y étoit expressément défendu de manger le sang des animaux, par la crainte que le peuple, en avalant l'ame des bêtes, ne contractât des mœurs

féroces (1) ou brutales: ce qui eſt certain, c'eſt que le ſang, la tête & les entrailles, ſont, dans les païs chauds, très-ſuſceptibles d'une corruption capable d'y produire les plus terribles maladies: c'eſt encore pourquoi dans nos païs très-tempérés, on obſerve que les viandes mal ſaignées, ſont bien moins ſaines que les autres: auſſi les lois égyptiennes qui en interdiſoient l'uſage, étoient-elles très-ſages? Mais afin de ne rien perdre, & de tirer parti de tout, les entrailles, les têtes & le ſang des victimes qu'on immoloit à Memphis & ailleurs, ſervoient à nourrir les animaux ſacrés de proie, & les autres bêtes carnaſſieres, qu'on gardoit dans les temples, à l'honneur des dieux.

Comme la médecine conſiſte autant à prévenir les maladies, qu'à les guérir lorſqu'elles ſurviennent, il réſulte du détail abregé que nous venons de faire de leur diete prophilactique, que leurs inſtitutions étoient admirables, pour ſe garantir des maladies, ſur-tout de la lepre, & de la peſte, qui ſont endémiques en ce païs.

Le citron, la grenade, le tamarin, l'épine-vinette, &c. ont été, comme aujourd'hui, fort

(1) On remarque en effet que les animaux carnaſſiers qui avalent le ſang chaud & les viandes fumantes, ſont les plus féroces, les plus indomptables, & les plus dangereux.

en uſage parmi eux : on ſait que toutes ces productions végétales rafraîchiſſent, qu'elles réſiſtent puiſſamment à la pourriture, & qu'elles raniment les reſſorts énervés par les grandes chaleurs, ſans porter d'altération dans l'économie animale.

Proſper Alpin, dans ſon ouvrage de la médecine des Egyptiens, dit qu'on y employoit encore de ſon tems, le fruit de Berberis, avec le plus grand ſuccès, dans les fievres malignes & peſtilentielles : la maniere dont ils le préparent, eſt des plus ſimples : ils en jettent une livre dans un vaiſſeau qui contient dix ou douze livres d'eau, ils y ajoutent quelques graines de fenouil, & un morceau de pain. Ils laiſſent macérer le tout pendant vingt-quatre heures ; enſuite, ils coulent avec expreſſion cette infuſion froide, dont ils font boire abondamment aux malades, avec un peu de ſucre blanc ou roſat, &, ſelon les circonſtances, avec du jus de citron. Cette boiſſon appaiſe la ſoif & la chaleur de la fievre; elle rétablit les forces, & corrige la putridité : elle paſſe auſſi chez eux pour un puiſſant ſecours, contre les diarrhées bilieuſes, &c. Proſper Alpin, ayant eu en Egypte, une fievre peſtilentielle accompagnée de diarrhée bilieuſe, en fit uſage fort à propos, par le conſeil des médecins du païs.

Siméon Pauli, à l'imitation de proſper Alpin,

fut délivré d'une fievre très-violente, & d'une forte diarrhée bilieuſe, dont il fut attaqué à Paris, en faiſant ſeulement uſage de ſyrop d'épine-vinette, battu dans de l'eau de fontaine; & depuis ce tems, il a fait un cas infini des remedes préparés avec ce fruit. Le même Siméon Pauli, obſerve que les médecins d'Égypte y mêlent avec raiſon, un peu de graine de fenouil, pour en corriger la froideur, & empêcher qu'il ne nuiſe à l'eſtomac.

J'ai beaucoup employé ce fruit de toutes les manieres, dans les maladies chaudes & bilieuſes: mais je n'ai jamais remarqué qu'il ait cauſé de dégradation à l'eſtomac, à moins que les malades n'aient de leur chef, conſidérablement abuſé de la quantité; je fais ſeulement ajouter de la graine de fenouil, quand les eſtomacs me paroiſſent fort froids, ou que les malades ont paſſé cinquante ans, & qu'ils en doivent continuer longtems l'uſage. Lorſque les fébricitans ſont des perſonnes un peu aiſées, je fais ajouter le ſel eſſentiel de Berberis, dans leurs bouillons, tiſanes, Juleps, &c. Je me ſuis encore bien trouvé, d'après le conſeil de M. Tournefort, de l'uſage du nitre berbériſé dans la dyſurie, l'iſchurie, & les inflammations internes. Cette préparation ſe fait par la diſſolution du nitre, dans le ſuc d'épine-vinette, qu'on fait évaporer & criſtalliſer.

Les Egyptiens, au rapport du même Prosper Alpin, font encore un grand usage de la manne. Mésué le Syrien, qu'on dit être descendu en ligne directe & masculine d'*Abdela*, Roi de Damas son trisaïeul, raconte que la manne de Syrie (1) est une rosée formée par les vapeurs qui s'élevent de la terre, des eaux & des végétaux, qui devient concrete pendant la fraîcheur des nuits d'été ; il ajoute, qu'elle se dépose par gouttes sur les arbres & les pierres. Il y a des cantons dans la Palestine, où elle n'est pas plus purgative que notre miel d'Europe ; elle y est d'ailleurs nourrissante & d'un goût agréable : c'est en quoi elle differe de la nôtre qui est nauséuse, pesante, & purgative ; ce qui fait que nous sommes quelquefois obligés de la corriger par le mélange du jus de citron, du tamarin, de la crême de tartre, &c. sans cette précaution, elle contracte souvent un caractere bilieux dans les estomacs chauds.

J'ai, à l'exemple des Eyptiens, plusieurs fois prescrit avec bien du succès, une espece de marmelade avec la pulpe de casse, le sucre, le tamarin, le suc épaissi de réglisse, & un peu d'huile d'amandes douces, dans différentes affections des

(1) Joannis Mesuæ Damasceni de re medicâ, libri 3, *in*-12. Lugduni 1550, pag. 66.

reins, de la veſſie, &c. mais il faut autant qu'il eſt poſſible, tâcher de ſe procurer de la caſſe nouvelle & bien mûre d'Alexandrie, parce que ſa qualité eſt très-ſupérieure à celle de l'Amérique.

J'emploie auſſi dans beaucoup de cas, la manne de l'Europe, diſſoute dans une décoction de tamarin, coulée & évaporée au bain marie juſqu'à conſiſtence d'extrait : on bat cette manne ainſi préparée dans un mortier, avec des criſtaux de tartre, de l'huile d'amandes douces, du ſucre, & quelques gouttes de jus de citron. L'expérience m'a appris que cette compoſition convient parfaitement aux tempéramens chauds, bilieux, ſecs & conſtipés ; dans les maladies inflammatoires, & dans toutes les chroniques, où il faut purger doucement ſans cauſer d'irritation, & ſans ébranler trop les nerfs.

On dit que les Egyptiens guériſſoient l'éléphantiaſe, en faiſant prendre aux malades, des bouillons, & de la chair de vipere appelée *Coluber*. Aretée de Cappadoce, Galien, Aetius, & Paul d'Egine, qui la recommandent (1), paroiſſent tenir ce remede, des prêtres égyptiens ; on

(1) Areteus de curat. diutur. lib. II, cap. XII; Galenus de ſimpl. facult. lib. II, cap. I. Actius, lib IV, ſic ſcribit : *mirabilis elephantiaſis remedium, viperarum eſus exiſtit.* Videſis Paulum Ægineram, lib. IV.

ſait du moins que Galien fit un long ſéjour en Egypte. Nous ignorons au reſte, toutes les circonſtances du (1) traitement qu'ils preſcrivoient dans cette maladie, parce que leurs livres hermétiques nous manquent. Ce que nous en avons dit juſqu'à préſent ſuffit néanmoins pour avoir des notions ſatisfaiſantes ſur la médecine, & pour conçevoir les plus hautes idées de leur ſavoir, & de leur génie.

Quand le ſceptre de l'Egypte tomba des mains du clergé, pour paſſer à des rois guerriers, il regna fort long-tems entre ces deux puiſſances, une parfaite harmonie. Les rois, à leur événement au trône, recevoient des prêtres un caractere ſacré; mais pour empêcher que la puiſſance royale ne pût dans la ſuite anéantir, ou forcer la Hiérarchie, l'Egypte avoit des conſtitutions admirables.

(1) Pline ajoute qu'indépendamment de l'uſage de la vipere, on faiſoit encore baigner les princes lépreux dans le ſang chaud des enfans ſains, qu'on égorgeoit à ce ſujet; mais il eſt plus vraiſemblable qu'on ſe contentoit chaque fois d'en ſaigner ſeulement un certain nombre, avec précaution, & qu'on ne tiroit à chacun qu'une quantité modérée de ſang, afin d'épargner la vie à ces petits innocens; car comment ſuppoſer, dans un pays auſſi bien policé que l'Egypte, cette cruauté qu'on auroit peine à trouver chez les nations les plus ſauvages & les plus féroces.

1°. Les prêtres avoient le droit exclusif de juger tous les particuliers, tant au civil qu'au criminel ; ils étoient les seuls dépositaires des loix divines & humaines, & personne qu'eux n'en connoissoit l'esprit.

2°. Ils avoient un chef auquel tout l'ordre sacerdotal, ainsi que le peuple étoit soumis ; & ce chef qui étoit le souverain pontife des prêtres, avoit un caractere encore plus sacré que le roi. Cette dignité ne fut jamais amovible ; elle restoit dans les familles, & le fils aîné succédoit toujours au pere, à-peu près comme la famille d'Aaron chez les Hébreux, avant qu'elle devînt le jouet des despotes.

3°. Les prêtres s'étoient conservé, outre les secrets de la médecine, le droit de ratifier toutes les principales lois qui émanoient du prince ; or, dans de pareilles circonstances, qu'est-ce que leur roi auroit pu entreprendre ? N'ayant pas le pouvoir de faire le procès à personne, il n'avoit pas non plus celui de déposer les chefs pour y en substituer d'autres ; les séminaires étoient absolument indépendans de l'autorité du roi ; il y avoit des lois qui l'empêchoient d'influer dans aucune de leurs délibérations ; il pouvoit menacer, mais non pas intimider ; s'il eût voulu, les armes à la main, forcer un college, & massacrer le pontife, à quoi eût servi cette action,

qu'on auroit généralement envisagée comme le plus grand des attentats & des sacrileges ? Elle auroit infailliblement indigné & soulevé toute la nation, principalement celui qui auroit succédé à son pere ou à son aïeul ; le roi auroit-il détruit toute la race du pontife, il n'en eût pas été pour cela plus avancé : les colleges se feroient sur l'heure nommé un autre chef, qui, comme les autres, devenoit inamovible & aussi puissant. Il étoit donc nécessaire que ces deux puissances fussent, par leurs actions, constantes & réciproques, dans un perpétuel équilibre, sans que l'une pût l'emporter sur l'autre ; il devoit seulement en résulter une réaction, qui maintenoit par-tout l'ordre & l'harmonie. Telle étoit la sagesse de cette constitution, qu'aucune autre n'égala. Dans la suite on en reconnut tellement les avantages, que les prêtres furent exclus du sceptre à perpétuité, sauf dans un seul événement, dont on ignore les causes, où l'on vit le *Séthon*, qui occupoit le sacerdoce par droit héréditaire, parvenir encore au trône ; mais la réunion de tant de pouvoir sur une même tête, détruisit l'équilibre & l'harmonie. On ne vit plus par-tout que confusion & mécontentement, & l'Egypte en fut ébranlée. C'est peut-être par cette raison que Moyse mit le sceptre & le sacerdoce en deux mains différentes.

4°. Les

4°. Les prêtres s'étoient enfin réservé l'art d'étonner le peuple par des prestiges, qui paroissoient tenir du prodige, & la famille royale avoit seulement le droit d'y être initiée.

On sait que les Egyptiens, ayant les premiers imaginé tout l'appareil des mysteres, transportés depuis dans l'Asie & dans l'Europe, sont regardés, avec raison, pour les meilleurs auteurs, comme les inventeurs du tonnerre artificiel, & de cette effusion de lumiere qui paroissoit tout-à-coup au milieu des ténebres, au point qu'Apulée en compare les effets à ceux du soleil, lorsqu'il fut admis aux secrets (1) isiaques.

Claudien, après avoir parlé des éclairs qu'on voyoit dans le temple de Cérès Eleusine, ajoute que le mugissement terrible, qui succédoit immédiatement après, paroissoit venir (2) des entrailles de la terre.

Le Grec Pléthon, en décrivant l'imitation, emploie les termes les moins équivoques de sa

(1) *Nocte mediâ vidi follem, candido corruscantem lumine,* Métamorph. lib. XI, pag. 101, édit. Boréal.

(2) *Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri*
Sedibus, & claram dispergere fulmina lucem,
Adventum testata dei magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropidum . . . . . de rap. Proserp.

langue, tels que ceux de *Kerauns* & de *Pyr*; qui (1) signifient la foudre & le feu.

Il y avoit dans le fameux labyrinthe des maisons qui étoient tellement construites, qu'en en ouvrant (2) les portes ou les fenêtres, il en sortoit un tonnerre épouvantable.

Le céraunoscope étoit une machine avec laquelle on lançoit les coups de foudre, soit en plein air, soit dans les salles (3) vastes & élevées.

Quoiqu'on ne trouve nulle part la composition des foudres qu'ils mettoient dans la main des statues de leurs dieux, & de tout l'artifice qu'ils fesoient jouer, dans la célébration des mysteres, d'une maniere si éclatante & si terrible; les physiciens n'ont jamais douté que ce ne fût une composition pyrique, qui est restée cachée, comme

---

(1) Pletho. Schol. ad oraculum mag. Zoroas.

(2) Voici ce qu'en dit Pline, liv. 36, ch. 13, *quarumdam autem domorum in labyrintho talis est situs, ut adaperientibus fores, tonitru intus terribile existat.* Cet auteur assure qu'avant de parvenir aux salles éclairées du labyrinthe, il falloit traverser des allées aussi obscures que des caveaux. *Majore autem in parte*, dit-il, *transitus est per tenebras.* On ne voulut point permettre à Hérodote d'entrer dans les chambres souterreines, où étoit vraisemblablement le centre de l'artifice.

(3) Le céraunoscope Κεραυνοσκόπιον, se définit dans les lexiques, *machina ex quâ jactus exhibebantur.*

celle du feu grégeois, & de tant d'autres qu'on n'a pu encore retrouver.

Moyſe, que Dieu dans ſes décrets éternels avoit deſtiné à l'exécution des plus grands projets, étant tombé, par un effet de cette toute puiſſance divine, entre les mains d'une princeſſe du ſang de Pharaon, roi d'Egypte, fut, par les ſoins de cette dame, élevé dans la ſageſſe (1) & les ſciences des Egyptiens. Parvenu à l'âge déſigné par l'écriture ſainte, il ſe mit à la tête des Hébreux que le ſeigneur, par un effet de ſa miſéricorde, avoit choiſis de préférence a toutes les autres nations. Moyſe, après les avoir fait ſortir miraculeuſement de l'Egypte, leur donna une (2) loi, dont la phyſique eſt calquée ſur les (3)

(1) On lit dans le 7e chap. verſ. 22, des Actes des Apôtres, que Moyſe fut inſtruit dans toutes les ſciences des Egyptiens, & qu'il devint puiſſant en paroles & en œuvres.

(2) Ce qui juſtifioit les Juifs, c'eſt qu'ils rapportoient à un ſeul dieu tous les actes de la loi qu'ils obſervoient; tandis que les Egyptiens ne ſe conformoient aux préceptes de la leur, que pour plaire à une multitude de faux dieux, & pour éviter les peines que la loi civile infligeoit à ceux qui la tranſgreſſoient.

(3) On ſait que Moyſe étant allé ſur le Mont Sinaï, pour y recevoir de dieu même les articles de cette loi, il trouva, à ſon retour au camp, les Iſraélites enivrés des extravagances auxquels ils s'étoient livrés autour

institutions égyptiennes, à quelques modifications près, inspirées au saint homme par l'esprit de dieu, qui peut-être avoit bien voulu ne rien changer à l'ordre naturel des choses, en proportionnant ces modifications aux différences des climats où (1) Moyse conduisoit les Israélites.

---

du veau d'or, qu'ils avoient fait construire pendant son absence. Le saint homme, indigné de cette exécrable action, se saisit de l'idole, la mit au feu, & la réduisit en une poudre, qu'il fit dissoudre dans l'eau qui servoit de boisson aux enfans d'Israël. Voyez le 20e vers. du 27e chap. de l'Exode, & le 21e vers. du 9e chap. du Deuteronome.

Le Pere *Cornelius à Lapide*, dans son Commentaire sur le Pentateuque de Moyse, *in-fol.* édit. de Venise, année 1740, pag. 433, au 20e verset, dit que Moyse n'opéra ce prodige qu'en y mêlant certaines herbes, *certis admistis herbis, ut liquaretur in massam & quasi in carbonem redigeretur.* M. Rouelle, dans ses cahiers de chymie, pense, ainsi que M. Staahl, que les ingrédiens, dont Moyse se servit, étoient l'alkali fixe de la soude, & le soufre qu'on trouve abondamment dans ces déserts. On sait que l'union de ces deux menstrues forme le foie de soufre qui dissout l'or, qu'on rend ensuite aisément potable en le mêlant à de leau. Si ce prodige s'est ainsi opéré, il est certain que Moyse étoit tout aussi versé dans la chymie que les Egyptiens, qui avoient été ses premiers instituteurs.

(1) La question de savoir si les femmes d'Israël étoient assujetties à la circoncision comme les femmes égyptiennes, a été décidée par la plupart des théologiens pour

Ce saint législateur avoit, à l'exemple des Egyptiens, réservé les secrets de la médecine à l'ordre sacerdotal ; car on trouve dans les livres sacrés qu'il n'appartenoit qu'aux prêtres seuls de juger de (1) la lepre : on lit dans les prophetes, qu'ils connoissoient l'art de rétablir les membres disloqués (2), de bander les plaies (3), de les panser avec des médicamens convenables (4), & qu'ils n'ignoroient pas la propriété (5) des plantes. C'est ainsi qu'Isaïe, à qui saint Chrisostôme donne le nom de médecin (6), délivra Ezéchias d'une apostume dangereuse, en y appliquant des figues (7), & qu'il rendit à jamais

la négative. Quoique l'historien sacré ne se soit pas formellement expliqué sur cet article, je pense qu'ils ont raison ; car à ne considérer que son utilité physique, je vois que cette opération auroit produit au sexe un mal plutôt qu'un bien, dans la Palestine, qui est un climat tout différent de celui de l'Egypte. Il en est de même de l'usage du vin, qui étoit permis aux Juifs & interdit aux Egyptiens.

(1) Isaïe, chap. 53, vers. 4.

(2) Jérém. ch. 30, vers. 12 & 15. Ezéch., ch. 30, vers. 21.

(3) Isaïe, chap. 30, vers. 26 ; & Jérém. ch. 8, v. 22.

(4) Isaïe, chap. 1, vers. 6.

(5) Ezech. chap. 47, vers. 12. Jérém. chap. 8, v. 12 & ch. 46, &c.

(6) Chrisost. homil. 6, in Marcum, in principio.

(7) Lib. 4, reg. cap. 8, vers. 29, & cap. 9, vers. 15.

mémorable la convaleſcence de ce pieux roi; c'eſt encore ainſi que la médecine paſſa de l'ancien ſacerdoce dans l'égliſe de Jeſus-Chriſt, qui, après avoir fait pluſieurs guériſons miraculeuſes en préſence de ſes apôtres, leur donna le pouvoir, & même le précepte de guérir (1) par-tout les malades. Saint-Luc fut médecin; & ainſi des uns aux autres, les arbitres des maladies de l'ame, après la nouvelle alliance, continuerent comme auparavant, à l'être de celles du corps, ainſi que nous l'avons remarqué plus haut.

Il ſuit de tout ce que nous venons de dire, que les Romains ont appris des Grecs (2) l'art de guérir; & que ceux-ci ont emprunté des Egyptiens (3) la plus grande partie de leurs connoiſſances. Il eſt encore certain que les Egyp-

(1) *in quamcumque civitatem intraveritis, curate infirmos,* S. Luc, 10, verſ. 8.

Convocatis autem duodecim apoſtolis, dedit illis virtutem & poteſtatem . . . , ut curarent omnem langorem & omnem infirmitatem.

Cette citation eſt rapportée dans l'arrangement des mots que lui donne la concorde des évangiles, chap. 52, art. 2. On peut encore lire S. Mathieu, chap 10; S. Marc, chap 6, verſ. 7; S. Luc, chap. 9, verſ. 1 & 2.

(2) On peut voir la médecine de Celſe, qui n'eſt qu'une compilation des auteurs grecs.

(3) Homere, Odiſſ. 4, pag. 46 & 47; Hérodot, III, 129, 130 & 131; Diodore de Sicile, I, 43.

tiens (1) furent instruits par les Assyriens, les Babyloniens, les Chaldéens & les mages; mais il reste si peu de matériaux de cette haute antiquité, qu'il est impossible de lier une suite chronologique des différens personnages qui se sont le plus distingués parmi ces nations éloignées; il ne nous reste de quelques-uns d'eux qu'une tradition fort incertaine; & la diversité d'opinions sur le tems où ils ont vécu, jette des nuages épais que les lumieres de la vérité ne peuvent percer, pour parvenir jusqu'à nous, & nous servir de guide.

Les differens dialectes dans lesquels sont écrits les ouvrages qu'on attribue à Hipocrate, prouvent encore qu'il ne fut pas l'auteur (2) de tout

(1) Hérodote, 197; Strabon, 16, pag. 746; Pline, VII, 56, & XXX, 15; Eusebe, præp. 10.

(2) Voici comment je pense que cela a pu arriver; au tems d'Hipocrate, & plusieurs siecles après, l'impression étant absolument inconnue, les bibliotheques n'étoient composées que de manuscrits; des écrivains gagnoient leur vie à les copier, & ces copies faisoient un objet de commerce, comme aujourd'hui les livres de la librairie; or, dans le siecle d'Hipocrate, chacun gardoit soigneusement ses secrets, qui faisoient même partie de la succession des peres. La bibliotheque d'Hipocrate étoit composée des cahiers publics qu'il avoit acquis, de ceux de ses peres, & de ceux qu'il avoit pu composer. Lors de sa mort, ou, pour mieux dire, dans le tems où

ce qui paroît sous son nom ; il a seulement perfectionné une partie des écrits de ses peres. Il a laissé l'autre partie dans l'état où il l'a reçue. Le surplus des ouvrages qu'on lui attribue est évidemment de ses enfans, ou de ses disciples, ou des uns & des autres ; mais il n'est pas aisé de distinguer les écrits individuels de chacun, à cause de l'obscurité qui résulte nécessairement du grand intervalle d'eux à nous. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'ils sont excellens, & qu'ils méritent tous d'être lus & relus.

On dit qu'Hipocrate fut le premier qui sépara la médecine d'avec la philosophie, & qu'il en fit deux états différens ; qu'après lui parurent *Diocle*, *Praxagoras* & *Chrysippus* ; ensuite *Hérophile* & *Erasistrate*, qui firent quantité de recherches, & qui acquirent autant de célébrité dans l'exercice de cet art salutaire, qu'en le professant dans les écoles publiques.

Il sortit bientôt de ces écoles des éleves qui parurent avec éclat dans les capitales & à la cour des princes. Andromaque, que l'invention de sa thériaque avoit fait connoître à Rome, y fut

---

ses livres sont entrés dans le commerce, on a supposé qu'il étoit auteur de tous les ouvrages sortis de sa bibliotheque ; c'est cette tradition qui lui a probablement fait attribuer tout ce qui paroît aujourd'hui sous son nom.

honoré du titre d'*Archiatre*, qui signifie primat des médecins. Il porta, avant tout autre, cette qualification, qui, dans la suite, est restée aux premiers médecins des potentats. Cassiodore, parlant (1) de la cérémonie que les empereurs pratiquoient en l'élection de leurs médecins, rapporte ces paroles : *Dicebant Archiatro, indulge nostro palatio ; habeto fiduciam ingrediendi . . . . . Fas est tibi nos fatigare jejuniis, fas est contra nostrum sentire desiderium, & in locum beneficii dictare quod nos ad gaudia salutis excruciet. Talem tibi licentiam nostri esse cognoscis qualem nos habere, non probamur in cæteros.*

C'est à-peu-près vers ce tems qu'on divisa la médecine en trois parties ; savoir, en diététique, en pharmaceutique & en chirurgique. L'art de guérir les malades par le régime excita beaucoup d'émulation parmi un grand nombre d'hommes célebres, qui poussèrent la théorie beaucoup plus loin qu'elle n'avoit été jusqu'alors. Sérapion, qui vint ensuite, s'éleva tout-à-coup contre la théorie qu'on avoit introduite. Il soutint publiquement que la médecine rationelle ou théorétique n'appartenoit point du tout à la médecine ; qu'il ne falloit, pour la pratiquer avec succès, que beau-

(1) Cassiod. lib. 6, variorum comitis archiatrorum ; formula 19, pag. 106.

coup d'usage & d'expérience. Il eut une grande célébrité, & fut suivi par Appollonius, Glaucias, Héraclide de Tarente, Ménodote, Théodas, Caliclès, Diodore (1), & par plusieurs grands hommes, qui se nomment Εμπειρικως, ce qui signifie empyriques, médecins d'expérience, ou médecins expérimentés; de maniere que la médecine fut divisée une seconde fois en rationelle & en expérimentale, c'est-à-dire, que l'une de ces sectes prétendoit que l'exercice de la médecine ne devoit être fondé que sur le raisonnement, tandis que l'autre ne vouloit, pour seule base, que l'unique expérience.

Asclépiade (2), qui vint quelque tems après, fit des changemens considérables. Il publia d'abord que des miasmes, ou corpuscules, qui passent à travers les pores, ou petits vaisseaux invisibles étoient suffisans pour former toutes sortes de maladies, lorsqu'ils s'y arrêtoient de maniere à les obstruer; ce qui simplifia beaucoup la théorie. Quant à la pratique, cet auteur s'attacha singuliérement à la diététique, & il exclut de l'art

(1) Galien, méthode de guérir, liv. 2, chap. 7; & Corn. Celf. préf. de la médecine.

(2) Le mot *Asclépiade* signifie être de la famille d'Esculape; aussi personne ne prenoit autrefois ce nom, que ceux qui étoient de la race de ce dieu, ou qui s'en disoient descendus.

preſque tous les médicamens comme déléteres, ou ennemis de la nature. Dans un traité qu'il fit, ſur la conſervation de la ſanté, il blâma fort l'habitude que l'on avoit, de ſon tems, à ſe purger, ou à ſe faire vomir ſouvent (1), pour avoir un appétit vorace (2); il retint néanmoins

(1) Celſe, liv. 1, chap. 3.

(2) Les Grecs avoient introduit l'uſage de ſe faire vomir de tems en tems. Hipocrate, *au livre du régime, pour conſerver la ſanté*, dit qu'il faut faire vomir à jeun les perſonnes graſſes, ou qui ont de l'embonpoint; mais qu'on ne doit faire vomir celles qui ſont maigres, foibles ou délicates, qu'après avoir mangé; il ajoute au même endroit qu'on doit, après le repas, faire vomir trois fois par mois les tempéramens humides; mais que c'eſt aſſez de deux fois pour ceux qui ſont plus ſecs. Il fait auſſi remarquer que ceux qui ſont accoutumés à vomir deux fois le mois, doivent préférer à le faire deux jours de ſuite, plutôt qu'une fois par chaque quinzaine, comme quelques-uns, ſelon lui, le pratiquoient mal-à propos.

Cette cérémonie conſiſtoit à bien faire dîner celui qu'on vouloit faire vomir; à la fin du repas, on agaçoit le palais de la bouche & l'orifice ſupérieur de l'œſophage avec le doigt, ou une plume, & on réitéroit cette opération, après chaque vomiſſement, juſqu'à ce qu'on eût rendu tout ce qui étoit dans l'eſtomac. Quelques médecins, parmi eux, faiſoient avaler avec la ſoupe, ou immédiatement après, une doſe convenable d'ellébore blanc, d'autres au milieu du repas, & d'autres enfin après avoir fini de dîner. Il y en avoit qui avaloient ſeulement

l'usage de quelques purgatifs, dans le cas où il y avoit de la corruption à enlever ; mais il ne les appliquoit qu'une fois, ou deux tout au plus,

---

à dîné des choses indigestes, comme ce qu'ils appeloient la radicule, &c. qu'on mêloit aux alimens, il en résultoit une indigestion, à laquelle succédoit le vomissement. Ces différentes méthodes donnerent lieu à des partis, qui écrivirent les uns contre les autres ; il y en eut qui prétendirent qu'il valoit mieux faire prendre le vomitif avant, les autres au milieu, & d'autres à la fin du repas. Comme j'ai eu quelquefois occasion de mettre en usage ces différentes méthodes, je pense, d'après ce que j'en ai observé, qu'elles sont toutes également bonnes, pourvu qu'on sache distinguer les tempéramens particuliers, & les especes de maladies auxquelles chaque méthode convient de préférence aux autres.

Il est hors de doute que les Grecs tenoient cet usage des Egyptiens, & que les Romains, qui l'adopterent, s'en trouverent bien dans beaucoup de cas.

Hérodote & Diodore de Sicile pensent que les embaumeurs chez les Egyptiens, ayant plusieurs fois trouvé les visceres corrompus, ou remplis d'humeurs putrides, conjecturerent que l'usage des évacuans pourroit les mettre à l'abri de ces corruptions, d'où est venu, disent-ils, l'usage fréquent des clysteres, des purgatifs, des vomitifs & de l'abstinence d'alimens, dans la vue d'obvier aux maladies, en éloignant leurs causes. Ils donnoient, selon Hérodote, trois jours de suite par mois à ces remedes de précaution ; mais, selon Diodore, ils mettoient trois ou quatre jours d'intervalle entre chaque évacuation : cela signifie que les tempéramens jeunes &

pendant le cours d'une maladie; & encore la plupart du tems, ce n'étoit qu'un ou deux lavemens qui tenoient lieu de purgatif. Il disoit que le devoir du médecin étoit de guérir promptement, agréablement & parfaitement. Il se servoit de la fievre même comme d'un excellent remede pour guérir la plupart des affections chroniques. Il passa au reste pour un homme des plus célebres de son tems. Sa méthode dans les maladies, tant aiguës que chroniques, etoit de bien fatiguer les malades pendant trois jours. Il les exposoit pour cet effet à une grande lumiere; il les empêchoit de dormir; il leur faisoit endurer la soif, sans leur permettre de rincer seulement leur bouche; il les fesoit porter d'un lieu dans un autre; il les fesoit balancer dans des lits suspendus; il leur prescrivoit beaucoup de frictions; & après les avoir bien fatigués pendant trois jours, il leur donnoit de la nourriture le quatrieme. Il y a grande apparence qu'il ne fut pas l'inventeur de cette méthode, comme on peut le déduire de ce qu'Hipocrate raconte d'un

robustes prenoient ces médicamens pendant deux ou trois jours de suite, tandis que les vieillards, & ceux qui étoient d'une constitution délicate, mettoient quelqu'intervalle entre chaque jour d'évacuation, ce qui est assez conforme à la méthode qu'Hipocrate avoit adoptée.

certain Prodicus ou (1) Hérodicus, à qui ce divin vieillard reprochoit de tuer les fébricitans par des courſes, des abſtinences outrées, &c. On raconte d'Aſclépiade, qu'ayant traité avec les frictions (2) & une abſtinence rigoureuſe de deux jours, un homme qui étoit venu hydropique à la ſuite d'une fievre quarte, ce malade, fut le troiſieme jour délivré de la fievre & de l'hydropiſie; & que dès cette même journée, il prit des alimens ſolides, & but du vin: il eut la réputation d'avoir reſſuſcité un mort, dont voici l'hiſtoire. Un particulier étant tombé dans un aſſoupiſſement léthargique, paſſa pour mort; comme on le portoit en terre, ou ſur un bucher ardent, Aſclépiade, qui paſſa en ce moment, ayant connu par quelque ſigne que cet homme étoit encore en vie, fit retourner le (3) convoi avec le prétendu cadavre dans ſa maiſon, où étant arrivé, il le traita, le fit revenir de ſa foibleſſe, & le guérit enfin. Il frondoit toutes les ſectes, ſans épargner celle d'Hipocrate (4). Il diſoit que la thérapeutique des anciens étoit

(1) Malad. popul. Hypocr. lib. 6, ſect. 3, pag. 344; nº. 50.

(2) Celſe, lib. 3, chap. 21.

(3) *Ibid.* lib. 2, chap. 6.

(4) Galien, de la ſaignée, contre Eraſiſtrate, chap. 6.

la méditation de la mort. Il blâmoit les narcotiques dans la phrénésie, & les excluoit du traitement, crainte qu'ils n'occasionnassent la léthargie. Il conseilloit aux phrénétiques de s'abstenir le premier jour de boire & de manger : vers le soir, il leur fesoit avaler de l'eau, & leur prescrivoit ensuite une friction douce. Il ordonnoit le second jour la même abstinence; & à l'entrée de la nuit, il leur laissoit prendre de l'eau, & un potage d'orge, suivi d'une friction semblable à celle de la veille, dans le dessein de leur procurer du sommeil ; il vouloit même qu'on modérât ces frictions, crainte que la trop grande quantité n'attirât (1) encore la léthargie; il employoit aussi la symphonie (2) dans le traitement des (3) fous, des phrénétiques, & de ceux dont l'esprit étoit dérangé. Celse le reprend (4) de ce que, dans un ouvrage intitulé *les Secours Communs*, qui sont le vin, les frictions & la gestation, il

(3) Celse, liv. 3, chap. 18.

(4) *Alexand. ab Alexand. dier. genial. lib. 6, cap. 5.*

(3) Asclépiade n'étoit point l'auteur de cette méthode; elle étoit en usage bien avant lui; car on lit dans l'histoire de Saül, *que toutes les fois que le mauvais souffle du seigneur tendoit Saül maniaque, David prenoit sa harpe, qu'il en jouoit, que Saül étoit soulagé, & que le souffle malin s'en alloit.*

(1) Celse, liv. 3, chap. 14.

s'attribuoit la gloire de l'invention des frictions & de la geſtation. L'Hipocrate Romain convient néanmoins qu'Aſclépiade perfectionna beaucoup la maniere d'appliquer ces ſecours avec ſuccès ; mais que l'honneur de la découverte eſt due aux anciens médecins. Il cite pour cet effet le grand Hipocrate, qui dit (1) : *la friction véhémente, ou forte, durcit le corps, & reſſerre ce qui eſt trop relâché, ou trop fluide ; la douce amolit ce qui eſt trop dur ; la friction qui dure long-tems, ou qu'on réitere ſouvent, digere & diſſipe ce qui peche par la trop grande quantité ; enfin celle qui eſt modérée, ou qui tient le milieu entre les autres, nourrit & procure de l'embonpoint aux infirmes amaigris & exténués.* Aſclépiade rejetoit encore la doctrine d'Hipocrate ſur les jours décrétoires. Nous examinerons cette matiere avec toute l'attention poſſible, dans le cours de cet ouvrage, à meſure que l'occaſion s'en préſentera ; & nous tâcherons de mettre le lecteur à portée d'en juger par lui-même.

Il ne faut pas confondre cet Aſclépiade avec un autre de même nom, qui étoit ſurnommé *le Pharmacien* (2), & dont Galien loue beaucoup

(1) Liv. 3, de la diete.

(2) Galien, de la faculté des médicam. ſimples ; liv. 10.

la ſagacité, l'exactitude à bien décrire la façon de préparer toutes les compoſitions qu'il donne, à détailler leurs vertus, & à indiquer la maniere & le tems d'en uſer avec ſuccès.

Themiſon, l'un des ſucceſſeurs du premier Aſclépiade, publia, vers la fin de ſa vie, un ſyſtême différent de tous les autres. Il prétendoit, ainſi que les empyriques, que toute la connoiſſance des choſes cachées ne ſervoit à rien dans le traitement des maladies; qu'il ſuffiſoit de ſavoir en général ce qu'elles avoient de commun; & comme il avoit cru appercevoir par-tout du relâchement, du reſſerrement, ou un compoſé des deux; il ſoutint que cette idée vague & générale renfermoit toute la théorie néceſſaire au médecin; il prit, avec ſes ſectateurs, le titre de médecin méthodique.

Ces trois ſectes, qui ſubſiſterent en même tems, donnerent lieu à une infinité de diſputes & d'écrits polémiques, qui contribuerent beaucoup à l'accroiſſement des connoiſſances médicales. Nous obſerverons ici, qu'indépendamment des conteſtations que ces ſectes occaſionnerent, les rationels s'attaquerent auſſi ſur la différence des ſyſtêmes (1) qui régnoient parmi eux.

(1) Voyez Galien, liv. de la ſaignée, contre Eraſiſtrate, & un autre livre ſur la ſaignée, contre les ſectateurs d'Eraſiſtrate.

Ceux qui se disoient dogmatiques ou rationels soutenoient qu'il étoit néceſſaire que le médecin connût toutes les cauſes intérieures & occultes des maladies, celles qui ſont évidentes, ou manifeſtes, c'eſt-à-dire, qui tombent ſous les ſens; enfin les reſſorts cachés, par le moyen deſquels toutes les actions de la nature ſe font dans l'économie animale. Ils apeloient cauſes obſcures, celles qui entrent dans la compoſition de nos corps, & qui les rendent ſains ou malades. Ils ne croyoient point qu'on pût guérir de maladies, en ignorant ces cauſes. Il faut, diſoient-ils, une cure particuliere pour une maladie occaſionnée par l'intempérie des quatre qualités, chaudes, froides, humides, ſeches; par conſéquent il eſt eſſentiel, pour guérir, de connoître l'excès ou le défaut de l'une de ces qualités ſur les autres. Il faut une autre cure, quand le vice eſt dans les humeurs, comme Hérophile l'a enſeigné. Il en faut une autre, ſi la cauſe eſt flatulente, ou ſi elle affecte les eſprits qui exercent leur empire dans tous les corps vivans, *impetum facientia*, comme Hipocrate l'a penſé. La méthode du traitement doit encore varier, lorſque la maladie eſt occaſionnée par le paſſage, ou la tranſuſion du ſang veineux dans les vaiſſeaux artériels, uniquement deſtinés à contenir les eſprits, ou la matiere la plus ſubtile & la plus volatile de l'économie

animale, ainſi qu'Eraſiſtrate l'a ſoutenu. Enfin, la méthode doit être différente, quand les miaſmes, ou corpuſcules qui paſſent à travers les pores, ou petits vaiſſeaux inviſibles de nos corps, s'y arrêtent & les obſtruent, comme Aſclépiade l'a prétendu. Ces différens ſyſtêmes, ainſi que nous l'avons remarqué plus haut, firent naître des diviſions parmi les médecins rationels. On appeloit les uns humoriſtes; les autres pneumatiſtes. Les ſectateurs d'Aſclépiade étoient des corpuſculiſtes; ceux d'Eraſiſtrate, paremptoſiſtes, & αἱμοφοβοι, comme qui diroit ſanguifuges, ou ennemis jurés de la ſaignée. Les empyriques ſe prévalurent beaucoup de cette diverſité de ſentimens, pour faire voir l'incertitude & le peu de fond qu'il y avoit dans la médecine rationelle, ou théorique. Dans la ſuite, on réunit la plupart des opinions, qui diviſoient les rationels, ce qui agrandit beaucoup le ſyſtême médicinal.

Ils appeloient cauſes évidentes, celles qu'on recherche au commencement des maladies: comme quand le médecin demande, ſi le malade a été attaqué, à la ſuite du chaud, du froid, de l'humide, de la faim, de la ſoif, des débauches de table, de femmes, &c.

Ils donnoient le nom de cauſes naturelles aux puiſſances actives de nos corps, par leſquelles ſe font la reſpiration, la manducation, la déglu-

tition, la digeſtion, les déjections, la nutrition, &c. Ils mettoient encore au rang des cauſes naturelles, celles qui reſſerrent & dilatent les arteres; celles qui occaſionnent le ſommeil & la veille, &c. ſans la connoiſſance deſquelles ils penſoient qu'on ne pouvoit guérir les maladies qui naiſſent de la léſion de ces facultés. Comme toutes les fonctions de l'économie animale dépendent beaucoup de celles de l'eſtomac, tous les dogmatiques s'en occuperent, & chacun ſe permit d'expliquer à ſa fantaiſie la digeſtion des alimens, & de preſcrire des choſes conſéquentes au ſyſtême qu'il avoit adopté, lorſqu'il étoit queſtion d'entretenir cette fonction, ou de la rétablir, quand elle étoit dérangée : par exemple, les Eriſtratéens, qui croyoient que cette fonction ſe feſoit dans l'eſtomac par la trituration, prétendoient qu'il falloit preſcrire des toniques, comme les plus propres à accélérer la trituration, & des alimens faciles à triturer. La ſecte de Pliſtonie, qui fut diſciple de de Praxagore, penſant que la digeſtion ſe feſoit par la putréfaction, recommandoit l'uſage des alimens tendans à la pourriture. Les ſectateurs d'Hipocrate, eſtimant que la chaleur opéroit la digeſtion, ordonnoient des alimens & des remedes chauds, afin d'entretenir cette chaleur; les diſciples d'Aſclépiade, perſuadés que les

alimens paſſoient tous crus dans le ſang, ſans ſubir aucune altération dans l'eſtomac, conſeilloient l'uſage de ceux qui reſtent le plus longtems ſans éprouver de changement, ou de corruption, tels que les viandes fraîches, &c.

Ils prétendoient outre cela qu'on ne pouvoit guérir les douleurs & les autres genres de maladies, qui naiſſent dans l'intérieur de nos corps, ſans une exacte connoiſſance de la ſtructure animale; qu'il falloit en conſéquence diſſéquer les cadavres, & fouiller dans les viſceres. Ils donnoient de grandes louanges à Hérophile & à Eraſiſtrate, d'avoir, avec la permiſſion des rois, tiré des cachots les criminels condamnés au ſupplice de la mort, pour les ouvrir vivans, & examiner le jeu des parties, leur poſition, leur couleur, leur figure, leur grandeur, leur ordre, leur dureté, leur moleſſe, leur poli, &c. Ils ſoutenoient que ſans ces connoiſſances préliminaires, il étoit impoſſible de connoître la partie affectée, lorſque les malades ſe plaignent de quelques dérangemens intérieurs, & par conſéquent de les traiter avec ſuccès, par la raiſon qu'on ne peut guérir ce qu'on ne connoît pas. Quand le haſard, ajoutent-ils, met les viſceres à découvert, par quelque bleſſure, on ne peut diſtinguer ce qui eſt corrompu d'avec ce qui eſt ſain, dès qu'on ignore la vraie couleur des

parties dans l'état naturel. D'où ils concluoient qu'il n'y avoit aucune cruauté à disséquer quelques criminels, pour soulager & guérir les gens de bien.

Au contraire, les empyriques, qui se disoient partisans de la médecine expérimentale, n'admettoient que les causes évidentes; ils rejetoient toutes les questions sur les causes obscures, & tout ce que les dogmatiques publioient sur les fonctions de l'économie animale, parce que, disoient-ils, la nature est incompréhensible; pour le prouver, ils alléguoient la variété des systêmes régnans, tels que ceux d'Hipocrate, d'Hérophile, d'Erasistrate, d'Asclépiade, &c.; prétendant qu'il n'y avoit pas de raison pour donner la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre; puisqu'en suivant les lumieres naturelles, ils paroissoient tous également probables; mais, que si on examinoit les cures des uns & des autres, on trouvoit que chacun d'eux guérissoit également ses malades. D'où ils concluoient que la dispute & l'autorité n'influoient point dans les guérisons, mais seulement l'expérience & la pratique; que si les raisonnemens spéculatifs y étoient pour quelque chose, on ne trouveroit pas d'étudians en médecine qui ne fussent grands médecins, puisque tous raisonnoient comme les maîtres; que ces belles paroles leur restoient,

mais qu'il leur manquoit la ſcience pour guérir ; ils diſoient encore que les genres de médecine varioient ſelon la nature des lieux ; qu'il falloit certains remedes à Rome, d'autres en Egypte, & d'autres dans les Gaules ; que ſi néanmoins les cauſes occultes qu'on alléguoit, étoient les véritables principes actifs des maladies, tous les maux de même nom ſeroient par-tout ſemblables, & qu'il faudroit par conſéquent uſer en tous lieux des mêmes remedes, par la raiſon que les remedes ſemblables ſont ceſſer les mêmes cauſes. Ils ajoutoient : on voit ſouvent des ophtalmies & des plaies, ſans que pour cela les véritables remedes ſoient connus qu'à ceux qui en ont l'uſage & l'expérience, tel qu'il eſt ordinaire dans tous les autres arts. Le cultivateur & le pilote ne ſe forment pas par la diſpute, mais bien par l'uſage : les ſpéculateurs heureux ne ſont pas ceux qui ſuivent leurs ſyſtêmes, mais ceux qui ont la généroſité d'abandonner leurs vains raiſonnemens ſur les cauſes cachées des maladies, & ſur les actions naturelles de nos corps, pour ſuivre les chemins frayés par l'obſervation. La médecine n'a point commencé par les ſyſtêmes ; elle eſt fille de l'expérience, d'après laquelle on a ſeulement raiſonné. Lorſqu'il ſurvient quelque maladie inconnue, on ne la traite point avec le raiſonnement ſpéculatif ;

mais on examine l'analogie, la reſſemblance qu'elle peut avoir avec un autre qu'on a guérie, ou vu guérir; après quoi on applique les remedes qui ont réuſſi en pareil cas. Le vrai but de la médecine ne conſiſte pas à dire ce qui fait les maladies, mais à les ſavoir guérir. Le prétendu ſavoir des cauſes n'eſt que conjectural, tandis que celui des remedes eſt fondé ſur l'expérience. Qu'importe-til de ſavoir comment la reſpiration, la digeſtion, le mouvement du ſang & des autres parties ſe font, pourvu qu'on ſache rétablir ces fonctions, quand elles ſe dérangent? Les médecins, inſtruits par la pratique, ſurpaſſent infiniment ceux qui n'ont appris qu'à diſcourir, parce que les maladies ne ſe guériſſent point par la ſpéculation & par l'éloquence, mais par leurs remedes propres, que le ſeul uſage & l'expérience ont fait découvrir. Il eſt donc atroce & cruel d'égorger ſes ſemblables, & de fouiller dans leurs entrailles fumantes, pour n'apprendre que des choſes de pure curioſité, qu'on pourroit ſavoir ſans crime par d'autres voies. Ce qu'on y apprend d'ailleurs n'eſt jamais tel qu'il eſt réellement dans les corps ſains. Il n'y a rien de plus abſurde, que d'imaginer que ce qui ſe paſſe dans un corps mort ou mourant, reſſemble aux fonctions de l'homme qui ſe porte bien. Au reſte, s'il y a quelques avantages à ſavoir ces choſes,

ne ſe préſente-t-il pas ſouvent aux médecins des occaſions pour les apprendre, telles que les bleſſures conſidérables qui arrivent aux ſoldats, aux gladiateurs & à ceux que les voleurs aſſaſſinent? C'eſt alors que les médecins, en exerçant des actes d'humanité, apprennent ce que les rationels cherchent, en faiſant périr leurs ſemblables de la maniere la plus cruelle, la plus révoltante; enfin, la diſſection des corps morts n'eſt pas plus néceſſaire; elle n'eſt pas, à la vérité, ſi barbare que la précédente; mais elle eſt ſale & dégoûtante, & on n'y apprend rien d'utile, puiſque tout ſe paſſe bien différemment dans le corps vivant que dans le cadavre. D'ailleurs, le ſeul exercice de la médecine ſatisfait aſſez la curioſité ſur tout ce qui ſe paſſe dans les corps morts & vivans; & les meilleurs anatomiſtes, qui ont toutes les connoiſſances poſſibles ſur le corps mort, ſont ordinairement les plus médiocres dans la pratique de la médecine. C'eſt ainſi que s'exprimoient les empyriques dans les diſputes qu'ils avoient continuellement avec les dogmatiques.

La ſecte des méthodiſtes ſoutenoit, comme celle des empyriques, qu'il ne falloit aucune connoiſſance des cauſes internes pour guérir; qu'il ſuffiſoit ſeulement de ſavoir ce qu'il y avoit de commun & d'évident dans les maladies; que

le ſurplus des recherches théoriques étoit conjectural & incertain. Ils ſe contentoient, pour cet effet, de n'en diſtinguer que trois, ainſi que nous l'avons dit plus haut, ſavoir, le relâchement, le reſſerrement & le compoſé des deux. Tout l'art, ſelon eux, conſiſtoit à bien obſerver dans chaque maladie les degrés de l'une ou de l'autre de ces cauſes, à bien connoître la partie qui en étoit affectée, & à prèſcrire dans ces trois cas des remedes bien vérifiés par l'expérience, avec cette exception, qu'il falloit traiter les maladies aiguës tout autrement que les chroniques; & que les commencemens, les apogées & les déclinaiſons demandoient auſſi de la différence dans le traitement; par exemple, l'uſage étoit parmi eux d'interdire aux malades toute nourriture quelconque, tant liquide que ſolide, pendant (1) trois jours; & ſi le quatrieme la fievre

(1) Il eſt bon de faire obſerver ici que cette méthode n'eſt point nouvelle, il paroît même qu'il y avoit avant Hipocrate, comme dans ſon ſiecle, des médecins qui commençoient la cure des maladies par des dietes abſolues de trois ou quatre jours, ainſi qu'on le voit dans différens endroits de ſes ouvrages. Il dit poſitivement, au livre du régime dans les maladies aiguës: Si quelqu'un tombe malade, on le nourrira dès le commencement avec des bouillons d'orge plus ou moins forts, ſelon qu'il ſera indiqué; mais on ne lui donnera pas le premier

ne revenoit plus, ils preſcrivoient alors une nourriture proportionnée à leur état : ſi au contraire elle revenoit, ils attendoient la fin de

---

bouillon, qu'il n'ait évacué les excrémens du dernier repas qu'il a pris avant de tomber malade : ſi cependant il tardoit trop à aller ſur le ſiege, on lui preſcriroit un lavement, ou un ſuppoſitoire, après quoi on commenceroit à le nourrir ; cette méthode de ſoutenir les malades par une légere nourriture, avant que les maladies ſe ſoient entiérement développées, vaut infiniment mieux que de les épuiſer d'abord par une abſtinence de trois ou quatre jours, & de commencer ſeulement à les nourrir vers le tems ou les maladies ſont dans leur plus grande vigueur ; car c'eſt alors qu'il faut ſuſpendre toute eſpece de nourriture, par la raiſon que la nature étant alors entiérement occupée à cuire les matieres morbifiques, pour les expulſer enſuite, hors du corps, par de bonnes criſes ; on interromproit néceſſairement cette fonction ſalutaire, ſi on donnoit à l'eſtomac des alimens à digérer.

Cet auteur dit plus bas, que la plupart des médecins font préciſément tout le contraire de ce qui convient aux malades ; puiſqu'après avoir épuiſé leur corps pendant une diete rigoureuſe de trois jours, ils leur donnent ſeulement de la nourriture le quatrieme, agiſſant peut-être en cela par le principe que quand ils ſurvient un grand changement dans l'économie animale, il faut lui en oppoſer un grand qui lui ſoit contraire ; cela, ajoute-t-il, ſeroit fort bon, ſi tous ces changemens étoient bien proportionnés & faits à propos ; mais le contraire arrive preſque toujours, d'où il réſulte qu'on expoſe les

l'accès, ou du redoublement, avant que de leur laisser prendre des alimens ; & si la fievre duroit encore, ils ne donnoient rien avant le déclin. Leur méthode différoit de celle d'Asclé-

---

malades à de forts grands dangers, dans lesquels la plupart succombent.

Il dit ailleurs, que certains malades mangent comme à l'ordinaire le premier jour qu'ils sont saisis de la fievre, & d'autres seulement le lendemain ; que les uns & les autres commettent une faute, parce qu'ils auroient dû se contenter d'un jus d'orge ; que la faute est cependant moindre que s'ils avoient pris ces alimens après s'être épuisés par une diete absolue de trois jours ou plus ; & que la faute seroit très-grave si, n'ayant rien pris du tout depuis le premier instant de la maladie, on leur fesoit avaler de la nourriture aux approches de la coction & des crises.

Il convient néanmoins que quand la maladie ne doit pas durer long-tems, cette diete de trois jours peut avoir lieu ; mais qu'il faut alors que le médecin soit assuré que la nature sera assez forte pour se soutenir sans nourriture jusqu'au tems de la crise ou au-delà. Enfin il blâme ceux qui astreignent au *diatriton* tous les malades indistinctement, sans avoir égard à l'âge, aux forces, au tempérament, à la saison de l'année, à l'habitude, au genre de la maladie, à son espece, à ses différens tems, à ses causes, &c.

La secte du *diatriton* existoit donc avant *Thémison*, puisque cet auteur est venu après Hipocrate, qui a écrit les choses les plus censées, pour remédier aux abus qui en résultoient de son tems.

piade, en ce que celui-ci fatiguoit ſes malades pendant trois jours de ſuite, & que le quatrieme étoit toujours deſtiné à les nourrir; au lieu que les méthodiſtes, après les trois jours révolus, attendoient encore la fin, ou tout au moins la déclinaiſon de la fievre.

Cette méthode, que les diſciples de Thémiſon avoient adoptée pour guérir, s'appeloit διὰ τριῶν, qui ſignifie diete de trois jours. Quand cette voie ne leur réuſſiſſoit pas, ils en prenoient une autre qu'ils nommoient μετασύγκρισις, métaſyncriſe (1), ce qui ſignifioit, ſelon eux un changement ſenſible dans l'économie animale (2); ils en diſtinguoient deux ſortes, dont l'une étoit univerſelle, & l'autre particuliere: la premiere regardoit tout le corps, & la ſeconde ne s'appliquoit qu'à une partie ſeulement. Avant que de procéder à la métaſyncriſe univerſelle, ils eſſayoient celle de la ſeule partie affectée; ſi c'étoit, par exemple, quelque vieux ulcere qu'ils ne pouvoient cicatriſer par les voies ordinaires, ils en

(1) Les Latins l'ont depuis nommé *recorporatio*, ce qui ſignifie faire un corps neuf, le renouveler.

(2) Méthode de guérir, par Galien, liv. 4, chap. 4. Cet auteur, accoutumé à diſtiller le fiel ſur tout ce qui ne ſortoit pas de ſa plume, a fait une plaiſanterie injuſte & tout-à-fait déplacée ſur l'étymologie de ce mot, afin de combler les méthodiſtes de ridicule.

enlevoient d'abord tout ce qui étoit capable d'empêcher la réunion ; puis, avec le fer, ils le renouveloient de maniere à le rendre parfaitement ſemblable à une plaie récente, qu'ils conduiſoient enſuite aiſément à cicatrice, par les panſemens ordinaires qu'on fait aux plaies nouvelles. Si ces cicatrices ſe r'ouvroient, ils recommençoient à panſer de nouveau l'ulcere, & dès qu'ils étoient parvenus à le fermer une ſeconde fois, ils appliquoient incontinent autour de la partie affectée, un large cataplaſme, compoſé de moutarde, ou d'autres ingrédiens acrimonieux, & propres à y attirer une rougeur capable d'y faire une révolution, ou un changement quelconque. Enfin, lorſque ce moyen ne leur réuſſiſſoit pas, ils n'héſitoient plus à pratiquer la métaſyncriſe univerſelle, qui étoit leur grand remede. Cette cure conſiſtoit à faire un changement général dans tout le corps, au point qu'il fût entiérement différent de ſon premier état. Pour y parvenir, ils commençoient par faire vomir le malade avec l'ellébore blanc, ou avec telles autres drogues dont ils avoient accoutumé de ſe ſervir dans les maladies longues & rebelles. Ils aſſujettiſſoient le malade à un régime, qu'ils diminuoient & qu'ils augmentoient enſuite graduellement, ſelon les circonſtances. Ils le feſoient exercer pendant tout le tems de la

cure, à pied, à cheval, en voiture, & l'excitoient à chanter ſouvent, ou à crier de toutes ſes forces. On remettoit pour cet effet le patient entre les mains des perſonnes inſtruites dans cette partie de la gymnaſtique. Ils appeloient ces commencemens de la métaſyncriſe, le cycle, ou cercle rigoureux. Quand ils voyoient le malade bien affoibli, ou fatigué par tous ces exercices, ils lui feſoient prendre du repos & une nourriture convenable pendant quelque tems, afin de le remettre un peu de ſes fatigues, & de lui donner de nouvelles forces pour recommencer un autre cercle rigoureux. Cet uſage de rétablir ainſi les malades affoiblis, s'appeloit, parmi eux, le cycle réſumptif. Ils continuoient alternativement ces deux cycles ou cercles, juſqu'à l'entiere guériſon, ayant néanmoins égard à l'âge & aux forces.

Ceux qui ſeront curieux d'en ſavoir davantage, pourront lire les œuvres de Galien, la méthode de guérir du célebre Proſper Alpin, & ſur-tout l'ouvrage d'Aurélien, qui a ſupérieurement écrit ſur cette matiere.

Les ſectateurs de Thémiſon, tels que Theſſalus, Soranus & Aurélien, ſoutenoient que la vraie médecine ne conſiſtoit que dans l'unique obſervation de ces choſes. Ils ne vouloient paſſer ni pour rationels, ni pour empyriques, parce

que, disoient-ils, les premiers ne fondent la médecine que sur des conjectures incertaines, ou fausses; & qu'il n'y a presque point d'art à n'observer, comme les seconds, que les seuls effets de la nature & des remedes.

Pendant que ces trois sectes régnerent ensemble, on vit sortir de chacune d'elles des productions littéraires de toute espece. Il y eut une sorte de crise dans les esprits, qui firent tous des efforts surprenans pour se soutenir, & déprimer leurs adversaires. Les partis s'échaufferent; & quand les raisons furent épuisées, on en vint à des injures grossieres.

Celui qui donna le plus de célébrité à la secte de Thémison, étoit le même Thessalus, duquel nous avons parlé plus haut. Dans une lettre qu'il écrit à l'empereur Néron, il se déclare l'inventeur de ce système, le vainqueur de tous les autres, &c. Il propose à l'univers un système complet & général pour toutes les maladies, qu'on peut facilement apprendre en quelques mois; il tombe à bras raccourci, sur toutes les autres sectes, sans excepter celles d'Asclépiade & d'Hipocrate; il pousse la hardiesse jusqu'à dire que ce dernier avoit donné des principes nuisibles. C'est à ce sujet que Galien (1) l'apostrophe

(1) Methode de guérir, liv. 1, 2, 3 & 4. Liv. des crises, &c.

durement

durement dans divers endroits de ſes ouvrages, & qu'il le traite de plagiaire, d'ignare, d'inepte, d'âne, d'homme mal éduqué, non lettré & de baſſe extraction. Cette ſecte, malgré les déclamations, & l'autorité de Galien, prit faveur, & fut embraſſée par de très-grands praticiens, qui, à force d'y ajouter, en firent une eſpece de ſecte rationelle, dans laquelle ils rejetoient néanmoins toutes les diſputes, ou queſtions purement conjecturales. Depuis ce tems, la ſecte des empyriques, devint beaucoup moins nombreuſe; elle paſſa même pour être l'école de l'ignorance. Nous avons vu de nos jours, revivre en Europe la ſecte méthodique, ſous les noms de relâchement & de tenſion des ſolides, d'épaiſſiſſement & de trop grande fluidité des liqueurs; c'eſt même encore aujourd'hui le jargon de la plupart des médecins.

Après ces trois fameuſes ſectes, il en parut deux autres, dont l'une prit le nom d'Epiſynthétique, & l'autre d'éclectique: la premiere ſelon l'éthymologie grecque, ſignifie entaſſer, ſurcompoſer, aſſembler; c'eſt-à-dire, que cette ſecte renfermoit toutes les autres, & en étoit compoſée.

La ſeconde ἐκλεκτικὴ éclectique, ou choiſiſſante, étoit celle où chacun faiſoit profeſſion de choiſir ce qu'il y avoit de mieux dans toutes les autres.

Herman Boerhaave, célebre professeur en médecine à Leyde, a fait un corps de médecine qui renferme les trois premieres sectes dont nous venons de parler: il ajoute aux différens systêmes qu'il a choisis ou adoptés beaucoup de choses des modernes sur l'anatomie, la physique, la mécanique, l'hydrostatique, l'optique & la chimie; il n'a pris des empyriques, que la seule expérience; il a d'ailleurs réclamé contre eux, dans les préfaces de ses aphorismes, & de sa matiere médicale: il a partout adopté les principes des méthodistes; il dit que la cure de toutes les maladies, consiste (1) uniquement à atténuer ce qui est épais, à incrasser ce qui est trop fluide, à fortifier ce qui est trop lâche, à relâcher ce qui est trop roide ou tendu, à modérer les mouvemens impétueux, à adoucir ce qui est âcre, & à ouvrir les passages obstrués. L'adoucissement des âcres est emprunté des chimistes; l'atténuation de ce qui est épais, l'incrassation de ce qui est trop tenu, le relâchement & la tension viennent des méthodistes; l'ouverture des passages est d'Alcibiade, &c.

On peut donc dire qu'il fut à tous égards un

(1) Instituts de médecine, n°. 1179; & Aphor. 1156 1174. Voyez encore les chap. sur les fibres & les viscères relâchés & tendus; sur le glutineux spontané, sur l'obstruction, l'inflammation, &c.

épisynthétique, puisqu'il composa ses systêmes de tous les autres, tant anciens que modernes. On voit malgré cela qu'il craignoit encore d'être contredit, qu'il recherchoit avec une sorte d'étude la pluralité des suffrages, & qu'il fit à-peu-près ce qu'il falloit pour les obtenir. Dans ses Instituts de médecine, à l'article de la digestion, il emploie la fermentation, pour plaire aux chimistes; il introduit une espece de trituration pour les mécaniciens, y ajoute de la chaleur pour les sectateurs d'Hypocrate, &c. Il essaie par tous de prévenir ceux qui pourroient être disposés à le contredire; il insinue dans la préface de ses aphorismes, qu'il n'appréhende point les savans, mais seulement les envieux & les ignorans qui blâment tout ce qui est au-dessus de leur sphere, &c. Bonne politique de la part des auteurs accrédités, pour fermer la bouche à tous ceux qui pourroient être fondés à les critiquer, car tout le monde craint en général de passer pour ignare & pour envieux. Il ajoute au même endroit, que l'anatomie & la mécanique ont fait la base de ses aphorismes; c'est en quoi ils different de ceux du grand Hipocrate, qui ne sont qu'un pur résultat d'observations cliniques. Si cet auteur moderne vivoit encore, il y a grande apparence que le docteur Pringle lui auroit fait changer d'avis dans l'explication de plusieurs phénomenes, dont il

attribuoit trop légérement la cauſe aux lois de la mécanique & de l'hydraulique.

On lit dans l'ouvrage de M. Fantou, ſur les fievres miliaires, une lettre de M. Boerhaave, dans laquelle il prétend que la cauſe de ces fievres éruptives chez les femmes, vient tout-à-coup dans le bas ventre, après l'accouchement : il y a, dit-il, alors un vuide & un relâchement conſidérable en cette région ; les viſceres n'y ſont plus comprimés ; les liqueur s'y portent abondamment ce qui cauſe un trouble ſingulier dans l'économie animale ; il dit ailleurs que la matrice ſe reſſerrant, les humeurs ſont forcées de ſe jeter à la circonférence du corps, &c. ; d'où naiſſent les miliaires.

Il eſt très-ſûr que les femmes ſont en général, un peu plus ſujettes à ces éruptions, que les hommes, & qu'elles en ſont peut-être plus ſuſceptibles après l'accouchement, qu'en tout autre tems ; mais il n'eſt pas moins certain que les femmes, hors l'accouchement, ainſi que les filles & les hommes, en ſont aſſez ſouvent affectés ; il faut dans ces ſortes de cas, recourir à une autre cauſe : il eſt très-probable que cette cauſe, telle qu'elle puiſſe être, agit à-peu-près de même dans toutes les circonſtances, & dans tous les ſujets, à cela près que l'accouchement peut devenir une cauſe plus favorable au développement du germe miliaire, mais par des raiſons bien différentes de celles alléguées par M. Boerhaave.

Cet auteur promet dans la préface de ſes Inſtituts, qu'il ne donnera rien pour certain, que ce qui ſera bien prouvé par l'expérience, ou par un raiſonnement invincible, *ratione invicti.* Il eſt à préſent queſtion de ſavoir ſi ce grand homme à toujours tenu parole, & ſi les preuves qu'il donne de tems en tems, ſont auſſi invincibles pour tout le monde, qu'elles pouvoient l'être pour lui. Le lecteur en va juger par les endroits que nous allons rapporter.

Après avoir ſuppoſé, conformément à l'expérience, que le principe du mouvement & du ſentiment, eſt dans les nerfs, il dit qu'il y a dans ces organes, des petits tuyaux (1), ou *canalicules* très-ſubtils, inviſibles par aucun art, qui charient un fluide, qu'il appelle eſprit nerveux (ce qui revient à-peu-près à l'eſprit animal de Galien.). Il définit enſuite ce fluide, dont l'exiſtence n'eſt point du tout démontrée, & dit, que les parties qui le compoſent, ſont les plus ſolides, les plus mobiles, les plus ſimples & les plus volatiles de toutes celles qui ſont dans les autres parties du corps : il fait, d'après ces ſuppoſitions, une multitude de queſtions qu'il prétend être faciles à réſoudre. Cet eſprit nerveux ſe trouve par-tout : il entre pour beaucoup dans la digeſtion (1); mais c'eſt principalement dans

(1) Inſtituts de médecine, n°. 274 & 291.

(1) *Ibid.* n. 86.

l'explication du mouvement muſculaire, qu'il joue le plus grand rôle. Cette liqueur ſpiritueuſe, entre, dit-il, dans les fibres muſculeuſes, qu'il ſuppoſe creuſes d'après Borelli ; elle remplit tous ces petits (1) tuyaux; elle les gonfle, les dilate, & par conſéquent, augmente leur diametre, ce qui raccourcit leur longueur, & opere le mouvement. Pour expliquer l'action alternative (2) de diaſtole & de ſyſtole du cœur, il aſſure qu'une compreſſion momentanée des nerfs cardiaques, rend les fibres de ce viſcere, paſſagerement paralytiques ; que dans cet inſtant de rélâchement, les ventricules ſe rempliſſent, & le moment d'après, les cauſes de la paralyſie ne ſubſiſtant plus, le cœur ſe reſſere fortement & ſubitement, pour lancer le ſang dans toutes les parties du corps.

Il explique la conception, au moyen des animalcules de Leuvenoech, qui ſont, dit-il, pouſſés lors du coït, avec une très-grande force dans la matrice : mais comme la ſemence contient

(1) *Ibid.* n. 402 & 404.

(2) *Ibid.* n. 409. Les nerfs cardiaques, dit-il, ſe diſtribuent le long des parois des oreillettes, & paſſent entre l'aorte & l'artere pulmonaire ; comme les oreillettes ſe dilatent en même tems que ces deux arteres, les nerfs cardiaques ſont dans cet inſtant néceſſairement comprimés par le gonflement de ces arteres, & par conſéquent paralyſés ; ce qui arrête momentanément la contraction ultérieure des fibres du cœur.

une immenſité de ces petits animaux, qu'un philoſophe moderne a depuis appelés molécules organiques vivantes, il prétend que le plus vigoureux d'entr'eux pénetre dans l'œuf, qu'il le féconde, & qu'après cette opération (1), il ſuffoque tous ſes camarades qui n'ont pas la force de ſe défendre.

Il dit au chapitre de la chaleur ſébrile (2), que ſi le mouvement de la maſſe des liqueurs devient plus grand qu'à l'ordinaire, il en réſulte un violent frottement des globules du ſang entr'eux, & contre les parois des vaiſſeaux dans leſquels ils roulent; ce qui, ſelon lui, eſt la vraie & unique cauſe de la chaleur de la fievre. Sans doute que la plupart des corps ſolides en mouvement, s'échauffen quand ils ſont frottés les uns contre les autres; l'expérience le démontre; mais on n'a jamais vu de corps fluides, pas même ceux qui abondent le plus en ſouffre, ou en huile, s'échauffer par le ſeul frottement, quoique mus avec une vîteſſe bien ſupérieure à celle du ſang, au ſortir du cœur. Le célebre M. de Senac ſoupçonnoit avec raiſon une autre cauſe, comme on peut le voir dans ſon traité de la ſtructure du cœur: ce n'eſt donc qu'une pure ſuppoſition contre laquelle chacun eſt en droit de réclamer,

(1) Inſtituts, n. 673.

(2) Aphor. de Boerhaave, 645.

car il peut se faire que la chaleur du sang, soit plutôt une des causes du mouvement de la masse des liqueurs ; & que quand cette chaleur, par quelqu'accident particulier, augmente au dessus de l'état naturel, le mouvement du sang en soit accéléré au point qu'il en résulte des fievres aiguës ; mais tout cela n'est que conjecture plus ou moins probable : la guérison ne consiste pas à savoir d'où vient la chaleur ordinaire ou extraordinaire du sang, mais à connoître les remedes qui la remettent en son état naturel.

Cet auteur a presque toujours expliqué l'action des médicamens, les fonctions animales, les maladies, leurs causes & leurs symptômes, par les lois de la statique & de l'hydraulique ; mais l'attraction, l'électricité, la fermentation, l'irritabilité, & peut-être bien d'autres puissances inconnues, n'y devroient-elles pas entrer pour quelque chose ?

Nous ferons observer ici, que ce grand homme a quelquefois péché contre les loix de l'hydraulique : il dit dans l'aphorisme 677, que la force ou quantité de mouvement du sang poussé par le cœur, doit s'exprimer par la densité de cette liqueur, & par sa vîtesse, ce qui n'est pas exact (1);

(1) Ceux qui voudront avoir quelques notions justes sur la force impulsive du cœur & des arteres, sur le mouvement du sang, sur sa vîtesse, &c. dans les diffé-

il auroit falu dire, par le quarré de sa vîteſſe, comme on peut le voirdans l'hydrodynamique de

---

rens rameaux où il se porte, & se mettre en état de distinguer les fausses théories que la plupart des phisiologistes, tant anciens que modernes, ont débitées sur cette matiere, pourront lire les principes suivans.

Donnée Anatomique. L'aorte, avec toutes ses ramifications, représente un cône, dont la pointe aboutit au cœur, & la base aux extrémités.

Premier principe. La vîteſſe d'un fluide quelconque, qui coule du sommet d'un tuyau conique vers sa base, va toujours en diminuant. Par conséquent, la vîteſſe du sang, qui est fort grande vers l'origine de l'aorte, est très-petite à ses extrémités, & moyenne vers son milieu. Les géometres expriment ce principe en disant que la vîteſſe des fluides dans un tuyau conique est en raison inverse des différentes sections du tube par où ces fluides passent; mais il y a d'autres causes dans l'économie animale, qui diminuent bien autrement la vîteſſe du sang aux extrémités artérielles, ce sont les frottemens qu'il éprouve contre les parois des vaisseaux, & la résistance provenant de la masse du sang qui précede. J'ai fait voir dans une dissertation académique, intitulée: *Essais pour démontrer l'attraction, & en supputer la quantité dans 61 vaisseaux capillaires des animaux, imprimée à Besançon chez Bogillot, en* 1759, que la diminution de vîteſſe du sang, aux extrémités artérielles, occasionnée par les seuls frottemens, étoit de dix-neuf vingtiemes.

Deuxieme principe. La vîteſſe qu'un fluide pressé & comprimant auroit, s'il venoit à couler librement, est comme la racine quarrée de la hauteur, poids, ou puissance quelconque comprimante, *Pitot, Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1735.

M. Bernouilli, célebre professeur en mathématiques à Bâle, sect. 2, & dans les Mémoires de l'académie royale des sciences, année 1704,

---

Troisieme principe. Les liqueurs poussées dans un milieu résistant, ou dans des tubes remplis d'un fluide résistant, n'y fluent que de l'excès des forces comprimantes sur les forces résistantes, & leur vîtesse est comme la racine quarrée de cette différence. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.* 1704, pag. 333.

Exemple. Si le sang est lancé par une force de 100 l. & qu'il trouve une résistance de 75 l. il ne lui restera plus que 25 l. de force, & la vîtesse sera alors comme 5, qui est la racine quarrée de 25.

Quatrieme principe. Le sang ayant reçu une double vîtesse, d'une force quadruple, il est nécessaire qu'ayant cette vîtesse double, il ait une force quadruple, puisque les forces des fluides sont comme le quarré de leur vîtesse, & que les effets sont proportionnels à leurs causes. *Varignon, Mémoires de l'Académie Royale des Sciences,* 1703. pag. 260.

Premier corollaire. Le diametre de l'artere étant donné, si la vîtesse du sang y est double ou triple de l'ordinaire, la force sera augmentée du quadruple ou du noncuple : mais si le diametre étoit deux fois plus grand, avec une vîtesse double ou triple, la force du sang seroit alors seize ou trente-six fois plus grande.

Deuxieme corollaire. Le diametre du vaisseau restant le même, & la quantité de sang qui y entre à chaque contraction du cœur, étant égale, la vîtesse du sang se mesurera par le nombre des battemens de l'artere ou du cœur, dans un tems donné ; mais si le diametre de l'artere, lors

pag. 328 ; ce qui, dans une vîteſſe double, feroit, ſelon le principe de Boerhaave, une différence de moitié ; dans une vîteſſe triple, des deux tiers ;

---

de ſa dilatation devenoit plus grand, la viteſſe du ſang ſeroit alors en raiſon compoſée du nombre des battemens du pouls dans un tems donné, & de leur grandeur, en ſuppoſant, ainſi qu'il arrive quelquefois pendant la chaleur de la fievre, que la fréquence des battemens du pouls ſoit double, & le pouls deux fois auſſi grand que dans l'état naturel ; la viteſſe du ſang, ſeroit alors quatre fois auſſi grande, & ſa force, ſeize fois, par la raiſon que les forces ſont comme le quarré des viteſſes, & que le quarré de 4 eſt 16.

Cinquieme principe. La force que les parois du ventricule gauche du cœur, exercent ſur le ſang, en le comprimant au commencement de la contraction de ce ventricule, ſe meſure par le poids d'une colonne de ſang, dont la baſe eſt égale à la ſurface interne de ce ventricule, & la longueur égale à la hauteur à laquelle pourroit monter le ſang, dans un tube vertical, adapté à l'aorte, lors de la contraction du cœur. Le docteur Jurin, dans les Tranſactions Philoſophiques, vol 4, pag. 2, a eſtimé cette force d'environ trente livres : il y en a qui ont prétendu qu'elle alloit juſqu'à quarante ; je l'ai trouvée égale à trente-cinq livres un quart, par le calcul ſuivant. 1°. On ſait par toutes les expériences faites ſur les animaux vivans, & par l'analogie, que le ſang d'un adulte monteroit à 84 pouces, dans un tube adapté à l'aorte. 2°. Ayant meſuré la ſurface intérieure du ventricule gauche du cœur d'un adulte de 5 pieds 4 pouces, mort à trente ans, je l'ai trouvée égale à $9\frac{17}{41}$ pouces quarrés, qui, multipliés par 84, m'ont donné 810 pouces cubes de large,

dans une quadruple des trois quarts, &c. Comme ce principe d'hydraulique, eſt la baſe de tous les ſyſtêmes, ſur la circulation du ſang, & qu'on

ſoutenus par le ventricule gauche du cœur, lors de ſa contraction : or le pied cube d'eau peſe 72 livres ; mais la peſanteur ſpécifique de l'eau étant à celle du ſang comme 24 eſt à 25 il réſulte qu'un pied cube de ſang doit peſer 75 pieds cubes ; le pied cube contenant 1728 pouces cubes, on trouve, par la regle de trois, que 810 pouces cubes de ſang, doivent peſer à fort peu de choſe près, 35 l. $\frac{1}{4}$; mais la force abſolue que la puiſſance motrice emploie pour contracter le cœur, eſt bien ſupérieure à ces 35 l. ainſi que nous le ferons voir plus bas : il n'en eſt pas de même de la force que cette colonne de ſang exerce dans l'aorte. Jacques Keill, eſſai 2, prétend qu'elle n'excede pas une demi-livre dans l'état de ſanté. Ayant meſuré avec toute l'exactitude poſſible, la ſection de l'aorte près du cœur, je l'ai trouvée égale à $\frac{7}{9}$ de pouce quarré, qui, multiplié par 84 pouces, hauteur à laquelle ſe ſoutiendroit le ſang au ſortir du cœur, produit près de 3 livres, au lieu de 8 onces, comme Keill l'a trouvée, d'après des meſures inexactes : d'où il ſuit qu'un obſtacle de 3 livres, placé dans l'aorte, arrêteroit tout le cours du ſang exprimé par le ventricule gauche.

Pour connoître maintenant la viteſſe que le ſang auroit au ſortir du cœur, ſi ce n'étoit les réſiſtances à vaincre, quelques hydrauliciens prétendent qu'il n'y a qu'à trouver celle qu'il auroit, s'il ſortoit du bas d'un réſervoir haut de 7 p. & $\frac{1}{2}$ ou de 90 pouces : or nous ſavons, diſent ils, qu'un fluide qui coule au bas d'un réſervoir de 15 pieds de hauteur, a une viteſſe par le moyen de laquelle il parcourroit uniformément 30 pieds par ſeconde, ſi ce n'étoit

tombe néceſſairement dans l'erreur lorſqu'on s'en écarte, nous allons, en faveur de ceux qui n'ont pas étudié les mathématiques, en donner l'ex-

---

les réſiſtances de l'air, &c. car toute liqueur qui coule au bas d'un réſervoir, a préciſément la même viteſſe qu'elle auroit acquiſe, ſi elle fût tombée librement d'une hauteur égale à celle du réſervoir, & l'expérience fait voir que les corps qui tombent librement, parcourent 15 pieds dans la premiere ſeconde, & qu'ils acquierent à la fin de leur chute une viteſſe qui leur feroit parcourir uniformément 30 p. par chaque ſeconde Nous ſavons encore que les viteſſes acquiſes, ſont comme les racines quarrées des hauteurs : enfin la phyſique expérimentale nous apprend que les eſpaces parcourus d'un moment uniformément accéléré, ſont comme les quarrés des tems.

Puiſque le ſang, au ſortir du cœur, s'éleve à 7 pieds de hauteur, il a donc la même viteſſe qu'il auroit acquiſe, s'il fût tombé de 7 pieds : il ne reſte plus, d'après ces principes, qu'à trouver le tems qu'il emploieroit à tomber de 7 pieds de hauteur, ce qui ſe fait en diviſant 7 pieds par 15 ; & du quotient, tirant la racine quarrée, nous aurons, à très-peu de choſe près $\frac{1}{3}$ de ſeconde pour le tems qu'il a mis à tomber de 7 pieds ; il auroit par conſéquent acquis une viteſſe qui lui feroit alors parcourir uniformément le double, c'eſt-à-dire, 15 pieds pour chaque $\frac{1}{3}$ de ſeconde, & 22 pieds & $\frac{1}{2}$ par chaque ſeconde entiere, ce qui feroit une viteſſe de 1350 pieds par minute ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait cette viteſſe actuelle, tant à cauſe des frottemens, que de la maſſe du ſang précédent à mouvoir, &c. Cette méthode me paroît

plication, avec une démonſtration à la portée de tout le monde.

1°. Il faut ſavoir que les géometres appellent

---

inexacte, en ce que la contraction du cœur ſe fait en moins d'une demi-ſeconde. Or, un corps, qui, en une demi-ſeconde eſt tombé de ſept pieds de hauteur, a acquis une viteſſe qui lui feroit parcourir uniformément 14 pieds dans le même tems, ce qui feroit préciſément 28 pieds par chaque ſeconde, au lieu de 22 pieds & demi, ayant trouvé ci-deſſus, que la force de compreſſion du ventricule gauche du cœur, ſur le ſang contenu dans cette cavité, eſt égale à 35 l. $\frac{1}{4}$: ſi dans cette ſuppoſition, la viteſſe du ſang venoit à augmenter du double, comme il arrive fort ſouvent pendant la fievre, alors la force du cœur contre le ſang contenu dans ſa cavité, ſeroit 4 fois plus grande, c'eſt-a-dire, égale à 141 livres.

Sixieme principe. Soit une pompe qui ait trois orifices égaux, par où s'écoule un fluide quelconque; ſi on en bouche deux, & que le piſton ſoit mu avec la même puiſſance qu'auparavant, la quantité de liqueur qui en ſortira en même tems que ci-devant, ſera trois fois moindre. *Mémoires de l'Academie Royale des Sciences*, 1735, *des pompes.*

L'expérience fait encore voir que ſi un tuyau d'un diametre quelconque, dans lequel flue une liqueur, eſt étranglé ou rétréci dans tel point que ce ſoit de ſa longueur; c'eſt comme s'il étoit par tout rétréci de la même quantité; de ſorte que ſi un canal, dans lequel coulent, par exemple, trois livres de liqueur par ſeconde, vient à être obſtrué par un obſtacle qui diminue dans un point quel-

quarré d'une quantité, cette même quantité multipliée par elle-même, par exemple, le quarré de 2 eſt 4, parce que 2 multiplié par 2, pro-

---

conque, le $\frac{1}{7}$ ou la $\frac{1}{4}$ du calibre, il ne s'écoulera plus par l'orifice ouvert que les $\frac{7}{8}$ ou la $\frac{3}{4}$ de ce qui s'en écouloit auparavant, à moins que la force motrice n'augmente du $\frac{1}{7}$ ou de la $\frac{1}{4}$.

Septieme principe. Telle que ſoit la pompe, & tel que ſoit le nombre des orifices, le fluide en ſort toujours avec la même viteſſe, pourvu que la force qui meut le piſton ſoit la même, *ibid. pag.* 327. *Principe* 3.

Troiſieme Corollaire. La viteſſe d'un piſton, pouſſé par la même force, eſt comme la quantité du fluide qui ſort par les orifices. Si par conſéquent les deux tiers des orifices ſont obſtrues, la viteſſe du piſton ſera trois fois moindre.

Si dans cette ſuppoſition, il paſſe par un ſeul orifice, la même quantité de liqueur qui paſſoit auparavant par les trois, il faudra pour cela, ou un tems triple, ou une viteſſe trois fois plus grande; car Varignon a démontré que les quantités qui s'écoulent ſont en raiſon compoſée des viteſſes, des tems, & du nombre des orifices, ou de leur amplitude. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1703.

Quatrieme Corollaire. Si dans cette derniere ſuppoſition la même quantité de liqueur paſſe par un ſeul orifice, dans le même tems qu'elle paſſoit par les trois, il eſt néceſſaire que la force du piſton ſoit neuf fois plus grande. En appliquant ce que nous venons de dire au cœur, nous trouverons que ſa force devra être de 317 l. $\frac{1}{4}$ au lieu de 35 l. $\frac{1}{4}$.

duit 4 : par la même raiſon le quarré de 3 eſt 9, puiſque 3 fois 3 font 9 ; celui de 4 eſt par conſéquent 16 ; celui de 5 eſt 25, & ainſi de toutes les autres quantités.

Cinquieme Corollaire. Ces choſes étant les mêmes, ſi la vîteſſe du fluide qui ſort, devient encore deux fois plus grande, il faut que la puiſſance motrice qui fait agir le piſton ſoit quatre fois plus grande que celle que nous venons de trouver, c'eſt-à-dire, qu'elle ſoit égale à 1269.

Sixieme Corollaire. Si le corps de la pompe devient deux fois plus ample, & qu'il n'y ait d'ailleurs rien de changé, il faudra une force au piſton quatre fois plus grande qu'auparavant, pour qu'il ſe meuve avec la même vîteſſe que ci-devant : ſi on fait encore l'application de cette regle au ſang qui ſort du cœur, la force de compreſſion du ventricule devra être dans cette derniere ſuppoſition, égale à 5076 livres.

Huitieme Principe. Les réſiſtances que les projectifs éprouvent, tant à raiſon des milieux qu'ils traverſent, que des frottemens qu'ils eſſuient dans leur marche, croiſſent comme le quarré des vîteſſes. *Voyez la phoronomie d'Herman.*

Septieme Corollaire. Si la vîteſſe du ſang eſt pendant la fievre, deux fois plus grande qu'en ſanté, la réſiſtance qui vient de la vîteſſe augmentée ſera 4 fois plus grande, & alors il ſera néceſſaire que la force motrice du cœur augmente dans la même proportion, afin d'obtenir l'effet cherché.

Neuvieme Principe. La parfaite élaſticité, eſt celle qui rend au corps fléchi ou comprimé, la même vîteſſe qu'elle a reçue de la cauſe fléchiſſante ou comprimante.

Dixieme

2°. On appelle racine quarrée d'une quantité, tout nombre qui, multiplié une fois par lui-même, produiroit cette quantité; ainsi, la racine quarrée de 4 est 2, celle de 9 est 3, celle de 25 est 5, &c.

Dixieme Principe. La viteſſe d'une lame ou membrane élaſtique, eſt en raiſon inverſe ſous-doublée de la réſiſtance à ſurmonter. *Le Camus. Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1728.

Huitieme Corollaire. S'il ſe forme des obſtructions dans les vaiſſeaux artériels, qui augmentent la ſomme des réſiſtances du quadruple ou du noncuple, les vaiſſeaux ſe contracteront, par leur propre reſſort, deux ou trois fois plus lentement qu'auparavant.

Onzieme Principe. Pour qu'un tube fait d'une membrane élaſtique, acquiere un diametre deux ou trois fois plus grand, il eſt néceſſaire que les forces dilatantes, ſoient quadruples ou noncuples, ainſi que l'expérience le démontre dans les cordes de muſique, &c. *Mémoires de l'Académie Royale, ibid.*

Neuvieme Corollaire. Il eſt donc impoſſible, dans tous les cas d'obſtruction, que le ſang gonfle les vaiſſeaux voiſins, au-delà de leur dilatation ordinaire, à moins qu'il ne ſoit pouſſé avec une force plus grande qu'à l'accoutumée.

Toutes les expériences faites juſqu'ici démontrent que le ſang veineux ſe ſoutient à la $\frac{1}{10}$ ou $\frac{1}{11}$ partie de la hauteur du ſang artériel; par conſéquent, celui de la veine cave ſe ſoutiendroit au moins à 84 lignes qui ſont la $\frac{1}{12}$ partie de 7 pieds, auxquels s'éleve le ſang de l'aorte au ſortir du cœur. Ayant démontré dans ma diſſertation académique, que la force du ſang, provenante de la ſeule impulſion du cœur, n'étoit aux extrémités artérielles, que la

3°. Lorſqu'on dit qu'une quantité eſt en raiſon doublée de &c. ; c'eſt comme ſi l'on diſoit que cette quantité eſt comme le quarré de &c. Quand on dit qu'une grandeur eſt en raiſon ſous-dou-

---

$\frac{1}{400}$ partie de celle du ſang de l'aorte, & que le ſang de la veine cave, par cette ſeule impulſion, s'éleveroit tout au plus dans un tube vertical, à $2\frac{11}{15}$ lignes, qui ſont préciſement la $\frac{1}{400}$ partie de 7 pieds ; il ſuit qu'afin que le ſang de la veine cave pût jaillir à ces 84 lignes, par le ſeul effet de la force impulſive du cœur, il faudroit que le ſang, au ſortir de ce viſcere, pût s'élever à $233\frac{1}{3}$ pieds, au lieu de 140, comme je l'ai dit par inadvertance dans la diſſertation citée ; car ſi 7 pieds donnent une élévation de $2\frac{11}{15}$ lignes, il faut, ſelon la regle de trois, $233\frac{1}{3}$ pieds pour avoir une élévation de 84 lignes : mais ces $233\frac{1}{3}$ pieds, ſeroient plus que ſuffiſans pour crever l'aorte, & la faire éclater de toutes parts. En effet le ſang, au ſortir du cœur, auroit une viteſſe capable de lui faire parcourir uniformément un eſpace double, c'eſt-à-dire, $466\frac{2}{3}$ pieds par demi ſeconde de tems, & $933\frac{1}{3}$ par chaque ſeconde ; ce qui ſeroit une viteſſe bien ſupérieure à celle du boulet de canon, ou de la balle du mouſquet, qui ne parcourt que ſix cents pieds par ſeconde. Ces calculs ſont faits en cavant au plus bas ; car ſi j'avois mis tout en ligne de compte, j'aurois fait voir qu'il faudroit au cœur une force encore plus conſidérable, à cauſe de la réſiſtance provenante des frottemens, qui augmentent comme le quarré des viteſſes, &c. ; j'aurois en conſéquence démontré que la viteſſe du ſang au ſortir du cœur, devroit être plus de 2 fois plus grande que celle du boulet de canon, pour faire monter le ſang de la veine cave à 84 lignes,

blée de &c. cela signifie que cette grandeur est comme la racine quarrée de &c.

4°. Si on dit qu'une quantité est en raison directe de &c. cela veut dire que la quantité dont

---

comme l'expérience fait voir qu'il y monte effectivement.

Voilà donc 81 $\frac{11}{17}$ lignes de hauteur à laquelle le sang de la veine cave s'éleve sans le concours de la force impulsive du cœur ; car de 84 lignes, ôtant 2 $\frac{6}{17}$ lignes, il nous restera 81 $\frac{11}{17}$ lignes : il y a donc une ou plusieurs forces occultes qui suppléent à celle qui manque au cœur pour entretenir le mouvement réglé de la circulation du sang : or je ne vois qu'une force attractive dans les vaisseaux capillaires des animaux, qui suce la liqueur des petits tuyaux artériels, pour la transmettre aux veines, ainsi que je l'ai démontré dans mon mémoire académique. Peut-être que la fermentation animale, l'électricité, la sensibilité, l'irritabilité, & d'autres puissances inconnues, y entrent aussi pour quelque chose.

Borelli a démontré que la nature emploie 3000 livres de forces, à chaque systole, pour contracter toutes les fibres du cœur ; mais qu'à cause des résistances à surmonter, tant de la part du sang à mouvoir, que des arteres mêmes à dilater, & des frottemens, cette force doit être au moins 60 fois plus grande, c'est-à-dire de 180000 l. comme on peut le voir, liv. 2, prop. 73. Je trouve dans ce calcul une mépriſe manifeste, en ce que toutes les expériences font voir que dans es adultes âgés depuis vingt ans jusqu'à cinquante, le plus grand effet de la contraction du cœur n'excede pas 40 livres chez les plus forts tempéramens, 30 livres chez les plus foibles, 35 $\frac{1}{4}$ chez

on cherche la valeur, augmente en même raiſon que celle à laquelle on la compare augmente. Quand on dit qu'elle eſt en raiſon inverſe, cela ſignifie que la premiere augmente en même

---

les moyens, ainſi que je l'ai trouvé ci-devant: ce qui dans le premier cas, ne formeroit que le produit de 3000 livres par 40 livres, égal à 120000 livres; dans le ſecond, celui de 3000 livres par 30 livres, égal à 90000 livres, & dans le troiſieme, celui de 3000 l. par 435 $\frac{1}{4}$, égal à 105750 l. au lieu de 180000 l.

En ſuppoſant maintenant que le ventricule gauche fût compoſé de la moitié des fibres de tout le cœur, la force que la nature employeroit pour contracter ce ventricule, ne ſeroit que la moitié de ce que nous venons de trouver, c'eſt-à-dire, de 60000 l, dans le premier cas, de 45000 livres dans le ſecond, & de 52875 l. dans le troiſieme.

Ceux qui ſeront étonnés de cete prodigieuſe conſommation de forces, pour produire un effet de 30 l. ou de 40 l. n'ont qu'à apprendre l'anatomie, la géométrie élémentaire, l'hydrodinamique, les regles du mouvement, & la mécanique: ils verront démonſtrativement qu'un poids de 3 livres peut ſoutenir en équilibre un poids de 120000 l. & plus: cela dépend de la longueur du bras du levier, à l'extrémité duquel eſt ſuſpendu le poids de 3 l. Par exemple, il y aura équilibre dans la balance romaine, ſi le poids de 3 l. eſt à l'extrémité d'un bras 40000 fois plus long que celui au bout duquel eſt fixé le poids de 120000 l. par la raiſon qu'il y a équilibre, toutes les fois que les forces ou momens ſont égaux de part & d'autre, & qu'on démontre en mécanique qu'il y a

raiſon que l'autre diminue ; ou bien encore que la premiere décroît à proportion de ce que l'autre croît. Si on dit qu'une quantité eſt en raiſon inverſe du quarré de &c. c'eſt comme ſi l'on diſoit

---

égalité de momens, quand les poids ſont en raiſon inverſe de la longueur des bras de la balance : or, dans notre exemple, nous aurions 3 l. multipliant 40000 longueurs du grand bras, égaux à 120000 l multipliant une longueur du petit bras ; donc on peut auſſi démontrer à-peu-près la même choſe en hydraulique ; car ſi un ſiphon eſt compoſé de deux branches cylindriques, qui communiquent entre elles, mais dont l'une ait un calibre 40000 fois plus gros que l'autre ; alors la branche à petit calibre, contient 3 livres de liqueur ; elle tiendra en équilibre 120000 livres de fluide d'égale denſité dans la groſſe branche oppoſée.

Il ſuit encore de ce que je viens de dire, que ſi la ſeule force du cœur pouvoit faire monter le ſang de la veine cave à 84 lignes, comme il y monte réellement, il ſeroit néceſſaire que la force totale & abſolue du ventricule gauche, que nous avons trouvée être chez les plus délicats de 45000 livres, fût 400 fois plus grande, c'eſt-à-dire de 18,000,000 livres, ce qui ſeroit auſſi énorme qu'incompréhenſible. Cette réflexion nous offre un nouveau motif d'admirer la ſageſſe infinie du Créateur, qui, non-ſeulement a ſi bien proportionné toutes les pieces de la frêle économie animale ; mais qui a encore ménagé dans les plus foibles parties, des reſſources pour ſuppléer à l'inſuffiſance néceſſaire de la force motrice des pieces principales ; car l'ordre & l'économie y regnent au point que toutes les parties s'entr'aident réciproquement, pour la

que la premiere augmente en même raiſon que le quarré de la ſeconde diminue. Lorſqu'une grandeur eſt en raiſon compoſée de deux ou trois autres, cela ſignifie que la premiere croît

durée de la vie ; & que malgré cela, il y a encore une bonne ſomme de forces en réſerve, qui n'agiſſent que dans les maladies preſſantes, pour repouſſer avec vigueur les cauſes deſtructrices ; les forces ordinaires de la nature ne ceſſent alors d'agir de concert avec les ſurnuméraires juſqu'à ce que la maladie ſoit altérée, ſubjuguée, ou qu'il y ait un épuiſement abſolu de forces, qui eſt la derniere limite de la vie : *Mors*, dit Galien, *eſt virium corporis noſtri plenarius lapſus.*

Il ſuit enfin de ce que je viens de dire, que Borelli, dans l'eſtimation de la force actuelle & totale du cœur, s'eſt trompé de 60,000 livres, qu'il a poſées de trop, pour les plus vigoureux tempéramens, & qu'il ſe ſeroit trompé, pour les plus délicats, de 35,820,000 au moins, ſi la ſeule force impulſive du cœur entretenoit, comme il l'a ſuppoſé, la circulation actuelle du ſang. La cauſe des erreurs de Borelli, de Keill, & de quelques-autres, vient de ce que ces auteurs étoient moins anatomiſtes que géometres, & de ce qu'ils ignoroient les expériences qu'on a faites depuis eux, ſur les animaux vivans.

Celui qui a le mieux traité le mécaniſme de la reſpiration, eſt, à mon avis, M. Hanberger ; ce qu'il en dit dans ſes œuvres philoſophiques, mérite d'être lu de tous ceux qui deſirent connoître intuitivement les vérités théoriques cachées. Je conviendrai, ſi l'on veut, que, ſans Borelli, le célebre profeſſeur de Gênes n'auroit peut-être pas ſi bien réuſſi ; mais c'eſt toujours beaucoup de finir & de perfectionner ce que les autres ont ſeulement ébauché.

ou décroît, en même raison que le produit des deux ou trois autres croît ou décroît : par exemple, quand les hydrauliciens disent, que la quantité de liqueur qui s'écoule par un orifice ouvert, est en raison composée du tems, de la vîtesse, & de l'orifice, cela signifie que si le tems est 2, la vîtesse 3, & l'orifice 4, il faudra multiplier 2 par 3, & ensuite par 4 ; le produit qui sera 24, exprimera la quantité de liqueur qui s'écoule par l'orifice ouvert.

Cela posé, voici comment on peut démontrer que la force des liqueurs qui sont poussées dans des tuyaux quelconques, doit s'estimer par le quarré de leur vîtesse, & non par leur simple vîtesse.

Supposons pour cet effet, deux tuyaux de même longueur, & d'égal diametre, dont l'un soit A, & l'autre B, dans lesquels flue une liqueur d'égale densité ; supposons encore que la liqueur du tuyau A y coule avec une vîtesse quelconque que j'appelle I, & celle du tuyau B, avec une vîtesse double, que je nommerai par conséquent 2.

Puisque la vîtesse de la liqueur en B, est double de celle qui coule en A, il passe en tems égaux par le tuyau B, deux fois autant de liqueur que par le tuyau A ; donc la force de la liqueur en B, est à cet égard, deux fois aussi grande que

celle du tuyau A : or, en tems égaux, il ne coule pas seulement deux fois autant de liqueur par le tuyau B, que par le tuyau A ; mais chaque molécule de la liqueur en B, ayant une vîtesse double de celle du tuyau A, elle frape deux fois aussi fort : donc, par cette autre considération, sa force est encore deux fois aussi grande ; il faut donc, pour avoir sa force totale, multiplier deux par deux, dont le produit est 4 ; or 4 est le quarré de deux, qui est la vîtesse en B : donc la force des liqueurs qui se meuvent dans des tuyaux quelconques, est comme le quarré de leur vîtesse.

Si la vîtesse de la liqueur en B devenoit triple, quadruple, quintuple, & de celle du tuyau A, on feroit le même raisonnement; car dès qu'il y passeroit trois fois, quatre fois, cinq fois autant de liqueur que dans le tuyau A, la force à ce seul égard, se trouveroit augmentée dans la même proportion, puisqu'un volume 3, 4, 5 fois plus grand, agit avec une force ou pression 3, 4, 5 fois plus grande, parce qu'il y a 3, 4, 5 fois plus de parties frappantes ; mais comme chaque parcelle de liqueur auroit en outre une vîtesse 3, 4, 5 fois plus grande, sa force à cet autre égard, seroit encore 3, 4, 5 fois plus grande ; donc, pour avoir la force totale dans ces différentes suppositions, il faudroit multiplier 3 par 3, 4 par 4, &

5 par 5 ; ce qui produiroit les quarrés 9, 16, 25.

Si les denſités étoient inégales, il faudroit encore multiplier ces quarrés par ces mêmes denſités : c'eſt-à-dire, que ſi la liqueur du tuyau B, peſoit à volume égal, deux fois autant que celle du tuyau A, il faudroit multiplier ſa denſité 2, par le quarré de ſa vîteſſe ; ce qui, dans le cas d'une double vîteſſe, feroit 8 ; ou, ce qui eſt la mê mechoſe, la liqueur en B ayant deux fois autant de denſité, & deux fois autant de vîteſſe qu'en A, la force de la liqueur en B ſeroit à celle de la liqueur en A, comme 8 eſt à 1 ; ou, ce qui revient au même, la force de la liqueur en B ſeroit huit fois plus grande qu'en A.

D'où il réſulte, que la force du ſang, pouſſé par le cœur, dans les vaiſſeaux ſanguins, doit ſe ſupputer par ſa denſité multipliée par le quarré de ſa vîteſſe : c'eſt ce que les géometres entendent, quand ils diſent que la force des liqueurs eſt en raiſon compoſée de leur denſité, & du quarré de leur vîteſſe, quand les denſités & les vîteſſes ſont inégales : mais ſi les orifices des tuyaux étoient encore inégaux, la force des liqueurs en mouvement ſeroit alors compoſée de leur denſité, du quarré de leur vîteſſe, & de l'orifice des tuyaux, c'eſt-à-dire, du quarré de leurs diametres, parce qu'il eſt démon-

tré que les orifices ſont entr'eux, comme les quarrés des diametres. Si l'orifice du tuyau B étoit dans notre ſuppoſition, deux fois plus gros, il faudroit encore multiplier 8 par 2, ce qui feroit 16, pour la force totale de la liqueur en B, tandis qu'il n'y auroit que 1 pour la force en A.

Boerhaave a fait des articles particuliers, & a traité ſéparément des ſymptômes de la fievre, à l'exemple de Corn. Celſus, de Jacques Houllier, &c. Il a tiré d'Eraſiſtrate l'idée de l'obſtruction, par erreur de lieu, *errore loci*, avec laquelle il explique les principaux phénomenes de l'inflammation. Eraſiſtrate croyoit, comme ſes contemporains, que les veines étoient des canaux, uniquement deſtinés à conduire le ſang, & que les arteres ne contenoient qu'un fluide ſpiritueux, tel que la ſubſtance aérienne, qui, en paſſant par les poumons & par la bouche avec les alimens, y recevoit un degré de perfection, & de-là s'inſinuoit dans des vaiſſeaux particuliers, que les anciens nommoient arteres, d'un mot grec, qui ſignifie, contenir de l'air, ou de l'eſprit. Eraſiſtrate qui fut un des plus grands anatomiſtes de ſon ſiecle, ayant obſervé dans les inflammations que les extrémités artérielles étoient pleines & gorgées de ſang, ſoutint que quand le ſang paſſoit des veines dans les vaiſſeaux deſtinés à contenir l'eſprit, *ſpritus*, il arrivoit une inflammation, que

les Grecs appeloient φλεγμονὴ & cette inflammation excitoit le même mouvement (1) qu'on observe dans la fievre. La saignée que Boerhaave propose jusqu'à la défaillance, étoit, dans ces mêmes cas, conseillée par Hipocrate & Galien, avec cette différence, que ceux-ci recommandoient d'avoir (2) égard aux forces, à l'âge, à la saison de l'année, à la couleur du sang, à la lancité des douleurs, & que Boerhaave n'en dit mot.

L'indication prophilactique que notre auteur moderne propose, pour guérir la petite vérole dans son origine, c'est-à-dire, pour empêcher que l'éruption ne se fasse à la peau, & prévenir par-là, l'inflammation, la suppuration, la gangrene, &c. est encore tirée de l'excellent opuscule de Rhasis (3), sur cette maladie éruptive. Les moyens que ce docteur Arabe décrit pour y parvenir,

---

(1) Nous observerons ici, en passant, qu'Erasistrate s'est trompé en soutenant, comme il l'a fait, qu'il n'y avoit point de fievres sans inflammation; car les signes caractéristiques de l'inflammation sont la rougeur, la tumeur, la chaleur & la douleur; or, il n'y a pas de médecin qui n'ait été maintes fois à portée de voir la fievre sans ces symptômes, & même quelquefois ces symptômes sans la fievre.

(2) Hipocrate, régime des maladies aiguës, sect. 4, pag. 378, n. 243; & aphor. 2, sect. 1.

(3) Cap. 5, pag. 47. Londini, 1766, *in*-8°.

ſont tout-à-fait intéreſſans & curieux : cet écrit mérite d'être lu avec d'autant plus d'attention, qu'il renferme tout ce qu'il importe le plus de ſavoir, pour connoître & bien traiter cette maladie. Sydenham, qui a ſuivi ſa méthode preſqu'à la lettre, s'eſt tu ſur la cure initiale : quoique Boerhaave l'ait adoptée, on ne voit pas qu'elle ait fait fortune ; car on ne connoît depuis lui, perſonne qui l'ait conſeillée, ou exécutée publiquement avec ſuccès.

La méthode qu'il indique pour préſerver de l'hydrophobie, lorſqu'on a été mordu d'un animal enragé, & pour guérir cette maladie quand elle eſt arrivée, ne ſeroit pas le moindre morceau de ſes aphoriſmes, s'il en étoit l'inventeur ; mais je trouve la même cure écrite dans la médecine de Celſe (1) : on pouroit même dire que ce dernier auteur eſt entré dans de plus grands détails. Boerhaave, après avoir, comme Celſe, bien fatigué l'hydrophobique par le bain & la boiſſon forcée d'eau froide, ſe contente de dire, qu'il faut, vers la nuit, procurer du ſommeil au malade, ſans dire avec quoi. Celſe ajoute en cet endroit, qu'il faut adoucir & calmer les fatigues du jour qu'on a fait eſſuyer au malade, en le faiſant paſſer tout de ſuite dans un bain d'huile chaude, par la

(1) Livre 5, chap. 27.

crainte, dit-il, que le corps, devenu infirme à la suite de ces exercices pénibles, n'éprouve le danger des distentions nerveuses. Boerhaave finit l'article de la cure, par conseiller, pendant les accès de rage, un régime très-*ténu*, & continuellement humectant; ce qui est presque toujours impossible à pratiquer, à cause de l'horreur constante que ces malades ont pour toutes les liqueurs: à la vérité, Celse propose dans cette maladie un remede à prendre dans l'eau: mais il a attention de faire observer, que si le malade est déjà attaqué de la rage, on doit le lui donner en bols.

Il a réduit toutes les fievres intermittentes à une seule dénomination: il les a fait dériver de la même cause, comme on peut le voir dans l'aphorisme 755, & les a toutes comprises sous le même pronostic & la même cure. Nous verrons vers la fin de la troisieme section de cet ouvrage, de combien de manieres elles different entr'elles, & combien il importe, pour le pronostic, & pour le traitement, de savoir, non seulement distinguer la quarte de la tierce, &c., mais encore une tierce d'avec une autre tierce, &c. Tout ce que je viens de dire, n'est point pour rien diminuer de l'estime due à la mémoire de ce célebre médecin, & mon dessein n'est pas d'insinuer qu'il fut jamais plagiaire, ou qu'il chercha à se faire honneur des découvertes d'autrui; s'il

n'a point indiqué les lieux où il a pris les matériaux de ſes aphoriſmes, c'eſt, comme il le dit lui-même dans ſa préface, parce qu'il falloit en citer trop, ou n'en citer aucun.

Les deſcriptions du profeſſeur hollandois ſont courtes; il n'entre dans aucun détail circonſtancié; les indications qu'il déduit de ſes principes, ſont ordinairement ſi vagues, ſi générales & ſi indéterminées, qu'il faut la plupart du tems preſque tout deviner: au reſte ſes aphoriſmes reſſemblent à une place fortifiée de tout côté, avec beaucoup d'art: de maniere que ſes écrits ſont véritablement impoſans, & paroiſſent au premier coup d'œil inattaquables: ſon ſyſtême eſt enfin lié & combiné ſi ingénieuſement, que tout paroît couler de ſource.

Après des définitions ſuccintes, il préſente tout de ſuite, ou un épaiſſiſſement à fondre, ou une trop grande ténuité à incraſſer, ou une acrimonie à adoucir, ou une obſtruction à lever, ou un relâchement à fortifier, ou une tenſion à diminuer, ou un mouvement déſordonné à modérer, ou enfin une plénitude à évacuer: les indications qu'il tire de ſes ſuppoſitions, paroiſſent claires & évidentes, par le principe que les contraires ſe guériſſent par les contraires; & lorſqu'on croit qu'il va entrer dans quelques détails, il finit la queſtion, & ſe

ſauve par une porte de généraliſation : il évite par ce moyen, toutes les priſes qu'il pourroit donner ſur lui, & le lecteur extaſié n'eſt guere plus inſtruit, que s'il n'avoit rien lu du tout.

Mais ſi on nioit les épaiſſiſſemens, les fontes, les acrimonies, les tenſions, les relâchemens, &c., ou ſi du moins on ne les lui paſſoit que comme de purs effets, & non comme des cauſes, tout le merveilleux ſeroit évanoui.

Cet auteur avoit immenſément lu ; il étoit au ſurplus doué d'une mémoire prodigieuſe, & d'un jugement ſolide : nous lui ſommes redevables d'une infinité de choſes utiles dans la pratique, qu'il a recueillies des médecins grecs, latins, arabes, italiens, françois, anglois, &c. qui, ſans lui, ſeroient peut-être reſtés fort long-tems dans l'oubli, au détriment de l'art : il a fait un grand nombre d'éleves dont la plupart ont acquis, à juſte titre, beaucoup de réputation : une de ſes bonnes qualités étoit, entr'autres, de conſeiller perpétuellement l'étude de la médecine grecque, qui eſt le dépôt des véritables lois de la médecine pratique.

Tous ſes ouvrages ſont en général aſſez bons ; mais les plus utiles, ou peut-être les meilleurs, ſont, à mon avis, le diſcours pour recommander l'étude d'Hipocrate, qu'il a prononcé publiquement à l'académie de Leyde ; ſon traité du feu ;

qui eſt ſupérieurement bien travaillé, ainſi que ſon *Methodus diſcendi medecinam* : c'eſt dommage que ce dernier ait donné occaſion à M. Haller de faire revivre dans ſon *ſtudium medicum*, un tas de mauvais livres, qui devroient être enſevelis dans un éternel oubli, pour le bien des lettres & de l'humanité. Je n'ai auſſi jamais pu deviner d'où lui venoit cette affectation remarquable à ne dire mot du grand Riviere, qui fut au moins ſon égal, & qui vaut d'ailleurs mieux que la plupart des auteurs qu'il indique dans le dernier ouvrage dont nous venons de parler. La conſéquence que je tire de ma critique eſt que ſi ce grand homme s'eſt quelquefois écarté de la vérité, je dois bien craindre pour moi.

Nous pourrions analyſer quantité d'autres écrits de médecins modernes & fort célebres, dans leſquels nous trouverions peut-être encore plus d'inconvéniens : mais crainte qu'on ne nous prête le deſſein de choquer quelqu'un, nous nous bornerons aux courtes réflexions de Boerhaave, qui eſt un de ceux qui a le plus réuni de ſuffrages en ſa faveur, & qui fut l'oracle des modernes. Nous allons ſeulement dire un mot de quelques-autres auteurs célebres, dont les écrits nous paroiſſent avoir un rapport plus direct avec les matieres que nous traiterons dans le cours de cet ouvrage ; & comme Hipocrate eſt la ſource féconde dans laquelle

laquelle ont puisé tous ceux qui ont acquis une réputation bien méritée, nous placerons encore cet auteur divin à la tête de notre liste.

Hippocrate a fait des descriptions complettes, comme on peut le voir dans ses livres *des maladies*, *des affections*, &c. les quarante-deux histoires du premier & du troisieme livre de ses *épidémies* sont des chef-d'œuvres d'observation; il en a tiré des principes qui peuvent servir en tout tems & en tout climat : ce sont les aphorismes, les pronostics, les coaques & les prorrhétiques, qui, de l'aveu des plus grands maîtres de l'art, sont & seront toujours de véritables guides pour connoître le présent, le passé & l'avenir des maladies. Ces sentences ont l'avantage de convenir au midi, au nord, au levant & au couchant, comme on peut s'en assurer en parcourant les écrits des plus grands médecins de France, d'Allemagne, d'Italie, & de ceux qui ont passé les mers. Quant aux cures, on peut dire que l'usage, l'observation & l'expérience l'ont fait exceller dans la diététique, & dans la chirurgique. Quoique sa pharmaceutique soit différente de celle qu'on emploie aujourd'hui, elle n'est pas pour cela aussi inférieure à la nôtre, que bien des modernes voudroient le persuader : j'ai connu quelques praticiens en France & en Allemagne, qui se sont fort bien trouvés de sa matiere mé-

dicale ; je puis en mon particulier, certifier avoir très-souvent obtenu de fort bons succès de certains remedes qu'il indique, & quelquefois plus que je n'aurois espéré des remedes modernes : je ferai seulement remarquer, qu'une bonne partie des drogues & des médicamens qu'il conseille, seroient pour les médecins d'aujourd'hui, des outils tout particuliers, & tout nouveaux ; qu'il faudroit par conséquent beaucoup d'usage pour apprendre à s'en servir utilement.

Il employoit avec le plus grand succès, les pessaires, les fumigations, les injections, les linimens, &c., dans les suppressions de regles, & dans la plupart des autres maladies de la matrice : je ne sais pourquoi on ne suit plus aujourd'hui cette pratique ; on aime mieux supposer une lymphe épaisse, un sang âcre ou visqueux, des tensions, du relâchement, & cent autres absurdités de cette espece, sur lesquelles on se fonde pour faire impitoyablement avaler aux femmes, une infinité de remedes soi-disant apéritifs, fondans, toniques, adouciſſans, &c. qui le plus souvent dégradent l'estomac, la poitrine & les autres visceres, sans atteindre seulement la superficie du mal, qui fait peu-à-peu de nouveaux progrès, & conduit insensiblement ces pauvres infortunées dans la consomption, ou dans des maladies incurables de la matrice, de l'estomac, des nerfs, &c.

Si les licences de l'imagination continuent, il ne faut pas déſeſpérer de voir un jour établir les acrimonies, les épaiſſiſſemens, &c., pour cauſe des coups d'armes à feu. Ces ſortes de jargon ont tellement pris, qu'il n'y a pas juſqu'aux perſonnes les plus vulgaires qui n'en ſoient imbues : il m'arriva ces jours derniers une lettre à conſulter, qui m'étoit adreſſée par le C..... d'un village voiſin du lieu où je demeure, & qui étoit conçue en ces termes.

Monſieur..... Je voudrois bien vous prier de me donner votre avis pour un homme âgé d'environ trente ans, qui a un ſang glaireux & âcre qui ne circule pas : il a déjà pris les fondans généraux qui ont paru le ſoulager pour quelque tems ; mais ſes maux ſont revenus hier avec tant de force, qu'on a été obligé de lui donner cette nuit tous ſes ſacremens ; je demeure, en attendant votre dernier ſentiment, monſieur, votre très-humble &c.

Environ deux heures après, je reçus une ſeconde lettre de la part du malade qui me prioit de l'aller voir le plutôt poſſible. Arrivé près de lui, je le trouvai dans une grande agitation, ayant le pouls élevé & fréquent, & une douleur au-deſſous de la clavicule droite. M'étant aſſuré, à l'inſpection & au tact, du ſiege de la douleur, j'y apperçus une tumeur qui contenoit un dépôt purulent,

que je fis ouvrir à sa partie déclive, & panser à l'ordinaire. Au bout de huit jours le malade commença à se lever, & dans peu il fut rétabli parfaitement : de sorte qu'il jouit maintenant d'une fort bonne santé.

Hippocrate dit, dans un ouvrage qu'il a écrit sur l'ancienne médecine, *que cette science subsiste depuis long-tems ; qu'elle a des principes sûrs, & un chemin certain, par lesquels on a fait, dans le cours de plusieurs siecles, une quantité de belles découvertes ; que tout ce qui manque pour la perfection de cet art, se trouvera, si des gens habiles & bien instruits des regles anciennes, en font la recherche, & tâchent d'arriver à ce qui est inconnu par ce qui est connu.* Voilà précisément la méthode dont les géometres se sont toujours servis pour parvenir aux plus sublimes découvertes.

Ce grand homme rendit des services signalés à toute la Grece, & en particulier à sa patrie. Galien (1) en rapporte un trait tout-à-fait intéressant. Quand il survient, dit il, un mauvais changement dans l'air, qui tend promptement à la corruption, les hommes ne sauroient éviter ce péril ; car, forcés par la nécessité de la respiration, ils ne peuvent s'empêcher d'attirer continuellement par la bouche, cet air empoisonné : c'est pour-

(1) Chap. 28, de la Thériaque, à Pison.

quoi je loue infiniment l'admirable Hippocrate, qui trouva le moyen de préſerver ſa patrie d'une contagion peſtilentielle que l'air apportoit de l'Éthiopie dans la Grece : il changea & dénatura tellement cet air, qu'il ne fut plus le même : il fit, pour cet effet, allumer par toute la Ville, des feux qui n'étoient pas ſeulement compoſés de bois ordinaires, mais auſſi de fleurs, de couronnes, d'aromates & d'onguens très-gras & très odoriférens, qu'on y jetoit perpétuellement, pour les entretenir : les miaſmes ou corpuſcules déléteres, répandus dans l'atmoſphere, ſe conſumerent par les flammes, ou s'altérerent au point que les citoyens purent reſpirer cet air, ſans contracter la peſte.

Il eſt probable qu'Hippocrate, ou ſes ancêtres mêmes, avoient appris cette méthode des anciens Égyptiens, ou de ceux qui avoient voyagé dans cet empire ; car, au premier ſigne de contagion, on y allumoit par-tout des feux diſtribués d'une certaine maniere qui nous eſt inconnue : on ſait du moins que les Egyptiens enſeignerent cette méthode au Sicilien *Acron*, qui l'employa dans la peſte du Péloponeſe ; on croit même que les médecins grecs qui ſuivirent *Acron*, n'eurent pendant bien du tems, d'autres ſecrets que celui-là pour arrêter les progrès de la contagion. On dit encore que les Grecs ont

quelquefois embrâſé des forêts immenſes, pour ſauver de petits cantons. Il faut cependant convenir que des feux bien diſtribués, & entretenus par des matieres réſineuſes, comme on le feſoit en Egypte, ont des qualités bien ſupérieures à l'embrâſement d'un bois ordinaire.

C'étoit pour prévenir ce terrible fléau, & les autres maladies épidémiques, que les prêtres Égyptiens feſoient faire tous les jours, à différentes repriſes, des fumigations dans les villes, avec cette fameuſe compoſition qu'on appeloit *Cyphi*, & que Plutarque & Dioſcoride ont décrite. Oribaſe, des ſimpl. liv. 4, chap. 76, dit qu'on en prenoit auſſi intérieurement contre la peſte: quelques-uns prétendent que ce n'étoit qu'un baume factice aſſez ſemblable au *Myron* des Coptes ou des Egyptiens modernes, qui en font un uſage qui va juſqu'à la ſuperſtition.

Comme il régnoit dans l'armée d'Artaxercès, une maladie épidémique, qui feſoit chaque jour périr un grand nombre de ſoldats, ce roi fit offrir à Hippocrate des ſommes très-conſidérables pour aller ſecourir ſon armée. Celui-ci répondit que l'honneur & le tendre amour de ſa patrie l'emporteroient toujours ſur toutes les richeſſes de l'univers, & qu'il n'iroit jamais au ſecours des ennemis de la Grece. Le roi lui fit des menaces, mais Hippocrate s'en moqua.

Il parcouroit les différentes villes de l'Archipel, & y guériſſoit généreuſement les malades. On fit ſon apothéoſe, & on lui éleva des autels; il s'acquit tant de conſidération, que les Athéniens lui décernerent une couronne d'or. Les Abdérites, qui avoient une ſinguliere vénération pour leur philoſophe Démocrite, s'imaginant que les ris continuels de ce ſage étoient des traits de folie, députerent à Hippocrate, pour le ſupplier de venir le guérir. Hippocrate ſe rendit incontinent à Abdere, alla viſiter Démocrite dans une grotte, où il le trouva occupé à fureter dans les entrailles de divers animaux, & à écrire ce qu'il obſervoit dans la ſtructure & dans les reſſorts de ces admirables machines. Après la converſation qu'il eut avec ce prétendu fou, il s'écria : ô Abdérites ! vous êtes plus fous que celui pour lequel vous m'avez envoyé chercher; vous devez à ſa ſageſſe le ſoutien & la gloire de votre république; vous avez plus beſoin de guériſon que lui : ce n'eſt point ſa folie qui le fait rire, mais la vôtre.

Hippocrate laiſſa deux fils, ſavoir *Theſſalus* & *Draco*, qui ſoutinrent parfaitement l'éducation qu'ils avoient reçue d'un ſi grand maître. *Soranus* dit qu'ils excellerent dans l'art de guérir, & qu'ils acquirent la plus grande réputation.

Cœlius Aurelianus, fameux méthodiſte, a donné

des descriptions complettes de maladies, suivies de méthodes curatives, dont la plupart sont de vrais coups de génie, principalement dans les maladies opiniâtres & rebelles. Les auteurs dont les écrits sont les plus goûtés, ont été ses imitateurs, tels que Sydenham &c. Il y en a qui prétendent que cet Aurélien n'est que le copiste ou le traducteur de Soranus d'Ephese; mais cette opinion n'est fondée que sur de simples soupçons. Ce qu'il y a encore de remarquable dans cet ouvrage, c'est une latinité antique, fort inférieure à la pureté du siecle d'Auguste, & qui se ressent beaucoup du barbarisme des premiers âges de Rome; ce qui pourroit faire croire, qu'Aurélien devoit exister long-tems avant les Césars. Je sais qu'on peut faire contre ce sentiment de très-fortes difficultés; mais ce n'est ici, ni le tems, ni le lieu de les éclaircir.

Cornelius Celsus, ancien médecin de Rome, a écrit un corps de médecine en latin, qui renferme la diététique, la pharmaceutique & la chirurgique. Son style est laconique, clair, élégant & des mieux épurés. Il adopta la secte rationelle avec quelques modifications. Il tria tous les systêmes, & en retint ce qui lui parut le plus raisonnable; il donna, en toute occasion, la préférence à la sémëiotique d'Hippocrate, qu'il cite souvent. Quant à la pratique, il a quel-

quefois ſuivi Aſclépiade, & l'a combattu en d'autres circonſtances. Les remedes qu'il propoſe paroiſſent être pris dans toutes les ſectes; & l'enſemble de l'ouvrage n'eſt qu'une compilation abrégée & bien réfléchie des auteurs grecs. Nous lui ſommes redevables de pluſieurs traits d'hiſtoire, & de quelques morceaux de l'ancienne médecine, qui ſans lui ſeroient totalement ignorés. On peut même, à bien des égards, l'appeler l'Hippocrate des Romains. Les cures qu'il propoſe ſont ordinairement bonnes; mais j'y trouve deux inconvéniens, qui me paroiſſent aſſez importans pour les faire obſerver aux jeunes gens; le premier eſt d'avoir rarement égard aux coctions, lorſqu'il indique quelques remedes actifs, remuans, &c. Or, il eſt certain que tel remede adminiſtré au commencement ou vers la coction, guérira, tandis qu'appliqué dans l'état de crudité, il occaſionnera la mort, ou tout au moins augmentera les dangers de la maladie, &c. Le ſecond inconvénient eſt d'oublier aſſez ſouvent l'âge & les forces des malades, qui ne peuvent pas tous également ſupporter les remedes qu'il conſeille.

Proſper Alpin adopta la théorie des méthodiſtes, & la pratique d'Hippocrate & de Galien. Tous ſes écrits ſont fort bons; mais le meilleur eſt, ſans contredit, le livre des Prédictions ſur

la vie & la mort des malades. Il y a raſſemblé les ſentences éparſes d'Hippocrate, & tout ce qu'il a pu trouver de mieux dans Galien & dans les Arabes, qu'il a adapté dans cet ouvrage avec un ordre & un art admirables. Quoique cet écrit ne ſoit qu'une pure compilation, le choix, l'ordre & la netteté qui y regnent, joints à l'importance des matieres qui y ſont traitées, ne le rendent pas bien inférieur aux originaux.

Pierre Foreſt, dont les œuvres en quatre tomes *in-folio* furent imprimées à Rouen l'an 1663, a donné des obſervations ſur une infinité de genres de maladies, tant aiguës que chroniques & chirurgicales. Ses hiſtoires approchent beaucoup de l'exactitude hippocratique. Elles ſont par cette raiſon très-inſtructives. Comme il poſſédoit parfaitement la médecine grecque, on y voit, avec un plaiſir infini l'auteur prédire juſte les événemens pluſieurs jours d'avance, tels que les criſes, la vie, la mort des malades.

M. Fanton a compoſé un petit ouvrage d'or ſur les fievres milliaires. Son livre eſt un tiſſu d'obſervations bien détaillées, qui ont été faites au chevet du lit des malades, & d'après l'ouverture des cadavres de ceux qui ſont morts de cette maladie. Les deſcriptions y ſont dans le goût de celles d'Hippocrate : on diroit que c'eſt la nature même qui parle, & le traitement n'eſt

qu'un écrit ſimple & naïf de ce qui eſt confirmé par l'expérience. Il y établit des principes de diagnoſtic & de pronoſtic, qui ſont parfaitement bien déduits; enfin cet écrit ne renferme aucun verbiage de théorie; il eſt d'ailleurs précédé d'un diſcours auſſi curieux qu'inſtructif ſur l'antiquité de cette maladie.

Feu M. Lieutaud, premier médecin du Roi, a écrit, dans une belle latinité, ſur différens ſujets; mais depuis la premiere édition de mon ouvrage, je me ſuis apperçu qu'il y avoit dans ſon hiſtoire anatomique, &c. quelques obſervations ſuſpectes, & que la plupart des autres ne pouvoient guere ſervir que d'*index* pour recourir aux originaux d'où il les a extraites.

Le commentaire de feu M. Vanswieten, ſur les aphoriſmes de Boerhaave, contient de fort bonnes choſes; mais il faudroit en bien élaguer, & y en ajouter beaucoup d'autres, pour que ce livre méritât tous les éloges qu'on lui a prodigués dans les commencemens.

MM. du Jardin & Peyrilhe ſont auteurs d'un ouvrage recommandable, qui a pour titre: *Hiſtoire de la Chirurgie depuis ſon origine juſqu'à nos jours.* Cet écrit eſt l'extrait de ce qu'il peut y avoir de meilleur dans une immenſe bibliotheque; c'eſt une pierre de touche propre à reconnoître les plagiaires; ces MM. ont rapporté fidelement ce qui appartient à chaque auteur

les morceaux en ſont ordinairement fort bons; mais il y en a qui ſont précieux. Ces célebres écrivains ne s'en ſont pas tenus là, ils y ont ajouté des réflexions judicieuſes ; enfin cet ouvrage ſera de la plus grande utilité aux praticiens & aux gens de lettres qui écrivent. Il épargnera de longues & de pénibles recherches dans une très-nombreuſe quantité de livres, qu'il n'eſt guere poſſible à un particulier de poſſéder. Si ces MM. ont le mérite d'avoir fait ce grand ouvrage, il faut convenir que l'illuſtre chef de la chirurgie de France aura la gloire de leur avoir impoſé cette tâche, & de les y avoir fort encouragés, en faiſant diſparoître tous les obſtacles qui auroient pu les arrêter, &c.

Je crois qu'il ne ſera pas hors-d'œuvre de faire obſerver ici, que le nitre dont M. Peyrilhe parle ſouvent dans les extraits qu'il fait des anciens, n'eſt pas le nitre d'aujourd'hui. On appeloit autrefois *natrum*, nitre, ce que nous appelons maintenant alkali minéral (1). J'eſpere que M. Peyrilhe, duquel j'honore les talens, ne me ſaura pas mauvais gré de cette réflexion paſſagere, qui d'ailleurs ſeroit fort inutile, ſi ſon ouvrage ne devoit être lu que par des ſavans.

Il faut conclure de tout ce que je viens de dire, qu'il n'y a que l'obſervation & l'expérience bien

(1) *Vid. C. Plinii natural. hiſtor., lib. XXXI, cap. X, ſect. 1, edit. Harduini.*

méditées qui puiſſent rendre un médecin habile dans l'art de connoître le préſent, le paſſé & l'avenir; de conſerver la ſanté, & de la rétablir quand elle eſt perdue. Si on me dit que je profeſſe ici l'empiriſme ; je répondrai que c'eſt en effet celui que je crois ſincerement le plus propre à former de grands guériſſeurs, pourvu qu'il ſoit raiſonné & bien comparé ; qu'il ne ſoit point aveugle, comme (1) celui dont on nous parle

(1) On doit ici prendre garde de ne pas confondre les anciens empiriques qui floriſſoient aux ſiecles d'Hippocrate & de Galien, avec ceux d'aujourd'hui, qui, pour tout ſavoir, poſſedent ſeulement quelques formules de remedes, qu'ils appliquent indiſtinctement par-tout, ſous le titre ſpécieux de ſpécifique, &c. Les premiers étoient de vrais médecins inſtruits des effets de la nature, des ſignes diagnoſtics & pronoſtics des maladies, de la vertu des médicamens, & de toutes les circonſtances où l'on peut les appliquer avec ſuccès. Les ſeconds ne ſont que des charlatans, beaucoup plus à craindre que les maladies mêmes.

La ſecte des anciens empiriques mettoit une inſigne différence entre le talent de diſcourir ſur les maladies, & celui de les guérir réellement. L'art de guérir, ſelon eux, devoit néceſſairement être fondé ſur l'expérience, dont ils diſtinguoient trois eſpeces.

La premiere & la plus ſimple étoit celle que le pur haſard avoit produite, par exemple, une chute ou un autre accident imprévu, qui auroit occaſionné une perte de ſang capable de guérir une pleuréſie, un violent

perpétuellement, pourvu qu'enfin l'obſervation & l'expérience marchent toujours d'un pas égal, & parallélement à celles des célebres écrivains dont je viens de parler.

J'en appelle à la bonne foi des plus grands praticiens; je les prie de nous dire ſi c'eſt la théorie qui les conduit à ces belles cures, qui leur ſont tant d'honneur, & ſi, quand ils preſcrivent des remedes, ils ne prennent pas

---

mal de tête, &c. ou bien une hémorragie, des ſueurs, une diarrhée ſurvenues naturellement, qui auroient diſſipé une fievre, &c.

La ſeconde ſorte d'expérience étoit celle qu'on feſoit par eſſai, ou par inſtinct, comme quand un malade ſe guérit en buvant autant d'eau qu'il en peut ſupporter, en eſſayant différentes eſpeces d'alimens, de remedes, ou en avalant par goût des choſes ſingulieres, que l'art déſapprouve ſouvent.

La troiſieme, qu'ils appeloient imitative, conſiſtoit à répéter, dans l'eſpérance d'un pareil ſuccès, ce que le haſard, l'eſſai ou l'inſtinct avoient produit.

Ils ajoutoient à ces trois ſortes d'expériences, l'hiſtoire & l'épilogiſme, *epilogiſmus*. L'hiſtoire étoit la narration fidele des ſymptômes de la maladie, de ſes cauſes évidentes, des remedes & de leurs effets; mais comme l'hiſtoire de chaque maladie ne pouvoit jamais être complette, parce que les cauſes & les tempéramens varient à l'infini, ils recouroient à l'épilogiſme, que les Latins ont rendu par *tranſitus ad ſimile*, ce qui ſignifie en notre langue, comparaiſon, analogie, tranſition aux

toujours, pour objet de comparaiſon, quelques maladies qu'ils ont guéries, & qui avoient le plus de rapport, ou de reſſemblance avec celles qu'ils traitent. Mais il faudra, me dira-t-on, exclure de la médecine l'anatomie, la phyſique, la chimie. Point du tout, je ſerois au contraire d'avis que le médecin fût non-ſeulement inſtruit de ces ſciences, mais qu'il y joignît encore la connoiſſance (1) des mathé-

---

choſes analogues ou ſemblables. *Glaucias l'empirique* appeloit l'obſervation, l'hiſtoire & l'imitation, le trépied de la médecine.

Cette fameuſe ſecte s'eſt ſoutenue fort long-tems, & il y a apparence qu'elle ſubſiſteroit encore avec honneur, ſi tous ceux qui en ont fait profeſſion depuis *Marcel l'empirique*, s'étoient, comme les premiers, autant attachés à la connoiſſance des maladies, qu'à celle des médicamens; mais ce *Marcel*, & ceux qui ſont venus après lui, ſont inſenſiblement tombés dans le mépris, & ont dégénéré en cette eſpece de médecins qu'on nomme aujourd'hui empiriques, & qui ſont préciſément les mêmes que ceux qu'on appeloit jadis *Agyrtæ*, *circulatores*, *pharmacopolæ*, c'eſt-à-dire, charlatans, vendeurs de médicamens, &c.

(1) Hippocrate écrivoit à ſon fils Theſſalus, pag. 507: « donnez beaucoup de tems, mon fils, à l'étude de la » géométrie & de l'arithmétique; car ces ſciences ne » vous procureront pas ſeulement des avantages & de » la conſidération dans la vie civile, mais elles éclaire- » ront encore votre eſprit, & le rendront plus péné-

matiques, principalement celle de la mécanique, de l'hydraulique, de l'optique & de l'astronomie. Ce n'est pas que je pense véritablement que ces sciences soient bien nécessaires pour guérir; mais c'est qu'indépendamment de l'érudition, qui sied si bien au médecin, ces connoissances peuvent seules le mettre en garde contre toutes les fausses théories; lui apprendre à raisonner juste, & le disposer à faire de grandes choses par l'étendue qu'elles donnent au génie. D'ailleurs l'anatomie guide le médecin dans les opérations chirurgicales; la physique expérimentale fait connoître les effets de la nature, qu'on ne doit point ignorer; la chymie fournit d'excellens remedes; avec la statique & l'hydrostatique, on évalue par comparaison les forces mouvantes des solides & des liqueurs; l'optique apprend à remédier à quelques maladies des yeux, & l'astronomie à mieux observer les saisons, & leurs changemens. Comme les corps célestes influent nécessairement sur notre globe par l'attraction, par la lumiere qu'ils

» trant pour tout ce qui est essentiel à savoir dans la » médecine ».

Il ajoute, dans le livre de l'air, de l'eau & des lieux, pag. 81, sect. 1, n. 34: « Si quelqu'un trouve ces choses » trop sublimes . . . . . qu'il sache encore que l'astro- » nomie est d'une grande utilité dans la médecine ».

y répandent, & peut-être par plusieurs autres causes que nous ignorons; l'astronomie peut déterminer cette influence, & éclairer l'esprit sur les constitutions épidémiques qui dépendent des saisons; tandis que par la physique expérimentale on apprend à pressentir les effets résultans de leurs variations: mais les disputes sur les causes internes & immédiates des maladies, des fonctions vitales, naturelles & animales, sur l'usage des organes, ne servent qu'à faire perdre un tems bien précieux, & à induire perpetuellement en erreur ceux qui, dans la pratique, ne se conduisent que d'après ces conjectures.

Il est certain que la découverte d'un seul remede, accompagnée de toutes les circonstances propres à le bien administrer, est infiniment plus utile au genre humain; que tous les raisonnemens sur les causes cachées des maladies, & que toutes les connoissances anatomiques les plus curieuses. Ne pourroit-on pas ajouter que, non-seulement on ne guerit pas mieux depuis la découverte de la circulation du sang, qu'on ne faisoit auparavant; mais encore que toutes nos cures n'approchent pas de celles des anciens?

Depuis qu'on a commencé à bannir de la physique toutes les disputes conjecturales sur les causes, pour ne s'attacher qu'aux expériences; depuis que l'empirisme s'est introduit dans cette

partie de la philosophie, & qu'on en a écarté toutes les disputes vaines & superflues, ne lui voit-on pas faire des progrès rapides ? Il seroit bien à souhaiter, pour le genre humain, qu'on prît ce parti dans les écoles où l'on professe l'art de guérir les hommes, & qu'à l'exemple des physiciens d'aujourd'hui, on l'appelât désormais *médecine expérimentale*. Nous en allons donner un exemple tiré de la petite vérole, qui pourra mettre le lecteur encore plus à portée d'en juger.

L'expérience a appris que cette maladie est contagieuse ; qu'elle se communique par l'inoculation, par l'air, par la fréquentation des personnes qui en sont attaquées, par l'attouchement de leurs meubles, de leur linge, de leurs habits ; qu'il y a des années qu'elle se communique plus aisément, où elle fait plus de dégât ; qu'il y a enfin des tempéramens qui en sont plus ou moins susceptibles, & chez lesquels elle se montre avec plus ou moins de bénignité.

Lorsque le venin varioleux est parvenu dans la masse des liqueurs, ou dans le principe des nerfs, il y porte un germe qui se développe plus ou moins tard ; cela dépend du tempérament, de la saison & de quelques autres circonstances. On apperçoit, au développement de ce levain, un embarras général dans l'économie animale, surtout aux précœurs & à la tête ; peu de tems après

le friſſon ſurvient, la fievre ſe déclare; les douleurs de tête, les anxiétés & la laſſitude générale du corps ſe font ſentir; les reins, le dos deviennent douloureux; les éternuemens, les envies fréquentes de vomir, les vomiſſemens, & ſouvent les convulſions ſe mettent de la partie, principalement chez les enfans. Les malades exhalent une odeur de tranſpiration ſinguliérement aigre. Les yeux deviennent larmoyans; & ſi après vingt-quatre heures, en palpant les bras & les poignets des malades, on y apperçoit des eſpeces de petits grains raboteux, glanduleux, il eſt hors de doute que ce ſera la petite vérole. Les adultes ſont, avant l'éruption, fort ſujets à ſuer; mais les enfans très-rarement.

L'éruption ſe fait le troiſieme ou le quatrieme jour, quelquefois plus tard; cela dépend du caractere particulier de la petite vérole, & des autres circonſtances qui s'y rencontrent. Par exemple, les petites véroles légitimes, ou diſcretes, paroiſſent ordinairement le quatrieme, ou le cinquieme jour; tandis que l'éruption des confluentes ſe fait plutôt le troiſieme, à moins que les commencemens de celles-ci ne ſoient accompagnés de quelques violens ſymptômes, tels que d'une vive douleur dans la région lombaire, qui reſſembleroit à une colique néfrétique, d'un point de côté ſemblable à celui de la pleuréſie, ou

d'autres douleurs aiguës dans les membres, comme on en éprouve quelquefois dans le rhumatisme; enfin des anxiétés ou douleurs à l'estomac, accompagnées de vomissemens copieux, &c. Lorsque ces symptômes sont violens, les malades en sont tellement harassés & fatigués, que l'éruption est, pour l'ordinaire, retardée d'un jour ou deux, c'est-à-dire, qu'elle ne se fait alors que le quatrieme ou cinquieme jour; & c'est à ces symptômes que Sydenham (1) connoissoit qu'elle seroit confluente, ou d'une mauvaise espece. La diarrhée peut aussi retarder l'éruption des confluentes, qui, malgré cela, n'en sont pas moins dangereuses.

Il faut cependant excepter les flux de ventre, qui ne sont ni excessifs, ni d'une mauvaise qualité; car ils suppléent très-souvent à la salivation, principalement chez les enfans, mais bien rarement chez les adultes.

On appelle confluentes celles où les boutons se touchent tellement qu'ils paroissent n'en faire qu'un. Dans les petites véroles discretes, les pustules ne sont jamais liées ou confondues ensemble. Il y a un intervalle entr'elles, qui les distingue & qui les sépare. Les taches des petites véroles sont au commencement rougeâtres,

(1) Pag. 82, tome 1, *in*-4°. édit. de Geneve, chez les freres de Tournes, année 1736.

clair-semées, & ressemblantes aux piqûres de puces ou d'épingles. Elles occupent en premier lieu la face, le cou ou la poitrine, ensuite le reste du corps. Pendant tout ce tems, la gorge fait mal, & cette douleur augmente avec l'accroissement des pustules, qui deviennent de jour en jour plus considérables, jusqu'à rougir & enflammer les interstices des boutons, qui augmentent sensiblement en nombre & en grosseur, selon la quantité, la force ou l'activité du venin varioleux, selon la disposition particuliere de ceux qui en sont attaqués. Après que l'éruption est faite, tous les symptômes diminuent, & paroissent quelquefois se dissiper entiérement.

Vers le huitieme jour de la maladie, les intervalles des pustules deviennent rouges. Toute la peau s'éleve avec une tension douloureuse & lancinante, qui croît d'heure à autre. Bientôt les paupieres s'empliſſent, se gonflent, & deviennent luisantes comme une vessie enflée, tellement que les malades sont quelquefois privés de la lumiere. A cette enflure du visage succede celle des mains & des doigts, qui grossissent aussi, & qui se distendent en raison du nombre des pustules qui sont sur ces parties. Les boutons de la face, qui jusqu'alors étoient rouges & polis au tact, commencent à devenir raboteux, blanchâtres, & donnent par-là le premier signe de maturité; il

ſort peu-à-peu de ces boutons une matiere fluide, purulente, jaunâtre, qui eſt aſſez reſſemblante au beau miel.

L'inflammation de la face & des mains, parvenue à ſon apogée, rend l'interſtice des puſtules fleuri comme des roſes de damas. Plus la petite vérole eſt légitime & bénigne, plus la couleur des interſtices approche de la couleur dont nous venons de parler. Il n'en eſt pas des puſtules des mains, & du reſte du corps, comme de celles de la face; celles-ci, comme nous l'avons dit plus haut, deviennent raboteuſes, à meſure qu'elles avancent vers leur maturité, tandis que celles des mains, & des autres parties du corps, deviennent de jour en jour polies & douces au toucher, à meſure qu'elles mûriſſent. Vers le onzieme, ou quatorzieme jour, tout eſt ordinairement fini. Mais les confluentes ſe prolongent bien ſouvent juſqu'au dix-ſeptieme jour, & font même quelquefois mourir le vingtieme jour.

Les puſtules des mains ſont communément plus tenaces, & durent plus long-tems que celles des autres parties. Il ſuccede à celles de la face des écailles farineuſes, qui laiſſent des enfoncemens à la peau, mais qu'on n'apperçoit pas d'abord après la chute des premieres croûtes; ce n'eſt qu'après qu'il s'en eſt formé de nouvelles. Les puſtules des mains finiſſent rarement par des

écailles ; quand ces boutons ſont mûrs, ils crevent, le pus ſort, & tout eſt terminé.

L'obſervation a fait voir que les petites véroles confluentes ſont toujours plus dangereuſes que les diſcretes. Les bons ſignes dans les unes & les autres conſiſtent en général à reſpirer & avaler aiſément, à uriner ſans peine, & à proportion de la boiſſon. Il faut auſſi aller commodément à la garde-robe, que les déjections ſoient louables, & l'urine d'une conſiſtance médiocre, d'une belle couleur de citron, avec quelques ſuſpenſions blanches ou rougeâtres, ou, ce qui eſt encore mieux, qu'elle dépoſe un ſédiment blanc, léger & copieux. Les malades ne doivent pas reſſentir de fortes douleurs aux lombes, ni avoir de répugnance abſolue pour les alimens. L'altération doit être médiocre; les naufées & les anxiétés doivent être ſupportables & non fatigantes. Il eſt bon de dormir un peu, & de conſerver ſon bon ſens; ou ſi le délire ſurvient, qu'il ne ſoit que paſſager, & qu'il finiſſe de bonne heure. Il faut auſſi que les boutons prennent un accroiſſement raiſonnable, qu'ils ſoient éloignés les uns des autres; que la baſe de chacun ſoit d'un beau rouge; que la grande quantité des puſtules ſoit aux bras, aux mains, aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds; qu'il y en ait peu à la tête & à la poitrine; la ſalivation eſt bien eſſentielle dans

les petites véroles confluentes. *Vals Chimidius* assure qu'il n'a jamais vu mourir personne, après avoir bien craché.

Il est nécessaire, dans l'état de suppuration, que la fievre soit modérée, pour que le malade la supporte aisément; que les pustules s'agrandissent & se rempliſſent d'un pus louable; que l'intervalle des pustules soit d'un rouge tempéré; que le malade prenne bien la nourriture & la boiſſon qu'on lui présente, qu'il ne ressente point d'ardeur au ventre, aux précœurs, ou à la poitrine, ni d'élancemens à la tête, & qu'enfin les pustules crevent à leur maturité.

Les mauvais signes sont la malignité connue de l'épidémie régnante, les grandes ardeurs, ou douleurs des lombes, qui remontent souvent à la poitrine, aux précœurs, ou au cerveau, & qui occaſionnent dans ces parties des anxiétés conſidérables, des oppreſſions, des difficultés de reſpirer, des inflammations pernicieuſes, des dépôts, des délires furieux, des convulſions, la mort.

Toutes les éruptions qui se font avant le quatrieme jour sont ſuſpectes. En général, tout danger qui réſulte de l'éruption, est toujours en raiſon inverſe du tems qu'elle a mis à paroître, en datant depuis l'inſtant où le premier accès de fievre a commencé; à l'exception néanmoins de celles où l'éruption est retardée par les ſymp-

tômes graves, dont nous avons parlé plus haut. Les convulsions, les vomissemens fréquens de bile pure, verte, noire, &c. le dégoût constant pour les alimens, le délire continuel ou frénétique, les urines fort rouges, noires, ou aqueuses, sans suspension, ou avec des suspensions ténues; la soif ardente, d'autres fois nulle altération, pendant qu'il subsiste des causes qui devroient la procurer; l'interstice des pustules pâle ou livide, la fievre ardente qui persiste sans relâche, les crachemens de sang & les urines sanglantes, sont des signes bien funestes. La tête & la poitrine couvertes de pustules, qui se touchent sans intervalles entr'elles, le soubresaut des tendons, la bouche & l'œsophage garnis de boutons, qui gênent considérablement la déglutition & la respiration, l'agitation, les mouvemens fréquens & l'inquiétude, qui excite les malades à changer souvent de place, de chambre ou de lit, à palper avec les mains les rideaux, les murailles, la couverture de leur lit, pour en tirer vainement des floccons, des pailles; les boutons pourprés, violets, noirs ou livides; l'affaissement, l'applatissement des boutons vers le tems de la suppuration; les pustules, qui, au lieu d'un pus louable, se rempliſſent d'une sanie ténue, blanche, transparente; enfin les hypocondres élevés, tendus, douloureux, sont autant de signes qui

annoncent que les malades périront infailliblement. Quand il survient une hémorrhagie du nez un peu abondante, avant ou après l'éruption, c'est ordinairement un bon signe; mais si les malades ne rendent que quelques gouttes de sang, le malade est alors en danger de succomber. Les idées inquietes, tristes, effrayantes, sont presque tojours les avant-coureurs de la mort. On les connoît, quand les malades changent souvent de coussin, de traversin, & qu'ils récitent sans cesse des prieres avec beaucoup d'ardeur & de précipitation.

Quand le médecin veut prononcer sur l'avenir, soit pour la vie, soit pour la mort, ou pour les reliquats qui doivent rester aux malades, il se regle sur la quantité & sur la force de ces signes, qu'il compare avec la constitution générale de l'année, & le tempérament particulier du malade.

La cure des petites véroles bénignes est l'ouvrage de la nature, qui les conduit à parfaite guérison, sans les secours de l'art; mais il n'en est pas de même de celles qui sont accompagnées de signes & de symptômes dangereux. Il faut dans les commencemens désemplir les vaisseaux, lorsqu'il y a la moindre apparence de pléthore, & proportionner les saignées aux forces, à l'âge & à la plénitude. On doit prescrire aux malades

un régime réfrigérent & anti-ſeptique ; les faire quelquefois vomir, ſur-tout quand l'eſtomac paroît rempli, qu'ils ont des nauſées, ou qu'ils rendent par la bouche de la bile de différentes couleurs. Il convient preſque toujours de les placer dans des appartemens vaſtes, frais, élevés, d'en renouveler ſouvent l'air, & de mettre leur lit dans le milieu des chambres, parce que l'air qui croupit dans les angles, ou dans les alcoves, y contracte le plus ſouvent un caractere de putridité bien contraire aux malades.

Les pédiluves & la vapeur des décoctions émollientes, dirigés fréquemment aux pieds & aux jambes, conviennent avant & pendant l'éruption, ainſi que les cataplaſmes émolliens, appliqués fréquemment à la plante des pieds ; enſuite les épiſpaſtiques, pour déterminer l'éruption & dériver l'humeur vers les parties inférieures. Il eſt bon de brûler ſouvent, dans les appartemens, du fort vinaigre, dont on verſe de tems en tems quelques filets ſur une pelle de fer rougie au feu. Les alimens qu'il faut préférer, ſont les bouillons d'orge ou d'avoine, avec point ou fort peu de viande ; il eſt auſſi convenable d'ajouter à ces bouillons, de même qu'à la boiſſon ordinaire, les jus d'orange & de limon, la grenade, le verjus, l'épine-vinette, le ſyrop de vinaiger, & les autres fruits acidules de la ſaiſon & du climat, qu'on

proportionne à l'âge, au ſexe, au tempérament, & aux différentes circonſtances qui peuvent ſe rencontrer.

Lorſqu'après l'éruption, la petite vérole rentre ou paroît s'applatir, l'expérience a appris que ſix ou huit gros de ſyrop de diacode feſoient un fort bon effet; mais s'il y avoit aſſoupiſſement, ou que la tête parût embarraſſée, je préférerois des véſicatoires aux jambes ou à la nuque.

Voilà à peu-près la deſcription, le diagnoſtic, le pronoſtic & le traitement général d'une maladie éruptive, que le ſeul empiriſme, c'eſt-à-dire, l'expérience nous a appris, indépendamment de toute théorie. Il en eſt de même de tous les autres genres de maladies; d'où l'on voit l'intervalle immenſe qu'il y a de la ſcience de guérir, à l'art de raiſonner ou de perſuader. Il ſuit donc que les Myrepſe, les Scribonius Largus, les Marcellus, les Sextus, & les recueils de formules de Galien, d'Aétius, de Paul Eginette, d'Alexandre de Tralles, d'Oribaſius & de Jules-Céſar Claudin, ancien profeſſeur en médecine à Boulogne, ne ſont pas auſſi inutiles que nos modernes voudroient le perſuader. Tout ce qui n'eſt qu'un pur réſultat de l'expérience, eſt très-reſpectable par-tout, principalement dans la médecine. Les anciens guériſſoient parfaitement certaines maladies aiguës & chroniques,

qui ſont pour nous devenues incurables, parce qu'on n'a pas voulu prendre la peine d'étudier comme eux dans le livre de la nature. Cette étude a paru longue, difficile, ennuyeuſe; chacun s'eſt dit, imaginons un ſyſtême, à l'aide duquel nous puiſſions tout expliquer, tout deviner. Les uns ont cherché le régime de la nature dans les quatre qualités, les autres dans la fermentation, d'autres dans les tranſmutations chymiques, quelques modernes dans les lois de la ſtatique & de l'hydroſtatique, &c. Tous ont échoué, parce que la nature ne dépend pas des lois qu'on lui fait, mais ſeulement de celles qu'elle ſe fait elle-même. Auſſi voit-on, dans la plupart des écoles, ſoutenir le pour & le contre avec la même ardeur; ce qui a donné lieu à la mauvaiſe plaiſanterie de M. Santeuil, qui dit, qu'on a tort de mépriſer les thèſes de médecine; qu'elles démontrent la ſageſſe de la ſalubre Faculté, qui par-là avertit le candidat de n'admettre aucune théorie.

Il faut cependant une théorie, ſans quoi on anéantiroit néceſſairement toutes les académies deſtinées à former les jeunes gens; mais cette théorie ne devroit être qu'un pur réſultat des faits & des expériences réitérées & réduites en principes. Celle de laquelle j'entends parler conſiſteroit, 1°. en une connoiſſance complette de la ſituation des parties du corps humain, de la cor-

reſpondance des unes avec les autres, de leur forme & de leur couleur dans l'état de ſanté & de maladie, ſans s'embarraſſer des cauſes internes, obſcures qui les font agir, qui les rendent ſaines ou malades; 2°. à avoir de bonnes notions des différens effets de l'air, des eaux, des lieux, de chaque ſaiſon, & des diverſes altérations que ces cauſes peuvent produire dans les corps; 3°. à bien ſavoir tous les ſignes caractériſtiques de la ſanté, de chaque maladie, & des événemens à venir; 4°. à connoître enfin la force des différentes eſpeces de nourritures & de drogues, & en particulier les remedes qui ont eu le meilleur ſuccès dans chaque circonſtance. L'uſage réel qu'on feroit de cette théorie, ſeroit ce que j'appelle la pratique, ou l'exercice de la médecine.

S'il falloit des exemples plus frappans, ou des autorités pour appuyer tout ce que je viens de dire, j'en trouverois de quoi faire des volumes. J'ai connu en diverſes provinces des familles, que bien d'autres ont pu connoître comme moi, qui poſſedent, de pere en fils, de fort bons remedes, qu'ils tiennent ſecrets, avec leſquels ils guériſſent ſouvent des maladies, qui ont été vainement attaquées par les gens de l'art les plus accrédités du pays. Je conviens, à la vérité, que parmi les deſcendans de ces poſſeſſeurs de remedes, les uns les adminiſtrent mieux que les

autres, ce qui donne lieu à de belles cures, ou à de grandes fautes; car il s'en faut bien qu'ils aient tous la même adreſſe à bien ſaiſir les circonſtances favorables, & à s'abſtenir de les appliquer dans les cas déſeſpérés, &c. Or cette adreſſe, qui étoit dans les aïeux, dégénere ſouvent dans les neveux. Il en eſt de cela comme des outils d'artiſte, avec leſquels certains ouvriers finiſſent parfaitement des ouvrages, que d'autres maladroits gâtent en ſe ſervant des mêmes inſtrumens.

Parmi les autorités, je me contenterai de citer Baglivi, l'un des théoriciens le plus célebre de ſon tems. Tout le monde ſait que ſa belle diſſertation ſur la fibre motrice en a fait éclorre une infinité d'autres ſur l'irritabilité, la ſenſibilité, &c. Eh bien, ce ſavant connut bientôt la futilité des raiſonnemens ſpéculatifs; car il ne ſe laſſe point de répéter dans ſes œuvres pratiques, que tous les raiſonnemens philoſophiques n'influent aucunement ſur les cures, qu'il n'y a que les ſeuls remedes qui guériſſent; *S'il prenoit*, dit-il, *fantaiſie à quelqu'un de bâtir un nouveau ſyſtême, & d'imaginer que les remedes agiſſent par de nouvelles qualités, ce ſyſtématique moderne guériroit tout auſſi heureuſement ſes malades, ou les tueroit avec autant de mal-adreſſe que les autres médecins, qui penſeroient que leur théorie ſeroit la mieux fondée,*

par la raiſon que ce ne ſont point les hypotheſes qui guériſſent, mais ſeulement les remedes, dont l'expérience a conſirmé les vertus. Voyez la Pratique de médecine rappelée à l'ancienne maniere d'obſerver, par George Baglivi, Docteur en Médecine, chap. 10, ſect. 3, pag. 256, Lyon, 1699, *in*-8°.

La nature & la maladie étant en général deux êtres actifs, qui luttent & qui combattent pour ſe détruire mutuellement, il eſt évident que le devoir du médecin eſt de ſecourir l'un, & de lui donner main-forte pour l'aider à ſubjuguer l'autre, qui eſt ſon ennemie. Quand la nature eſt aſſez vigoureuſe pour en venir à bout toute ſeule, ſans les ſecours de l'art, on la voit de bonne heure commencer la coction de l'humeur morbifique, & la conduire enſuite à ſa perfection; mais lorſque la maladie eſt accompagnée de crudités conſtantes & rebelles, ſur leſquelles la nature n'a que fort peu de priſe, il y aura infailliblement de la longueur & du danger. C'eſt-là où l'habileté du médecin devient néceſſaire pour préparer les humeurs, & avancer la coction, ſans laquelle il ne ſauroit y avoir de guériſon parfaite.

Si la maladie eſt dès le commencement accompagnée de ſignes funeſtes, c'eſt-à-dire, que ſi, au lieu de ſimples crudités, on apperçoit des ſignes encore plus mauvais, tels que ceux qu'on appelle mortels ou déléteres; que la nature ſoit avec cela affaiſſée,

affaiſſée, & notablement empêchée dans ſes principales fonctions, ou que les rudimens de la diſſolution animale ſe manifeſtent par des ſueurs froides, des odeurs cadavereuſes, des couleurs noires ou livides, &c.; c'eſt encore là où le médecin déploie ſon ſavoir. Lorſque la diſſolution putride a fait de tels progrès, qu'il la juge inaltérable par les forces de la nature & des remedes, il déclare la maladie incurable, mortelle; mais ſi la putridité n'eſt point encore bien avancée, ou ſi le malade en eſt ſeulement menacé, le médecin inſtruit fait alors triompher l'art par l'application des remedes qu'Hippocrate appeloit extrêmes, & que les méthodiſtes ont depuis nommé métaſyncritiques. Ces remedes conſiſtent à opérer un effet prompt, quelquefois violent, & à faire un grand & ſubit changement (1) dans l'économie

(1) Lorſqu'il y a un levain de putridité bien marqué dans les premieres voies, que les malades ne ſont point encore trop affoiblis, & que la nature paroit inclinée à s'en débarraſſer par le vomiſſement ou par les ſelles, les remedes les plus prompts & les plus efficaces ſont les vomitifs & les purgatifs, ſuivis de l'uſage des antiſeptiques acides; mais ſi les malades ſont exténués, ou ſi la putridité fait des progrès rapides, il faut, indépendemment des antiſeptiques ordinaires, mettre promptement en uſage ceux qui engendrent le plus d'air fixe, comme l'anti-émétique du célebre Riviere, qui ſe pré-

animale, soit en irritant, soit en altérant, soit en évacuant, d'une maniere qui ne soit cependant

---

pare avec un scrupule de sel d'absynthe, & une cuillerée de jus de citron, qu'on fait avaler au moment de l'effervescence. On fait aussi entrer, par l'anus, de l'air fixe avec le plus grand succès, tel que celui qui se produit ou qui se développe par la fermentation de l'huile de vitriol, mêlée avec de la craie: on introduit, pour cet effet dans l'anus un tuyau qui communique avec les matieres qui fermentent. On purifie encore l'air putride des appartemens, en versant dans un vase de l'huile de vitriol sur du sel marin un peu humide; on place ce mélange au milieu de la chambre du malade, dont on ferme aussitôt les portes & les croisées.

Quand les maladies aiguës sont accompagnées d'engourdissement, de pesanteur, d'assoupissement, que la nature paroît surchargée & lente dans ses fonctions, ou qu'il se forme des embarras dans les viscères, sur-tout à la tête, on emploie avec succès les vésicatoires aux jambes, aux cuisses ou à la nuque, qui, en même tems qu'ils évacuent les humeurs superflues, réveillent la nature, l'aident à faire la coction, & la provoquent à quelque crise salutaire; mais lorsqu'il y a des dépôts inflammatoires en quelque viscere, on observe que ce secours métasyncritique est le plus souvent sans succès; il faut donc, pour réussir, l'appliquer avant que l'humeur inflammatoire se soit fixée. J'ai trouvé une autre espece de vésicatoire, dont j'ai usé dans beaucoup de cas urgens & difficiles, avec bien du succès: c'est l'eau bouillante que je fais couler, par le moyen d'un arro-

point au-dessus des forces de la nature. Or, il n'y a souvent qu'un tems propre à employer utile-

---

soir sur la partie où j'ai dessein d'attirer l'humeur ; l'instant suivant, l'épiderme touché par l'eau chaude se sépare de la peau, & forme des ampoules, que je fais ouvrir avec des lancettes ou des ciseaux ; ensuite de quoi il s'établit une suppuration, qui dure trois ou quatre fois plus de tems, que celle occasionnée par les épispastiques ordinaires, ce qui m'a toujours fait une excellente ressource dans tous les cas où j'ai eu besoin d'exciter sur l'heure, le sang & les esprits, de réveiller la nature, de lui donner quelques secousses, & d'entretenir une longue suppuration : cette espece de vésicatoire a encore l'avantage de faire son effet dans la minute ; au lieu que ceux qu'on prépare avec les mouches cantharides, &c. n'agissent que quelques heures après : aussi ai-je employé ce vésicatoire actuel avec tout le succès possible, dans plusieurs cas pressans, principalement dans les apoplexies : il m'a aussi très-bien réussi dans quelques especes de paralysie, d'épilepsie & d'autres affections chroniques.

Il y a certains cas où l'on ne doit appliquer le vésicatoire des mouches que quelques quarts-d'heure ; c'est quand il convient de détourner l'humeur, en procurant à l'extérieur une espece d'érésipele, sans détacher l'épiderme. Il y a d'autres occasions où les cantharides ne doivent agir que par une attraction encore moins sensible : il suffit alors de les appliquer quelques minutes ; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans tous ces détails.

ment cette méthode, c'eſt dans les commencemens : autrement on courroit riſque d'appliquer trop tard ces ſecours, & de tomber dans l'inconvénient de l'axiome, *ſerò medicina paratur* : & au lieu d'un heureux changement, on précipiteroit au tombeau le malade par la force d'un remede, qui acheveroit d'épuiſer les forces, ſans rien diminuer des cauſes déléteres.

On ne peut parvenir à ces grands coups-de-maître que par l'entiere connoiſſance des ſignes qui annoncent les coctions, les crudités ſimples, celles qui ſont rebelles, indomptables, & toutes les autres cauſes ſalutaires, ou mortelles. Cette ſcience, qui apprend à dire le paſſé, à connoître le préſent, & à prédire l'avenir, donne encore beaucoup de célébrité au médecin, ſoit que les malades meurent ou qu'ils guériſſent ; car il eſt auſſi honorable de prédire la mort dans les maladies ſupérieures aux forces de la nature & des remedes, que de guérir celles qui ſont curables.

Toutes ces raiſons m'ont déterminé à choiſir parmi les œuvres d'Hippocrate, cette partie des diagnoſtics & des pronoſtics qu'il a traitée fort au long ; mais cet auteur n'eſt pas toujours facile à comprendre ; la préciſion de ſon ſtyle, jointe à l'obſcurité qui regne dans toutes les traductions qu'on en a faites, rempliſſent ſes écrits

d'une multitude de difficultés ; ce qui a occasionné jusqu'ici une foule de commentateurs qui ont presque tous cherché à rendre raison de ses principes, sans les expliquer ; ou, pour parler plus clairement, qui ont dit fort peu de choses en beaucoup de mots. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les commentaires de Claude Galien & de Louis Duret, qui tiennent tous deux le rang le plus distingué parmi les commentateurs. Ces auteurs ont écrit avec une diffusion capable de rebuter les lecteurs les plus intrépides ; ce seroit encore peu, s'il n'y avoit qu'une abondance de style à leur reprocher ; mais leurs écrits pechent malheureusement par d'autres endroits essentiels. Galien admet une théorie des quatre qualités, qu'il mêle abondamment par-tout ; & quand les textes d'Hippocrate résistent à ses principes, il ne se fait point de difficulté de donner au texte une tournure favorable à ses idées, & de faire quelquefois plier les faits sous son opinion. Louis Duret, fort instruit d'ailleurs dans la langue grecque, a suivi les traces de Galien dans son fameux commentaire sur les Coaques. Il a répandu par-tout la doctrine du médecin de Pergame, & a trouvé le secret de faire un grand livre, dans lequel la table est peut-être ce qu'il y a de mieux.

Il en eſt de même de tous ceux qui ont travaillé *ex profeſſo*, à éclaircir les Œuvres d'Hippocrate. Chacun a abondé dans ſes idées; & les textes qu'on avoit en vue d'éclaircir, en ſont quelquefois devenus plus obſcurs. Il y a même des interpretes qui ont dénaturé pluſieurs textes, au point de faire ſignifier aux uns des abſurdités, & aux autres un ſens tout-à-fait différent de celui d'Hippocrate. Ce ſont preſque toujours ces mauvaiſes interprétations qui ont ſervi de prétexte à ceux qui ont déclamé contre ce reſtaurateur de la médecine. Je ne dis point ceci pour faire le procès à perſonne, principalement aux deux célebres écrivains dont je viens de parler. Les excellentes choſes qu'on rencontre de tems en tems dans leurs ouvrages, dédommagent toujours le lecteur de ſes peines. Ces deux fameux médecins ſavoient au ſurplus aſſez bien la doctrine d'Hippocrate. Le cas qu'ils en ont fait dans leurs écrits, & le parti qu'ils en ont tiré, pour les maladies qui ont été confiées à leurs ſoins, prouvent ſuffiſamment qu'ils en connoiſſoient tout le mérite. C'étoit enfin deux grands hommes, dont les écrits ſeroient complétement bons, ſi les raiſonnemens ſpéculatifs en étoient diſtraits, & s'ils avoient abandonné aux expériences des ſiecles ſuivans quelques ſentences obſcures, dont

ils ont inconsidérément hasardé l'explication. Leurs livres seroient, à la vérité, beaucoup moins volumineux, mais on les liroit avec bien plus de plaisir, & ils ne périroient pas de vétusté, comme ils font aujourd'hui dans les bibliotheques avant que d'être seulement ouverts. La diffusion qui regne dans le commentaire de Duret, rend son ouvrage d'autant plus rebutant, qu'il est avec cela fort obscur ; qu'il y explique souvent toute autre chose que le texte, & qu'on est par conséquent forcé de le relire plusieurs fois pour en tirer un médiocre avantage.

J'ai encore trouvé dans les commentateurs un autre défaut qui me paroît être la source de tous les autres : c'est de n'avoir pas assez approfondi Hippocrate pour l'expliquer par lui-même. Cet auteur a établi des regles de pratique, qui ont toujours fait, & qui feront à jamais l'admiration des grands praticiens. Ces regles ne sont pas enfantées par l'opinion. Elles sont déduites immédiatement des faits, & n'en sont qu'un pur résultat. Si ces regles ne sont point comparées & pesées avec les faits, elles sont la plupart obscures, difficiles, & souvent impossibles à comprendre ; car on ne les a vues jusqu'ici cadrer parfaitement avec aucune théorie. Les faits dont je parle sont les quarante-deux histoires du premier & du

troiſieme livre des maladies populaires ; & les regles de pratique ſont les pronoſtics, les prorrhétiques, les coaques & les aphoriſmes. Tous les phénomenes des quarante-deux hiſtoires ſont réduits en principes dans ce que nous appelons ici les regles de pratique. Il m'a donc paru qu'en trouvant dans les hiſtoires la véritable place de chaque regle, tout le myſtere des Oracles de Cos étoit découvert, & qu'Hippocrate devenoit auſſi clair que s'il ſe fût commenté lui-même. C'eſt en effet à ce point que ſe bornoit tout ſon ſecret ; ſecret bien admirable, qui peut en deux mots conſoler une famille déſolée, qui pleure d'avance un tendre parent, dont elle croit la perte inévitable & prochaine. Raſſurez-vous, dit Hippocrate ; ce qui eſt pour vous un image de la mort, eſt pour moi une indication ſalutaire ; il arrivera dans tel tems une hémorrhagie, une ſueur, un flux de ventre, un vomiſſement, &c. & le malade ſera guéri.

Feu M. de Senac, premier médecin du Roi, avec qui j'ai eu occaſion de conférer ſouvent ſur cette matiere, n'eut pas plutôt ſenti l'utilité d'un ouvrage qui rappeleroit perpétuellement les faits aux préceptes, & qui des faits, en déduiroit les principes d'une maniere ſimple & indépendante de toute théorie, qu'à l'heure même il m'im-

posa cette tâche. Je ne me rendis point d'abord à son intention, tant parce que je n'imaginai pas qu'il parlât sérieusement, que parce que cet important ouvrage me paroissoit tellement rempli de difficultés, que je me crus de bonne foi hors d'état de pouvoir l'entreprendre avec quelque succès; mais ce respectable vieillard, qui m'honoroit de son amitié & de sa confiance, persista si long-tems dans la proposition qu'il m'avoit faite, & me la répéta tant de fois, en présence même des personnes les plus distinguées dans la médecine, qu'il me fit contracter cet engagement. Ce fut donc pour accomplir ma promesse que je commençai cet ouvrage dans le courant de Décembre 1770, précisément la veille du jour où mes larmes commencerent à couler pour lui.

Je souhaite que ceux qui le liront, le trouvent écrit dans un style conforme à leur goût, & qu'ils en retirent tout l'avantage que M. de Senac en concevoit; peut-être que s'il étoit encore, il en penseroit tout autrement; au surplus, les vrais praticiens qui connoissent la médecine grecque sont seuls en droit de l'apprécier, & je me suis fait une loi d'acquiescer au jugement qu'ils en daigneront porter. Quoique mon intention ait été de tout abréger, je n'ai cependant pu

épargner aux lecteurs des répétitions qui m'ont paru néceſſaires dans tous les cas où il s'eſt agi d'inſtruire & de convaincre : c'eſt ainſi que dans une démonſtration complette de géométrie, on ajoute pluſieurs fois une même quantité à d'autres, qu'on la ſouſtrait autant de fois, & que ſouvent on finit par la multiplier encore pluſieurs fois par d'autres, ſans que les géometres s'en ſoient jamais plaints. Cet inconvénient, ſi c'en eſt un, ne m'a point empêché de mettre un très-grand livre dans un petit. A l'égard du ſtyle, je me ſuis mis un peu plus à mon aiſe, parce que ces matieres m'ont paru trop graves pour être traitées comme un ouvrage d'amuſement ; elles ſont d'ailleurs ſi intéreſſantes par elles-mêmes, que j'ai cru devoir préférer la clarté & la ſimplicité de la diction à tout ce qui s'appelle tournure agréable.

Quant à ce qui concerne l'ancienne médecine, qui fait une des parties principales de ce diſcours, je crois avoir abondamment rempli cet objet, qui, ſelon mon plan, conſiſtoit à paſſer légerement ſur l'hiſtorique, & à ne m'attacher qu'aux principaux ſyſtêmes anciens, pour les mettre en parallele avec ceux de ce ſiecle ; j'oſe, malgré cela, me flatter que ceux qui ſavent l'hiſtoire de l'ancienne médecine trouveront dans cet

abrégé hiſtorique des choſes peu communes, & qu'ils y verront avec plaiſir, en petit, tout ce qu'ils ont pu voir d'eſſentiel, en grand, dans la multitude des auteurs qu'ils ont pu parcourir.

J'ai négligé, dans ce diſcours préliminaire, d'indiquer quelques époques qui ne m'ont pas paru relatives au plan du corps de l'ouvrage, parce que j'avois moins en vue l'hiſtoire des perſonnes, que celle des écrits analogues aux matieres que je traite, & aux principaux ſyſtêmes ſucceſſivement admis, rejetés & reproduits. Parmi les traits purement hiſtoriques, je n'ai fait mention que de ceux que j'ai jugé être les plus curieux, ou les plus intéreſſans. Si je n'ai point parlé des Arabes, c'eſt que je n'ai vu parmi eux que des copiſtes, ou des pharmaciens, & que je ne leur connois d'originaux que Rhazès, ſur la petite vérole, & un certain Lythotomiſte qui, au rapport de Proſper Alpin, faiſoit promptement & habilement, ſans inciſion, l'extraction des pierres de la veſſie, qui étoient d'une moyenne groſſeur; mais nous n'avons de ce dernier aucun écrit connu. J'ai auſſi laiſſé de côté les chimiſtes, parce qu'ils ont preſque tous rejeté la doctrine d'Hippocrate, & qu'ils ont beaucoup plus reculé l'art de guérir, qu'ils ne lui ont procuré d'avantages. J'aurois pu parler

des Fernel, des Baillou, des Houllier, des Jacotins, &c. qui ont eu la généroſité de ſecouer le joug des Arabes, pour rétablir en France la médecine grecque; mais j'ai penſé que tout ce que j'en aurois pu dire étoit trop connu, pour oſer en fatiguer le lecteur. Il y a une autre époque qui, pour être neuve, n'en eſt pas moins remarquable, & qui ſurpaſſe peut-être celle de la découverte de la circulation du ſang, à cauſe des avantages réels qu'elle a déjà faits à la pratique, & qu'elle lui procurera de plus en plus dans la ſuite; mais c'eſt aux ſiecles à venir à lui donner tout ſon prix. La précieuſe découverte, dont je veux parler, eſt due au docteur Pringle. Ce célebre (1) obſervateur a tellement épié la nature, qu'on peut en quelque façon dire qu'il l'a priſe ſur le fait dans les fermentations végétales, animales, &c. MM. *Macbride*, *Gaber*, & quelques autres ſavans, ont après lui continué, avec le plus grand ſuccès, des recherches ſur cette matiere, & ont de plus en plus enrichi la médecine, ſoit en découvrant, par la méthode du docteur Anglois, pluſieurs choſes utiles à la conſervation de la ſanté & à ſon rétabliſſement, ſoit en répandant, par leurs opérations, de nouvelles

(1) Maladies des armées, &c.

lumieres, qui ont ſuffoqué & anéanti la plupart des fauſſes théories dont ce ce ſiecle étoit infecté.

J'aurois pu, dans l'ouvrage que je préſente aujourd'hui, ne faire uſage que de mes ſeules obſervations, ſans me ſervir aucunement des hiſtoires du premier & du troiſieme livre des épidémiques; mais la crainte de jeter quelques ſoupçons dans l'eſprit de mes lecteurs, ſur l'authenticité des hiſtoires que j'ai recueillies, pour mon propre uſage, m'a fait changer d'avis: d'ailleurs, la quantité de fables que pluſieurs auteurs ambitieux ont débitées pour des vérités, dans le deſſein d'uſurper la réputation, ſeroit un motif raiſonnable pour inſpirer de la méfiance, & l'objet principal de cet ouvrage ne ſeroit point rempli; car le vrai plan que je me ſuis propoſé eſt non-ſeulement d'indiquer la ſource dans laquelle Hippocrate & ſes prédéceſſeurs ont puiſé toutes les belles ſentences qu'ils nous ont tranſmiſes ſur l'art de connoître le paſſé, le préſent & l'avenir, mais auſſi de puiſer comme eux dans la même ſource: or, il ne nous reſte plus de cette ſource qu'un précieux filet; ce ſont les quarante-deux hiſtoires qui nous ſont parvenues, malgré la révolution des tems & l'inconſtance des choſes humaines. Il étoit donc

naturel de leur donner la préférence, parce qu'étant unanimement reconnues légitimes, il ne restoit, pour achever de dévoiler le mystere des Oracles, qu'à en faire sortir les principes dans le goût qu'Hippocrate l'a pu faire lui-même.

Nous observerons à ce sujet, que Galien & les autres commentateurs ont encore manqué dans un point bien essentiel, qui est d'avoir prétendu que les histoires devoient être interprêtées par les pronostics, & en ce qu'ils n'ont même rempli cet objet que très-imparfaitement. Voici l'erreur : ce n'étoient pas les pronostics qui devoient expliquer les histoires ; mais il falloit voir par les histoires si les pronostics étoient vrais ; & pour lors, les histoires devenoient la preuve & le commentaire des pronostics.

Le célebre Prosper Alpin, dont nous avons loué plus haut la sagacité, a pris une route différente des commentateurs ordinaires ; il a rassemblé, par classes, la plupart des sentences éparses d'Hippocrate ; & après les avoir démontrées, comme théorêmes de géométrie, il les a distribuées par chapitres, & s'est ensuite servi des raisonnemens de Galien, pour leur donner de la force & de la liaison. Cet ouvrage est, comme nous l'avons dit ci-dessus, fort beau ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait la même utilité. Ce

n'eſt, à proprement parler, qu'une table bien combinée de quelques ſentences éparſes de la médecine grecque, qui n'entraîne avec elle aucune conviction ; ce n'eſt, en un mot, qu'une fort belle ſpéculation de pratique. Ceux qui liſent cet écrit n'en ſont guere plus avancés. La plupart des principes qu'il cite ſont obſcurs, fort difficiles à retenir, & encore plus mal aiſés à en faire l'application dans la pratique. Pour rendre cet ouvrage complet, il auroit fallu ajouter un exemple à chaque ſentence, & ſupprimer du corps de l'écrit tout le raiſonnement de Galien & des Arabes ; pour lors les exemples auroient frappé davantage ; l'empreinte ſeroit reſtée dans la mémoire, toute l'obſcurité auroit diſparu, & chacun, après une ou deux lectures, ſe ſeroit trouvé en état d'en faire une heureuſe application.

C'eſt autant pour éviter les inconvéniens, dont je viens de parler, que pour donner aux Oracles de Cos toute la clarté & l'utilité dont ils ſont ſuſceptibles, que je me ſuis déterminé à prendre la voie dont je viens de parler. L'ouvrage que je préſente n'eſt donc qu'une eſpece de commentaire, continuellement prouvé par des exemples ou des hiſtoires, deſquelles on tire des ſentences, ou enfin des ſentences confirmées par des hiſtoires ; & pour ne rien laiſſer à deſirer ſur le diagnoſtic & le

pronoſtic des matieres qui y ſont traitées, j'y ai ajouté des deſcriptions de maladies aiguës, copiées d'après nature. Comme j'ai eu en vue d'être utile à bien d'autres perſonnes qu'aux médecins, j'ai tâché de mettre ce livre à la portée de tout le monde. MM. les curés, & les autres eccléſiaſtiques ayant charge d'ame, y trouveront tout ce qu'il importe de ſavoir pour ne laiſſer mourir perſonne ſans les ſacremens; & MM. les chirurgiens y apprendront à connoître les maladies aiguës, à preſſentir leurs événemens, à faire des obſervations juſtes; &, dans le cas où ils pourroient avoir beſoin de conſeil, ils ſeront plus en état de bien inſtruire les médecins ſur la ſituation des maladies qu'ils verront, &c.

J'avois d'abord formé le projet d'écrire en latin, tant afin de m'épargner la peine d'une verſion fort difficile de textes & d'hiſtoires, que j'aurois copiées ſur quelques traductions latines, que parce qu'on n'exige plus, comme dans le ſiecle d'Auguſte, cette pureté dans le ſtyle des auteurs qui écrivent maintenant en latin; mais des amis m'ayant fait ſentir que tout ouvrage, écrit dans une langue familiere, étoit toujours mieux que dans une langue étrangere; qu'on écrivoit aujourd'hui bien rarement en latin; que mon écrit ne pourroit être lu & entendu que par

par peu de perſonnes ; qu'enfin, l'importance & l'utilité générale des matieres qui y ſont traitées, demandoient qu'il fût à la portée de tous les François ; ces raiſons & quelques autres ont achevé de me déterminer à écrire en notre langue. Je ſouhaite que l'exécution ſoit du goût de tout le monde.

J'ai diviſé l'ouvrage en trois ſections : la premiere contiendra de ſuite les hiſtoires des malades qui ſont morts ; la ſeconde, celles des malades qui ont recouvré la ſanté, & la troiſieme ſera une récapitulation des ſentences que j'aurai conclues dans les hiſtoires des deux ſections précédentes. Si l'on demande pourquoi je n'y ai point fait entrer les quatre principales conſtitutions d'Hippocrate, je répondrai qu'elles ſont indépendantes des hiſtoires, du moins ſelon le plan que j'ai adopté. Celles-ci apprennent à connoître les ſignes par leſquels on prédit les événemens qui doivent arriver dans les maladies aiguës ; les conſtitutions épidémiques indiquent les eſpeces de maladies qui doivent régner ; &, ſelon que les ſaiſons s'éloignent plus ou moins de l'état légitime, on prévoit en général ſi elles ſeront longues ou courtes, bénignes ou malignes, rares ou communes, & quelles ſont les eſpeces de tempéramens qui en ſeront plus ou moins

affectés. Il eſt vrai que j'aurois pu déduire des conſtitutions, une bonne bonne partie des aphoriſmes de la troiſieme ſection, qui ſont répétés dans l'excellent ouvrage qu'on attribue à notre auteur ſur l'air, les eaux & les lieux, & dans un autre ſur les humeurs qu'il faut purger; mais indépendamment du loiſir qui me manque, j'ai trouvé dans ce projet quelques empêchemens, qui m'ont fait remettre la partie à un autre tems. Le ſeul uſage que j'ai fait ici des conſtitutions, eſt d'en avoir extrait, en paſſant, quelques obſervations, pour établir ou confirmer certains principes de diagnoſtic & de pronoſtic.

Il me reſte à prévenir le lecteur, que je me ſuis ſervi de l'édition *in-fol.* des Œuvres d'Hippocrate, imprimées à Veniſe en 1737. Ceux qui ſeront curieux de vérifier les textes, & qui n'auront pas cette édition, pourront également ſe ſervir des autres, à cauſe de l'attention que j'ai eue d'indiquer le livre, la ſection, la page & la ligne. J'ajouterai enfin que je ne me ſuis pas toujours aſtreint à ſuivre ponctuellement la verſion des Cornarus: j'ai quelquefois préféré celle de Fœſius; d'autres fois celle de Duret, &c. & quand j'ai rencontré des textes obſcurs, ou peu ſatisfaiſans, je n'ai ſuivi ni les uns ni les autres; je m'en ſuis rapporté à mes ſeules idées. Au reſte,

la plupart des changemens que j'ai pu faire ne ſont, à proprement parler, que des explications ou de légers adouciſſemens dans le texte; j'ai fait, par exemple, quelques exceptions, ou reſtreint quelques propoſitions qui m'ont paru trop générales; & ſans altérer le fond de la ſentence, j'ai tâché de la mettre ſous un point de vue le plus conforme poſſible à l'obſervation journaliere, encore ne me ſuis-je permis cette licence que ſur un très-petit nombre. Je me ſuis d'ailleurs ſinguliérement attaché à rendre tous les textes avec le plus de clarté, de preciſion & de fidélité qu'il m'a été poſſible; & lorſque j'ai trouvé trop d'obſtacles à bien rendre en françois la penſée de l'auteur, j'ai pris ſur moi de franciſer des mots, & même des phraſes, parce que je n'ai voulu hâſarder aucun terme qui pût trop étendre ou reſtreindre le vrai ſens de l'orignal & de la choſe. Je ferai enfin remarquer que les cahiers d'Hippocrate ne nous ſont pas parvenus avec toute la netteté qu'ils pouvoient avoir au ſortir de ſes mains. On ſait que dans la langue grecque, une lettre, un accent, un trait placé mal-à-propos, peuvent en défigurer le ſens, & lui en donner un tout-à-fait oppoſé. Les variétés qu'on trouve dans les cahiers, prouvent donc que les copiſtes n'ont pas toujours été

bien exacts. J'ai penſé qu'il n'y avoit alors que l'expérience qui pût y remédier ; & c'eſt principalement cette bouſſole qui m'a guidé toutes les fois que j'ai rencontré des principes équivoques, altérés, ou peu conformes à l'obſervation journaliere.

LES ORACLES
DE COS.

SECTION PREMIERE,

QUI contient de suite les histoires des malades qui sont morts.

Il est honorable au Médecin de prédire la mort, ou de violentes douleurs.
Hippocrate, Malad. épidemiq. *liv.* 2, *sect.* 6.

HISTOIRE du premier malade des épidémiques d'Hippocrate. liv. 1, sect. 3.

PHILISCUS, qui demeuroit auprès des murs, se mit au lit dès le premier jour de sa maladie. La fievre fut aiguë, avec (*a*) sueur, & la nuit laborieuse. Philiscus.

SENTENCES tirées de cette histoire.

(*a*) *Les sueurs qui arrivent au commencement des maladies aiguës, sont symptômatiques & mauvaises.* Coac. sect. 3, pag. 434, n. 241.

Philiſcus. Le ſecond jour, il eut (*b*) un redoublement. Il ſe trouva enſuite un peu mieux d'un lavement qu'on lui donna ſur le ſoir, & paſſa la nuit aſſez tranquillement.

Le troiſieme jour, il parut (*c*) ſans fievre depuis le matin juſqu'à midi. Vers le ſoir, il eut une fievre aiguë, avec ſueur; ſa langue étoit ſeche: il étoit altéré; il rendit des urines (*d*) noires. La nuit fut mauvaiſe; il ne dormit pas; il eut un délire complet (*x*).

Le quatrieme jour, il eut un autre redoublement (*e*); les urines étoient encore

---

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*b*) *Les fievres aiguës qui ont leurs redoublemens en jours pairs, ſont les plus dangereuſes:* voyez les fievres ardentes de la troiſieme conſtitution épidémique d'Hippocrate.

(*c*) Le redoublement du ſecond jour ſuivi d'un mieux être le lendemain matin juſqu'à midi, nous donne lieu à conclure que *ce qui juge en mieux, ne doit pas paroître trop tôt.* Malad. Popul. liv. 2, n. 33.

(*d*) *Les urines noires annoncent des événemens ſiniſtres.* Liv. des Prénot. p. 400, n. 175.

Ces ſortes d'urines ſont les plus funeſtes de toutes, quand elles ſont accompagnées de quelques-autres mauvais ſignes: or il y avoit dans cette journée de la ſoif, de la ſéchereſſe à la langue, des ſueurs ſymptômatiques, des inſomnies, & un grand délire.

(*e*) *Quand la fievre redouble le ſecond jour, ſi*

noires : la nuit (*f*) fut meilleure, & les urines parurent d'une couleur moins mauvaise, Philiscus.

Le cinquieme jour, vers midi, il coula des narines quelques gouttes (*g*) de sang pur : les urines (*h*) furent variées, inégales,

---

Sentences tirées de cette histoire.

le troisieme étant plus doux, les malades sont bien tourmentés le quatrieme, ils sont attaqués très-dangereusement, & les Paroxysmes de cette espece sont ordinairement accompagnés ou suivis de frenesie. Coac. sect. 3, p. 434, n. 240.

(*f*) *Il ne faut pas se fier aux soulagemens qui arrivent contre la raison, parce qu'ils sont incertains & qu'ils ne durent pas long-tems.* Aphor. 27, sect. 2, p. 387.

C'est bien sans raison que Philiscus parut soulagé dans cette journée, puisque ses urines étoient noires l'instant avant, indépendamment des autres symptômes mortels qu'il éprouva pendant tout le cours de sa maladie, & dont nous verrons le détail au bas de cette histoire.

(*g*) *Quand les narines, dans les fievres aiguës, ne rendent que quelques gouttes de sang, c'est un signe très-mauvais.* Coac. sect. 1, p. 420, n. 72.

(*h*) *L'urine qui varie dénote le danger dans les maladies aiguës.* Coac. sect. 3, pag. 434, n. 254.

On entend ici par urine variable, celle qui est tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre, ou qui est quelquefois rendue claire, d'autres fois épaisse, ou enfin, celle qui est alternativement avec sédiment & sans sédiment. Lorsque ces

Philiſcus. ſans ſédiment : on y obſervoit ſeulement des ſuſpenſions rondes, diſperſées, ſemblables à l'humeur génitale. Un ſuppoſitoire lui fit rendre quantité de matieres flatulentes : la nuit fut bien laborieuſe ; il dormit peu ; il parla beaucoup & avec délire : toutes les extrêmités (*i*) devinrent froides ; la chaleur n'y revenoit plus. Il rendit derechef des urines noires ; il dormit peu : vers le commencement du jour, la voix lui (*k*) manqua ; il eut une ſueur froide : les extrémités devinrent livides (*y*).

Le ſixieme jour, vers midi, il mourut (*l*).

Sentences tirées de cette hiſtoire.

ſortes d'urines ne ſont pas d'ailleurs d'une bien mauvaiſe qualité, & qu'il y a quelques autres bons ſignes, elles indiquent ſeulement de la longueur.

(*i*) *Quand la tête, les pieds, les mains deviennent froids, dans les maladies aiguës, c'eſt une marque de grand danger ; & ſi la chaleur n'y revient plus, la maladie eſt ſans reſſource.* Coac. ſect. 3, p. 432, n. 83 ; Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 84, & liv. des Prénot. p. 399, n. 122.

(*k*) *Les malades bien affoiblis qui perdent la parole, ſont proche de la mort.* Coac. ſect. 1, p. 425, n. 346, & Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 32.

(*y*) *Lorſque dans les maladies aiguës, les ongles & les doigts deviennent livides, c'eſt un ſigne bien mortel.* Liv. des Prénot. p. 399, n. 126.

(*l*) *Il eſt aiſé de connoître quand les malade*

Philiſcus.

Durant tout le cours de ſa maladie, la reſpiration avoit été entre-coupée (*m*), rare & grande, la rate s'étoit élevée en tumeur (*n*) ronde; il eut des ſueurs froides (*o*) juſqu'à la fin, & des redoublemens en jours pairs.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

doivent bientôt mourir; car ils ſont dès le commencement de leurs maladies, fatigués de veilles, d'inquiétude, d'anxieté, de délire; ils ont encore la reſpiration difficile, laborieuſe, & pluſieurs autres mauvais ſignes. Liv. des Prénot. p. 402, n. 319.

(*m*) *La reſpiration entre-coupée eſt un ſigne très-mauvais.* Coac. ſect. 2, p. 425, n. 6.

(*n*) *Les tumeurs & douleurs aux hypocondres, ſont bien pernicieuſes.* Coac. ſect. 3, p. 426, n. 35.

(*o*) *Les ſueurs froides ſont mortelles dans les maladies aiguës.* Coac. ſect. 3, p. 434, n. 240.

(*x* & *m*) *Lorſque dans une fievre continue il y a du délire, & de l'embarras dans les organes de la reſpiration, c'eſt un ſigne mortel.* Aph. 50, ſect. 4: *voyez auſſi les* Prorrh. *les* Coac. *& le* livre des Prénot.

Examen du commentaire de Galien ſur cette hiſtoire.

La ſueur du premier jour, dit Galien, ne fit point ceſſer la fievre; le troiſieme, les urines étoient noires: il y avoit donc lieu de penſer, dès le troiſieme jour, que la maladie ſeroit mortelle,

Philiſcus. par cette regle, que *les décrétoires* (1) *qui ne jugent pas, annoncent que la maladie ſera mortelle, ou d'un jugement difficile.* Le ſang qui coula des narines, acheva de décider ..... il paroît par cet expoſé, que Galien regardoit les premier, troiſieme & cinquieme jours de la maladie de Philiſcus, comme des jours décrétoires, ce qui n'eſt pas exact, car les redoublemens étant dans les jours pairs, les décrétoires devoient néceſſairement arriver ces jours-là, tel que le quatre, le ſix, le huit, &c. ainſi qu'Hippocrate le dit (2) formellement.

Dès qu'il y avoit tant de cauſes légitimes de cette mort qui arriva le ſixieme jour, pourquoi y en ſubſtituer une fauſſe ? Il n'y a pas de plus ſûr moyen pour embarraſſer les jeunes gens, & les induire en erreur, que de leur prouver une vérité par de mauvaiſes raiſons, ſur-tout quand il s'en préſente tant de bonnes.

---

(1) Malad. Popul. d'Hippocrate, liv. 2, ſect. 1, p. 308, n. 35.

(2) Malad. Popul. liv. 1, ſect. 3, p. 432, n. 35.

Histoire du ſecond Malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 3.

Silénus. Silénus, qui demeuroit proche les enfans d'Eualcide, après bien des fatigues, des excès de vin & des exercices outrés, fut attaqué de la fievre.

Il eut d'abord mal (*a*) aux reins, une pésanteur à la tête, & une tension douloureuse (*b*) au cou. Le premier jour, il rendit par les selles une abondance de bile (*c*) pure, écumeuse (*d*) & forte en couleur; les urines étoient noires, & déposoient un sédiment noir (*e*): il fut altéré; Silénus.

Sentences tirées de cette histoire.

(*a*) *La douleur des lombes rend les fievres bien graves.* Coac. sect. 2, p. 427, n. 114.

(*b*) *La tention douloureuse au cou est très dangereuse dans toutes les maladies aiguës: mais elle est encore plus redoutable dans toutes celles où l'on craint qu'il ne survienne du délire.* Coac. sect. 2, p. 425, n. 26.

(*c*) *Les douleurs des lombes dans la fievre, occasionnent bien souvent des déjections liquides.* Coac. sect. 1, p. 419, n. 23.

Il ne faut pas prendre cette sentence à la lettre; car il peut fort bien se faire que la douleur des reins soit plutôt un signe, ou même un effet de la diarrhée qui se prépare, au lieu d'en être la cause.

(*d*) *Toutes déjections bilieuses & mousseuses, sont mauvaises & suspectes dans les maladies aiguës, principalement à ceux qui ont des douleurs de reins.* Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 71, & Coac. sect. 3, p. 423, n. 223, 230 & 232.

(*e*) *Toute urine noire est pernicieuse, mais celle qui dépose un sédiment noir, l'est encore plus.* Coac. sect. 3, p. 434, n. 266.

Silénus. ſa langue (*f*) devint ſeche ; il paſſa la nuit (*g*) ſans dormir.

Le ſecond jour, la fievre fut aiguë ; les déjections plus copieuſes, plus ténues (*h*), écumeuſes ; les urines furent noires, la nuit laborieuſe ; il ſurvint un peu de délire.

Le troiſieme jour, il eut un redoublement, une tenſion (*i*) molle aux deux hypocondres, qui s'étendoit juſqu'à l'ombilic : les déjections furent ténues & noi-

---

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*f*) *La langue deſſéchée, raboteuſe, indique la phrénéſie.* Coac. ſect. 2, n. 150.

(*g*) *Quand un malade ne dort, ni le jour ni la nuit, ſi cette inſomnie n'eſt pas occaſionnée par de grandes douleurs, c'eſt une marque que le délire arrivera.* Liv. des Prénot. p. 399, n. 136, & Coac. ſect. 3, p. 432, n. 105.

(*h*) La grande ténuité étant un ſigne de grande crudité, il réſulte que cette maladie devoit être mortelle ou fort longue, parce que dans ce cas la coction ne ſe fait point, ou ſi elle ſe fait, ce n'eſt que très-difficilement & en beaucoup de tems.

(*i*) Comme Hippocrate ne parle plus des douleurs aux reins, que Silenus avoit le premier jour, il eſt probable que cette humeur avoit abandonné les lombes, & avoit réflué au diaphragme, ou vers les parties internes du foie & de la rate, ce qui faiſoit paroître cette tenſion ſans dureté extérieure ; par conſéquent,

ràtres; il ne dormit point pendant la nuit; il parloit beaucoup; il rioit (*k*), chantoit & ne pouvoit plus se contenir. Silénus.

Le quatrieme jour, même (*l*) état.

Le cinquieme, les déjections étoient pures, bilieuses, luisantes & (*m*) grasses; les urines (*n*) ténues & (*o*) transparentes.

Le sixieme jour, il sua un peu autour de la tête (*p*); les extrémités devinrent

---

Sentences tirées de cette histoire.

les douleurs des lombes, ou des parties inférieures qui remontent vers le diaphragme, mettent les malades dans le plus grand danger. Liv. des Prénot. p. 401, n. 289.

(*k*) *Quand le délire survient au commencement des fievres, c'est un signe mortel, à moins que le malade ne soit bien robuste & qu'il n'ait d'autres bons signes.* Prorrh. liv. 2. n. 23,

(*l*) *Quand le troisieme jour des maladies aiguës est accompagné de symptômes, ou des signes dangereux, si le quatrieme lui ressemble, c'est un signe bien pernicieux.* Régime des maladies aiguës, sect. 4, p. 377, n. 175.

(*m*) *Les déjections bilieuses & grasses, sont mortelles.* Coac. sect. 3, p. 436, n. 384.

(*n*) *Les urines blanches & transparentes sont d'un très-mauvais présage, sur-tout chez les phrénétiques.* Coac. sect. 3, p. 434, n. 263.

(*o*) *L'urine noire, trouble, qui devient ténue, bilieuse, ou transparente, est des plus funestes.* Coac. sect. 3, p. 434, n. 254.

(*p*) *Les petites sueurs qui paroissent seulement au-*

Silénus. froides & (*q*) livides : il eut beaucoup (*r*) d'agitation ; il n'alla point à la garde-robe (*s*) ; les urines (*t*) s'arrêterent ; la fievre étoit toujours aiguë.

Le ſeptieme jour, il fut ſans parole ; la chaleur ne revint point aux extrémités ; il n'urina (*v*) pas.

Le huitieme jour, il ſortit par tout le

Sentences tirées de cette hiſtoire.

tour de la tête ou du cou, ſont bien mauvaiſes : car elles annoncent la mort dans les maladies aiguës, & de la longueur dans celles qui ſont moindres. Liv. des Prénot, p. 389, n. 75 ; Coac. p. 439, n. 239, & Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 56.

(*q*) Nous avons vu dans l'hiſtoire de philiſcus, le danger qui réſulte des extrémités froides & livides.

(*r*) *Quand les extrémités deviennent froides dans la fievre, & qu'il y a en même tems ſueur à la tête, impatience, inquiétude ou grande agitation, c'eſt un ſigne d'autant plus pernicieux, qu'il indique la phrénéſie actuelle.* Prorrh. liv. 1, text. 26.

(*s*) Nous verrons bientôt pourquoi il n'alla point à la ſelle.

(*t*) *La ſuppreſſion d'urine eſt mortelle dans les maladies aiguës, ainſi que celle qui ſurvient à la ſuite d'un refroidiſſement.* Coac. ſect. 3, p. 435, n. 306.

(*v*) Le danger des ſymptômes de ce jour a été ſuffiſamment prouvé dans l'hiſtoire de Philiſcus.

corps une sueur froide avec des exanthemes (*x*) rouges, petits, ronds, pustuleux, qui ne vinrent point à suppuration. On lui donna un suppositoire, qui lui fit rendre avec douleur (*y*) beaucoup d'excrémens ténus, cruds; il rendit aussi, avec douleur, une urine (*z*) mordicante : les extrémités Silénus.

Sentences tirées de cette histoire.

(*x*) Nous avons aussi fait voir combien sont pernicieuses les sueurs froides, ainsi que les urines ténues & transparentes. Nous ajouterons ici, que *quand il survient dans les fievres continues des pustules par tout le corps, qui ne suppurent pas, c'est un signe mortel, à moins qu'il ne se forme ailleurs un abcès qui rende une bonne quantité de pus louable.* Coac. sect. 1, p. 421, n. 147.

(*y*) *Les douleurs de la vessie sont formidables dans les fievres continues : car elles suffisent pour faire mourir ; & pendant quelles subsistent, les malades ne vont point à la selle, ou s'ils y vont, c'est avec des efforts douloureux.* Liv. des Prénot. p. 401, n. 297.

(*z*) *Toute urine qu'on rend avec douleur, & en petite quantité, est d'un fort mauvais augure.* Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 77, 78 & 79, & Coac. sect. 3, p. 435, n. 318.

Il est probable que l'urine qu'il rendit ce jour-là, avec douleur & cuisson, provenoit d'une inflammation dans la vessie, qui s'y étoit formée par l'éruption de quelque pustule en cette partie, ou d'une grande acrimonie de l'urine, qui cause bien souvent des ardeurs dans les fievres miliaires.

Silénus. recouvrerent un peu de chaleur ; il eut quelques petits ſommeils, des aſſoupiſſemens paſſagers ; il fut ſans parole, & ſes urines furent derechef ténues & tranſparentes.

Le neuvieme jour, il étoit dans (*aa*) le même état.

Le dixieme, on ne put lui faire prendre (*bb*) aucune boiſſon : il tomba dans l'aſſoupiſſement (*cc*) : ſon ſommeil étoit fort léger : ſes déjections ſemblables aux précédentes : ſes urines furent copieuſes, épaiſſes, avec un ſédiment blanc, qui (*dd*) reſſembloit à

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*aa*) C'eſt-à-dire, qu'il y avoit continuation de ſignes & de ſymptômes funeſtes.

(*bb*) *Les délires les plus pernicieux, ſont ceux pendant leſquels les malades refuſent de prendre les choſes néceſſaires à la vie, tels que les alimens & la boiſſon, car s'ils perſévérent, la mort eſt inévitable.* Coac. ſect. 1, p. 421, n. 128.

Quand la faculté appétitrice eſt éteinte, c'eſt une marque que la nature eſt dans l'impuiſſance abſolue de faire aucune eſpece de digeſtion & de nutrition. Si ce ſymptôme perſévere, cela ſignifie qu'il n'y a plus de reſſource, à cauſe de l'impoſſibilité de ſoutenir ou de réparer les forces qui ſe conſument à vue d'œil.

(*cc*) *L'aſſoupiſſement eſt dangereux par-tout, mais il eſt pernicieux, lorſqu'il eſt accompagné de ce refroidiſſement.* Coac. ſect. 1, p. 423, n. 252 & 268.

(*dd*) *Les urines qui dépoſent un ſédiment blanc,* de

de l'orge groſſiérement moulu : les extré- Siléne.
mités redevinrent froides.

Le onzieme jour, il (*ee*) mourut.

Il eut, depuis le commencement juſqu'à la fin, une reſpiration rare (*ff*) & grande, avec des palpitations perpetuelles aux hypocondres (*gg*) ; il étoit âgé (*hh*) d'environ vingt ans.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

ſemblable à de l'orge groſſiérement moulu, ſont bien dangereuſes. Coac. ſect. 3, p. 434, n. 254.

(*dd*) *Cette urine dont le dépôt reſſemble à de l'orge groſſiérement moulu n'étoit-elle pas une marque de l'affection puſtuleuſe ou galeuſe de la veſſie?* Aphor. 77, ſect. 4, p. 391.

(*ee*) Cet événement nous fait voir que les maladies qui ſe déclarent après des excès de vin & de travail, ſont des plus dangereuſes, & que par conſequent, lorſqu'il regne des maladies populaires, on ne ſauroit apporter trop d'attention dans le régime & dans l'exercice pour les éviter, ou du moins, pour ſe mettre à l'abri du danger, quand elles attaquent.

(*ff*) *La reſpiration rare & grande, eſt un ſigne bien funeſte, qui annonce preſque toujours la phrénéſie, ou les convulſions.* Coac. ſect. 2, p. 425, n. 6.

(*gg*) *Les palpitations ou pulſations qui ſurviennent aux hypocondres, ou vers la région ombilicale, pendant les maladies aigues, ſont mauvaiſes & annoncent le délire.* Coac. ſect. 2, p. 426, n. 55, 82 & 86.

(*hh*) Il y a grande apparence que ce ma-

Silénus.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

lade ne ſeroit pas ſi allé ſi loin, avec tant de ſymptômes mortels, ſi ce n'eût été la jeuneſſe.

HISTOIRE du quatrieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 3.

La femme de Philinus.

LA femme de Philinus, à Thaſe, étant heureuſement accouchée d'une fille, & les lochies ayant coulé convenablement, ſe trouvoit aſſez bien, lorſque vers le quatorzieme jour, elle fut attaquée d'une fievre violente avec (*y*) friſſon : elle eut, depuis le commencement (*z*), mal à l'eſtomac & à l'hypocondre (*a*) droit ; elle ſentit des douleurs dans la région de la matrice ; ſes

---

SENTENCES tirées de cette hiſtoire.

(*a*) *Lorſqu'il n'y a qu'un hypocondre affecté, la douleur eſt bien plus dangereuſe du côté droit, que du côté gauche.* Coac. ſect. 2, p. 426, n. 36, à cauſe du foie dont les fonctions ſont beaucoup plus eſſentielles que celles de la rate.

(*b.y.*) *La ſuppreſſion des lochies annonce un cas plein de difficultés & de dangers : mais lorſqu'elle eſt jointe au friſſon, c'eſt un ſigne des plus pernicieux, ſur-tout quand il y a douleur à l'hypocondre.* Coac. ſect. 3, p. 433, n. 152.

(*c*) *Les douleurs de tête bien aiguës occaſionnent quelquefois des convulſions.* Coac. ſect. 1, p. 423, n. 252.

La femme de Philinus.

purgations (*b*) s'arrêterent ; un peſſaire lui procura du ſoulagement ; mais les douleurs de la (*c*) tête, du cou (*d*) & des lombes (*e*) continuoient : elle ne (*x*) dormoit point : les extrémités (*f*) étoient froides ; elle étoit altérée : le ventre (*f*) étoit brûlant, & les déjections bien modiques : les urines étoient dans les commencemens ténues (*g*) & ſans couleur.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*a. c.*) *Quand il y a tenſion à l'hypocondre, & en même tems douleur à la tête & à l'eſtomac, c'eſt une marque de malignité.* Prorrh. liv. 1, p. 406, n. 95.

(*d*) *Les douleurs du cou ſont quelquefois les avant-coureurs des convulſions.* Prorrh. liv. 1, ſect. 3, text. 21 ; ou bien liv. 1, text. 116.

(*e. c. z.*) *La douleur des lombes jointe à celle de la tête & de l'eſtomac, annonce ſouvent des convulſions.* Prorrh. liv. 1, ſect. 3, text. 14 ; ou bien liv. 1, text. 109.

(*x*) Nous avons obſervé ci-deſſus que les veilles attirent preſque toujours le délire ; nous ajouterons ici *qu'elles diſpoſent aux convulſions, principalement les femmes & les enfans.* Aphor. 18, ſect. 7, p. 395 ; liv. des Prénot. p. 403, n. 396 ; & Malad. popul., ſeconde conſtitution, p. 300, n. 104 & 105.

(*f. f.*) *C'eſt un fort mauvais ſigne quand un malade a les extrémités froides, & le ventre brûlant.* Liv. des Prénot. p. 399, n. 122.

(*g*) *L'urine ténue & ſans couleur, indique dans les*

La femme de Philinus.

La nuit du ſixieme jour, elle délira (*h*) beaucoup, & revint enſuite à elle-même.

Le ſeptieme jour, elle eut ſoif; ſes déjections furent bilieuſes (*i*), & hautes en couleur.

Le huitieme jour, elle eut un nouveau friſſon: la fievre étoit aiguë: elle éprouva (*k*) pluſieurs convulſions avec douleur: ſon délire étoit grand; elle ſe leva, après avoir reçu un ſuppoſitoire, & rendit beaucoup de matiere avec de la bile: elle ne dormit point.

Le neuvieme jour, les convulſions la reprirent (*ſ*).

Sentences tirées de cette hiſtoire.

commencemens d'une maladie que le jugement ſera bien difficile. Coac. ſect. 3, p. 434, n. 225.

(*h*) *Les grands délires précedent aſſez ſouvent les convulſions.* Coac. ſect. 1, p. 422, n. 221.

(*i*) *Les déjections bilieuſes, abondamment colorées, ſont très-ſuſpectes.* Coac. ſect. 3, p. 435, n. 336.

(*k*) *Les convulſions qui arrivent pendant la fievre ſont un ſymptôme bien pernicieux.* Coac. ſect. 2, p. 428, n. 1.

On pouvoit dès cet inſtant prédire la mort, d'autant plus qu'il y avoit dans ce redoublement une augmentation de ſymptômes très-graves, tels que l'inſomnie, le grand délire & le friſſon, qui fut une fauſſe démarche de la nature pour provoquer une criſe.

(*ſ*) Cette continuation de ſymptômes mortels

La femme de Philonus.

Le dixieme, ſa connoiſſance revint un peu (*l*).

Le onzieme, elle dormit, & ſe reſſouvint de tout ; mais peu après ſon délire recommença : elle urinoit rarement & avec convulſion : elle rendoit beaucoup d'urine à la fois ; mais il falloit chaque fois l'en faire (*m*) ſouvenir : l'urine qu'elle rendoit étoit épaiſſe & blanche, comme celle dont on a remué le ſédiment : elle ne dépoſoit point ; ſa couleur & ſa conſiſtance étoient ſemblables à l'urine des jumens.

Le quatorzieme jour, elle eut des palpitations par tout (*n*) le corps ; elle parla beaucoup ; ſa connoiſſance lui revint un

---

Sentences tirées de cette hiſtoire.

& l'état de grande crudité ſans apparence d'aucun bon ſigne, faiſoient de plus en plus déſeſpérer de la guériſon.

(*l*) *Tout mieux-être qui ſurvient ſans aucune marque de coction, ou avec de mauvais ſignes, ne ſignifie que du danger.* Coac. ſect. 1, p. 420. n. 62.

(*m*) *Ceux qui oublient d'uriner, ou qui n'urinent que quand on les avertit, ſont dans le plus grand danger, & l'urine qu'ils rendent reſſemble très-ſouvent à celle dont on a remué le ſédiment.* Coac. ſect. 3, p. 435, n. 310.

(*n*) *Ceux qui palpitent par-tout le corps, perdent ſouvent la parole, & meurent en cet état ſans pouvoir la recouvrer.* Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 41, & Coac. ſect. 2, p. 427, n. 161.

La femme de Philinus.

peu ; mais elle retomba presqu'aussi-tôt dans le délire.

Le dix-septieme jour, elle ne parloit plus.

Le vingtieme, elle (*o*) mourut.

Sentences tirées de cette histoire.

(*o*) Quoique les accouchemens ne soient pas de vraies maladies, l'expérience fait cependant voir que les femmes ont besoin, durant leurs couches, de ménagement & de précaution pendant un tems quelconque. Ce tems est plus ou moins long ; il dépend de l'âge, de la saison & de la force des accouchées ; il dépend aussi des fatigues & tourmens qu'elles ont pu endurer pendant l'accouchement, & de quelques-autres circonstances qui l'ont pu précéder, accompagner ou suivre. Hippocrate a trouvé que *les jours où elles sont jugées, pour la vie, ou pour la mort, sont préciſément les mêmes que ceux des maladies aiguës ; savoir, le quatrieme, le septieme, le quatorzieme, le vingtieme, &c.* Liv. des Prénot. p. 402, n. 325.

Cette femme, qui tomba malade dans un tems où la plupart des autres sont communément hors de danger, s'étoit probablement livrée à quelqu'imprudence considérable, puisqu'elle fut dès le commencement violemment & dangereusement attaquée. Nous observerons cependant que malgré tous les symptômes graves des six premiers jours, il n'y avoit point encore lieu à désespérer : mais le septieme, qui est un jour remarquable, ayant été accompagné de soif & de déjections suspectes, commençoit déjà par ce surcroit de symptômes, à bien affoiblir l'espérance ;

La femme de Philinus.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

le friſſon du huitieme jour étoit affligeant; les convulſions du huit & du neuf y mirent le comble. Il ne pouvoit donc plus y avoir qu'une bien foible lueur d'eſpérance dans le onzieme ſuivant. Or, tout étant devenu pire en cette journée, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſoit morte le vingtieme.

HISTOIRE du ſeptieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 1.

Erasinus.

ERASINUS, qui demeuroit auprès du torrent de Bootas, fut attaqué, après ſouper, d'une fievre violente: il paſſa la nuit dans le (*a*) trouble & dans (*b*) l'agitation. Le lendemain, qui étoit encore le premier jour, il fut aſſez tranquille; mais la nuit fut bien laborieuſe.

Le ſecond jour, tout redoubla: il eut du délire pendant la nuit.

Le troiſieme jour, il fut très-tourmenté, & délira beaucoup.

SENTENCES tirées de cette hiſtoire.

(*a*) Si les veilles, comme nous l'avons obſervé dans les hiſtoires précédentes, attirent le délire, & diſpoſent aux convulſions, à plus forte raiſon quand il y a avec cela de l'agitation, du trouble & un mal-être laborieux.

(*b*) *Les inquiétudes, l'agitation & le ſommeil turbulent, ſont bien ſouvent ſuivis de convulſions.* Coac. ſect. 1, p. 421, n. 105.

Erasinus. Le quatrieme jour fut des plus fâcheux : il ne dormit point (*c*) pendant la nuit ; il rêva & discourut beaucoup : ensuite, tout devenant pire, il fut agité de craintes, d'idées effrayantes (*d*), & funestes : il supporta son mal bien difficilement.

Le cinquieme jour, il eut du calme dans la matinée : sa connoissance étoit bonne ; mais avant midi, il entra dans un délire (*f*) furieux, & ne se possédoit plus, les extrémités devinrent froides & livides : les urines étoient crues.

Il mourut au coucher du soleil.

Ce malade avoit une fievre accompagnée de sueur (*g*) qui continua depuis le com-

---

Sentences tirées de cette histoire.

(*c*) *Ceux qui ne dorment point, ou qui ayant un sommeil agité, turbulent, sortent entierement de leur affette ordinaire, sont très-dangereusement attaqués, & leurs maladies ne finissent guere sans convulsions, soit qu'il y ait de la sueur, ou non.* Coac. sect. 1, p. 421, n. 107; & Prorrh. liv. 1, p. 407, n. 169.

(*d*) *Les idées tristes & effrayantes dans les maladies graves, occasionnent très-souvent des convulsions.* Coac. sect. 1, p. 419. n. 5.

(*f*) Nous avons fait voir plus haut que *les délires furieux ou féroces finissent rarement sans convulsions.* Voyez la note (*h*) de l'histoire précédente.

(*g*) *Quand la sueur survient aux fébricitans, si la fievre ne quitte pas, c'est une très-mauvaise marque.* Liv. des Prénot. p. 383, n. 90.

mencement jusqu'à la fin (*h*) : les hypocondres étoient élevés (*i*), tendus & douloureux : il rendoit des urines (*k*) noires, avec des suspensions rondes, qui nageoient sans tomber au fond du vase. Au surplus, il alloit à la selle, & rendoit des excrémens : la soif étoit continuelle, sans cependant être ardente : il mourut dans la sueur & dans les convulsions (*l*). Erasinus.

Sentences tirées de cette histoire.

Lorsqu'avec ce symptôme, la fievre augmente, le danger est par conséquent plus grand.

(*h*) *Les sueurs symptômatiques sont dans les commencemens occasionnées par la vigueur de la fievre ou de l'inflammation, & vers la fin, par le dépérissement des forces du corps.* Liv. des Prénot. p. 398, n. 81.

(*i*) *Les hypocondres élevés, météorisés avec tension douloureuse au commencement d'une fievre, annoncent que la maladie se terminera bientôt par la mort.* Liv. des Prénot. p. 398, n. 82.

(*k*) *Les urines noires, sans couleur ou avec suspension, indiquent la frénésie lorsque les malades sont en sueur, agités, & qu'ils ne dorment point.* Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 6.

(*l*) Enfin nous conclurons de ce qui s'est passé pendant cette maladie, que *ceux qui ne dorment point, qui sont tourmentés par la soif, par le délire, par les sueurs symptômatiques, qui rendent des urines d'une mauvaise qualité, & qui supportent difficilement leur maladie, sont dans le plus grand danger.* Prénot. liv. 2, text. 56.

Eraſinus.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*x*) *Si dans l'état de crudité, un ſoulagement ſuccede tout-à coup à des ſignes & à des ſymptômes pernicieux, c'eſt une marque de mort prochaine.* Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 70.

Nous voyons bien ſouvent des lueurs de cette eſpece dans les maladies mortelles; mais peu de tems après les malades retombent dans les mêmes dangers, ou dans un état pire qu'auparavant, & meurent enſuite: c'eſt ce qui arriva à Eraſinus; car dans la même matinée, le délire étant devenu furieux, & les extrémités froides & livides, il mourut dans la frénéſie & dans les convulſions, vers le cinquieme jour de ſa maladie, conformément aux pronoſtics des premiers jours. Par conſéquent *ceux qui, dans les fievres très-aiguës, ſont d'abord tourmentés de ſymptômes & de ſignes très-mauvais, périſſent vers le quatrieme jour, ou plutôt.* Liv. des Prénot. p. 402, n. 305.

Dès que les redoublemens arrivoient les jours pairs, que le troiſieme fut mauvais, & que le quatrieme le ſurpaſſa en malignité, il étoit moralement impoſſible, qu'avec tous les autres ſignes pernicieux qui environnoient ce malade de toute part, il put ſe tirer d'affaires.

HISTOIRE du neuvieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 3.

Criton. CRITON, à Thaſe, fut, en ſe promenant, ſubitement attaqué d'une forte dou-

Criton.

leur au gros doigt (*a*) du pied. Il se coucha le même jour : il avoit de l'horreur, du dégoût, des nausées : il se réchauffa un peu, & il délira (*b*) pendant la nuit.

Le deuxieme jour, il rendit une grande quantité (*c*) de bile (*d*) pure. Tout le pied s'enfla, avec rougeur & tension, jusqu'au talon. On y apperçut des phlictenes noires : la fievre devint plus aiguë : il eut un délire

---

Sentences tirées de cette histoire.

(*a*) *Quand la matiere morbifique est copieuse, maligne, ou très-acrimonieuse, & qu'elle se jette sur un petit organe incapable de la contenir toute, elle reflue ordinairement vers les visceres & met les malades dans le plus grand danger.* Malad. Popul. liv. 2, sect. 1, p. 308, n. 51.

(*b*) *Lorsqu'au commencement des fievres continues un membre devient perclus, ou affecté d'une très-vive douleur, si le délire survient le malade périra, à moins qu'il n'y ait quelqu'autres bons signes, tels que de la jeunesse, une constitution robuste & vigoureuse.* Prorrh. liv. 2, text. 23.

(*c*) *Toute déjection bien abondante abat les forces, & cause des défaillances.* Coac. sect. 3, p. 435, n. 340.

(*d*) *Hippocrate blâme par-tout les déjections de bile pure, c'est-à-dire, de celle qui n'est aucunement mêlée de pituite, & qui, par cette raison, est la plus haute en couleur.* Coac. sect. 3, p. 435, n. 323, 331 & 332; *ibid.* p. 436, n. 352 & 385.

Criron. furieux, & mourut dans (*e*) cette journée.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*e*) Cette hiſtoire nous fournit une exemple de ces morts promptes, qui ne donnent pas au Médecin le tems de réfléchir pour appliquer dès remedes: par conſéquent toutes les fois qu'une vive douleur ſe fait ſentir tout-à-coup dans une partie quelconque, avec nauſées, dégoût & délire, le Médecin doit annoncer que la maladie ſera des plus dangereuſes; & ſi dans les jours ſuivans la fievre & le délire augmentent, s'il ſurvient des phlyctenes noires, ou quelques-autres indices de gangrene, il prédira la mort qui arrivera plus ou moins promptement, ſelon les forces de la nature & la véhémence des ſymptômes.

HISTOIRE du onzieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 3.

La femme de Droméades. LA femme de Droméades, après être heureuſement accouchée d'une fille, fut le lendemain ſaiſie d'un friſſon & d'une fievre aiguë. Elle commença dès cette journée à ſentir des (*a*) douleurs à l'hypocondre

SENTENCES tirées de cette hiſtoire.

(*a*) *Les fievres qui commencent avec douleur aux hypocondres, annoncent de la malignité.* Coac. ſect. 1, p. 420, n. 42.

Les Praticiens appellent fievres malignes, toutes celles qui ſont accompagnées d'un grand danger

droit : elle eut des envies de vomir, du (*b*) dégoût & beaucoup (*c*) d'agitation : elle ne dormit point (*c*) ; ſa reſpiration étoit rare (*c*), grande & ſoudainement entrecoupée (*d*). La femme de Droméades.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

de mort, ou qui, nonobſtant un bon traitement, ne guériſſent que très-difficilement : les fievres peſtilentielles ſont celles dans leſquelles on n'a preſque point d'eſpérance de guériſon. On guérit néanmoins quelques-uns de ceux qui en ſont attaqués, mais beaucoup plus rarement que quand les fievres n'ont que le degré de malignité ordinaire, c'eſt-a-dire, qu'elles ne ſont que ce que l'on appelle communément *malignes;* de ſorte que les fievres purement aiguës ſont toujours accompagnées de danger, les fievres malignes d'un plus grand, & les peſtilentielles d'un très-grand.

(*b*) La perte de l'appétit eſt aſſez ordinaire dans toutes les fievres, & ne ſignifie rien par elle-même : mais l'*averſion conſtante pour tous les alimens, jointe à d'autres mauvais ſignes, eſt un ſymptôme très-fatal.* Malad. popul. l. 1, ſect. 2, p. 299, n. 65; *ibid.* l. 3, p. 320, n. 80.

(*c. c. c.*) *L'agitation, les veilles & la reſpiration rare & grande, pronoſtiquent le délire & quelquefois les convulſions.* Coac. ſect. 2, p. 425, n. 2; & l. des Prénot. p. 399, n. 136.

(*d*) *La reſpiration rare, grande & entrecoupée dans les maladies aiguës, eſt un fort mauvais ſigne, qui indique la mort ou les convulſions.* Coac. ſect. 2, p. 25, n. 7; & Aphor. 68, ſect. 4.

On entend par reſpiration entrecoupée, celle

La femme de Dromeades.

Le jour ſuivant, elle alla convenablement à la garde-robe : les urines furent épaiſſes (*e*), blanches, troubles (*f*), telles que celles qu'on agite long-tems après qu'elles ont formé du ſédiment : elles ne dépoſerent point ; la nuit ſe paſſa ſans (*g*) ſommeil.

Le troiſieme jour, vers midi, elle eut un nouveau (*h*) friſſon : la fievre fut aiguë ; les urines ſemblables aux précédentes : il y

---

Sentences tirées de cette hiſtoire.

où l'inſpiration ſe fait en deux tems, c'eſt-à-dire, où il y a deux eſpeces d'inſpiration l'une ſur l'autre, telle à peu-près qu'on l'obſerve chez les enfans qui pleurent.

(*e*) Il eſt probable que la ſécrétion interceptée du lait, ou même que cette liqueur refluée dans la maſſe du ſang, occaſionna les urines blanches & troubles que la malade rendit ce jour-là.

(*f*) *Les urines troubles, épaiſſes ſans ſédiment, dans les maladies aiguës, ſont un ſigne certain de douleur à la tête, de convulſion, & ſouvent de mort ;* ſur-tout lorſqu'après avoir repoſé pendant trois ou quatre heures, il ne s'y fait aucun dépôt. Malad. popul. ſect. 4, p. 874.

(*g*) *Quand on ne dort ni le jour ni la nuit, c'eſt un ſigne pernicieux, & le délire n'eſt pas éloigné.* Liv. des Prénot. p. 399, n. 135.

(*h*) *Les friſſons qui reviennent ſouvent dans les fievres continues, ſont pernicieux.* Coac. ſect. 1, p. 420, n. 27.

eut continuation de douleur à l'hypocondre droit : elle ne dormit point ; la nuit fut mauvaise : elle eut par tout le corps une sueur froide : peu de tems après, la chaleur revint. La femme de Dromeade.

Le quatrieme jour, la douleur des hypocondres parut un peu calmée ; mais la tête étoit pesante avec (*i*) douleur : elle tomba dans l'assoupissement (*i*) : elle rendit par les narines quelques (*k*) gouttes de sang : la langue étoit seche : la malade (*l*) avoit soif ;

Sentences tirées de cette histoire.

(*i. i.*) *La tête pesante & douloureuse, avec assoupissement, fait craindre qu'il ne survienne des convulsions.* Coac. sect. 1, p. 423, n. 252.

(*k*) *Les gouttes de sang qui tombent du nez le quatrieme jour d'une maladie aiguë, sont un fort mauvais signe.* Coac. sect. 3, p. 435, n. 318; *ibid.* sect. 1, p. 422, n. 173.

Il faut cependant excepter le cas particulier rapporté un peu plus bas par Hippocrate, au text. 149, dans lequel on lit : *lorsque les malades au commencement de la fievre, rendent, en éternuant, quelques gouttes de sang par le nez, ils guérissent le septieme jour, pourvu qu'il y ait dans l'urine du quatrieme, un dépôt louable.*

(*l*) *L'altération & l'aridité de la langue dans les maladies aiguës, annoncent souvent un délire prochain.* Coac. sect. 1, p. 424, n. 369; & Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 5.

La femme de Droméades.

les urines étoient ténues (*m*), huileuſes : elle eut un peu de ſommeil (*n*).

Le cinquieme jour, la ſoif & le dégoût continuerent. Les urines étoient ſemblables aux précédentes; elle n'alla point à la ſelle, elle délira beaucoup vers midi; mais peu de tems après, ſa connoiſſance fut meilleure : elle ſe leva, & tomba enſuite dans un profond (*o*) aſſoupiſſement; elle eut un petit refroidiſſement & quelques abſences (*o*) pendant la nuit; mais elle dormit un peu.

Le ſixieme jour au matin, elle friſſonna (*p*) de nouveau : la chaleur revint peu de tems après; elle ſua par-tout le corps (*q*);

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*m*) *Les urines huileuſes ſont très-ſuſpectes, parce qu'elles indiquent ſouvent une colliquation putride.* Coac. ſect. 3, p. 434, n. 265; & liv. des Prénot. p. 400, n. 18.

(*n*) *Puiſque le quatrieme jour indique ce qui arrivera le ſeptieme*, Aph. 24, ſect. 2, il n'étoit pas difficile de deviner que la malade mourroit le ſix, ou le ſept.

(*o. o.*) *Quand le délire ſe trouve joint à l'aſſoupiſſement, il dénote des convulſions prochaines.* Coac. ſect. 1, p. 421, n. 110.

(*p*) *Les friſſons du ſixieme jour ſont pleins de danger.* Coac. ſect. 1, p. 419, n. 19.

(*q*) *Les ſueurs froides annoncent la mort dans les maladies aiguës, & de la longueur dans celles qui ſont moindres.* Prénot. liv. 1, chap. 10, n. 1.

les extrémités étoient froides : elle perdit la connoissance : la respiration étoit rare & grande : elle eut (*r*) peu après des convulsions, qui commencerent par la tête : elle mourut l'instant suivant (*s*).

La femme de Dromeades.

Sentences tirées de cette histoire.

(*r*) Il est évident que cette femme, avec tant de symptômes pernicieux, ne pouvoit guérir, & que dès le quatrieme jour, sa mort étoit decidée, avec cette restriction qu'on ne pouvoit encore fixer ce jour fatal : mais l'augmentation des symptômes mortels du quatrieme jour, & l'acuité de la maladie qui parcouroit tous ses tems avec rapidité, signifioient clairement que la malade ne passeroit pas le six ou le sept.

(*s*) *Les maladies qui doivent se terminer en peu de tems par la mort, sont aisées à connoître ; 1°. la célérité de leur marche & leur grande acuité, indiquent qu'elles ne seront pas de longue durée ; 2°. si les malades doivent mourir, ils auront une respiration difficile, obscure, ou laborieuse ; ils seront fatigués de douleurs, d'insomnies, de délire, & auront encore plusieurs autres mauvais signes.* Prénot. l. 3, chap. 2, n. 5.

Commentaire sur l'histoire du douzieme malade des épidémiques d'Hippocrate. l. 1, sect. 3.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

Un homme, qui avoit déjà la fievre, soupa & but amplement. Il vomit pendant la nuit tout ce qu'il avoit pris : la fievre de-

L'homme qui, ayant la fievre, ſoupa & but amplement.

vint aiguë : il reſſentit des douleurs à l'hypocondre droit, avec inflammation interne, ſans dureté extérieure : il paſſa une fort mauvaiſe nuit : les urines étoient épaiſſes & rouges, ſans ſédiment : la langue étoit ſéche, & l'altération n'étoit pas bien grande.

Ce prélude fait voir combien on doit être circonſpect, auſſitôt qu'on apperçoit un commencement de maladie. Cet homme, qui n'avoit qu'un peu de fievre, chargea ſon eſtomac d'une quantité d'alimens qu'il ne put digérer, & alluma ſon ſang par une ample boiſſon de vin. *Or, ſi les excès dans le boire & le manger, cauſent des maladies* (1), *même en ſanté*, à plus forte raiſon lorſqu'il y a des avant-coureurs de maladies aiguës ; auſſi cette intempérance rendit bientôt la fievre aiguë, avec douleur à l'hypocondre droit ; l'inflammation interne ſans dureté extérieure dénotoit que l'humeur inflammatoire s'étoit fixée profondément vers la partie convexe du foie. Nous avons démontré ci-deſſus, combien les douleurs aux hypocondres ſont dangereuſes ; ſur-tout du côté droit ; celle-ci étoit des plus à craindre, tant à cauſe qu'elle étoit inflammatoire, que parce quelle étoit jointe à la ſéchereſſe de la langue, & à la couleur rouge de l'urine qui étoit épaiſſe, ſans ſédiment.

Le quatrieme jour, la fievre fut aiguë : tout le corps lui fit mal : les douleurs étoient univerſelles.

Nous concluons de-là, que *quand une maladie* (2)

(1) Aph. 17, ſect. 2.

(2) Je ne trouve pas cette Sentence ainſi exprimée dans

aiguë a ſes redoublemens dans des jours impairs, & qu'elle eſt d'ailleurs accompagnée de ſignes & de ſymptômes dangereux, ſi, le quatrieme jour, au lieu d'être plus calme, elle augmente en véhémence, le malade périra le ſept, le onze ou le quatorze, ſelon que la maladie ſera plus ou moins aiguë, qu'elle parcourra ſes tems avec plus ou moins de célérité, & que les forces du malade ſeront plus ou moins grandes ; mais les jeunes médecins doivent dans ce cas ſe contenter de déclarer la maladie des plus fâcheuſes, ſans rien haſarder de plus. Il n'appartient qu'aux vieux praticiens, de prédire dans de pareilles circonſtances, le jour fixe de la mort. Toute la théorie poſſible ſeroit inſuffiſante, ſi elle n'etoit ſoutenue de beaucoup d'uſage & d'expérience ſur les forces vitales, naturelles & animales ; ſur la valeur des ſignes & des ſymptômes ; ſur le tempérament & la complexion particuliere des malades ; ſur la conſtitution de la maladie qui regne, & ſur le tems où une maladie a pris, ou pourra prendre tout ſon accroiſſement : ce tems s'appelle communément l'état, la vigueur, le plus haut point, ou l'apogée de la maladie.

L'homme qui, ayant la fievre, ſoupa & but amplement.

Les fonctions vitales ſe connoiſſent par la reſpiration & les battemens du pouls ; les fonctions naturelles par l'appetit, la ſoif, la digeſtion, la nutrition, le ſommeil, les déjections des matieres fécales, de l'urine, &c. Les forces animales conſiſtent dans l'exercice libre & vigoureux des organes ſoumis à la volonté, & dans les facultés de l'ame, telles que la préſence d'eſprit,

---

les Œuvres d'Hippocrate ; mais je puis certifier l'avoir toujours obſervée dans la pratique, conforme à mon énoncé.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

la mémoire, le jugement, &c. Toutes ces fonctions sont tellement liées, que le dérangement de l'une influe presque toujours sur les autres : il importe parconséquent beaucoup à tous ceux qui veulent faire quelques progrès dans l'art de prédire l'avenir, de s'occuper auparavant à bien connoître ces trois facultés.

L'observation a fait voir dans les maladies aiguës, *que ceux dont on peut à coup sûr promettre* (1) *la guérison, respirent facilement, qu'ils n'ont point de douleurs, ou du moins qu'ils les supportent aisément, qu'ils dorment la nuit, qu'ils conservent leur jugement, qu'ils ont encore plusieurs autres bons signes*, comme de bien prendre tout ce qui leur est offert ; d'aller modérément à la garde-robe, & d'y trouver du soulagement ; de se tenir tranquillement au lit, sans s'y agiter ; de rendre des urines à proportion de la boisson, & dont la couleur soit d'un jaune pâle ou lavé, avec un sédiment blanc, léger ou égal, ou des urines d'une belle couleur de citron, avec un nuage blanc suspendu au milieu du vase ; de n'avoir point d'aversion pour les alimens ni pour la boisson ; d'avoir un pouls fort & peu fréquent, ou du moins peu différent de l'état naturel ; de se remuer & de se retourner aisément dans le lit ; de n'avoir ni un appétit, ni une soif extraordinaires, &c. On peut regarder comme devant périr, ceux qui ont le contraire de tous ces signes, ou de la plus grande partie. Lorsqu'il y a à-peu-près égalité de signes pernicieux & salutaires, le médecin instruit se contente de dire seulement que la maladie est grave ou dangereuse ;

(1) Liv. des Prénot p. 402, n. 321.

& avant que d'établir un pronoſtic plus clair ou plus poſitif, il attend que la maladie ſoit mieux caractériſée, & qu'elle ait pris un accroiſſement ſuffiſant : *car, pendant que les maladies ſont indéterminées* (1), *erratiques, ou trop éloignées de leur apogée, toutes les prédictions que l'on fait ſont incertaines.*

L'homme qui, ayant la fievre, ſoupa & but amplement.

Les maladies, ainſi qu'on l'enſeigne dans les écoles, ſont compoſées de cinq tems, ſavoir, du commencement, de l'augmentation, de l'état, de la déclinaiſon, & de la fin. En ſuppoſant que le commencement & la fin ſoient des points indiviſibles, elles n'auront plus que trois tems étendus ou réels, qui ſeront l'augmentation, l'apogée & la déclinaiſon : par exemple, ſi une maladie bénigne devoit ſe terminer par réſolution, ou par coction, & qu'elle fût trois jours à croître, le quatrieme jour ſeroit le plus haut point, ou l'apogée ; après quoi, ſi elle diminuoit pendant trois autres jours, la guériſon ſeroit complette à la fin du ſeptieme : mais ſi la maladie augmentoit pendant les trois premiers jours, qu'elle reſtât enſuite trois jours dans ſon apogée, & trois autres à décroître, la guériſon ne ſeroit parfaite qu'à la fin du neuvieme.

Si la même maladie dont nous venons de parler devoit être mortelle, le malade, dans la derniere ſuppoſition, périroit le cinq, le quatre, ou plutôt ; & dans la premiere, il n'iroit pas au-delà du quatrieme jour ; car s'il pouvoit paſſer le terme où la maladie a le plus de véhémence, à plus forte raiſon paſſeroit-il celui ou elle commence déjà à décliner. Il y a

(1) Prorrh. liv. 2, ſect. 1, p. 411, n. 78.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

bien des malades qui périssent même avant que la maladie soit à son apogée ; cela arrive toutes les fois que les forces de la nature sont trop au-dessous des degrés d'augmentation de la maladie : c'est ainsi que plusieurs sont quelquefois suffoqués, & meurent à l'entrée d'un fort accès, ou long-tems avant qu'il ne soit parvenu à sa plus grande force. Si la maladie devoit finir par une crise salutaire, tout se termineroit alors dans l'état, ou vers ce tems, parce que les bonnes crises n'arrivent qu'après la coction, & que la coction ne peut être parfaite que dans le plus haut degré de la maladie : si au contraire, la crise devoit être funeste, elle pourroit arriver plutôt. Il suit donc que toutes les maladies qui doivent se dissiper par la seule coction, ou par résolution, parcourent tous leurs tems, au lieu que celles qui se terminent par des crises, s'étendent rarement au-delà de l'apogée, à moins que vers ce tems, la coction n'ait été incomplette, & qu'il n'y ait rechûte après le jugement.

Pour prédire à présent l'apogée d'une maladie, il faut premiérement en bien connoître le (1) genre & (2) l'espece : on doit, en second lieu, examiner avec toute l'attention possible, les (3)

(1) Par exemple, une maladie aigue parvient plutot a son apogée, qu'une chronique.

(2) Une fievre tierce légitime est à son apogée vers le septieme accès ; tandis que la quarte légitime, & la fausse tierce, n'y parviennent qu'après plusieurs mois. La fievre ardente & la pleurésie, se terminent, pour l'ordinaire, au septieme ou quatorzieme jour : la double tierce, la quotidienne & l'hémitritée, sont beaucoup plus longues.

(3) Une maladie qui saisit avec des sueurs continuelles, n'arrive point à son apogée que la sueur n'ait commencé à cesser, ou à diminuer considérablement.

sueurs, les (1) urines, les déjections, les crachats & toutes les choses qui paroissent (2) d'abord; ensuite les accès ou redoublemens, soit qu'ils reviennent tous les jours (3), ou tous les deux jours, ou dans un plus long intervalle de tems, & sur-tout, observer s'ils prennent tard ou promptement leur (4) accroissement, & s'ils arrivent plutôt (5) ou plus tard que les précédens.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

Dès qu'on aura une juste prénotion de l'apogée d'une maladie, on en prévoira aisément les

(1) Lorsque les déjections, les urines & les crachats commencent à devenir louables, la maladie s'avance vers son apogée, parce que pendant l'augmentation, la nature travaille de toutes ses forces, aux coctions qui, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, sont seulement complettes vers l'apogée des maladies qui doivent se terminer par de bonnes crises, & vers le déclin de celles qui doivent se guérir par la résolution.

(2) Aph. 12. sect. 1, p. 386, n. 38: s'il paroît de bonne heure des crachats louables dans la pleurésie, cette maladie arrivera plutôt à sa vigueur, & par conséquent se terminera bien plus promptement: mais si cette expectoration vient plus tard, l'apogée sera reculé d'autant, & la maladie sera nécessairement plus longue.

(3) Les maladies aigues qui ont leurs redoublemens tous les deux jours, arrivent plutôt à leur apogée, que celles dont les redoublemens ne paroissent que tous les trois jours: c'est pourquoi les premieres sont assez souvent jugées le sixieme jour, tandis que celles qui redoublent les jours impairs, le sont seulement le septieme.

(4) Lorsque les premiers accès parviennent en fort peu de tems à leur plus grande vigueur, cela signifie en général que l'ensemble de la maladie sera bientôt à son haut point.

(5) Tant que les accès particuliers augmentent & reviennent plutôt que les précédens, c'est un signe ordinaire d'augmentation; mais quand ils anticipent considérablement, c'est presque toujours une marque que la maladie galoppe vers l'apogée.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

suites, par les signes salutaires ou mortels, qu'on observera dans les commencemens, ou pendant l'augmentation. On ne sauroit exprimer combien toutes ces attentions sont essentielles, non seulement pour connoître le présent & l'avenir des maladies, mais encore, pour en diriger les cures avec succès. On tire aussi des indications de la constitution de l'année & de la saison : par exemple, les praticiens qui voient beaucoup de malades, savent la marche des pleurésies, des fievres continues, ardentes, bénignes ou malignes, de l'épidémie qui regne ; & d'après ces notions, ils règlent leurs prédictions, & tracent le plan du traitement.

Galien, qui assure avoir vu pendant tout le cours d'un été, plus de trois cents maladies aiguës, dit que toutes les crises arrivoient (1) le septieme, ou le neuvieme jours ; qu'elles arrivoient dans une autre année, le quatorzieme, & quelques-fois le vingtieme ; que dans une autre constitution, la plupart étoient jugés le septieme ou le neuvieme par une hémorragie ; il ajoute que, pendant un certain automne, tous les jugemens arrivoient le onzieme jour, à l'avantage des malades, & que pendant un autre automne, ils arrivoient le sixieme jour à leur détriment.

Rammazini, qui a fort bien décrit les (2) fievres pourprées qui régnerent à Modene, les années 1692, 1693 & 1694, raconte que les éruptions se fesoient pour l'ordinaire le quatrieme ou le septieme jour, & que ceux chez lesquels l'éruption paroissoit plutôt, mouroient presque

(1) Liv. 2, chap. 7, des jours décrétoires.
(2) Constitution épidém. de Modene, sect. 19.

tous. Les taches, dit-il, de ceux qui couroient le plus grand danger, commençoient d'abord à se montrer sur le cou, le dos & la poitrine : & l'on observa qu'aucuns ne se tirerent d'affaire que ceux dont les taches se portoient vers les extrémités inférieures, jusqu'aux ongles des pieds, pendant que celles des parties supérieures s'évanouissoient peu-à-peu : ceux au contraire dont la malignité pourprée ne se montroit point ailleurs que sur la poitrine & sur le dos, étoient jugés à mort. Il dit un peu plus haut, que (1) les symptômes qui accompagnoient ces fievres malignes, étoient avant l'éruption, une grande lassitude dans le dos, une douleur de tête, de la surdité, de l'ardeur à la gorge, une espece de stupidité ou de fatuité dans l'esprit, une anxiété aux précœurs, & un abbatement général, ou paresse de tout le corps ; mais la lassitude du dos, ou de la région lombaire, étoit, dit-il, un signe si certain de cette fievre éruptive, que les femmes mêmes ne s'y trompoient pas.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

Cet Auteur raconte, comme une chose digne de remarque, que (2) la fievre étoit plus féroce après les pleines lunes, & que ses ravages étoient encore plus considérables au défaut de cet astre, ou dans sa conjonction. Il ajoute que cette époque, qui dura constamment pendant tout le tems de l'épidémie, fut d'une grande utilité aux Médecins pour en établir le pronostic & la méthode curative.

Le même Auteur remarque (3), qu'une éclipse de lune ayant paru la nuit du 21 Janvier 1693, la plupart des malades moururent à la même heure

(1) *Ibid.* sect. 17.
(2) *Ibid.* sect. 14, troisieme dissertation.
(3) *Ibid.* sect. 15.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

de l'éclipse, & que plusieurs autres furent frappés d'une mort subite ; ce qui a, poursuit-il, quelque rapport à l'observation singuliere que Guillaume Baillou a consignée dans le premier livre de ses épidémies. Ce célebre Médecin de Paris ayant été appelé en consultation avec plusieurs de ses Confreres, pour délibérer sur une maladie dont une illustre Dame étoit attaquée ; au moment que ces Messieurs furent assemblés dans la chambre de la malade, il survint une éclipse de soleil qui les détermina à monter tout de suite dans la partie la plus élevée de l'hôtel, afin d'observer, selon la coutume, ce phénomene dans un sceau d'eau : comme la malade se trouva beaucoup plus mal, on les rappela incontinent pour lui donner du secours. Ces Messieurs furent tous témoins que cette Dame parut à toute extrémité pendant le tems que dura l'éclipse, & qu'elle ne fut hors de danger qu'après que le soleil fut entiérement sorti de l'ombre, & qu'il éclaira pleinement l'hémisphere.

On dit que le fameux Bacon, Chancelier d'Angleterre, tomboit en défaillance, lorsqu'il y avoit une éclipse de lune, d'où il revenoit seulement quand la lune commençoit à reprendre sa lumiere.

L'expérience a fait dire à Hoffman, que la lune agit sur toutes les parties, même les plus insensibles du corps humain ; plusieurs maladies, selon cet Auteur, suivent les phases de cette planete : telles sont en particulier certaines affections mélancoliques, &c. qui redoublent tantôt dans son déclin, tantôt dans son accroissement, & qui reviennent toujours dans les mêmes phases où elles ont commencé.

Galien a obſervé (1), que les criſes ſont toujours plus ſalutaires quand la lune rend une lumiere manifeſte, & qu'elle commence à éclairer plus long-tems la terre, comme vers la premiere quadrature, ou dans l'oppoſition ſuivante. J'ai pluſieurs fois remarqué la même choſe, & j'ai vu ſouvent des malades périr au déclin de la lune & dans ſa conjonction, principalement les vieillards & les perſonnes uſées, ou d'une foible conſtitution, ſoit dans les maladies aiguës, ſoit dans les chroniques : je puis même certifier avoir ſouvent prédit juſte ces ſortes de mort : tout l'art conſiſte à bien examiner les bons & les mauvais ſignes, l'acuité de la maladie, ſa vélocité, ou la lenteur de ſa marche, & les forces du malade : lorſqu'on a bien peſé & comparé tous les ſignes, ſi l'on prévoit qu'une criſe, ou un redoublement de ſymptômes doit arriver vers le défaut de la lune, ou préciſément dans ſa conjonction, il n'eſt pas difficile d'établir une prédiction certaine. Il m'eſt quelquefois arrivé, en traitant des vieillards de l'un & de l'autre ſexe, d'annoncer leur mort, cinq ou ſix ſemaines d'avance, à un jour près : voici comment je m'y prenois : je commençois par bien examiner toutes les forces du malade deux ou trois jours après une pleine lune ; quand après cela je jugeois qu'ils avoient encore aſſez de vigueur pour paſſer le tems de la conjonction prochaine, je fixois le tems de la mort vers le défaut de la lune ſuivante, & j'avois grand ſoin de ſupprimer dans l'énoncé du pronoſtic, tout ce qui avoit trait à la lune, ou à ſes quadratures, afin d'éviter la critique de ces demi-ſavans qui

L'homme qui, ayant la fievre, ſoupa & but amplement.

(1) Liv. 3, ch. 4 des jours décrétoires.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

nient toutes les vérités qu'ils ne comprennent point, & qui les mettent au rang des fables ou des superstitions.

Tout ce que nous venons de dire est de la plus grande importance à tous ceux qui veulent s'asseoir sur le trépied sacré: mais il en est de ces oracles comme de tous les autres: il ne faut pas que les jeunes Médecins les hasardent autrement qu'en tâtonnant, jusqu'à ce qu'ils aient acquis toute l'expérience nécessaire par des exercices suivis & réfléchis: par exemple, en revenant à ce qui se passa le quatrieme jour chez l'homme qui fait le sujet de cette histoire, je conseillerois aux jeunes praticiens de faire entrevoir toutes les craintes de la mort dans le pronostic de cette journée, au cas seulement où il ne surviendroit point de changement avantageux sous trois ou quatre jours.

Le cinquieme jour, l'urine étoit huileuse, abondante, & la fievre continuoit d'être aiguë.

Il y a trois sortes d'urines huileuses, qui sont toutes mauvaises, mais qui ne sont pas toutes également pernicieuses: l'une est semblable à de l'huile, en couleur & en consistance, c'est-a-dire, qu'elle est rousse, & qu'elle file à peu-près comme de l'huile, lorsqu'on la verse: on en observe souvent de cette espece qui n'est point suivie de suites fâcheuses, à moins que la maladie ne soit accompagnée d'autres signes pernicieux. Galien & plusieurs autres Médecins, en ont bien souvent vu de cette sorte, sans que la mort ait suivi.

La seconde est d'un rouge foncé, tirant quelquefois sur la couleur brune ou noire. J'ai remarqué que celle-ci étoit occasionnée par le re-

flux de la bile dans le sang ; qu'elle étoit dans les maladies aiguës, toujours accompagnée de signes funestes, & suivie de la mort. Celle de l'homme qui fait le sujet de cette histoire, paroît être de cette espece, à cause de l'embarras inflammatoire qu'il avoit au foie.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

La troisieme espece d'urine grasse, ou huileuse, est celle sur laquelle on voit surnager une pellicule graisseuse, semblable à une toile d'araignée (1) : celle-ci est très-suspecte ; car elle indique dans les maladies aiguës, une colliquation putride ; & dans les fievres lentes, ou hectiques, elle dénote la consomption de l'humide radical, la destruction des parties solides, & l'appauvrissement général de la masse des liqueurs.

Quoique ces trois especes d'urine aient la couleur & l'apparence de l'huile, elles ne sont pas pour cela véritablement huileuses ; s'il s'en trouve quelquefois dans laquelle il y ait de la vraie huile, ou graisse, j'avoue n'en avoir jamais vu, ni ouï dire que personne en ait observé.

Le sixieme jour, vers le soir, il délira beaucoup : il ne dormit point pendant la nuit.

Cette continuation de symptômes funestes, confirmoit le pronostic acerbe qu'on avoit précédemment établi ; car ceux qui doivent périr ne dorment point, ont du délire & plusieurs autres mauvais signes.

Le septieme jour, tout redoubla : les urines étoient semblables aux précédentes : il parloit beaucoup, & ne se possédoit plus :

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 180.

L'homme qui, ayant la fievre, ſoupa & but amplement.

un ſuppoſitoire lui procura une copieuſe déjection de matieres liquides, troubles & mêlées de vers : la nuit ſuivante fut pareillement laborieuſe.

Comme le ſeptieme jour eſt un des plus puiſſans pour juger les maladies aiguës, ou pour procurer aux Médecins des indices ſur l'avenir, la prédiction des jours précédens acquéroit de nouvelles forces par l'augmentation des ſymptômes, & par la continuation de cette urine, qui, comme nous l'avons dit, eſt un ſigne bien mortel.

Le huitieme jour, il eut dans la matinée un friſſon, ſuivi d'une fievre aiguë, & d'une ſueur chaude : il parut ſans fievre : il dormit peu : à ſon réveil, il eut froid, & cracha beaucoup d'humeurs crues & limpides : il eut, vers le ſoir, un grand délire, & vomit peu après des humeurs noires, bilieuſes, en petite quantité.

Le copiſte de cette hiſtoire a oublié de marquer en cet article, s'il ſua de tout le corps, ou non ; mais quand la ſueur auroit été univerſelle, cela ne nous empêcheroit pas d'établir pour axiome de pratique, que *quand une fievre aiguë a ſes redoublemens les jours impairs ; ſi les* (1) *jugemens arrivent les jours pairs, cela ſignifie une rechûte, & ſouvent la mort.* La rechûte arrivera toutes les fois que la criſe paroîtra avec des ſignes de crudité : & la mort ſera certaine, lorſqu'au lieu de la ſimple crudité, les ſignes ſeront funeſtes, ou déléteres, tels que des urines huileuſes, des

(1) Coac. ſect. 1, p. 422, n. 204.

vomiſſemens de bile noire, &c. d'où nous concluons encore les deux ſentences ſuivantes :

L'homme qui, ayant la fievre, ſoupa & but amplement.

1°. *Tout vomiſſement noir eſt un ſigne pernicieux, à moins que cette évacuation ne ſoit l'effet d'un remede* (1) *qu'on a fait prendre dans la vue de débarraſſer la nature.*

2°. *Les vomiſſemens ſont ordinairement précédés* (2) *de ſalivation, de friſſon, ou de refroidiſſement aux parties inférieures, comme aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds.*

Le neuvieme jour, il eut un refroidiſſement, beaucoup de délire & point de ſommeil.

Rien en cette journée n'étoit plus à deſirer *qu'un* (3) *ſommeil tranquille pour calmer le délire :* le malade eut au contraire un refroidiſſement, avec une continuation d'inſomnies qui augmenterent le délire. Tant de ſymptômes graves annonçoient donc que les cauſes morbifiques avoient pleinement pris le deſſus ſur la nature, & que le malade touchoit à ſa fin, d'autant plus qu'il n'y avoit aucun bon ſigne qui pût donner la moindre lueur d'eſpérance.

Le dixieme jour, il eut de grandes douleurs aux cuiſſes : peu après il délira conſidérablement : tout devenant pire, il mourut le lendemain, qui étoit le onzieme.

Ces derniers ſymptômes nous donneront lieu de conclure que *les vives douleurs qui ſurviennent aux cuiſſes, ou aux jambes, dans les maladies*

(1) Coac ſect. 3, p. 434, n. 214.
(2) Coac. text. 566, & liv. de Prén. vers la fin.
(3) Aphor. 2, ſect. 2.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement.

aiguës (1), *pendant qu'elles sont dans un état de crudité, annoncent de la malignité & du délire, soit qu'il y ait suspension dans les urines, ou non,* parce que cette humeur crue, ambulante, ne tarde pas d'abandonner les parties inférieures, pour se porter au cerveau. Le contenu en cette histoire nous confirme de plus en plus que *ceux qui étant attaqués de fievre continue, sont plus tourmentés le quatre & (2) le sept; s'il ne leur survient point de crise le onzieme jour, la plupart périssent.*

On remarque assez souvent qu'il survient aux jeunes gens, attaqués de maladies mortelles, des douleurs singulieres dans les membres, & même par tout le corps. Ces douleurs sont quelquefois si excessives, qu'ils en poussent des cris lamentables : elles arrivent communément trois ou quatre jours avant la mort, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard. On diroit que ces douleurs sont occasionnées par un dernier effort de la nature qui se dissout.

ANALYSE de l'histoire du second malade des épidémiques d'Hippocrate. liv. 3, sect. 1.

Hermocrates.

HERMOCRATES, qui demeuroit auprès du nouveau mur, fut attaqué d'une fievre violente, avec douleur à la tête & aux lombes; tension à l'hypocondre droit, sans dureté extérieure : sa langue fut rissolée dès les premiers jours; il devint sourd; il ne dormoit point, & n'étoit pas

(1) Coac. sect. 1, p. 420, n. 41.
(2) Liv. des crises, p. 383, n. 103.

beaucoup

beaucoup altéré : ſes urines étoient rouges, épaiſſes, ſans ſédiment ; il rendit par les ſelles une grande quantité de matieres recuites. Hermocrates.

Tant de ſymptômes graves dans le commencement d'une maladie aiguë annonçoient une malignité bien dangereuſe. La tenſion à l'hypocondre droit, ſans dureté extérieure, ſignifioit un embarras profond dans la ſubſtance du foie, qui pouvoit y occaſionner un abcès, ou un ictere funeſte : la perte de l'ouie & les veilles donnoient à prédire un délire prochain ; car, 1°. *la ſurdité peut* (1) *ſeule occaſionner un tranſport furieux.*

2°. *La douleur de tête, les inſomnies & la tenſion des précœurs dans les maladies aigues, conduiſent auſſi à la frénéſie, lorſqu'il ne ſurvient point d'hémorragie du* (2) *nez.* Un ſigne bien mauvais étoit encore la douleur que le malade reſſentoit aux lombes : on obſerve en effet que *toutes les maladies aiguës, qui commencent* (3) *par des douleurs aux reins, ſont bien dangereuſes.*

Le cinquieme jour, les urines furent ténues, avec un nuage ſuſpendu au milieu du vaſe, qui ne dépoſa point : vers midi, le malade eut des abſences.

Le danger de cette maladie augmentoit conſidérablement ; car les urines épaiſſes, qui deviennent ténues, indiquent l'inſuffiſance de la nature à faire la coction de l'humeur morbifi-

(1) Coac. ſect. 1, p. 421, 289 & 275.
(2) Coac. ſect. 1, n. 170.
(3) Coac. ſect. 3, n. 6.

Hermocrates. que. *La ténuité est en effet un signe de crudité* (1) *d'un fort mauvais présage, quand même la maladie traîneroit en longueur; parce qu'il est dans ce cas bien à craindre que les forces du malade ne puissent se soutenir jusqu'au tems nécessaire pour faire la coction d'une telle urine.* Comme Hippocrate ne parle plus de la douleur des lombes qu'il ressentoit les jours précédens, il y a apparence qu'elle s'étoit passée en refluant vers le cerveau : ce qui nous donne lieu à conclure que, *quand dans les maladies* (2) *aiguës, la douleur des lombes ou des cuisses disparoît tout-à-coup, & qu'il y a en même tems des suspensions élevées dans l'urine, il faut prédire un délire prochain, qui sera d'autant plus grand que la nubécule sera plus ténue & plus élevée.*

Le sixieme jour, il devint ictérique: tout redoubla; il fut sans connoissance.

L'événement de cette maladie, & plusieurs de cette espece, ont donné lieu à établir les trois sentences suivantes: 1°. *l'ictere qui* (3) *survient le sixieme jour d'une maladie aiguë est bien pernicieux;* 2°. *lorsque dans une maladie* (4) *aiguë, il y a surdité & urine ténue, rougeâtre, avec suspension élevée, l'ictere qui paroît dans ces circonstances est bien funeste;* 3°. *quand ce qui doit juger ne juge pas* (5), *cela signifie que la maladie sera mortelle ou très-difficile à juger.* L'ictere, qui est souvent critique, ne jugea rien dans cette circonstance; au contraire tout redoubla, & le malade perdit la connoissance : on pouvoit donc, dès cette journée,

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 171 & 175.
(2) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 42.
(3) Coac. sect. 1, p. 421, n. 155.
(4) Coac. sect. 1, p. 423, n. 298.
(5) Malad. Popul. p. 686, n. 33.

faire entendre aux assistans qu'il n'en releveroit pas. Hermocrates.

Le septieme jour fut bien laborieux : les urines étoient ténues, semblables aux précédentes : les jours suivans se passerent de même.

La ténuité constante des urines, jointe aux autres mauvais signes, marquoient d'autant plus l'impuissance de la nature à opérer une louable coction, que le septieme jour, qui est dans les maladies aigues, l'un des plus remarquables pour la coction & pour les crises, n'avoit produit aucun changement avantageux.

Vers le onzieme jour, tous les symptômes parurent un peu calmés ; il fut assoupi : les urines furent épaisses, rougeâtres, mais ténues au fond du vase, sans sédiment ; la connoissance lui revint.

Nous avons observé, dans les histoires précédentes, que les signes, ou symptômes dangereux annoncent une mort certaine dans les maladies aiguës, lorsqu'ils apportent du soulagement sans cause raisonnable, c'est-à-dire, sans qu'il ait précédé des signes non équivoques de coction : or *la ténuité des urines, vers le* (1) *fond du vase, & l'assoupissement* (2) *étoient de fort mauvais signes.* Les autres conséquences que nous tirons de cette journée sont, 1°. *que l'assoupissement est* (3) *très-pernicieux, lorsqu'il survient à un ictere, accompagné de surdité & d'urine ténue, rou-*

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 171 & 172.
(2) Coac. sect. 1, p. 423, n. 262.
(3) Coac. sect. 1, p. 423, n. 259.

Hermocrates. *géatre, avec ſuſpenſion ; 2°. que ces ſortes de malades* (1) *ſont enſuite privés de la parole, ſans perdre le ſentiment ; 3°. qu'alors la matiere morbifique ſe porte ſouvent aux inteſtins, & y occaſionne* (2) *des déjections abondantes d'humeurs crues ou variées, qui conduiſent à la mort.*

Le quatorzieme jour, la fievre parut le quitter : il ne ſua pas : il dormit : ſa connoiſſance lui revint : les urines étoient les mêmes.

C'eſt encore ici où les jeunes médecins doivent bien prendre garde de ſe tromper : car, ſi dans ce cas, ils déclaroient un malade mieux, ou hors de danger, le public, cet implacable maître, ne manqueroit pas de leur imputer la cauſe de la mort. Ils doivent donc dire que le malade eſt plus mal qu'on ne penſe, parce que les ſoulagemens, ou mieux-être qui ſurviennent, contre toute eſpérance, ſont, comme nous l'avons prouvé plus haut, fort incertains, & qu'ils ne durent pas long-tems. C'eſt ainſi qu'on voit aſſez ſouvent arriver du calme, & même la ceſſation des douleurs dans les véhémentes paſſions iliaques, dans les vives pleuréſies, & dans les autres maladies inflammatoires : l'inſtant ſuivant, le pouls devient fréquent, petit, chancelant, inégal ou intermittent, le délire ſurvient, & les malades périſſent, la plupart du tems, ſans qu'on s'en apperçoive.

Le dix-ſeptieme, la fievre le reprit, & fut aiguë : les jours ſuivans, les urines étoient ténues.

(1) *Ibid.* n. 300.
(2) *Ibid.* n. 301.

Cette continuation de crudité, & de symptômes pernicieux, faisoit toujours faire au malade quelques pas vers sa fin. Hermocrates.

Le vingtieme jour, il fut de nouveau jugé : la fievre le quitta ; il ne sua point : pendant tout ce tems, le dégoût continuoit : il avoit sa connoissance ; mais il ne pouvoit parler : sa langue étoit aride : il étoit sans soif, & fort assoupi.

Il faut conclure de ce qui se passa en cette journée, 1°. que *ce qui est jugé avec des signes de crudité* (1) *est sujet à retour ;* 2°. que *les malades qui tombent dans un assoupissement* (2) *comateux, après plusieurs jours de fievre, ou quand ils sont bien affoiblis, sont pernicieusement attaqués ;* 3°. que *la soif qui disparoît* (3), *contre la raison, est un fort mauvais signe.* Ce qui agravoit l'état fâcheux d'Hermocrates, & qui faisoit encore plus désespérer de lui, c'étoit la perte de la parole, & l'aversion constante pour tous les alimens qu'on lui présentoit.

Vers le vingt-quatrieme jour, la chaleur fébrile revint : il alla considérablement à la garde-robe ; les matieres étoient ténues & liquides. Les jours suivans, la fievre fut aiguë, & la langue rissolée.

On tirera de ces symptômes les deux principes suivans :

1°. *Toute déjection liquide, qui survient aux ma-*

(1) Malad. Popul. d Hippocrate, liv. 2, sect. 1, p. 308, n. 36.

(2) Prorrh. liv. 1, text. 74.

(3) Coac. sect. 1, p. 420, n. 72.

Hermocrates. *lades assoupis* (1), *engourdis, est très-mauvaise;* 2°. *tout flux* (2) *de ventre aqueux est bien dangereux dans les maladies aiguës; mais il l'est encore plus dans celles où les malades n'ont pas soif.*

Le vingt-septieme, il mourut. Il fut sourd pendant tout le cours de sa maladie: ses urines étoient épaisses & rouges, sans sédiment, ou ténues, sans couleur, avec suspension au milieu: il avoit une aversion constante pour tous les alimens.

Il est évident, à l'aspect de tant de symptômes malins & opiniâtres, que le malade ne pouvoit se tirer d'affaire; que le sixieme jour décida cette maladie mortelle, & que le vingtieme éteignit pour toujours toute lueur d'espérance qu'on auroit pu concevoir des mieux-être apparens qu'il avoit éprouvés les jours précédens. *Les signes les plus mortels étoint le délire, & l'aversion constante qu'il* (3) *avoit pour tous les alimens.*

Nous remarquerons ici que tous les pronostics se sont accomplis, même ceux du onzieme jour; car il perdit la parole le vingt, sans être privé du sentiment, & le ventre fut tracassé le vingt-quatrieme, par des déjections d'une fort mauvaise espece. Il est probable que ce malade seroit mort beaucoup plutôt, sans le répit que lui donna le calme qui survint pendant le cours de sa maladie. Il paroît aussi qu'il auroit pu, après cela, vivre encore plus long-tems, sans les abondantes déjections d'humeurs liquides &

(1) Coac. sect. 3, p. 436, n. 346.
(2) Coac. sect. 3, p. 436, n. 343.
(3) Aph. 33, sect. 2.

ténues qu'il rendit le vingt-quatrieme jour ; *car les déjections liquides & copieuses qui* (1) *surviennent tout à-coup, atténuent considérablement les forces, & épuisent la nature.* Hermocrates.

Commentaire sur l'histoire du quatrieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 2.

Philistes, à Thase, avoit depuis longtems mal à la tête : accablé enfin d'un sommeil plus lourd qu'à l'ordinaire, il se mit au lit ; mais s'étant avisé de boire beaucoup de vin, la fievre se déclara ; son mal de tête devint plus aigu, & il sentit une chaleur brûlante pendant la nuit. Le premier jour, il commença par vomir un peu d'humeur jaune, bilieuse, ensuite beaucoup de bile verte ; il alla à la selle, & fut très-agité pendant la nuit. Philistes.

Nous avons vu plus haut les fâcheuses suites qu'occasionnent les intempérances vineuses ; celle-ci étoit d'autant plus formidable, qu'elle arriva dans le tems que la maladie commençoit à se déclarer. On voit, à l'inspection de ces symptômes, que la fievre devoit être des plus dangereuses ; car, 1°. *le mal de tête aigu, joint à l'assoupissement* (2), *est souvent l'avant-coureur de la convulsion ;* 2°. (3) *lorsque la douleur de tête persiste, avec quelques-autres mauvais signes, c'est un*

(1) Coac. sect. 3, p. 435, n. 340.
(2) Coac. sect. 1, p. 423, n. 252, 257 & 274.
(3) Coac. sect. 1, p. 422, n. 229.

Philiſtes. *ſymptôme mortel ;* 3°. (1) *le vomiſſement verd eſt très-dangereux, puiſqu'il annonce un délire prochain, lorſqu'il eſt joint* (2) *aux veilles & à la douleur de tête.*

Le ſecond jour, ſurdité, fievre aiguë : l'hypocondre droit fut tendu, & retiré vers les parties internes : les urines étoient ténues & tranſparentes, & ne contenoient qu'une ſuſpenſion modique, ſemblable à de l'humeur ſéminale. Vers midi, il entra dans un délire furieux.

Les trois premiers ſymptômes indiquoient un embarras conſidérable au cerveau, dans le ſang & aux précœurs. La ſurdité, comme nous l'avons démontré plus haut, étoit un ſigne bien mauvais, puiſqu'elle annonce, dans les maladies aiguës, un délire furieux. *La tenſion à l'hypocondre* (3) *ſignifioit une maladie de la plus grande conſéquence :* car *quand* (4) *elle paroît dans les commencemens d'une fievre aiguë, elle pronoſtique une mort prompte.* Mais ce qui ôtoit toute eſpérance de ſauver le malade, *étoit l'urine ténue & tranſparente* (5), *qui eſt très-mauvaiſe dans tous les cas, principalement quand il y a un délire frénétique.*

Il faut cependant avouer qu'une bonne hémorragie du nez, le quatre, le cinq ou le ſept, auroit donné de grandes eſpérances, comme il arriva à Méton, qui, malgré les mauvais ſignes dont ſa maladie étoit accompagnée, fut guéri par

(1) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 214.
(2) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 249.
(3) Coac. ſect. 2, p. 426, n. 35.
(4) *Ibid.* n. 37.
(5) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 263.

une abondante hémorragie, qui survint le cinquieme jour ; ce qui a fait dire à Hippocrate, qu'*une copieuse éruption de sang, par les narines, étoit capable* (1) *de guérir de grands maux.* En effet, l'observation fait voir que *rien ne dégage mieux la tête* (2) *& les hypocondres* (3), *qu'un abondant écoulement de sang par le nez. La surdité* (4) *se dissipe aussi par cette évacuation ;* mais pour être fondé à espérer cette crise salutaire, *il faut* (5) *qu'il n'y ait pas beaucoup de signes pernicieux, & que les malades n'aient pas passé trente-cinq ans, parce qu'au-delà de cet âge il arrive plutôt des suppurations* (6), qui souvent ne donnent du répit que pour perdre ensuite, ou des gangrenes qui tuent subitement. Quoique le copiste de cette histoire n'ait pas fait mention de l'âge de Philistes, il peut très-bien se faire que ce malade avoit plus de trente-cinq ans. Il avoit d'ailleurs tant de signes mortels, qu'on ne pouvoit plus compter sur rien, tels, entr'autres, l'urine ténue & transparente, le délire furieux, &c. Galien, l'un des praticiens qui a le plus traité de malades, dit, à ce sujet, qu'il n'a jamais vu de frénétique guérir avec des urines blanches, ténues & transparentes. Philistes.

Le troisieme jour fut bien mauvais. Le quatrieme, tout redoubla : les convulsions revinrent. Le lendemain, il mourut dans la matinée.

(1) Malad. Popul. liv. 2, sect. 1, p. 308, n. 64.
(2) Coac. sect. 1, p. 423, n. 250.
(3) Liv. des Prénot. p. 398, n. 92.
(4) Coac. sect. 1, p. 424, n. 232.
(5) Coac. sect. 1, p. 422, n. 230.
(6) *Ibid.* p. 423, n. 232.

Philiſtes. Nous avons remarqué plus haut, que quand le troiſieme jour des maladies aiguës eſt mauvais, & que le quatrieme lui reſſemble, c'eſt preſque toujours un ſigne certain de mort : or, le troiſieme jour de la maladie de Philiſtes avoit été très-mauvais ; le quatrieme s'étant trouvé pire, il étoit évident que le malade ne verroit pas le ſept ou le huit, d'autant plus que la convulſion, qui ſurvint avec tant de ſignes funeſtes, étoit ſeule capable d'anéantir ce qui reſtoit de forces à la nature, & par conſéquent d'avancer la mort, qui arriva le lendemain matin.

Nous concluons de cette hiſtoire, que *ceux qui doivent mourir dans les commencemens des maladies aiguës* (1), *ont des jugemens précoces, parce que les douleurs ſe font ſentir plutôt, qu'elles ſont continuelles & plus vives.*

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du ſixieme malade des épidémiques d'Hippocrate, Liv. 3, ſect. 2.

La fille d'Euryanax. LA fille d'Euryanax fut attaquée de fievre ardente : elle étoit perpétuellement ſans ſoif, & ne prenoit aucun aliment : elle alloit peu à la garde-robe : elle n'urinoit pas beaucoup ; ſon urine étoit ténue & d'une mauvaiſe couleur ; elle avoit au commencement de ſa fievre des douleurs vers le fondement.

Cette maladie ne pouvoit s'annoncer par un prélude plus grave ; car c'eſt un très-mauvais

(1) Malad. Popul. liv. 2, ſect. 1.

La fille d'Hippanax.

ſigne, lorſqu'une fievre ardente ne cauſe point d'altération; c'en eſt un plus mauvais, lorſque les malades ne prennent aucun aliment, parce que les facultés de la nature s'épuiſent par le défaut de réparation. La ténuité de l'urine étoit un ſigne de crudité, qui indiquoit que la maladie ſeroit longue & dangereuſe, & la mauvaiſe couleur en augmentoit le danger. Si les douleurs que la malade reſſentoit vers le fondement étoient accompagnées d'inflammation, on pouvoit prédire un dépôt purulent en cette partie, d'autant plus que l'urine étoit avec cela ténue; mais la malade ne pouvoit guere en eſpérer de ſoulagement; car *les douleurs au fondement ſont mortelles dans les maladies* (1) *longues & dangereuſes.*

Le ſixieme jour, la fievre la quitta: elle ne ſua pas: elle fut jugée: ce qu'elle reſſentoit autour du fondement ſuppura légerement, & il en ſortit fort peu de pus lors du jugement.

Nous concluons de là, 1°. que tout jugement qui arrive le ſixieme jour d'une fievre ardente, eſt mauvais; car *il eſt de la nature de ces fievres d'être* (2) *jugées le ſeptieme & le quatorzieme*; 2°. *que les fievres qui quittent dans des jours qui ne ſont pas décrétoires* (3), *& ſans ſigne de coction, ſont ſujettes à retour.* Pour qu'une criſe ſoit bonne, il eſt encore eſſentiel que l'évacuation ſoit proportionnée à la grandeur de la maladie; autrement l'humeur qui ſurabonde, reflue, cauſe

(1) Coac. ſect. 1, n. 103.
(2) Liv. des crises, p. 382, n. 41.
(3) Coac. ſect. 1, p. 422, n. 204.

La fille d'Euryanax.

des rechutes, des métaſtaſes dangereuſes, & ſouvent la mort.

Sept jours après ce jugement, elle eut un friſſon, ſuivi d'un peu de chaleur & de ſueur.

Ce ſecond jugement n'étoit pas meilleur que le premier, parce qu'il ſe fit également dans un état de crudité ; ainſi on ne pouvoit rien augurer d'avantageux pour cette fille, qui étoit d'ailleurs d'une fort mauvaiſe conſtitution.

Le lendemain de cette criſe, elle friſſonna encore un peu ; après quoi les extrémités reſterent froides.

Ce friſſon, ſuivi du refroidiſſement qui reſta aux extrémités, étoit, comme nous l'avons fait voir dans les hiſtoires précédentes, un ſymptôme d'autant plus mortel, qu'il étoit accompagné de pluſieurs autres ſignes bien dangereux.

Le dixieme jour, après la ſueur du ſept, elle eut des abſences, qui ne furent pas de longue durée : on attribuoit ces accidens à du raiſin qu'elle avoit mangé.

Le onzieme, il y eut intermiſſion : elle eut derechef un grand délire, & fut tourmentée par des déjections fréquentes d'humeurs bilieuſes, modiques, pures, ténues & mordicantes.

Nous concluons de là, que *toutes les déjections* (1) *fréquentes*, *modiques*, *ténues*, *de bile pure & mordicante*, *ſont bien ſuſpectes dans les maladies*

(1) Epid. liv. 1, ſect. 1.

aiguës ; mais qu'elles le ſont bien plus, quand il y a avec cela tendance à la phthiſie.

La fille d'Euryanax.

Sept jours après ce grand délire, elle mourut. Dès le commencement & durant ſa maladie, elle avoit mal à la gorge, avec rougeur & inflammation cauſées par la diſtillation continuelle d'une humeur ténue, âcre & modique ; elle touſſoit & ne crachoit rien de cuit ; elle eut pendant ſa maladie une averſion conſtante pour toute ſorte d'alimens ; elle étoit ſans ſoif, & ne buvoit preſque pas ; elle étoit taciturne, triſte, abattue ; elle avoit auſſi une diſpoſition naturelle à la phthiſie.

Hippocrate, en parlant des fievres de la premiere conſtitution, raconte que les phthiſiques, & ceux qui y avoient de la diſpoſition, en furent preſque tous attaqués, & que ceux que la maladie réduiſit à garder le lit, moururent. Ceux qui étoient mortellement attaqués, avoient froid aux extrémités, & la chaleur s'y rétabliſſoit difficilement ; les déjections étoient bilieuſes, modiques, pures, ténues & fréquentes ; ils touſſoient, & ne crachoient preſque rien de cuit ; la plupart avoient mal à la gorge, avec rougeur & inflammation au commencement & durant tout le cours de la maladie ; une humeur modique, ténue, âcre, diſtilloit ſur cet organe ; ils avoient un dégoût univerſel & continuel ; point de ſoif ; enfin, le délire ſurvenoit aux approches de la mort. Cette fille, outre ces pernicieux ſymptômes, étoit taciturne, triſte & abattue : *ce qui étoit encore un*

La fille d'Furyanax.

ſigne bien pernicieux (1) ; *car il annonçoit une grande foibleſſe des organes du cerveau, & par conſéquent le délire*, &c. ; mais l'averſion conſtante pour toute ſorte d'alimens, étoit le ſigne le plus mortel, parce qu'il ſignifioit l'extinction de la faculté naturelle, & l'impoſſibilité de la rétablir.

Nous concluons de cette hiſtoire, que *quand l'intérieur de la gorge eſt écorché* (2) *pendant la fievre, par la diſtillation d'une humeur âcre & ténue, c'eſt une fort mauvaiſe marque, qui indique la mort, s'il y a quelqu'autres mauvais ſignes.*

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du ſeptieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 2.

La femme qui demeuroit chez Ariſton.

UNE femme qui demeuroit chez Ariſton, fut attaquée d'une eſquinancie qui commença d'abord par la langue ; la voix n'étoit point claire ; la langue étoit rouge & ſeche. Elle eut le premier jour un friſſon ſuivi de chaleur.

L'eſquinancie, dit Hippocrate, ſe forme lorſque la pituite, agitée dans la tête, prend ſon cours par le bas, & s'arrête autour des mâchoires & du cou. Le malade pour lors ne (3) peut avaler ſa ſalive ; il reſpire avec violence, comme ſi on l'étrangloit, & l'on entend dans ſa gorge un bruit ſemblable au ramage des pigeons ;

(1) Malad. Popul. l. 1, conſtitution 3, p. 301, n. 169.
(2) Pren. l. 3, chap. 4, n. 5.
(3) Traité des maladies, l. 2, ſect. 1, p. 150, n. 95.

la fievre se met souvent de la partie ; l'humeur se jette quelquefois sur la langue & sur la poitrine. Il dit, dans un autre (1) endroit, que cette maladie est mortelle, & qu'on en guérit rarement & difficilement. Il ajoute ailleurs (2), que l'angine suffoque ; que le siege de ce mal paroît être dans l'intérieur de la gorge ; que le malade ne peut avaler sa salive, ni quoi que ce soit ; que les yeux sont quelquefois affectés, comme s'ils devoient sortir de leur orbite ; que les malades ont les yeux fixes, immobiles, sans pouvoir les tourner ; qu'ils sont fatigués d'anxiétés & de treffaillemens fréquens ; que la face, l'intérieur de la gorge & le cou même sont ardens ; qu'ils voient plus confusément qu'à l'ordinaire ; qu'ils entendent aussi plus difficilement ; qu'ils ne paroissent pas bien malades à ceux qui les regardent ; que cependant la suffocation augmente par degrés, & devient si considérable que les malades ne savent plus ce qu'ils disent, ce qu'ils entendent & ce qu'ils font ; qu'étant couchés, la salive découle de leur bouche, qui est entr'ouverte, & qu'ils meurent le cinquieme, le septieme ou le neuvieme jour.

La femme qui demeuroit chez Ariston.

L'angine, qui fait le sujet de cette histoire, débuta d'abord par des symptômes bien graves & bien dangereux, qui cependant n'annonçoient encore rien de mortel ; car l'humeur pouvoit s'adoucir, & donner, dans les jours suivans, quelques signes de coction ; mais le contraire arriva.

Le troisieme jour elle eut un autre fris-

(1) *Ibid.* sect. 2, p. 154, n. 40.
(2) *Ibid.* liv. 3, p. 1[illegible], n. 110.

La femme qui demeuroit chez Ariſton.

ſon plus conſidérable que le premier; la fievre devint aiguë: il ſurvint une tumeur dure & rouge au cou, & de chaque côté de la poitrine; les extrémités devinrent froides & livides, la reſpiration haute & ſublime; la boiſſon ſortoit par les narines; elle ne pouvoit plus avaler; les ſelles & les urines furent ſupprimées.

Tous ces ſymptômes étoient très-pernicieux; mais les plus mortels étoient les extrémités froides & livides, l'impoſſibilité d'avaler, & la reſpiration gênée, difficile & laborieuſe: car en quelque ſens qu'on entende ici la reſpiration haute & ſublime, elle eſt également funeſte. Par exemple, ſi on comprend que la malade ne pouvoit reſpirer qu'ayant la tête & le cou élevés, cela marquoit qu'il y avoit des obſtacles qui s'oppoſoient à la libre reſpiration de l'air dans les bronches des poumons. Si on imagine que la reſpiration haute venoit de l'élévation entiere du thorax, telle qu'on l'obſerve dans la plupart des agoniſans, c'étoit une marque que les poumons étoient non-ſeulement engorgés, mais auſſi que la nature faiſoit ſes derniers efforts, en raſſemblant tout ce qu'elle avoit de forces pour ranimer la circulation, qui étoit prête à s'éteindre: d'où nous concluons que la malade ne pouvoit vivre au-delà du ſeptieme jour. Il pouvoit cependant arriver que, par une eſpece de miracle de la nature, tout s'adoucît le lendemain, ce qui auroit pu retarder la mort de quelques jours.

Le quatrieme jour, tout redoubla.

Cette

Cette femme étoit donc nécessairement près de sa fin; car quand le troisieme jour d'une maladie aiguë est accompagné de signes pernicieux, & que le quatrieme lui ressemble, les malades sont en grand danger de mourir le sept, le neuf, le onze ou le quatorze, selon que leur constitution est plus ou moins robuste, que les signes mortels ont plus ou moins de force, ou que leur quantité est plus ou moins grande; mais quand le troisieme jour est accompagné de signes pernicieux, & que le quatrieme est encore plus mauvais, la mort s'approche à plus grands pas, & les malades meurent ordinairement le cinq, le six ou le sept. Or, dès le troisieme jour, les organes de la déglutition étoient absolument empêchés: la respiration étoit laborieuse, & ne se faisoit qu'avec beaucoup de peine. Les extrémités étoient froides & livides; la boisson sortoit par les narines, &c. Il étoit donc moralement impossible que tout cela, devenant pire le quatrieme jour, la mort n'arrivât pas le lendemain ou le surlendemain au plus tard.

La femme qui demeuroit chez Ariston.

Le cinquieme jour, elle mourut.

Cet événement, qui se trouve conforme au pronostic de la veille, donne lieu à conclure l'axiome suivant: *lorsque l'esquinancie est très-douloureuse; que la respiration ne se fait qu'avec bien de la peine, & que quand on a la tête & le cou élevés; si dans cette circonstance on n'apperçoit point de tumeur à la gorge, les malades meurent le* (1) *second, le troisieme ou le quatrieme jour au plus tard; mais si on remarque de la rougeur & de l'enflure dans l'intérieur de la gorge, quoique celle-ci soit*

(1) Prénot. liv. 3, chap. 5, n. 1 & 2.

également mortelle, la mort eſt un peu moins prochaine.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du huitieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 2.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

UN jeune homme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, fut attaqué d'une fievre ardente, après des fatigues, des travaux & des courſes extraordinaires.

La fievre ardente, dit Hippocrate, ſe forme lorſque les petits vaiſſeaux (1) deſſéchés par les ardeurs de l'été, attirent ou pompent les humeurs âcres, ſéreuſes & bilieuſes. Quand cette fievre ſe déclare, les malades reſſentent dans le corps des douleurs & des laſſitudes qui paroiſſent pénétrer juſqu'aux os. Cette maladie arrive communément à la ſuite des longs voyages, & après avoir long-tems enduré la ſoif; la langue devient ſeche, noire, âpre ou raboteuſe; le ventre ſenſible, douloureux; les déjections ſont très-liquides & très-pâles: les malades ſont au ſurplus tourmentés d'une ſoif ardente, de veilles, & le plus ſouvent de délire. Si le ſang, dit cet auteur, s'ouvre une iſſue par les narines, & s'il en découle ſuffiſamment, cette fievre ſe diſſipe: de même, s'il ſurvient des ſueurs décrétoires, avec des urines blanches, épaiſſes, dont le ſédiment ſoit léger, ou s'il ſe forme un dépôt dans quelque partie non-noble, les malades guériſſent; mais ſi la fievre quitte, ſauf aucune de ces conditions, elle revient, à moins qu'il ne ſurvienne

(1) Régime des maladies aiguës, ſect. 4, p. 374, n. 1.

quelque douleur aux cuiſſes ou aux jambes, & qu'ils n'expectorent des matieres épaiſſes & louables.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

Il dit, un peu plus bas (1), qu'il y a une autre eſpece de fievre ardente, dans laquelle le ventre eſt pareillement relâché, avec une grande ſoif, une langue ſeche, raboteuſe & ſalée, une difficulté d'uriner, & des veilles, accompagnées de refroidiſſement aux extrémités du corps: ſi, dans ce cas, le ſang ne coule pas des narines, ou qu'il ne ſe forme aucun abcès mémorable vers le cou (2), ou qu'il ne ſurvienne point de douleurs aux jambes, avec une expectoration de crachats épais, ou des douleurs coxendiques, ou une échymoſe aux teſticules, la maladie ne ſe juge pas. Les teſticules tendus ſont auſſi un ſigne décrétoire.

Il dit, dans un autre endroit (3), que cette fievre attaque plus ſouvent les tempéramens bilieux que les pituiteux, & qu'elle arrive lorſque la bile, mue par tout le corps, eſt attirée par les veines, d'où réſulte un mélange de bile & de ſang, qui échauffe les chairs & le reſte du corps; qu'il y a cependant des parties qui ſe deſſechent plus difficilement, à cauſe de la grande humidité dont elles abondent; & que quand elles ſe deſſechent, le malade meurt. Les extrémités du corps, qui ſont, par leur nature, les parties les plus ſeches, ne tardent point à être privées de leur humidité par l'ardeur de la fievre, d'où il

(1) *Ibid* n. 16.

(2) C'eſt-à-dire, un abcès qui convienne à la maladie, qui ſoit proportionné à la quantité de la matiere morbifique, & dont le pus ſoit louable.

(3) Des maladies, l. 1, ſect. 1, p. 146, n. 270.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

arrive qu'elles paroiſſent au tact froides & ſeches: c'eſt pourquoi les malades ſentent quelquefois une chaleur intérieure brûlante, pendant que les extrémités ſont froides : pour lors la langue & l'intérieur de la gorge ſe deſſechent & deviennent raboteux, tant par la chaleur de la fievre, que par l'air brûlant qui ſort à tout inſtant des poumons. Ce qu'il y a de bile dans l'eſtomac ſort quelquefois par les ſelles avec irritation : d'autres fois les malades la vomiſſent dans les quatre ou cinq premiers jours. Le vomiſſement arrive quand la poitrine, une fois échauffée, attire cette bile. Il ajoute, en même tems, que cette maladie ſe change ſouvent en péripneumonie ; qu'alors les malades, bien affoiblis par la fievre ardente, ſuccombent pour l'ordinaire dans cette nouvelle maladie, à cauſe de l'impuiſſance où ils ſe trouvent de ſoutenir les aſſauts d'une péripneumonie pendant les quatorze jours néceſſaires à la maturité (1) des crachats. Il aſſure néanmoins que quelques-uns ſont aſſez heureux pour ſe ſauver.

On voit, par tout ce que nous venons de rapporter, que cette fievre incendiaire eſt bien dangereuſe, & que ceux qui échappent ne doivent leur guériſon qu'à une conſtitution bien robuſte, ou à la diminution de la véhémence & du nombre des ſymptômes qui lui ſont ordinaires.

Lorſque la nature commence à ſe fatiguer par les veilles, les malades tombent dans le délire, & enſuite dans un aſſoupiſſement pernicieux.

Quand l'intérieur de la bouche & de la gorge

(1) *Ibid.* l. 2, ſect. 3, p. 163, n. 216.

devient trop aride, & que la voix devient aiguë, glapiſſante ou rauque, c'eſt encore un ſigne bien fatal. Le jeune homme de la place des Menteurs.

Les autres ſignes mortels de cette maladie, ſont les anxiétés, la crainte, les friſſons qui viennent ſans raiſon, les ſueurs du front, des clavicules & de la mouſtache, l'aridité de la peau, la reſpiration laborieuſe ou difficile, le tâtonnement des mains du malade ſur les couvertures ou contre les rideaux, pour y prendre des mouches, des pailles, &c.; le violent battement des arteres; le froid des extrémités, qui ne ſe réchauffent point, ou qu'avec bien de la peine; les redoublemens en jours pairs: ſi le troiſieme & le quatrieme jours ſont difficiles, laborieux, accompagnés de mauvais ſymptômes; ſi les urines ſont ténues, noires, crues, en petite quantité; s'il y a conſtipation opiniâtre, flux de ventre colliquatif, ou d'une autre mauvaiſe qualité; s'il ne tombe du nez que quelques gouttes de ſang pur; ſi la ſoif eſt inextinguible, ou n'eſt pas proportionnée à l'ardeur de la fievre; ſi enfin les convulſions ſurviennent, la mort eſt inévitable.

Cette fievre ſe juge par un flux abondant d'urine, par la ſueur, le vomiſſement, la diarrhée, l'hemorragie du nez, le flux menſtruel (1), & quelquefois par l'ictere qui ſurvient après le ſixieme jour. Toutes ces criſes ſont bonnes, lorſqu'elles arrivent dans un jour décrétoire, & après quelques ſignes de coction.

On prédit l'hémorragie du nez, s'il y a peſanteur à la tête, au front, aux tempes & tenſion

(1) Liv. des criſes.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

dans le cou; s'il y a des battemens ſenſibles dans les arteres de ces parties; ſi les oreilles, le cou ou la face ſont rouges, tandis que le reſte du corps eſt pâle; ſi les yeux ſont larmoyans; s'ils ſont affectés de brouillard; s'ils ſont plus lumineux ou plus étincelans qu'à l'ordinaire; s'il y a de la démangeaiſon aux narines, de la tenſion ſans douleur aux hypocondres; ſi les malades apperçoivent des battemens dans les arteres cervicales, épinieres; ſi le pouls eſt grand; s'il ſurvient tout-à-coup un tremblement aux mains; ſi on eſt dans la ſaiſon du printems ou de l'été; ſi les malades ſont ſanguins, & s'ils n'ont pas encore atteint l'âge de trente-cinq ans: il faut enfin ſavoir que le délire précede ſouvent, & accompagne cette criſe.

Les ſignes du vomiſſement ſont le friſſon horrifique, le ſentiment de froid aux extrémités inférieures, aux hypocondres; le pouls dur, inégal; une douleur lancinante à la tête; une vue ténébreuſe, comme s'il y avoit des nuages devant les yeux; la douleur mordicante à l'eſtomac; l'agitation de la levre inférieure; un écoulement, par la bouche, de ſalive, de pituite ou d'humeur ténue, qui cauſe des nauſées.

On connoît qu'il arrivera une ſueur, par le pouls ondulent ou molet; par le friſſon *rigoreux* qui précede ordinairement les ſueurs à l'approche des criſes; par la conſtipation du ventre, jointe à une légere ſuppreſſion d'urine, ou bien par un flux de ventre modéré, accompagné de la diminution de l'urine; par une peau plus chaude & plus rouge que de coutume; par une vapeur chaude, humide, qui s'éleve du corps des malades; enfin, par la conſtitution humide de l'an-

née, qui rend cette sorte de crise plus fréquente.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

On prédit aux femmes le flux menstruel, & aux hommes le flux hémorrhoïdal par les pesanteurs, les tensions, les chaleurs, les douleurs des lombes & de la région hypogastrique; par les frissons horrifiques, & par quelques inégalités dans le pouls.

S'il survient aux femmes des frissons, qui rendent la fievre laborieuse, cela signifie souvent l'éruption prochaine (1) des menstrues; mais si ce sont des hommes, & que le cou soit douloureux, il faut prédire l'hémorragie du nez.

Galien dit qu'on n'a pas de signes certains pour prédire les crises par le flux de ventre & de l'urine. Il convient néanmoins qu'elles doivent arriver par l'absence de tous les signes que nous venons d'indiquer, & qu'alors la quantité de l'évacuation est toujours en raison de la hauteur du pouls.

Ceux qui, dans les fievres (2), *ayant les hypocondres élevés avec bruit, s'il leur survient tout-à-coup quelque douleur aux reins, la diarrhée survient, à moins qu'il ne se fasse une éruption de vents, ou qu'il ne survienne un grand flux d'urine.*

L'ardeur ou démangeaison à l'extrémité de la verge, jointe au froid des extrémités inférieures, annonce toujours la crise par les urines, quand il y a d'autres signes qui y concourent.

Tous ces signes sont salutaires, & ne trompent jamais, lorsqu'ils arrivent après la coction, aux approches des jours critiques, & que les forces

(1) Prorrh. liv. 1, text. 145.
(2) Aphor. 73, sect. 4.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

des malades ſont ſuffiſantes: au contraire, ces mêmes ſignes pronoſtiquent la mort ou un état dangereux, s'ils paroiſſent dans les commencemens, ou dans un état de grande crudité, & quand les forces ſont épuiſées.

On peut encore ajouter à tous ces ſignes ceux du pouls, qui ont été découverts par M. Solano de Luque, médecin Eſpagnol, qui ont été confirmés par M. Nihell, médecin Anglois, & que j'ai auſſi tous vérifiés pendant le cours de ma pratique, à l'exception du pouls, que le docteur Eſpagnol appelle *durus & inciduus*, ou inſurgent dur, qui fait eſpérer l'ictere critique. J'obſerverai ſeulement que parmi le nombre des criſes que j'ai eu encore occaſion de voir en France, il y en a plus des trois quarts & demi qui n'ont point été annoncées par ces inégalités dans le pouls, rapportées par les docteurs Solano & Nihell, ce qui peut venir de la différence du clima, ou de la nature de la choſe même, ou peut-être de ce que je n'ai pas l'imagination ſi près du bout des doigts, que ces Meſſieurs.

On lit, dans la ſeconde partie de l'hiſtoire des Incas, que les médecins, au lieu de tâter le pouls au poignet, le tâtent au haut du nez près des ſourcils, ce qui me paroît d'autant plus ſingulier, que les pulſations d'arteres ne ſont preſque pas ſenſibles en cette partie; il y a même plus des trois quarts des hommes chez leſquels on n'apperçoit aucun battement d'artere en cet endroit; ce ne peut par conſéquent être qu'une cérémonie de pure convention parmi ces médecins, afin de mieux voiler leur ſavoir au public.

Herrera dit que les médecins de la Cochinchine diviſent le pouls en trois parties, dont la

premiere répond à la tête, la seconde à la poitrine, & la troisieme au ventre, & qu'ils palpent toujours le pouls avec trois doigts.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

Les Chinois se vantent de connoître plus de soixante-dix variations dans le pouls ; ils le palpent en plusieurs endroits, avec tous les doigts qu'ils baissent & levent alternativement, tantôt en comprimant fortement l'artere, tantôt plus légerement, &c. ; ils sont fort longs dans cette opération ; il y en a qui y restent plus d'une heure. On prétend qu'ils devinent, après cela, l'espece de maladie qu'on peut avoir, sans que le malade se soit expliqué. Cette petite ruse Chinoise n'est pas mal imaginée ; il est en effet bien difficile à l'homme, même le plus borné, d'être aussi long-tems auprès d'un malade, en le palpant par tout le corps, comme eux, sans s'appercevoir des endroits souffrans, douloureux, &c. ; car, 1°. la fievre se découvre tout de suite ; 2°. si la poitrine est affectée, on le voit à la respiration, à la toux, aux crachats, &c. ; 3°. si c'est la tête, personne ne peut s'y méprendre, par la difficulté que les malades ont à la porter, par les yeux, &c. ; 4°. si c'est un membre, ou telle autre partie que ce soit, l'attitude du malade décide souvent ; il y porte les mains, &c. ; enfin il y a une infinité d'autres signes, dans la couleur de la peau, dans l'odeur que les malades exhalent, &c., dont le concours aide à deviner le genre & l'espece de maladie : d'où je conclus que ces médecins ont une excellente politique de savoir cacher à la nation la plus rusée, un secret qui ne tarderoit pas à être vilipendé, s'ils le laissoient seulement entrevoir.

Pour donner une idée plus frappante de la

Le jeune homme de la place des Menteurs.

ſupériorité des médecins Chinois, ſur toutes les autres nations, dans le charlataniſme du pouls, nous allons rapporter un fait connu de tous les voyageurs. On ſait combien les Orientaux ſont en général jaloux de leurs femmes, & les précautions dont ils uſent pour mettre leurs craintes à couvert. Les médecins ont imaginé à la Chine de tâter le pouls de ces femmes ſans les toucher; ils leur font pour cet effet paſſer ſur le poignet vis-à-vis l'artere un long fil de ſoie qu'on introduit dans une chambre voiſine par un trou pratiqué dans le mur : les médecins qui ſont dans cette chambre, ſaiſiſſent entre leurs doigts l'extrémité du fil; & par les vibrations qu'ils font ſemblant d'y appercevoir, ils prétendent juger de l'état de la maladie, & des remedes propres à la guérir.

Il y a bien de l'apparence que Galien n'écrivit toutes ſes rêveries ſur le pouls, qu'après la communication qu'il eut directement ou indirectement avec les médecins dont nous venons de parler : on ſait du moins qu'il a beaucoup voyagé. Je ne nie cependant pas l'immenſité des nuances du pouls; j'en ai remarqué beaucoup plus que les Chinois & le médecin de Pergame n'en comptent; mais afin de rendre hommage à la vérité, je préviendrai les jeunes médecins, que la plupart de ces variations dépendent uniquement de l'artere plus ou moins enfoncée, de l'embonpoint des malades, de leur tempérament particulier, de quelques affections dans l'ame, &c; que tel pouls, qui a été ſuivi d'une évacuation quelconque chez un malade, a eu chez un autre un effet contraire : par exemple, j'ai vu pluſieurs femmes, dont les pouls n'étoient point du tout

changés aux approches des évacuations de leur sexe ; j'en ai vu d'autres où ils l'étoient sensiblement : j'ai encore observé que les changemens de pouls n'étoient pas les mêmes chez toutes les femmes ; il y en a qui, aux approches de leurs regles, les ont seulement plus lents qu'à l'ordinaire ; d'autres qui les ont plus fréquens, & d'autres plus grands ou plus petits : on voit des pouls qui sont durs ; on en voit qui ne sont qu'irréguliers, c'est-à-dire, que les pulsations ne se font pas dans des intervalles de tems égaux, ou bien qu'elles sont croissantes ou décroissantes en hauteur ; j'ai touché des pouls qui, à l'approche des regles, étoient intercurrens, & d'autres qui ressembloient parfaitement à celui que le docteur Solano appelle *inciduus*.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

Il en est à-peu-près de même de toutes les autres especes de pouls, dans les maladies, tant aiguës que chroniques ; j'ajouterai seulement que si le pouls intermittent précede quelquefois la diarrhée salutaire, il annonce le plus souvent la mort, ou un état très-dangereux, principalement chez les jeunes gens. Tout ce que j'ai observé de mieux sur le pouls est plus conforme à ce qu'en dit Aëtius dans son Tetrabiblon (1).

---

(1) *Actii medici græci contractæ ex veteribus medicinæ tetrabilos, &c. Basileæ*, 1542, pag. 214.

Lorsqu'on attend une crise, dit cet Auteur, il faut avant toute chose palper le pouls ; & s'il paroit élevé & véhément, ce sera un signe certain que le jugement sera bon.

Si le pouls est grand & véhément, s'il frappe fortement les doigts du Médecin, si la dilatation de l'artere paroît plus grande que sa contraction, c'est-à-dire, si son développement est plus étendu, s'il se fait plus sentir à la peau, ce sera une marque que les mouvemens de la nature se font au-

Le jeune homme de la place des Menteurs.

Il réſulte de ce que je viens de dire, que tout ce que les Chinois & Galien racontent de merveilleux ſur le pouls, eſt un pur charlataniſme, & qu'on ne peut avoir des idées juſtes ſur le préſent & l'avenir des maladies, ſans le concours de tous les autres ſignes avec ceux du pouls. Il en eſt à-peu-près des ſignes de cet organe, comme de ceux qu'on tire des urines; mais ce que je juge aſſez important pour les jeunes médecins, c'eſt de ſavoir que quand il y a, pendant le cours des maladies aiguës, quelques battemens manifeſtes d'arteres dans pluſieurs parties du corps où ils n'étoient pas ſenſibles en ſanté, c'eſt toujours une marque de danger, & que le danger

---

dehors, & qu'il ſurviendra en conſéquence ou des ſueurs, ou une éruption de ſang.

Par exemple le pouls grand, ondulent & molet, avec l'artere humide & pleinement dilatée, ſignifiera une ſueur prochaine.

Si le pouls étoit ſeulement grand & véhément, ſans être ni molet, ni humide, & ayant les dilatations bien marquées à l'extérieur, il faudroit eſpérer un ſaignement de nez.

Si au contraire le pouls n'étoit pas grand, qu'il eût ſeulement de la véhémence, avec des dilatations plus intérieures ou plus petites, comme s'il étoit concentré, & qu'il parût en outre inégal, & un peu plus dur qu'à l'ordinaire, on prédiroit la diarrhée, ou le vomiſſement, ſelon que la nature paroîtroit plus incliner d'un côté que de l'autre.

Aetius conſeille encore d'avoir en même tems égard à tous les autres ſignes, ce qui me paroît très-ſage & très-prudent: mais il a oublié un article bien eſſentiel, qui étoit d'avertir que ces ſortes de pouls ne doivent être ni très-fréquens, ni trop précipités, c'eſt-à-dire, qu'il doit y avoir un intervalle raiſonnable d'un battement à l'autre; car au lieu d'une criſe ſalutaire, on n'auroit que la mort à attendre, ou tout au moins le changement de la maladie aiguë en chronique.

augmente à proportion du nombre & de la qualité des parties, où l'on apperçoit ces pulsations : j'en connois où les battemens qui y sont survenus, ont toujours été suivis de la mort ; je ferai seulement remarquer que j'en ai vu mourir plusieurs sans que ces battemens aient précédé ; mais revenons au malade qui fait le sujet de cette histoire.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

Le premier jour ce jeune homme fut tourmenté par un flux de ventre abondant d'humeurs bilieuses & ténues ; les urines furent noirâtres & ténues ; il ne dormit point ; il fut altéré.

Les veilles, jointes aux autres symptômes, faisoient craindre le délire, & beaucoup de danger pour le malade ; il n'y avoit cependant encore rien de désespéré : les jours suivans pouvoient s'adoucir par la coction des urines & des déjections ; mais on auroit commis une grande imprudence à promettre cet heureux changement, ou à le faire seulement espérer, pris égard aux travaux, aux fatigues & aux courses extraordinaires qui avoient précédé cette dangereuse maladie. On ne pouvoit donc rien assurer de positif pendant cette journée, sinon de déclarer que le malade étoit gravement & dangereusement attaqué.

Le second jour, tout redoubla ; les déjections furent encore plus abondantes & pires que les précédentes : il ne dormit point ; son esprit fut dérangé ; il eut une petite fureur.

Cette augmentation de symptômes grossissoit

Le jeune homme de la place des Menteurs.

le danger, & par conſéquent faiſoit encore plus craindre pour la vie du malade. Il n'étoit cependant pas encore tems de décider *tranchément* ſur ſon ſort ; on ne pouvoit qu'annoncer la maladie plus dangereuſe que la veille, parce que le troiſieme & le quatrieme jours pouvoient opérer quelques changemens avantageux, tels que des rudimens de coction, ſuivis d'une diminution de ſymptômes ; ce qui auroit pu faire eſpérer quelqu'une des criſes rapportées ci-deſſus.

Le troiſieme jour il ſe trouva bien mal ; il eut de la ſoif, des anxiétés, de l'agitation, du déſeſpoir & du délire : les extrémités devinrent froides & livides, & les hypocondres furent tendus ſans dureté extérieure.

A l'aſpect de tant de ſymptômes pernicieux, on ne pouvoit rien augurer que la mort, & tout médecin expérimenté ne s'y fût pas trompé, d'autant que le pouls devoit être à l'avenant, c'eſt-à-dire, foible, petit, inégal, & peut-être intermittent ; mais dans de ſemblables circonſtances, je conſeillerois aux jeunes médecins de dire ſeulement : *ſi demain nous n'avons pas de changement, le malade périra*, par la raiſon que le quatrieme eſt un puiſſant jour de remarque dans les maladies qui parcourent leur tems avec célérité.

Le quatrieme jour, il ne dormit point ; il fut encore plus mal.

Il n'y avoit alors plus de doute ſur ſon ſort, & le médecin pouvoit prédire la mort pour le ſix ou pour le ſept ; cela dépendoit de l'âge & des forces du malade.

Le septieme jour, il mourut, âgé d'environ vingt ans.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

Nous concluons de la petite sueur qu'il eut le second jour, & de la tension aux hypocondres qui lui survint le lendemain avec délire, que *les malades sont en danger* (1), *quand il ne paroît que des petites sueurs, qui ne dissipent point la fievre, & qu'il y a en même tems de la tension aux hypocondres; mais que le danger est encore plus pressant, lorsque l'affection des hypocondres reflue vers les parties supérieures, comme à la poitrine ou à la tête, ce qui occasionne des péripneumonies, des délires*, &c.

ANALYSE de l'histoire du neuvieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 2.

La femme qui demeuroit chez Tisamene, fut attaquée d'une passion iliaque, avec des douleurs insupportables; elle vomissoit continuellement; elle ne pouvoit garder la boisson; elle avoit des douleurs aux hypocondres & dans les parties inférieures du ventre; elle ressentoit des tranchées continuelles. Elle étoit sans soif; elle se plaignoit d'une chaleur brûlante; les extrémités étoient perpétuellement froides; elle étoit tourmentée d'anxiétés & de veilles; les urines étoient en petite quantité & ténues;

La femme qui étoit chez Tisamene.

(1) Coac. sect. 1. p. 420, n. 43.

La femme qui étoit chez Tisamene.

les déjections étoient crues, ténues & modiques; elle ne recevoit aucun soulagement des remedes qu'on lui faisoit: elle mourut.

La passion iliaque, dit Hippocrate, arrive quand l'intestin se desseche & s'obstrue tellement par la chaleur inflammatoire, que l'air (1) & les alimens n'y peuvent plus passer; le ventre devient dur, & le malade vomit d'abord des humeurs pituiteuses, ensuite de la bile, enfin des matieres fécales: il a soif; il ressent de la douleur aux hypocondres & dans toute la région du ventre; il est enflé, agité & dégoûté; il a des anxiétés, & la fievre paroît souvent le septieme jour. Si la passion iliaque paroissant dissipée, la fievre survient, le malade est désespéré; souvent même le malade périt lorsque le ventre se relâche & que la diarrhée succede.

On voit par ce récit combien cette maladie est redoutable: il n'est point après cela étonnant que tous les remedes qu'on employa pour cette femme aient été inutiles: car outre les symptômes communs à cette maladie, elle avoit encore les extrémités toujours froides, pendant qu'elle ressentoit au-dedans du corps une ardeur brûlante. Nous concluons de cette histoire les axiomes de pratique suivans: 1°. *le vomissement qui survient à la passion iliaque, est d'un fort mauvais* (2) *présage*; 2°. *Quand la soif* (3) *se dissipe dans les vomissemens, malgré la continuation des causes capables de l'augmenter, c'est un signe bien pernicieux, principalement lorsque les malades sont*

(1) Traité des Malad. l. 3, p. 170, n. 165.
(2) Aphor. 10, sect. 7.
(3) Coac. sect. 3, p. 434, n. 224.

avec

avec cela tourmentés d'anxiétés & de veilles ; 3°. dans les fortes douleurs du ventre, le froid des extremités annonce toujours un très-grand danger (1).

La femme qui étoit chez Tantimene.

COMMENTAIRE sur l'hiſtoire du dixieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 2.

Une femme qui demeuroit chez Pantimedes, ayant fait une fauſſe-couche, fut attaquée le premier jour d'une fievre violente : ſa langue étoit aride ; elle avoit de la ſoif & des anxiétés à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac ; elle ne dormoit point ; il lui ſurvint une diarrhée abondante de matieres crues & ténues.

La femme qui étoit chez Pantimedes.

Comme il eſt dit plus bas, que cette femme friſſonna de nouveau, dans la ſeconde journée, il eſt évident que la fievre commença par un friſſon, ce qui donnera lieu à conclure *que les friſſons* (2) *qui ſurviennent après les fauſſes couches, ſont bien pernicieux.*

La violence de la fievre, l'aridité de la langue, & l'inſomnie étoient, ainſi que nous l'avons vu plus haut, de fort mauvais ſymptômes, qui indiquoient le délire pour le lendemain ou le ſurlendemain. Les anxiétés précordiales rendoient l'état de cette femme encore plus affligeant. On ſait que l'anxiété eſt en général un certain mal-être, ou ennui de ſoi-même, qui empêche ceux

(1) Aphor. 26, ſect. 7.
(2) Coac. ſect. 3, p. 433 ; n. 153.

La femme qui étoit chez Pantimedes.

qui en ſont affectés de ſe tenir tranquilles au lit ou ailleurs, & qui leur fait changer à tout inſtant de place & d'attitude. C'eſt ce ſymptôme qui, dans les maladies dangereuſes, excite les malades à changer ſouvent de chambre ou de lit. *On connoît encore l'anxiété, quand on trouve les pieds du malade hors du lit* (1), *ſans que la chaleur de ces parties ſoit plus grande qu'à l'ordinaire, de maniere qu'on ne puiſſe leur ſoupçonner l'envie de les rafraîchir; de même, lorſque les mains, les bras, le cou & les cuiſſes ſont dans une poſition inégale, extraordinaire, ou différente de la naturelle.*

On obſerve dans les maladies deux ſortes d'anxiétés; l'une, qui eſt univerſelle, & qui regne également par tout le corps; l'autre, qu'on peut en quelque façon nommer locale, affecte ſpécialement une partie, telle que la poitrine, l'eſtomac, ſon orifice ſupérieur, les précœurs, &c. d'où il ſuit que *toutes les fievres* (2), *avec redoublement, ſont malignes, lorſqu'elles ſont accompagnées d'anxiétés*, principalement aux précœurs, parce qu'alors elles occaſionnent des dégoûts, des nauſées, des défaillances, des putridités, &c.

Le deuxieme jour elle friſſonna derechef; la fievre fut aiguë; les déjections abondantes; elle ne dormit point.

Ces ſymptômes ajoutoient à cette maladie un autre degré de danger, & confirmoient la prédiction précédente d'un délire prochain. L'axiome que nous tirons de ce qui ſe paſſa en cette journée, eſt que *les friſſons* (3), *qui ſe renouvellent*

(1) Liv. des Prénot. p. 398, n. 51.
(2) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 45.
(3) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 37.

dans les maladies aiguës, indiquent bien du danger.

La femme qui étoit chez l'antimedes.

Le troisieme jour, les douleurs étoient plus grandes.

Ce qui prouve que la malade ressentoit des douleurs les jours précédens; c'est par conséquent une omission qu'a fait le copiste de cette histoire. Or, ces douleurs ne pouvoient guere être ailleurs que dans le ventre, vers la région de la matrice ou de l'estomac; quoi qu'il en soit, c'étoit toujours un surcroît de danger.

Le quatrieme jour, son esprit fut égaré: le septieme, elle mourut. Le flux de ventre avoit continué pendant toute la maladie; elle rendoit une quantité prodigieuse de matieres crues & ténues; les urines étoient ténues & modiques; la fievre étoit ardente.

Il est clair que le délire étant survenu le quatrieme jour d'une fievre ardente, à la suite d'une fausse couche & avec tant de signes pernicieux, il ne restoit plus d'espérance pour la malade, & qu'elle devoit périr vers le septieme, pris égard aux forces & à l'état du pouls, qui étoient vraisemblablement relatifs à sa situation, & qui marchoient d'un pas égal avec tous les autres signes mortels qui l'environnoient de toute part; telle, entr'autres, la continuation d'une diarrhée abondante & de mauvaise qualité; d'où nous concluons que *les diarrhées* (1) *sont pernicieuses aux femmes nouvellement accouchées, soit que leur accouchement ait été à terme ou non.*

(1) Coac. lect. 3, p. 433, n. 154.

La femme qui étoit chez Pantimedes.

EXTRAIT du commentaire de Galien, ſur l'hiſtoire précédente.

1°. Dès qu'Hipocrate ne fait mention d'aucune cauſe externe qui ait pu faire avorter cette femme, on doit l'attribuer à un amas d'humeurs viciées.

2°. Il eſt dit dans l'hiſtoire, qu'elle a avorté d'un enfant; métaphore dont l'auteur s'eſt ſervi pour indiquer que c'étoit un enfant très-petit & un fœtus très-foible.

3°. La ſéchereſſe de la langue & la ſoif marquoient que la fievre étoit aiguë & grande.

4°. Le dégoût indiquoit la malignité de la fievre.

RÉFLEXION ſur le commentaire de Galien.

1°. Pourquoi ſuppoſer inutilement dans cette femme, un amas d'humeurs viciées, puiſqu'Hippocrate n'en dit mot, & que l'avortement ſeul a pu produire la maladie?

2°. Galien, qui eſt ſi enclin à blâmer dans les autres toutes les paroles qui lui paroiſſent inutiles, auroit fort bien pu ſe diſpenſer de faire remarquer qu'un fœtus de quelques mois eſt très-petit & très-foible.

3°. La ſoif & la ſéchereſſe de la langue ne marquent pas toujours que la fievre eſt aiguë & grande: ces deux ſymptômes s'obſervent bien ſouvent dans la fievre tierce légitime, qui eſt ordinairement ſalutaire; on voit même quelquefois des perſonnes ſans fievre, ſe plaindre de ſoif & de ſéchereſſe à la langue.

4°. Le dégoût dans cette premiere journée, n'indiquoit la malignité

que parce qu'il étoit joint à tous les autres symptômes.

La femme qui étoit chez Pythimedes.

5°. Faites bien attention que l'Auteur ajoute qu'il y avoit un flux de ventre abondant d'humeurs ténue & crues, que les urines étoient crues de même, & que la fievre étoit ardente : il falloit donc que tout le corps de cette femme fût rempli d'humeurs bilieuses, tandis que les premieres voies & les parties concaves du foie fournissoient des déjections crues.

Voilà à-peu-près tout ce que Galien dit d'essentiel dans son commentaire sur cette histoire ; le surplus est une dissertation longue, inutile & même fade, sur le mot suivant ajouté en bas de l'histoire, *la fievre étoit ardente ;* & il finit par être persuadé que ce mot a été ajouté depuis par quelques jeunes Médecins.

5°. Il n'est pas dit dans l'histoire que les urines étoient crues ; il y est seulement fait mention de leur ténuité. Quoique la ténuité indique toujours une certaine crudité, il y a cependant bien de la différence d'une humeur seulement ténue, avec une autre qui est en même tems ténue & crue ; celle qui n'est que ténue, n'est point épaisse : elle est transparente, quelquefois sans nuage ; ou s'il s'en trouve, il est alors léger, transparent, mince, & n'a que fort peu de consistance ; au reste la couleur de cette humeur peut être rouge, jaune ou noire ; mais toujours claire & transparente, ce qui est le caractere propre de la ténuité : l'humeur crue & ténue est au contraire toujours blanche, limpide, transparente & claire, c'est-à-dire, qu'elle ressemble à de l'eau pure, tant en couleur,

La femme qui étoit chez Pantimedes.

qu'en consistence. Il y a grande apparence que les urines ténues que cette femme rendoit en petite quantité, étoient en même tems bilieuses & fort colorées, parce que l'expérience fait voir que la couleur de l'urine augmente en raison inverse de la quantité qu'on en rend, & que d'ailleurs on voit tous les jours le cours de la bile, interceptée dans les intestins, refluer dans le sang, & donner aux urines une teinte très-foncée.

ANALYSE de l'histoire du onzieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 2.

La femme d'Œcéta.

UNE autre qui étoit la femme d'Œcéta, ayant fait une fausse-couche vers le cinquieme mois de sa grossesse, fut attaquée d'une fievre violente: elle eut au commencement un assoupissement (*a*) avec insomnie, une douleur aux lombes, & de la pesanteur à la tête.

L'événement de cette maladie nous donne lieu à conclure que *ceux qui, au commencement des maladies aiguës, tombent dans des assoupissemens, accompagnés d'insomnies, avec douleur aux lombes & à la tête, courent risque de* (1) *devenir frénétiques.* Nous avons vu plus haut que l'irritation douloureuse aux lombes occasionne des déjections liquides. On pouvoit par conséquent, dès le com-

(*a*) L'assoupissement avec insomnie est une espece de *Coma-vigil*, dans lequel les malades ferment les yeux sans dormir, &c.

(1) Coac. sect. 1, p. 423, n. 263; & Prorrh. liv. 1, p. 404.

mencement, annoncer encore le flux de ventre, qui survint bientôt après. La femme d'Œta.

Le second jour, elle fut tourmentée par une diarrhée modique, d'humeurs pures & sinceres, qui devinrent ensuite ténues.

On appelle en général toute évacuation pure ou sincere, celle où l'humeur conserve sa couleur naturelle, & dans laquelle il n'y a aucun mélange de pituite ou de sérosité ; mais Hippocrate n'étendoit guere ce mot qu'au sang, à la bile & au vin. Il appeloit, par exemple, sang pur, celui qui sortoit noir, quoiqu'exposé à l'air, il prît ensuite une couleur bien rouge. La bile pure étoit, dans le sens de cet auteur, d'un roux ardent, tirant sur le rouge, telle que celle qui a fermenté ou qui a été échauffée par l'ardeur de la fievre. La bile d'un jaune de citron, étant délayée avec de la sérosité ou de la pituite, n'étoit par conséquent pas une bile sincere ; il l'appeloit bile jaune. Le vin pur, *merum*, étoit celui dans lequel il n'y avoit point d'eau ; ainsi les déjections de cette femme avoient une couleur de bile rouge ou rougeâtre : car quand la couleur étoit verte ou noire, on voit qu'Hippocrate avoit attention de la spécifier. Nous poserons donc pour axiome, *que tout flux de ventre rouge ou rougeâtre, tel que celui de bile pure, ou haute en couleur, est un* (1) *fort mauvais signe dans toutes les maladies aiguës, & qu'il est pernicieux dans celles où il y a douleur aux lombes & à la tête, avec assoupissement & insomnie.* Ce signe est d'autant plus pernicieux, que la couleur approche plus

(1) Coac. sect. 1, p. 423, n. 265 ; & Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 4.

La femme d'Œcéta. de celle du sang ; & si la déjection ressemble à du sang noir, elle est absolument mortelle.

Le troisieme jour, les déjections étoient plus copieuses & d'une qualité plus mauvaise ; elle ne dormit point pendant la nuit.

Ce surcroît de symptômes confirmoit de plus en plus le pronostic du premier & du second jour, c'est-à-dire qu'il signifioit un délire plus prochain, & un danger encore plus grand.

Le quatrieme jour, elle délira ; son esprit fut agité de crainte, de tristesse & de découragement ; elle devint louche de l'œil droit ; elle eut une petite sueur froide à la tête, & les extrémités resterent froides.

Tous ces symptômes, mortels par eux-mêmes, devenoient plus graves le quatrieme jour ; c'est pourquoi sa mort étoit certaine pour le six ou le sept suivant : cela dépendoit de l'âge, des forces & des jours où les redoublemens arrivoient ; j'observerai seulement que l'œil, qui devient quelquefois louche dans les maladies, n'est pas un signe mortel, quand il est accompagné de coction, & de quelques autres bons signes. Quoique ce symptôme soit assez rare, on le voit cependant quelquefois dans le tems des crises laborieuses, sans que la mort s'ensuive toujours ; toute la différence qu'on y trouve, c'est que quand la coction n'est pas complette, & qu'il y a d'ailleurs une espece d'équilibre entre les bons & les mauvais signes, il est fort à craindre que l'œil, après la crise, ne reste en cet état, ainsi qu'il arriva à Clazomene : quand au contraire ce symptôme paroît dans un état de crudité, avec des signes pernicieux, tels que

dans le cas préſent, il eſt toujours (1) mortel. La femme d'Œéta.

Hippocrate ne faiſant point ici mention de la douleur des lombes, il eſt probable que l'humeur qui l'occaſionnoit avoit reflué vers la tête, & s'étoit portée ſur les nerfs qui font mouvoir l'œil droit, d'où nous conclurons que *quand l'humeur morbifique, fixée aux lombes* (2), *remonte aux parties ſupérieures, qu'elle affecte convulſivement les yeux, & qu'elle en détourne l'axe de maniere que les malades deviennent louches, c'eſt un ſigne des plus funeſtes.* Nous obſerverons auſſi que *le délire, accompagné de frayeurs & de découragement, avec des extrémités froides* (3), *& des ſueurs froides au front, étoit encore un ſigne bien mortel.*

Nous avons vu dans les hiſtoires précédentes, que quand l'humeur des lombes diſparoît dans les fievres continues, ſans raiſon légitime, c'eſt un ſigne bien pernicieux, qui indique le délire prochain. Nous avons auſſi remarqué dans l'hiſtoire d'Eraſinus, *que la crainte & la triſteſſe qui ſurviennent dans les maladies aiguës, ſans cauſe propre à les inſpirer, finiſſent* (4) *ordinairement par quelque convulſion.* Il y avoit donc lieu à prédire encore le délire & le ſymptôme convulſif, qui ſurvinrent en cette journée, ſans néanmoins qu'on pût aſſurer que la convulſion attaqueroit l'œil plutôt qu'une autre partie.

Le cinquieme jour, elle eut un grand redoublement; elle délira beaucoup; ſa connoiſſance revint cependant peu de tems

(1) Prénot. liv. 1, chap. 3, n. 1.
(2) Prorrh. liv. 1, text. 70.
(3) Troiſieme conſtitution épidémique, liv. 1, p. 301.
(4) Coac. ſect. 1, p. 117, n. 5.

La femme d'Œcéta.

après; elle avoit soif; elle ne dormoit point; les déjections continuerent d'être abondantes, pures & sinceres jusqu'à la fin; ses urines étoient ténues, modiques & noirâtres, & les extrémités froides & livides.

Il falloit qu'avec tant de funestes symptômes, la nature fût bien vigoureuse pour n'avoir pas succombé dans le redoublement de cette journée; mais la malade étoit vraisemblablement jeune & d'une bonne constitution.

Le sixieme jour, elle fut dans le même état.

C'est-à-dire qu'elle étoit agonisante.

Le septieme jour, elle mourut frénétique.

Parce que les accès ou redoublemens n'arrivoient que les jours impairs. Nous concluons de ce qui survint le quatrieme jour, que *ceux qui ayant la fievre, avec des sueurs froides aux parties supérieures, sont avec cela agités de frayeur, de tristesse* (1) *ou de découragement, sont pernicieusement attaqués, & courent risque de devenir frénétiques.*

EXTRAIT du commentaire de Galien, sur la précédente histoire.

1°. La femme qui demeuroit chez Pantimedes, n'a fait qu'un avor-

RÉFLEXION sur le commentaire de Galien.

1°. Qui est-ce qui a dit à Galien que la femme qui logeoit chez

(1) Prorrh. liv. 1, text. 26.

ton de deux ou trois mois au plus.

2°. La femme d'Œcéta, qui fait le sujet de cette histoire, a mis bas son fruit dans le cinquieme mois de sa grossesse, sans qu'aucune cause externe ait précédé ; il y avoit par conséquent un vice interne dans le corps de cette femme ; car les avortemens arrivent à la suite des sauts violens, des frayeurs subites, des douleurs, des alimens de mauvaise qualité, des médicamens, des saignées, des hémorragies qui surviennent aux blessures & au col de la matrice ; les hémorrhoïdes considérables en font aussi avorter quelques-unes : comme Hippocrate n'a parlé d'aucun de ces accidens, nous devons penser que la fievre n'étoit pas une suite de la fausse-couche, mais plutôt que la fievre, occasionnée par Pantimedes, étoit accouchée d'un enfant de deux ou trois mois au plus ? La femme d'Œcéta.

2°. Qui lui a dit encore qu'aucune cause externe n'avoit point précédé la fausse-couche d'Œcéta ? De ce qu'Hippocrate n'en a pas fait mention, s'en suit-il qu'il n'y en avoit aucune ?

Galien, dans la recherche inutile des causes externes, auroit pu ajouter les grandes coleres, les chagrins cuisans, les coups & les chûtes qui occasionnent quelquefois des extensions considérables, des contusions ou meurtrissures au ventre de la mere, & même au corps de l'enfant, les violentes secousses des voitures dures, sont aussi la cause de quelques accouchemens précoces.

Dès qu'Hippocrate n'a point dit que cette femme, avant la fausse-couche, étoit remplie d'humeurs viciées, il

La femme d'Œcéta.

casionnée par des humeurs viciées, avoit donné lieu à la fausse-couche.

étoit plus vraisemblable de penser qu'elle n'en avoit point, & que c'est la fausse-couche qui avoit occasionné cette maladie, pendant le cours de laquelle les humeurs ont pu dégénérer & devenir mauvaises.

3°. On lit dans les Prorrhétiques: *ceux qui, au commencement des maladies aiguës, tombent dans de grands assoupissemens, avec insomnies & douleurs aux lombes, à la tête & au cou, ne sont-ils pas frénétiques?* Mais il n'est pas dit dans cette histoire, que la malade ressentoit aucune douleur au cou.

3°. L'expérience fait voir que ceux qui sont dans le cas détaillé par l'Auteur des Prorrhétiques (1), ne sont pas toujours frénétiques: mais qu'ils sont toujours en danger de le devenir, & qu'il n'étoit pas pour cela nécessaire que l'Auteur fît mention de la douleur du cou.

L'affection décrite dans ce texte, est un véritable *catoche* qui consiste en un assoupissement, ou engourdissement complet de tous les organes soumis aux mouvemens volontaires, avec la faculté de voir, d'entendre & de sentir confusément; ou, ce qui revient au même, c'est une espece de *coma-vigil*, pendant lequel les malades sont étendus, immobiles, & dans le même état où ils étoient lorsqu'ils en ont été frappés.

La définition que Boerhaave donne de cette maladie dans l'aphorisme 1036, n'est pas tout-à-fait exacte. Cet Auteur avance que les malades

(1) Liv. premier, p. 404.

n'ont aucun sentiment; ce qui est évidemment contraire à l'observation : car plusieurs de ceux qui ont relevé de cet accident, se sont ressouvenus des trois quarts des choses qu'ils ont vues & entendues : ce qui ne pourroit être s'ils avoient été totalement privés du sentiment; d'ailleurs la nature de cette maladie étant un empêchement absolu de mouvoir aucun organe soumis à la volonté, accompagné de veilles ou d'insomnies, comment pourroit-on supposer des veilles, s'il n'y avoit aucun sentiment ? La femme d'Œta.

4°. Elle eut le second jour un flux de ventre d'humeurs ténues, pures, ou sinceres.

Comme Hippocrate appelle toutes déjections pures ou sinceres celles qui conservent leur couleur naturelle, nous devons entendre par ces mots, que c'étoit une déjection de bile jaune ; car cet Auteur ne manque jamais de marquer spécifiquement les couleurs vertes, noires, & autres, par la raison qu'elles s'observent plus rarement dans la bile qu'on rend par le haut, ou par le bas.

4°. Nous avons démontré plus haut que cette déjection devoit être de bile rouge ou rougeâtre. On sait d'ailleurs que les personnes en santé rendent souvent de la bile jaune, & que cette femme étoit trop mal pour avoir rendu une bile qui n'auroit indiqué aucun danger. On sait encore qu'à la suite des violens accès de fievre, la couleur de la bile & des autres humeurs devient quelquefois aussi rouge que du sang.

5°. L'insomnie du troisieme jour annonçoit le délire du quatrieme.

5°. L'insomnie du troisieme jour n'annonçoit décidément le dé-

La femme d'Œ.éta.

lire du quatrieme, que parce qu'elle étoit jointe aux autres ſymptômes des deux jours précédens.

6°. La petite ſueur froide à la tête qui parut au quatrieme jour, marquoit clairement que la malade étoit déjà frénétique & fort mal, &c.

6°. La petite ſueur froide à la tête qui ſurvint le quatrieme, indiquoit ſeulement le danger & non la frénéſie actuelle; mais le concours de tous les ſymptômes de cette journée annonçoit un très-grand danger, & faiſoit craindre la frénéſie qui ſurvint le lendemain dans un grand redoublement.

7°. Les anciens interprêtes ſont tombés dans des abſurdités lorſqu'ils ont cité au ſujet de cette femme, le texte ſoixante-dix du premier livre des Prorrhétiques, où on lit: *Le déplacement convulſif de l'œil qui ſurvient à la ſuite du reflux de l'humeur morbifique des lombes, eſt un mauvais ſigne*, puiſque ce ſymptôme eſt toujours mauvais, ſoit qu'il arrive à la ſuite du reflux de l'humeur morbifique des lombes, ou qu'il vienne de toute autre cauſe.

7°. De ce que les Géometres ont poſé pour principes, que le tout eſt plus grand que ſa partie, que le tout eſt égal à toutes ſes parties priſes enſemble; que les grandeurs égales à une troiſieme ſont égales entr'elles, &c., il ne s'enſuit pas que pour avoir dit des vérités auſſi claires, ils ſoient tombés dans des abſurdités: pour bien inſtruire les jeunes gens, il faut leur prémettre des principes évidens d'eux mêmes, qu'on appelle *premieres vérités*. Lorſqu'on a ainſi fixé ou préparé leur eſprit, on part de là pour leur

faire voir une chaîne de vérités qui tiennent toutes aux premiers axiomes. Cela posé, quel tort peut-on imputer à Hippocrate & à ses interprêtes, d'avoir dit que la perversion de l'œil, occasionnée par le reflux de l'humeur des lombes, est un mauvais signe, encore que ce symptôme provenu de toute autre cause, fût également mauvais? C'est au contraire une vérité utile & féconde, de laquelle on déduit cet autre théorême: *l'humeur des lombes peut produire la perversion de l'œil, en refluant vers les parties supérieures:* & par l'expérience qu'on a que tous les malades n'en meurent pas, on conclut que *ce symptome n'est pas toujours mortel, quand il survient après des rudimens de coction, avec quelques-autres bons signes: mais qu'il est toujours pernicieux, lorsqu'il paroît dans un état de grande crudité, ou avec d'autres mauvais symptômes*, tels à peu-près que ceux qu'avoit la malade qui fait le sujet de cette histoire. La femme d'Œcéta.

8°. Ces interprêtes n'ont pas mieux rencontré, lorsqu'ils ont appliqué à l'histoire cet autre texte des Prorrhétiques: *tout flux de ventre rouge ou rougeâtre est bien mauvais par-tout; mais il est pernicieux quand il y a douleur aux lombes & à la tête, avec un assoupissement comateux, accompagné d'insomnie:* puisqu'il n'est aucunement fait mention dans l'histoire, que

8°. Ces anciens Commentateurs n'ont pas dit d'aussi grandes absurdités que Galien voudroit le faire croire; car rien ne cadre mieux avec ce qui est dit dans l'histoire, que cette citation des premier & second textes du premier livre des Prorrhétiques. Si on veut se rappeler ce que nous en avons dit dans le commentaire précédent, on verra que nous

La femme d'Œcéta.

cette femme avoit un flux de ventre d'humeurs rougeâtres. Enfin ils ont dit de plus grandes absurdités, lorsqu'ils ont cité cet autre passage : *quand les yeux* (1) *se tournent convulsivement, & qu'ils restent fixes en cet état, dans les fievres ardentes, accompagnées de quelque refroidissement & de déjections abondantes, ténues, bilieuses, c'est un fort mauvais signe, soit quil y ait catoche ou non ;* ces interprêtes ignorant la grande différence du *catoche* au *coma* que cette femme avoit dans le commencement de sa maladie.

Le mot *frénétique*, par où finit l'histoire de cette femme, a été ajouté après coup, & très-inutilement, puisque le but d'Hippocrate n'étoit pas de différencier ici les affections, comme il a fait dans son Livre intitulé *des maladies*.

avons pleinement démontré que le flux de ventre étoit rouge ou rougeâtre.

Ils n'ont pas plus dit d'absurdités lorsqu'ils ont adapté à l'histoire, la quatre-vingt-quatrieme sentence du premier livre des Prorrhétiques, puisque la maladie de la femme d'Œcéta étoit dans les commencemens une vraie fievre ardente, *ignis vehemens*; accompagnée d'une petite sueur froide à la tête, d'un refroidissement aux extrémités, & qu'au surplus, tous les autres symptômes caractérisoient pleinement un vrai *catoche*; ainsi que nous l'avons fait voir plus haut; & quand même il y auroit eu quelque doute là-dessus, ces mots ajoutés à la fin de la sentence, *soit qu'il y ait catoche ou non*, levoient toute obscurité.

Le mot *frénétique*,

(1) Prorrh. liv. 1, text. 84.

dies, & qu'au surplus ce mot est d'autant plus inutile, qu'il est absolument inconséquent.

qu'on lit au bas de l'histoire, n'y est pas inutilement ajouté; au contraire, il apprend aux jeunes Médecins, qu'il y a des fievres qui se terminent quelquefois par la frénesie, & que cette derniere affection entraîne presque toujours les malades au tombeau. Or comme rien n'est plus honorable au médecin que de prévoir de bonne heure cet événement, afin de prendre à tems toutes les précautions nécessaires pour en garantir les malades, on laisse au Lecteur à juger si un mot qui signifie qu'une fievre ardente, accompagnée de certains signes ou symptômes, a enfin dégeneré en frénésie mortelle, est inutile ou inconséquent.

Il est bien singulier que je ne puisse faire dix pas de suite avec Galien, sans me trouver en contradiction avec lui. S'il a toujours rencontré juste le sens d'Hippocrate, j'avoue que j'ai des torts; mais j'ai aussi en revanche bien des vérités pour moi: car je n'avance aucun principe que je ne l'aie vérifié plusieurs fois dans le cours de ma pratique; & les restrictions ou modifications que je donne de tems en tems aux sentences qu'on attribue à cet auteur, ne sont encore que le fruit de mes observations. Les histoires des épidémiques n'étant faites que pour raisonner par analogie sur d'autres maladies semblables, & apprendre la véritable marche de la nature, c'est-à-dire, le diagnostic & le pronostic, en déduire des regles, & d'après ces regles, diriger le traitement, il m'a paru qu'après trente ans de pratique réfléchie, je pouvois, à l'exemple du Corege, dire à Galien: *& moi aussi je suis Peintre.*

La femme d'Œcéta.

La différence que je vois entre nous deux, c'eſt qu'il peint d'imagination, & moi d'après nature; ou, ce qui revient au même, il eſt original, & moi je ne ſuis que copiſte. Galien a donné l'eſſor à ſon imagination, ſans ſuivre aucun plan concerté. Quelquefois il ne s'occupe qu'à chercher, dans certaines hiſtoires, des cauſes qu'il ne trouve pas; mais comme rien ne l'arrête, il en fabrique à ſon gré: dans d'autres hiſtoires, il indique des remedes qu'on auroit dû, ſelon lui, employer: quelquefois il diſcourt longuement ſur l'étymologie d'un mot, ou ſur les jours décrétoires, dont il a toujours attention de faire plier l'ordre au gré des lois qu'il s'eſt faites. En un mot, ces hiſtoires ſont pour lui un champ vaſte qu'il parcourt rapidement, ſans y rien cueillir d'utile; mais ce à quoi il ne manque jamais, c'eſt de donner en paſſant des coups de dents à quiconque oſa entrer dans la même carriere que lui, ſoit que ce fût l'effet de ſon caractere propre, ou ſeulement du goût dominant de ſon ſiecle.

Commentaire ſur l'hiſtoire du douzieme malade des épidémiques d'Hippocrate. l. 3, ſect. 2.

La femme de la place des Menteurs.

Une femme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, ayant, dans un premier accouchement, mis au monde un enfant mâle, après beaucoup de travail & de peines, fut attaquée peu après d'une fievre violente. Elle eut d'abord de la ſoif, des nauſées, des maux de cœur, la langue aride; il lui ſurvint un léger flux de ventre d'humeurs ténues: elle ne dormit poi-

Hippocrate ne dit pas que cette femme eſt accouchée avant le terme ordinaire : il y a donc apparence que l'accouchement, tout laborieux qu'il fut, n'a pas été précoce, & qu'il développa, tout au plus, le germe de la maladie que cette femme pouvoit porter depuis long-tems. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut douter qu'une maladie, qui ſurvient après un accouchement quelconque, ne ſoit toujours plus dangereuſe, que ſi elle étoit arrivée dans un autre tems, & que le danger ne ſoit plus grand, lorſque l'accouchement a été pénible, parce que les forces ont été beaucoup plus éprouvées que dans l'accouchement ordinaire : par conſéquent les circonſtances dans leſquelles cette femme ſe trouvoit, ajoutoient un degré de danger de plus à tous les mauvais ſymptômes qui l'aſſaillirent dans cette premiere journée : cette maladie étoit donc des plus ſérieuſes, ſans cependant être encore décidément mortelle ; car il pouvoit ſurvenir dans les jours ſuivans quelques rudimens de pépaſme qui, en diminuant les ſymptômes, auroient donné de l'eſpérance.

La femme de la place des Menteurs.

Le deuxieme jour, elle eut un petit friſſon ; la fievre devint aiguë ; elle eut une petite ſueur froide autour de la tête.

Ce friſſon & cette ſueur froide à la tête étoient, comme nous l'avons vu plus haut, d'un fort mauvais augure.

Le troiſieme jour, elle eut des tracaſſeries d'entrailles (*a*) qui lui occaſionnerent

(*a*) Par tracaſſerie d'entrailles, nous entendons ici & ailleurs une diarrhée accompagnée de quelques douleurs ou tranchées dans le ventre.

La femme de la place des Merteuls.

des déjections abondantes d'humeurs crues & ténues.

Nous avons indiqué ailleurs le danger des diarrhées qui surviennent aux femmes nouvellement accouchées ; celle-ci étoit d'autant plus formidable, qu'elle étoit aqueuse, c'est-à-dire, la moins susceptible de coction.

Le quatrieme jour, elle eut un nouveau frisson ; tout redoubla ; elle ne dormit point.

Le troisieme jour ayant été mauvais, & le quatrieme encore pire, c'étoit un signe d'autant plus mortel, que les insomnies agravoient considérablement l'état de cette femme, & signifioient que la maladie ne finiroit pas sans délire ; mais pris égard à sa grande jeunesse, qu'Hippocrate a eu attention de marquer à la fin de l'histoire, & indépendamment de ce qu'elle pouvoit encore être douée d'une forte constitution, il y auroit eu de l'imprudence à annoncer la mort pour le sept. Il étoit plus convenable de déclarer seulement dans le pronostic de ce jour, que la malade alloit de pis en pis, & que, s'il n'arrivoit pas de changement avantageux vers le sept, la malade couroit risque d'être perdue sans ressource.

Le cinquieme jour fut bien laborieux.

Ce qui se passa en cette journée affobliſſoit bien les espérances qu'on auroit pu concevoir de sa jeunesse & de sa bonne constitution.

Le sixieme jour ressembla au précédent ; elle alla en outre beaucoup à la selle, & rendit des matieres fort liquides.

La continuation de symptômes, & sur-tout du flux de matieres crues & abondantes, ne laissoient entrevoir qu'un avenir funeste ; mais

il étoit plus prudent d'attendre au lendemain, avant que de le prononcer définitivement.

La femme de la place des Menteurs.

Le septieme jour, nouveau frisson, fievre aiguë, grande soif, & agitation; vers le soir, elle eut une sueur froide, universelle; un frisson la saisit; les extrémités devinrent froides, & ne recouvrerent pas leur chaleur naturelle. Un autre frisson la reprit vers la nuit, & les extrémités resterent encore froides; elle ne dormit point; elle eut quelques absences qui se dissiperent presqu'aussi-tôt.

Il n'y avoit plus alors à douter sur son sort; il étoit évident qu'elle périroit le neuf, le onze ou le quatorze au plus tard: on ne hasardoit donc rien à annoncer qu'elle auroit bien de la peine à vivre jusqu'au quatorzieme jour. On me permettra de faire observer ici, qu'il est de l'honnêteté & de la bienséance des médecins, de raisonner sur les affections qu'ils traitent, en présence des malades, avec un ton assuré, modeste & accompagné d'une gravité qui ne soit ni austere, ni farouche, parce que cette complaisance contente ordinairement les malades & les assistans; mais ils doivent sur-tout bien prendre garde à ne point paroître déconcertés ou tristes devant les malades, dans le tems même qu'ils apperçoivent la mort au chevet du lit. L'appartement du malade est donc le lieu le moins convenable à prononcer sur son sort, quand il est question d'une nouvelle affligeante; il faut attendre qu'on en soit dehors; & aussi-tôt qu'on a fini, partir sur le champ, principalement lorsqu'on a eu la sage précaution d'envelopper le pronostic d'une condition équi-

La femme de la place des Menteurs.

voque : c'eſt le moyen d'éviter les commentaires & les queſtions embarraſſantes que les parens ou les aſſiſtans ne manquent jamais de faire.

Comme le pronoſtic annonce les événemens futurs, on ſent combien il eſt aiſé de s'y méprendre, quand on n'a pas encore aſſez d'uſage & d'expérience, & qu'on a négligé d'obſerver juſqu'aux moindres choſes qui ſurviennent dans les maladies. Suppoſons, par exemple, qu'un médecin ait prévu le quatrieme jour, que la mort arrivera bientôt, & que, par manque d'uſage ou de réflexion ſur certaines circonſtances de la maladie, il fixe cet événement au ſeptieme. Si le malade, apres cette prédiction, meurt ſeulement le onzieme ou le quatorzieme, l'erreur ne ſera pas de grande conſéquence pour le médecin, parce qu'on pourra attribuer à ſes ſoins les jours que le malade aura vécu de plus ; mais ſi après avoir fixé le jour de la mort au quatorzieme, elle arrivoit le ſeptieme, cette erreur diminueroit un peu la confiance qu'on auroit pu avoir en lui ; & ſi le malade mouroit ſans avoir pourvu à ſes affaires domeſtiques, ceux qui y ſeroient intéreſſés lui en ſauroient un fort mauvais gré, & le décrieroient par-tout. Il ſeroit donc plus prudent, dans ce cas, de tenir un peu le large, en diſant ſeulement, le malade ne ſera pas envie dans quinze ou vingt jours, ſans rien ajouter de plus, parce que ſi le malade mouroit plutôt, une ſemblable prédiction ne feroit aucun tort. Pareillement, ſi le médecin avoit annoncé une criſe ſalutaire, qui dût mettre le malade hors de danger, & que celui-ci mourût dans la criſe, ou même auparavant, cette imprudence pourroit lui cauſer la perte de ſa réputation & de ſa fortune, ſur-tout ſi c'étoit un malade de marque.

Il faut donc, quand on eſt jeune médecin, éviter, autant qu'il eſt poſſible, de prononcer ſur l'avenir, & malgré les apparences de certitude, on doit toujours faire en ſorte de rendre les pronoſtics un peu conditionnels, comme ſi telle choſe arrive, ou n'arrive point, il ſurviendra tel événement; s'il n'y a pas de changement pour tel tems, le malade eſt perdu, ou du moins bien en danger de l'être; ſi tel cas arrive, nous aurons de l'eſpérance, &c. Il faut enfin ſe ſouvenir que l'énoncé d'une prédiction doit être laconique; que c'eſt la derniere choſe qu'on doit dire en partant, & qu'il eſt toujours mieux de prévoir la veille ce qu'on pourra dire le lendemain, afin d'avoir le tems d'y bien réfléchir.

La femme de la place des Menteurs.

Le huitieme jour vers midi, la chaleur revint; elle eut de la ſoif, des aſſoupiſſemens, des nauſées; elle vomit un peu de bile pure; elle paſſa mal la nuit; elle ne dormit point; elle rendit tout-à-coup beaucoup d'urine ſans s'en appercevoir.

Nous avons vu bien des fois combien tous ces ſymptômes ſont pernicieux; nous ajouterons ici *que l'urine* (1) *qu'on rend involontairement, ou ſans s'en appercevoir, eſt un ſigne mortel.* Cela marque en effet qu'il n'y a plus de communication de la veſſie au cerveau, & que les facultés naturelles & animales commencent à s'éteindre: par conſequent tout concouroit à la deſtruction prochaine de la malade.

Le neuvieme jour, tout parut s'appaiſer; elle étoit, vers le ſoir, un peu aſſoupie; il lui

(1) Coac, ſect. 3, p. 434, n. 269.

La femme de la place des Mentours.

ſurvint un nouveau friſſon ; elle vomit des humeurs bilieuſes, ameres.

Ce mieux-être paſſager, n'étant ni précédé, ni accompagné d'aucun ſigne de coction, les choſes étoient au même état que ci-devant, c'eſt-à-dire, que le danger étoit tout auſſi grand, ce qui confirme encore plus l'axiome, *que c'eſt un ſigne de mort* (1) *lorſque, dans un cas qui menace ruine, ou avec de mauvais ſignes, les malades ſont ſoulagés.*

Le dixieme jour, autre friſſon : la fievre redoubla : elle ne dormit point ; elle rendit le matin beaucoup d'urine qui ne dépoſa pas : la chaleur revint aux extrémités.

On voit que la nature faiſoit dans cette jeune femme tous les efforts poſſibles pour attaquer la matiere morbifique, & opérer quelque coction ; mais tout devenoit inutile ; les forces étoient épuiſées, & la cauſe de la maladie ſi tenace, que toutes tentatives devoient être ſans ſuccès.

Le onzieme jour, elle vomit des humeurs vertes, bilieuſes, & friſſonna peu de tems après ; enſuite de quoi, les extrémités redevinrent froides : vers le ſoir, elle eut un autre friſſon ; elle ſua, & vomit beaucoup ; la nuit fut bien laborieuſe.

Si les matieres du vomiſſement euſſent été louables, & que la ſueur eût été précédée de quelques ſignes non équivoques de coction, on auroit pu revenir à l'eſpérance ; mais le froid des extrémités, & la couleur verte de l'évacuation, étoient des ſignes trop pernicieux, ainſi que nous l'avons démontré dans les hiſtoires précédentes.

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 70.

Le douzieme jour, elle vomit une grande quantité d'humeurs noires & fétides; elle eut beaucoup de hocquet & de soif. La femme de la place des Menteurs.

C'est enfin dans cette journée que toutes les lueurs d'espérance qu'on auroit pu concevoir de sa jeunesse & de ses forces, s'anéantirent pour toujours; car *tout vomissement d'humeurs* (1) *noires & fétides, est des plus mortels*; & le hocquet, dans cet état d'épuisement, pouvoit se nommer l'avant-coureur, ou le tambour de la mort.

Le treizieme, elle vomit comme la veille; elle eut encore un frisson, & perdit la parole vers midi.

Tous ces symptômes confirmoient de plus en plus le triste pronostic des jours précédens. Le sort de cette femme étoit donc encore plus manifestement désespéré, & *la perte de la parole, qui lui survint, fut le* (2) *commencement de son agonie.* Il faut cependant convenir que la nature souffroit, avec bien de la peine, son extinction; car elle revint souvent aux prises avec les causes de la maladie, mais toujours infructueusement.

Le quatorzieme jour, le sang coula des narines; elle mourut. Elle eut pendant toute sa maladie un flux de ventre & des frissons; elle étoit âgée d'environ 17 ans.

Cette hemorragie fut une derniere tentative de la nature; mais comme tout étoit dans un état affreux d'épuisement, de crudité & de corruption, cet autre effort fut semblable à la derniere

(1) Coac. sect. 3, p. 434, n. 214 & 216; liv. des Prén. p. 400, n. 189 & 192.

(2) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 33.

La femme de la place des Menteurs.

étincelle d'une lumiere qui s'éteint. Nous tirerons de cette hiſtoire les trois principes ſuivans.

La plupart de ceux qui ont des fievres continues périſſent lorſqu'étant plus tourmentés les quatrieme & ſeptieme jours, il n'arrive point de jugement le onzieme. Liv. des criſes, p. 383, n. 103.

Les friſſons qui ſe renouvellent fréquemment dans les maladies aiguës, ſont très-funeſtes. Coac. ſect. 1, text. 21.

Quand le hocquet ſurvient dans une fievre laborieuſe, la maladie eſt mortelle, s'il y a quelqu'autres mauvais ſignes. Coac. ſect. 1, text. 44.

HISTOIRE du premier malade des épidémiques d'Hippocrate. liv. 3, ſect. 3.

Le fils de Parion.

LE fils d'un certain Parion, de Thaſe, qui demeuroit au-deſſus du Temple de Diane, fut attaqué d'une fievre aiguë, qui étoit continue & ardente dans les commencemens; il étoit altéré & très-aſſoupi (*a*); il avoit enſuite des inſomnies; il fut auſſi tourmenté les premiers jours d'un flux de ventre; ſes urines (*b*) étoient blanches, aqueuſes.

SENTENCES tirées de cette hiſtoire.

(*a*) *Toutes les maladies qui commencent par des aſſoupiſſemens comateux, ſuivis d'inſomnies & d'autres ſymptômes laborieux, ſont bien pernicieuſes.* Prorrh. liv. 1, text. 76.

(*b*) Nous avons obſervé ci-deſſus que les urines blanches & ténues indiquent la longueur de la maladie, & les riſques qu'on court pendant

Le fils de Parion.

Le ſixieme jour, l'urine étoit (*c*) huileuſe, les déjections bilieuſes (*d*) & graſſes; il délira.

Le ſeptieme jour, tout redoubla; il ne dormit point; les urines étoient ſemblables aux précédentes; ſon eſprit fut troublé, & les ſelles furent graſſes & huileuſes.

Le huitieme, il coula du nez quelques

Sentences tirées de cette hiſtoire.

tout ce tems. Il n'en ſeroit pas de même ſi les urines étoient, dans les premiers jours, blanches & épaiſſes, c'eſt-à-dire, approchantes de la couleur du lait, parce qu'il y auroit eſpérance que cette matiere craſſe ſe précipiteroit les jours ſuivans dans le fond du vaſe, & qu'elle y feroit un dépôt louable, je veux dire blanc & léger.

(*c*) Nous avons diſtingué plus haut trois ſortes d'urines huileuſes, qui ſont toutes ſuſpectes, quoiqu'elles ne ſoient pas également mortelles: celles de Parion paroiſſent être de l'eſpece de celles dont Hippocrate fait mention dans le Livre des Prénotions: *Il faut*, dit-il, *condamner les urines, à la ſuperficie deſquelles il ſurnage des graiſſes ſemblables aux toiles d'araignées, car elles ſignifient la colliquation.* Ce qui confirme notre opinion, c'eſt que ces ſortes d'urines paroiſſent communément dans les longues maladies, comme celle-ci. Liv. des Prén. p. 400, n. 180.

(*d*) *Les déjections graſſes & bilieuſes ſont funeſtes*; ainſi que nous l'avons vu ailleurs, parce qu'elles indiquent la colliquation, c'eſt-à-dire, la conſomption, tant des fluides que des ſolides. Coac. ſect. 3, p. 436, n. 384.

Le fils de Parion. gouttes (*e*) de ſang ; le malade rendit par le vomiſſement une quantité modique d'humeurs (*f*) vertes : il dormit un peu.

Le neuvieme, même état.

Le dixieme, tout parut (*g*) appaiſé.

Le onzieme, il ſua : mais ce ne fut pas par tout le corps (*h*) : il eut un refroidiſſement qui ne dura pas long-tems.

Le douzieme, la fievre fut aiguë : les déjections étoient bilieuſes, ténues & abondantes : il y eut une ſuſpenſion dans les urines : il délira.

Le dix-ſeptieme fut laborieux : il n'y eut (*i*) ni ſommeil, ni augmentation de fievre.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*e*) *Quand il ne coule que quelques gouttes de ſang des narines de ceux qui ont des alternatives d'aſſoupiſſemens comateux & d'inſomnie, c'eſt un ſigne très-pernicieux.* Prorrh. liv. 1, text. 1.

(*f*) Nous avons auſſi remarqué combien ſont dangereux les vomiſſemens ſpontanés de bile verte : par conſéquent ce malade, qui avoit d'ailleurs tant de ſymptômes mortels, étoit dans un état déſeſpéré.

(*g*) *On ne peut ſe fier à un mieux être annoncé & précédé par une multitude de ſignes & de ſymptômes funeſtes.* Coac. ſect. 1, p. 420, n. 621,

(*h*) *Les ſueurs qui ne ſortent pas par-tout le corps, ſont inutiles & incommodes.* Liv. des Prénot. p. 398, n. 75.

(*i*) Lorſque les veilles continuent, elles

Le vingtieme, il sua par tout le corps; il ne dormit point; les dejections étoient bilieuses; il avoit une (*k*) aversion pour les alimens; il étoit assoupi. Le fils de Parion.

Le vingt-quatre, il y eut rechûte.

Le trente-quatre, il étoit sans fievre; le ventre fut resserré pour un peu de tems; son aversion pour les alimens continuoit; il eut derechef un peu de fievre, mais toujours irréguliérement: quelquefois elle le quittoit, puis elle le reprenoit; &, soit qu'elle le quittât, ou qu'elle diminuât seulement, elle ne manquoit pas de revenir; il prenoit beaucoup d'alimens d'une mauvaise qualité; le sommeil étoit mauvais dans ses rechûtes; l'esprit étoit égaré: c'est alors qu'il rendoit des urines épaisses à la vérité, mais qui étoient troublées & mauvaises; le ventre fut resserré (*l*), ensuite relâché; il n'étoit jamais sans un peu de fievre; en-

---

Sentences tirées de cette histoire.

ténuent les forces, & finissent par détruire le corps.

(*k*) Quand, après une crise, il survient une aversion constante pour les alimens, les malades meurent peu de tems après, ou dans des langueurs chroniques, accompagnées de fievre lente.

(*l*) *L'alternative de la diarrhée & de la constipation signifie que la maladie sera longue & bien dangereuse, sur-tout si les déjections sont d'une mauvaise qualité.* Coac. sect. 3, p. 436, n. 353.

Le fils de Parion,

fin les déjections devinrent abondantes & ténues.

Le cent-vingtieme (*y*), il mourut. Depuis le commencement jusqu'à la fin, il eut presque continuellement (*m*) une diarrhée liquide, bilieuse, abondante; ou si elle paroissoit s'arrêter, les déjections devenoient brûlantes & crues: les urines furent mauvaises jusqu'à la fin. Il avoit un assoupissement laborieux, ou des insomnies: il répugnoit les alimens, & sa fievre étoit presque toujours ardente.

Sentences tirées de cette histoire.

(*y*) Voilà un exemple de transmutation de maladie aiguë en chronique, qui date du vingt-quatrieme jour. Les principaux symptômes, qui l'ont fait périr, sont le dégoût constant, la diarrhée presque continuelle, & les assoupissemens, ou sommeils laborieux; car *quand le sommeil fatigue les malades, c'est un signe mortel.* Aphor. 1, sect. 2, n. 1.

(*m*) *Tout flux de ventre liquide & abondant, qui survient au commencement des maladies aiguës, & qui persévere, est mortel quand il est joint à d'autres mauvais signes.* Coac. sect. 3, p. 436, n. 346. Les mauvais signes étoient le dégoût constant pour les alimens, l'alternative d'insomnie & d'assoupissement, &c.

COMMENTAIRE de l'hiſtoire du ſecond malade des épidémiques d'Hippocrate. liv. 3, ſect. 3.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

UNE femme, à Thaſe, qui demeuroit proche la Fontaine froide, étant accouchée d'une fille, & n'ayant point ſes purgations, fut attaquée le troiſieme jour d'une fievre aiguë avec friſſon; elle avoit la fievre long-tems avant ſon accouchement; elle gardoit le lit; elle avoit une averſion générale pour les alimens, & depuis le jour de ſon attaque, la fievre devint continue, avec des friſſons horrifiques, qu'elle éprouvoit de tems en tems.

Il y avoit bien des raiſons pour déclarer, dès les commencemens, que cette maladie ſeroit très-dangereuſe, ſavoir, la circonſtance de ſon accouchement, la ſuppreſſion des vuidanges, le dégoût décidé pour tous les alimens, enfin la fievre qu'elle avoit portée pendant ſa groſſeſſe; car les maladies aiguës qui ſurviennent, après s'être auparavant mitonnées long-tems dans le corps, ſont communément mortelles. Il y avoit encore à craindre que la rétention des lochies, & la ſécrétion interceptée du lait, ou ſon reflux dans le ſang, n'attiraſſent le délire.

Galien, dans ſon commentaire ſur cette hiſtoire, attribue cette maladie à la ſeule ſuppreſſion des vuidanges; mais il eſt probable que c'eſt plutôt la fievre, qu'elle avoit long-tems avant

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

d'accoucher, qui empêcha ſes purgations. Quoi qu'il en ſoit, l'expérience fait voir que, *quand les femmes en couches n'ont pas* (1) *leurs purgations, la fievre ſurvient . . . . . & que le ventre éprouve ſouvent, le cinq ou le ſept, des tracaſſeries ſuivies de déjections liquides, abondantes, noires & de mauvaiſe odeur : ſi les purgations reparoiſſent enſuite convenablement, les malades guériſſent bientôt ; ſinon, ils courent les plus grands dangers.*

Le huitieme jour, elle avoit l'eſprit fort égaré ; la connoiſſance revint peu de tems après ; le ventre fut tracaſſé par des déjections abondantes, ténues & mêlées d'une bile aqueuſe ; elle étoit ſans ſoif.

Nous avons vu plus haut combien les flux de ventre ſont dangereux aux femmes nouvellement accouchées : ici la qualité des matieres nous donnera lieu de conclure que *toute diarrhée* (2) *aqueuſe, qui continue dans les maladies aiguës, eſt un bien mauvais ſigne ; qui devient mortel quand les malades n'ont pas ſoif* ; parce que 1°. la coction d'une humeur ténue, aqueuſe ne peut ſe faire qu'à la longue, & très-difficilement ; 2°. que la diarrhée continuant, épuiſe les forces du corps ; 3°. qu'il eſt enfin contre l'ordre de la nature, que les évacuations qui deſſechent les organes, n'occaſionnent point la ſoif.

Le médecin pouvoit dans ce cas prévenir les parens ou les aſſiſtans, que la malade périroit, ſi dans la ſemaine ſuivante, il n'arrivoit point de

(1) Hippocr. malad. des femmes, p. 452, ſect. 6.

(2) Coac. ſect. 3, p. 436, n. 343.

changement

changement avantageux, tels que des rudimens de coction dans les urines & dans les déjections, la ceſſation du dégoût, &c.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

Le onzieme jour, elle avoit toute ſa connoiſſance; mais elle étoit aſſoupie: elle rendit beaucoup d'humeurs ténues & noires; elle avoit des inſomnies.

Nous avons remarqué pluſieurs fois que parmi les mauvaiſes urines, celles qui ſont noires & aqueuſes ſont les plus funeſtes. L'aſſoupiſſement & l'inſomnie faiſoient craindre le retour du délire & annonçoient des convulſions: par conſéquent le danger croiſſoit à vue d'œil.

Le vingtieme, elle eut un petit friſſon: la chaleur revint preſqu'auſſi-tôt; elle eut un peu de délire; elle ne dormoit pas; les déjections étoient les mêmes; les urines étoient aqueuſes, mauvaiſes & copieuſes.

S'il y avoit eu aſſez de bons ſignes pour eſpérer le retour de la ſanté, *on auroit pu, avec cette continuation d'urine crue & ténue, prédire à cette femme un abcès, ou une métaſtaſe* (1) *dans les parties qui ſont au-deſſous du diaphragme;* mais elle avoit une averſion conſtante pour les alimens, une diarrhée d'humeurs crues, des inſomnies, du délire; ſes forces diminuoient de jour en jour: on devoit donc s'attendre à une longue maladie, ſuivie de la mort; *car les urines ténues* (2) *& aqueuſes marquent qu'une maladie ſera longue;*

(1) Liv. des Prén. p. 400, n. 178; & Coac. ſect. 3, p. 435, n. 274.

(2) Liv. des Prénot. p. 400, n. 172.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

& quand les urines continuent (1) *d'être longtems telles, il eſt fort à craindre que les malades ne puiſſent ſe ſoutenir juſqu'au tems néceſſaire pour en faire la coction.*

Le vingt-ſeptieme jour, la fievre & le flux de ventre s'arrêterent; peu de tems après, elle ſentit une douleur véhémente & opiniâtre à la cuiſſe droite; les urines étoient aqueuſes: la fievre revint.

Cette douleur précédée & accompagnée d'urines crues & mauvaiſes, ne pouvoit faire penſer que la métaſtaſe ſeroit bonne: ces ſortes d'apoſtaſes ne ſont ſalutaires que quand la matiere morbifique eſt mitigée, adoucie; car lorſqu'elle eſt crue & mauvaiſe, ſon changement de place *eſt* (2) *inutile*, nul ou mauvais, & ſignifie, pour l'ordinaire, des rechutes pires qu'auparavant.

La douleur véhémente & opiniâtre qu'elle reſſentit à la cuiſſe droite, nous fera conclure, avec Hippocrate, le principe ſuivant de pratique: *toutes les métaſtaſes qui ſe font dans les maladies, occaſionnées par l'humeur atrabilaire ou mélancolique, ſont pleines de danger; car elles annoncent* (3) *ou la convulſion, ou la cécité, ou la perte de la parole & du ſentiment, d'où la mort s'en ſuit ſouvent.*

Le quarantieme jour, les douleurs de la cuiſſe ceſſerent; mais il ſurvint une toux continuelle avec une expectoration humide, ténue, & abondante. Les ſelles ſu-

(1) *Ibid.* p. 400, n. 175.
(2) Prorrh. liv. 1, text. 173.
(3) Aphor. 56, ſect. 6.

rent supprimées : son aversion pour les alimens continuoit ; les urines étoient semblables aux précédentes. La fievre ne la quittoit point, & redoubloit irréguliérement sans observer d'ordre.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

Le dégoût pour les alimens, joint aux signes de crudité qui se manifestoient toujours par les urines, faisoient voir que cette seconde métastase sur la poitrine, ne réussiroit pas mieux que la premiere ; aussi les crachats étoient-ils aqueux, cruds, & la fievre qui continuoit, en redoublant irréguliérement, faisoit toujours faire à la malade quelques pas vers le tombeau.

Le soixantieme jour, la toux disparut sans raison ; car il n'y eut aucune apparence de coction dans les crachats, ni aucune apostase : il survint une convulsion qui fixa la mâchoire du côté droit : la malade fut assoupie ; elle délira ; la connoissance lui revint presqu'aussitôt : elle avoit au reste une aversion constante pour tous les alimens ; la mâchoire se détendit & revint à son premier état ; elle rendit par les selles des matieres bilieuses & en petite quantité. La fievre devint plus aiguë avec *horreur*. Les jours suivans la parole lui manqua ; quelque tems après, la connoissance lui revint avec la parole.

L'humeur crue & indomptable de la maladie, après avoir long-tems circulé dans la masse générale des liqueurs, & s'être voulu fixer dans la cuisse droite, ensuite à la poitrine, remonta enfin à

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

la tête, y occſionna le délire, un aſſoupiſſement comateux, & la convulſion prévue le onzieme jour précédent. La perte de la parole qu'elle éprouva les jours ſuivans, étoit, comme nous l'avons conclu dans les hiſtoires précédentes, l'avant-coureur de la mort.

Le quatre-vingtieme jour, elle mourut. Ses urines furent juſqu'à la fin noires, ténues & aqueuſes, avec un aſſoupiſſement qui la quittoit rarement ; elle n'uſoit d'aucun aliment; elle étoit fort découragée & tourmentée d'inſomnie, de colere, d'impatience, & étoit d'ailleurs d'un caractere mélancolique.

Il eſt bien étonnant que cette femme, ayant été auſſi affoiblie qu'elle dut l'être vers le ſoixantieme jour, puiſqu'elle ne prenoit point d'alimens, ait pu parvenir juſqu'au quatre-vingtieme, avec une fievre aiguë, accompagnée de tant de pernicieux ſymptômes ; il falloit qu'elle fût jeune & d'une forte conſtitution ; mais Hippocrate n'en parle pas. Nous conclurons de cette hiſtoire : *que les maladies aiguës ſont mortelles* (1) *aux femmes enceintes ;* & que *la convulſion de la mâchoire, dans les fievres continues, eſt un* (2) *ſigne des plus mauvais, qui annonce toujours le délire prochain, & le plus ſouvent la mort, ſur-tout quand ce ſymptôme ſurvient pendant le délire.*

(1) Aphor. 30, ſect. 5.
(2) Hippocr. liv. des Prénot.

HISTOIRE du troisieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 3.

PYTHION qui demeuroit à Thase, au-dessus du Temple d'Hercule, après bien des travaux, des fatigues & des mauvais alimens, fut saisi d'un grand frisson, suivi d'une fievre aiguë; sa langue étoit aride & bilieuse; il étoit altéré, & ne dormoit point; les urines étoient noirâtres avec suspension, sans sédiment. Pythion, de Thase.

Le deuxieme jour vers midi, les extrémités devinrent froides, principalement la tête & les mains; la parole lui manqua; il fut muet; sa respiration fut courte pendant un certain tems; après quoi, la chaleur revint: il fut altéré; il dormit pendant la nuit; il sua un peu autour de la tête.

Le troisieme jour, il fut assez tranquille; vers le coucher du soleil, il eut un petit refroidissement; la nuit fut turbulente & laborieuse; il ne dormit point; il rendit quelques excrémens compactes.

Le quatrieme jour, il reposa dans la matinée; vers midi, tout redoubla; il eut un refroidissement; la voix lui manqua de nouveau; il se trouva plus mal; la chaleur revint, il rendit quelque tems après des

Pythion, de Thaſe. urines noires avec ſuſpenſion ; la nuit fut tranquille ; il dormit.

Le cinq, il parut mieux : il reſſentit cependant une peſanteur douloureuſe au ventre ; il eut ſoif ; la nuit fut mauvaiſe.

Le ſixieme, il fut tranquille dans la matinée : mais vers le ſoir les douleurs augmenterent ; il eut un redoublement ; on lui fit prendre un lavement qui le fit aller convenablement à la garde-robe ; il repoſa la nuit ſuivante.

Le ſeptieme jour, il eut des nauſées, de l'agitation ; ſon urine étoit huileuſe ; la nuit fut bien mauvaiſe ; il délira & ne dormit point.

Le huitieme, il dormit un peu dans la matinée ; bientôt après, le refroidiſſement revint ; la parole lui manqua ; ſa reſpiration fut courte & petite : vers le ſoir, la chaleur reparut ; il délira ; il fut un peu mieux au point du jour ; ſes déjections étoient pures, modiques & bilieuſes.

Le neuvieme jour, il étoit aſſoupi ; & lorſqu'on l'éveilloit pour l'exciter, il ſe plaignoit de nauſées & d'altération : vers le coucher du ſoleil, il ſe trouva bien mal ; il déraiſonna ; la nuit fut mauvaiſe.

Le dixieme, il perdit la parole dans la matinée ; il eut un grand refroidiſſement ; la fievre fut aiguë ; il ſua beaucoup ; il mou-

rut. Les redoublemens arrivoient en jours pairs. Pythion, de Thase.

Réflexions sur cette histoire.

La mort de Pythion, qui arriva le dixieme jour de sa maladie, n'a rien de surprenant; 1°. parce que les maladies, dont les redoublemens arrivent en jours pairs, sont les plus dangereuses, & qu'on ne meurt guere que dans les redoublemens.

2°. Cette maladie fut dès le commencement d'autant plus sérieuse, qu'elle survint à la suite de beaucoup de travaux, de fatigues, & d'une mauvaise nourriture.

3°. L'urine du premier jour fut noirâtre, sans sédiment, & depuis ce tems on n'apperçut aucun signe de coction; au contraire, les urines du quatrieme jour étoient encore plus noires; celles du septieme étoient huileuses: ce qui, comme nous l'avons dit plus haut, est un signe des plus pernicieux: car des quarante-deux malades qui font le sujet de cet ouvrage, aucun ne s'est sauvé après avoir rendu des urines huileuses.

4°. Les redoublemens alloient toujours en augmentant, & étoient avec cela accompagnés des plus mauvais signes, tels que de sueur à la tête, de refroidissement, de la perte de la parole, & d'une forte affection aux organes de la respiration, qui devenoit de tems en tems petite, courte & difficile, d'où nous conclurons la regle suivante: *ceux qui suent dans* (1) *les maladies aiguës, principalement à la tête, & qui ont en même tems*

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 56; & Coac. sect. 1, p. 420, n. 63.

Pythion, de Thase.

de l'agitation, ou qui supportent difficilement leur maladie, sont pernicieusement attaqués, soit que l'urine soit noire ou non; & si outre cela la respiration est encore affectée, le danger est bien plus grand.

5°. La pesanteur douloureuse au ventre, les anxiétés, les veilles, le délire faisoient voir qu'il étoit impossible que la nature pût dompter tant de puissans ennemis, & que dès le quatrieme jour, son sort fatal étoit même décidé.

6°. Si on ajoute à tout cela l'aridité de la langue qui se manifesta dès le premier jour, & qui continua avec le délire, & la difficulté de respirer, on sera peut-être surpris qu'il ne soit pas mort plutôt; *car la langue seche* (1), *aride, indique la frénésie*; *& le délire, joint à la difficulté* (2) *de respirer, est mortel dans une fievre continue.*

Commentaire sur l'histoire du quatrieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 2.

Le frénétique.

Un certain homme tomba dans la frénésie.

Hippocrate, parlant de la frénésie, dit que le sang, qui est dans l'homme (3), entre pour beaucoup dans ce qui fait la prudence humaine; quelques-uns, ajoute-il, soutiennent que le sang seul fait toute la prudence: quand donc la bile est en mouvement, ou en fermentation, & qu'elle se mêle au sang, elle en altere la consistance &

(1) Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 5.
(2) Aph. 50, sect. 4.
(3) Liv. des malad. sect. 2, p. 147, n. 277.

le mouvement ordinaire ; elle le diſſout, le change en ſéroſité, & l'échauffe : le ſang ainſi échauffé, communique ſa chaleur au reſte du corps ; c'eſt alors que l'homme délire & ſort de ſon aſſiette ordinaire, tant à cauſe de la fievre qui s'y trouve jointe, qu'à cauſe de la transformation du ſang en ſéroſité. Les frénétiques, continue-t-il, reſſemblent à ceux que l'atrabile fait déraiſonner ; car ceux-ci contractent la démence, & deviennent quelquefois furieux, comme les frénétiques, lorſque leur ſang eſt altéré par le concours de la bile & de la pituite ; enfin, leur folie ou délire eſt en raiſon compoſée de la quantité de bile & de ſon énergie ou force, la pituite étant égale de part & d'autre. Le frénétique.

Il ajoute un peu plus bas (1), que la frénéſie fait périr ceux qui en ſont attaqués, parce qu'étant continuellement hors d'eux-mêmes, ils refuſent de prendre les alimens qu'on leur préſente, ou du moins qu'ils n'en prennent pas ſuffiſamment pour ſe ſoutenir, & que dans la ſuite le corps s'amaigrit & ſe conſume, tant par la fievre, que par le défaut de nourriture. Les extrémités du corps éprouvent les premieres la conſomption ; elles ſe refroidiſſent ; le froid ſe communique aux parties voiſines ; & lorſque, de proche en proche, la conſomption & le refroidiſſement ſont parvenus au centre des forces vitales, tout devient froid, & le malade meurt.

Il dit, dans un autre endroit (2), que les frénéſies ſont quelquefois occaſionnées par d'autres maladies ; ceux qui ſont attaqués de cette ſorte,

(1) *Ibid.* n.. 307.
(2) *Ibid.* l. 3, p. 168, n. 100.

Le frénétique.

ſouffrent tellement au diaphragme, qu'ils ne veulent pas permettre qu'on leur touche le ventre. La fievre & le délire ſurviennent; ils regardent fixement, & font les mêmes choſes que ceux qui délirent dans la péripneumonie. Cette maladie eſt mortelle, & la mort arrive le troiſieme, le cinquieme, ou le ſeptieme jour au plus tard; ſi cependant elle eſt plus légere, ſa criſe eſt la même que dans la péripneumonie.

Voici comme il s'exprime ailleurs (1). Lorſque la frénéſie ſe forme, la fievre paroît d'abord douce; les hypocondres ſont douloureux, ſurtout du côté droit où eſt le foie; la fievre devient plus forte vers le quatrieme ou cinquieme jour; les douleurs augmentent; la couleur de la peau devient bilieuſe, & l'eſprit ſe frappe. Cette affection prend naiſſance de la bile qui ſe met en mouvement dans les viſceres, & qui ſe fixe enſuite ſur le diaphragme; elle ſe juge ordinairement le ſeptieme ou le onzieme jour. Peu de ceux qui en ſont attaqués, échappent à la mort; & quand elle ſe change en péripneumonie, elle n'eſt pas moins dangereuſe.

Le frénétique, *qui fait le ſujet de cette hiſtoire*, vomit dès les premiers jours qu'il ſe mit au lit, une abondance d'humeurs érugineuſes & ténues; la fievre le ſaiſit par un friſſon horrifique; il ſua beaucoup & continuellement par tout le corps: il ſentit une peſanteur douloureuſe à la tête & au cou; ſes urines étoient ténues, avec des

(1) Liv. des Affections, ſect. 1. p. 189, n. 91.

Le frénétique.

ſuſpenſions inégales: il rendit tout-à-coup beaucoup d'excrémens: il déraiſonna grandement; il ne dormit point.

Tous ces ſymptômes ſont des plus pernicieux, & annoncent une maladie bien cruelle, ſoit qu'on les conſidere ſéparément, ou pluſieurs enſemble; car, 1°. nous avons démontré ailleurs que le vomiſſement d'humeurs vertes eſt bien mauvais.

2°. Que la ſueur, au commencement d'une maladie aiguë, eſt ſymptomatique & dangereuſe.

3°. Que les urines ténues ſont toujours ſuſpectes, à cauſe qu'elles indiquent un état de crudité.

4°. Que le vomiſſement verd, accompagné de douleurs de tête & de veilles, procure bientôt le délire.

5°. Que les douleurs du cou ſont par-tout bien mauvaiſes, principalement chez ceux où l'on craint le délire.

6°. Que les grands délires, dans les maladies aiguës, précedent ſouvent les convulſions.

7°. Que les douleurs aux nerfs, ou tendons du cou dans les maladies aiguës, annoncent bien ſouvent les convulſions.

Ajoutons à cela, que *les ſuſpenſions* (1) *qui nagent dans les urines décolorées, indiquent une frénéſie terrible dans les maladies aiguës, accompagnées de ſueurs & de veilles laborieuſes.*

Nous conclurons de tous ces ſymptômes, que *les fievres très-aiguës, accompagnées* (2) *de ſignes*

(1) Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 6.
(2) Liv. des Prénot. p. 402, n. 306.]

Le frénétique.

très-mauvais, font mourir les malades le quatrieme jour, ou plutôt.

Le second jour au matin, la voix lui manqua; la fievre fut aiguë; il sua sans que la fievre ait discontinué, ou diminué; il eut des palpitations par tout le corps, & des convulsions pendant la nuit.

Nous avons fait voir que toute sueur qui survient dans une fievre aiguë, sans diminution de la maladie, est un signe bien pernicieux, & que ceux qui ont des palpitations par tout le corps, perdent souvent la parole, & meurent en cet état.

Les autres symptômes nous feront conclure les deux axiomes suivans:

Ceux qui, étant hors d'eux-mêmes (1), *perdent la parole, sont proches de la mort.*

Ceux à qui la voix manque (2), *après une mauvaise crise, meurent bien souvent avec un tremblement universel.*

Les convulsions qui survinrent, & qui avoient été indiquées par les signes du jour précédent, marquoient aussi que le malade étoit près de sa fin.

Le troisieme jour, tout redoubla: il mourut le même jour, &, *selon Fœsius*, le quatrieme.

Cet événement étoit relatif aux prédictions des jours antérieurs; ce qui confirme de plus en plus l'axiome que nous avons conclu plus haut, qui est que *le délire, au commencement des fievres continues, annonce la mort, ou un état des plus dan-*

(1) Coac. sect. 1. p. 425, n. 391.
(2) Coac. sect. 1, p. 425, n. 384.

gereux, à moins (1) *qu'il n'y ait quelques-autres bons ſignes.*

ANALYSE de l'hiſtoire du cinquieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 3.

PHALACRUS, de Lariſſe, reſſentit tout-à-coup une violente douleur dans la cuiſſe droite, qui ne s'appaiſa par aucun des remedes qu'on lui fit. Le premier jour, il eut une fievre aiguë, ardente, & des douleurs vives qui ne le quittoient pas. Phalacrus.

La fievre aiguë, ardente, & la continuation des violentes douleurs, malgré tous les remedes qu'on employa, étoient des raiſons ſuffiſantes pour craindre une fâcheuſe cataſtrophe, & établir en conſéquence un pronoſtic acerbe; mais il n'y avoit point encore lieu à annoncer décidément la mort.

Le deuxieme jour, les douleurs de la cuiſſe ſe calmerent un peu, mais la fievre augmenta: il avoit des agitations; il ne dormit point; les extrémités devinrent froides; il rendit beaucoup d'urine de mauvaiſe qualité.

Si le ſoulagement de la cuiſſe eût été accompagné d'un commencement de coction dans les urines, & d'une diminution de la fievre, ou ſi le malade eût un peu repoſé, ce changement auroit été bien avantageux; mais c'étoit tout le con-

(1) Prorrh. liv. 2, text. 23, Prædict. Hippocratis.

Phalacrus. traire. Il avoit en outre les extrémités froides, qui, comme nous l'avons plusieurs fois observé, sont un signe bien pernicieux. Il falloit donc conclure que *la douleur de la cuisse ayant diminué contre la raison, le délire* (1) *paroîtroit bientôt, & que par conséquent le malade étoit encore plus en danger.*

Le troisieme jour, la douleur de la cuisse étoit tout-à-fait appaisée; mais l'esprit du malade étoit aliéné; le trouble & l'agitation étoient extrêmes.

Ce délire turbulent, & l'état de grande crudité, joint aux autres signes pernicieux, indiquoient une mort prochaine.

Le quatrieme jour il mourut vers midi.

Cet événement nous avertit que *les douleurs aux cuisses, avec fievre aiguë, annoncent de la malignité & des suites terribles, lorsque dans un état de crudité, elles remontent vers les visceres* (2), *parce qu'elles attirent bien souvent le délire, soit qu'il y ait suspension dans les urines ou non.*

On voit tous les jours de très-vives douleurs aux cuisses, sans suite funeste, comme celles qui sont occasionnées par les rhumatismes fixés sur le nerf sciatique. La raison est que ces sortes de douleurs ne sont pas accompagnées de fievre aiguë, ce qui, dans cet état, rend beaucoup moins dangereux leur reflux vers les visceres.

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 53.
(2) Coac. sect. 1, p. 420, n. 39, 40 & 41.

Commentaire sur l'hiſtoire du treizieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 3.

Apollonius, qui demeuroit à Abdere, ailoit & venoit quoique malade depuis long-tems: il avoit les viſceres du ventre gros: il devint enfin ictérique, pâle & fort incommodé des vents. Un jour, après avoir mangé du bœuf, & bu inconſidérément du vin, il ſentit un peu de fievre & ſe mit au lit. Apollonius.

Cette faute étoit d'autant plus grave, qu'Hippocrate obſerve que *la boiſſon immodérée* (1) *du vin, & l'uſage du bœuf en été, occaſionnent bien ſouvent des maladies au foie.* Ce malade, non content de cette indiſcrétion, tomba dans une plus grande.

Il avala enſuite beaucoup de lait crud & cuit, de chevre & de brebis: par ce mauvais régime il augmenta conſidérablement ſes maux: la fievre devint plus aiguë; le ventre fut conſtipé; les urines furent ténues & modiques: il ne dormit point; il étoit altéré, bouffi & aſſoupi; il avoit une tenſion douloureuſe à l'hypocondre droit; toutes les extrémités devinrent froides: il avoit un peu de délire; il oublioit le mo-

(1) Liv. des Affect. internes, ſect. 2, p. 207, n. 228.

Apollonius.

ment d'après, ce qu'il venoit de dire; il étoit dans une grande émotion.

Tant de ſymptômes dangereux, dans un ſujet attaqué d'une ancienne affection au foie, faiſoient appréhender une frénéſie mortelle, parce que *l'aſſoupiſſement* (1), *joint aux douleurs des hypocondres, eſt un ſigne funeſte;* mais il étoit plus prudent d'adoucir le pronoſtic, en déclarant néanmoins que s'il n'arrivoit pas, ſous peu de jours, une diminution de ſymptômes avec quelques ſignes de coction, le malade couroit riſque de mourir frénétique, par la communication de l'inflammation au diaphragme; car *toutes les parties qui avoiſinent celles qui ſont affectées, ou qui ont avec elles une certaine correſpondance* (2), *ſont toujours les premieres & les plus fortement attaquées.* Nous concluons donc que *c'eſt commettre une faute bien grave, que de* (3) *donner du lait à ceux qui ont la fievre; mais qu'elle eſt encore plus conſidérable, quand il y a en même tems élévation douloureuſe aux hypocondres.*

Vers le quatorzieme, à compter du jour que le friſſon l'avoit pris, & qu'il s'étoit mis au lit, il devint furieux: il pouſſoit des cris épouventables; le trouble étoit des plus grands; il parloit beaucoup; puis il étoit plus tranquille, & s'aſſoupiſſoit: tout cela fut ſuivi d'un flux de ventre abondant: il

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 42.

(2) Hippocrate des humeurs qu'il faut purger, & *Theoremata Αἰτιολογικὰ Lud. Dureti, in Operibus Jacobi Hollerii*, p. 563, n. 13, edit. Genevæ 1623, *in*-8°.

(3) Aphor. 64, ſect. 5, p. 393.

rendoit

rendoit des urines noires, ténues, en petite quantité ; il s'agitoit beaucoup ; les déjections varioient ; elles étoient ou noires, en petite quantité & érugineuſes, ou graſſes, crues & mordicantes ; elles devenoient enſuite blanches comme du lait. Apollonius.

Il étoit évident, à l'inſpection de ces ſymptômes, que le malade périroit, parce que *les déjections les plus mortelles* (1) *ſont les noires, les graſſes, les vertes*, &c. *ſoit qu'elles paroiſſent tout-à-la fois, ou ſéparément.* On ſait encore que *les déjections blanches ſont* (2) *très pernicieuſes dans les maladies aiguës & bilieuſes, ſur-tout lorſqu'il y a frénéſie, ou affection au foie ;* car elles ſignifient que le paſſage de la bile aux inteſtins eſt intercepté : d'où il réſulte qu'une partie de cette humeur reflue dans le ſang, augmente la fievre & les autres ſymptômes, pendant que l'autre partie, qui ſéjourne dans le foie, y cauſe des putridités mortelles, &c.

Vers le vingt-quatrieme jour, il y eut de la diminution ; les autres ſymptômes étoient d'ailleurs à-peu-près les mêmes : la connoiſſance lui revint un peu ; mais il ne ſe ſouvenoit pas de ce qui s'étoit paſſé depuis qu'il étoit alité : il retomba de nouveau dans le délire, & tout alloit au plus mal.

Nous avons pluſieurs fois démontré qu'il ne faut pas ſe fier aux mieux-être qui arrivent dans

(1) Liv. des Prénot. p. 399, n. 152 ; & Coac. ſect. 3, p. 436, n. 384.

(2) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 71, & p. 404, n. 18.

Apollonius. les maladies avec de mauvais symptômes, & dans des états de crudité, parce qu'ils ne sont pas de longue durée ; c'est ce qui arriva au malade. Bientôt après il perdit de nouveau la connoissance, & tout alla en empirant.

Vers le trentieme jour, la fievre fut aiguë : il rendit par les selles beaucoup de matieres ténues : il délira ; les extrémités devinrent froides ; la parole lui manqua.

Tous ces symptômes, dans un malade affoibli par une longue maladie, signifient qu'il n'y a plus que quelques heures, ou peu de jours de vie : cela dépend des forces qui peuvent lui rester : d'où nous inférons que *la perte de la parole chez un malade épuisé, est très-mortelle* (1), *sur-tout quand il y a délire & engourdissement dans les sens.*

Le trente-quatre, il mourut frénétique : durant tout le tems que je l'ai vu, il avoit un flux de ventre, des urines ténues & noires ; il avoit aussi une alternative d'assoupissement & d'insomnies ; les extrémités étoient froides ; il délira jusqu'à la fin.

En voilà plus qu'il n'en faut pour caractériser une frénésie mortelle & sans ressource.

Ne pourroit-il pas se faire que cet homme fût mort léthargique, ou plutôt que son délire frénétique eût dégénéré en léthargie funeste ?

En comparant ce que j'ai eu occasion de voir dans la pratique, avec ce que j'ai lu sur cette affection dans les auteurs (si on en excepte cependant Hippocrate), j'avoue que j'ai été bien peu satisfait sur les signes diagnostics ou caractéristi-

(1) Prorrh. liv. 1, sect. 3, n. 4.

ques de cette maladie : la plupart la décrivent différemment, & il semble que les autres ne daignent pas même la distinguer par aucun signe propre, des autres affections soporeuses, telles que du *coma*, du *carus* ou *caros*, du *catalepsis* & de l'apoplexie. Ils se contentent de la faire remarquer en passant, par le nom seul, jusqu'au célebre *Boerhaave*, qui n'a pas cru devoir la traiter à part, dans un chapitre particulier, comme il a fait de quelques autres maladies qui paroissent moins intéressantes. Apollonius.

Ces inexactitudes ou négligences, dans les auteurs, embarrassent toujours les jeunes médecins, lorsqu'ils veulent faire l'application de leur lecture à la pratique, d'où résulte nécessairement l'incertitude absolue des pronostics & des cures. Ce sont sans doute les difficultés à la bien décrire, qui ont retenu les meilleurs écrivains, par la crainte d'échouer, & de compromettre leur réputation ; comme j'ai été à portée d'en voir plusieurs, & que je n'ai aucune prétention, je vais en hasarder une esquisse conforme à mes observations, & à ce qu'en dit Hippocrate.

Cette maladie est aiguë (1), ainsi que la pleurésie, la frénésie, la péripneumonie, &c. Les Grecs l'ont nommée λεθαργος, pour signifier que les malades oublient très promptement.

Ses signes essentiels sont la fievre continue, le délire, le penchant continuel, & presque insurmontable des malades à fermer les yeux & à dormir, avec le prompt oubli de tout ce qu'ils ont dit ou fait, envie de dire & de faire l'instant auparavant : le signe le plus essentiel de tous est l'oubli.

(1) Hippocrate, régime des maladies aigues.

Apollonius.

Les signes accidentels qui l'accompagnent quelquefois, mais non pas toujours, sont le tremblement des mains, les paupieres entr'ouvertes, qui ne ferment pas entiérement les yeux, qui en laissent une partie du blanc à découvert; les déjections fécales & les urines qui sortent involontairement, & sans que les malades s'en apperçoivent; le pouls est le plus souvent lent; la respiration rare & grande; les bâillemens sont fréquens; la bouche reste entr'ouverte; le visage devient souvent bouffi, prend une mauvaise couleur; les joues sont pendantes; les urines toujours épaisses, ou semblables à celles des jumens: s'il paroît de la sueur, elle ne s'étend pas au-delà du cou, de la face & de la poitrine; ou bien ce sont de petites moiteurs incommodes par tout le corps.

Le sommeil n'est pas toujours insurmontable, ni continuel; cette maladie, ainsi que les autres aiguës, a ses degrés, & ses redoublemens qui viennent à la vérité tous les jours, mais avec cette différence qu'il y en a toujours un où l'accès est plus fort, tandis que celui du lendemain est plus doux ou plus foible. Le grand accès des léthargies paroît en jours pairs ou impairs, & celles-ci sont moins pernicieuses que celles où les redoublemens viennent les jours pairs.

Les accès paroissent ordinairement l'après-midi, & continuent pendant la nuit; ce n'est que vers le matin que les malades commencent à être mieux, ou moins mal. Il convient alors de les éveiller, s'ils ne le sont pas naturellement, afin de les exciter à prendre du bouillon, de la boisson, des remedes, ou de leur faire administrer quelques frictions douces; car dans le fort

des redoublemens, le bruit tumultueux qu'on leur fait aux oreilles, & les secousses qu'on leur donne pour les éveiller, sont inutiles & même nuisibles. Ce qu'on peut faire de mieux dans cette circonstance, est de leur appliquer des topiques, tels que des vésicatoires, des épithémes, des lavemens, des suppositoires, des fomentations émollientes, ou irritantes, des jeunes animaux ouverts vivans, qu'on leur met tout chauds sur le front, l'estomac, les hypocondres, ou à la plante des pieds; on peut aussi leur faire couper les cheveux, les ongles, & faire entrer dans leurs appartemens des musiciens, pour y exécuter des concerts vifs, bruyans, mélodieux, &c. On sait que cette symphonie doit quelquefois être composée de cors, de trompettes, de tambourins, de clarinettes, &c. qu'on doit cependant jouer avec ordre & méthode, en faisant de tems en tems des pauses, pour essayer chaque instrument à part, en variant les airs, afin de découvrir ceux qui feront des impressions plus ou moins avantageuses sur l'organisation des malades. Apollonius.

L'expérience fait voir qu'il y a en général deux especes de léthargie, savoir une que je nommerai *primaire*, qui commence & finit avec la fievre; & une secondaire, qui vient seulement pendant le cours d'une maladie aiguë, d'espece différente; j'en ai vu à la suite des frénésies, des fievres ardentes, &c. J'ai remarqué que les *primaires* sont beaucoup moins pernicieuses que les secondaires, dont je n'ai vu jusqu'ici aucun malade échapper.

La primaire se termine quelquefois heureusement depuis le septieme jusqu'au quatorzieme jour, par une sueur critique; le plus souvent

Apollonius. c'eſt un dépôt purulent à la poitrine, aux parotides, &c. ; j'en ai vu qui ont fini par la dyſſenterie, & d'autres par des eſpeces de paralyſies qui ſe ſont fixées ſur différens membres ; j'ai enfin été témoin d'une qui fut parfaitement jugée par un large abcès, qui occupoit toute la partie occipitale, & qui rendit une grande quantité de pus louable.

La ſecondaire eſt preſque toujours occaſionnée par une métaſtaſe de la maladie antérieure.

On peut juger, d'après la courte deſcription que nous venons d'en donner, qu'elle n'eſt guere moins dangereuſe que l'apoplexie ; c'eſt-à-dire, que la forte léthargie eſt incurable, & que celle qui eſt plus légere n'eſt pas aiſée à guérir ; qu'il faut par conſéquent de la jeuneſſe, des forces, & une bonne conſtitution de tempérament ; & que les ſymptômes, tant eſſentiels qu'accidentels, ne ſoient ni bien véhémens, ni trop nombreux.

Ballonius, *Valeſius*, *Rhodius* & *Baglivi* ont remarqué que le danger de toutes les affections ſoporeuſes, principalement de la léthargie, augmentoit en raiſon de la grandeur du pouls dans ceux qui auparavant l'avoient eu petit, ou médiocre : lors donc que les jeunes médecins verront dans une léthargie primaire, ou ſecondaire, un pouls de grandeur médiocre, devenir ſenſiblement plus grand, enſuite très grand, juſqu'à frapper les doigts de celui qui le palpe, avec force & ſaccade, ils peuvent prédire en toute ſûreté la mort, principalement ſi les autres ſymptômes perſiſtent au même degré. Toutes les fois que j'ai eu occaſion de vérifier ce fait de pratique, je l'ai trouvé conforme à ce qu'en diſent les auteurs que je viens de citer.

On lit enfin dans les Prorrhétiques que le délire joint à l'oubli total, & à l'abattement des forces & des sens, est encore un signe bien certain de mort. Apollonius.

L'assoupissement, que les Grecs ont nommé καταφορα, les Latins *sopor*, est un symptôme assez ordinaire aux fievres. Il n'est différent du sommeil naturel, qu'en ce que celui-ci est agréable, tranquile, léger, & qu'il se fait pour la réparation des forces vitales, naturelles & animales, tandis que le *cataphora* est un sommeil lourd & pesant, qui contribue au dépérissement des forces, à l'augmentation de la maladie, & pendant lequel on éveille plus difficilement les malades.

Le *coma* est un assoupissement plus profond, dans lequel on éveille cependant les malades; mais avec beaucoup plus de peine que dans le *cataphora*, dont nous venons de parler.

Il y en a de deux especes, l'un pendant lequel les malades dorment profondément, sans entendre & sans sentir; dans l'autre, ils ne peuvent quelquefois s'empêcher de fermer les paupieres; mais malgré cela ils entendent tout ce qu'on dit près d'eux, sans pouvoir parler.

Le premier s'appelle *coma sommeillant*, & le second, qui est une espece de catalepsis, s'apele *coma vigil*. Voyez ce que nous en avons dit ci-dessus.

Ces deux especes de *coma* ne sont souvent que des accessoires, je veux dire des symptômes particuliers qui surviennent aux fievres continues, putrides, malignes, &c., ou qui les accompagnent.

Lorsqu'il y a en même tems irritation convulsive dans le genre nerveux, les malades sont

Apollonius. dans l'un & l'autre *coma*, roides, étendus, & ont le plus ſouvent les yeux ouverts & fixes, avec une entiere privation de tout mouvement volontaire. Le *coma ſommeillant* convulſif, qui ſurvient vers l'apogée d'une maladie aiguë, dans le tems qu'on eſt déjà bien affoibli par la fievre, eſt décidément mortel. Le *coma vigil* convulſif met auſſi les malades dans un fort grand danger; mais il y a plus d'eſpérance que ſi le *coma convulſif* étoit ſommeillant, c'eſt-à-dire, joint à la privation du ſentiment.

L'apoplexie tire ſon nom d'un mot grec, qui ſignifie frapper, donner un coup, foudroyer, &c.: c'eſt probablement à cauſe que ceux qui en ſont attaqués paroiſſent auſſi anéantis que s'ils avoient été ſubitement frappés d'un coup de foudre.

Cette maladie conſiſte en une perte ſubite de la parole, de tout ſentiment & de tout mouvement des organes ſoumis à la volonté, accompagnée d'un embarras bien marqué dans les organes de la reſpiration : ou, ce qui revient au même, c'eſt un anéantiſſement ſubit de toutes les fonctions animales, avec une reſpiration gênée, difficile, laborieuſe, qu'on connoît par le ſommeil très-profond, qui ſe fait preſque toujours en ronflant.

Le danger eſt relatif à l'âge avancé des malades, à leur foibleſſe, à la difficulté plus ou moins grande de reſpirer, & à la longueur du tems qu'on emploie à faire revenir la parole. Il y en a qui meurent ſans la recouvrer. C'eſt auſſi une fort mauvaiſe marque, ſi les véſicatoires n'agiſſent pas, ou n'apportent aucun ſoulagement.

Elle eſt mortelle par ſa nature, & ſe guérit

difficilement, & rarement ſans reliquat; la plupart du tems, c'eſt une métaſtaſe de l'humeur qui abandonne le cerveau, pour ſe fixer ſur la moitié du corps, ou ſur quelques membres, qui en deviennent paralytiques, perclus, le plus ſouvent avec une diminution ſenſible des facultés de l'ame, ſur-tout de la mémoire. La plus mortelle eſt celle où il ſurvient de l'écume à la bouche (1). *Rhazis*, parlant de l'apoplexie, dit qu'il eſt abſolument inutile de preſcrire des remedes, lorſqu'on voit de l'écume autour de la bouche des malades qui en ſont frappés. Apollonius.

Voilà celle que la nature & l'art ne peuvent guérir, & qu'Hippocrate déſigne ſous le nom d'apoplexie forte, comme il s'en explique formellement dans l'Aphoriſme 42, ſect. 2.

La fievre n'eſt jamais qu'accidentelle à cette maladie; dès qu'elle ſurvient, elle guérit ordinairement (2), pourvu qu'elle ſoit aſſez forte, & que les malades puiſſent la ſupporter.

Le *carus* ou *caros*, vient d'un mot grec qui ſignifie tête, pour marquer que c'eſt une affection de cette partie: il reſſemble beaucoup à l'apoplexie; il n'en differe guere que par la reſpiration qui eſt libre dans le *carus*, tandis qu'elle eſt gênée, difficile & laborieuſe dans l'apoplexie. Bien des Médecins les confondent néanmoins, malgré leur inſigne différence: car le ſommeil, quoique bien profond dans le *carus*, ne l'eſt jamais autant que dans l'apoplexie, outre la reſ-

(1) On voit dans le 51 Aphor. de la ſixieme ſect qu'Hippocrate déſeſpétoit de tous les apoplectiques, à moins que la fievre ne ſurvînt.

(2) Hippocr. Aphor. 43, ſect. 2; Tulpius Obſerv. de Med. 6, & Foreſtus, Obſerv. 74.

Apollonius. piration qui, comme nous venons de le dire, n'a aucune reſſemblance de l'une à l'autre.

Le pronoſtic du *carus*, ſe déduit aiſément de ce que nous avons dit ci-deſſus au ſujet de l'apoplexie.

Nous n'avons entré dans tous ces détails que pour mieux faire ſentir aux jeunes gens, la ſinguliere différence de la léthargie à toutes les autres affections ſoporeuſes, & pour laiſſer au lecteur la liberté de décider à ſon aiſe, ſi la maladie *d'Apollonius*, qui a commencé par une inflammation au foie, accompagnée de fievre aiguë, de délire, &c. n'a pas enfin dégénéré en léthargie ſecondaire.

Je ne ſaurois trop conſeiller aux jeunes Médecins de s'attacher pendant le cours de leur pratique, à bien connoître tous les ſignes caractériſtiques & accidentels des maladies : car le ſuccès du pronoſtic & du traitement, dépend toujours des idées juſtes ou fauſſes qu'on s'eſt faites de leur génie ; j'y vois d'ailleurs un autre grand inconvénient, qui ſeroit de ſaiſir les erreurs d'un auteur qui en auroit mal parlé, & de s'égarer néceſſairement dans la pratique, ou au moins de ne devoir les ſuccès, qu'à des haſards heureux auxquels on n'auroit réellement aucune part.

Je me flatte donc que le lecteur trouvera bon que j'aie inſéré dans cette ſeconde édition, des détails auſſi intéreſſans, & qui manquoient dans la premiere.

HISTOIRE du quatorzieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 3.

UNE femme, de Cyzique, étant accouchée, avec beaucoup de peine, de deux filles, & ses lochies n'ayant point coulé suffisamment, fut saisie le premier jour d'une fievre aiguë qui commença avec un frisson *horrifique* : elle eut une pesanteur douloureuse à la tête & au cou ; elle avoit des insomnies ; elle étoit taciturne, triste, opiniâtre & revêche ; elle rendit des urines ténues ; elle eut soif, beaucoup de dégoût & d'anxiétés aux précœurs ; le ventre fut irrégulierement libre & resserré. La femme de Cizique.

Le sixieme jour, elle eut pendant la nuit un grand délire, & ne dormit point.

Vers le onzieme jour, elle devint furieuse, & peu de tems après la connoissance lui revint ; ses urines etoient noires & ténues, & parurent ensuite huileuses : elle fut tourmentée par une diarrhée d'humeurs ténues & abondantes.

Le quatorzieme jour, elle eut des fréquentes convulsions : le froid s'empara des extrémités : les urines s'arrêterent ; elle perdit la connoissance & la parole.

Le dix-septieme jour, elle mourut.

RÉFLEXIONS sur cette histoire.

La circonstance dans laquelle cette femme

La femme de Cizique.

étoit tombée malade, & les symptômes qui accompagnoient cette fievre aigue pendant les cinq premiers jours, annonçoient le plus grand danger : car il y avoit des signes qui indiquoient clairement un délire prochain : il y en avoit d'autres qui faisoient penser que cette maladie ne finiroit pas sans convulsions, pendant que son caractere atrabilaire faisoit appréhender que le délire ne devînt frénétique. Hippocrate observe encore, (1) que *quand les purgations manquent aux femmes nouvellement accouchées, elles ne tardent pas à mourir, si cette humeur se fixe au cerveau ou à la poitrine.*

Le délire survint le sixieme jour ; la frénésie le onze, & les convulsions le quatorzieme. Les symptômes du onzieme, annonçoient manifestement la mort pour le quatorze, ou le dix-sept suivant ; mais comme elle étoit vraisemblablement jeune & vigoureuse, elle commença seulement son agonie le quatorze, & ne mourut que le dix-septieme. Nous conclurons de ce qui se passa le quatorzieme jour, que *rien n'est si* (2) *pernicieux dans une maladie aiguë, qu'une suppression d'urine qui succede à un refroidissement* : car ceux qui se trouvent dans ce cas, sont communément aux portes de la mort.

ANALYSE de l'histoire du quinzieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 3.

La femme de Déalcès.

A THASE, la femme de Déalcès, en suite

(1) Malad. des femmes, liv. 1, n. 69.
(2) Coac. sect. 1, p. 419, text. 5.

de chagrins cuisans, fut saisie d'une fievre aiguë avec un frisson *horrifique*. Depuis le commencement jusqu'à la fin de sa maladie, elle s'enveloppoit de ses couvertures, & étoit taciturne : elle palpoit, grattoit, arrachoit & amassoit des flocons avec ses mains ; elle pleuroit, & rioit l'instant suivant : elle ne dormoit aucunement : on lui appliquoit des suppositoires qui ne produisoient aucun effet : elle buvoit fort peu, encore falloit-il l'exciter pour la faire boire ; ses urines étoient ténues & en petite quantité : la fievre paroissoit petite au tact ; les extrémités étoient froides. La femme de Déalcès.

Toutes les maladies aiguës qui prennent sur de forts chagrins, sont toujours bien dangereuses : car le chagrin abat les forces, engendre l'humeur atrabilaire, affoiblit tous les organes, principalement ceux du cerveau, & conduit à la manie, ou aux fureurs mélancoliques. Il n'est donc pas étonnant que la frénésie se soit d'abord déclarée chez la femme de Dealcès ; les symptômes qui accompagnoient cette maladie pendant les huit premiers jours, nous feront conclure les sentences suivantes : 1° *Les frénétiques* (1) *boivent peu ; 2°. les malades qui, dans le delire* (2), *s'occupent à palper leurs couvertures, les murailles, les rideaux de leur lit ; qui grattent avec leurs mains, qui amassent des flocons, sont frénétiques & attaqués mortellement.* Ce dernier axiome étoit d'autant

(1) Prorrh liv. 1 ; & Coac. sect. 1, p. 421, n. 123.
(2) Coac. sect. 1, p. 421, n. *96*, & p. 424, n. 355.

La femme de Déalcès.

plus appliquable à cette femme, qu'elle ne dormoit ni la nuit ni le jour, & qu'elle eut dès le commencement, les extrémités froides, qui, comme nous l'avons plusieurs fois remarqué, sont des signes très-pernicieux. Il n'étoit cependant pas encore tout-à fait tems d'annoncer la mort de cette femme; les symptômes pouvoient s'adoucir dans la suite, & une évacuation critique, analogue à son état, auroit pu la tirer d'affaires: car, *ceux qui sont* (1) *vexés par l'atrabile, ou détenus de frénesie, sont soulagés quand il survient un flux hémorrhoïdal. &c.* Il pouvoit encore survenir une évacuation menstruelle, ou un saignement convenable de nez, &c.

Le neuvieme jour, elle délira beaucoup, puis elle devint tranquille & taciturne.

Cette journée étoit décisive, puisque l'embarras se formoit de plus en plus au cerveau; car la tranquillité & le silence obstiné, sont ordinaires aux frénétiques, sur-tout à ceux dont l'humeur atrabilaire est dominante, d'où nous conclurons encore, que *le délire* (2) *avec silence, dans les malades qui n'ont point perdu la parole, est un signe mortel.*

Le quatorzieme jour, la respiration fut rare & grande pendant un certain tems, ensuite elle devint courte.

Toutes ces especes de respiration sont bien mauvaises. Celle qui est rare & grande, indique, comme nous l'avons dit ci-dessus, le délire actuel, ou la convulsion prochaine; *la respiration courte*

(1) Liv. des crises, p. 383, n. 124.
(2) Coac. sect. 1, p. 420, n. 81.

ou petite (1), *ſignifie de l'inflammation, de la douleur, ou un grand embarras dans les principaux viſceres.* Il étoit donc clair, dès ce moment, que la malade périroit ; car quand un frénétique va juſqu'au quatorzieme jour ſans diminution de ſymptômes, & ſans apparence de coction ; qu'au contraire tout augmente, on doit le regarder comme perdu ſans reſſource ; & le tems de la mort ſe ſuppute par l'âge & les forces, de la même maniere que dans les autres maladies mortelles. La femme de Déalcès.

Le dix-ſeptieme jour, on lui appliqua un ſuppoſitoire qui lui lâcha le ventre avec irritation : ce qu'on lui donnoit à boire, paſſoit ſans s'arrêter : elle fut privée de l'uſage de tous ſes ſens, & ſa peau devint aride & tendue.

Les frénétiques, ainſi que ceux qui ſont attaqués de fievre ardente, ſont aſſez ſujets à avoir la peau du front ſeche, dure & aride, ſur-tout quand il ne ſe fait point de coction, & que les maladies tournent mal : *c'eſt pour lors un ſigne* (2) *bien mortel.* La femme qui fait le ſujet de cette hiſtoire, ayant de plus encore perdu le ſentiment, ſa vie ne pouvoit plus guere ſe prolonger que juſqu'au vingt, ou vingt-un, d'où nous inférons, que *ceux qui, étant* (3) *affoiblis par la maladie, perdent la faculté de voir & d'entendre, ſont proche de la mort.*

(1) Coac. ſect. 2, p. 425, n. 1.
(2) Coac. ſect. 2, p. 421, n. 1.
(3) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 91.

La femme de Déalcès.

Le vingtieme jour, elle parla beaucoup : puis elle reſta ſans parole, avec une reſpiration courte.

Le vingt-unieme jour, elle mourut.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du ſeizieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 3.

Le jeune homme de Mélibée.

UN jeune homme de Mélibée, après s'être échauffé, depuis long-tems, par des débauches de vin & de femmes, tomba malade : il fut d'abord ſaiſi d'un friſſon *horrifique* : il eut enſuite des nauſées & des inſomnies, ſans être altéré. Le premier jour, il rendit, par les ſelles, des matieres dures & liquides : les jours ſuivans les déjections reſſembloient à une ſéroſité bilieuſe ; les urines étoient ténues, modiques & ſans couleur : la reſpiration étoit, par intervale, rare & grande ; il y avoit aux hypocondres une tenſion molle, ſans dureté extérieure, qui s'étendoit d'un côté à l'autre : le cœur lui palpitoit continuellement : ſon urine fut huileuſe.

On ſait que les excès du vin & des femmes, affoibliſſent le genre nerveux, qu'ils deſſechent le ſang, & l'appauvriſſent, qu'ils conduiſent enfin aux maladies inflammatoires : d'ailleurs, Hippocrate obſerve que *le coït augmente* (1) *ſingu-*

(1) Malad. Popul. liv. 5, ſect. 5, text. 26. *liérement*

lierement le danger des maladies naiſſantes : auſſi à meſure que la maladie de ce jeune homme ſe développoit, on voyoit naître les ſymptômes d'une maladie terrible ; le défaut de ſoif, pendant qu'il y avoit des cauſes qui devoient en procurer, les inſomnies, les urines ténues, ſans couleur, l'embarras des hypocondres, & la reſpiration rare & grande, indiquoient la frénéſie actuelle ou très-prochaine. Nous ferons obſerver ici qu'il ne faut pas toujours entendre par reſpiration rare & grande, celle qui ſe fait lentement, pleinement & uniformément ; je l'ai du moins rarement obſervé de cette façon dans les delires frénétiques : mais j'ai le plus ſouvent remarqué, de quart d'heure en quart d'heure, quelquefois plutôt, d'autres fois plus tard, de grandes inſpirations ſemblables aux longs ſoupirs ; & à la fin de l'expiration ſuivante, les malades reſtent quelques ſecondes avant de recommencer à inſpirer : après cet intervalle de repos, la reſpiration ordinaire revient & continue pendant quelque tems, juſqu'à ce que la grande inſpiration reparoiſſe. J'ai auſſi obſervé chez les malades mortellement attaqués, que ces longs ſoupirs revenoient plus ſouvent, & que, dans les intervalles de l'un à l'autre la reſpiration étoit preſque toujours petite, obſcure, gênée ou laborieuſe. Je penſe que c'eſt ainſi qu'il faut entendre la plupart des reſpirations rares & grandes, dont Hippocrate parle, tant ici qu'ailleurs : cela eſt du moins conforme à ce qui s'obſerve journellement dans nos climats. Il y a encore une reſpiration rare & grande bien mortelle dans toutes les maladies où le cerveau eſt embarraſſé ; c'eſt celle où l'on remarque un grand intervalle de

Le jeune homme de Mélibée.

Le jeune homme de Mélibée.

repos entre chaque expiration & inſpiration.

Galien, qui a cherché à rendre raiſon de tout, dit que la reſpiration eſt rare en ces ſortes de cas, parce que l'ame oublie de reſpirer, comme ſi la reſpiration ſe faiſoit par le concours de la volonté & de la mémoire. N'obſerve-t-on pas au contraire que bien des gens éprouvent quelquefois une eſpece d'oppreſſion à la poitrine, lorſqu'ils penſent ſeulement à leur reſpiration, ou qu'ils s'en occupent de quelque maniere que ce ſoit ? Il faut par conſéquent que cette reſpiration rare & grande dépende d'une autre cauſe, telle que d'un embarras matériel quelconque, dans la conſtruction organique de la poitrine & du cerveau ; cette cauſe n'eſt point aiſée à déterminer, ce qui au ſurplus deviendroit aſſez inutile dans la pratique ; nous avons ſeulement beſoin de connoître les ſignes qui indiquent le délire ou la frénéſie. La recherche de la cauſe de ces ſignes ne ſert la plupart du tems qu'à induire dans des erreurs dangereuſes, après avoir conſommé bien du tems à diſcourir vainement. Le vrai moyen de devenir bon praticien, c'eſt d'expliquer les faits par les faits, & de s'appliquer à bien connoître tous les ſymptômes propres à chaque maladie, ainſi que les ſignes qui annoncent le danger, la mort, ou le retour de la ſanté ; or ces ſignes, ces ſymptômes ont des nuances, des liaiſons, des analogies, qu'il eſt très-eſſentiel de ſavoir bien diſtinguer : tout le ſurplus du tems qu'on emploie à l'étude des cauſes, eſt en pure perte : c'eſt par cette raiſon que nous avons pris le parti d'écarter de cet ouvrage, tous raiſonnemens

qui ne ſont pas directement liés avec les faits que nous traitons.

Le jeune homme de Mélibée.

Le jeune homme qui fait le ſujet de cette hiſtoire, eut, peu de tems après, les deux hypocondres tendus ſans dureté extérieure ; ce qui ſignifioit une inflammation bien profonde, telle qu'au diaphragme, ou une tenſion flatulente, occaſionnée par le développement de l'air, réſultant de quelque putridité qui ſe formoit dans les viſceres : d'où l'on voit que ce ſymptôme ajoutoit un degré de danger de plus à la ſituation affligeante du malade. Il eſt dit, vers la fin de cet article, qu'il avoit continuellement une palpitation de cœur. Je ſerois porté à croire que les copiſtes ont pu ſe tromper en cet endroit, & qu'il y avoit ſeulement une palpitation aux précœurs ; ce qui ſignifieroit aux hypocondres. J'ai vu ſouvent de ſemblables battemens aux hypocondres des frénétiques ; mais j'y ai bien rarement obſervé de vraies palpitations de cœur. Ce qui peut confirmer cette opinion, c'eſt que toutes les fois qu'il y a tenſion douloureuſe aux hypocondres, on y obſerve preſque toujours des battemens, qui ſont l'effet de l'inflammation qui s'y forme, ou qui y eſt déjà formée, *& ce ſigne a été regardé par Hippocrate* (1) *comme très-pernicieux*. Mais, quoi qu'il en ſoit, une palpitation de cœur en cette circonſtance ſeroit auſſi dangereuſe, à moins qu'elle ne fût ordinaire au malade lorſqu'il étoit en ſanté. Les urines huileuſes qu'il rendit, étoient encore un ſigne bien funeſte, puiſqu'aucun de ceux dont Hippocrate a fait mention dans ſes quarante-

(1) Liv. des Prénot. p. 399, n. 85.

Le jeune homme de Mélibée.

deux hiſtoires, n'a évité la mort avec de ſemblables urines, ainſi que nous l'avons déjà fait remarquer plus haut.

Le dixieme jour, il eut un petit délire : il étoit cependant tranquille, taciturne : ſa peau étoit aride & tendue, & ſes déjections furent ou abondantes & ténues, ou bilieuſes & graſſes.

Nous avons vu dans l'hiſtoire précédente, que la peau aride & tendue, eſt un ſigne bien mortel. Les déjections abondantes épuiſoient les forces, tandis que leur ténuité indiquoit la grande crudité des humeurs morbifiques ; & quand elles devenoient graſſes & bilieuſes, elles étoient encore pire que d'être ſimplement crues, parce qu'elles ſignifioient alors la colliquation. Nous remarquerons ici que les délires taciturnes indiquent toujours la préſence de l'humeur atrabilaire, chez les malades qui n'ont pas perdu la parole, & qu'alors leurs réponſes ſont ordinairement bruſques, *ce qui annonce ſous peu de jours un délire furieux & frénétique, d'où* (1) *la mort s'enſuit preſque toujours.*

Le quatorze, tout redoubla : ſon eſprit fut fort égaré ; il déraiſonna beaucoup.

Le quatorzieme étant un principal jour de criſe & de remarque, mérite d'autant plus l'attention des obſervateurs, que c'eſt vers ce tems critique qu'on juge avec aſſez de certitude de la léthalité des maladies, ou de leur ſalubrité ; d'où nous concluons que *les ſignes mortels ayant ſubſiſté juſqu'à ce jour incluſivement, il falloit*

(1) Coac. n. 96 ; & Prorrh. n. 25, 33 & 44.

s'attendre à voir le malade bientôt périr. Cela dépend des forces vitales qui s'estiment principalement par la respiration & par le pouls, dont il n'est pas fait mention. Le jeune homme de Mélibée.

Le vingtieme il eut un délire furieux ; il fut très-agité ; ses urines s'arrêterent ; à peine pouvoit-il boire : le vingt-quatrieme jour, il mourut dans la frénésie.

Il falloit que ce malade joignît à sa jeunesse, une constitution bien robuste, pour être allé si loin avant de succomber : car il y avoit long-tems qu'on appercevoit que les causes de la maladie avoient complettement pris le dessus sur les forces de la nature, & qu'il n'y avoit par conséquent plus d'espérance : mais la jeunesse vigoureuse combat long-tems avant que d'éprouver la dissolution de son être. Tous les efforts de la nature sont inutiles & vains, quand la dégradation des principaux organes est à un certain point ; c'est le cas où étoit ce jeune homme, puisqu'avant le dixieme jour, son sort funeste étoit presqu'entiérement décidé par les progrès que sa maladie avoit faits sur le diaphragme, sur les visceres du ventre, & dans le cerveau.

SECTION SECONDE.

QUI contient de ſuite les hiſtoires des malades qui ont recouvré la ſanté.

La nature eſt le premier médecin. Hippoc. Malad. Popul. liv. 6, ſect. 5.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du troiſieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 3.

Héro-phon. HÉROPHON fut attaqué d'une fievre aiguë: dans les premiers jours, il alloit difficilement à la garde-robe; ſes déjections étoient modiques & ſemblables à celles qu'on rend dans le ténesme; elles devinrent enſuite ténues, bilieuſes & abondantes; il ne dormit point; ſes urines étoient noires & ténues.

Ce prélude annonçoit une maladie grave; les ſignes étoient mauvais, puiſqu'ils faiſoient craindre le délire: mais il n'y avoit encore rien de mortel.

Le cinquieme jour au matin, il devint ſourd; tout redoubla; la rate s'enfla; il y eut tenſion à l'hypocondre; il rendit, par les ſelles, des matieres noires en petite quantité; il délira.

La surdité qui survint au commencement (1) *du jour, confirmoit le pressentiment du delire prochain*, qui vint dans le courant de la journée : l'enflure de la rate, & la tension à l'hypocondre, étoient aussi de mauvais symptômes ; cependant, *moins* (2) *dangereux que si l'enflure eût été du côté droit.* Les déjections noires pouvoient faire mal augurer ; mais pour ne pas donner à ce signe trop d'extension, nous ferons remarquer qu'il y a trois sortes de déjections noires ; savoir, 1°. celle qui a une consistance de bouillie, & qui a précisément la couleur de sang noir ; *cette espece de déjection est des plus mortelles* (3) : j'en ai vu souvent, sans jamais avoir pu sauver aucun de ceux qui en ont rendu de cette sorte. 2°. Il y en a une autre qui paroît composée d'humeurs bilieuses & séreuses, liées avec quelques excrémens noirs : quand on la laisse reposer, elle dépose ordinairement au fond du bassin une matiere noire, tandis que la partie supérieure de la déjection paroît d'une fluidité brunâtre ; lorsque cette évacuation n'a pas de mauvaise odeur, elle n'est pas communément bien dangereuse ; mais si elle exhale une odeur fétide, elle est pernicieuse. 3°. La derniere espece de déjection noire ressemble à des matieres liées, mais recuites : elle a ordinairement l'odeur purement fécale ; celle-ci est mauvaise, mais elle n'est pas pernicieuse. Il ne faut pas confondre l'odeur putride avec l'odeur fécale ; la premiere est une odeur de chair pourrie, ou de cadavre, qui est presque

Hérophon.

(1) Liv. des crises, p. 383, n. 136.
(2) Liv. des Prénot. p. 398, n. 89.
(3) Coac. sect. 3, p. 435, n. 335.

Héro-phon. toujours accompagnée de colliquation ; il eſt rare que les malades ſe ſauvent avec de ſemblables déjections. L'odeur fécale n'a rien de putride : elle eſt à la vérité forte ou puante, mais elle eſt naturelle & ſemblable à celle que l'on rend dans la meilleure ſanté : comme Hippocrate ne déſigne point ici l'eſpece de déjection, il y a grande apparence qu'elle ne reſſembloit pas au ſang noir, & qu'elle n'exhaloit aucune fétidité cadavéreuſe ; car avec les autres ſymptômes ; la maladie eût été abſolument mortelle : cela n'empêchoit pas qu'elle ne fût d'ailleurs aſſez dangereuſe ; mais on avoit eſpérance qu'il pourroit arriver dans les jours ſuivans, une coction ſuivie de criſe, ou une apoſtaſe accompagnée de quelques rudimens de pépaſme qui ſauveroient le malade.

Le ſixieme jour, il déliroit encore ; il ſua pendant la nuit ; le délire perſiſta ; il ſentit du froid.

Cette ſueur ne ſignifioit rien : elle eût été meilleure le ſept ou le neuf, parce que les redoublemens arrivoient en jours impairs ; que les bonnes criſes ſuivent l'ordre des redoublemens, & qu'elles ſont toujours précédées ou accompagnées de quelque marque de coction ; il paroît, à la vérité, qu'il n'y avoit que du délire ſans augmentation de ſymptômes, il falloit donc encore attendre, avant que d'établir un pronoſtic ſûr, ou du moins, le prononcer avec des conditions qui miſſent le médecin à l'abri de tout reproche. Voici, par exemple, le parti qu'on pourroit tirer d'une pareille circonſtance : après avoir preſcrit un apozeme, un julep, ou quelqu'autre

remede doux & relatif à l'état du malade, & bien fait sentir auparavant tout le danger de la maladie, on feroit naître aux parens ou aux assistans une espérance conditionnelle, c'est-à-dire, dans le cas où les remedes prescrits produiroient leurs effets naturels. Hérophon.

Le septieme jour, le froid s'empara des extrémités; il eut soif; sa connoissance n'étoit pas entiere. Vers la nuit, la connoissance lui revint; il dormit.

La cessation du délire, & le sommeil, faisoient espérer, mais ils ne donnoient pas encore gain de cause; c'est principalement dans ces occasions, qu'il faut que les médecins usent de toute leur prudence pour ne pas trop parler: ils doivent seulement faire comprendre que ces sortes de mieux viennent des remedes; qu'il y a toujours du danger, & que la moindre faute commise par le malade ou par les assistans, perdroit tout.

Le huitieme, la fievre augmenta; l'enflure de la rate diminua; la connoissance fut parfaitement rétablie; il se plaignit d'abord d'une douleur à l'aine gauche; il s'y forma une tumeur; ensuite les douleurs descendirent dans les deux jambes; il passa une bonne nuit; les urines étoient d'une meilleure couleur, & contenoient une petite quantité de sédiment.

L'augmentation de la fievre ne signifie pas toujours une augmentation de mauvais symptômes: les meilleures coctions, les crises, les métastases salutaires ne sont souvent dues qu'à de grands

Héro-phon. redoublemens; car *ceux qui doivent essuyer* (1) *une crise, sont bien fatigués la nuit qui la précede, mais la suivante est plus douce.* Ces bons accès ne sont pas difficiles à distinguer des autres : ils sont toujours accompagnés d'une force constante & bien marquée dans le pouls ; les battemens n'en sont ni foibles ni précipités : les douleurs, les anxiétés sont moins considérables que dans les autres accès, ou du moins, elles ne sont que passageres & finissent bientôt. Lorsqu'il y a oppression dans les organes de la respiration, elle diminue à vue d'œil vers le déclin des accès salutaires. Quand les bons redoublemens sont à leur apogée, les malades supportent plus facilement leurs maux ; le soulagement est sensible ; les urines & les selles passent plus librement : ce qui étoit trop relâché, trop fluide, reprend du ton & de la consistance : ce qui étoit trop tendu se relâche, tandis que les précédens paroxismes étoient accompagnés de gonflemens constans dans l'estomac, dans le ventre, &c. Ces augmentations de fievre finissent enfin par une crise, ou par une bonne apostase, à laquelle succede une diminution générale de tous les symptômes ; la connoissance, le sommeil, & souvent l'appetit reviennent.

Ce qui confirme la bonne opinion de tous ces bien-êtres, c'est le pépasme ou la coction des humeurs qui a précédé, qui accompagne, ou qui suit ces redoublemens. Les coctions sont alors complettes, ou incomplettes ; celle des urines, par exemple, est achevée lorsqu'il y a un dépôt abondant, léger, blanc, égal, & que le sédi-

(1) Aphor. 13, sect. 2.

ment paroît s'élever du fond du vase comme un cône arrondi, ou comme une boule opaque, blanche, ou rougeâtre, qui vacille & surnage dans le fond du vase; la coction est incomplette ou mauvaise, si le dépôt est en petite quantité; s'il est rouge, inégal, de plusieurs couleurs, grossier, pesant, & si la couleur de l'urine s'éloigne du jaune pâle ou lavé. Hérophon.

La coction des crachats est parfaite, quand le malade les expectore aisément, qu'ils sont blancs & légers, approchants d'un pus louable.

Celle des excrémens est finie, si les matieres sont bien liées, moulées, un peu molles, d'un jaune lavé, si l'odeur n'est que fécale, c'est-à-dire, médiocrement tétide, & si les déjections se font dans des intervalles de tems qui ne soient ni trop longs ni trop courts.

La pituite, qui dans les rhumes découle du nez, ou qui tombe sur la gorge & dans la trachée-artere, est censée cuite ou mitigée, lorsqu'au lieu d'être ténue, limpide & âcre, elle devient blanche, épaisse, insipide, & que l'abondance de cette sécrétion diminue.

La coction de la bile est achevée, quand, au lieu d'être verte, noire, rougeâtre, brune, elle est d'un jaune pâle, & d'une consistance médiocre, ou suffisamment mêlée de pituite.

Enfin celle des abcès est louable, si le pus qui en sort est blanc, léger, médiocrement épais, doux, sans odeur, & s'il ne tache point les lancettes ou les autres fers avec lesquels on ouvre les dépôts.

Toutes les coctions sont plus ou moins complettes, selon qu'elles approchent plus ou moins des conditions dont nous venons de donner le détail.

Héro-phon. Les rudimens de coction qui parurent à la fin de ce redoublement, dans les urines d'Hérophon, étoient donc un fort bon signe, qui marquoit que la nature commençoit à prendre le dessus sur les causes de la maladie : aussi l'enflure de la rate diminua, & ce qui en assuroit encore plus le succès, c'est qu'il se fit une métastase à l'aine gauche, qu'Hippocrate appelle, selon la rectitude du mal ; ensuite les douleurs descendirent dans les deux jambes, ce qui étoit encore un autre signe salutaire qui fit cesser la surdité : d'où nous concluons que *les douleurs qui* (1) *descendent aux parties inférieurts, délivrent de la surdité.*

La connoissance fut aussi parfaitement rétablie.

Tant de signes salutaires faisoient espérer un jugement ou une crise prochaine; mais comme la coction n'étoit pas complette, il y avoit lieu de croire que le jugement ne seroit ni parfait ni sans rechûte. Ce pressentiment d'une rechûte, n'empêchoit cependant point que la vie du malade ne fût en sûreté, puisque ses urines avoient une bonne couleur avec un peu de sédiment louable. Je ne sache pas d'ailleurs, depuis plus de trente ans que je vois des malades, qu'aucun soit mort dans les maladies aiguës, après avoir constamment rendu des urines d'une bonne couleur, c'est-à-dire, d'un beau clair de citron, soit qu'il y ait eu suspension dans les urines ou non. Quoique j'aye souvent vu des symptômes effrayans, ce seul signe m'a toujours rassuré, & j'ai enfin obtenu des heureuses terminaisons de

(1) Liv. des crises, p. 383, n. 129.

maladies. Il est vrai que j'ai toujours observé, avec ce signe, une régularité assez constante dans le pouls, sauf à l'approche des crises, où il survient quelquefois des irrégularités singulieres; mais les pouls sont toujours forts, & les battemens ne sont jamais trop précipités. Héro-phon.

Le neuvieme jour, il sua & fut jugé; la fievre cessa; cinq jours après, c'est-à-dire, le quatorzieme, il retomba; la rate s'enfla de nouveau; la surdité revint.

Cette rechûte étoit conforme à la prédiction précédente. Nous tirerons de-là l'axiôme suivant. *Il ne faut pas beaucoup craindre* (1) *les maux qui surviennent contre la raison, parce qu'ils n'ont pas coutume de durer long-tems.*

Le dix-sept, qui étoit le troisieme jour après la rechûte, la tumeur de la rate se dissipa; la surdité diminua; les douleurs descendirent aux cuisses; il sua pendant la nuit; il fut entiérement jugé sans avoir eu le moindre délire pendant tout le tems de sa rechûte.

Le copiste de cette histoire, n'a pas ajouté que la couleur & le sédiment des urines étoient parfaits; mais on doit le supposer, de ce que le jugement fut complet, sans quoi il seroit resté quelques douleurs dans les jambes, même après la crise finale, comme il arrive souvent chez les malades dont les crises ont été précédées, accompagnées & suivies de coction imparfaite ou équivoque.

(1) Aph. 27, sect. 2, p. 387.

Hérophon.

Nous conclurons de cette hiſtoire la ſentence ſuivante ; *ceux qui voudront avoir des preſſentimens juſtes ſur la mort, ou ſur le retour de la ſanté, & ſur la durée des maladies, doivent s'appliquer à bien connoître tous les ſignes tant bons que mauvais, & comparer enſuite leurs forces entr'eux*, ainſi qu'Hippocrate le recommande, Prénot. liv. 3, chap. 9, texte 4, & que nous l'indiquons perpétuellement en cet ouvrage ; par exemple, Hérophon eut de bien mauvais ſignes juſqu'au ſeptieme jour ; mais il pouvoit en avoir quelques bons capables de les contrebalancer, tels que la jeuneſſe, la force du tempérament, la reſpiration bonne, c'eſt-à-dire, libre, aiſée, égale & tranquille ; c'eſt encore un fort bon ſigne quand les malades ſupportent aiſément leurs maladies ; que les douleurs, la ſoif, les anxiétés, &c. ne ſont ni exceſſives, ni au-deſſus de leurs forces, & qu'ils prennent bien toute la nourriture & la boiſſon qu'on leur préſente ; on doit croire que le malade qui fait le ſujet de cette hiſtoire, a au moins eu une grande partie de ces ſignes ſalutaires, puiſqu'il a enfin guéri malgré les mauvais ſignes qu'il avoit dans les commencemens.

ANALYSE de l'hiſtoire du cinquieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 3.

La femme d'Epicrate.

LA femme d'Epicrate, qui demeuroit chez Archigete, fut ſaiſie d'un violent friſſon peu avant que d'accoucher ; la chaleur de la fievre ne fut cependant pas auſſi vive qu'on auroit pu l'eſpérer ; le lendemain elle

étoit dans le même état. Le troisieme jour, elle accoucha d'une fille, & tout se passa dans l'ordre. La femme d'Epicrate.

Nous conclurons de ce prélude, que *les femmes qui ont un frisson rigoreux avant leur accouchement, & qui ensuite accouchent aisément* (1) : *ce qui succede après devient difficile & dangereux.*

Le second jour de son accouchement, elle eut une fievre aiguë avec des douleurs à la matrice & à l'orifice supérieur de l'estomac; elle avoit des insomnies ; on lui appliqua un pessaire qui lui procura du soulagement; mais elle eut mal à la tête, au cou & aux lombes ; elle rendit, par les selles, des humeurs bilieuses, ténues & pures; ses urines furent ténues & noirâtres.

Ces symptômes, ainsi que nous l'avons démontré plusieurs fois, annoncent le délire; il est donc prudent & honorable au médecin d'en prévenir les parens, & les assistans.

Le sixieme jour de sa fievre, elle délira pendant la nuit.

Lorsqu'on craint le transport au cerveau, & qu'ensuite il survient, la maladie, comme nous l'avons vu bien des fois, est encore plus grave.

Le septieme jour, elle eut un redoublement & des insomnies; le délire continua; elle étoit altérée; les déjections étoient bilieuses, rougeâtres.

Tous ces symptômes qui sont par eux-mêmes

(1) Coac. sect. 3, p. 433, n. 166 & 188.

La femme d'Epicrate.

bien dangereux, le ſont encore plus dans une maladie qui ſuccede à un accouchement. Pour bien juger de la force de ces ſignes, il faudroit connoître l'état du pouls, de la reſpiration & des urines, ainſi que l'âge & les forces de la malade. Il n'y a par exemple, encore rien de déſeſpéré, pendant que le pouls ſe ſoutient en force & en égalité, principalement ſi les malades ſont jeunes ou d'une conſtitution robuſte. *Quand une* (1) *maladie aiguë doit ſe juger le quarantieme jour, ou au-delà, la facilité de reſpirer eſt d'une grande importance pour décider du ſalut du malade.* La reſpiration eſt bonne quand elle eſt médiocrement grande; qu'elle ſe fait en tems égaux, ſans précipitation, avec une pleine liberté; que l'intervale entre l'inſpiration & l'expiration, n'eſt pas trop long; qu'elle eſt exempte de douleur ou d'oppreſſion; que le thorax ne paroît point s'élever trop, & que les narines du malade ne ſont ni agitées, ni plus dilatées qu'à l'ordinaire. La reſpiration eſt plus ou moins défectueuſe, ſelon qu'elle eſt plus ou moins éloignée de ces conditions. Il y a apparence que cette malade ne pêchoit ni par le pouls ni par la reſpiration, & qu'elle étoit d'ailleurs d'une bonne conſtitution, puiſqu'elle s'eſt enfin tirée d'affaire. Le ſeul pronoſtic qu'on pouvoit haſarder, étoit de dire, qu'au moyen d'un changement avantageux, ſous quatre ou cinq jours, on pourroit ſauver la malade; que s'il ſurvenoit au contraire quelques-autres ſignes ou ſymptômes mauvais, la malade périroit.

(1) Liv. des Prénot. p. 398, n. 70.

Le

Le huitieme jour, elle friſſonna de nouveau ; elle fut enſuite plus tranquille. La femme d'Epicrate.

Si ce calme étoit accompagné de quelques bons ſignes, tels que d'une meilleure coction dans les urines & dans les déjections, avec des ſelles plus liées & moins abondantes, on pouvoit eſpérer un changement avantageux vers le onze ; car quand il y a des rudimens de coction, & que les forces ſont bonnes, la confiance n'eſt jamais vaine ; mais il faut bien prendre garde d'annoncer trop tôt la victoire, ſur-tout quand on eſt encore jeune médecin, à cauſe de l'expérience néceſſaire pour connoître parfaitement les forces de la nature & les coctions, pour les bien peſer, les comparer avec les mauvais ſignes, & juger enſuite ſolidement ; *car les apparences ou reſſemblances* (1), *ſe montrent ſouvent avec tout l'extérieur de la réalité, en impoſent quelquefois aux bons médecins, leur cauſent des difficultés, & les induiſent en erreur.* On ſe contente, en ces ſortes de cas, d'annoncer que le malade eſt moins mal, mais que le danger ſubſiſte.

Le neuvieme jour, elle fut dans le même état. Le dixieme, les jambes furent douloureuſes ; le mal de cœur la reprit avec des peſanteurs à la tête ; elle avoit toute ſa connoiſſance ; elle dormit mieux ; les déjections s'arrêterent.

Le ſommeil, la pleine connoiſſance & la ceſſation du flux de ventre, faiſoient voir que les douleurs aux jambes étoient une bonne apoſtaſe, puiſque les cauſes morbifiques deſcendoient dans

(1) Malad. Popul. liv. 6, ſect. 8, p. 349, n. 56.

La femme d'Epicrate.

des parties non-nobles, & qu'au moyen de cette marche, elles s'éloignoient encore plus du cerveau ; mais cela ne suffisoit pas : il falloit encore des signes d'une bonne coction, sans quoi l'humeur pouvoit remonter d'un instant à l'autre, reproduire les mêmes symptômes, & replonger la malade dans le même danger que ci-devant.

Le onzieme jour, elle sua ; les urines étoient d'une meilleure couleur, avec beaucoup de sédiment ; elle fut mieux.

Le bien-être de ce jour-là n'étoit point suspect ; il annonçoit au contraire une flatteuse espérance : il étoit cependant probable que la coction n'étoit point encore complette, soit dans les déjections, soit dans les urines, puisque la malade ne fut finalement jugée que le quatre-vingtieme jour ; la couleur des urines fut donc meilleure, sans être parfaitement belle ; le sédiment étoit copieux sans être complettement bon, tant par rapport à sa couleur, qu'à sa consistance & à son poids : il falloit donc encore du tems pour rectifier ces coctions ; mais le danger se dissipoit à vue d'œil.

Le quatorzieme jour, elle eut un nouveau frisson avec fievre aiguë.

Les redoublemens précédés de frisson dans les fievres aiguës, sont très-souvent des efforts que la nature fait pour opérer les coctions & les crises ; & selon que ces efforts l'emportent plus ou moins sur les causes de la maladie, les coctions, les crises, sont plus ou moins complettes : mais quand les forces de la maladie sont beaucoup au-dessus de celles des malades, la nature succombe enfin après quelques tentatives de cette espece.

Le quinze, elle vomit abondamment des humeurs jaunes, bilieuſes; elle ſua; la fievre la quitta, mais elle revint pendant la nuit; les urines étoient épaiſſes, avec un ſédiment blanc. La femme d'Epicrate.

Il eſt évident que la coction n'étoit pas encore parfaite, tant à cauſe que la fievre revint, que parce qu'il n'étoit pas dit que le ſédiment étoit léger, égal & copieux; il falloit donc encore quelque temps pour achever de cuire l'humeur.

Le ſeizieme jour, elle eut un redoublement, beaucoup d'agitations; elle ne dormit point; elle délira.

Si la reſpiration & le pouls étoient bons, ainſi qu'on a lieu de le préſumer, il y avoit toujours bonne eſpérance.

Le dix-huitieme, elle avoit ſoif; la langue paroiſſoit aride, brûlée; elle ne dormit point; elle délira beaucoup; les douleurs reparurent aux jambes.

Comme on ne dit mot ſur ce qui ſe paſſa le dix-ſept; il y a apparence qu'il n'y eut rien de nouveau, & que les urines, deſquelles on ne parle pas non plus, donnoient quelquefois des ſignes de coction, & d'autres fois non. Ce qui nous donnera lieu à conclure l'axiome ſuivant : *Lorſque les urines* (1), *dans les maladies aiguës, ſont tantôt accompagnées de ſédiment blanc & léger, & tantôt rendues pures, cela ſignifie que la maladie ſera longue & moins ſûre*, principalement *ſi dans*

(1) Liv. des Prénot. p. 399, n. 166.

La femme d'Epicrate.

cette alternative, l'urine eſt ténue (1), *bilieuſe, avec un ſédiment modique & ténu;* c'eſt-à-dire, avec un ſédiment qui n'ait pas aſſez de conſiſtance, & qui ſoit en trop petite quantité. Le dix-ſeptieme jour, n'ayant d'ailleurs rien opéré, tout concouroit à faire penſer que la maladie ſeroit longue; *car le dix-ſeptieme eſt* (2) *un jour de remarque, qui indique ſi les jugemens ſeront prochains ou tardifs.* L'altération, la ſèchereſſe de la langue, l'inſomnie & les abſences, ſignifioient que non-ſeulement la criſe étoit éloignée, mais encore que la malade auroit couru des riſques, ſans la bonne conſtitution dont elle étoit douée.

Le vingtieme au matin, elle eut un léger friſſon; elle étoit aſſoupie, tranquille; elle dormit; elle vomit un peu d'humeurs bilieuſes & noires; elle devint ſourde pendant la nuit.

De ce qui ſe paſſa, tant en cette journée que dans les précédentes, nous conclurons avec Hippocrate, l'axiome ſuivant de pratique: *ceux qui, pendant le cours des maladies* (3) *aiguës, éprouvent une variation de ſymptômes, avec quelques intervalles de délire; s'il leur ſurvient enſuite un aſſoupiſſement, le médecin pourra prédire un vomiſſement d'humeurs noires, lorſque les tempéramens ſeront atrabilaires, & qu'il y aura un penchant décidé de la nature à ſe débarraſſer par cette voie.* Or ce penchant étoit d'autant plus marqué chez cette femme,

(1) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 248.
(2) Aphor. 24, ſect. 2, p. 387.
(3) Coac. ſect. 1, n. 148.

qu'elle avoit reſſenti, le ſecond jour de ſa maladie, une douleur à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, que ſes maux de cœur la reprirent le dixieme jour, & qu'elle vomit le quinzieme. *La femme d'Epicrate.*

Le ſommeil tranquille, qui ſuccéda au friſſon, étoit un bon ſigne pour la malade. Le vomiſſement qui ſurvint le même jour, eût de même été louable, s'il avoit été mêlé de pituite; car *tout vomiſſement de bile* (1) *& de pituite bien mêlées, eſt très-utile, pourvu qu'il ne ſoit ni trop épais, ni trop abondant. La couleur noire des déjections, quoique bien ſuſpecte, n'étoit pas ſi redoutable que ſi elle eût été* (2) *livide, ou qu'elle eût exhalé une mauvaiſe odeur.* On ne peut néanmoins diſſimuler que ce vomiſſement devoit laiſſer ſur le ſort de la malade quelques craintes, qui, dans le cas préſent, étoient contre-balancées par la tranquillité du ſommeil. D'ailleurs, le vomiſſement noir, qui n'eſt pas gras, qui ne reſſemble point à l'atrabile pure, ou au ſang noir, n'eſt pas ſi dangereux, ſur-tout quand il y a quelqu'autres bons ſignes: il ſe préſente même des occaſions (mais elles ſont rares), où le vomiſſement d'humeurs noires devient critique, & ſauve les malades: je l'ai vu quelquefois dans les maladies occaſionnées par la mélancolie atrabilaire, & dans le cas de ſuppreſſion menſtruelle & hémorrhoïdale.

La ſurdité qui vint pendant la nuit, étoit cauſée par l'humeur mal cuite, qui ſe portoit alternativement à la tête, aux jambes & à l'eſtomac. Ce ſymptôme, d'un inſtant à l'autre, pouvoit ſe diſſiper par le reflux de cette humeur *indigérée;* mais en ſe diſſipant ainſi, il ne faiſoit

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 187.
(2) Liv. des Prénot. p. 402, n. 191.

La femme d'Epicrate.

que changer de place aux dépens d'une autre partie qui en ſouffroit. Il étoit donc eſſentiel que la coction s'en fît parfaitement, *ou qu'il ſurvînt un ſaignement de nez* (1), *ou une diarrhée, &c. qui auroit délivré la malade de cette humeur rebelle.*

Vers le vingt-unieme, elle ſe plaignit d'une peſanteur douloureuſe dans tout le côté gauche; elle touſſa un peu; les urines étoient épaiſſes, troubles, rougeâtres, & ne dépoſoient point; le reſte alloit aſſez bien, mais la malade n'étoit pas ſans fievre; dès les premiers jours de ſa maladie, elle avoit mal à la gorge avec rougeur; la luette étoit gonflée; elle eut une fluxion âcre, mordicante & ſalée juſqu'à la fin.

Tous ces ſymptômes ſignifioient que les cauſes de la maladie étoient tenaces, opiniâtres; que la nature étoit cependant encore vigoureuſe, puiſqu'elle faiſoit continuellement des efforts pour les atténuer, les digérer & les expulſer par quelque apoſtaſe ou métaſtaſe utile; *mais cette humeur ambulante, rebelle, inculte* (2), *indiquoit que la maladie ſeroit d'une longue durée, & que la malade, ſans un bon tempérament, couroit riſque de périr*, d'autant plus que la fievre continuoit, & qu'elle conſervoit, dès les premiers jours de ſa maladie, une fluxion à la gorge.

Vers le vingt-ſeptieme jour, elle étoit ſans fievre; l'urine dépoſa; le côté lui faiſoit encore mal.

(1) Coac. ſect. 1, p. 424, n. 322.
(2) Malad. Popul. l. 1, ſect. 2, p. 300, n. 91.

Le calme, accompagné de coction, emportoit tout danger; mais la continuation de cette douleur au côté, ainsi que la distillation de l'humeur âcre sur la gorge, marquoient encore de la longueur. La femme d'Epicrate.

Le trente-quatrieme, la fievre la reprit avec un flux bilieux.

Cette évacuation, qui succéda à l'accès de fievre, lui procura du soulagement; mais la crise ne fut qu'imparfaite.

Le quarantieme jour, elle vomit des humeurs bilieuses en petite quantité.

Comme il n'y avoit plus d'humeurs noires dans ce second vomissement, tout faisoit espérer une heureuse terminaison. Ce penchant de la nature à se débarrasser par cette voie de ce qui l'incommodoit, étoit visiblement, 1°. une suite de l'affection qu'elle avoit ressentie au commencement de cette maladie, vers l'orifice supérieur de l'estomac; 2°. ce même penchant signifioit encore que la crise finale pourroit bien se faire par le vomissement, du moins en partie, si la nature ne venoit point à bout de changer ou d'altérer assez cette humeur pour la dissiper d'une maniere plus commode; 3°. Il pouvoit enfin être resté dans la matrice, après son accouchement, quelque chose que la nature n'auroit pu bien éliminer sans le secours du vomissement.

Le quatre-vingtieme jour, elle fut délivrée de la fievre, & jugée définitivement.

Il reste à savoir si cette guérison s'est opérée du quarantieme au quatre-vingtieme jour, par la seule & simple coction, ou si la coction a été suivie de quelque évacuation: le copiste de cette

La femme d'Epicrate.

hiſtoire n'en dit rien. Il me paroit aſſez probable, que les quarante derniers jours de cette maladie ont dû ſe paſſer en langueur & en fievre erratique, & que, par ce moyen, la malade a été tantôt bien, tantôt mal, juſqu'à ce qu'enfin la nature, après avoir, en différentes fois, affoibli cette humeur opiniâtre, a été aſſez vigoureuſe pour diſſiper, dans la derniere tentative qu'elle fit, tout ce qui pouvoit en reſter; c'eſt du moins ce qui s'obſerve journellement dans les longues maladies. Comme les quatrieme, ſeptieme, quatorzieme, vingtieme & vingt-ſeptieme jours ſe paſſerent ſans criſes, nous conclurons que *les défauts de criſe* (1) *dans les jours décrétoires, ne ſont pas toujours funeſtes, mais qu'ils indiquent néceſſairement de la longueur & du danger.*

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du ſixieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 3.

Cléonactis.

CLEONACTIS, qui demeuroit au-deſſus du Temple d'Hercule, fut attaqué d'une fievre irréguliere; il eut dès le commencement mal à la tête & au côté gauche; le reſte du corps n'étoit affecté que d'une eſpece de laſſitude; les accès de cette fievre ne gardoient aucun ordre conſtant; quelquefois il ſuoit, d'autres fois point; les accès paroiſſoient ſur-tout dans les jours décrétoires.

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 95.

Le début de cette maladie signifioit qu'elle seroit longue. Son irrégularité & le défaut d'ordre dans ses redoublemens, ne permettoient pas de donner au pronostic plus d'extension ; car *jusqu'à ce que les maladies* (1) *aient acquis le degré de stabilité nécessaire pour les caractériser, les prédictions ne sont point sûres.* De tout ce qui parut dans les commencemens, on pouvoit seulement présumer que ce malade, avec une constitution ordinaire, ne devoit pas périr, à moins qu'il ne fît, pendant le cours de sa maladie, quelques fautes graves dans le régime. Cléonactis.

Le vingt-quatrieme jour, il sentit du froid aux doigts des mains ; il vomit beaucoup d'humeurs bilieuses, ensuite des vertes : il en reçut bien du soulagement.

Il y a une telle communication de la tête à l'estomac, que le dérangement de l'une de ces parties influe presque toujours sur l'autre. C'est ainsi que les coups violens à la tête, les migraines & les autres douleurs de tête causent, pour l'ordinaire, des nausées & le vomissement ; que les maux d'estomac, ou les picottemens à son orifice, occasionnent réciproquement des douleurs à la tête ; que les humeurs bilieuses, croupies, dégénérées de leur état naturel, après avoir causé des angoises, des anxiétés aux précœurs, excitent des vives douleurs à la tête, jusqu'à produire quelquefois des convulsions & des paroxismes d'épilepsie, qu'on guérit par l'émétique, & en entretenant pendant long-tems le ventre libre.

Il n'est pas dit dans cet article que Cléonactis

(1) Prorrh. liv. 2, sect. 1, 411, n. 78.

Cléonactis. avoit des anxiétés, des nauſées ou des pincemens à l'orifice de l'eſtomac ; mais il y a apparence que ſon mal de tête en fut accompagné ou ſuivi ; car *ceux qui ont mal à la tête dans les maladies qui ne ſont pas mortelles* (1) *; s'il leur ſurvient des nauſées, ou un pincement à l'orifice de l'eſtomac, ils ont bientôt un vomiſſement bilieux, & le moindre friſſon qui arrive vers ce tems-là, accélere le vomiſſement.* Or ce malade ne vomit qu'après avoir éprouvé une eſpece de friſſon aux mains. Ce vomiſſement fut donc une criſe qui délivra le malade d'un ſymptôme pénible, mais qui ne le guérit pas entierement, parce que la qualité des matieres n'étoit pas louable. Il n'y avoit pas même apparence que le pépaſme pût ſe faire de ſi-tôt, puiſque le vomiſſement de bile verte annonce toujours de la longueur dans les maladies non-mortelles, c'eſt-à-dire, qui ſont accompagnées de quelques bons ſignes, par la raiſon que la coction des humeurs vertes ne ſe fait que difficilement & à la longue.

Vers le trentieme jour, le ſang commença à couler des deux narines à pluſieurs repriſes, & irrégulierement juſqu'à la criſe ; il n'avoit aucune averſion pour les alimens ; il n'eut pendant tout ce tems, ni ſoif, ni inſomnies ; les urines étoient ténues, mais d'une bonne couleur.

Nous concluons que *c'eſt une bonne marque dans toutes les maladies, lorſque les malades n'éprouvent aucun délire, & qu'ils prennent* (2) *bien tous les alimens qu'on leur préſente.*

(1) Liv. des Prénot. p. 403, n. 26.
(2) Aphor. 33, ſect. 2.

Ces signes & ces symptômes marquoient évidemment que le malade guériroit ; mais la ténuité des urines & la médiocrité de l'hémorrhagie signifioient que la maladie seroit encore longue. Cléonactis.

Vers le quarantieme jour, il rendit des urines rougeâtres, avec beaucoup de sédiment rougeâtre; ensuite les urines varierent; quelquefois elles déposoient; d'autres fois non.

Cette urine, quoique rendue long-tems après le septieme jour, étoit néanmoins un autre signe de sûreté pour le malade; mais elle marquoit en même tems qu'il falloit encore bien des jours pour terminer cette maladie ; car *une urine* (1) *rougeâtre, qui a un sédiment rougeâtre avant le septieme jour, est un signe de guérison pour le sept; mais quand elle ne paroît qu'après le septieme, c'est un signe de longueur ; elle est d'ailleurs d'une grande sécurité pour les malades.* Depuis ce tems, les urines, tantôt déposoient, d'autres fois non : cette variation, ainsi que nous l'avons vu ailleurs, signifioit aussi de la longueur.

Le soixantieme jour, les urines contenoient beaucoup de sédiment blanc & léger; tous les symptômes s'appaiserent; la fievre discontinua ; les urines furent derechef ténues, mais bien colorées.

Ce dépôt, qui parut enfin dans les urines, étoit bien meilleur que les précédens, tant par sa qualité, que par sa quantité; aussi le malade en

(1) Coac. sect. 3, p. 434; & liv. des Prénot. p. 400, n. 168.

Cléonactis. ressentit-il bientôt l'effet par le calme qui succéda, & par la cessation de la fievre ; cependant la ténuité qui reparut dans les urines, étoit une marque que la maladie ne seroit point jugée définitivement avant la vingtaine suivante ; & la couleur louable marquoit qu'elle le seroit avantageusement. (Il faut entendre par couleur louable, ou bonne, celle qui est d'un beau clair de citron). Je demande pardon au lecteur intelligent de toutes ces répétitions, & je le prie de considérer que cet ouvrage est principalement fait pour les jeunes gens, auxquels on ne sauroit trop inculquer des notions aussi essentielles.

Le soixante-dixieme, la fievre cessa pendant dix jours.

Ce malade touchoit à sa guérison ; mais il falloit encore un combat de la nature pour emporter ce qui restoit d'humeurs morbifiques.

Le quatre-vingtieme, il frissonna ; la fievre aiguë le reprit ; il sua beaucoup ; ses urines avoient un sédiment rouge, égal ; il fut entiérement jugé.

Il pourroit bien y avoir ici une faute du copiste, au sujet du dépôt des urines, qui, selon toute apparence, étoit plutôt blanc que rouge, attendu qu'au soixantieme, le sédiment étoit blanc, égal & copieux, & qu'on voit bien rarement le sédiment rouge succéder au blanc d'une bonne qualité, sur-tout à la fin d'une maladie. J'ai, à la vérité, souvent observé dans les urines des dépôts rougeâtres, qui ont été suivis de jugemens complettement bons ; mais je n'ai jamais vu de sédiment rouge, le jour des crises finales, lorsqu'il y en avoit eu précédemment des blancs avec les autres bonnes qualités requises.

Commentaire sur l'histoire du huitieme malade des épidémiques d'Hippocrate, Liv. 1, sect. 3.

Méton fut attaqué d'une fievre violente avec douleur & pesanteur aux reins. Méton.

Ce qu'il y avoit de remarquable en cette journée, étoit la pesanteur douloureuse aux lombes. En effet, ce symptôme finit assez souvent par la diarrhée, & quand l'humeur remonte à la tête, elle y cause des douleurs, le délire, le saignement de nez; car *les douleurs aux reins indiquent presque toujours l'hemorrhagie* (1); *& les hemorrhagies qui surviennent* (2) *à la suite des douleurs de reins, sont abondantes.*

Le second jour, ayant bu beaucoup d'eau, il alla commodément à la garde-robe.

Il est vraisemblable que la soif & la chaleur de la fievre lui occasionnerent cette abondante boisson, qui ne fit d'ailleurs aucun mal: on ajoute au contraire qu'il alla commodément à la garde-robe, ce qui pouvoit soulager un peu les reins: il n'y avoit donc jusqu'ici rien encore de pernicieux: on ne pouvoit néanmoins établir dans cette journée un pronostic sûr, parce que la maladie n'avoit point encore pris assez d'accroissement, & qu'on ne dit mot sur l'état du pouls & de la respiration, ni sur la qualité des déjections & des urines.

Le troisieme jour, sa tête fut pesante,

(1) Coac. text. 306.
(2) *Ibid.* text. 307.

Méton. & ſes déjections ténues, bilieuſes, rougeâtres.

Ces ſymptômes annonçoient viſiblement l'augmentation rapide de la maladie, & ſur-tout le penchant des humeurs à ſe porter au cerveau; ce qui faiſoit alors craindre le délire. Les déjections ténues ſignifioient la crudité ordinaire dans les accroiſſemens de maladie; mais leur couleur rougeâtre dénotoit que la nature travailloit fortement, & conſéquemment que cette fievre ne traîneroit pas en longueur. Il n'en eſt pas de même de la crudité pâle ou blanche, qui ſignifie toujours une longue durée de maladie. Tout ce qu'on pouvoit dire de plus raiſonnable, étoit de prévenir les aſſiſtans que la maladie devenoit très-ſérieuſe; qu'il y avoit des apparences de délire prochain, & que ſi la marche des humeurs vers le cerveau ne s'interrompoit pas, le malade ſeroit dans le plus grand danger; que rien alors ne pourroit le ſauver que des parotides louables, ou un abondant ſaignement de nez, ou un flux de ventre bilieux & d'une bonne qualité. Nous remarquerons à ce ſujet, que les parotides ſont en général pleins de danger & de difficultés, & qu'elles tuent, dans les maladies aiguës, beaucoup plus de malades qu'elles n'en ſauvent. *Pour qu'elles aient un heureux ſuccès, il faut, ou qu'elles diſſipent la fievre* (1) *d'une maniere critique, ſelon la loi des criſes*, c'eſt-à-dire, qu'elles ne paroiſſent pas trop tôt, ni dans la grande crudité, qu'elles arrivent dans les jours décrétoires, ou qu'elles ſoient accompagnées ou ſuivies d'une ſueur chaude, univerſelle, *ou qu'elles ſe cuiſent*

(1) Coac. ſect. 1, p. 424, n. 315.

& se convertissent en pus louable, ou qu'il survienne une hémorrhagie convenable de nez, ou qu'il se fasse dans les urines un dépôt épais & copieux, ou qu'il survienne un flux de ventre bilieux, dyssentérique, ou des douleurs aux hanches, aux cuisses, aux genoux, aux jambes: sans aucunes de ces conditions, les malades sont presque toujours sûrs de périr. Méton.

L'hémorrhagie prochaine paroissoit décidée; car *tant que les douleurs de tête sont récentes* (2), *il faut espérer un écoulement de sang par les narines.*

Le quatrieme jour, il eut un redoublement; le sang coula de la narine droite, en petite quantité, & à deux repriſes; la nuit fut laborieuſe; les déjections reſſemblerent à celles du troiſieme jour; les urines étoient noirâtres, avec des ſuſpenſions noirâtres & diſperſées, qui ne tomboient point au fond du vaſe.

Tous ces ſymptômes étoient d'autant plus affligeans, qu'ils paroiſſoient le quatrieme jour. Il y avoit donc quelque raiſon de craindre la mort vers le ſix ou le ſept, mais il n'eût pas été prudent de l'annoncer encore; on étoit retenu par les conſidérations ſuivantes.

1°. Il eſt probable (2) que cet homme étoit jeune & doué d'une excellente conſtitution; la reſpiration & le pouls pouvoient être auſſi bien conditionnés: or, ces ſeuls ſignes, comme nous

(1) Prénot. liv. 3.

(2) Selon la remarque d'Hippocrate, ceux qui ſont âgés de plus de trente ans, ſont très-rarement jugés par des hémorrhagies du nez.

Méton. l'avons démontré ci-dessus, sont des plus puissans pour décider du sort des malades.

2°. Il pouvoit en conséquence survenir une bonne hémorrhagie, puisque la nature avoit tenté deux fois cette voie ; quoique les crises, qui paroissent avant les coctions, soient communément mauvaises, il faut en excepter celles qui se font par un copieux saignement de nez, dans le tems que la nature est vigoureuse, & qu'elle n'est point encore épuisée ; car *le flux abondant de sang par les narines* (1), *remédie à beaucoup de maux, ainsi qu'il arriva à Héragore, contre l'espérance des médecins, qui ne connoissoient ni cette crise, ni ses avantages ;* ce que la nature avoit essayé à deux reprises, pouvoit enfin réussir dans une autre tentative. Méton n'avoit pas seulement rendu quelques gouttes de sang ; il en étoit sorti plusieurs filets en différentes fois ; aussi il n'y auroit rien eu d'extraordinaire que l'hémorrhagie eût été complette un autre jour. On ne hasardoit donc rien en disant qu'une abondante hémorrhagie pourroit sauver ce malade ; mais que sans cet effort salutaire, on appercevoit peu de ressource. En effet, les parotides & le flux bilieux ne pouvoient plus guere avoir lieu, ni être suivis d'un bon succès, puisque la nature venoit de donner des indices de l'hémorrhagie, & que par conséquent cette voie lui étoit infiniment plus convenable.

Le cinquieme jour, le sang coula abondamment de la narine gauche ; il sua & fut jugé. Après le jugement il eut des insom-

(1) Malad. popul. liv. 2 ; sect. 1, p. 308, n. 64.

nies ;

nies ; il délira ; les urines étoient ténues, noirâtres ; on lui lava la tête avec de l'eau chaude ; il dormit ; sa connoissance revint ; il n'eut pas de rechûte, mais l'hémorrragie revint plusieurs fois, même après le jugement. Méton.

Cette crise nous avertit que toutes celles qui se font avant la coction peuvent être bonnes, & sauver les malades, quand elles arrivent par apostase, & qu'elles sont complettes ; mais qu'elles mettent toujours les malades en danger de succomber, ou du moins d'essuyer des rechûtes ; qu'elles sont par conséquent difficiles, laborieuses, &c. Il n'y eut point ici de rechûte, au moyen de la précaution qu'on eut de laver la tête du malade avec de l'eau chaude, ce qui fit continuer long-tems l'apostase, même après le jugement ; car le malade ne fut point guéri tout de suite après qu'il fut jugé ; il eut encore du délire & des insomnies, à cause de l'état de crudité dans lequel étoit la maladie lors du jugement ; mais la continuation de l'hémorrhagie dégagea la nature par cette voie qu'elle avoit indiquée la veille, & le malade guérit à la suite d'un régime exact qu'il suivit. *La fille de Philon se trouva dans le même cas ; mais pour avoir inconsidérément soupé le* (1) *septieme jour, elle mourut.* Nous conclurons de la,

1°. *Que tout ce qui est rare* (2) *ne doit point faire loi.*

(1) Malad. Popul. liv. 1, sect. 2, p. 301, n. 193.

(2) Pierre Foreste raconte dans la troisieme observation de son sixieme Livre, qu'il traita un homme attaqué de

Méton. 2°. *Queles bonnes apoſtaſes guériſſent, même dans l'état de crudité, parce que la coction ſe fait pendant le tems qu'elles durent.*

3°. *Que les humeurs* (1), *qui ont beſoin d'être évacuées, doivent l'être par des voies convenables; & que celles que la nature indique ſont toujours les meilleures.*

4°. Que c'eſt dans ces occaſions ſingulieres qu'Hippocrate a dit que *que les prédictions* (2) *qu'on fait dans les maladies aiguës, ſoit pour la vie ſoit pour la mort, ne ſont pas toujours certaines.* En effet, il ſe trouve quelquefois, dans les maladies aiguës, une telle égalité de bons & de mauvais ſignes, que le médecin ne ſait à quoi s'en tenir pour prononcer ſur la vie ou la mort; c'eſt ce qu'Hippocrate entendoit, lorſqu'il dit que *l'opinion prévaut aux principes* (3) *pour juger les maladies très-obſcures & très-difficiles.* C'eſt encore dans ces cas particuliers où le médecin éclairé fait triompher l'art, en annonçant l'équilibre qui ſe trouve entre la vie & la mort.

5°. Enfin, cette hiſtoire nous inſtruit de ne jamais arrêter le cours des hémorrhagies du nez, qui arrivent au commencement des maladies aiguës, notamment vers le cinquieme jour,

---

pleuréſie avec aphtes, & que l'urine ayant été juſqu'à la fin conſtamment ténue, claire & tranſparente comme de l'eau, ce malade guérit néanmoins le vingt-unieme jour, contre toute eſpérance; n'ayant, dit-il, jamais vu ce cas dans ſa vie que cette ſeule fois. Il y a grande apparence que le malade ne fut pas complettement guéri, qu'il eut une rechûte, ou un dépôt, ou une autre apoſtaſe; & que ſi l'Auteur n'en dit mot c'eſt qu'il n'en a pas eu connoiſſance.

(1) Aphor. 19, ſect. 1.

(2) Aphor. 19, ſect. 2.

(3) Liv. des flatuoſités, p. 90, n. 15.

puiſqu'Hippocrate augmenta avec ſuccès celle de Méton, en lui faiſant laver la tête avec de l'eau chaude, malgré l'abondance de l'hémorrhagie. Au moment où j'écris ſur cette matiere, il vient d'arriver ſous mes yeux, dans le courant du mois d'Août 1775, un fait qui confirme pleinement cette réflexion. Un homme d'un tempérament ſec & maigre, après avoir eu quelques accès de fievre, accompagnée d'une très-vive douleur de tête, eut le quatrieme jour un écoulement de quelques gouttes de ſang par les narines. Le lendemain, il lui ſurvint une hémorrhagie qui, par ſon abondance, étoit capable d'enlever & la fievre & la douleur de tête; mais on arrêta imprudemment le cours de cette évacuation ſalutaire, au moyen des ſtyptiques qu'on introduiſit dans les narines: à l'inſtant la fievre redoubla, le bas ventre ſe météoriſa; il ſurvint bientôt après un ſoubreſaut convulſif aux tendons, qui dura juſqu'à la fin, avec un aſſoupiſſement comateux, dans lequel le malade mourut, le quatorzieme jour de ſa maladie. Méton.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du dixieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 3.

CLAZOMENE, qui demeuroit proche le puits de Phrynichide, fut ſaiſi d'une violente fievre. Il eut, dès le commencement, mal à la tête, au cou & aux lombes; il devint d'abord ſourd; il ne dormoit point; la fievre étoit aiguë; l'hypocondre droit étoit Clazomene.

Clazomene. élevé avec une tenſion médiocre ; la langue étoit ſeche, aride.

Cette fievre ſe montra d'abord avec l'appareil le plus dangereux : à la vérité, on lit plus bas que les urines furent toujours d'une bonne couleur, avec des ſuſpenſions abondantes & épaiſſes, ce qui pouvoit un peu ranimer l'eſpérance ; mais on ajoute au même endroit, qu'elles ne diſcontinuerent point d'être ténues. Or, *la ténuité conſtante des urines* (1) *fait eſpérer un dépôt, quand il y a quelques autres bons ſignes ;* d'un autre côté, *la douleur de tête, la tenſion à l'hypocondre* (2), *& la ſurdité menaçoient de parotides*, pendant que *l'inſomnie, le mal de tête, la ſéchereſſe* (3) *de la langue & la ſurdité* (4) *annonçoient encore un délire prochain.* La douleur du cou agravoit conſidérablement ſon état, puiſque, comme nous l'avons vu pluſieurs fois, elle eſt encore plus mauvaiſe chez ceux où l'on craint le délire. Nous avons démontré, dans les hiſtoires précédentes, que la douleur des lombes rend bien ſouvent les déjections liquides, & que quand cette douleur remonte vers les parties ſupérieures, elle occaſionne le délire, &c. Il étoit donc prudent, vers ces premiers jours, d'établir un pronoſtic acerbe, & de laiſſer néanmoins entrevoir quelques eſpérances conditionnelles : car l'humeur pouvoit s'adoucir dans les jours ſuivans, & faire par ce moyen eſpérer quelque criſe, ou quelque bonne apoſ-

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 178.
(2) Prorrh. liv. 1, p. 408, n. 272.
(3) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 258 ; & Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 54.
(4) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 295.

tase, telle qu'une hémorrhagie (1) copieuse, un flux (2) dyssenterique, ou une douleur (3) coxendique, &c. Clazomene.

Le quatrieme jour, il délira pendant la nuit.

Ce délire, quoiqu'attendu, étoit un surcroît aux autres symptômes, qui, selon toute apparence, subsistoient dans le même degré qu'auparavant. Or cet accroissement de symptômes le quatrieme jour, étoit un signe encore bien plus mauvais; mais la bonne couleur des urines empêchoit qu'on ne le condamnât *tranchément*, indépendamment de ce qu'il pouvoit être jeune ou d'une bonne constitution, & avoir une respiration bonne, & un pouls vigoureux.

Le cinquieme jour, il eut un redoublement bien laborieux.

Nous avons dit plusieurs fois que le pouls & la respiration sont d'un très-grand poids pour décider du sort des malades. En effet, si les symptômes alterent la nature & la détruisent enfin, on peut, absolument parlant, rejetter la cause sur les forces vitales qui n'ont pas été assez grandes pour atténuer & subjuguer les causes morbifiques. Tels que soient donc les symptômes, pourvu que la nature soit encore plus vigoureuse, elle en vient toujours à bout. Nous pouvons dans le cas présent, assurer que rien ne clochoit du côté des forces vitales, puisque le malade s'est enfin tiré d'affaire; par conséquent rien n'étoit encore désespéré.

(1) Coac. sect. 2, p. 426, n. 39.
(2) *Ibid.* n. 77.
(3) *Ibid.* n. 80.

Clazomene. Vers le onzieme jour, tout s'appaisa: depuis le commencement jusqu'au quatorzieme, ses déjections furent copieuses & ténues comme de l'eau; il les supportoit avec aisance; elles le soulageoient; ensuite elles s'arrêterent; ses urines furent ténues jusqu'à la fin, mais elles étoient d'une bonne couleur, avec beaucoup de suspensions épaisses qui ne tomboient cependant pas jusqu'au fond du vase.

On pouvoit dans ce tems concevoir de bonnes espérances, d'autant 1°. que le malade éprouva un mieux-être bien fondé; 2°. que les déjections, quoique ténues & aqueuses, l'avoient soulagé, & lui avoient fait supporter plus aisément sa maladie: *ce qui étoit* (1) *un fort bon signe.* 3°. Les urines continuoient à être d'une bonne couleur avec des suspensions louables; ce qui étoit encore une bonne marque; car *quand* (2) *les urines du quatrieme jour contiennent une nubécule de bonne qualité, & que le reste est à l'avenant, cela signifie qu'il y aura une crise le septieme.* Lorsque ces nubécules paroissent plus tard, c'est toujours une marque de longueur; mais s'il y a d'autres bons signes, la vie du malade n'en est pas moins en sûreté; 4°. le dévoiement aqueux avoit disparu: ce qui faisoit penser que la nature s'occupoit à cuire les matieres des déjections, & à les rendre meilleures: mais malgré toutes ces belles espé-

(1) Aphor. 23, sect. 1; & liv. des Prénot. p. 400, n. 215.

(2) Aphor. 71, sect. 4.

rances, on ne pouvoit cependant encore déclarer le malade hors de tout danger. Clazomene.

Le seizieme jour, son urine fut un peu épaisse, & donna quelque sédiment; il eut du soulagement; la connoissance fut meilleure.

Ce jour augmentoit considérablement les espérances; mais comme le malade avoit tant de symptômes dangereux, qui s'étoient manifestés dès le commencement, il devoit s'attendre à essuyer bien des assauts, parce que les symptômes étoient puissans, qu'ils étoient en grand nombre; que la coction ne faisoit que commencer, & qu'il falloit encore bien du tems pour l'achever: car c'est le sort des coctions qui commencent tard, de ne se perfectionner qu'à la longue. D'ailleurs les crises qui arrivent avant la coction complette, se font ordinairement par apostases; or, les apostases sont toujours pleines de difficultés, & souvent de dangers: ce qui les fait distinguer en bénignes & en malignes. Elles sont bénignes lorsqu'elles emportent la maladie, ou seulement une partie, & dans ce cas, il y a presque toujours des symptômes effrayans & laborieux, & quelquefois des reliquats pour le reste de la vie. Quand elles sont malignes, elles tuent sur le champ, ou bien elles rendent la maladie pire qu'auparavant. Elles sont alors trop fortes pour être suportées par les malades, ou trop modiques, relativement à la grandeur des causes morbifiques.

Hippocrate appelle apostase toute translation d'humeurs morbifiques, soit qu'elles produisent des évacuations telles que des diarhées, des dys-

Clazomene. senteries, des hémorrhagies, des abcès ſtrangurieux, des ſuppurations, &c. ſoit qu'il n'en réſulte que des douleurs, des exanthemes, des parotides, &c. il appelle encore apoſtaſe le changement d'une maladie en une autre.

Le dix-ſeptieme, les urines furent de nouveau ténues; les deux parotides s'enflerent avec douleur; il ne dormit point; il délira; il reſſentit de la douleur aux jambes.

Lorſque les urines ſont toujours ténues, & qu'il y a d'ailleurs des ſignes ſalutaires qui font eſpérer que le malade ne périra point, il faut, comme nous l'avons dit plus haut, s'attendre à quelque abcès. L'éruption des parotides étoit donc conforme à la prediction des premiers jours, mais la douleur, les inſomnies & le délire qui accompagnoient cette métaſtaſe, étoient capables de déconcerter le médecin, parce que *toutes parotides qui paroiſſent avec douleur, ſont toujours dangereuſes* (1). L'inſomnie & le délire n'étoient à la vérité, qu'une ſuite de cette éruption douloureuſe, & les ſymptômes ordinaires aux apoſtaſes qui ſe font avant l'entiere coction. Les douleurs aux jambes indiquoient que cette humeur féroce pourroit abandonner la tête; ce qui avec la couleur louable des urines, & la conſtance des forces vitales, étoit un fort bon ſigne. Il y avoit donc eſpérance, ou de les voir ſuppurer, ou d'avoir une hémorrhagie, ou un ſédiment convenable dans les urines, ou enfin, un flux de ventre bilieux, dyſſentérique, &c. Mais il y avoit lieu à conclure que la maladie ſeroit longue,

(1) Coac. ſect. 1, p. 424, n. 301.

parce que *les dépôts qui ne terminent pas les maladies* (1) *dans les premiers jugemens, indiquent toujours de la longueur.* Clazomene.

Le vingtieme jour, il fut jugé; la fievre le quitta; il ne sua pas; sa connoissance fut parfaite.

Ce jugement étoit bon, mais il n'étoit pas complet, parce que la sueur manqua. La cause venoit de la ténuité des urines, dont la couleur étoit cependant louable. Il falloit donc encore quelque tems pour parfaire cette coction, sans laquelle le malade couroit risque d'avoir un reliquat après le dernier jugement.

Le vingt-septieme, il eut une vive douleur à la cuisse droite, qui s'appaisa bientôt après: mais les parotides ne s'affaissoient point, ni ne suppuroient, & elles étoient toujours un peu douloureuses.

La douleur qui survint à la cuisse eût été (2) *un excellent signe*, si elle eût continué; mais elle s'évanouit presqu'aussi-tôt. La douleur des parotides, & leur défaut de suppuration, faisoient d'un côté renaître les craintes, tandis que de l'autre, on avoit devant les yeux des urines d'une bonne couleur, & probablement la respiration & le pouls à l'avenant. Ajoutons à cela que le malade n'avoit pas d'aversion pour les alimens, car Hippocrate n'auroit pas manqué d'en faire mention. J'ai d'ailleurs toujours observé que le grand dégoût qui accompagne les parotides, rend la maladie mortelle. En pesant bien tous ces

(1) Aphor. 51, sect. 4.
(2) Liv. des crises, p. 383, n. 129.

Clazomene.

ſignes, il n'y avoit donc encore rien de déſeſpéré pour le malade.

Le trente-unieme, il lui ſurvint une diarrhée aqueuſe & abondante, qui devint bientôt dyſſentérique; les urines furent épaiſſes; les parotides s'affaiſſerent.

Ce flux de ventre étoit une bonne apoſtaſe pour les parotides & pour la ſurdité: car *quand la ſurdité* (1) *ſurvient dans les fievres aiguës, il arrive néceſſairement un grand délire, & quelquefois des parotides; mais ſi la fievre ceſſe d'une maniere critique, ou ſi le ſang coule convenablement par les narines, ou s'il ſurvient une diarrhée d'humeurs bilieuſes ou dyſſentériques, ou des douleurs aux cuiſſes, aux genoux, le délire, la ſurdité & les parotides ſe diſſipent heureuſement.* Ce qui confirmoit encore plus la bonté de l'apoſtaſe, c'étoit la louable conſiſtance des urines, qui juſqu'alors avoient preſque toujours été ténues. On pouvoit donc prédire un heureux ſuccès pour le jour décrétoire ſuivant; ſur quoi nous obſerverons que tant de ſymptômes, avec des urines épaiſſes à la vérité, mais qu'on ne dit pas qui dépoſoient, faiſoient craindre quelques reliquats après le jugement définitif. Tel fut le ſort du malade.

Le quarantieme jour, l'œil droit lui fit mal; la vue devint obſcure; il reſta en cet état.

La cœcité eſt quelquefois (1) *critique*, ainſi que la ſurdité. Pour lors, ces affections durent après la

(1) Liv. des criſes, p. 383, n. 130; Coac. ſect. 1, p. 434, n. 320; & Coac. ſect. 2, p. 426, n. 39, 77 & 80.

(2) Liv. des criſes, p. 383, n. 131.

guériſon, & elles deviennent preſque toujours reliquats pour le reſte de la vie. J'ai vu une vingtaine de cœcités critiques dans le cours de ma pratique ; mais il faut avouer qu'elles n'arrivent guere qu'à la ſuite des maladies dangereuſes & malignes, principalement après les fievres ardentes, & lorſque la nature n'a pu, avant les criſes, bien achever les coctions. Clazomene.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du treizieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 1, ſect. 3.

UNE femme qui demeuroit ſur le rivage, étant enceinte de trois mois, fut attaquée de la fievre ; elle reſſentit d'abord des douleurs aux lombes. La femme qui demeuroit ſur le rivage.

Le début de cette maladie inſpiroit bien des craintes ; car 1°. *les maladies aiguës ſont, comme nous l'avons déjà dit* (1), *bien pernicieuſes aux femmes enceintes* ; 2°. *toutes les fievres qui commencent avec des douleurs aux* (2) *reins, ſont très-dangereuſes à l'un & à l'autre ſexe* ; 3°. on pouvoit appréhender qu'il ne lui ſurvînt une perte de ſang qui auroit été capable de la faire avorter, & conſéquemment de la mettre dans le plus grand danger. En effet, *la douleur des reins occaſionne ſouvent aux* (3) *femmes des évacuations conſidérables de ſang* ; 4°. il étoit dangereux que cette douleur

(1) Aphor. 30, ſect. 5, p. 392.

(2) Coac. ſect. 2, p. 426 & 427, n. 100 & 114.

(3) *Ibid.* n. 95 & 96.

La femme qui demeuroit sur le rivage.

ne remontât au cou & à la tête ; *ce qui auroit produit le délire* (1), *peut-être des convulsions, & même une espece d'apoplexie* : 5°. cette douleur pouvoit se communiquer aux intestins grêles & aux précœurs. *Si la malade eût eu dans ce cas de l'aversion pour les alimens, & si la douleur se fût ensuite portée à la tête, elle auroit* (2) *pu mourir dans les convulsions : la douleur pouvoit enfin refluer vers l'hypocondre droit, & y occasionner un ictere plein de dangers* (3).

Le troisieme jour, elle se plaignit de douleurs au cou, à la tête, à la clavicule & à la main droite ; elle devint presqu'aussitôt muette, & perclue de la main droite avec convulsion : elle délira pleinement ; la nuit fut laborieuse ; elle ne dormit point ; elle eut quelques tracasseries d'entrailles qui lui procurerent des déjections modiques, bilieuses, pures & mordicantes.

Tous ces symptômes se trouvent compris dans le pronostic des deux jours précédens. Le flux de ventre bilieux en étoit une suite ; car *quand la douleur des lombes remonte à la tête, & que l'humeur, en passant, affecte les nerfs cervicaux qui se distribuent au bras, de telle sorte qu'il en résulte un engourdissemnt paralytique aux* (4) *mains ; s'il y a douleur à l'orifice dans l'estomac, & tintement d'oreilles, il survient une abondante hémorrhagie, ou une diarrhée, & presque toujours le délire.* Comme il n'y

(1) *Ibid.* n. 105 ; & Prorrh. liv. 1, sect. 3, text. 26.
(2) *Ibid.* n. 112.
(3) *Ibid.* n. 124.
(4) Coac. sect. 2, p. 426, n. 58.

avoit ici, ni tintement d'oreille, ni douleur à l'orifice de l'eſtomac, il n'y eut point d'hémorrhagie. Quoiqu'Hippocrate, dans des cas de cette eſpece, *regarde la convulſion comme un moyen propre à appaiſer, & même* (1) *guérir les engourdiſſemens paralytiques*, on ne pouvoit, malgré tout, s'empêcher de déclarer que cette femme étoit en très-grand danger. La femme qui demenroit ſur le rivage.

Le quatrieme jour, elle perdit la parole; les convulſions continuoient; elle ſouffroit par tout le corps; elle eut une enflure douloureuſe à l'hypocondre droit; elle ne repoſa point; ſon eſprit fut tout-à-fait aliéné; le flux de ventre continuoit; les urines étoient ténues, & n'étoient pas d'une bonne couleur.

Nonobſtant le retour de la convulſion approuvée par Hippocrate (2), j'aurois annoncé aux parens & aux aſſiſtans, que je n'appercevois plus de reſſources pour dégager la tête & l'hypocondre, *qu'une hémorrhagie du nez, ou une diarrhée d'humeurs bilieuſes &* (3) *louables.*

Le cinquieme jour, la fievre fut aiguë; la douleur de l'hypocondre continuoit; le délire étoit complet; les déjections furent bilieuſes; elle ſua pendant la nuit; la fievre la quitta.

Les déjections bilieuſes ont été ici d'un grand ſecours avec les convulſions, puiſqu'elles ont

(1) *Ibid.* p. 427, n. 106.
(2) *Ibid.* p. 426, n. 80.
(3) *Ibid.* p. 426, n. 39

La femme qui demeuroit sur le rivage.

dissipé les plus dangereux symptômes ; mais la ténuité des urines & leur couleur, faisoient voir que la crise n'étoit pas définitive, & qu'on devoit par conséquent s'attendre à une rechûte.

Le sixieme au matin, la connoissance lui revint; elle fut soulagée de tous ses maux, à l'exception de la douleur qui se faisoit toujours sentir à la clavicule gauche; elle étoit bien altérée; les urines étoient ténues, elle ne reposa point.

Ce jour, ainsi que le précédent, annonçoit de grandes espérances pour la vie ; mais il restoit encore de la crudité dans les urines, qui confirmoit la prédiction de la rechûte : d'ailleurs, *toutes les fois qu'il reste après le jugement des insomnies, ou des sommeils turbulens, ou de l'altération, ou quelque débilité dans le corps, ou des douleurs en quelque membre, cela signifie* (1) *qu'il y aura une rechûte.*

Le septieme jour, elle eut un tremblement, un assoupissement, & un égarement d'esprit; la douleur de la clavicule & du bras continuoit; le reste alloit mieux ; la connoissance revint en entier; la fievre cessa pendant trois jours.

Tout danger de mort paroissoit bien dissipé; mais les douleurs à la clavicule droite étoient si opiniâtres, qu'il y avoit à craindre, que si la coction ne se faisoit pas parfaitement pour la crise suivante, elle n'eût quelques reliquats de douleurs à la suite de cette maladie.

(1) Hippocr. liv. des crises.

Le onzieme, elle eut une rechûte; la fievre reparut avec friſſon. Vers le quatorzieme jour elle vomit beaucoup d'humeurs jaunes, bilieuſes; elle ſua; elle fut délivrée de la fievre, & jugée à quelques douleurs près qui lui reſterent après le jugement. La femme qui demeuroit ſur le rivage.

Nous conclurons avec Hippocrate, 1°. que *le friſſon qui ſurvient à la fievre continue, dans un jour oportun, provoque la ſueur, & fait ceſſer la fievre* (1); 2°. *que le même friſſon accélere encore le vomiſſement, lorſque la* (2) *nature y eſt diſpoſée.* Les douleurs qui reſterent à la malade n'ont rien de ſurprenant, pris égard à l'opiniâtreté des cauſes, & au jugement qui étoit arrivé avant le pépaſme complet, puiſque les urines ont été fort long-tems crues, ſans qu'on ait fait une ſeule fois mention de leur coction, pas même dans le tems de la criſe finale. Il falloit au ſurplus que cette femme fût jeune & robuſte, pour s'en être tirée à ſi bon marché, car ſa maladie étoit pleine de danger.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du quatorzieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 3.

MÉLIDIE, qui demeuroit auprès du Temple de Junon, fut attaquée tout-à-coup d'une violente douleur à la tête, au cou, & à la poitrine; la fievre la ſaiſit auſſi-tôt; ſes regles coulerent en petite quan- Mélidie.

(1) Hippocr. liv. des criſes.
(2) Prénot. liv. 3, chap. 8, n. 32.

Mélidie. tité ; toutes ſes douleurs continuoient.

On voit par ce qui ſe paſſa, pendant les cinq premiers jours, que cette femme étoit ſérieuſement & dangereuſement attaquée, tant à cauſe des douleurs du cou & de la tête, qui conduiſent preſque toujours au délire, que parce qu'on avoit à craindre que la douleur à la poitrine ne s'y fixât opiniâtrement, & qu'elle ne devînt rebelle aux tentatives de la nature & aux remedes ; *ce qui auroit été un ſymptôme très-formidable, s'il lui fût ſurvenu un accablement, ou une peſanteur générale du corps, qui l'eût empêchée de ſe mouvoir avec aiſance, & ſi* (1) *la fievre eût en même tems augmenté ;* car il ſe ſeroit formé dans cet organe une inflammation bientôt mortelle ; l'humeur auroit encore pu ſe fixer au cerveau & y occaſionner un dépôt funeſte : Hippocrate obſerve en effet que *les* (2) *vives & continuelles douleurs de tête ſont mortelles dans la fievre continue, à moins qu'il n'y ait quelqu'autres-bons ſignes ;* mais l'apparition des regles, & la couleur louable des urines, qui ſubſiſta pendant tout le tems de la maladie, faiſoient eſpérer que la coction ſe feroit, principalement ſi le pouls & la reſpiration étoient bons, comme on doit le préſumer par le ſuccès qui en réſulta.

Le ſixieme jour, elle étoit aſſoupie ; elle avoit des nauſées, des friſſons *horrifiques*, de la rougeur aux joues, & un peu de délire.

Ce ſurcroît de ſymptômes eût mis la malade en tres-grand danger, ſans les bons ſignes que

(1) Coac. ſect. 2, p. 427, n. 108 ; & Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 89.

(2) Prénot. l. 3, chap. 4, n. 13.

nous

avons observé ci-dessus. Il y a d'ailleurs toute apparence que cette femme étoit jeune & d'une bonne constitution. Tous ces motifs étoient donc suffisans pour faire dire au médecin que, quoique tout fût bien grave, il ne désespéroit pas encore de la guérison, pourvu qu'il survînt une hémorragie, le retour des menstrues, ou telle autre crise que ce fut. Il faut cependant avouer que, malgré la bonne couleur des urines, on ne pouvoit guere espérer qu'un jugement incomplet, à cause de leur ténuité, & qu'une semblable crise ne l'auroit pas tout-à-fait guéri; mais elle lui auroit toujours procuré un soulagement & de la prolongation qui auroit mis la nature à même de parfaire avec moins de difficulté, la coction dans un autre tems, & de parvenir ensuite à un jugement définitif. Mélidie.

Le septieme jour, elle sua; la fievre cessa; les douleurs continuerent; la fievre revint; elle dormit un peu; l'urine fut, pendant toute sa maladie, constamment d'une bonne couleur, mais elle étoit ténue; les déjections furent ténues, bilieuses, mordicantes, en petite quantité, noires & fetides. Il y eut enfin dans les urines un sédiment blanc, égal & léger.

Cette crise, quoiqu'incomplette, la soulagea considérablement, & faisoit bien augurer, à cause de la couleur des urines constamment louables. Il y a lieu de croire que si la coction eût été parfaite, la maladie auroit été heureusement terminée dès ce même jour; *mais la ténuité*

Mélidie. *des urines, & la continuation des douleurs, firent* (1) *bientôt reparoître la fievre.* Il y a encore grande apparence que les déjections n'exhaloient pas une fétidité cadavéreuſe, parce qu'avec une couleur noire, elles auroient décidément annoncé la mort. D'ailleurs les urines n'auroient point eu la coction louable qu'on leur obſerva preſqu'en même tems. Il faut donc entendre par cette fétidité, rapportée dans tous les exemplaires, une odeur purement fécale. Quand cette odeur fécale eſt fort grande, il eſt quelquefois bien difficile de la diſtinguer de celle qui eſt cadavéreuſe, par le ſeul odorat. Toutes les déjections de cette eſpece que j'ai rencontrées dans le cours de ma pratique, ont toujours été critiques & heureuſes, quand il y avoit dans les urines une coction bien manifeſte; & c'eſt par ce ſeul ſigne que j'ai appris à diſtinguer ces deux ſortes de fétidité, dans tous les cas douteux. Je ne parle ici que des fievres aiguës, & non des intermittentes, où les malades guériſſent le plus ſouvent, nonobſtant la léthalité des ſignes qui paroiſſent quelquefois accompagner les accès; ce qui a fait dire au divin vieillard, que *toute fievre vraiment* (2) *intermittente, n'entraîne aucun danger.*

Le onzieme jour elle ſua, & fut parfaitement jugée.

Cet heureux événement avoit été annoncé par la coction des urines précédentes.

---

(1) Hippocr. liv. des criſes.
(2) Aph. 43, ſect. 4.

*

Analyse sur l'histoire du premier malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 1.

Pythion, qui demeuroit proche le Temple de Cérès, fut d'abord saisi d'un tremblement aux mains; il eut le premier jour une fievre aiguë & du délire. Pythion.

Malgré que *la fievre soit* (1) *souvent un bon remede pour les attaques convulsives, & que le delire fasse souvent cesser les tremblemens* (2) *qui surviennent dans les fievres ardentes*, la maladie de Pythion n'en étoit pas moins dangereuse, parce qu'il pouvoit se former, dans un redoublement, des engorgemens plus considérables, ou même quelque destruction dans la substance médullaire du cerveau. *C'est d'ailleurs une bien mauvaise marque, quand au commencement d'une fievre le délire & la* perclusion *de quelque membre surviennent; car la plupart périssent* (3), *à moins qu'il n'y ait quelques autres bons signes, ou que les malades ne soient doués d'une constitution robuste.* Puisque Pythion s'est enfin tiré d'affaire, il est probable qu'il étoit vigoureux, ou qu'il y avoit quelques autres signes salutaires qui contrebalançoient les mauvais. Cette maladie, jusques-là étoit donc dangereuse, sans être encore désespérée: *les tremblemens*, dit Hippocrate, *sont, à la vérité, funestes dans les maladies aiguës; mais ce n'est*,

(1) Liv. des crises, p. 384, n. 157; & Coac. sect. 2, p. 428, n. 175.

(2) Liv. des crises, p. 383, n. 135.

(3) Prorrh. liv. 2, text. 23.

Pythion. ajoute-t-il, *que quand ils surviennent à ceux qui* (1) *sont épuisés par la violence ou la longueur des maladies.*

Le second jour, la fievre redoubla.

Ce redoublement, dans un jour pair, augmentoit considérablement les craintes du premier jour ; mais il n'y avoit encore rien de désespéré.

Le troisieme jour, tout étoit dans le même état.

Le salut du malade dépendoit beaucoup de l'état du pouls, de la respiration & de son tempérament, desquels on ne dit mot.

Le quatrieme jour, il rendit par les selles une petite quantité d'humeurs pures, bilieuses.

On ne fait point ici mention des urines ; mais il est dit plus bas, qu'elles furent jusqu'au huitieme jour ténues & sans couleur, avec des nuages suspendus. Comme ce jour de remarque ne fut accompagné d'aucun symptôme agravant ; que la bile, au contraire, sembloit vouloir couler, & qu'il n'y avoit d'ailleurs aucun signe mortel, on avoit quelque raison d'espérer que la nature pourroit venir à bout de la coction, ou du moins de quelque bonne apostase, accompagnée d'une coction modique ; mais on ne pouvoit rien promettre de positif, par la raison que les urines ténues & sans couleur indiquoient que la maladie ne pourroit être jugée le septieme jour suivant.

(1) Conc. . . . . ; & Prorrh. liv. 1, text. 9 & 14.

Le cinquieme, tout augmenta; le sommeil fut léger, & le ventre resserré. Pythion.

Le ventre se resserre assez souvent, quand la nature veut travailler à quelque coction, & alors ce n'est pas une mauvaise marque, sur-tout quand les déjections ont été précédemment pures, liquides; le sommeil, quoique léger, n'étoit pas non plus un mauvais signe; mais on ne pouvoit encore donner que des espérances conditionelles.

Le sixieme jour, il expectora des matieres variées, rougeâtres.

Ceci étoit un prélude de métastase, qui pouvoit devenir salutaire, si la complexion particuliere du malade, & les forces vitales étoient bonnes, & si les principaux visceres étoient bien conditionnés: *C'est ainsi que dans les fievres ardentes les malades* (1) *se sauvent par des expectorations épaisses & blanches, lorsque les urines ne donnent pas des marques d'une coction complette.* Nous observerons qu'il y avoit encore deux autres choses à craindre, 1°. *quelqu'abcès dans les parties au-dessous du diaphragme* (2), *si les urines & les crachats ne parvenoient point à une parfaite maturité.* J'ai vu plusieurs fois dans nos climats des abcès au fondement & ailleurs, qui ont heureusement terminé des affections aiguës de poitrine, accompagnées de symptômes graves & effrayans; mais je ne sache pas en avoir jamais vu après une coction entiere dans les crachats & dans les urines; 2°. cette apostase pouvoit accélérer la mort, si le délire continuoit, si la res-

(1) Liv. 4, du régime dans les maladies aiguës.

(2) Liv. des Prénot. p. 400, n. 178; & Coac. sect. 3, p. 435, n. 274.

Pythion. piration étoit bien gênée, ſi le pouls ſe trouvoit inégal ou irrégulier, & ſi l'expectoration devenoit mauvaiſe.

Le ſeptieme jour, ſa bouche fut de travers.

Ce ſymptôme étoit occaſionné par l'humeur convulſive, incuite, qui s'étoit portée ſur les muſcles de la bouche; mais malgré cet accident, il n'y avoit point encore lieu à déſeſpérer: il paroît même, par le ſuccès qu'a eu cette maladie, que la nature étoit bien vigoureuſe: d'ailleurs, le délire pouvoit être diſſipé, puiſqu'on n'en parle plus.

Le huitieme jour, il eut un redoublement; les tremblemens continuoient; les urines, depuis le commencement juſqu'à ce jour, avoient été ténues & ſans couleur, avec des ſuſpenſions nébuleuſes.

Il faut convenir que, *s'il y a des cas dans les maladies aiguës où l'on ne peut prononcer avec* (1) *certitude ſur la vie ou ſur la mort*, cette hiſtoire en fournit un exemple clair, par la maniere dont elle eſt rendue. Il peut néanmoins ſe faire que le redoublement n'ait pas été bien violent; que le délire ait ceſſé de bonne heure; que le malade prenoit bien, & ſans répugnance, tout ce qu'on lui préſentoit; qu'il ait facilement ſupporté ſa maladie, ou qu'il n'en ait pas paru trop fatigué, & que les fonctions vitales ſe ſoient bien ſoutenues; ce qui auroit, dans cette ſuppoſition, donné de grandes eſpérances pour ſon rétabliſſement. Ajoutons à cela qu'Hippocrate fait remarquer ici, que les

(1) Aphor. 19, ſect. 1, p. 387.

urines furent ténues & décolorées jusqu'au huitieme jour ; elles pouvoient donc, dans cette journée, avoir perdu une partie de leur crudité, c'est à-dire, avoir un peu plus de consistance & de couleur, ainsi qu'on doit le conclure du changement avantageux qui survint deux jours après. Pythion.

Le dixieme jour, il sua ; les crachats étoient un peu cuits ; il fut jugé ; les urines, vers la crise, étoient encore un peu ténues.

Voici enfin le terme où la vie du malade étoit pleinement en sûreté ; mais à cause de la ténuité des urines & des crachats qui n'étoient pas assez murs, il falloit prédire une rechute, ou un abcès.

Trente jours après le jugement, il se forma une suppuration vers le fondement, & l'abcès fut strangurieux.

Hippocrate appelle ordinairement *abcès strangurieux*, *une grande difficulté d'uriner*, *occasionnée par des urines épaisses*, *variées* (1), *rouges*, *purulentes & copieuses*, *qu'on ne rend qu'avec douleur ou difficilement*, soit que ces sortes d'abcès aient leur siege au col de la vessie, au fondement, ou dans l'uretre ; soit qu'ils n'agissent que par une compression extérieure, ou enfin que le pus ait abandonné la partie dans laquelle il s'est formé, pour passer des reins dans la vessie.

Galien, dans son commentaire sur cette histoire, pense que le jugement est arrivé le onze, & non le dix, à cause que ce dernier jour n'est pas décrétoire ; mais rien n'empêche que cette

(1) Malad. Popul. l. 1, épid. 2, p. 300, n. 87.

Pythion. criſe n'ait pu paroître le dix, 1°. parce que les redoublemens arrivoient en jours pairs, & que les criſes ont lieu ces jours-là, quand les accès ſuivent cet ordre ; 2°. Pythion ne fut pas parfaitement jugé ; & c'eſt encore ce qu'on voit très-ſouvent, lorſque les jugemens arrivent les jours pairs, à l'exception néanmoins des quatrieme, quatorzieme, vingtieme, quarantieme, & des autres jours pairs critiques ſuivans.

Nous concluons de cette hiſtoire, que *quand les tremblemens ceſſent dans les fievres aiguës, ſans de bonnes raiſons* (1), *c'eſt-à-dire, avant la coction de l'humeur morbique, on doit craindre qu'il ne ſe forme dans la ſuite quelques abcès ſtrangurieux vers le fondement.*

Commentaire ſur l'hiſtoire du troiſieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 1.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès, étant incommodé depuis longtems d'une peſanteur à la tête, & d'une douleur à la tempe droite, fut par une légere occaſion attaqué d'une fievre violente, pour laquelle il fut obligé de ſe coucher.

Le ſecond jour, il coula un peu de ſang pur de ſa narine gauche ; il alla convenablement à la garde-robe ; les urines étoient ténues, variées, avec des ſuſpenſions diſperſées dans le vaſe, qui reſſembloient à de

(1) Coac. ſect. 1, p. 422, n. 188.

la farine groſſiere, ou à de la ſemence.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déales.

Le troiſieme jour, la fievre étoit aiguë; les déjections étoient noires, ténues, écumeuſes, avec un ſédiment livide; il étoit dans un profond aſſoupiſſement; il ne ſe levoit, & ne ſe remuoit qu'avec beaucoup de difficulté; il y avoit dans les urines un ſédiment livide & viſqueux.

Le quatrieme jour, il vomit une petite quantité d'humeurs jaunes, bilieuſes, & enſuite de la bile verte; quelques gouttes de ſang pur coulerent encore de ſa narine gauche; les déjections & les urines furent ſemblables aux précédentes; il ſua un peu autour de la tête & des clavicules; la rate s'éleva avec tumeur; il ſentit des douleurs à la cuiſſe droite, il eut une tenſion ſans dureté à l'hypocondre droit; il ne repoſa point pendant la nuit, il délira un peu.

Le cinquieme jour, les déjections furent abondantes, noires, mouſſeuſes, & ce qui dépoſoit dans le fond du vaſe étoit noir; il ne dormit point pendant la nuit; il délira.

Le ſixieme, les déjections étoient noires, graſſes, viſqueuſes & fétides; il dormit; la connoiſſance fut bonne.

Le ſeptieme, la langue étoit ſeche; il eut ſoif; il ne dormit point; il délira; les urines étoient ténues & mal colorées.

Le huitieme, les déjections étoient noi-

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

res, compactes & en petite quantité ; il dormit, la connoissance étoit bonne ; il n'étoit pas beaucoup altéré.

Le neuvieme il eut un frisson suivi de fievre aiguë ; il sua ; il eut froid ; il délira ; il devint louche de l'œil droit ; la langue étoit aride ; il étoit altéré, & ne dormoit point.

Le dixieme jour, il étoit dans le même état.

Le onzieme, sa connoissance étoit fort bonne ; la fievre l'avoit quitté ; il dormit ; les urines étoient ténues vers la crise ; il fut deux jours sans fievre.

Le quatorze, la fievre revint ; il ne dormit point pendant la nuit ; son esprit fut égaré, & ensuite il eut un grand délire.

Le quinzieme jour, son urine étoit trouble & semblable à celles qu'on agite après qu'elles ont déposé ; la fievre étoit aiguë ; il extravaguoit ; il ne dormit point ; les genoux & les jambes lui firent mal ; un suppositoire lui fit rendre des excrémens noirs.

Le seize, les urines étoient ténues avec un énéoreme nébuleux qui ne tomboit point au fond du vase ; le délire continuoit.

Cette maladie, jusqu'au onzieme jour, fut accompagnée des plus affligeans symptômes, & de quelques signes mortels ; car tantôt les déjections étoient noires, ténues & mousseuses avec

des sédimens livides ; d'autres fois elles étoient glutineuses, noires, grasses & fétides ; le sédiment des urines fut visqueux & livide ; le malade eut des insomnies, du délire & des petites sueurs autour de la tête & du cou. Tous ces signes, ainsi que nous l'avons plusieurs fois remarqué, sont bien pernicieux, il n'y a que les considérations suivantes qui pouvoient ranimer l'espérance du médecin.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

1°. Nous observerons, contre l'opinion de Galien, que (1) le sang qui coula de la narine gauche du malade étoit une évacuation dans la rectitude convenable, malgré que la douleur occupoit la tempe droite. En effet, il n'en est pas du cerveau comme des autres parties du corps ; l'expérience fait voir que *quand les tempes sont affectées, elles* (2) *font sentir leurs effets sur les parties droites du reste du corps, & réciproquement les tempes droites affectent les parties gauches.*

2°. Il y a tout lieu de croire que la fétidité des déjections n'étoit point une odeur de vraie chair pourrie, mais qu'elle étoit seulement fécale. *Or, cette dernière n'est jamais mortelle* (3), quand elle seroit même un peu forte ; ce qui prouve notre opinion, c'est qu'après les déjections fétides du sixieme jour, le malade se trouva mieux, & que la connoissance lui revint.

3°. Un autre bon signe pour le malade fut l'élévation de la rate qui survint le quatrieme jour, avec une douleur à la cuisse du même côté. C'étoit une marque que la nature travailloit vi-

(1) Voyez son Comment. sur cette hist.
(2) Liv. des plaies de la tête, p. 440, n. 216.
(3) Liv. des Prénot. p. 399, n. 146.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

goureuſement à dégager les parties ſupérieures ; puiſqu'elle tentoit une apoſtaſe de l'humeur morbifique vers des parties moins nobles. En effet, *les douleurs coxendiques* (1) *guériſſent les fievres ardentes, & enlevent les douleurs de tête, & celles qui affligent les parties proche du diaphragme.*

4°. Le ſommeil du huitieme jour qui rétablit la connoiſſance, étoit un autre bon ſigne; car *quand le ſommeil* (2) *appaiſe le délire, c'eſt une bonne marque.*

5°. Les déjections noires ne ſont jamais mortelles, quand les malades la ſupportent avec aiſance, lorſque les viſceres du ventre, tels que les hypocondres, &c. ſe dégagent, & quand il en réſulte un ſoulagement ſenſible, ainſi qu'il arriva le ſixieme jour.

6°. Il eſt bien vrai que *quand un malade a des redoublemens plus affligeans le quatrieme & le ſeptieme, & qu'il n'y a point de jugement le onzieme ſuivant, il* (3) *il périt ordinairement ;* mais il y eut ici un jugement le onze, qui enleva la fievre & le délire pendant deux jours : à la vérité, l'un & l'autre revinrent trois jours après ; mais c'eſt à cauſe que les urines étoient ténues lors du jugement, & que *les criſes qui arrivent pendant qu'il y a encore de la crudité* (4), *ſont toujours incomplettes, & qu'elles annoncent des rechutes.* Cette criſe, quoiqu'incomplette, étoit bonne, puiſqu'elle apporta un ſoulagement ſenſible. Il ne pouvoit par conſéquent en réſulter qu'une rechute, &

(1) Liv. des criſes, p. 384, n. 131 & 154.
(2) Aphor. 2, ſect. 2.
(3) Liv. des criſes, p. 383, n. 101.
(4) Malad. Popul. liv. 2, ſect. 1, p. 308, n. 36.

l'on avoit espérance qu'une seconde crise, qui procureroit autant d'avantage que celle-ci, pourroit mettre le malade hors de tout danger, quand même il ne seroit point complétement jugé. Il étoit d'autant plus raisonnable de l'espérer ainsi, qu'il y a grande apparence que les forces de la nature étoient excellentes, puisque cette maladie s'est enfin terminée à l'avantage du malade.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

7°. Enfin les douleurs qui survinrent le quinzieme jour, aux genoux & aux jambes, avec des urines troubles, faisoient voir que la nature combattoit vigoureusement les causes morbifiques, & qu'elle travailloit de toutes ses forces à les éloigner des parties nobles. Ces urines troubles, en annonçant les efforts que la nature faisoit pour cuire, altérer, ou changer la matiere morbifique, indiquoient en même tems un commencement de coction.

Le dix-septieme au point du jour, le malade ayant senti du froid aux extrémités, on le couvrit; la fievre fut aiguë; il sua par tout le corps, il fut bien soulagé; la connoissance fut meilleure; il avoit encore de la fievre & de l'altération; il vomit un peu de bile jaune; il alla à la garde-robe, & peu après il vomit encore quelques humeurs ténues, noires, *ou plutôt brunâtres*: les urines étoient ténues, & la couleur n'étoit pas encore bonne.

Le dix-huit, il perdit de nouveau la connoissance; il étoit fort assoupi.

Le dix-neuf, les urines étoient encore

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

ténues; il étoit d'ailleurs dans le même état que le jour précédent.

L'espece de frisson du dix-septieme jour, suivi de fievre & de sueur universelle, ne procura pas un soulagement si considérable que la crise du onze; mais il fortifioitce pendant l'espérance qu'on avoit conçue précédemment.

Le vingtieme jour, il dormit; la connoissance lui revint pleinement; il sua; la fievre le quitta; il n'étoit point altéré.

Le vingt-unieme, il eut quelques absences; il avoit un peu soif; l'hypocondre lui faisoit mal; il avoit une palpitation continuelle vers le nombril.

La journée du vingt mit évidemment la vie du malade à l'abri du danger, mais il falloit prédire une rechute ou un (1) abcès, ou des douleurs

---

(1) *Les abcès*, dit Hippocrate, *se font ou par les veines, ou par le ventre, ou dans les os, ou dans les nerfs, ou à la peau, & ailleurs; les bons sont ceux qui surviennent au-dessous du siege de la maladie, telles que les varices & les douleurs qui abandonnent les hypocondres, les lombes, & les autres parties supérieures, pour se porter aux cuisses, aux jambes & aux bras; enfin ces apostases sont d'autant meilleures qu'elles se font dans des parties moins nobles & plus éloignées du siege de la maladie.* Malad. Popul. liv. 2, sect. 1, text. 18. Il faut remarquer ici que notre Auteur entend par abcès des veines, l'hémorrhagie & les varices; par abcès des os & des nerfs, les douleurs; par ceux du ventre, les diarrhées, & les dysenteries; par ceux à la peau, les dépôts purulens, & toutes les autres éruptions qui s'y font.

Comme il survient presque toujours de ces apostases dans les maladies longues, difficiles, ou dangereuses, il y avoit lieu à espérer des douleurs aux parties inférieures du malade qui fait le sujet de cette histoire, ou bien une hémor-

aux parties inférieures, à cause qu'il y avoit encore de la crudité dans les urines. Malgré qu'un jugement soit incomplet, il peut, comme nous nous l'avons dit plus haut, devenir très-avantageux au malade, sur-tout quand il arrive un jour décrétoire, après quelques rudimens de coction, & qu'il apporte du soulagement ; parce que dans ce cas il détruit toujours une portion quelconque des causes morbifiques, & que la nature devient par ce moyen plus en état d'achever le reste dans les jours suivans.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

Le vingt-quatrieme jour, les urines déposoient ; sa connoissance fut parfaite.

Ces deux signes salutaires étoient de nouveaux motifs pour espérer encore plus une heureuse réussite.

Le vingt-septieme, la hanche droite fut douloureuse ; il y avoit du sédiment dans les urines, mais elles étoient toujours ténues ; le reste alloit d'ailleurs assez bien.

Vers le vingt-neuvieme jour, l'œil droit lui fit mal ; les urines étoient encore ténues.

Il est probable que le malade auroit été pleinement jugé le vingt-sept, sans la ténuité des urines.

Le quarantieme jour, il rendit par les selles une quantité d'humeurs pituiteuses & blanches ; il sua beaucoup par tout le corps & fut parfaitement jugé.

---

rhagie du nez, puisque la nature avoit indiqué son penchant par ces deux voies, les second, quatrieme & quinzieme jours précédens.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

Ce malade, après avoir couru bien des dangers, fut enfin complétement guéri après cette quatrieme crise. Nous observerons en cet endroit, 1°. que le tempérament devoit être fort bon, & la poitrine ne pécher d'aucun côté; car l'expérience fait voir que *la facilité de respirer est* (1) *de la plus grande importance pour la guérison des maladies aiguës qui doivent se juger vers le quarantieme jour;* 2°. que *toutes les diarrhées spontanées soulagent, ou* (2) *guérissent, lorsque les humeurs, qui doivent être purgées, sortent par cette voie, & que les malades en supportent aisément l'évacuation;* 3°. enfin, que les malades, qui doivent être jugés dans un tems quelconque, pour la vie ou pour la mort, ont presque toujours, vers le milieu de leur maladie, des signes qui en annoncent le bon ou le mauvais succès. Ce malade eut le dix-septieme & le vingtieme jour des signes bien favorables; ce qui confirme de plus en plus le texte que nous avons conclu plus haut, savoir, que les *prédictions sur la vie* (3) *ou sur la mort sont assez incertaines, avant que la maladie soit bien caractérisée, ou qu'elle ait fait quelques pas vers son apogée.*

COMMENTAIRE sur l'histoire du cinquieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 2.

Chærion.

CHÆRION, qui demeuroit chez Démænete, après bien des débauches de vin, fut

(1) Prénot. liv. 1, chap. 9, n. 2.
(2) Aphor. 2, sect. 1.
(3) Prorrh. liv. 2, p. 411, n. 78.

saisi

saisi d'une fievre violente; il eut d'abord Charion
une pesanteur douloureuse à la tete; il ne dormit point; il eut une diarrhée d'humeurs ténues & bilieuses.

Nous avons vu, dans les histoires précédentes, combien sont dangereuses les maladies aiguës, qui se déclarent apres des excès de vin; il étoit donc de la prudence du medecin de laisser entrevoir des craintes dans son pronostic, sans cependant donner tout-à-fait l'alarme, parce que le malade pouvoit être d'une bonne constitution; que l'humeur pouvoit s'adoucir dans les jours suivans, & la maladie prendre à la suite une meilleure tournure.

Le troisieme jour, la fievre fut aiguë; il eut un tremblement de tête, & principalement de la levre inférieure; peu apres, il eut un friſſon, des convulsions & un délire complet; la nuit fut bien laborieuse.

Cette affection convulsive étoit (1) *un pernicieux symptome* qui faisoit d'autant plus craindre pour le malade, que le délire étoit très-grand; il n'y a point d'ailleurs de symptômes qui épuisent autant les forces que la convulsion; mais d'un autre côté, il n'y avoit encore rien de perdu; car les convulsions, au commencement d'une maladie, ne sont jamais aussi dangereuses que vers la fin, ou dans le tems que la nature est déjà bien fatiguée. *Cette affection pouvoit enfin céder à une copieuse* (2) *évacuation d'urine épaisse, à quelque flux de ventre, ou à un sommeil tranquille; la fievre* (3) *même étoit*

(1) Coac. lect. 2, p. 428, n. 173.
(2) *Ibid.* n. 176.
(3) *Ibid.* n. 177.

Chærion. *un remede aux convulſions*, & réciproquement *les convulſions pouvoient calmer la fievre* (1), *le lendemain ou le ſurlendemain*. Il eſt bien vrai que ſi les convulſions euſſent encore duré deux ou trois jours, ou plus, ſans aucune diminution de la fievre, le malade auroit été dans le plus grand danger; il falloit donc attendre les jours ſuivans, pour prononcer plus poſitivement & avec plus de certitude.

Le quatrieme jour, il fut tranquille; il repoſa un peu; ſon eſprit étoit encore égaré.

La ceſſation des convulſions, la tranquillité & le ſommeil faiſoient d'autant plus eſpérer pour le malade, que ce mieux-être arrivoit un jour de remarque; on pouvoit donc donner de bonnes eſpérances, ſans cependant annoncer encore la victoire.

Le quatrieme jour indique ordinairement (2) *ce qui doit arriver le ſeptieme;* par conſéquent la tranquillité & le repos que le malade éprouvoit dans cette journée, joints à la couleur louable des urines, qui perſiſta depuis le commencement de la maladie, comme on le dit un peu plus bas, faiſoient eſpérer une bonne criſe pour le ſeptieme; mais parce que l'urine, quoique d'une bonne couleur, avec des ſuſpenſions louables, étoit encore ténue, & que le délire n'avoit pas entiérement ceſſé dans ce jour remarquable, il étoit viſible que la criſe ne ſeroit qu'incomplette, & que le malade en ſeroit ſeulement ſoulagé: on pouvoit donc donner quelques eſpérances, & rien de plus.

Le cinquieme jour fut très-laborieux; tout redoubla; le délire revint; la nuit fut

(1) *Ibid.* ſect. 1, p. 422, n. 122.
(2) Aphor. 24, ſect. 2.

mauvaise ; il ne dormit point. Chærion.

Tous ces symptômes étoient bien graves ; mais il est très-probable que le malade étoit robuste & vigoureux ; que par conséquent la nature pouvoit opérer, le septieme jour, une crise qui, quoiqu'incomplette, mettroit néanmoins la vie du malade en sûreté, ou diminueroit seulement une partie du danger. Un médecin, habile à tirer parti de toutes les circonstances, auroit donc prononcé que le malade étoit en grand péril ; mais que si les remedes qu'il alloit lui prescrire faisoient, pour le septieme jour, les effets qu'il en attendoit, il espéroit le tirer d'affaire.

Le sixieme jour, il étoit dans le même état.

Le septieme, il eut un nouveau frisson, suivi d'un accès de fievre aiguë ; il sua ; il fut jugé ; ses déjections, depuis le commencement de sa maladie, étoient de la bile pure & en petite quantité ; ses urines étoient ténues, d'une bonne couleur, avec des suspensions nébuleuses.

Voici donc le jour où les assistans n'auroient pas manqué de publier le triomphe du succès qu'ils auroient attribué à l'efficacité des remedes : cette crise étoit à la vérité incomplette ; mais elle fut suivie de soulagement, & accompagnée d'une bonne couleur dans les urines ; ce qui étoit suffisant pour mettre le malade en état de guérir dans une autre crise. La ténuité des urines, & le défaut de sédiment, auroient seulement fait dire au médecin qu'il n'étoit point encore tems de chanter la victoire, & que la moindre faute dans le

Chærion. régime, replongeroit bien vîte le malade dans un plus grand danger.

Le huitieme jour, l'urine fut meilleure; il y eut un ſédiment blanc; il avoit toute ſa connoiſſance; la fievre ceſſa.

Le huit, n'étant pas un jour décrétoire, & les urines n'ayant que médiocrement dépoſé, il étoit viſible que la fievre qui ceſſa ſans jugement, reviendroit bientôt; mais à cauſe des bons ſignes qui l'accompagnoient, il n'y avoit aucun danger à craindre pour le malade.

Le neuvieme jour, la fievre revint.

Nous concluons de ce qui s'eſt paſſé en cette journée, que *la fievre revient* (1), *à moins qu'elle ne quitte dans un jour impair*, c'eſt-à-dire, un jour de criſe ou de redoublement.

Le quatorzieme, la fievre fut aiguë; il ſua.

La fievre du neuf étoit médiocre; celle du quatorze, qui étoit plus vive, pouvoit cauſer beaucoup d'alarmes dans la maiſon du malade; mais le médecin, inſtruit *qu'il ne faut pas* (2) *craindre les maux qui arrivent contre la raiſon, parce qu'ils ſe terminent bientôt heureuſement*, auroit tout raſſuré, & le jugement, qui ſuivit ce redoublement, auroit ajouté un nouveau degré de confiance en ſes lumieres.

Le ſeizieme jour, il vomit beaucoup d'humeurs jaunes & bilieuſes.

Le dix-ſeptieme, il eut un nouveau friſſon, ſuivi d'un accès de fievre aiguë; il ſua; il fut décrétoirement délivré de la

(1) Aphor. 61, ſect. 4.
(2) Aph. 27, ſect. 2.

fievre; les urines, après la rechûte & le jugement, étoient d'une bonne couleur, & dépoſoient; il ne délira point dans ſa rechûte. Clarion.

Le dix-huitieme, il eut un peu plus de chaleur qu'à l'ordinaire; il étoit altéré; les urines étoient ténues, avec une ſuſpenſion nébuleuſe; il eut un peu de délire.

Le dix-neuf, il fut ſans fievre; il avoit mal au cou; les urines dépoſoient.

Le vingtieme jour, il fut parfaitement jugé & guéri.

Toutes ces rechûtes faiſoient voir, ou que le malade commettoit quelques fautes dans le régime, ou que les humeurs morbifiques étoient ſi abondantes, que la nature ne pouvoit les cuire & les diſſiper, que par partie & à pluſieurs repriſes.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du ſixieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 3.

PÉRICLÈS d'Abdere fut attaqué d'une fievre aiguë, accompagnée d'une douleur continuelle à la tête; il étoit beaucoup altéré; il avoit des anxiétés, des nauſées; il ne pouvoit garder la boiſſon; il ſouffroit un peu dans la région de la rate; ſa tête étoit peſante. Le premier jour, il eut une aſſez grande hémorrhagie de la narine gauche; cependant la fievre augmentoit; il rendit Périclès d'Abdere.

Périclès d'Abdere, beaucoup d'urine trouble & blanche qui ne dépoſa point.

Il eſt bien rare qu'une hémorrhagie qui arrive le premier jour d'une fievre aiguë, juge définitivement, parce qu'il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, que la coction ſe faſſe en ſi peu de tems, & la fievre, dans ce cas, ne ſeroit plus aiguë, mais ſeulement éphémere; cependant *quand cette évacuation eſt aſſez abondante, & qu'elle ſe fait ſelon la rectitude convenable* (1), *elle délivre de beaucoup d'accidens.* En effet, elle diminue la pléthore; elle dégage la nature, & la met à même de travailler plus promptement & avec plus de ſuccès au pépaſme. Ici, le côté gauche étoit affecté, & l'hémorrhagie ſe fit du même côté. Tout cela donnoit donc, dès le premier jour, de bonnes eſpérances; d'autant plus que l'urine étoit abondante, trouble & blanche; ce qui indiquoit que la nature commençoit déjà à s'occuper de la coction. D'ailleurs, Hippocrate dit, dans une conſtitution épidémique, qu'*il n'a vu* (2) *mourir perſonne à qui le ſang avoit bien coulé des narines.*

Le ſecond jour, il eut un redoublement; les urines étoient toujours épaiſſes, mais elles commencerent à dépoſer; les nauſées diminuerent; il dormit.

La coction commença le premier jour; elle fut manifeſte dans cette ſeconde journée; il en réſulta un ſoulagement, puiſque le malade repoſa, & que les nauſées diminuerent; il étoit dorc clair, dès ce moment, que la maladie pou-

(1) M. lad. Popul. liv. 2, ſect. 1, p. 308, n. 64.
(2) Malad. Popul. liv. 1, ſect. 2, p. 301, n. 193.

voit se terminer avantageusement le quatre, ou le sept au plus tard. Périclès d'Abdere.

Le troisieme jour, la fievre fut moins forte; il rendit beaucoup d'urine cuite, dans laquelle il y avoit un sédiment abondant; il reposa bien pendant la nuit.

Il n'y avoit alors plus lieu de douter que la maladie ne seroit jugée le lendemain, puisque le pépasme étoit complet, que le soulagement étoit encore plus considérable que celui de la veille, & qu'enfin les premiers jours décrétoires ont toujours plus de force que les suivans, à cause que la nature n'est pas encore épuisée, & qu'elle a presque toute sa vigueur.

Le quatrieme jour, il eut une sueur copieuse, chaude & universelle; il fut délivré de la fievre, & n'eut point de rechûte.

Nous conclurons de cet événement & des autres ci-dessus, 1°. *que les meilleures sueurs, dans les maladies aiguës, sont celles qui sont abondantes, chaudes & universelles; qui arrivent les jours* (1) *critiques; qui guérissent, ou qui soulagent; ou enfin qui font que les malades supportent plus facilement leurs maux;* 2°. que ces sortes de crise, ainsi que toutes les autres, guérissent parfaitement & sans rechûte, lorsqu'elles sont précédées ou accompagnées d'une coction complette; 3°. que *les coctions annoncent toujours une* (2) *crise prochaine, & une guérison assurée;* 4°. que *les fievres bien*

(1) Liv. des Prénot. p. 398, n. 721.

(2) Malad. Popul. liv. 1, sect. 2, constitution 2, p. 300, n. 90.

Péric'ès d'Abdere.

aiguës (1) *qui ont dans les commencemens des signes très-salutaires*, parmi lesquels la coction est le principal, *se terminent heureusement le quatrieme jour ou plutôt*; 5°. que *quand la coction des urines se fait peu-à-peu, ou par degrés; si elle devient complette vers le* (2) *quatrieme jour, il arrive bientôt un jugement qui termine heureusement la maladie*; 6°. enfin, que de tous les remedes qu'on peut prescrire avant la coction, c'est-a-dire, au commencement des maladies aiguës, la saignée doit être un des premiers, lorsqu'il n'y a pas de contre-indication.

La vierge d'Abdere.

COMMENTAIRE sur l'histoire du septieme malade des épidémiques d'Hippocrate, Liv. 3, sect. 3.

UNE fille d'Abdere, qui demeuroit dans la voie sacrée, fut attaquée d'une fievre ardente; elle eut soif; elle ne reposa pas, & ses regles parurent pour la premiere fois.

Tous les écoulemens de sang menstruel, hémorrhoïdal, ou par les narines, apportent toujours du soulagement lorsqu'ils se font convenablement, c'est-à-dire, en quantité suffisante, & relativement aux forces des malades, & à leur état de plénitude, soit qu'ils arrivent avant la coction ou après; c'est par cette raison que les médecins font souvent saigner les malades avec succès dans tout état de crudité, ainsi que nous l'avons conclu dans l'histoire précédente. Toute la différence qu'on trouve dans ces sortes d'écou-

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 35, & liv. des crises, p. 382, n. 19.

(2) Liv. des crises.

lemens, c'eſt que ceux qui arrivent dans une parfaite maturité, guériſſent entiérement les malades, tandis que les autres, qui ſe font dans un état de grande crudité, n'apportent que du ſoulagement, & font ſeulement eſpérer que les malades pourront ſe ſauver à la longue; ou s'ils jugent définitivement, ce n'eſt qu'avec beaucoup de difficultés, & avec un appareil de ſymptômes effrayans. Les écoulemens, dans ces circonſtances, continuent, même après les criſes, comme on l'a vu ci-deſſus dans l'hiſtoire de Méton. Rien n'étoit donc plus à propos pour cette fille, qui ſe trouvoit dans un cas de pléthore, puiſque c'étoit pour la premiere fois qu'elle eut ſes regles, & qu'au ſurplus Hippocrate dit que *les fievres ardentes* (1) *ſe guériſſent ſouvent par cette voie*. Il y avoit par conſéquent beaucoup d'eſpérance pour la malade; mais il falloit encore attendre quelques jours avant que d'établir une prédiction plus poſitive ſur ſon ſort. La vierge d'Abdere.

Le ſixieme jour, elle eut bien des nauſées; elle étoit fort rouge; elle eut un friſſon *horrifique*, & de l'agitation.

La ſituation de cette fille n'avoit juſqu'alors rien d'effrayant; tout dépendoit de l'état du pouls, de la reſpiration & des urines, deſquelles on ne fait aucune mention.

Le ſeptieme jour, elle étoit dans le même état; les urines étoient ténues, mais la couleur en étoit bonne; elle alloit commodément à la garde-robe

Si le pouls & la reſpiration répondoient à cet état, comme on doit naturellement le préſumer,

(1) Liv. des crises, p. 302, n. 33.

La vierge d'Abdere.

il y avoit lieu à faire espérer une heureuse réussite ; d'ailleurs, aucun de ceux qui sont mentionnés dans ces quarante-deux histoires, ne sont morts avec des urines d'une couleur louable ; mais on ne pouvoit encore prédire le jour de la crise finale.

Tout ce qu'il y avoit à dire de plus raisonnable, étoit de prévenir les assistans que la maladie pourroit bien ne pas se terminer sans apostase ; car, *quand les urines sont long-tems ténues, & qu'il y a d'ailleurs des signes qui font* (1) *bien espérer, il faut s'attendre à un dépôt d'humeurs en quelque partie, ou à un saignement de nez*, &c. ; l'un & l'autre arriverent, la malade devint sourde le huit, & eut une hémorrhagie le dix-sept, comme nous l'allons voir bientôt.

Le huitieme jour, elle devint sourde ; elle eut une fievre aiguë, de l'insomnie, des nausées & un frisson *horrifique* ; sa connoissance étoit bonne ; ses urines ressembloient aux précédentes.

Il n'y avoit rien de pernicieux dans ces symptômes, à cause de la bonne couleur des urines ; cependant *la surdité donnoit lieu* (1) *à prédire qu'elle tomberoit bientôt dans un délire, qui finiroit, ainsi que la surdité, lorsqu'il surviendroit un écoulement de sang par le nez, ou un flux de ventre bilieux, ou une dyssenterie, ou des douleurs aux hanches, aux genoux*, &c. Ces deux symptômes (la surdité & le délire) pouvoient encore se dissiper par le retour des regles.

Le neuvieme jour, & les suivans, il n'y

(1) Prorrh. liv. 2, chap. 5, text. 9.
(2) Liv. des crises p. 383, n. 136.

eut point de changement ; elle étoit toujours sourde. La vierge d'Abdere.

Le quatorzieme, l'esprit fut dérangé ; la fievre diminua.

Il n'y eut rien de nouveau pendant ces cinq derniers jours, que le delire, qui survint conformément à la prédiction du huitieme ; la diminution de la fievre confirmoit les bonnes espérances.

Le dix-sept, elle perdit beaucoup de sang par les narines ; la surdité diminua un peu ; elle eut encore les jours suivans, des nausées, de la surdité & du délire.

Quoique l'hémorrhagie ait été abondante, tous les symptômes ne cesserent pas entiérement ; mais ils diminuerent au point qu'il y avoit grande espérance qu'ils cesseroient totalement dans le jour décrétoire suivant.

Le vingt, elle sentit des douleurs aux pieds ; le délire & la surdité cesserent ; il découla encore un peu de sang des narines ; elle sua ; la fievre la quitta.

Voilà enfin le parfait accompliſſement des prédictions précédentes. Pour savoir maintenant si la fievre étoit pleinement & définitivement jugée, il faudroit connoître l'état des urines ; & comme il est probable qu'elles étoient ténues avec peu ou point de sédiment, on devoit s'attendre à une rechûte.

Le vingt-quatrieme jour, la fievre & la surdité revinrent ; la douleur des pieds se fit sentir, & l'esprit fut de nouveau aliéné.

Le vingt-sept, elle sua beaucoup ; la fievre & la surdité cesserent ; elle fut par-

La vierge d'Abdere.

faitement jugée, à l'exception de la douleur des pieds qui subsista.

Ce reliquat de douleur, après le jugement, étoit une marque évidente que la coction n'avoit pu se faire complettement: comme on ne dit point dans cette journée, ni dans les précédentes, que les urines eurent un dépôt louable, il y a grande apparence qu'il y manquoit quelque chose. En effet, l'expérience fait voir, tous les jours, que les restes des maladies n'ont lieu qu'après des coctions manquées ou imparfaites.

Ce sont alors des métastases de l'humeur morbifique *incuite* ou crue, qui se porte sur une partie quelconque, y cause de la douleur, une obstruction, la perte de l'ouïe, de la vue, du goût, de l'odorat, du mouvement & du sentiment; telle est la paralysie qui succede à l'apoplexie; telles sont encore les tumeurs qui pendant les fievres surviennent aux glandes, aux visceres, &c. Quand elles ne suppurent pas, elles s'affaissent quelquefois au détriment du malade, ou bien il survient ailleurs quelqu'apostase qui le sauve; d'autres fois ces tumeurs finissent par devenir squirreuses & carcinomateuses, lorsque la nature a été trop foible, ou que l'humeur s'est trouvée trop rebelle, ou qu'on a troublé les coctions en contrariant la nature par des remedes donnés mal-à-propos, ou qu'on a négligé d'y remédier dans les commencemens; ou enfin lorsque les malades se sont trop-tôt livrés à un ample régime.

COMMENTAIRE sur l'histoire du huitieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 3.

Anaxion.

ANAXION d'Abdere, qui demeuroit près

des portes de Thrace, fut attaqué d'une fievre aiguë, avec douleur au côté droit; sa toux étoit seche; il ne crachoit rien dans les premiers jours; il avoit soif; il ne dormoit point; ses urines étoient abondantes & ténues, mais la couleur etoit bonne. Anaxion.

Hippocrate a voulu nous donner ici un exemple de pleurésie seche & longue, puisqu'elle n'a été définitivement jugée que le trente-quatrieme jour. Cet auteur dit que la pleurésie (1) est une douleur de côté, avec fievre, frisson & difficulté de respirer. Il ajoute que la plupart des malades veulent avoir la poitrine & le cou élevés, afin de respirer plus aisément. Quand il n'y a pas de rupture interieure de vaisseaux, les crachats sont bilieux, semblables à de la rouille de fer, ou à la couleur de la grenade; mais lorsque les vaisseaux sont entr'ouverts, les malades crachent aussi du sang pur. Il y a, dit-il, une autre pleurésie tout-à-fait sanguine, dans laquelle les crachats, au lieu d'être bilieux, sont sanglans. La pleurésie bilieuse est plus douce, quand les vaisseaux ne sont pas déchirés; mais s'il y a quelques vaisseaux rompus, elle est plus douloureuse, sans être cependant plus mortelle que l'autre. La forte pleurésie sanguine est douloureuse & mortelle. Si les malades, en toussant, expectorent des grumeaux de sang noir, ils meurent presque toujours vers le septieme jour; ceux qui vont au-delà du dixieme, s'ils sont robustes ou moins vivement attaqués, peuvent guérir par une suppuration qui se forme le vingtieme jour,

(1) Liv. 3, des malad. p. 171, n. 246.

Anaxion. à la ſuite de laquelle ils crachent le pus en touſſant, & le vomiſſent enſuite. Notre auteur (1) dit un peu plus bas, que les pleuréſies ſeches ſont plus difficiles à guérir; mais que les jugemens ſont d'ailleurs ſemblables aux autres.

Il décrit ailleurs (2) deux autres eſpeces de pleuréſies, dont la premiere commence avec fievre, friſſon, une douleur qui traverſe de l'épine du dos dans la poitrine, une reſpiration fréquente, difficile, qui ne ſe fait que quand on a le cou élevé, & une toux ſuivie de crachats ſemblables à de la ſalive blanche ou bilieuſe, que les malades expectorent difficilement; quelquefois il s'y joint une douleur aux aînes, & l'urine devient ſanglante. Les choſes étant ainſi, ſi la fievre ceſſe, ou diminue conſidérablement vers le ſeptieme jour, les malades guériſſent: ſi au contraire elle continue juſqu'au onzieme ou quatorzieme, la plupart meurent vers ces jours-là; mais s'ils paſſent le quatorzieme jour, ils ont eſpérance de guérir. La ſeconde eſpece de pleuréſie eſt, dit-il, accompagnée de fievre & d'un bruit dans la bouche occaſionné par le frottement des dents; la toux eſt ſeche; les crachats ſont d'un pâle verdâtre, & quelquefois livides. Il y a douleur au côté; le dos prend une couleur rougeâtre; la tête & la poitrine deviennent chaudes, ainſi que le ventre, les cuiſſes & les pieds. Lorſque les malades ſont aſſis ou debout, ils touſſent davantage; il leur ſurvient auſſi des diarrhées, dont les matieres ſont d'un verd pâle & d'une odeur déſagréable: ceux-ci meurent ſous vingt jours; & s'ils peuvent aller au-delà, ils guériſſent ſouvent.

(1) *Ibid.* n.. 257.

(2) *Ibid.* liv. 2, ſect. 2, p. 157, n. 220 & 243.

Le plus mauvais symptôme de la pleurésie d'Anaxion, étoit la toux seche qui a duré jusqu'au onzieme jour; car *les pleurésies dans lesquelles* (1) *il n'y a point d'expectoration, sont les plus pernicieuses;* mais la bonne couleur des urines donnoit ici de grandes espérances. Quant aux insomnies, elles ne sont jamais nuisibles dans les premiers jours des maladies où il y a douleur au côté. Hippocrate pense au contraire qu'*il est bon d'empêcher* (2) *ces malades de dormir pendant les onze premiers jours.* On observe en effet que, pendant le sommeil, toutes les congestions d'humeurs augmentent au commencement des maladies inflammatoires; raison pour laquelle les narcotiques réussissent si mal dans les premiers jours des pleurésies & de toutes les autres maladies inflammatoires. J'ai vu quelquefois des malades, dans les campagnes, périr dans des sommeils occasionnés par des doses médiocres d'opium, qu'on avoit imprudemment fait avaler dans les commencemens de ces maladies. Anaxion.

Le sixieme jour, il délira; on lui fit des fomentations chaudes, qui n'apporterent aucun soulagement.

Cette augmentation de symptômes rendoit la maladie plus dangereuse; mais la bonne couleur des urines ranimoit l'espérance. Il est probable que sans le contre-poids de ce bon signe, Anaxion eût succombé; car *le délire, joint* (3) *à la difficulté de respirer, est un signe bien mortel.*

Le septieme jour, il fut plus mal; la fievre augmenta; les douleurs ne diminuoient

(1) Coac. sect. 2. p. 428, n. 221.
(2) Affect. intern. sect. 1, p. 200, 199.
(3) Aphor. 50, sect. 4.

Anaxion. aucunement ; la toux continuoit, & il respiroit difficilement.

Hippocrate *étoit dans l'usage d'employer, en premier lieu, les fomentations chaudes* (1) *pour calmer les douleurs de côté, soit qu'elles arrivassent au commencement des maladies ou après.* Il indique au même endroit les especes de fomentations qu'il croit préférables, avec la maniere de les appliquer ; mais il avertit en même tems que si la douleur ne cede point à ces topiques, il ne faut pas les continuer trop long-tems, crainte de dessécher les poumons, & d'attirer une suppuration dangereuse. *Il veut, dans cette circonstance, qu'on ouvre incessamment la veine qui est dans la flexion du coude* (1), *& qu'on en laisse couler le sang jusqu'au changement de couleur, sans craindre d'en tirer, même jusqu'à la défaillance, ayant néanmoins égard aux forces, à l'âge, à la saison & à l'acuité de la douleur.* Ce fut en conséquence de ces principes que,

Le huitieme jour, on lui fit (à Anaxion) une copieuse saignée du bras, qui calma les douleurs : mais la toux étoit toujours seche.

Cette saignée, le huitieme jour d'une pleurésie, paroît un peu singuliere ; mais en considérant le succès qu'elle eut, on sera forcé de convenir qu'elle fut sagement ordonnée.

Hippocrate *défend de saigner* (3) *ceux qui crachent le sang, lorsqu'il y a en même tems pleurésie, ou que la saison s'y oppose*, comme seroient des

(1) Régime des maladies aiguës, sect. 2, p. 369, n. 1.
(2) *Ibid.* n. 15, sect. 4, p. 378, n. 244.
(3) I iv. des humeurs qu'il faut purger, text. 58, & troisieme sect. du sixieme liv. des épidémies, text. 31.

chaleurs

chaleurs excessives, *ou enfin quand la bile est dominante*, parce que rien dans cette maladie n'est plus salutaire que les crachats mêlés de sang pour dégager le côté affecté, & rétablir la respiration; les grandes chaleurs de l'été abattent les forces, anéantissent les fonctions des nerfs & des viscères, ce qui fait que les malades supportent très-difficilement la saignée dans cette saison; enfin, ce divin vieillard regardoit le sang comme un frein nécessaire pour empêcher les ravages de la bile, & réciproquement. Il y a même des modernes qui prétendent qu'un principal effet de la sécrétion *biliaire* est de dépouiller le sang de sa trop grande quantité de parties colorantes, & de prévenir les maladies inflammatoires, auxquelles nous serions, sans cela, bien plus fréquemment exposés. Anaxion.

On voit ici que la pleurésie d'Anaxion étoit très-sèche & très-douloureuse, puisqu'il n'y avoit aucune espece d'expectoration; que la difficulté de respirer augmentoit chaque jour, & que les fomentations antérieures n'avoient procuré aucun soulagement; par conséquent rien n'étoit mieux indiqué que la saignée, pour relâcher, humecter, calmer la douleur du côté, faciliter la respiration, &c.

La seule difficulté qui reste, est de savoir si cette saignée pratiquée plutôt n'auroit pas fait le même bien au malade, & même abrégé sa maladie, qui, comme nous le verrons plus bas, fut seulement jugée définitivement le trente-quatrieme jour. Quoi qu'il en soit, nous pouvons toujours conclure de cet exemple, qu'il faut saigner en tout tems les pleurétiques, lorsque la maladie est seche, douloureuse, &c. que les forces le per-

Anaxion. mettent, & que la bile ou la saison n'y sont pas contraires.

Le onzieme, la fievre diminua; il sua un peu autour de la tête; la toux continuoit; il commençoit à cracher.

Cette sueur autour de la tête eût été, dans toute autre circonstance, un bien mauvais signe; mais comme la fievre avoit dans le même tems diminué sensiblement, que les urines étoient d'une bonne couleur, que la douleur de côté n'étoit plus si grande, & que le malade commençoit à expectorer quelques humidités, cette petite sueur ne tiroit pas tant à conséquence. Il faut cependant avouer qu'il n'y avoit pas encore assez de bons signes pour qu'on pût répondre de la vie du malade; il y avoit seulement de l'espérance.

Le dix septieme jour, la matiere de l'expectoration commença à devenir louable; il fut soulagé, mais l'altération continuoit.

Ce commencement de coction dans les crachats, le soulagement qui suivit, la bonne couleur des urines, & probablement la force du tempérament d'Anaxion, signifioient qu'avec le tems, la nature perfectionneroit la coction, & que la crise finale seroit heureuse.

Le vingtieme jour, il sua; la fievre le quitta; & depuis cette crise il fut mieux.

La sueur de ce jour étoit un fort bon jugement, puisque la fievre cessa, & que d'ailleurs il fut assez bien; cependant la coction des urines n'étoit point achevée; le malade étoit encore un peu altéré, & l'expectoration n'étoit ni completement louable, ni assez copieuse. On devoit

donc prédire une rechûte ; car *les symptômes qui reſtent* (1) *après les crijes, ont coutume d'en occaſionner*, à moins que ces ſymptômes ne ſoient des reliquats qui durent toute la vie, ou des ſuites d'apoſtaſe qui ſe diſſipent peu à-peu. Au reſte, le malade étoit évidemment hors de danger ; il n'y avoit plus de difficulté qu'à fixer le jour du jugement définitif, ce qui ne pouvoit ſe faire que conditionnellement. Par exemple, on pouvoit aſſurer que ſi, avant le vingt-ſeptieme jour, la coction des crachats & des urines devenoit parfaite, avec une copieuſe expectoration ; le malade ſeroit guéri le vingt-ſeptieme ; mais que ſi l'entiere coction paroiſſoit ſeulement le vingt-ſeptieme, l'expectoration pourroit continuer juſqu'au trente-quatrieme, & que la criſe finale arriveroit ſeulement vers ce tems. Anaxion.

Le vingt-ſept, la fievre revint ; les crachats furent cuits & abondans ; il y eut dans les urines beaucoup de ſediment blanc ; la ſoif fut diſſipée ; il dormit bien.

Il étoit alors clair comme le jour, que la maladie n'iroit pas au-delà de la ſemaine ſuivante.

Le trente-quatrieme jour, il eut une ſueur univerſelle ; il fut quitte de la fievre, & entierement jugé.

Cet événement fut conforme à ce qui avoit été indiqué par les ſignes précédens. Nous remarquerons ſeulement que la vie d'Anaxion fut viſiblement en ſûreté vers le milieu de cette maladie, qui étoit le dix-ſeptieme jour ; ce qui eſt aſſez

(1) *Aphor.* 12, ſect. 2, t. 30.

Anaxion. conforme à ce qu'on observe journellement dans la pratique, chez ceux qui doivent guérir, principalement quand il y a eustathie, c'est-à-dire, quand les maladies sont légitimes, & qu'elles arrivent aux saisons bien réglées; car dans les épidémies pestilentielles, où la plupart des malades succombent, ceux qui échappent ne doivent ordinairement leur guérison qu'à la force de leur tempérament; & les crises, à travers lesquelles ils se sauvent, sont presque toujours laborieuses, difficiles, accompagnées des images de la mort, & bien souvent suivies de reliquats qu'ils conservent pendant leur vie. Ces sortes de jugemens sont rarement indiqués dans les jours précédens; c'est alors qu'une constitution singuliérement robuste soutient quelquefois des efforts qui surprennent les plus habiles médecins. Il n'y a que la seule observation qui puisse, dans ces circonstances, leur apprendre la marche qu'ils doivent tenir.

Nous conclurons de cette histoire, que *quand les crachats paroissent* (1) *tard dans les pleurésies, c'est un signe qu'elles seront de longue durée.*

COMMENTAIRE sur l'histoire du neuvieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, sect. 3.

Héropyte. HÉROPYTE d'Abdere, qui demeuroit dans la rue Haute, sentit, en marchant, une douleur de tête qui ne l'arrêta pas tout de suite: mais quelque tems après, il se

(1) Aphor. 12, sect. 1.

mit au lit ; une fievre ardente le saisit ; il vomissoit dans les commencemens beaucoup de bile ; il étoit altéré ; il avoit une agitation qui lui faisoit supporter ses maux bien difficilement ; il rendoit des urines ténues, noires, dans lesquelles il y avoit quelquefois des suspensions, d'autres fois point ; les nuits étoient laborieuses ; les redoublemens arrivoient, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, & ne gardoient aucun ordre. Héropyte.

On voit par ce qui se passa dans les treize premiers jours, que cette maladie étoit bien dangereuse. En effet, *la ténuité constante des urines, & leur variation, marquoient qu'elle seroit longue, & faisoient craindre en même tems que le malade ne pût la supporter* (1) *pendant tout le tems qui étoit nécessaire pour faire la coction. L'irrégularité* (2) *des redoublemens signifioit encore que la maladie étoit errante, & qu'on ne pouvoit par conséquent établir un pronostic positif & certain.* Si cependant Héropyte avoit alors quelques signes salutaires, tels qu'une bonne respiration, un pouls égal & vigoureux, une constitution robuste, nulle répugnance à prendre la nourriture qu'on lui présentoit, &c. on pouvoit laisser entrevoir des espérances flatteuses, & c'étoit le cas d'assurer que la maladie ne se termineroit pas sans métastase & sans douleur ; car *quand on rend des urines crues pendant*

(1) Liv. des Prén. p. 400, n. 174 ; & Coac. sect. 3, p. 434, n. 248.

(2) Prorrh. liv. 2, p. 411, n. 77 & 78.

Héropyte. *long tems, & qu'il* (1) *y a d'ailleurs des signes salutaires, cela signifie qu'il arrivera un abcès ou des douleurs, sur-tout dans les parties qui sont au-dessous du diaphragme.* Hippocrate entend ici par abcès, l'hémorrhagie, la suppuration & les autres apostases.

Vers le quatorzieme jour, il devint sourd; ses accès de fievre furent plus considérables; les urines étoient les mêmes.

La surdité étoit un mauvais signe (2), *qui indiquoit un délire prochain* (3); mais au moyen des bons signes, qui probablement accompagnoient cette maladie, on pouvoit espérer *qu'une hémorrhagie du nez, ou un flux* (4) *de ventre bilieux, ou une dyssenterie, ou des douleurs aux hanches, aux genoux, &c. emporteroient ces symptômes.*

Le vingtieme jour & les suivans, il délira beaucoup.

Ce délire étoit, comme nous venons de le dire, une suite de la surdité.

Le quarantieme jour, il eut une abondante hémorrhagie du nez; sa connoissance fut meilleure; la surdité continua: mais elle étoit bien diminuée; la fievre étoit aussi moins forte; l'hémorrhagie revint à plusieurs repriſes dans les jours suivans, à cela près qu'elle étoit modique.

Il est actuellement visible que le malade étoit

(1) Coac. sect. 3, p. 434, n. 274.

(2) Coac. sect. 1, p. 424, n. 289.

(3) Liv. des crises, p 383, n. 136.

(4) *Ibid.* n. 137.

jeune ; car *les hémorrhagies n'arrivent* (1) *guere dans les fievres, qu'aux jeunes gens qui ne passent pas trente ans.* J'en ai cependant vu quelquefois jusqu'à trente-cinq & au-delà ; mais très-rarement après quarante cinq ans J'excepte ici les gouttes de sang qui distillent en petite quantité des narines, & que les malades de tout âge rendent, lorsqu'ils sont dangereusement attaqués : on pouvoit donc, dès ce moment, répondre du succès de la maladie d'Héropyte, puisqu'il étoit jeune, & vraisemblablement robuste. Cette crise qui, d'ailleurs se trouvoit conforme aux prédictions antérieures, étoit arrivée un jour décrétoire, & avoit produit une diminution considérable de symptômes. Héropyte.

Vers le soixantieme jour, l'hémorrhagie cessa : il lui survint une vive douleur à la cuisse droite, & les accès de fievre devinrent plus forts ; peu de tems après, toutes les parties inférieures lui firent mal ; quelquefois, la fievre & la surdité étoient considérables ; d'autres fois, l'une & l'autre diminuoient beaucoup, & pour lors, les douleurs de la cuisse & des parties inférieures augmentoient.

Quoique le malade eût par intervalle quelques augmentations de fievre, sa vie n'étoit pas moins à l'abri du danger ; car la nature prenoit évidemment le dessus sur toutes les causes morbifiques qu'elle combattoit de toute part avec succès ; mais au soixantieme jour, il lui falloit plus de

(1) Liv. des Prenot. p. 403, n. 194.

Héropyte. tems pour finir la coction, & parvenir à la crise finale, parce que *depuis le quarantieme, les jours décrétoires* (1) *n'arrivent plus que de vingtaine en vingtaine*, à cause de la foiblesse où se trouvent pour lors les malades, & du rallentissement des fonctions de la nature.

Le quatre-vingtieme, tout s'appaisa; mais rien ne cessa tout-à-fait; les urines étoient d'une bonne couleur, & déposoient beaucoup; le délire étoit aussi considérablement diminué.

Il étoit aisé de prédire qu'il arriveroit un jugement définitif dans la vingtaine suivante; mais à cause de la quantité des humeurs morbifiques & de leur ténuité, il falloit bien recommander au malade le régime le plus exact, afin de prévenir les difficultés de la crise, de la rendre parfaite, & d'éviter tous reliquats.

Vers le centieme jour, il eut un flux de ventre abondant & fréquent d'humeurs bilieuses, qui se changerent après en dyssenterie douloureuse; les autres symptômes, tels que la fievre & la surdité, cesserent.

Le cent-vingtieme jour, il fut jugé & parfaitement guéri.

Voici donc l'accompliſſement de toutes les prédictions. Ce malade ne fut pas entiérement guéri le jour que la crise commença, parce que le flux de ventre étant venu dyssentérique, continua une bonne partie de la vingtaine suivante;

(1) Liv. des Prénot. p. 402, n. 314; & liv. des jours décrétoires, p. 386, n. 104.

c'est pourquoi tout fut seulement terminé le cent vingtieme. Je ferai remarquer ici que ces sortes de crises sont assez communes en nos climats, & que quand elles arrivent, les jeunes médecins en sont presque toujours effrayés, & qu'ils prescrivent souvent des remedes contraires aux fins de la nature. Pour ne pas tomber dans des erreurs aussi préjudiciables, il faut étudier à fond les préceptes d'Hippocrate, qui ne sont qu'un pur développement de la nature même; comparer ensuite ces préceptes avec les quarante-deux histoires des épidémiques, selon l'ordre que nous indiquons perpétuellement dans ce commentaire, & enfin les appliquer avec precaution aux maladies qu'on traite; c'est le vrai moyen de faire tous les progrès possibles dans l'art de guérir; car quand on connoît bien le présent & l'avenir, rien n'est plus aisé que de prescrire des remedes convenables pour avancer les coctions, & déterminer les crises. Héropyte.

Commentaire sur l'histoire du dixieme malade des épidémiques d'Hippocrate. liv. 3, sect. 3.

Nicodeme d'Abdere, après s'être livré à des excès de vin & de femmes, fut attaqué d'une fievre ardente; il eut au commencement des maux de cœur, des nausées, de la soif; sa langue étoit seche & brûlée; ses urines furent noires & ténues. Nicodeme.

La fievre ardente, ainsi que nous l'avons démontré plus haut, étant une maladie des plus sérieuses, il falloit, après des excès de cette

Nicodeme. nature, une bonne conſtitution de tempérament, & bien de la jeuneſſe pour ſe tirer d'affaire, d'autant plus que les ſymptômes étoient ici fort graves : mais puiſque le malade a enfin guéri, il y a grande apparence qu'il étoit jeune ou robuſte ; la nature pouvoit par conſéquent, dans la ſuite, mitiger l'humeur, la cuire, & diſpoſer le malade à une criſe ou à un apoſtaſe ſalutaire. Il falloit donc, dans le pronoſtic de ce jour, ſe contenter de déclarer la maladie tres-dangereuſe, & cependant laiſſer entrevoir quelques eſpérances conditionnelles.

Le ſecond jour, la fievre redoubla avec un léger friſſon; le malade avoit toujours des maux de cœur; il ne dormit point; il vomit des humeurs jaunes, bilieuſes; les urines étoient ſemblables à celles du jour précédent; la nuit fut tranquille; il dormit.

Ce redoublement étoit d'autant plus mauvais que les accès en jours pairs ſont les plus redoutables, parce qu'ils attirent quelquefois les criſes pour le ſix ; que ces ſortes de criſes ſont toujours difficiles, laborieuſes & pleines de danger, & qu'étant précoces & précipitées, la nature n'a pas tout le tems néceſſaire pour opérer auſſi parfaitement les coctions dans ſix jours, que dans ſept ; l'autre mauvaiſe marque étoit la continuation des urines noires & ténues ; mais ce qui diminuoit un peu la force de ces mauvais ſignes, fut le vomiſſement d'humeurs bilieuſes qui enleva les nauſées, & qui procura une nuit tranquille, avec du ſommeil : quant au pronoſtic, on ne pouvoit encore rien ſtatuer de certain, parce que la maladie n'avoit pas encore pris

assez d'accroissement; il étoit par conséquent convenable d'attendre quelques jours, & de s'en tenir à ce qu'on avoit dit la veille. Nicodeme.

Le troisieme jour, tout diminua; le malade étoit assez tranquille; mais vers le coucher du soleil, il fut plus mal; la nuit fut laborieuse.

Le mieux-être du malade fut dû au sommeil tranquille qu'il avoit eu pendant la nuit; ce qui étoit un signe salutaire: car *c'est une bonne marque dans toutes les maladies* (1) *ou le sommeil fait du bien:* mais comme il se trouva plus mal sur le soir, & que la nuit fut laborieuse, son sort étoit toujours douteux: il étoit donc nécessaire de voir encore les redoublemens suivans, avant que de prononcer plus positivement sur l'avenir.

Le quatrieme jour, il eut un frisson & une grande fievre; il souffroit par tout le corps; les urines étoient ténues, avec suspensions.

Si l'urine, qui fut ténue dans cette journée, n'étoit plus colorée en noir, comme les jours précédens, c'étoit une bonne marque: mais Hippocrate n'en dit mot. La ténuité annonçoit cependant que la maladie ne seroit pas jugée le six, ou que si la crise paroissoit en cette journée, le malade couroit encore plus de risque. Les douleurs universelles, avec des suspensions dans les urines qui étoient ténues, annonçoient le délire, & par conséquent la continuation du danger.

Le sixieme jour, il délira beaucoup.

---

(1) Aphor. 1, sect. 2, p. 387.

Nicodeme. Il n'y avoit que la jeuneſſe, le pouls & la reſpiration qui pouvoient raſſurer ou déconcerter le médecin. Le délire eſt communément un mauvais ſigne; mais quand il eſt contrebalancé par la bonté des organes vitaux, que les malades n'ont aucune averſion pour les alimens, & que l'urine eſt devenue moins mauvaiſe, il ne faut, ni déſeſpérer, ni annoncer la victoire. Or, il eſt vraiſemblable que l'urine n'étoit plus noire, puiſqu'Hippocrate n'en fait plus mention, & que dès le lendemain le malade commença à aller de mieux en mieux.

Le ſeptieme jour, la tranquillité revint. Il faut entendre par cet état tranquille, la diminution, ou même la ceſſation du tranſport; ce qui étoit un fort bon ſigne, ſans être tout-à-fait triomphant: car il eſt dans l'ordre que les jours intermédiaires ne ſoient jamais ſi fâcheux, que ceux de redoublement: mais quand un mauvais ſymptôme s'adoucit, & que ce mieux-être eſt ſoutenu par des ſignes favorables, on peut établir une prédiction avec plus de confiance.

Le huitieme, tout alloit beaucoup mieux. Voici ſeulement le jour où le médecin pouvoit faire un pronoſtic flatteur: il étoit néanmoins plus prudent de dire ſeulement qu'il commençoit à bien eſpérer.

Le dixieme jour & les ſuivans, il reſſentit encore des douleurs: mais les accès étoient moindres, & les douleurs plus ſupportables; les redoublemens & les douleurs revenoient tous les jours pairs.

Quoiqu'on ne parle point des urines & des déjections, il eſt probable qu'elles étoient rela-

tives à ce mieux-être, & que par conséquent la nature devenoit victorieuse. Nicodeme.

Le vingtieme jour, il rendit des urines blanches, épaisses, qui, étant reposées, ne donnerent point de sédiment; il sua beaucoup & parut être quitte de la fievre. Vers le soir, la chaleur febrile revint; les douleurs se renouvellerent; il eut un frisson *horrifique*, de la soif & un peu de délire.

Ce jour étoit décrétoire; la coction commençoit dans les urines, mais elle n'étoit point complette, puisqu'elles ne déposoient pas: c'est ce qui fit reparoître modérément les accidens vers le soir: au surplus, la vie du malade n'étoit pas moins à couvert de tout danger.

Le vingt-quatre, il rendit beaucoup d'urine blanche, dans laquelle il y avoit beaucoup de sédiment; il eut une sueur copieuse, chaude, universelle; il fut jugé & guéri radicalement.

Cette histoire doit bien nous mettre en garde contre toutes les convalescences, qui ne sont, ni précédées, ni suivies d'une coction suffisante: ce malade sua autant le vingtieme jour, que le vingt-quatrieme. Il y eut rechûte après la sueur du vingt, & il n'y en eut point après celle du vingt-quatre. On voit souvent des rechûtes après dix, quinze, vingt, soixante jours, & plus, que bien des médecins prennent souvent pour de nouvelles maladies, tandis qu'elles ne sont que des continuations de fievres qui avoient disparu sans coction complette.

La femme de Thaſe.

ANALYSE de l'hiſtoire du onzieme malade des épidémiques d'Hippocrate. Liv. 3, ſect. 3.

UNE femme de Thaſe, qui logeoit près les fils de Pylade, étant devenue moroſe à la ſuite de quelques chagrins, ne dormoit, ni ne mangeoit; elle étoit accablée d'inquiétudes.

Le premier jour, à l'entrée de la nuit, elle eut un peu de fievre; elle fut altérée; elle parla beaucoup; elle eut des craintes & marqua du découragement.

Quoique les femmes ne ſoient pas auſſi ſuſceptibles que les hommes, des impreſſions du chagrin, il faut convenir que celle-ci en éprouva une aſſez vive, puiſqu'elle en perdit l'appétit & le ſommeil; mais le plus mauvais ſigne étoit la frayeur & le découragement; *car quand ces affections de l'ame ſont conſtantes, elles indiquent la préſence* (1) *de l'atrabile.* Or les maladies occaſionnées par l'humeur atrabilaire ſont d'autant plus dangereuſes, que la coction ne s'en fait que fort difficilement & à la longue; d'ailleurs, les fievres mortelles de la troiſieme conſtitution épidémique d'Hippocrate, étoient préciſément accompagnées de ce ſigne.

Malgré cette mauvaiſe apparence, on ne pouvoit cependant pas encore décider que la maladie ſe termineroit par la mort: il falloit voir les accès ſuivans, comparer les forces de la nature

(2) Aphor. 23, ſect. 6.

avec celles de la maladie, qui n'étoit point assez développée, pour qu'on pût établir un pronostic certain; il falloit enfin un tems suffisant pour considérer tous les autres signes, bons & mauvais. La femme de Thase.

Les forces de la nature sont aussi bonnes qu'elles puissent l'être, quand toutes les fonctions vitales, naturelles & animales se font constamment bien; cela se connoît parfaitement à des marques extérieures que l'antiquité appelloit signes salutaires; par exemple, le corps à un embonpoint raisonnable; le visage ressemble à celui des personnes en santé; la respiration n'est ni trop lente, ni précipitée; les battemens du pouls ne sont ni trop grands, ni trop petits, ni fréquens; l'appétit est bon; la digestion des alimens dans l'estomac, se fait sans qu'on s'en apperçoive; le sommeil est tranquille; les déjections & les urines sont reglées; leur quantité répond au volume d'alimens & de boisson qu'on a pu prendre; leur couleur est d'un jaune tempéré; l'odeur n'en est point trop forte; le mouvement des membres est facile; les discours sont gais, &c.

Le dérangement de ces fonctions occasionne d'autres phénomenes qu'on appelle symptômes, pathemes, ou souffrances; telles sont la douleur, la soif, la sécheresse, les veilles excessives, les anxiétés ou inquiétudes aux membres, aux visceres, les nausées, les vomissemens, les démangeaisons, les tensions, & généralement tous les autres mal-êtres.

Les symptômes représentent la force des maladies; ce sont eux qui les caractérisent & qui les constituent telles: ils impriment encore sur le corps des marques extérieures qu'on appelle mauvais signes, comme la couleur jaune, verte,

La femme de Thaſe.

brune, noire, rouge, ou livide des parties du corps, des urines & des excrémens; les traits du viſage plus ou moins changés; les paupieres qui, pendant le ſommeil, ne couvrent pas entiérement le globe de l'œil, qui laiſſent une partie du blanc à découvert; les larmes qui coulent des yeux involontairement; les battemens du pouls irréguliers, durs, précipités, foibles, intermittens, &c.; la maigreur qui rend les yeux enfoncés, le ventre aplati, & le thorax élevé au-deſſus du niveau de l'abdomen; la reſpiration trop fréquente ou trop lente, entrecoupée, &c.; l'air qui ſort des poulmons froid ou brûlant; les ſueurs gluantes, froides, univerſelles, ou ſeulement locales; les narines agitées; les dépôts de l'urine peſans, groſſiers, &c.; la modicité des gouttes de ſang qui tombent du nez; l'attitude au lit indécente ou forcée, l'odeur déſagréable qui s'exhale du corps des malades, de leurs excrémens, &c.; les diſcours différens de ceux en ſanté, &c.

Il ſuit de ce que nous venons de dire, que les ſymptômes ſont toujours ſignes dans le diagnoſtic, & rarement dans le pronoſtic; car l'expérience fait voir que les prédictions qu'on tire des ſymptômes ne ſont jamais auſſi certaines que celles qui ſont fondées ſur les véritables ſignes. Ce n'eſt qu'en peſant bien ſcrupuleuſement les bons & mauvais ſignes, & en les comparant avec les ſymptômes & le tempérament particulier des malades, qu'on peut juger de la léthalité ou de la ſalubrité des maladies. Lorſque, durant le cours d'une affection dangereuſe, la nature commence à prendre le deſſus, à devenir victorieuſe, on voit les ſymptômes s'adoucir ou leur nombre diminuer,

diminuer, & les bons signes remplacer successivement les mauvais. Quand ces changemens arrivent subitement, & qu'ils guérissent radicalement, on les appelle crises parfaites; mais s'ils n'arrivent que par intervalle, de loin en loin, alors les maladies se terminent par de simples coctions, ou par de petites crises réitérées, qui, quoique bonnes, sont néanmoins toutes incomplettes, à l'exception de la derniere. Voilà des choses très essentielles que les jeunes médecins doivent apprendre encore plus en s'exerçant dans la pratique, qu'en lisant dans le cabinet, s'ils veulent se mettre en état d'en faire une juste application dans les différens cas qui se présentent journellement: en effet, la lecture peut bien apprendre à raisonner, mais il n'y a que l'usage seul qui puisse apprendre à exécuter. La femme de Thase.

Si la femme, dont il s'agit en cette histoire, étoit jeune & robuste, si sa respiration étoit bonne, si les battemens du pouls étoient vigoureux, réguliers & non précipités, comme on doit le présumer, puisqu'elle s'est enfin tirée d'affaire, il n'y avoit encore rien de désespéré; c'étoit seulement le cas de déclarer la maladie très-dangereuse, & d'annoncer un délire prochain, d'autant que son cerveau y étoit disposé par les chagrins cuisans qui avoient précédé, & que dans le commencement de l'invasion elle parla beaucoup, ce qui est un indice ordinaire de délire; enfin si la malade avoit le genre nerveux délicat, irritable, il y avoit encore lieu à prédire des convulsions; *car la crainte* (1) *& la tristesse en attirent souvent.*

(1) Coac. sect. 1, p. 419, n. 105.

La femme de Thaſe.

Elle eut le lendemain matin beaucoup de convulſions ; & lorſque les convulſions ceſſerent, elle délira & dit des choſes obſcenes ; elle eut des douleurs vives & continuelles.

L'expérience journaliere fait voir que les convulſions ſont aſſez familieres aux femmes, & qu'elles leur ſont en général beaucoup moins dangereuſes qu'aux hommes. Si cette femme s'étoit abandonnée à la triſteſſe, pour raiſon de viduité, ou d'abſence de ſon mari, il eſt évident que la matrice jouoit le rôle principal, & que ſa maladie étoit par conſéquent bien moins grave ; *car les convulſions* (1) *qui viennent de la matrice n'ont pas ordinairement de ſuites funeſtes :* mais ſi ſon chagrin venoit de toute autre cauſe, ſon état inſpiroit plus de craintes.

Le ſecond jour, elle étoit dans le même état ; elle ne dormit point ; la fievre fut plus aiguë.

Nous avons vu ailleurs que la fievre eſt le remede aux convulſions ; mais que quand elle ne les fait pas ceſſer dans deux ou trois jours, c'eſt un bien mauvais ſigne. Il y avoit dans cette journée matiere à deux ſortes de prédictions ; la premiere étoit de dire, que ſi les convulſions finiſſoient dans peu, on eſpéroit pour la malade ; la ſeconde conſiſtoit à deviner ſi elles ceſſeroient bientôt : la vivacité de la fievre le faiſoit ainſi eſpérer ; mais il falloit encore quelqu'autres ſignes, deſquels on ne parle pas.

(1) Prorrh. liv. 1, p. 407, n. 188 ; & Coac. ſect. 2, p. 427, n. 165.

Le troiſieme jour, les convulſions ceſſerent; elle tomba dans un profond aſſoupiſſement, qui fut bientôt ſuivi de réveil; elle ne pouvoit plus ſe contenir; elle déliroit beaucoup; la fievre étoit très-aiguë; il ſurvint dans la nuit une ſueur chaude & copieuſe par tout le corps; la fievre la quitta; elle dormit; toute ſa connoiſſance lui revint; elle fut jugée. La femme de Thaſe.

Vers le troiſieme jour, les urines étoient noires & ténues, avec une ſuſpenſion ronde qui ne tomboit point au fond du vaſe: mais lors du jugement, ſes regles coulerent abondamment.

Ce ſurcroît de ſymptôme qui parut à la place des convulſions qui avoient ceſſé, éprouvoit les forces de la nature d'une maniere bien pénible: mais comme il n'y avoit pas long-tems que cette femme étoit malade, la nature devoit être encore bien vigoureuſe: ce qui, joint à l'apparition des regles qui coulerent copieuſement, faiſoit eſpérer que, malgré la couleur noirâtre des urines, il pourroit y avoir un jugement auſſi ſalutaire que celui qui arriva à Méton. En effet, elle eut pendant la nuit une ſueur copieuſe, chaude & univerſelle, qui acheva de terminer la maladie. Il y a néanmoins grande apparence qu'elle ne dut ſon ſalut qu'à ſa jeuneſſe, & à la bonté des organes vitaux, & que ſi elle n'eut point de rechûte, c'eſt que les regles continuerent à fluer, même après le jugement.

Nous conclurons du réſultat de cette hiſtoire,

La femme de Thaſi. que *ceux qui ſont affectés de crainte & de triſteſſe* (1), *avec peu ou point de fievre, & qui tombent enſuite dans un délire furieux, guériſſent s'il ſurvient de bons accès de fievre, ſuivis de ſueurs, & de ſommeil tranquille.*

Nous ferons remarquer que les urines noires étant en général bien ſuſpectes, il faut, avant de prononcer ſur l'état des malades, 1°. bien réfléchir ſur ce qu'ils ont pu prendre auparavant, ſoit en aliment, ſoit en remede. En effet j'ai quelquefois obſervé dans la pratique, des urines noires, qui n'ont été ſuivies d'aucune ſuite fâcheuſe, quoique j'en aie d'abord été bien effrayé; j'en ai trouvé la cauſe en parcourant *Actuarius*, où j'ai lu le même cas dans un de ſes chapitres ſur les urines. Il dit qu'ayant un jour donné un remede à une perſonne qui n'étoit point attaquée dangereuſement, on l'avertit quelques tems après que le malade rendoit des urines noires, & que s'y étant tranſporté ſur le champ, il ne le trouva pas plus mal qu'à l'ordinaire; ce qui lui fit penſer que ſon remede pouvoit avoir donné cette teinte aux urines. Fondé ſur cette idée, il calma bientôt l'alarme qui s'étoit répandue dans la maiſon du malade, & la ſuite vérifia pleinement ſon opinion. En me rappelant ce que j'avois preſcrit à ceux qui avoient rendu de ſemblables urines, j'ai trouvé que c'étoit quelquefois de la caſſe dans des décoctions de plantes vertes; d'autres fois, de la rhubarbe, avec des préparations martiales, &c.

2°. Il faut encore ſe ſouvenir que les femmes, vers le tems de leurs regles, & dans le tems qu'elles

(1) Coac. ſect. 3.

fluent, rendent assez souvent des urines qui paroissent brunes & noirâtres, lorsqu'elles sont dans des vases opaques: mais en les examinant avec attention dans un verre, j'ai presque toujours vu que ce n'étoit qu'un mêlange de quelques gouttes de sang qui étoient tombées avec de l'urine. Comme ces sortes d'urines sont sans conséquence, ne pouvoit-il pas se faire que celles de la femme en question eussent été de cette espece? Cela me paroît d'autant plus probable, que ses regles fluoient précisément dans le tems qu'elle rendit des urines noires. La femme de Thas...

3°. Jacques Houllier, ancien célebre professeur en médecine de la faculté de Paris, raconte, parmi certains cas rares (1), qu'il vit quelques pleurésies en 1543, dans le courant des mois de Janvier & de Février, qui furent entiérement jugées pas des urines épaisses & noires, dans lesquelles il surnageoit beaucoup d'écume jaune, épaisse & glutineuse. Il dit dans un autre endroit (2), qu'un quadragénaire étant mort le quatorzieme jour d'une fievre bien ardente, il avoit rendu le onzieme précédent des urines qui déposoient un sédiment noir, & que le cadavre ayant été ouvert, on trouva les poulmons noirs & corrompus. Il suit de-là que les urines noires peuvent être quelquefois critiques; d'autres fois annoncer la présence de l'humeur atrabilaire, ou bien des maladies gangreneuses, malignes, putrides, &c.

4°. Lorsqu'on aura bien considéré toutes ces causes, il faudra encore examiner attentivement

(1) Edit. de Geneve, *in*-8°, année 1623, p. 584.
(2) *Ibid.* p. 578.

La femme de Thaſe.

la ſituation des malades; & ſi l'on n'y trouve point de ſigne mortel ni de ſymptôme effrayant, on ſera entiérement raſſuré contre ce phénomene. Galien dit, dans ſon Commentaire ſur cette hiſtoire, qu'il n'y avoit rien de dangereux dans cette urine noire, parce que le ſang menſtruel ſupprimé eſt mélancolique, & qu'il donne ſa couleur aux urines. Je ne ſuis point du tout de cet avis: car toutes les fois que j'en ai vu, après des ſuppreſſions menſtruelles ou hémorrhoïdales, j'y ai toujours trouvé bien du danger: d'ailleurs il n'eſt point dit dans cette hiſtoire que la malade ait eu une ſuppreſſion.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du douzieme malade des épidémiques d'Hippocrate. l. 3, ſect. 3.

La fille de Lariſſe.

UNE fille de Lariſſe fut ſaiſie d'une fievre aiguë, ardente; elle eut des inſomnies & de la ſoif; ſa langue étoit fuligineuſe, aride; ſes urines avoient une bonne couleur, mais elles étoient ténues.

Le début de cette maladie étoit des plus ſérieux: cependant la jeuneſſe & la bonne couleur des urines donnoient des eſpérances. On ne pouvoit malgré cela rien hazarder de poſitif ſur le ſalut de cette fille, tant à cauſe des ſymptômes graves qui accompagnoient ſa maladie, que des accroiſſemens qu'elle pouvoit prendre à la ſuite; la langue ſeche & fuligineuſe indiquoit ſeulement que la criſe n'étoit pas bien éloignée.

Le ſecond jour fut très-laborieux; elle ne dormit point.

Nous avons bien des fois prouvé que tout ce qui redouble en jours pairs, rend les maladies plus dangereuses, sur-tout quand ce sont des fievres ardentes; cependant la grande jeunesse de cette fille, la bonté des organes vitaux, & la couleur louable des urines, empêchoient de désespérer. La fille de Larille.

Le troisieme jour, elle alla beaucoup à la garde-robe; ses déjections étoient aqueuses; cette diarrhée continua les jours suivans; elle en fut bien soulagée.

Cette journée fortifioit un peu les bonnes espérances; mais comme la coction n'étoit point faite, & qu'il y avoit encore de la crudité dans les déjections, la vie de la malade n'étoit point encore à l'abri du danger.

Le quatrieme jour, elle rendit une petite quantité d'urine ténue, avec une suspension qui ne se précipitoit point au fond du vase; vers la nuit elle entra dans le délire.

On observe communément dans la pratique, que *quand les fievres aiguës sont accompagnées de symptômes vifs ou violens, & que les malades rendent des urines ténues avec suspension, le délire n'est pas éloigné*, principalement si les malades sont avec cela fatigués d'insomnies. Ce qui fortifioit la prédiction, c'étoit la fievre ardente, la rougeur de la face, la douleur aux yeux, & la pesanteur continuelle à la tête.

Nous avons aussi remarqué dans les histoires précédentes, que le délire n'est pas un symptôme bien dangereux, quand le pouls & la respiration

(1) Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 6.

La fille de Larisse.

sont bons. *La nubécule des urines de cette fille pouvoit au surplus être blanche ou rougeâtre, ce qui, dans cette supposition, étoit encore une très-bonne marque* (1), parce que *ces sortes de nubécules, le quatrieme jour* (2), *signifient souvent qu'il y aura une crise le septieme suivant.* Comme il est dit à la fin de cette histoire que, pendant la fievre, les regles parurent pour la premiere fois, il est assez probable qu'elles fluoient dans cette journée; ainsi tout annonçoit une nature triomphante, & un jugement prochain.

La pesanteur à la tête, les insomnies, le délire, la douleur des yeux, & (3) *la couleur rouge du visage, indiquoient l'hémorrhagie du nez, sur tout dans cette fievre* (4) *qui étoit ardente;* d'un autre côté, les regles qui parurent, ou même qui avoient déjà commencé à couler, pouvoient emporter tous ces symptômes: il étoit donc plus prudent d'annoncer en cette circonstance, que si les regles continuoient avec abondance, la malade seroit parfaitement guérie: mais que si l'écoulement étoit modique, la fievre pourroit être longue & sujette à rechûte, à moins qu'il ne survînt une hémorrhagie du nez le six ou le huit, parce que les redoublemens arrivoient en jours pairs. Pour être fondé à annoncer ces sortes d'événemens, il faut que la maladie soit vive, qu'elle paroisse parcourir ses tems avec promptitude, & qu'il y ait d'ailleurs assez de bons signes pour être assuré de la vie du malade.

---

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 172.

(2) Aphor. 71, sect. 4, p. 391.

(3) Coac. sect. 1, p. 423, n. 147.

(4) Liv. des crises, p. 382, n. 31; & p. 383, n. 133.

La fille de Lanse.

Le sixieme jour, il lui survint une abondante hémorrhagie du nez; elle eut ensuite un léger frisson qui fut suivi d'une sueur copieuse, chaude, universelle; la fievre cessa; elle fut jugée.

Ses regles parurent pour la premiere fois pendant la fievre, & après qu'elle fut jugée, car elle étoit vierge; elle avoit des maux de cœur continuels; elle frissonoit; la couleur de son visage étoit rouge; elle avoit de la douleur aux yeux, & de la pesanteur à la tête; elle n'eut pas de rechûte; elle fut parfaitement jugée; les accès arrivoient les jours pairs.

Comme les crises du sixieme jour rendent les maladies sujettes à rechûte, & qu'il y a apparence que la coction n'étoit pas complette lors du jugement, il n'y avoit que la continuation de l'hémorrhagie du nez, ou de l'écoulement menstruel, après la crise, & un régime exact qui pouvoient garantir la malade d'une rechûte.

La conséquence que je tire des deux sections précédentes, est qu'on ne peut gueres porter de jugement certain sur une maladie, si on ne l'a vue qu'une fois, ou passagerement: *morborum successiones, vicissitudines, & exceptiones inspiciendæ, ut facilius de toto eorum exitu existimes*, dit Hippocrate. Il faut donc qu'on ait bien suivi la maladie pendant quelques jours de suite, avec toute l'exactitude & les précautions indiquées dans les quarante-deux histoires, dont nous venons de faire l'analyse. On doit seulement en excepter les moribonds, c'est-à-dire, ceux qui

La fille de Larisie.

portent manifestement sur eux toutes les marques décisives d'une mort prochaine.

Je me souviens à ce sujet qu'un Garde-du-Corps du Roi, pendant l'hiver de 1769 à 1770, fut attaqué, à Versailles, d'une forte pleurésie. Comme Sa Majesté s'intéressoit pour le malade, Elle chargea feu M. de Senac de l'aller voir de tems en tems, & de lui en rendre compte. M. de Senac, au sortir de chez le Roi, me proposa d'y aller avec lui; nous y étant transportés, nous trouvâmes ce malade saisi d'un point de côté des plus aigus, avec une respiration très-difficile & très-laborieuse, une toux seche sans la moindre expectoration, un pouls petit, dur & fréquent. M. Dumont, Médecin de l'Infirmerie du Roi, avoit déjà fait pratiquer trois ou quatre saignées sans succès; on en prescrivoit une autre, avec une potion huileuse dans laquelle il entroit quelques grains de Kermès, après quoi nous partîmes. M. de Senac m'ayant demandé, en chemin faisant, ce que je pensois du malade, je répondis que je le trouvois très-dangereusement attaqué, & qu'il couroit risque de périr bientôt, si ce qu'on venoit d'ordonner n'apportoit pas de soulagement: il insista après cette réponse, pour me faire avouer un pronostic plus déterminé; je lui dis qu'il m'étoit impossible de m'expliquer autrement, avant que de l'avoir vu encore une fois ou deux: il se mit à rire; & après m'avoir dit quelques plaisanteries, nous nous quittâmes.

Le lendemain, qui étoit le quatrieme jour, je me levai de bon matin, & j'allai seul voir le malade, étant arrivé près de lui, je m'assis un moment, pour lui faire quelques questions sur l'effet de la derniere saignée, &c. M'ayant répondu

qu'il étoit tout auſſi oppreſſé que la veille, je lui palpai le pouls, que je trouvai petit, dur, vacillant, avec des intermiſſions aſſez fréquentes. Comme il étoit dans ſon mieux, c'eſt-à-dire, à la fin du redoublement de la veille, les battemens du pouls étoient un peu moins fréquens & la peau moins brûlante, mais la couleur de la peau, ſur-tout du viſage, étoit d'un jaune pâle très-mauvais, avec des yeux chargés, abattus, fixes, & tout-à-fait changés: je jugeai dès-lors que la maladie devenoit ſenſiblement ſupérieure aux forces de la nature & des remedes, & que, vu ſa ſituation, il ſuccomberoit infailliblement vers le ſeptieme jour de la maladie. Lorſque je fus bien inſtruit de tout ce que j'avois envie de ſavoir, je m'en revins ſans parler de ma démarche à perſonne. La fille de Lariſſe.

Après le lever du Roi, M. de Senac me fit avertir de me trouver chez lui vers les quatre heures du ſoir, pour aller enſemble revoir ce malade; je me trouvai au rendez-vous, & nous partîmes: lorſque nous fumes arrivés, nous vîmes le malade dans le fort d'un redoublement; la reſpiration nous parut d'abord meilleure, c'eſt-à-dire, un peu plus ample, moins fréquente, & moins laborieuſe; car la douleur du côté avoit conſidérablement diminué, mais la toux continuoit à être des plus ſeches; le pouls étoit d'une moyenne grandeur, dur & très-fréquent; l'intermittence du matin avoit diſparu, & les pulſations étoient aſſez régulieres, enfin la couleur du viſage étoit moins mauvaiſe.

A l'inſpection de tous ces mieux-être apparens, M. de Senac me dit en riant, eh bien, penſez-vous aujourd'hui comme hier? je répondis

La fille de Larisse.

que oui, en lui citant l'axiome, *on ne doit pas se fier aux soulagemens qui arrivent contre la raison*, &c.; & après lui avoir raconté tout ce que j'avois observé le matin, je lui ajoutai que je ne serois point étonné que le point douloureux du côté disparût entiérement sous quelques heures, que le délire survînt, & que le malade ne vécût pas au-delà du septieme jour.

Quatre ou cinq heures après que nous nous fumes quittés, M. de Senac envoya, à mon insçu, une personne de confiance, pour voir le malade, savoir son état, & ce qui s'étoit passé depuis notre derniere visite. L'exprès de retour lui fit rapport que le malade ne ressentoit plus de douleur, mais qu'il étoit dans le transport; il renvoya le lendemain au matin la même personne, qui lui dit que la douleur du côté étoit revenue, que la respiration étoit petite, obscure, inégale, laborieuse; le pouls dur, petit, intermittent; la couleur du visage d'un jaune cadavéreux, & la toux très-difficile & très-seche.

M. de Senac, après quelques réflexions, monta chez le Roi pour lui dire, que la maladie du Garde dont Sa Majesté l'avoit chargé, étoit sensiblement supérieure aux forces de la nature, & à toutes les ressources de l'art. Ce jugement fut confirmé par la mort qui survint à l'entrée du septieme jour.

Il suit de tout ce que je viens de dire, qu'avant de prononcer avec certitude sur l'avenir des maladies, on doit bien en connoître la marche, les symptômes & les signes. Or la marche dépend des jours, des heures, des instans où les accès, les redoublemens viennent; de leur durée, de leur véhémence, &c. Les symptômes indiquent une

nature souffrante, & les signes font voir si elle sera victorieuse, ou vaincue : par les symptômes, on juge de la pesanteur du fardeau ; & par les signes on estime les forces de celui qui le porte. Il est donc nécessaire, pour acquérir ces notions essentielles, d'examiner les malades avec toute l'attention possible pendant quelques jours de suite, d'autant plus qu'il y a des signes & des symptômes qui ne se manifestent que dans l'intervalle des accès, ou à leur entrée, ou pendant leur durée seulement. La fille de Laïsse.

Il faut encore se ressouvenir que les quatrieme, onzieme & dix-septieme jours sont précieux pour connoître les crises qui doivent arriver dans les jours décrétoires suivans. Enfin je ne rougirai point d'avouer ici, que je me suis presque toujours trompé quand je me suis écarté de ces regles, sur-tout lorsque je n'avois examiné les malades que pendant les redoublemens, parce que le pouls qui se trouve intermittent dans l'intervalle d'un accès à l'autre, est le plus souvent régulier dans le fort de la fievre, & par cette raison, en impose au médecin qui n'est pas sur ses gardes.

SECTION TROISIEME,

QUI contient la récapitulation des ſentences établies dans les deux Sections précédentes.

Le médecin qui ſait pénétrer le plus avant dans l'avenir des maladies, eſt ſupérieur aux autres en l'art de guérir.

Hippocrate, livre des Prénotions.

ARTICLE PREMIER,

QUI renferme quelques prédictions générales tirées des jours décrétoires, des ſignes de coctions & de crudité, du régime, &c.

LES anciens auxquels nous ſommes redevables des vrais principes de la médecine, n'ont eu d'autre bouſſole que l'obſervation; ils ne s'attachoient pas ſeulement à connoître les ſignes & les accidens ordinaires aux maladies, mais ils pouſſoient l'attention juſqu'aux minuties.

Conſidérez, *diſoient-ils*, les choſes les plus viles (1), parce que ce qui paroît de la petite plus conſéquence, eſt très-difficile à

(1) Liv. des flatuoſités, p. 90, n. 10.

démêler, & qu'il importe également aux médecins d'en être instruits.

Hippocrate appeloit maladies aiguës, la pleurésie (1), la péripneumonie, la frénésie, la léthargie, la fievre ardente, & toutes les autres maladies inflammatoires, accompagnées de fievres continues.

Ces maladies (2) se décident dans quatorze jours, soit pour la vie, soit pour la mort.

Il ne faut prendre cet aphorisme, ni à la lettre, ni comme il a été quelquefois traduit; au lieu de dire, *morbi acuti intrà quatuordecim dies terminantur ad salutem, aut ad mortem*, on dira, conformément à la version grecque, *morbi acuti intrà quatuordecim dies judicantur, sive ad mortem, sive ad salutem.* Dans cette derniere traduction, on ne prendra pas le mot *judicantur*, pour une crise absolue, mais pour le jugement que les médecins doivent porter en cette journée sur le sort des malades, relativement aux signes salutaires ou pernicieux, & aux crises incomplettes, bonnes ou mauvaises, qui arrivent depuis le commencement jusqu'au quatorzieme jour inclusivement. Ce ne sera donc qu'en conséquence de ces indices, qu'on jugera dans le quatorzieme au plus tard, si les maladies aiguës, qui doivent se terminer au-delà de cette journée, seront suivies de la mort ou non. Hippocrate étoit trop sensé pour penser autrement, en établissant un principe

(1) Régime des maladies aigues, sect. 1, p. 367, n. 30.
(2) Aphor. 23, sect. 2.

qui eût été totalement contraire à ſes propres obſervations : nous allons, dans la vue d'éclaircir cette matiere, en donner des exemples.

Philinus de Thaſe, qui mourut le vingtieme jour, avoit eu le quatorzieme des palpitations par tout le corps, & beaucoup de délire.

La femme d'Epicrate, qui ſe trouva mieux le onzieme en ſuite d'une criſe incomplette, mais bonne, eut le quatorzieme un friſſon ſuivi de fievre, ſans aucun mauvais ſymptôme ; le quarantieme elle fut guérie.

Clazomene eut, le quatorzieme jour, une diarrhée qui lui fit du bien ; ſes urines étoient d'une bonne couleur, avec des ſuſpenſions louables : le quarantieme, il entra en heureuſe convaleſcence.

Chærion, qui guérit le vingtieme jour, avoit eu le quatorzieme une ſueur critique, précédée d'urines d'une bonne couleur, avec un peu de ſédiment.

La vierge d'Abdere, qui rendoit des urines d'une bonne couleur, eut, le quatorzieme jour, une diminution de fievre, & guérit le vingt-ſeptieme.

Apollon d'Abdere, qui mourut le trente-quatrieme, avoit eu, le quatorzieme, une augmentation de fievre & de délire, des aſſoupiſſemens comateux, des urines noires, des déjections pures & crues, des anxiétés, &c.

Les jours dans leſquels (1) les malades meurent, ſont préciſément les mêmes que ceux dans leſquels ils guériſſent.

Nous avons vu dans les deux Sections précé-

(1) Liv. des Prénot. p. 402, n. 304.

dentes,

dentes, quantité d'exemples de ces jours qu'on appelle critiques, ou décretoires.

Les maladies très-simples (1), accompagnées de signes très-salutaires, comme celles où il y a des signes de coction le second ou le troisieme jour, se terminent heureusement le quatrieme ou plutôt.

Périclès d'Abdere, rendit le second & le troisieme jour des urines qui déposerent convenablement; le quatrieme, il fut parfaitement jugé.

Celles au contraire qui sont très-malignes (2), & accompagnées de signes très-funestes, font périr le quatrieme jour, ou auparavant.

Phalarcus de Larisse, qui eut d'abord une fievre ardente très-aiguë, les extrémités froides, beaucoup de délire & d'agitation, mourut le quatrieme jour.

Le frénétique du troisieme livre de la troisieme section, qui eut, au commencement de sa maladie, des signes & des symptômes mortels, mourut aussi le quatrieme jour.

Criton, de Thase, qui eut tout de suite de grandes douleurs, des phlictenes noires, & beaucoup de délire, mourut à la fin du deuxieme jour.

C'est ainsi, poursuit Hippocrate, que le premier (3) effort de la nature se termine; le second effort, ou second jour décrétoire, arrive le septieme jour; les autres jours

(1) *Ibid.* n. 305.
(2) *Ibid.* n. 306.
(3) *Ibid.* n. 310.

critiques ſont, les onzieme, quatorzieme, dix-ſeptieme & vingtieme. En additionnant ſelon cette regle, le premier circuit eſt de trente-quatre jours; le ſecond de quarante: après quoi, les autres jours critiques n'arrivent plus que de vingt en vingt jours, juſqu'au cent-vingtieme inclusivement.

Paſſé lequel tems, les maladies deviennent annuelles; parce que la nature ſe trouve trop affoiblie pendant le cours d'une longue maladie, & que ſes mouvemens ſont alors trop lents pour pouvoir entreprendre des criſes de proche en proche, ainſi que nous l'avons fait voir dans les hiſtoires précédentes.

Quand les maladies (1) doivent être longues, il eſt très-difficile, dans les premiers jours, de diſtinguer celles où les malades mourront, d'avec celles où ils guériront; car leurs commencemens ſont très-reſſemblans: mais en obſervant, avec attention, chaque quatrain, depuis le premier jour, on ne tardera pas à découvrir la tournure que la maladie doit prendre.

Celui du jardin de Déalcès, qui guérit le quarantieme jour; Héropyte, d'Abdere, qui entra ſeulement en convaleſcence le centieme; Parion, de Thaſe, qui mourut le cent-vingtieme; & la femme de la fontaine froide, qui expira le quatre-vingtieme, eurent également de très-mauvais commencemens de maladie. Celui qui de-

(1) *Ibid.* n. 315.

meuroit dans le jardin de Déalcès, donna seulement quelques lueurs le onzieme, par la connoissance qui lui revint, & par la cessation de la fievre pendant deux jours. Depuis le dix-septieme jusqu'au vingtieme, les espérances furent mieux fondées. Hérophyte commença seulement à faire bien espérer le quarantieme jour, par l'hémorrhagie abondante qui diminua considérablement la fievre, le délire & la surdité. Les commencemens de ces quatre maladies furent assez semblables, quant aux signes de vie & de mort: mais dans la suite il survint à ceux qui moururent, une aversion constante pour tous les alimens; & les douleurs & assoupissemens, suivis d'insomnies, continuerent jusqu'à la mort. Parion commença le sixieme jour à rendre des urines huileuses; la femme de la fontaine froide étoit colere, inquiete, impatiente, découragée & mélancolique, avec une continuation d'urines noires, ténues & aqueuses jusqu'à la fin.

Si, nonobstant ce que nous venons de dire, on trouvoit encore de la difficulté à bien pressentir l'événement d'une longue maladie, il faudroit se rappeler que *la respiration aisée est de la plus grande importance* (1), *pour terminer heureusement les maladies aiguës, qui ne doivent se juger que le quarantieme jour ou au-delà.* On se souviendra encore qu'un malade qui a constamment le pouls égal & peu fréquent, & qui prend bien le bouillon & la tisane qu'on lui présente, donne de grandes espérances.

Les événemens de celles qui doivent (1)

(1) *Ibid.* n. 318.

ſe terminer en fort peu de tems, ſoit pour la vie, ou pour la mort, ſont plus aiſés à preſſentir; car leurs commencemens ſont tout-à-fait différens: par exemple, ceux qui doivent guérir, reſpirent facilement, ſont exempts de douleurs, ou du moins les ſupportent aiſément; ils dorment la nuit, & ont d'ailleurs pluſieurs autres bons ſignes: ceux au contraire qui doivent mourir, reſpirent difficilement, ſont fatigués de douleurs, d'inſomnies, de délire, & ont encore pluſieurs autres ſignes pernicieux.

Eraſinus, qui mourut le cinquieme jour, eut dès le commencement, de l'agitation, des douleurs, des inſomnies, du délire, beaucoup de triſteſſe & de frayeur.

Le jeune homme de la place des Menteurs, eut d'abord des urines ténues, noirâtres, des inſomnies, de l'altération, du délire, de l'agitation, des déjections abondantes d'une mauvaiſe qualité, des petites ſueurs, & mourut le ſeptieme jour.

Périclès d'Abdere qui avoit une fievre continue avec des douleurs vers la région de la rate, eut d'abord une hémorrhagie abondante par la narine gauche; le ſecond jour ſes urines commencerent à dépoſer; le troiſieme, elles indiquoient une coction complette; le quatrieme, il eut une ſueur chaude, univerſelle, qui le guérit parfaitement.

Pour connoître maintenant ce qui arrivera le ſeptieme jour (1), il faut bien ob-

(1) Aphor. 24, ſect. 2.

ſerver tous les ſignes qui paroîtront le quatrieme. Par exemple, ceux qui doivent être heureuſement jugés le ſeptieme, rendent (1) le quatre des urines d'une bonne couleur, dans leſquelles il y a une nubécule rougeâtre, ou bien un ſédiment blanc, égal & léger.

Pareillement les onzieme & dix-ſeptieme jours indiquent les événemens des quatorzieme & vingtieme.

C'eſt-à-dire, que quand les maladies doivent être jugées le quatorze ou le vingt, les ſignes ſalutaires ou déléteres qui paroiſſent quatre jours avant, indiquent quel ſera le ſort du malade. Chærion rendit, le dix-ſeptieme jour, des urines d'une belle couleur, avec un bon ſédiment; le vingtieme, il fut complettement jugé.

Depuis le vingt-ſeptieme jour juſqu'au quarantieme, les jours de remarque n'indiquent plus que pour la ſemaine ſuivante, encore faut-il que la coction ſoit bonne le vingt-ſeptieme; car autrement les maladies ſont très-rarement jugées avant le quarantieme.

Anaxion, d'Abdere, qui avoit une pleuréſie, expectora beaucoup d'humeurs cuites le vingt-ſeptieme jour; il y eut encore dans ſes urines un ſédiment copieux, blanc & léger; le trente-quatrieme il ſua par tout le corps, & fut parfaitement guéri.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès rendit, le vingt-ſeptieme jour, des urines

(1) Aphor. 71, ſect. 4.

qui dépoſoient: mais parce qu'elles étoient ténues, il fut ſeulement jugé & guéri le quarantieme.

Depuis le quarantieme jour juſqu'au cent-vingtieme, les jours indicateurs n'ont plus guere de force que pour apprendre ce qui arrivera dans la vingtaine ſuivante, ainſi que nous l'avons dit plus haut.

Les urines de Cléonactis contenoient, le ſoixantieme jour, beaucoup de ſédiment blanc & léger; le quatre-vingtieme, il fut ſeulement jugé définitivement.

Quand les maladies paſſent cent-vingt jours, c'eſt-à-dire, quatre mois, on ne compte plus les jours, mais les mois, & après quatorze mois, on compte les années; c'eſt pourquoi certaines maladies ſe terminent à ſept ans, quelques autres à quatorze, & d'autres à vingt.

Après cela viennent les années climatériques, qui décident de la carriere des jours; ce ſont des maladies ou des eſpeces de criſes qui arrivent à un certain âge, qui font mourir bien des perſonnes: mais après leſquelles on vit ordinairement fort long-tems, quand on a le bonheur de s'en tirer.

Pour comprendre cette matiere, il faut recourir à des principes tirés de l'ordre de la nature: par exemple, on ſait que les êtres vivans emploient un certaint tems à croître, qu'ils reſtent autant dans leur plus grande vigueur, & qu'enſuite ils mettent le même tems à décroître ou à décliner; par conſéquent ſi une plante eſt ſept jours à croître, elle reſtera ſept jours dans ſa plus grande force, & ſept autres jours à décroître, ce qui fera vingt-un jours pour tout le tems de ſa durée.

Un chien qui croît pendant trois ans, demeure trois autres années dans sa plus grande force, & trois années à décliner, ce qui fait neuf ans de vie.

Si un cheval emploie sept ans à croître, il restera autant à l'apogée de ses jours, & autant à décroître, ce qui fera vingt-un ans de vie.

Un homme qui croît pendant quinze ans, reste autant dans la fleur de l'âge, après quoi il décline pendant quinze autres années: son année climatérique est par conséquent la quarante-cinquieme.

Un autre qui ne prendra tout son accroissement que dans vingt-un ans, c'est-à-dire, dont tous les organes auront seulement acquis vers cet âge leur dernier degré de perfection; après avoir resté vingt-un ans dans cet état, il déclinera pendant autant de tems, & arrivera vers soixante-trois ans à son année climatérique.

En suivant le même calcul, on trouve que celui qui croît pendant vingt-cinq ans, n'arrive vers cette fameuse crise, qu'à la soixante-quinzieme année de son âge.

Il s'en trouve plusieurs dont les années climatériques sont intermédiaires à celles que nous venons de citer; cela dépend du tems que chaque individu met à prendre son accroissement: mais les plus fameuses & les plus ordinaires, sont les quarante-cinquiemes, les soixante-troisiemes, & les soixante-quinziemes. De-là vient que plusieurs familles ne passent pas quarante-cinq ans, &c. C'est un avertissement à tous les jeunes-gens d'être, pendant leur jeunesse, bien économes de leurs forces, s'ils veulent résister un jour à cette crise, & parvenir à une longue vieillesse.

Ceux qui se tirent heureusement de leur année climatérique, que j'appellerai désormais le terme du premier âge, peuvent aller jusqu'à la fin d'un second âge aussi long que le premier. C'est ainsi que Pierre Park, qui passe pour avoir vécu dans ces tems modernes, jusqu'à cent cinquante à dû recommencer son second âge après sa soixante-quinzieme année: Moïse qu'on dit être mort dans sa cent-vingtieme année, a pu prendre tout son accroissement à vingt ans, se trouver dans son année climatérique à soixante, & après cette crise, en vivre encore soixante autres; ce qui fait exactement cent-vingt ans pour ces deux âges. Je vais détailler quelques observations qui paroissent favoriser cette opinion.

Ayant interrogé plusieurs nonagénaires, & quelques centenaires, sur le tems de leur accroissement & de leur année critique, j'ai toujours trouvé que la somme de leurs ans faisoit, à très-peu de chose près, deux âges: je me contenterai d'en citer deux exemples.

J'ai assisté à la mort d'une femme âgée de cent deux ans, dans la paroisse de Faucogney en Franche-Comté: je connoissois cette vieille de longue-main, parce que sa fille avoit été domestique chez mon pere; elle m'a assuré qu'elle avoit fini son accroissement à dix-sept ans révolus: qu'à l'âge de cinquante-un ans, elle avoit essuyé une maladie vive & dangereuse; que depuis cette derniere époque, elle n'avoit éprouvé que de très-légeres indispositions, & encore bien rarement. Or, trois fois 17 font 51, & deux fois 51 font 102. Cette femme se portoit passablement bien selon son âge: la veille, & au commencement du jour qu'elle mourut, il lui survint, vers neuf

heures du matin, un affoiblissement général sans douleur, qui alla en augmentant jusqu'à neuf ou dix heures du soir, où elle expira paisiblement.

J'ai connu un M. Billerey, ancien Professeur en médecine à Besançon, qui est mort en 1757 ou 1758, âgé de quatre-vingt-dix ans. J'ai vu maintes fois ce bon vieillard railler des jeunes gens qui se plaignoient de rhume, de fluxion, &c. Il leur disoit, par plaisanterie : « Je ne tro-» querois pas ma vieille santé contre toutes les » vôtres ; la moindre chose vous dérange, vous » abat, & moi je fais toujours gaiement mes » fonctions ; rien ne m'incommode, pas même » les changemens de l'air ». Cet heureux vieillard jouissoit de tous ses sens, à l'ouïe près, qui étoit un peu dur. Comme j'ai été l'espace de quelques années à portée de le voir souvent, je lui ai entendu dire plusieurs fois que lui & tous ceux de sa branche avoient, à quinze ans, acquis tout leur accroissement, & qu'à l'exception de lui, ils étoient tous morts dans la quarante-cinquieme année ; que lui-même avoit essuyé, à cet âge, une fievre bien aiguë & bien dangereuse, & que depuis ce tems il s'étoit toujours bien porté : mais qu'il croyoit ne devoir sa bonne santé qu'aux grands soins qu'il en avoit pris, sur-tout depuis sa tendre jeunesse jusqu'à quarante cinq ans. Il est mort garçon ; & ce n'a été que la crainte de laisser vers sa quarante-cinquieme année, une veuve & des orphelins malheureux, qui l'avoit décidé à garder le célibat : or, deux fois 45 font bien les 90 ans de sa vie.

Il ne s'ensuit pas de ce que nous venons de dire, que ceux qui recommencent un second âge, soient sûrs de le finir : les excès, les intempé-

rances, & des milliers de cauſes volatiles qui ſe répandent quelquefois dans l'athmoſphere, peuvent en interrompre le cours, ainſi qu'il arrive ſouvent; & cela ſans y comprendre une infinité d'autres accidens imprévus, violens, qui portent des coups mortels.

M. Billerey, duquel je viens de parler, garda juſqu'à la fin un excellent régime; les alimens & la boiſſon dont il uſoit, étoient toujours de l'eſpece de ceux que l'expérience lui avoit appris être les plus analogues à ſon tempérament. Il étoit venu au point de compter les morceaux ou bouchées d'alimens qu'il devoit prendre aux repas, & il en diminuoit la quantité, ainſi que les exercices du corps, à meſure qu'il avançoit en âge. Je me rappelle auſſi de lui avoir ouï dire, qu'il avoit été très-délicat; que ſa ſanté fut bien vacillante juſqu'à la quarante-cinquieme année de ſon âge, & que ce ne fut qu'à cette époque qu'il commença ſeulement à jouir.

Quelques obſervations m'ont fait voir que l'accroiſſement, l'apogée & la déclinaiſon du premier âge, ne faiſoient plus que deux tems dans le ſecond, c'eſt-à-dire, que l'homme, après ſon année climatérique, reſte dans ce nouvel état pendant l'eſpace de la moitié du premier âge, & qu'enſuite il emploie autant de tems à décliner.

Si nous devons ajouter foi à ce qu'on dit de ceux qui ont vécu pluſieurs ſiecles, il faut néceſſairement que ces hommes aient pris leur accroiſſement bien tard, ou qu'ils aient recommencé trois, quatre & cinq âges, & qu'ils n'aient point été bien contrariés par l'air, le climat, les alimens, les paſſions & leur propre tempérament. J'ai vu des révolutions climaté-

riques de toutes les dates, chez l'un & l'autre sexe; j'entends parler de ceux qui ont fini leur accroissement depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq inclusivement, ce sont même les seules crises climatériques que je connoisse. Or, les uns s'en sont bien tirés, & les autres mal. J'ai remarqué que cela dépendoit toujours de la bonté des complexions, de la vie qu'on a mené, & de la constitution de l'année où arrivent ces révolutions. Il y en a qui, à la suite d'apoplexies climatériques, ont gardé des paralysies le reste de leur vie; d'autres qui ont guéri à la longue, & très-difficilement, &c.

J'ai encore observé que les années climatériques les plus ordinaires aux femmes, sont les quarante-deuxieme, quarante-cinquieme, quarante-huitieme, & cinquante-unieme, ce qui est presque toujours une cause d'augmentation d'accidens dans ces circonstances où disparoissent communément les signes de la fécondité. Mais il est tems de quitter cette digression pour reprendre le fil des jours décrétoires dans les maladies aiguës.

Comme les crises des maladies aiguës arrivent aussi les jours de remarque, il suit que le premier, le septieme & le quatorzieme jours serviront d'indices pour les quatrieme, onzieme & dix-septieme: à cela près que ce second ordre de jours indicateurs ne sera pas si puissant que le premier; cependant toutes les coctions qui sont parfaites dans l'un de ces jours, annoncent toujours une crise salutaire pour le quatrieme suivant: par exemple, Mélidie rendit le septieme jour des urines qui contenoient un sédiment blanc & léger; le onzieme, elle sua; le jugement fut

parfait. Il faut donc auſſi, vers ces tems-là, bien ſoigneuſement obſerver les pépaſmes, les crudités & les autres ſignes bons ou pernicieux, dans les urines, dans les déjections, dans les crachats, &c.

L'ordre des criſes, dans les fievres purement continues, qui ne ſont pas compliquées avec inflammation, ou léſion notable de quelques viſceres, ſuit une autre marche; par exemple:

Les fievres (1), dont les redoublemens arrivent en jours pairs, ont leurs criſes en jours pairs; celles dont les redoublemens paroiſſent les jours impairs, ſont jugées dans les jours impairs: de ſorte que le quatrieme jour eſt le premier des jours critiques pairs, enſuite le ſixieme, le huitieme, le dixieme, le quatorzieme, le vingtieme, le vingt-huitieme, le trentieme, le trente-quatrieme, le ſoixantieme, le quatre-vingtieme & le centieme. Les jours critiques des fievres qui redoublent les jours impairs, ſont le trois, le cinq, le ſept, le neuf, le onze, le dix-ſept, le vingt-un, le vingt-ſept, le trente-unieme, &c.; les criſes qui ſe font dans d'autres jours, annoncent des rechûtes, ou un état dangereux.

Comme la plupart des fievres ont leurs accès en jours impairs, c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à l'aphoriſme ſuivant.

La fievre (2) revient, à moins qu'elle

(1) Malad. popul. liv. 1, ſect. 3, p. 302, n. 35.
(2) Aphor. 61, ſect. 4.

ne quitte le malade dans un jour impair.

La nuit qui précede la crise (1) est ordinairement laborieuse : mais celle qui suit est plus tranquille.

Hérophon, qui avoit une fievre aiguë, accompagnée de symptômes fort graves, éprouva le huitieme jour de sa maladie, une augmentation de fievre, à la suite de laquelle il sua, fut jugé & délivré de la fievre pendant quatre jours.

La femme Morose de Thase, qui logeoit proche les fils de Pylade, ne pouvoit plus se contenir le troisieme jour de sa maladie ; la fievre étoit plus aiguë ; elle déliroit beaucoup ; il lui survint, quelque tems après, une sueur copieuse, chaude & universelle ; la fievre la quitta ; sa connoissance lui revint ; elle dormit.

Il importe beaucoup de ne pas confondre ces perturbations ou symptômes critiques, avec ceux de la maladie ; les uns sont salutaires, tandis que les autres sont dangereux : les bons arrivent après la coction, vers le tems des crises, & soulagent bien-tôt : au contraire, les mauvais se montrent pendant la crudité, avec des signes pernicieux, & en tout tems.

C'est probablement ce qu'Hippocrate a voulu dire,

Quand il conseilloit de ne pas se fier aux soulagemens (2) qui arrivent contre la raison, & de ne pas appréhender les maux qui surviennent aussi sans cause légitime, parce que les uns & les autres n'ont pas coutume de durer long-tems.

(1) Aphor. 13, sect. 2.
(2) Aphor. 27, sect. 2.

Les coctions annoncent (1) toujours une criſe prochaine, & une guériſon aſſurée.

Périclès d'Abdere rendit, le ſecond jour, des urines qui commençoient à dépoſer; le lendemain elles furent copieuſes, avec beaucoup de ſédiment; le quatrieme jour, il ſua par tout le corps, & fut parfaitement jugé.

Mélidie rendit, le ſeptieme jour, des urines qui contenoient un dépôt blanc & égal; la malade ſua, & fut complettement jugée le onzieme.

Les crudités, telles que les humeurs aqueuſes, claires ou ſans conſiſtance, & les (2) mauvaiſes coctions, comme les ſédimens peſants ou ſemblables à de l'orge groſſiérement moulu, qui ſe changent en mauvais abcès, annoncent ou des acriſies, ou des douleurs, ou de la langueur, ou des rechûtes, ou la mort.

Hippocrate entend ici par abcès, les apoſtaſes qui ſe font par les veines, les arteres, les nerfs, les os, la peau, ou par les autres voies, telles que l'hémorrhagie, le pus des oreilles, les crachats, l'urine épaiſſe, abondante, les flux de ventre, l'ictéricie, les douleurs (3) & les autres dépôts purulens.

Silénus eut, le huitieme jour, à la peau, des exanthêmes ronds, petits, puſtuleux, qui ne vinrent point à ſuppuration. Comme cet apoſtaſe avoit été précédé d'une mauvaiſe coction

(1) Malad. Popul. l. 1, ſect. 2, n. 90.

(2) *Ibid.* n. 91.

(3) Malad. Popul. liv. 2, ſect. 1, text. 18.

qui se manifesta dans les urines, il mourut le onzieme jour.

Méton, qui guérit d'une maladie très-dangereuse, avoit des urines crues; mais l'abondante hémorrhagie du nez étoit une bonne apostase.

Hermocrate, qui mourut le vingt-septieme jour de sa maladie, eut le sixieme un ictere précédé d'urines crues: or, cette apostase étoit d'autant plus mauvaise, qu'elle arrivoit le sixieme.

Clazomene, qui guérit seulement le quarantieme, rendit, jusqu'à la fin des urines ténues; il eut dans cet état de crudité des parotides, de fortes douleurs aux cuisses, & plusieurs jugemens suivis de rechûtes, jusqu'à la crise finale, qui fut accompagnée d'une bonne coction dans les urines.

Ce qu'on appelle crise ou jugement n'étant en général qu'un effort subit de la nature, accompagné ou suivi d'évacuation quelconque, qui donne la santé ou la mort, qui augmente la maladie, qui la diminue, ou qui la change en une autre, on sent qu'il est de la plus grande importance de connoître d'avance les jours dans lesquels ces sortes de changemens pourront arriver, & par conséquent de ne négliger aucun des moyens qui peuvent conduire à cette découverte, afin d'aider la nature & de la mener heureusement à son but par les voies qui lui sont les plus commodes, & qu'elle ne manque jamais d'indiquer à l'observateur exact.

Il faut cependant convenir qu'Hippocrate dit expressément au livre des pronostiques, que les fievres sont jugées les quatrieme, septieme, onzieme, quatorzieme, dix-septieme & vingtieme jours; ce qui paroît démentir la doctrine des

jours critiques impairs, établie ci-dessus, puisque les quatrieme & vingtieme sont pairs. Cette contradiction apparente, qui a fait jusqu'ici le sujet de tant de disputes, est aisée à éclaicir, si l'on suppose que les fievres qui sont jugées les quatrieme, quatorzieme & vingtieme jours, ont leurs redoublemens dans les jours pairs: pendant que les autres qui sont jugées les septieme, onzieme & dix-septieme, ont leurs redoublemens en jours impairs: ou bien que ces fievres sont accompagnées d'inflammation dans quelque viscere, & qu'alors leurs crises suivent la marche des quatrieme, septieme, onzieme, quatorzieme, dix-septieme & vingtieme jours, ainsi que la pleurésie, la péripneumonie, la frénésie, &c. ou bien enfin que les accès anticipant de quelques heures par jour, le quinzieme accès doit se trouver le quatorzieme jour, comme je l'ai maintes fois vérifié pendants le cours de ma pratique. Dans ce dernier cas, ce ne sont plus les jours qu'il faut compter, mais les accès seulement, & on trouvera, comme nous venons de le dire, le quinzieme redoublement dans le quatorzieme jour, & le vingt-unieme dans le vingtieme. Il y a au surplus grande apparence que c'est la ridicule philosophie des nombres de pythagore qui a rempli cette doctrine de toutes les difficultés qu'on y a vu (1) jusqu'ici.

(1) Cette réverie de Pythagore avoit tellement pris dans les siecles précédens, qu'elle pénétra jusqu'au barreau même; car le Jurisconsulte Paul dit, que l'enfant naît parfait au septieme mois, & que la raison des nombres de Pythagore semble le prouver. Aussi le célebre Montesquieu, dans son ouvrage de l'Esprit des Loix, n'a pu s'empêcher d'en rire.

Galien

Galien, selon sa coutume de vouloir tout expliquer, a entrepris de rendre raison de la cause de ces jours décrétoires dans les maladies aiguës: pourquoi, par exemple, ces jours tombent plutôt le sept, le quatorze, le vingt & le vingt-sept, que le vingt-un, le vingt-huit, &c? Il paroît se fonder sur ce qu'Hippocrate dit:

Qu'on ne peut compter les jours critiques par des jours entiers (1), attendu que les ans & les mois ne sont pas composés de jours entiers.

Galien, pour cet effet, distingue avec les Astronomes, trois (2) especes de mois lunaires; savoir, un qu'on appelle synodique, qui comprend l'intervalle d'une conjonction de lune à la suivante: ce mois est composé de vingt-neuf jours treize heures.

Le second, qui est celui d'apparition ou d'illumination de cet astre sur notre globe, contient l'intervalle depuis l'instant où l'on apperçoit la nouvelle lune, jusqu'au moment où l'on cesse de la voir: la durée de ce mois est de vingt-six jours douze heures.

Le troisieme est celui qu'on nomme le mois périodique ou de pérégration: celui-ci renferme tout le tems que la lune emploie à parcourir le zodiaque, en supputant, depuis le point d'où elle part, jusqu'à ce qu'elle soit retournée au même endroit; ce mois est de vingt-sept jours huit heures.

---

(1) Liv. des Prénot. p. 402, n. 311.

(2) Des jours décrét. liv. 3, p. 1371, édit. in-fol. de Lion, année 1550.

Cet Auteur ajoutoit enſemble le mois périodique & celui d'apparition : il diviſoit la ſomme par la moitié, & il appelloit le quotien de cette diviſion, le mois médicinal, parce qu'en diviſant cette moitié par quatre, il trouvoit à peu-près les quatre ſemaines d'Hippocrate.

EXEMPLE.

	jours.	heur.	min.
Le mois périodique étant de	27	8	
celui d'apparition de	26	12	
l'addition de ces ſommes eſt .	53	20	
Cette ſomme diviſée par la moitié, donne au quotien . .	26	22	
qui font le mois médicinal. En diviſant maintenant cette quantité, ou, ce qui eſt la même choſe, le mois médicinal par quatre, nous aurons au quotien	6	17	30

Or, ces 6 jours 17 heures 30 minutes approchent plus de 7 que de 6 : c'eſt pourquoi, dit Galien, la premiere ſemaine critique tombe au ſeptieme jour. En ajoutant à préſent deux de ces ſemaines enſemble, nous aurons treize jours onze heures, ci, ... 13 11

Cette ſomme ſurpaſſant treize jours de onze heures, le médecin de Pergame conclut que le ſecond jour critique doit ſe trouver dans le quatorzieme jour.

Si on ajoute trois de ces sommes ensemble, on aura 20 4 30

Comme l'excédent des vingt jours est d'une trop petite conséquence, il concluoit que le troisieme jour critique devoit plutôt se trouver le vingtieme, que le vingt-unieme.

En ajoutant enfin quatre semaines ensemble, on trouve comme ci-dessus, ... 26 22

Ce qui approchant plus de vingt-sept que de vingt six, il a conclu que le vingt-septieme étoit le vrai jour critique.

D'autres, après Galien, ont prétendu que le vrai mois des crises étoit le seul mois périodique qui renferme. 27 8

Ils rendoient, par ce moyen, raison pourquoi le vingt & le vingt-un se trouvent souvent critiques. Les semaines, selon cette supposition, contiendroient en effet chacune six jours vingt heures; trois de ces semaines ajoutées ensemble, feroient vingt jours douze heures, ce qui approche autant de vingt que de vingt-un.

Ces imaginations sont spécieuses, en ce qu'elles semblent cadrer avec l'idée d'Hippocrate: mais quand on conviendroit que l'astronomie est d'un fort (1) grand usage dans la médecine; que les années, les mois & les semaines ne sont pas composés de jours entiers; qu'il y manqueroit, ou qu'il y auroit de trop quelques heures, quelques minutes, quelques secondes, &c.; que les deux équinoxes (2), les deux solstices, le lever du chien & d'arcturus, & le coucher des pléya-

(1) Liv. de l'air, des eaux & des lieux, sect. 1, p. 61, n. 35.

(2) *Ibid.*

des, ſont pleins de danger ; que les opérations chirurgicales, & les remedes internes ſont ſuſpects vers ces tems-là : qu'en un mot, tous les aſtres agiſſent phyſiquement & d'une maniere ſenſible, ſur le globe terreſtre, & ſur tous les animaux qui l'habitent, il ne ſeroit point pour cela démontré que la lune auroit une influence numérique ſur les jours décrétoires ; on pourroit ſeulement en conclure que le mois moyen de la lune, partagé en quatre parties égales, ſe rapporte, à quelques heures près, aux quatre ſemaines d'Hippocrate : mais de ce qu'une circonſtance cadre avec une autre, il ne s'enſuit pas pour cela que l'une ſoit la cauſe de l'autre. Si les apparences étoient admiſſibles, je trouve qu'on ſeroit tout auſſi fondé à ſoutenir que le vrai mois médicinal eſt celui d'apparition, qui contient vingt-ſix jours douze heures, parce que l'action de la lune eſt plus ſenſible ſur les corps ſublunaires pendant ſon apparition, que pendant tout autre tems, & qu'on expliqueroit également les quatre grands jours critiques : car vingt-ſix jours douze heures, diviſés par quatre, donneroient au quotien ſix jours quinze heures pour chaque ſemaine ; par conſéquent la criſe de la premiere ſemaine arriveroit après le ſixieme jour, c'eſt-à-dire, le ſeptieme ; deux de ces ſemaines ajoutées enſemble, feroient treize jours ſix heures ; la criſe de la ſeconde ſemaine arriveroit donc après le treizieme jour, c'eſt-à-dire, le quatorze : les trois ſemaines faiſant dix-neuf jours vingt-une heures, la criſe ſe développeroit dans ces vingt-une dernieres heures, qui ſe trouveroient exactement dans le vingtieme jour : il en ſeroit de même des quatre ſemaines qui,

ajoutées ensemble, font vingt-six jours douze heures.

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet, c'est de raisonner par comparaison. On observe, par exemple, qu'il faut tant de tems à un fruit d'une espece quelconque, pour se développer, croître, mûrir & tomber, & qu'il en faut plus ou moins à un autre d'une espece différente, pour passer par les mêmes degrés. Pareillement les causes des maladies se développent, croissent, mûrissent dans nos corps, & y sont enfin atténuées, détruites & expulsées par la nature (quand celle-ci n'est pas elle-même détruite), dans un tems déterminé & relatif à l'espece des causes, à leur nature & aux tempéramens contre lesquels elles lutent. Or, l'expérience, qui est la mere des sciences, a fait connoître aux anciens tous ces tems qu'ils ont nommés décrétoires, &c.; toutes les fois qu'on a voulu traiter cette doctrine des crises par le seul raisonnement, on s'est toujours livré à des excès positifs ou négatifs, en renfermant ces loix dans des bornes trop étroites, ou en leur donnant trop d'extension: on ne peut donc y rien ajouter, ni en rien diminuer, qu'en suivant les anciens, c'est-à-dire, en observant comme eux.

Si mon témoignage pouvoit être de quelque poids, je certifierois, avec toute la franchise d'un homme qui fait profession de ne tromper personne, que depuis plus de trente ans j'observe cette doctrine avec toute l'attention dont je suis capable, & que je l'ai toujours trouvée, à fort peu de chose près, conforme à ce qu'en dit Hippocrate: j'ajouterai seulement que les crises m'ont paru un peu moins fréquentes ici qu'en Grece: ce

qui vient probablement de la différence du climat, des saisons & du traitement. Ceux qui voudront se donner la peine de lire les Observations de Pierre Foreste, y verront, avec un plaisir infini, la loi des crises dans tout son jour, & confirmée par une multitude de cas prévus plusieurs jours d'avance; ils admireront encore la sagesse d'un médecin consommé, lorsqu'il s'agit de soutenir la nature, ou de réfréner ses mouvemens impétueux, & de la conduire à son but par les voies qui lui sont les plus commodes, avec les remedes les plus doux, les plus benins, & par cette raison, les plus propres à avancer les coctions, & provoquer les crises, sans troubler l'ordre des jours décrétoires.

Il est bon de remarquer ici que quand les malades doivent guérir radicalement, c'est-à-dire, sans rechûte & sans reliquat, il y a presque toujours des rudimens d'une bonne coction vers le milieu de leur maladie.

Herophon, qui fut heureusement jugé le dix-septieme jour, rendit le huitieme des urines d'une meilleure couleur, qui avoient un peu de sédiment.

Cléonactis eut, le quatrieme jour de sa maladie, des urines qui contenoient beaucoup de dépôt rougeâtre: le quatre-vingtieme il fut parfaitement jugé.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès, rendit le vingt-quatrieme jour des urines qui déposerent, & fut parfaitement jugé le quarantieme.

L'urine de Chærion fut meilleure le huitieme jour; elle contenoit un peu de sédiment; le vingtieme, il fut jugé parfaitement.

Héropyte d'Abdere, qui fut définitivement jugé le cent-vingtieme, rendit, le quatre-vingtieme, des urines d'une bonne couleur, qui deposoient plus que les précédentes.

Quand au contraire les malades doivent périr, on observe, vers le milieu de leur maladie, une augmentation de symptômes, des putridités, ou des autres signes mortels.

Philiscus, qui mourut le sixieme jour, rendit le quatre des urines noires, & tout redoubla dans cette journée.

Silénus, qui expira le onzieme, eut le sixieme de grandes agitations; il sua un peu autour de la tête; les extrémités furent froides & livides; les déjections & les urines s'arrêterent.

La femme de Philinus eut, le neuvieme jour, des convulsions; le onzieme, elle retomba dans le délire; elle oublioit d'uriner; son urine ressembloit en tout à celle des jumens: elle mourut le vingtieme.

Erasinus, qui mourut le cinquieme jour, fut très-mal, & délira beaucoup le troisieme.

La femme de Droméades rendit, le quatrieme jour, quelques gouttes de sang par les narines; sa langue étoit aride; elle fut altérée; elle délira, & rendit des urines huileuses: le sixieme elle expira.

L'adolescent, qui demeuroit sur la place des Menteurs, ne dormit point le quatrieme jour; il se trouva beaucoup plus mal, & mourut le septieme.

La femme d'Œcéta, qui fit une fausse-couche vers le cinquieme mois de sa grossesse, délira le quatrieme jour; elle eut de la tristesse & des

frayeurs ; elle devint louche de l'œil droit ; elle ſua un peu autour de la tête ; les extrémités étoient froides ; elle périt le ſeptieme.

La femme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, eut le ſeptieme jour un nouveau friſſon avec fievre aiguë ; elle étoit bien altérée ; elle s'agita beaucoup ; elle eut une ſueur froide, univerſelle ; les extrémités devinrent froides pendant long-tems : le quatorzieme elle mourut.

La femme de Thaſe, qui demeuroit auprès de la fontaine froide, touſſa beaucoup le quarantieme jour ; les urines étoient aqueuſes ; les ſelles ſe ſupprimerent ; elle avoit de l'averſion pour les alimens ; la fievre étoit continuelle, & les redoublemens n'obſervoient aucun ordre ; elle mourut le quatre-vingtieme.

La femme de Déalcès délira beaucoup le neuvieme jour, & gardoit un ſilence obſtiné ; le quatorzieme, la reſpiration fut rare & grande pendant quelques tems ; elle devint enſuite courte : le vingt-unieme elle mourut.

Lorſque le troiſieme jour des maladies aiguës (1) eſt accompagné de ſymptômes dangereux, ſi le quatrieme lui reſſemble, le malade eſt dans un fort grand danger.

Silénus fut très-mal le troiſieme jour de ſa maladie ; il paſſa le quatrieme dans le même état, & mourut le onze.

Philiſcus fut fort mal le troiſieme jour ; tout augmenta le lendemain : il périt le ſixieme.

Eraſinus, le jeune homme qui demeuroit ſur

(1) Régime dans les maladies aiguës, ſect. 4, p. 377, n. 175.

la place des Menteurs, une des suivantes de Pantimedes, & la femme d'Œcéta qui furent dans ce cas, subirent le même sort.

Quand on ne dort, ni le jour (1), ni la nuit, c'est un signe pernicieux, & le délire est à craindre.

La femme de Droméades, après bien des insomnies, tomba dans le délire, & mourut le sixieme jour.

Tant qu'il y a de la ténuité dans les urines, c'est un (2) signe de crudité, qui occasionne toujours de la longueur & des craintes sur le sort des malades, parce qu'il est dangereux que les forces de la nature ne puissent se soutenir jusqu'au tems nécessaire pour en faire la coction.

Hermocrates, qui mourut le vingt-septieme jour de sa maladie, rendit presque toujours des urines ténues.

La femme de Thase, qui demeuroit proche la fontaine froide, rendoit le vingtieme jour des urines aqueuses, & mourut le quatre-vingtieme.

Héropyte d'Abdere, dont les urines furent long-tems ténues, se tira d'affaire; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, ni avant le centieme jour de sa maladie.

Quand la coction des urines (3) se fait peu-à-peu, ou par degrés, si elle devient complette vers le quatrieme jour, il arrive

(1) Liv. des Prénot. p. 399, n. 135.
(2) *Ibid.* p. 400, n. 171 & 175.
(3) Liv. des crises.

preſqu'auſſi-tôt un jugement qui termine heureuſement la maladie.

Périclès d'Abdere rendit le premier jour des urines troubles & blanches; le ſecond jour elles commencerent à dépoſer; le troiſieme jour, le ſédiment étoit copieux & louable; le quatrieme jour il ſurvint une ſueur chaude & univerſelle, qui guérit complettement le malade.

Ce qui eſt jugé avec des ſignes (1) de crudité, eſt ſujet à retour.

Hermocrates, qui fut jugé le quatorze & le vingt, avec des ſignes de crudité, retomba toujours & périt enfin le vingt-ſeptieme.

Mélidie fut jugée le ſeptieme jour avec des urines ténues; elle retomba: mais comme ſes urines étoient d'une bonne couleur lors de ce jugement, elle fut parfaitement jugée le onze, avec des urines qui contenoient un ſédiment blanc & léger.

Pythion qui demeuroit dans le Temple de Cérès, fut jugé le dix avec des urines un peu ténues, quoique bonnes d'ailleurs; trente jours après, il eut, vers le fondement, un abcès ſtrangurieux qui acheva ſa guériſon.

Chærion, avant de guérir, fut pluſieurs fois jugé: mais à cauſe de la ténuité des urines vers le jugement, il retomboit toujours.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Dédalcès, fut jugé pluſieurs fois avec des urines ténues, & retomba toujours juſqu'à ce que les urines eurent un ſédiment louable.

Les ſymptômes qui reſtent (2) après les

(1) Malad. Popul. liv. 2, p. 308, n. 36, ſect. 1.
(2) Aph. 2, ſect. 2.

crises, occasionnent des rechûtes, à moins que ces symptômes ne soient des reliquats pour le reste de la vie.

Anaxion fut jugé le dix-septieme jour de sa maladie : mais comme il lui étoit reste de l'altération après la crise, & que la coction des crachats & des urines n'étoit pas encore parfaite, il retomba le vingt-septieme, & ne fut définitivement jugé que le trente-quatrieme.

Mélidie fut jugée le septieme jour : mais parce qu'il lui restoit des douleurs, elle retomba bientôt, & ne fut finalement jugée que le onzieme.

Chærion fut jugé le dix-septieme jour, à un reliquat près de chaleur & de soif qui le fit retomber ; il fut seulement jugé parfaitement le vingtieme.

Le fils de Parion de Thase, fut jugé le vingtieme jour ; après la crise, il éprouva des insomnies, & un degoût constant qui le firent retomber plusieurs fois : il mourut enfin le cent-vingtieme.

La vierge d'Abdere, qui demeuroit dans la voie sacrée, eut, le dix-septieme jour, une hémorrhagie du nez qui la jugea ; elle fut encore un peu sourde après sa crise ; la douleur des pieds revint ; elle retomba, & fut finalement jugée le vingt-septieme, & délivrée de tous ses syptômes, à l'exception de la douleur des pieds qui persista.

Ceux qui, dans les fievres (1) continues, sont plus tourmentés le quatrieme & le septieme ; s'il ne leur arrive point de juge-

(1) Liv. des crises, p. 383, n. 103.

ment le onzieme jour, ils périſſent ordinairement.

La femme de la place des Menteurs, qui fut violemment attaquée dans les commencemens, ſe trouva encore plus mal le quatrieme jour; le ſept elle eut un nouveau friſſon, ſuivi de fievre aiguë; elle étoit agitée, fort altérée; vers le ſoir elle eut une ſueur froide; les extrémités reſterent froides; elle ne dormit point: elle délira. Le onzieme jour, il n'y eut point de jugement; au contraire, elle vomit des matieres vertes; elle eut un nouveau friſſon; les extrémités ne ſe réchaufferent point; elle paſſa mal la nuit; le quatorzieme jour elle mourut.

L'homme qui, ayant la fievre, ſoupa & but largement, ayant eu, le quatrieme & le ſeptieme jour, des redoublemens de ſymptômes, qui ne furent ſuivis d'aucune criſe, mourut peu de tems après.

Les fievres qui quittent ſans ſignes de ſolution, *c'eſt-à-dire*, *ſans* (1) *ſignes de coction*, & dans des jours qui ne ſont pas décrétoires, ſont ſujettes à retour.

La fille d'Eurianax fut jugée le ſixieme jour; la fievre lui revint, & elle mourut le dix-ſeptieme.

Chærion eut pluſieurs jugemens qui faiſoient chaque fois ceſſer la fievre: mais à cauſe de la ténuité des urines lors des criſes, ce n'étoit que pour quelque tems, elle revenoit toujours; ſes urines ayant enfin pris une bonne couleur, & dépoſé convenablement les dix-ſeptieme & dix-

(1) Coac. ſect. 1, p. 422, n. 204; & liv. des Prénot.

neuvieme jours, il fut jugé parfaitement le vingtieme suivant.

Toutes ces rechûtes, qu'on voit dans les maladies, doivent bien mettre en garde les médecins, lorsqu'ils croient le danger dissipé, & la maladie terminée. Il y a certaines (1) crises qui sont de nature à durer plusieurs jours, telles que les dyssenteries, les saignemens de nez, les évacuations menstruelles, hémorrhoïdales, les dépôts purulens, &c., à la fin desquelles les malades sont seulement jugés définitivement, comme nous l'avons observé dans les histoires de Méton, de la femme Morose de Thase, de la vierge de Lariſſe, & de Clazomene; c'est principalement dans ces circonstances que le médecin doit prescrire le régime le plus exact, & le faire continuer, même plusieurs jours après la crise, s'il veut se mettre à l'abri de tout reproche, & faire éviter aux malades des catastrophes funestes. La fille de Philon, qui mourut le septieme jour, pour (2) avoir mangé trop tôt après son jugement, en est un exemple.

J'ai vu un malade, âgé d'environ trente ans, qui, après être relevé d'une petite vérole discrete, mourut subitement le sixieme jour de sa convalescence, dans la maison d'un de ses amis, à qui il étoit allé faire visite; je fus appelé à l'ouverture du cadavre; après avoir bien examiné tous les visceres du ventre & de la poitrine, où nous ne vîmes rien d'extraordinaire, nous appercûmes du pus qui paroissoit découler d'une de ses oreilles; le crâne ayant

(1) Ces sortes de crises s'appeloient *apostases* parmi les G[illegible]

(2) Hippocr. [illegible]. lib. 1, sect. 2.

été ouvert, nous trouvâmes entre les meninges du même côté environ demi-chopine de ſang purulent extravaſé; nous jugeâmes, d'après le rapport qu'on nous fit de l'ample régime auquel il s'étoit livré ſans ménagement, depuis ſa convaleſcence, qu'il auroit pu éviter la mort, s'il eût gardé une diete exacte. Il avoit beaucoup ſouffert à la tête & à cette oreille pendant ſa maladie. Le délire, qui étoit ſurvenu, avoit appaiſé, & preſque entiérement diſſipé la douleur. Les ſeuls ſymptômes qui lui étoient reſtés, & qui durerent pendant ſon eſpece de convaleſcence, étoient une ſurdité incomplette de cette oreille, une peſanteur médiocre en cette partie, & de petits friſſons vers le ſoir, accompagnés d'altération, qui parurent ſeulement les trois derniers jours de ſa vie. Ce qui confirme de plus en plus l'axiome que nous avons eu occaſion de conclure pluſieurs fois: *Quæ relinquuntur in morbis poſt judicationes, recidivas facere ſolent*, &c.

Quand les crachats paroiſſent (1) tard dans les pleuréſies, c'eſt une marque qu'elles ſeront de longue durée.

Anaxion commença ſeulement à cracher un peu le onzieme jour, & ne fut parfaitement jugé que le trente-quatrieme.

Lorſqu'il ſurvient (2) dans les fievres continues des puſtules par tout le corps, qui ne ſuppurent pas, c'eſt un ſigne mortel, à moins qu'il ne ſe forme ailleurs un

(1) Aphor. 2, ſect. 1.
(2) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 147.

abcès qui rende une quantité suffisante de pus louable.

Silenus, qui mourut le onzieme jour de sa maladie, eut le huitieme des pustules rondes, petites & rouges, qui ne vinrent point à suppuration, & il ne se forma aucun abces ailleurs.

C'est un signe mortel (2) quand, au commencement des fievres, le délire survient, & qu'un membre devient impotent ou perclu, à moins qu'il n'y ait d'autres bons signes, ou que le malade ne soit d'une forte constitution.

Criton, à Thase, fut le premier jour de sa maladie attaqué d'une vive douleur au gros doigt du pied; il délira pendant la nuit; le second jour le délire fut furieux, il mourut dans cette journée.

Les urines qui (3) sont long-tems ténues, font esperer des abcès.

Clazomène, qui rendit pendant bien du tems des urines ténues, eut le dix-septieme jour de sa maladie, une parotide à chaque oreille.

Pythion, qui demeuroit dans le Temple de Cérès, eut fort long-tems des urines ténues, même lors du jugement; trente jours après, il se forma, vers le fondement, un abcès strangurieux.

Héropyte, ayant rendu long-tems des urines ténues, eut le quarantieme jour une abondante hémorrhagie du nez. On sait qu'Hippocrate

(1) Prorrh. liv. 2, text. 23.

(2) Liv. des Prénot. p. 400, n. 178; & Coac. sect. 3, n. 274.

donne le nom d'abcès aux hémorrhagies, aux dépôts qui ſuppurent, & aux autres apoſtaſes: je ſerois cependant porté à croire qu'on devroit entendre par cette ſentence les dépôts qui ſuppurent, parce que cela eſt un peu plus conforme à l'expérience journaliere.

Ceux chez leſquels on attend un abcès, en ſont délivrés, lorſqu'il (1) leur ſurvient une abondance d'urine épaiſſe & blanche; ſi le ſang coule en même tems par les narines, le pronoſtic eſt encore plus ſûr.

Les urines de Clazomene furent long-tems ténues; les parotides s'enflerent le dix-ſeptieme jour, & reſterent dix ou douze jours dans cet état, ſans ſuppurer; le trente-unieme, les urines furent épaiſſes; les parotides diſparurent; il n'eut point d'écoulement de ſang par le nez; mais le flux dyſſenterique, qui lui ſurvint, y ayant ſuppléé, il fut jugé définitivement le quarantieme jour.

Les évacuations menſtruelles (2) qui coulent convenablement, & qui viennent à propos, guériſſent les fievres ardentes.

La fille d'Abdere, qui demeuroit dans la Voie Sacrée, eut, pour la premiere fois, ſes regles dans les commencemens d'une fievre ardente, & fut radicalement guérie le vingt-ſeptieme jour.

Le coït augmente (3) ſinguliérement les maladies naiſſantes.

---

(1) Aphor. 74, ſect. 4.
(2) Liv. des criſes, p. 382, n. 23.
(3) Malad. Popul. liv. 5, ſect. 5, text. 26.

L'adoleſcent

L'adolescent de Mélibée, après des débauches de femmes, contracta une maladie inflammatoire, à la suite de laquelle il mourut dans un délire furieux.

L'abus des femmes, outre les fortes maladies inflammatoires, auxquelles il donne lieu, affoiblit les fonctions de l'estomac, de la poitrine & du cerveau; dégrade l'entendement, la mémoire & le jugement; conduit à une espece d'imbécillité, diminue la population, altere le tempérament des hommes, les énerve, les *stérilise*; conduit à des consomptions dorsales, aux phthisies pulmonaires, aux obstructions de toutes especes, aux crispations de nerfs, aux rhumatismes, au reflux de l'humeur arthritique dans les viscères; en un mot, rend la jeunesse vieille & décrepite à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, sans compter le vice vérolique qui transmet son poison de génération en génération, & qui augmente dans la societé la somme des calamités humaines. Le même abus des hommes chez les femmes les énerve, leur affoiblit la matrice, leur attire des fleurs blanches, les rend stériles, &c.; ce n'est pas que celles qui ne sortent point des limites de la modération, ou même qui gardent la plus exacte continence, n'y soient aussi sujettes, l'expérience ne le confirme malheureusement que trop; mais ces sortes d'accidens surviennent bien plus rarement à celles-ci qu'aux autres, & il faut alors une disposition particuliere de tempérament & des causes souvent imprévues, & par cette raison inévitables.

Il y a un autre abus qui se glisse, plus souvent qu'on ne pense, dans les societés des petites filles, avant qu'elles aient atteint l'âge de puberté, lorsque les parens ou les gouvernantes

n'y ont pas assez l'œil ; c'est d'agacer un organe que l'âge n'a pu encore affermir assez pour résister à l'irritation ; aussi la plupart de celles qui ont le malheur d'en contracter l'habitude, dépérissent à vue d'œil, tombent dans la consomption & périssent ; celles qui ont un peu plus de force pour échapper à ce danger pressant, s'affoiblissent toujours le tempérament, & courent risque de finir leurs jours dans des souffrances de toute espece.

Les Asiatiques, ensuite les Grecs & les Romains, qui s'apperçurent de tous ces désordres, eurent recours à bien des moyens pour empêcher que les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, qu'on envoyoit aux écoles publiques, ne se corrompissent par la masturbation ou autrement. Celui qui me paroît le plus efficace, le plus sûr & le moins susceptible d'inconvénient, est à mon avis l'infibulation, dont on devroit bien aujourd'hui faire revivre l'usage en faveur de l'humanité, du bien de l'état & des familles.

La cœcité est quelquefois (1) critique dans les fievres.

La vue de Clazomene s'obscurcit vers le quarantieme jour de sa fievre ; il fut jugé & resta dans cet état.

Ceux qui, dans les maladies aiguës, deviennent louches par (2) le reflux de l'humeur des lombes, sont en grand danger.

La femme d'Œcéta ressentit, le premier jour

(1) Liv. des crises p. 383, n. 131.

(2) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 88 ; & Coac. sect. 2, p. 427, n. 107.

de sa maladie, une douleur aux lombes. Dès le troisieme jour, il n'en fut plus question; cette humeur reflua; la douleur disparut; le lendemain, elle délira & devint louche de l'œil droit. Le septieme, elle mourut frénétique.

Lorsque dans les maladies aiguës, les malades rendent les choses bientôt après, & telles qu'ils les ont prises, ils sont mortellement attaqués.

La femme de Déalcès, le dix-septieme jour de sa maladie, rendoit la boisson aussi-tôt après l'avoir prise & sans être changée; le vingtieme, elle mourut.

Quand l'intérieur de la gorge est, dans les maladies aiguës, rouge (1), douloureux, écorché par la distillation d'une humeur âcre, ténue, si cela est accompagné de quelques-autres mauvais signes, les malades sont en grand danger.

La fille d'Euryanax, ayant été ainsi pendant sa maladie, décéda le dix-septieme jour.

La fille d'Epicrate, qui fut dans le même cas, se tira d'affaire le quarantieme jour, parce qu'elle rendit le onzieme, le quinzieme & le vingt-septieme, des urines d'une bonne couleur, avec un sédiment louable.

Dans les maladies aiguës (2), se remuer, se tourner, & se lever avec aisance, est un très-bon signe; le contraire indique une

(1) Coac. sect. 2, p. 425, n. 30; & liv. des Prénot. p. 402, n. 342.

(2) Liv. des Prénot sect. 2, n. 26.

maladie mortelle, ou dangereuſe & longue.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès étoit accablé, & ſe levoit très-difficilement; il n'en mourut pas; mais ſa maladie fut longue; il fut ſeulement jugé le quarantieme jour, à la faveur de ſon tempérament, qui étoit robuſte, & après avoir couru bien des dangers.

Le délire, la frayeur & le (1) découragement, ſont bien dangereux dans les maladies aiguës.

La fille d'Eurianax & la femme d'Œcéta, qui furent dans ce cas, périrent.

L'alternative de la diarrhée & de la (2) conſtipation, annonce que la maladie ſera longue & dangereuſe.

Le fils de Parion, de Thaſe, éprouva cette viciſſitude, & mourut le cent-vingtieme.

L'inſomnie, le mal de (3) tête, la ſéchereſſe de la langue, & la ſurdité, annoncent le délire.

Clazomène, ayant eu tous ces ſymptômes dans les premiers jours de ſa maladie, extravagua pendant la nuit du quatre.

Lorſqu'il y a douleur bien aiguë dans le côté, difficulté de reſpirer, & toux ſeche, il faut (4) ouvrir la veine, & en

---

(1) Malad. Popul. liv. 1, p. 301, n. 169.

(2) Coac. ſect. 3, n. 352.

(3) Coac. ſect. 1, n. 254; & Prorrh. liv. 1, n. 54, & n. 295.

(4) Régime des maladies aiguës, ſect. 2, n. 15, & ſect. 4, n. 244.

laisser couler le sang jusqu'au changement de couleur, sans craindre d'en tirer jusqu'à la défaillance, ayant néanmoins égard aux forces, à l'âge & à la saison.

On fit, avec le plus grand succès, une copieuse saignée du bras à Anaxion, le huitieme jour d'une pleurésie, qui fut très-seche jusqu'au onzieme.

Nous ferons remarquer ici que les anciens examinoient attentivement le sang pendant qu'il sortoit de la veine; lorsqu'il paroissoit noir, ou semblable à de la poix noire fondue, ils le laissoient couler jusqu'à ce qu'il parût rouge; c'est le sens dans lequel plusieurs commentateurs prétendent qu'on doit entendre ce texte, & non pas quand le sang est figé dans les paletes; mais je serois plus disposé à croire que, par le changement de couleur, Hippocrate a voulu dire, jusqu'à ce que le malade pâlisse, cela est du moins conforme à ce qui s'observe journellement dans la pratique, & à ce que notre auteur dit vers la fin du texte que nous venons de citer.

Quand on donne du lait (1) à ceux qui ont la fievre, on commet une grande faute: mais elle est bien plus considérable lorsqu'ils ont avec cela les hypocondres élevés.

Apollonius d'Abdere, ayant la fievre, & les hypocondres élevés & douloureux, mangea du lait, & mourut le trente-quatrieme jour de sa maladie.

La peau tendue, seche & aride, est un bien (2) mauvais signe.

(1) Liv. des Prén. n. 178; & Coac. sect. 3, n. 274.
(2) Liv. des Prénot. n. 30.

La femme de Déalcès, qui mourut à Thaſe, le vingt-unieme jour, avoit la peau aride & tendue.

L'adoleſcent de Mélibée ayant eu la peau ſeche, aride, mourut le vingt-quatrieme jour dans la frénéſie.

Ceux qui (1), étant bien affoiblis ou affaiſſés par la maladie, ont perdu la faculté de voir & d'entendre, ſont proche de la mort.

La femme de Déalcès perdit le ſentiment le dix-ſeptieme jour de ſa maladie, & mourut trois jours après.

Il y a des délires frénétiques (2), & des eſpeces de fievre qui ſont de nature à être jugées par des toux ſuivies d'expectorations.

Quand cette métaſtaſe arrive de bonne heure, ou avant que les forces de la nature ſoient épuiſées, ſi l'expectoration eſt aiſée, abondante & louable, c'eſt-à-dire, blanche & épaiſſe, & s'il y a d'ailleurs pluſieurs autres bons ſignes, les malades ſont ſûrs de guérir; mais ſi les forces ſont bien diminuées, ſi la toux eſt ſeche & fatigante, ſi l'expectoration eſt trop modique, ou d'une mauvaiſe qualité, & s'il y a quelques autres mauvais ſignes, les malades périſſent; lorſqu'enfin les crachats ne ſont ni abondans ni complettement louables, & qu'il y a encore un peu de crudité dans les urines, avec quelques

(1) Coac. ſect. 1, n. 92.

(2) Des maladies, liv. 3, n. 100: *ibid.* liv. 2, ſect. 3, n. 216; liv. des affect. ſect. 1, n. 91; & régim. des malad. aiguës, ſect. 4, n. 1.

autres bons signes, on peut, lors du jugement, prédire une rechûte, ou un abcès purulent ou des douleurs dans une partie non-noble, &c.

Pythion, qui avoit une fievre aiguë, délira dès le premier jour de sa maladie; le sixieme il expectora des matieres variées, rougeâtres; le dixieme, il sua; les crachats étoient un peu cuits; il fut jugé: mais comme les urines étoient encore un peu ténues vers la crise, il se forma, le quarantieme jour, un abcès strangurieux vers le fondement, qui rendit quelques matieres purulentes, après quoi il fut seulement guéri.

La femme qui demeuroit à Thase, proche la fontaine froide, étant attaquée d'une fievre aiguë, rendit, pendant tout le tems de sa maladie, des urines noires, ténues & aqueuses; elle étoit tourmentée de veilles, de délire & d'assoupissement; elle avoit l'esprit inquiet, abattu & mélancolique, une aversion constante pour les alimens; il lui survint, le quarantieme jour de cet état, une toux continuelle, avec des expectorations humides, crues; le soixantieme, cette toux cessa sans aucun signe, c'est-à-dire, sans qu'il parût de coction dans les crachats, & sans qu'il se formât d'abcès ailleurs; le soixantieme elle mourut.

Les défauts de crise (1) & les jugemens incomplets, dans les jours décrétoires, ne sont pas toujours mortels: mais ils signifient toujours que la maladie sera longue.

La femme d'Epicrate, qui fut définitivement jugée & guérie de sa fievre le quatre-vingtieme jour, n'eut point de crise les quatrieme, quator-

(1) Coac. sect. 1, n. 94.

zieme, vingtieme & vingt-septieme jours de sa maladie.

Anaxion eut une crise incomplette le vingtieme jour de sa pleurésie, & guérit seulement le trente-quatrieme.

Les abcès (1) qui ne terminent pas la maladie, dans les premiers jugemens, signifient toujours de la longueur.

Clazomene eut, le dix-septieme jour, des parotides qui ne terminerent point la maladie; il fut seulement jugé le quarantieme.

ARTICLE II.

Prédictions particulieres, tirées de chaque signe & symptôme, rangées par ordre alphabétique.

Accouchemens, Lochies, Regles des femmes.

LES jours où les femmes en couche sont jugées (2), soit pour la vie, ou pour la mort, sont préciſément les mêmes que ceux des maladies aiguës; savoir, le quatrieme, le septieme, le quatorzieme & le vingtieme.

La suppression des lochies annonce un état plein de difficultés & de dangers (3); mais quand le frisson survient, c'est un

(1) Aphor. 51, sect. 4.

(2) Liv. des Prénot. n. 325.

(3) Coac. sect. 3, p. 433, n. 152.

signe bien plus pernicieux, sur-tout lorsqu'il y a douleur à l'hypocondre.

La femme de Philinus de Thase, étant dans le cas, ses purgations s'arrêterent ; elle eut un frisson, des douleurs à l'hypocondre droit, & mourut le vingt-unieme jour de sa maladie.

Les maladies aiguës sont (1) mortelles aux femmes enceintes.

La femme qui demeuroit chez Pantimedes, étant enceinte, fut attaquée d'une fievre aiguë, fit une fausse-couche, & mourut le septieme jour.

La femme d'Œcéta, enceinte de cinq mois, mourut aussi le septieme jour d'une fievre aiguë.

La femme de Thase, qui demeuroit auprès de la fontaine froide, subit le même sort.

La femme enceinte de trois mois, qui demeuroit sur le rivage, ne s'en tira qu'avec bien de la peine, & un reliquat qu'elle garda après la crise.

Les purgations qui s'arrêtent (2) chez les femmes nouvellement accouchées, annoncent une mort prochaine, si l'humeur se fixe au cerveau, ou à la poitrine.

La femme de Cyzique ayant eu des lochies trop modiques, fut saisie d'une fievre aiguë ; l'humeur prit son cours vers la tête ; le délire survint pendant la nuit du sixieme jour ; vers le onzieme elle devint furieuse ; elle eut des convulsions le quatorzieme jour, & mourut le dix-septieme.

Les frissons (3) qui viennent après les fausses-couches, sont pernicieux.

---

(1) Apho. 30, sect. 5.
(2) Hippocr. malad. des femmes, liv. 1, n. 69.
(3) Coac. sect. 3, p. 433, n. 153.

Une des suivantes de Pantimedes ayant fait une fausse-couche, ressentit des frissons, & mourut le septieme jour.

La diarrhée (1) est pernicieuse aux femmes nouvellement accouchées, soit qu'elles aient accouché à terme, ou autrement.

La femme qui demeuroit chez Pantimedes, ayant accouché avant le terme, eut, pendant toute sa maladie, un flux de ventre d'humeurs ténues, crues, abondantes, & mourut.

Les femmes (2) qui ont de grand frissons avant leur accouchement, & qui ensuite accouchent aisément, ont des suites difficiles & dangereuses.

La femme d'Epicrate, qui demeuroit chez Archigete, ayant été dans le cas, essuya une très-longue maladie aiguë, de laquelle elle eut mille peines à se tirer.

ARTICLE III.

Agitation.

QUAND les malades s'agitent beaucoup, dans les maladies aiguës, ils sont en grand danger.

Silénus eut de grandes agitations le sixieme jour de sa maladie, & mourut le onzieme.

La femme qui demeuroit sur la place des Menteurs, fut très-agitée le septieme jour, & mourut le quatorzieme.

(1) *Ibid.* n. 154.
(2) *Ibid.* n. 167 & 188.

ARTICLE IV.

Convulsions, hocquet.

LES douleurs (1) de tête bien aiguës, occasionnent très-souvent des convulsions.

La femme de Philinus fut attaquée de convulsions le huit, le neuf & le onze de sa maladie, après avoir auparavant éprouvé de grandes douleurs de tête.

Les agitations continuelles (2), & les sommeils turbulens, sont ordinairement suivis de convulsions.

Erasinus, qui mourut le onzieme jour dans les convulsions, avoit eu des agitations, des insomnies, des nuits turbulentes & laborieuses.

Les douleurs du cou (3) annoncent souvent des convulsions dans les fievres aiguës. *Il n'en est point de même si la fievre n'est point aiguë, & si ces douleurs ne sont occasionnées que par une humeur de fluxion.*

Le frénétique, qui mourut le quatrieme jour de sa maladie, sentit d'abord une pesanteur douloureuse au cou, & tomba le lendemain dans les convulsions.

Les veilles excessives dans les maladies aiguës (1), procurent le délire ou les con-

(1) Coac. sect. 1, p. 423, n. 252.
(2) Coac. sect. 1, p. 421, n. 105.
(3) Coac. sect. 2, n. 22.
(4) Aphor. 18, sect. 7, liv. des Prénot. n. 369.

vulsions, principalement aux femmes & aux enfans.

Le délire & les convulsions, qui survinrent à la femme de Philinus, avoient été précédés d'insomnies & de douleurs très-aiguës à la tête.

Les convulsions (1) qui viennent de la matrice, se terminent facilement.

La femme Morose de Thase, qui logeoit auprès des fils de Pilade, en est un exemple.

Les convulsions qui surviennent dans les maladies aiguës (2), sont toujours dangereuses : mais elles le sont moins au commencement, que vers l'apogée.

La femme de Philinus, qui mourut le vingtieme jour de sa maladie, avoit eu des convulsions le huit, le neuf & le onze.

Erasinus, qui mourut le cinquieme jour à l'entrée de la nuit, eut quelque tems auparavant beaucoup de convulsions qui continuerent jusqu'à la fin.

La femme de Droméades eut, le sixieme jour, des convulsions qui commencerent par la tête, & mourut peu de tems après.

Philiste de Thase, qui mourut le cinquieme jour, avoit eu des convulsions le quatrieme.

La femme triste de Thase, s'est tirée d'affaire, parce que les convulsions la prirent dans la matinée du premier jour ; qu'elles finirent peu de tems après, & que ses regles coulerent copieusement vers la crise.

---

(1) Coac. sect. 2, n. 165 ; Prorrh. liv. 1, n. 188.

(2) Coac. sect. 2, n. 1.

Les idées tristes (1) & effrayantes dans les maladies aiguës, annoncent un grand danger, & conduisent ordinairement aux convulsions.

Erasinus fut agité, le quatrieme jour, d'idées effrayantes & funestes; il mourut dans les convulsions.

La femme de Thase, qui logeoit proche les fils de Pylade, ayant eu, le premier jour de sa maladie, des frayeurs, de la tristesse, & du découragement, tomba le lendemain dans les convulsions; elle se tira d'affaire à cause de l'apparition de ses regles qui coulerent abondamment vers le jugement, & qui firent cesser les convulsions.

Lorsque la convulsion de la mâchoire inférieure (qu'Hippocrate appelle quelques fois *dentium stridor*), survient dans les fievres continues (2), c'est un très-mauvais signe qui annonce le délire prochain, & fort souvent la mort: ce symptôme est absolument mortel, quand il se trouve joint au délire.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide, eut, le soixantieme jour de sa fievre, une convulsion à la mâchoire; le délire parut bientôt après; elle mourut le quatre-vingtieme.

Prosper Alpin, & cent autres praticiens, ont confirmé, par leurs propres expériences, le jugement d'Hippocrate à cet égard.

La tête pesante (3) & douloureuse avec

(1) Coac. sect. 1, n. 105; & Aphor. 53, sect. 6.
(2) Liv. des Prénot.
(3) Coac. sect. 1, p. 423, n. 252.

assoupissement, fait craindre les convulsions.

La femme de Droméades fut, le quatrieme jour de sa maladie, assoupie avec douleur & pesanteur à la tête; le sixieme elle mourut dans des convulsions qui commencerent par la tête.

Philiste de Thase eut, le premier jour, un assoupissement & une douleur de tête; les convulsions parurent le quatrieme, & il expira le lendemain.

Quand le délire (1) se trouve joint à l'assoupissement, c'est souvent une marque de convulsions prochaines.

La femme de Droméades tomba, le cinquieme jour, dans le délire & dans un grand assoupissement; le lendemain elle expira dans les convulsions.

L'assoupissement joint à l'insomnie, avec des (2) urines noires & aqueuses, font appréhender le délire & les convulsions.

La femme de Thase, qui demeuroit proche la

---

(1) Coac. sect. 1, n. 110.

(2) Liv. des Prénot. n. 176; & Coac. sect. 1, n. 174.

Il ne faut pas confondre cet assoupissement avec le sommeil comateux ou léthargique; c'est plutôt une prostration, un abattement des forces animales, qui semble assimiler les malades à des statues inertes qui ont les yeux fermés, mais qui, malgré cela, entendent le bruit & tout ce qu'on dit près d'eux; c'est enfin une espece de *coma-vigil*, qui dégénere souvent en léthargie ou en frénésie funeste.

fontaine froide, éprouva tous ces symptômes avant de mourir.

Les convulsions (1) cedent pour l'ordinaire au sommeil tranquille.

Chærion, ayant eu des convulsions le troisieme jour de sa maladie, dormit le lendemain tranquillement; & depuis on n'entendit plus parler de ses convulsions.

Les délires (2) qui sont fort grands, ainsi que ceux où l'on remarque quelques traits de férocité, finissent presque toujours par les convulsions.

La femme de Philinus délira beaucoup le sixieme jour de sa maladie, & tomba le lendemain dans des convulsions.

Erasinus, après un délire furieux, mourut dans les convulsions.

La femme de Droméades délira grandement le cinquieme jour, & expira le lendemain dans les convulsions.

La femme qui demeuroit sur le rivage, eut le troisieme jour, un délire complet, auquel les convulsions succéderent.

Le frénétique tomba dans les convulsions le lendemain d'un délire féroce, & mourut le quatre.

La femme de Cyzique devint furieuse le onzieme jour; les convulsions survinrent le quatorzieme; elle expira dans cette journée.

Quand le hocquet paroît dans les (3)

(1) Coac. sect. 3, n. 176.

(2) Coac. sect. 1, n. 221.

(3) Coac. sect. 1, n. 59.

fievres laborieuſes, c'eſt un ſigne bien pernicieux.

La femme de la place des Menteurs, qui avoit une fievre fort laborieuſe, eut beaucoup de hocquet le douzieme jour, & mourut le quatorzieme.

ARTICLE V.

Déjection, diarrhée.

LES déjections abondantes (1) abattent les forces, occaſionnent des défaillances, & ſouvent la mort.

Hermocrate, qui mourut le vingt-ſeptieme jour de ſa maladie, alla le vingt-quatrieme précédent conſidérablement à la garde-robe.

Criton de Thaſe, rendit, par les ſelles, une abondante quantité d'humeurs pures, bilieuſes, & mourut peu de tems après.

Les déjections les plus mortelles (2) ſont les noires, les graſſes & les vertes, ſoit qu'elles paroiſſent tout à la fois ou ſéparément.

Apollonius d'Abdere, qui mourut le trente-quatrieme jour, rendoit alternativement par les ſelles, des matieres noires, vertes, crues, mordicantes & laiteuſes.

Il arrive cependant quelquefois, quoique bien rarement, que de ſemblables déjections deviennent critiques & ſalutaires; c'eſt lorſqu'il y a eu

(1) Coac. ſect. n. 223, 331 & 332; *ibid.* n. 352 & 385.
(2) Liv. des Prénot. p. 399, n. 152; & Coac. ſect. 3, p. 436, n. 384.

auparavant

auparavant des rudimens de coction dans les urines, & que lors du jugement elles contiennent un sédiment blanc & léger, comme on l'a vu dans Mélidie, dont les urines furent jusqu'à la fin d'une bonne couleur : le septieme jour ses déjections furent ténues, bilieuses, mordicantes & noires ; il y eut enfin dans les urines un dépôt blanc, égal & léger : le onzieme jour, elle fut parfaitement jugée.

Toutes les déjections liquides & copieuses, qui commencent avec les maladies aigues, & qui perseverent, sont pernicieuses & mortelles.

La femme qui demeuroit chez Pantimedes, ayant été dans le cas, mourut le septieme jour.

L'adolescent, qui demeuroit sur la place des Menteurs, mourut aussi le septieme, après de semblables déjections.

Les déjections bilieuses (1) & hautes en couleur, annoncent un fâcheux avenir, principalement quand elles paroissent telles dans un jour décrétoire.

La femme de Philinus à Thase, qui mourut le vingt, avoit des déjections de cette espece, le septieme jour précédent.

Toutes les déjections bilieuses (2) & mousseuses, sont très-suspectes dans les maladies aiguës, sur-tout à ceux qui ont des douleurs aux reins.

---

(1) Coac. sect. 3, n. 336.

(2) Prorrh. liv. 1, n. 71, & Coac. sect. 3, n. 223, 230 & 232.

Silénus, qui mourut le onzieme jour, après avoir eu tous ces symptômes, en est un exemple.

Les déjections bilieuses & grasses (1), sont mortelles.

Parion de Thase, qui mourut le cent-vingtieme jour, en avoit rendu de cette sorte.

Tout flux de ventre rougeâtre (2), est bien mauvais dans toutes les maladies aiguës: mais il est pernicieux quand il y a insomnie & assoupissement, avec des douleurs aux lombes & à la tête.

La femme d'Œcéta, qui mourut le septieme jour, avoit éprouvé tous ces symptômes.

Les déjections (3) grises, ou blanches dans les maladies aiguës & bilieuses, sont mortelles, sur-tout lorsqu'il y a frénésie, délire, ou affection au foie.

Apollonius d'Abdere eut, dans le commencement de sa maladie, l'hypocondre droit élevé avec douleur; quelques jours après, les déjections étoient blanches, & ressembloient à du lait: il mourut dans la frénésie le trente-quatrieme jour de sa maladie.

Toutes les déjections liquides (4) & aqueuses qui surviennent aux malades assoupis, engourdis, sont très-mauvaises, principalement quand les malades n'ont pas soif.

---

(1) Coac. sect. 3, n. 384.
(2) Coac. sect. 1, n. 265; & Prorrh. liv. 1, n. 4.
(3) Prorrh. liv. 1, n. 71, & p. 440, n. 18.
(4) Coac. sect. 3, n. 346 & 343.

Hermocrates étoit fort assoupi le vingtieme jour de sa maladie ; il étoit sans soif, quoique sa langue fût aride ; il alla considérablement à la garde-robe ; les matieres étoient ténues & liquides : il mourut le vingt-septieme jour.

Le fils de Parion à Thase, qui se trouva dans le même cas, mourut aussi.

La femme de Thase, qui demeuroit proche la fontaine froide, ayant ces symptômes, subit le même sort.

Quand les déjections soulagent les malades (1), & qu'ils les supportent avec aisance, c'est un bon signe.

Les déjections de Clazomene furent copieuses & ténues depuis le commencement de sa maladie, jusqu'au quatorzieme jour ; mais ce malade les supportoit avec aisance ; il en fut soulagé : le quarantieme jour, il guérit, à un reliquat près.

Les déjections (2) fréquentes, modiques, ténues, de bile pure, dyssentériques, ou mordicantes, sont bien suspectes dans les maladies aiguës ; mais elles le sont encore plus lorsqu'il y a avec cela tendance à la phtisie.

La fille d'Eurianax, qui avoit une disposition naturelle à la phtisie, eut, le douzieme jour, des déjections fréquentes, modiques & douloureuses, d'humeurs ténues, bilieuses, & mourut quelques jours après.

Il y a cependant certaines constitutions où les maladies sont de nature à être jugées par la lysi-

(1) Aphor. 23, sect. 1 ; & liv. des Prénot. n. 215.
(2) Epid. liv. 1, sect. 1 ; & liv. des Prénot.

ſenterie ; on connoît qu'elle eſt décrétoire, quand les malades la ſupportent ſans beaucoup de peines, & qu'elle n'eſt pas d'une longue durée ; par la ceſſation ou diminution conſidérable de la fievre & des autres ſymptômes précédens ; lorſque les déjections ne ſont pas bien fréquentes, que les forces du malade ſe ſoutiennent, ſurtout ſi les humeurs ont été crues fort long-tems, & ſi la coction n'a pas été complétement bonne ; mais les malades qui ſont jugés dans cette circonſtance, courent riſque d'avoir, après la criſe, quelques reliquats.

Les urines de Clazomene étoient ténues le dix-ſeptieme jour de ſa maladie ; il eut, le trente-unieme, une diarrhée abondante, aqueuſe, & dyſſentérique, avec des urines épaiſſes qui ne dépoſoient point ; il fut jugé le quarantieme jour ; mais ſa vue qui, quelques jours avant la criſe, étoit devenue obſcure, reſta dans cet état après le jugement.

ARTICLE VI.

Délire & frénéſie.

L'AGITATION (1), les veilles, & la reſpiration rare & grande, pronoſtiquent le délire, & quelquefois les convulſions.

La femme de Droméades, qui fut dans le cas, mourut le ſixieme jour dans le délire & dans les convulſions.

Ceux qui, au commencement des ma-

(1) Coac. ſect. 2, n. 2 ; & liv. des Prénot. n. 136.

ladies aiguës (1), ont une espece d'assoupissement, ou d'engourdissement général des organes soumis aux mouvemens volontaires, accompagnés de veilles & de douleurs aux lombes, deviennent souvent frénétiques.

La femme d'Œcéta eut tous ces symptômes dès les premiers jours de sa maladie, & mourut le septieme dans la frénésie.

Les frénétiques (2) boivent peu.

La femme de Déalcès, qui mourut frénétique le vingtieme jour de sa maladie, buvoit très-peu, encore falloit-il l'en faire souvenir & la presser.

Les malades qui, dans le (3) délire, s'occupent à palper leurs couvertures, les murailles, ou qui grattent avec leurs mains, ou qui amassent des flocons, sont frénétiques & attaqués mortellement.

La femme de Déalcès éprouva tous ces symptômes avant de mourir.

Ceux qui, pendant la fievre, ont une sueur froide aux parties supérieures (4), & qui, outre cela, sont encore agités de frayeur, de tristesse, de découragement,

(1) Coac. sect. 1, n. 263; & Prorrh. liv. 1, n. 1.
Nous avons fait voir ailleurs que ce symptôme est une espece de *catoche*, ou de coma-vigil, pendant lequel on conserve un sentiment incomplet, avec un empechement absolu de mouvoir aucun organe dépendant de la volonté.
(2) Prorrh. liv. 1; & Coac. sect. 1, p. 421, n. 123.
(3) Coac. sect. 1, n. 96 & 355.
(4) Coac. sect. 1, n. 81.

ſont pernicieuſement attaqués, & courent grand riſque de mourir dans la frénéſie.

La femme d'Œcéta s'étant trouvé dans le cas, le quatrieme jour de ſa maladie, mourut le ſeptieme dans la frénéſie.

Le grand délire (1) avec ſilence, chez les malades qui n'ont pas perdu la parole, eſt un ſigne mortel.

La fille d'Eurianax garda un ſilence obſtiné pendant toute ſa maladie, & périt le dix-ſeptieme jour, après beaucoup de délire.

La femme de Cyzique, qui étoit taciturne, mourut le dix-ſeptieme jour, après un délire furieux.

La femme de Déalcès de Thaſe, qui mourut le vingtieme jour dans la frénéſie, avoit été taciturne pendant une bonne partie de ſa maladie.

Lorſque dans les fievres continues, il y a délire & embarras dans les organes (2) de la reſpiration, c'eſt un ſigne mortel.

Philiſcus, qui mourut le ſixieme jour de ſa maladie, avoit perpétuellement la reſpiration entrecoupée, rare & grande, & déliroit complétement le troiſieme jour.

Silénus eut, depuis le commencement juſqu'à la fin, une reſpiration rare & grande; il commença à délirer dès le ſecond jour, & mourut le onzieme.

Pythion de Thaſe eut la reſpiration courte le deuxieme jour de ſa maladie, pendant un tems conſidérable; il déraiſonna le ſeptieme jour; il

(1) Coac. ſect. 1, n. 81.
(2) Aphor. 50, ſect. 4.

avoit le huitieme la respiration fort petite & courte ; le délire continuoit, il mourut le dixieme.

La femme de Déalcès de Thase, qui mourut le vingtieme jour dans la frénésie, avoit eu, pendant sa maladie, la respiration rare & grande, avec beaucoup de délire.

L'adolescent de Mélibée avoit, par intervalle, la respiration rare & grande ; le délire survint ; il mourut le vingt-quatrieme jour dans la frénésie.

Anaxion avoit un grand point de côté, auquel survint le délire ; mais à cause de la couleur louable des urines, qui persévéra pendant tout le cours de la maladie, il se tira d'affaire à la longue.

Les mélancoliques, auxquels il survient des frayeurs & de la tristesse, avec peu ou point de fievre, & qui tombent ensuite dans un délire furieux (1), guérissent par de bons accès de fievre, suivis de sueurs & de sommeil tranquille.

La femme Morose de Thase, qui logeoit près les fils de Pylade, eut, le premier jour de sa maladie, beaucoup de crainte & de tristesse ; elle avoit peu de fievre ; le lendemain la fievre fut plus forte : le surlendemain elle déliroit beaucoup, & ne pouvoit plus se contenir ; il lui survint, pendant la nuit, une sueur copieuse, chaude & universelle ; elle dormit tranquillement ; toute sa connoissance revint ; elle fut parfaitement jugée & délivrée de sa maladie.

Quand (2) la fievre redouble le second

(1) Coac. sect. 3.
(2) Coac. sect. 1, n. 100.

jour, ſi le troiſieme étant plus doux, les malades ſont bien tourmentés le quatrieme, ils ſont attaqués très-dangereuſement, & les paroxiſmes de cette eſpece ſont ordinairement accompagnés ou ſuivis de frénéſie.

Philiſcus & Eraſinus, qui étoient dans ce cas, moururent le ſixieme jour dans la frénéſie.

ARTICLE VII.

Dégoût.

L'AVERSION conſtante pour (1) les alimens, eſt un ſigne mortel.

La femme de Droméades qui ſe trouva dans le cas, mourut le ſixieme jour.

Le dégoût perſévéra pendant la maladie d'Hermocrates; & malgré toutes les tentatives que la nature fit dans différens jours décrétoires, il périt le vingt-ſept.

La fille d'Eurianax eut auſſi, pendant ſa maladie, une averſion conſtante pour toute ſorte d'alimens, & mourut.

ARTICLE VIII.

Douleurs du cou.

LES douleurs du cou, ſont dangereuſes (2) dans toutes ſortes de fievres, principale-

(1) Malad. Popul. liv. 1, ſect. 2, n. 65, & liv. 3, ſect. 3, n. 80.

(2) Coac. ſect. 2, n. 26.

ment dans celles où l'on craint que le délire ne survienne.

Le Frénétique, qui mourut le cinqueme jour, en est un exemple.

Silénus, qui expira le onzieme, se plaignit le premier jour, d'une tension douloureuse au cou, & commença à délirer dès le second jour.

La femme de Cyzique fut aussi dans le cas, & mourut le dix-septieme jour de sa maladie.

La femme d'Epicrate & Mélidie s'en sont tirées; la premiere, a la faveur de sa bonne constitution, & la seconde, parce que ses urines furent constamment d'une bonne couleur.

ARTICLE IX.

Douleurs des lombes.

LA douleur des lombes (1), ou des reins, rend les maladies très-graves.

Silénus, qui mourut le onzieme jour, se plaignit d'abord d'une douleur aux reins.

La femme de Philinus de Thase, ressentit des douleurs aux lombes, dans le commencement de sa maladie, & mourut le vingt.

La femme qui demeuroit sur le rivage, n'en mourut pas; mais elle fut très-mal, & il lui resta, après le jugement, un reliquat de douleur.

Quand la douleur des lombes reflue à la tête, & que l'humeur en passant affecte les nerfs cervicaux qui se distribuent aux bras

(1) Coac. sect. 2, n. 58.

(1), de maniere qu'il en réſulte un engourdiſſement paralytique aux mains, s'il y a en même-tems douleur à l'orifice de l'eſtomac, & tintement d'oreille, il ſurvient une abondante hémorrhagie, ou une diarrhée, & preſque toujours du délire.

La femme qui demeuroit ſur le rivage en eſt la preuve ; elle eut d'abord une douleur aux lombes ; le troiſieme jour, l'humeur reflua à la tête ; elle perdit preſqu'auſſi-tôt la parole ; la main droite fut perclue ; elle délira complétement, & fut tourmentée par des déjections fréquentes de bile pure, qui ne ſortoit qu'en petite quantité.

Lorſque les douleurs des lombes (2), ou des parties inférieures ſe diſſipent ſans raiſon légitime, & qu'elles ſe portent vers le diaphragme, c'eſt un ſigne des plus funeſtes.

Silénus, après des douleurs aux reins, eut les hypocondres tendus, ſans dûreté extérieure ; & le délire augmentant par degrés, il devint frénétique & mourut le onzieme jour.

Les douleurs des lombes (3), dans la fievre, rendent le ventre humide, c'eſt-à-dire, occaſionnent des déjections liquides.

La femme enceinte de trois mois, eut une diarrhée bilieuſe, précédée de douleurs aux lombes.

---

(1) Coac. ſect. 2, n. 98.
(2) Liv. des Prénot. n. 289.
(3) Coac. ſect. 1, n. 23.

Silénus, après s'être plaint de douleurs aux reins, eut un flux de ventre d'humeurs ténues, bilieuses & écumeuses.

Lorsque la douleur des reins (1) remonte à la tête & au cou, on doit craindre le délire, la convulsion, & même quelque affection paralytique.

La femme qui demeuroit sur le rivage, enceinte depuis trois mois, en est un exemple.

On connoît qu'une douleur quelconque quitte son siege pour se porter ailleurs, quand elle cesse, qu'elle diminue considérablement tout-à-coup sans signe de coction, & qu'un instant après les malades se plaignent de douleurs dans d'autres parties.

ARTICLE X.

Douleurs des parties non-nobles.

QUAND il survient (2) des douleurs considérables aux cuisses, dans les maladies aiguës, pendant que les humeurs sont dans un état de crudité, c'est un signe de malignité & de délire prochain, soit qu'il y ait suspension dans les urines ou non.

L'homme qui tomba malade après avoir soupé & bu largement, rendit, le cinquieme & le sixieme jour, des urines huileuses; il vomit le

---

(1) Coac. sect. 2, n. 105.

(2) Coac. sect. 1, n. 41.

ſeptieme une petite quantité d'humeurs noires ; il reſſentit, le dixieme jour, de grandes douleurs aux cuiſſes ; il tomba dans le delire, & mourut le lendemain.

Phalacrus de Lariſſe ayant tout-à-coup reſſenti une vive douleur à la cuiſſe droite, tomba le ſecond jour dans le délire, & rendit une quantité d'urines qui n'étoient pas bonnes : le lendemain vers le midi, il mourut.

Lorſqu'une forte douleur (1) commence avec la fievre, & qu'elle occupe un petit organe, tel qu'un doigt, un orteil, &c., il faut s'en méfier, par la raiſon que ces parties ne peuvent contenir une quantité ſuffiſante d'humeurs morbifiques.

Criton de Thaſe fut, en marchant, attaqué tout-à-coup d'une vive douleur à l'orteil, avec fievre aiguë, & mourut le lendemain dans un délire furieux.

La niece de Témanus étant ſaiſie d'une violente (2) maladie, l'humeur ſe porta dans un doigt, & s'y fixa : mais comme cet organe étoit trop petit pour contenir toute la matiere morbifique, cette humeur reflua, & lui donna la mort.

S'il ſurvient pendant les maladies aiguës des douleurs dans (3) les parties non-nobles, éloignées des viſceres, & qu'elles y reſtent conſtamment, c'eſt un ſigne ſalutaire, ſi

(1) Malad. Popul. liv. 2, ſect. 1, n. 57.
(2) *Ibid.* ſect. 2, p. 308, n. 57.
(3) Prorrh. liv. 1, p. 407, n. 176 ; & Malad. Popul. liv. 2. ſect. p. 308, n. 50.

ces douleurs arrivent dans un jour décrétoire, avec quelques rudimens de coction, & si les parties qui sont le siege de la métastase, ont assez de capacité pour contenir toute l'humeur morbifique.

Héropyte d'Abdere, la Vierge du même endroit, & Hérophon, qui ont guéri heureusement, en sont des exemples.

ARTICLE XI.

Douleurs de la vessie.

LES douleurs de la vessie sont formidables dans les fievres continues; car elles suffisent pour faire mourir (1).

Silénus rendit, le huitieme jour de sa maladie, des urines mordicantes, en petite quantité, avec douleur, & périt le onzieme.

ARTICLE XII.

Douleurs de tête.

LES vives douleurs de tête qui continuent pendant la fievre, sont (2) mortelles s'il y a en même tems quelques autres mauvais signes.

La femme de Philinus de Thase, en est un

(1) Liv. des Prénot. p. 401, n. 297.
(2) Liv. des Prénot. p. 402, n. 326.

exemple : elle avoit, dans les commencemens, des douleurs vives & continuelles à la tête ; elle étoit altérée ; elle ne dormoit point ; les urines étoient ténues & sans couleur ; le vingtieme jour elle mourut.

ARTICLE XIII.

Extrémités froides & livides.

LORSQUE la tête, les pieds & les mains deviennent froids, c'est (1) un fort mauvais signe : mais quand la chaleur est long-tems à revenir, le danger est encore plus grand ; & si elle n'y revient plus, la maladie est sans ressource.

Philiscus, qui mourut le sixieme jour de sa maladie, eut le cinquieme toutes les extrémités froides, & la chaleur n'y revint plus.

Le jeune homme qui demeuroit sur la place des Menteurs, eut les extrémités froides le treizieme jour, & mourut le septieme.

La femme d'Œcéta, qui mourut le septieme jour dans la frénésie, avoit les extrémités froides le cinquieme.

Erasinus eut les extrémités froides le cinquieme jour, & mourut peu après.

La femme de la place des Menteurs, qui mourut le quatorzieme jour, avoit de tems en tems les extrémités froides.

Dans les fortes douleurs du ventre (2)

(1) Coac. sect. 3, p. 432, n. 83.
(2) Aphor. 26, sect. 7, p. 395.

le froid des extrémités annonce qu'il y a un très-grand danger.

La femme qui demeuroit chez Tisamene avoit des tranchées continuelles dans le ventre; les extrémités devinrent froides; tous les remedes qu'on employa furent inutiles.

C'est un fort mauvais signe (1) quand un malade a les extrémités froides, & le ventre chaud.

La femme de Philinus de Thase, qui avoit, dans le commencement de sa maladie, les extrémités froides, & le ventre brûlant, expira le vingtieme jour.

Quand les doigts & les ongles deviennent livides, la mort n'est pas (2) éloignée.

Les extrémités devinrent livides à Philiscus, dans la matinée du jour qu'il mourut.

Une femme qui demeuroit chez Aristion, étant attaquée d'une squinancie, eut, le troisieme jour de sa maladie, les extrémités livides, & mourut le cinquieme.

Silénus eut, le sixieme jour, les extrémités livides, & expira le onzieme.

ARTICLE XIV.

Frissons.

LES frissons qui surviennent dans les fievres, les jours décrétoires, avec des

(1) Liv. des Prénot. p. 399, n. 122.
(2) Liv. des Prénot. p. 399, n. 126.

ſignes de coction, & auxquels ſuccedent des évacuations remarquables, ſont ſalutaires.

Chærion rendit, le huitieme jour de ſa maladie, des urines d'une meilleure couleur, qui avoient un peu de ſédiment blanc; le dix-ſeptieme, il eut un friſſon ſuivi d'une ſueur qui fit ceſſer décrétoirement la fievre.

Les friſſons, ou refroidiſſemens (1) qui reviennent ſouvent dans les fievres aiguës, annoncent beaucoup de danger.

La femme de Droméades mourut le ſixieme jour de ſa maladie, à la ſuite d'un troiſieme friſſon.

Une des ſuivantes de Pantimedes eut, le premier jour de ſa maladie, un friſſon qui ſe renouvela le lendemain; elle mourut le ſeptieme.

La femme de la place des Menteurs eut pluſieurs friſſons, & mourut le quatorzieme.

Pythion, qui eut pluſieurs refroidiſſemens, mourut le dixieme jour, parce que ſes redoublemens arrivoient les jours pairs.

Les friſſons, à la ſuite deſquels les malades ne ſe réchauffent (2) point, ou qu'après de longs intervalles, ſont preſque toujours funeſtes.

La femme qui demeuroit ſur la place des Menteurs eut le ſeptieme jour de ſa maladie, deux friſſons, à la ſuite deſquels elle reſta froide juſqu'au lendemain vers le milieu du jour, & mourut le quatorzieme.

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 27.
(2) Prorrh. liv. 1, text. 66.

Il

Il n'y a rien de plus pernicieux dans les maladies aiguës, qu'une suppression d'urine (1) qui succede à un refroidissement ou frisson.

La femme de Cyzique étant attaquée d'une fievre aiguë, fut saisie le quatorzieme jour d'un froid aux extrémités, à la suite duquel ses urines s'arrêterent; elle perdit bientôt la connoissance, & mourut le dix-septieme.

Les frissons qui (2) surviennent le sixieme jour d'une fievre continue, annoncent beaucoup de danger.

La femme de Droméades eut un frisson le sixieme jour de sa maladie, & expira dans la même journée.

La vierge de Larisse, dont les accès arrivoient en jours pairs, s'en est tirée, parce que les urines étoient, dès le premier jour, d'une bonne couleur; que ses regles parurent pour la premiere fois pendant cette fievre, & continuerent même à couler après le jugement; qu'elle eut le sixieme jour un copieux saignement de nez, & que ce frisson fut d'ailleurs léger, & suivi d'une sueur abondante, chaude & universelle.

ARTICLE XV.

Hémorrhagie du nez.

UNE copieuse (3) éruption de sang par les narines, délivre de beaucoup de maux,

(1) Coac. sect. 1, p. 418, text. 5.
(2) Coac. sect. 1, p. 419, n. 19.
(3) Malad. Popul. l. 2, sect. 1, p. 308, n. 65.

ainſi qu'il arriva à Héragora, contre l'eſpérance des médecins, qui ne connoiſſoient ni cette criſe, ni ſes avantages.

Méton ſaigna conſidérablement de la narine gauche, & fut avantageuſement jugé, quoiqu'avec des ſignes aſſez mauvais, parce qu'on fit continuer long-tems l'hémorrhagie, même après la criſe.

La peſanteur à la tête (1), les inſomnies, le délire, la douleur des yeux, & la couleur rouge du viſage, indiquent l'hémorrhagie du nez, principalement dans les fievres ardentes, & quand les ſujets n'ont pas encore atteint l'âge de trente-cinq ans.

La vierge de Lariſſe, qui avoit tous ces ſignes, eut, le ſixieme jour, une copieuſe hémorrhagie du nez, & fut parfaitement jugée.

Lorſque les narines (2) ne rendent que quelques gouttes de ſang dans les maladies aiguës, c'eſt un fort mauvais ſigne.

Philiſcus, qui mourut le ſixieme jour, rendit le cinquieme quelques gouttes de ſang pur par les narines.

La femme de Droméades en rendit auſſi quelques gouttes par le nez, le quatrieme jour de ſa maladie, & mourut deux jours après.

Le fils de Parion, à Thaſe, qui mourut le cent vingtieme, en avoit auſſi rendu quelques gouttes le huitieme jour.

---

(1) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 147; & liv. des Criſes, p. 383, n. 133; & liv. des Prénot.

(2) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 72.

Quand néanmoins ces gouttes de sang sont un peu plus abondantes, c'est-à-dire, lorsqu'il en sort quelques filets dans un jour indicateur ; qu'il n'y a pas d'ailleurs de signes pernicieux, & que les sujets sont jeunes, cela signifie quelquefois qu'il survviendra une hémorrhagie salutaire le jour décrétoire suivant, comme nous l'avons cru dans l'histoire de Méton ; mais il ne faut pas trop y compter, principalement lorsqu'il y a bien des signes de crudité.

ARTICLE XVI.

Hypocondres & palpitation.

LES tumeurs (1) douloureuses aux hypocondres, sont un symptôme des plus pernicieux.

Philiscus, qui mourut le sixieme jour, avoit, pendant sa maladie, l'hypocondre élevé en tumeur ronde.

Erasinus avoit les hypocondres élevés, avec une tension douloureuse, il mourut le cinquieme jour à l'entrée de la nuit.

Philistes de Thase eut, le second jour de sa maladie, une tension douloureuse à l'hypocondre droit, & mourut trois jours après.

Les pulsations, battemens (2), ou palpitations qui surviennent aux hypocondres,

(1) Coac. sect. 2, p. 426, n. 35 ; & liv. des Prenot. p. 39[illegible], n. 90.

(2) Coac. sect. 2, p. 426, n. 55, 82, & 84.

pendant les maladies aiguës, annoncent souvent un délire funeste.

Silénus, qui expira le onzieme jour, eut une palpitation continuelle à l'hypocondre (1).

Les hypocondres (2) tendus ou douloureux, sans dureté extérieure, sont bien suspects dans les maladies aiguës, parce que cela signifie que l'inflammation est profonde, comme au diaphragme, &c.

Le jeune homme de la place des Menteurs eut ce symptôme le troisieme jour, & mourut le septieme.

L'adolescent de Mélibée, qui expira le vingt-quatrieme jour dans la frénésie, avoit une tension molle aux hypocondres, c'est-à-dire, sans dureté extérieure.

Lorsqu'il n'y a que l'un des hypocondres affecté, la douleur est plus (3) dangereuse du côté droit, que du côté gauche.

La femme de Philinus, qui décéda le vingtieme jour de sa maladie, avoit dans les commencemens, ressenti des douleurs à l'hypocondre droit.

Hérophon, qui n'eut que l'hypocondre gauche enflé, se tira d'affaire.

Les fievres qui (4) commencent avec douleur aux hypocondres, annoncent de la malignité.

(1) Quand Hippocrate ne désigne pas l'hypocondre, il faut toujours entendre le droit.

(2) Coac. sect. 2, p. 426.

(3) *Ibid.* n. 36.

(4) Coac. sect. 1, p. 420, n. 42.

La femme de Droméades eut, le premier jour de sa maladie, des douleurs à l'hypocondre droit, & mourut le sixieme jour.

La boisson immodérée des liqueurs spiritueuses (1), & l'usage du bœuf en été, occasionnent au foie des maladies de conséquence.

Apollonius d'Abdere, ayant bu inconsidérément, & mangé des viandes de bœuf, augmenta l'embarras qu'il avoit depuis long-tems au foie; il se mit au lit, & mourut le trente-quatrieme jour.

Quand l'assoupissement (2) est joint à la douleur des hypocondres, c'est un signe mortel.

Phalarcus fut, dès les premiers jours, assoupi, ayant l'hypocondre droit élevé & douloureux, & mourut le trente-quatrieme jour.

Silénus eut, le second jour de sa maladie, une tension aux deux hypocondres, qui s'étendoit jusqu'à l'ombilic, avec des palpitations continuelles en cette région; le huitieme jour & le suivant, il tomba dans l'assoupissement, & mourut le onzieme.

---

(1) Affect. internes, sect. 2, p. 207, n. 228. Cet axiome est encore plus applicable dans les pays chauds, tels qu'en Grece, en Italie, dans la Provence, & dans le Languedoc, que dans nos pays tempérés.

(2) Coac. sect. 1, p. 420, n. 42.

ARTICLE XVII.

Ictere.

L'ICTERE qui ſurvient (1) le ſixieme jour d'une maladie aiguë, eſt un ſigne très-pernicieux.

Hermocrates fut ictérique le ſixieme jour de ſa maladie, & mourut le vingt-ſeptieme.

ARTICLE XVIII.

Oubli. Fatuité.

CEUX qui oublient d'uriner, ou qui n'urinent que (2) quand on les avertit, ſont très-mal; l'urine, dans ce cas, reſſemble ſouvent à celle dont on a remué le ſédiment.

La femme de Philinus de Thaſe, qui mourut le vingtieme jour de ſa maladie, n'urinoit que quand on l'en faiſoit ſouvenir; ſon urine étoit épaiſſe & blanche comme celle qu'on a troublée, en agitant le vaſe dans lequel elle eſt.

Ceux qui (3), dans la frénéſie, ſe reſſouviennent de leurs rêveries, c'eſt une bonne marque; le contraire eſt un ſigne bien pernicieux.

(1) Coac. ſect. 1. p. 421, n. 155; & Aphor. 62, ſect. 4.
(2) Coac. ſect. 3, p. 435, n. 310.
(3) Coac, ſect. 1, p. 421, n. 126.

Apollon d'Abdere, qui mourut dans la frénésie, ou plutôt dans une léthargie secondaire, s'étoit trouvé un peu mieux quelques jours avant sa mort; la connoissance lui étoit revenue; mais il ne se souvenoit aucunement de ce qui s'étoit passé depuis qu'il étoit tombé malade.

La surdité (1) & les urines rouges, sans sédiment, avec une suspension legere & ténue, signifient que l'esprit sera bientôt aliéné. Lorsque ces symptômes arrivent aux ictériques, c'est une fort mauvaise marque; & si la fatuité se met de la partie, le danger est encore plus grand; car ils sont bientôt privés de la parole sans perdre le sentiment, & alors il leur survient un flux de ventre abondant d'humeurs crues & de mauvaise qualité qui conduit à la mort, comme il arriva à Hermippus.

Hermocrates devint ictérique le sixieme jour; il étoit sourd; son esprit fut aliéné, vers le onzieme; ses urines étoient rougeâtres; ce qui y étoit suspendu ne se précipitoit point au fond du vase, de maniere qu'elles étoient épaisses au-dessus & ténues au-dessous; il tomba dans un assoupissement qui le conduisit à la fatuité. Le vingtieme, il avoit sa connoissance, & ne pouvoit parler; le vingt-quatrieme, il eut un flux abondant d'humeurs ténues, & mourut le vingt-septieme.

---

(1) Coac. sect. 1, p. 423, n. 299 & 300; & Prorrh. liv. 1, p. 425, n. 42.

ARTICLE XIX.

Langue, altération.

LA langue épaiſſe & (1) aride, eſt un ſymptôme de frénéſie, ſur-tout quand les malades boivent peu.

Lorſque l'altération (2), dans les maladies aiguës, ſe trouve jointe à l'aridité de la langue, elle annonce ſouvent un délire prochain.

La femme de Droméades eut, le quatrieme, la langue aride avec altération, & délira le lendemain.

La ſoif qui diſparoît (3) contre la raiſon, eſt un fort mauvais ſigne.

Hermocrates, qui mourut le vingt-ſeptieme jour de ſa maladie, avoit le vingtieme la langue aride, & étoit ſans ſoif.

Le jeune homme de Mélibée, quoiqu'échauffé depuis long-tems, étoit ſans ſoif, & mourut le vingt-quatrieme dans la frénéſie.

La ſoif immodérée, ardente, *inextinguible*, eſt un ſigne bien pernicieux.

Philiſcus & Pythion de Thaſe, en ſont des exemples; le premier mourut le ſixieme jour, & l'autre le dixieme.

La femme de Droméades fut très-altérée le quatrieme & le cinquieme, & mourut le ſixieme.

(1) Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 5.
(2) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 369.
(3) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 72.

ARTICLE XX.

Parotides.

QUAND les parotides (1) paroissent dans les maladies aiguës, il est nécessaire qu'elles dissipent la fievre selon la loi des crises.

C'est à-dire, qu'elles ne paroissent pas trop tôt, ni dans la grande crudité; qu'elles arrivent dans les jours décrétoires, & qu'elles soient accompagnées ou suivies d'une sueur chaude, universelle;

Ou qu'elles se cuisent & se convertissent en pus louable, ou qu'il survienne une hémorrhagie convenable du nez, ou qu'il se fasse dans les urines un dépôt épais & copieux;

Ou qu'il survienne un flux de ventre bilieux, dyssentérique, ou des douleurs aux hanches, aux cuisses, aux genoux: sans aucune de ces conditions, les malades sont presque toujours sûrs de périr.

Clazomene eut, le dix-septieme jour de sa maladie, deux parotides; le trente-unieme, il lui survint une diarrhée abondante, qui devint bientôt dyssentérique; ses urines furent épaisses; les parotides s'affaisserent, & le quarantieme, il entra en convalescence.

(1) Coac. sect. 1, p. 424, n. 315.

ARTICLE XXI.

Perte de la parole.

LORSQU'UN malade (1) bien affoibli, perd la parole, c'eſt un ſigne mortel.

La femme de Philinus de Thaſe, affoiblie par l'accouchement, la fievre, le délire & les convulſions, qu'elle eut à pluſieurs repriſes, perdit la parole le dix-ſeptieme jour de ſa maladie, & mourut le vingtieme.

Philiſcus perdit la parole au point du jour, & mourut à midi.

Silénus la perdit le huitieme, & expira le onze.

La femme de la place des Menteurs la perdit le treize, & mourut le quatorzieme.

La femme de Thaſe, proche la fontaine froide, qui mourut le quatre-vingtieme, l'avoit perdue quelques jours auparavant.

Ceux qui, dans les maladies (2) aiguës, palpitent par tout le corps, ſont en danger de perdre la parole, & de mourir en cet état ſans pouvoir la recouvrer.

La femme de Philinus de Thaſe eut des palpitations univerſelles vers le quatorzieme jour de ſa maladie; le dix-ſeptieme, elle fut ſans parole, & mourut le vingtieme en cet état.

Le frénétique, ayant eu des palpitations par

(1) Coac. ſect. 1, p. 425, n. 346; & Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 32.

(2) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 41; & Coac. ſect. 2, p. 427, n. 161.

tout le corps, perdit la parole, & mourut de même.

Ceux à qui (1) la voix manque, après un jugement incomplet, mauvais, ou même après un défaut de crise, sont en danger de mourir avec un tremblement.

Le frénétique du troisieme livre, de la section troisieme des épidémiques, en est un exemple.

Ceux qui (2), après être sortis hors d'eux-mêmes, perdent la parole, sont proches de la mort.

Le frénétique, ayant perdu la parole après un grand délire, mourut le lendemain.

ARTICLE XXII.

Redoublement.

LES fievres aiguës, qui ont leurs redoublemens en jours pairs (3), sont les plus dangereuses. Les fievres ardentes, mortelles, de la troisieme constitution, avoient leurs redoublemens en jours pairs; aussi les uns moururent le quatrieme jour de leur maladie, & les autres le sixieme.

Philiscus, qui est mort le sixieme, avoit ses redoublemens en jours pairs.

La femme de Droméades mourut dans le redoublement du sixieme jour.

(1) Coac. sect. 1, p. 425, n. 384.
(2) Coac. sect. 1, p. 425, n. 391.
(3) Coac. sect. 1, p. 421, n. 100.

Pythion de Thaſe, qui mourut le dixieme, avoit pareillement ſes redoublemens en jours pairs.

La vierge de Lariſſe, dont la fievre redoubloit les jours pairs, ſe tira d'affaire, parce qu'elle étoit jeune, qu'elle eut une abondante hémorrhagie, une ſueur chaude, copieuſe, univerſelle, & que ſes regles coulerent pour la premiere fois pendant cette fievre, & même après la criſe.

Lorſqu'une fievre aiguë a ſes redoublemens les jours impairs (1), s'il ſurvient quelque criſe un jour pair, cela annonce un état dangereux, une rechûte & ſouvent la mort.

L'homme qui tomba malade, après avoir ſoupé & bu exceſſivement, avoit ſes redoublemens en jours impairs; il eut une criſe le huitieme jour, & mourut le onzieme.

Les fievres qui ont leurs (2) redoublemens en jours impairs, ſont malignes, quand elles ſont accompagnées d'anxiétés.

La femme qui demeuroit chez Pantimedes, avoit en jours impairs des redoublemens accompagnés d'anxiétés, & périt le onzieme.

---

(1) Malad. Popul. liv. 1, p. 2, ſect. 3.

(2) Coac. ſect. 1, p. 420.

ARTICLE XXIII.

Respiration.

LA respiration entrecoupée est un fort mauvais signe, ainsi que (1) celle qui est rare & grande.

Silénus, qui mourut le onzieme jour, l'eut ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin.

Philiscus, qui mourut le sixieme, l'eut de même pendant le cours de sa maladie.

La femme de Droméades, qui fut dans le cas, mourut le sixieme.

La femme de Déalcès, qui mourut le vingt-unieme, avoit eu jusqu'à la fin la respiration rare & grande.

La respiration (2) courte & fréquente est bien suspecte, parce qu'elle indique de l'inflammation & de la douleur dans les parties qui sont au-dessus du diaphragme.

Pythyion, de Thase, qui mourut le dixime jour de sa maladie, en est un exemple.

ARTICLE XXIV.

Sommeil. Assoupissement.

TOUTES les maladies dans lesquelles le sommeil (3) fait du bien, c'est une fort

(1) Coac. sect. 2, n. 2 & 6.
(2) Coac. sect. 2.
(3) Aphor. 1, sect. 2.

bonne marque : mais quand il eſt laborieux, qu'il fatigue les malades, c'eſt un ſigne très-pernicieux.

Nicodeme, d'Abdere, dormit traquillement la nuit du deuxieme jour ; le troiſieme tout diminua, & la maladie fut enfin heureuſement terminée le vingtieme.

Le fils de Parion de Thaſe, qui mourut le vingt-ſeptieme jour, avoit des ſommeils laborieux.

Lorſque dans les maladies aiguës (1) on ne dort, ni le jour, ni la nuit, ſi ces inſomnies ne ſont pas occaſionnées par de grandes douleurs, c'eſt un ſigne de délire prochain.

L'homme qui ayant la fievre ſoupa & but largement, tomba, après des inſomnies, dans un grand délire, à la ſuite duquel il mourut.

Silenus, qui mourut le onzieme, eut un délire furieux à la ſuite de ſes inſomnies.

L'aſſoupiſſement eſt mauvais par-tout (2) : mais il eſt funeſte quand il eſt accompagné de refrodiſſement.

Silénus fut aſſoupi le dixieme jour, ayant les extrémités froides, & mourut le lendemain.

Le ſommeil comateux (3) eſt pernicieux dans les maladies aiguës, principalement vers la fin.

Hermocrates commença à s'aſſoupir vers le douzieme jour ; il dormoit avec aſſoupiſſement ;

---

(1) Liv. des Prénot. n. 136 ; & Coac. ſect. 3, n. 105.
(2) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 262 & 268.
(3) Prorrh. liv. 1, text. 74.

ſon ſommeil étoit comateux, peſant & laborieux ; il mourut quelques jours après.

Quand le ſommeil (1) appaiſe le délire, c'eſt une bonne marque..

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès fut attaqué d'une violente fievre, accompagnée de délire & de pluſieurs autres fâcheux ſymptômes ; il dormit le huitieme jour, après quoi la connoiſſance fut bonne ; le dix-huitieme, il tomba de nouveau dans le délire ; le vingtieme, il dormit ; la connoiſſance lui revint pleinement ; le quarantieme jour, il lui ſurvint une diarrhée pituiteuſe, il fut guéri parfaitement.

ARTICLE XXV.

Soulagement qui arrive contre la raiſon.

IL ne faut (2) pas ſe fier aux ſoulagemens qui arrivent ſans cauſe raiſonnable, ni beaucoup craindre les maux qui ſurviennent auſſi contre toute eſpérance, parce qu'ils ſont incertains, & qu'ils n'ont pas coutume de durer long-tems.

Philiſcus, qui mourut le ſixieme jour, eut, l'avant-veille de ſa mort, une aſſez bonne nuit, malgré tous les mauvais ſignes qui l'environnoient de toute part.

La femme de Philinus de Thaſe, parut être mieux le dixieme jour ; ſa connoiſſance étoit un

(1) Aph. 2, ſect. 2.

(2) Aphor. 27, ſect. 2 ; & Coac. ſect. 1, p. 420, n. 62.

peu revenue, ſans qu'on apperçût aucun ſigne de coction ; elle retomba bientôt après, & mourut le vingt.

Héroplion eut de nouveau la rate enflée, le quatorzieme jour de ſa maladie, & ſa ſurdité revint ; mais parce qu'il y avoit eu le neuf des ſignes de coction dans les urines, tout ceſſa le dix-ſeptieme, & le malade fut parfaitement jugé.

Quand un ſoulagement (1) ſuccede à des ſignes & à des ſymptômes pernicieux, c'eſt un ſigne de mort.

Eraſinus, malgré les ſignes funeſtes qui accompagnoient ſon état, reçut un ſoulagement notable le cinquieme jour de ſa maladie ; quelques heures après il mourut.

Hermocrates, qui mourut le vingt-ſeptieme jour, étant devenu ictérique le ſixieme, les urines furent ténues. Les jours ſuivans, il étoit bien mal ; le onzieme tout parut calmé, & ſa connoiſſance étoit revenue.

La femme qui demeuroit ſur la place des Menteurs eut, le ſeptieme jour une ſueur froide, du délire, beaucoup d'agitations & de ſoif ; ſes extrémités reſterent long-tems froides ; le huitieme, elle fut très-mal ; le neuvieme, tout fut calmé ; elle mourut le quatorzieme.

Le fils de Parion de Thaſe, éprouva des mieux-êtres de cette eſpece, & mourut le cent vingtieme jour.

Phalacrus de Lariſſe, qui reſſentit une vive douleur à la cuiſſe droite, ayant les extrémités

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 70.

froides,

froides, & étant d'ailleurs fort mal, parut être soulagé de sa douleur, & peu après il mourut.

ARTICLE XXVI.

Sueur.

LORSQUE la (1) sueur survient aux fébricitans, si la fievre ne diminue pas, c'est une fort mauvaise marque.

Erasinus, qui mourut le cinquieme jour au coucher du soleil, avoit été accablé de sueurs depuis le commencement de sa fievre jusqu'à la fin.

Les sueurs symptômatiques (2) sont, dans les commencemens, occasionnées par la vigueur de l'inflammation, ou de la fievre; & vers la fin, par le dépérissement des forces de la nature.

Telle fut la sueur de Philiscus le troisieme jour de sa maladie, & celle de la femme de Droméades quelques heures avant sa mort.

Les sueurs qui ne sortent point par tout le corps, sont inutiles & incommodes (3).

Le fils de Parion, à Thase, sua le onzieme jour; cette sueur ne fut pas universelle; il mourut le cent-vingtieme.

(1) Liv. des crises, p. 383, n. 90; & Coac. sect. 1, p. 425, n. 391.

(2) Liv. des Prénot p. 398, n. 81.

p. 398, n. 75.

Ceux qui, dans (1) les maladies aiguës, ſuent à la tête, & qui ont en même tems de l'agitation, ou qui ſupportent difficilement leurs maux, c'eſt un ſigne bien pernicieux, ſoit que l'urine ſoit noire, ou non; & ſi la reſpiration eſt outre cela encore affectée, le danger eſt bien plus grand.

Pythion de Thaſe mourut le dixieme jour de ſa maladie, après avoir éprouvé ces ſymptômes.

Les ſueurs (2) froides ſont mortelles dans les fievres aiguës.

Philiſcus, qui mourut le onzieme jour, eut des ſueurs froides juſqu'à la fin.

La femme de Droméades eut, le troiſieme jour, une ſueur froide, univerſelle, & mourut le ſixieme.

Toutes les ſueurs qui arrivent au commencement des maladies, ou avant les coctions, ſont toujours (3) ſymptômatiques & mauvaiſes.

Philiſcus, qui ſua pendant la nuit du premier jour, dans un état de grande crudité, mourut le ſixieme.

Le frénétique, qui eut le même ſort, ſua auſſi le premier jour, avec des urines crues.

Les petites ſueurs qui paroiſſent ſeule-

---

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 56; & Coac. ſect. 1, p. 420, n. 63.

(2) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 240.

(3) *Ibid.* n. 221,

ment (1) autour de la tête, du cou, & sous le nez, sont bien mauvaises; car elles annoncent la mort dans les maladies très-aiguës, & de la longueur dans celles qui sont moindres.

Silénus, qui mourut le onzieme jour, sua un peu autour de la tête le sixieme.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès, eut, le quatrieme jour, une petite sueur autour de la tête & des clavicules, & fut seulement jugé & délivré de la fievre le quarantieme.

Les malades (2) sont bien en danger quand ils n'ont que des moiteurs ou petites sueurs qui ne dissipent point la fievre, & qu'il y a en même tems de la tension aux hypocondres: mais le danger est encore plus grand, lorsque l'affection des hypocondres reflue vers les parties supérieures, comme à la poitrine, ou au cerveau, ce qui occasionne des péripneumonies, des délires, &c.

Le jeune homme qui demeuroit sur la place des Menteurs, eut une petite sueur le second jour de sa maladie; le troisieme, les hypocondres étoient tendus; l'humeur se porta au cerveau; il eut du désespoir, du délire, & mourut le septieme.

Les bonnes sueurs (3) dans les maladies

(1) Liv. des Prénot. p. 398, n. 75; Coac. p. 439, n. 239; & Prorrh. liv. 1, p. 405. n. 56.

(2) Coac. sect. 1, p. 420, n. 43.

(3) Liv. des Prénot. p. 398, n. 72.

aiguës, ſont celles qui ſont abondantes, chaudes & univerſelles, qui arrivent les jours critiques, qui guériſſent ou qui ſoulagent, ou enfin qui mettent les malades au point de ſupporter plus aiſément leurs maux.

Périclès d'Abdere eut, le quatrieme jour de ſa maladie, une ſueur chaude, copieuſe & univerſelle, qui le jugea parfaitement.

ARTICLE XXVII.

Surdité.

LA ſurdité (1) eſt un mauvais ſymptôme dans les maladies aiguës, qui occaſionne ſouvent un délire furieux, & quelquefois la mort.

Hermocrates devint ſourd dès les premiers jours de ſa maladie; il perdit la connoiſſance le ſixieme, & mourut le vingt-ſeptieme.

Philiſtes, de Thaſe, devint ſourd dès le ſecond jour; il délira le troiſieme, & mourut le cinquieme.

Hérophon eut une ſurdité le cinquieme; le délire arriva bientôt après; mais à cauſe des autres bons ſignes, il ne mourut pas.

Lorſqu'il y a de fortes (2) douleurs dans les parties inférieures, la ſurdité qui ſurvient les fait ceſſer; & réciproquement la ſurdité

(1) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 289 & 295.
(2) Liv. des criſes, p. 383, n. 129.

ceſſe ou diminue par les douleurs des parties inférieures.

Les douleurs qui deſcendirent dans les jambes d'Hérophon, lui enleverent le délire & la ſurdité.

La ſurdité, la douleur de tête, la (1) tenſion à l'hypocondre & les urines ténues, menacent de parotides.

Clazomene, après avoir éprouvé tous ces ſymptômes, eut une parotide à chaque oreille le dix-ſeptieme jour de ſa maladie.

Quand la (2) ſurdité ſurvient dans les fievres, elle annonce preſque toujours un délire furieux, à moins que la fievre ne ceſſe d'une maniere critique.

Dans ce cas, la ſurdité eſt une métaſtaſe qu'on garde ordinairement le reſte de la vie.

Mais s'il ſurvient une ſuffiſante hémorrhagie du nez, ou un flux de ventre bilieux, dyſſentérique, ou des douleurs aux cuiſſes, aux genoux, le délire & la ſurdité ceſſent.

Clazomene, qui fut jugé le quarantieme jour, étoit devenu ſourd dans les commencemens; il eut, quelque tems après, beaucoup de délire; enfin, le trente-unieme jour de ſa maladie, il lui ſurvint un flux de ventre dyſſenterique, qui diſſipa la ſurdité & le délire.

---

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 178; & Prorrh. liv. 1, p. 408, n. 279, 289 & 290: cette ſentence eſt compoſée de trois autres.

(2) Liv. des criſes, p. 383, n. 136.

La vierge d'Abdere, qui demeuroit dans la Voie Sacrée, devint ſourde le huitieme jour de ſa maladie; le quatorzieme, ſon eſprit étoit troublé; le dix-ſeptieme, elle eut un abondant ſaignement de nez, qui diminua conſidérablement la ſurdité & le délire; le vingtieme, il parut encore une petite hémorrhagie; après quoi ces deux ſymptômes ceſſerent tout-à-fait.

Héropyte devint ſourd vers le quatorzieme jour; le vingtieme, il délira; le quarantieme, il ſurvint une hémorrhagie du nez, qui diminua beaucoup la ſurdité & le délire; le centieme, il eut un flux de ventre bilieux & dyſſentérique, qui acheva de diſſiper le délire & la ſurdité.

ARTICLE XXVIII.

Tremblement.

QUAND les tremblemens ceſſent dans les fievres ſans de bonnes (1) raiſons, c'eſt-à-dire, avant la coction complette, on doit craindre qu'il ne ſe forme dans la ſuite quelques abcès ſtrangurieux vers le fondement.

Pythion, qui demeuroit proche le Temple de Cérès, fut ſaiſi, le premier jour de ſa maladie, d'un tremblement aux mains; le ſixieme jour, il expectora des matieres variées, rougeâtres; le huitieme, le tremblement continuoit; les urines juſqu'à ce jour avoient été ténues & ſans couleur; le dixieme, les crachats n'étoient que médiocre-

(1) Coac. ſect. 1, p. 422, n. 188.

ment cuits; il fut jugé; les urines, vers la crise, étoient ténues; le quarantieme jour, il se forma une suppuration vers le fondement, & l'abcès fut strangurieux.

ARTICLE XXIX.

Vomissement.

TOUT vomissement d'humeurs noires (1) & fœtides, est des plus mortels.

La femme qui demeuroit sur la place des Menteurs, vomit le douzieme jour des humeurs noires & fœtides, & expira le quatorzieme.

Ceux qui ont mal à la tête dans les maladies qui ne sont (2) pas mortelles, s'il leur survient un pincement, ou une irritation à l'orifice de l'estomac, il arrive bientôt un vomissement bilieux, & le moindre frisson qui paroît dans cette circonstance, accélere le vomissement.

Cléonactis, qui demeuroit au-dessus du Temple d'Hercule, avoit mal à la tête depuis le commencement de sa maladie; il eut froid aux mains le vingt-quatrieme jour, & vomit peu après une bonne quantité d'humeurs jaunes & bilieuses, qui le soulagerent beaucoup; le quatre-vingtieme jour, il fut jugé parfaitement, & délivré de sa fievre.

(1) Coac. sect. 3, p. 434, n. 214 & 216; & liv. des Prénot. p. 400, n. 189 & 192.

(2) Liv. des Prénot. p. 403, n. 26.

Le hocquet (1) qui ſuccede au vomiſſement, eſt un fort mauvais ſigne.

La femme de la place des Menteurs fut dans le cas, le douzieme jour de ſa maladie, & mourut le quatorzieme.

Tout vomiſſement (2) noir ſoulage, quand il eſt l'effet de quelque médicament: mais il eſt très-dangereux quand il eſt ſpontané.

L'homme qui tomba malade, après avoir ſoupé & bu largement, eut, le huitieme jour un vomiſſement ſpontané d'humeurs noires, & mourut le onzieme.

La femme d'Epicrate, qui recouvra la ſanté le quarantieme jour, avoit vomi, le vingtieme, quelques humeurs noires & bilieuſes, qui, ſelon toute apparence, étoient l'effet d'un remede, quoiqu'Hippocrate n'en parle pas.

Tout vomiſſement (3) verd eſt bien dangereux par-tout: mais quand il eſt joint aux veilles, à la douleur de tête ou des reins, il annonce toujours le délire.

Philiſtes de Thaſe, qui mourut le cinquieme jour, avoit des douleurs à la tête, & le délire ſurvint à la ſuite d'un vomiſſement de matieres érugineuſes.

Le frénétique éprouva auſſi ces ſymptômes avant de mourir.

Le vomiſſement qui ſurvient (4) à la

(1) Aphor. 3, ſect. 7.
(2) Aphor. 21, ſect. 4.
(3) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 214; & ſect. 1, p. 423, n. 249.
(4) Aphor. 10, ſect. 7.

passion iliaque, est d'un fort mauvais augure.

La femme qui demeuroit chez Tisamene, étant attaquée d'une passion iliaque, eut des vomissemens continuels, à la suite desquels elle mourut.

Les vomissemens sont ordinairement (1) précédés de refroidissement & de salivation.

L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement, eut, le huitieme jour un refroidissement; il cracha ensuite beaucoup de salive, & vomit, quelque tems après, des humeurs noires & bilieuses.

Lorsque durant les vomissemens (2), la soif se dissipe malgré la continuation des causes capables de l'augmenter ou de l'entretenir, c'est un très-mauvais signe, principalement quand les malades sont avec cela tourmentés de veilles & d'anxiétés.

La femme qui étoit chez Tisamene, vomissoit beaucoup; elle se plaignoit d'une chaleur extrême; elle étoit nonobstant cela sans soif; elle avoit en outre des anxiétés & des insomnies; les remedes qu'on employa furent inutiles; elle mourut.

---

(1) Coac. text. 566; & liv. des Prénot. vers la fin.

(2) Coac. sect. 3, p. 434, n. 224.

ARTICLE XXX.

Urines.

LES urines (1) cuites abondantes, c'eſt-à-dire, qui ſont d'un jaune lavé, ou d'une belle couleur de citron, qui dépoſent beaucoup de ſédiment blanc, léger, égal, & qui paroiſſent telles un jour décrétoire, ou quelques jours auparavant, ſont les meilleures de toutes.

Voyez les hiſtoires de Nicodeme, de Périclès & de Chærion.

Les urines épaiſſes, troubles, qui ne s'éclairciſſent point, quoique repoſées pendant bien du tems, ſont très-mauvaiſes.

La femme de Philiſcus en rendit de ſemblables le onzieme jour de ſa maladie, & mourut le vingtieme.

La femme de Droméades, qui mourut le ſixieme, en avoit rendu de pareilles le deuxieme jour.

Les urines d'Hermocrates étoient, le onzieme jour, épaiſſes, rougeâtres, ſans ſédiment; le vingt-ſeptieme, il mourut.

Les urines noires ne ſont pas toujours mortelles, ſur-tout aux liéneux, & à ceux auxquels il ſurvient un (2) abondant ſai-

(1) Liv. des Prénot.

(2) Il faut entendre par liéneux, non-ſeulement ceux qui ont des obſtructions à la rate, mais auſſi tous les mélancoliques ou hipocondriaques.

gnement de nez, ou des évacuations hémorroïdales, menstruelles, &c., qui coulent convenablement.

Voyez les histoires d'Hérophon, de Méton & de la femme Morose de Thase.

Les urines qu'on rend ténues, en petite quantité, & qui ne répondent pas à la quantité de boisson qu'on avale, sont partout bien mauvaises.

Voyez l'adolescent de Mélibée, la fille d'Eurianax, la femme qui demeuroit chez Pantimedes, celle qui étoit chez Tisamene & la femme d'Œcéta.

Les urines qui (1) s'arrêtent, ou qui se suppriment dans les maladies aiguës, sont un signe bien pernicieux.

Les urines de Silénus furent supprimées le sixieme jour de sa maladie, & il mourut le onzieme.

Celles de la femme de Cyzique s'arrêterent le quatorzieme, & la mort suivit de près.

Celles de l'adolescent de Mélibée se supprimerent le vingt, & il expira le vingt-quatre.

Il y a quelques cas rares où les urines noires sont salutaires.

Galien, dans son commentaire sur le texte soixante-quinzieme, section troisieme de la troisieme constitution épidémique, raconte qu'il a connu une femme mélancolique, qui fut considérablement soulagée par une multitude d'urines noires qu'elle rendit. Nous avons vu plus haut

(1) Coac. sect. 3, p. 435, n. 306.

que Jacques Houlier obſerva la même choſe dans une eſpece d'épidémie, commune à l'un & à l'autre ſexe. J'ai auſſi vu quelquefois des cas de cette nature, & je crois qu'il y a peu d'anciens praticiens qui n'en aient auſſi obſervé; mais il faut convenir qu'ils arrivent bien rarement, & le plus ſouvent dans des occaſions où il n'y a que peu ou point de fievre.

Les urines rougeâtres qui ont un ſédiment rougeâtre avant le ſeptieme jour (1), ſont un ſigne de guériſon pour le ſeptieme: mais quand elles ne paroiſſent qu'après le ſeptieme jour, c'eſt un ſigne de longueur; ces urines ſont d'ailleurs d'une grande ſécurité pour les malades.

Cléonactis rendit des urines de cette eſpece, le quarantieme jour de ſa maladie, & ne fut parfaitement jugée que le quatre-vingtieme.

Les urines blanches, ténues (2), tranſparentes, ſont d'un très-mauvais préſage dans les maladies aiguës, ſur-tout lorſqu'il y a frénéſie ou délire.

Silénus, qui périt le onzieme jour, avoit rendu le cinquieme des urines de cette eſpece.

Philiſtes de Thaſe en rendit de ſemblables, & mourut le cinquieme jour.

Les urines noires (3) annoncent, dans les maladies aiguës, des événemens ſiniſtres.

---

(1) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 244; & liv. des Prénot. p. 400, n. 168.

(2) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 263.

(3) Liv. des Prénot. p. 400, n. 175.

Philiſcus, qui mourut le ſixeme jour, avoit des urines noires le trois & le cinq.

Les urines d'Eraſinus, qui mourut le cinquieme jour, étoient noires avec des ſuſpenſions rondes, qui ne ſe précipitoient point au fond du vaſe.

Celles de Pythion de Thaſe, qui mourut le dixieme, étoient auſſi noires.

L'urine noire (1) qui dépoſe un ſédiment noir, eſt encore plus pernicieuſe.

Telle étoit l'urine de Silénus, qui mourut le onzieme.

L'urine noire (2) qui ſe change en ténue, claire, eſt très-dangereuſe.

La femme qui demeuroit à Thaſe proche la fontaine froide, ayant rendu le onzieme jour des urines noires, qui devinrent aqueuſes le vingt & le vingt-ſept, elle mourut le quatre-vingtieme.

Les urines qui ſont noires (3) ou ténues, ſans couleur, avec ſuſpenſion, annoncent la frénéſie chez les malades qui ont de l'agitation, des inſomnies & qui ſont en ſueur.

Eraſinus, qui mourut le cinquieme jour, à la ſuite d'un délire furieux, rendoit des urines noires, avec des ſuſpenſions rondes, qui ne ſe précipitoient pas au fond du vaſe.

Le frénétique, qui expira le quatrieme jour, rendoit des urines ténues, avec des ſuſpenſions diſperſées.

---

(1) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 266.
(2) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 254.
(3) Prorrh. liv. 1, p. 401, n. 6.

Les nubécules qui reſtent ſuſpendues dans les urines, ſans tomber au fond du vaſe, annoncent le délire dans les maladies aiguës, ſur-tout quand il y a en même tems ſurdité (1).

Hermocrates fut dans le cas, & perdit la connoiſſance bientôt après.

Toute urine qu'on (2) rend avec douleur, & en petite quantité, eſt fort mauvaiſe.

Silénus rendit, le huitieme jour, des urines avec douleur en petite quantité, & mourut le onzieme.

L'urine (3) qui, dans les maladies aiguës, reſſemble à de l'huile d'un rouge foncé, tirant ſur le noir, ou ſur le brun, eſt la plus mortelle, parce qu'elle indique le reflux de la bile dans le ſang, & un embarras inflammatoire au foie.

L'homme qui tomba malade, après avoir ſoupé & bu largement, rendit le cinquieme jour de ſa maladie, des urines à-peu-près ſemblables, & mourut le onzieme.

L'urine qu'on rend involontairement, ou ſans (4) s'en appercevoir, eſt un ſigne fatal.

---

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 42.

(2) Prorrh. liv. 1, n. 77, 78 & 79; & Coac. ſect. 3, n. 318.

(3) Coac. ſect. 3, n. 262, 265 & 266; cette ſentence eſt compoſée de trois autres.

(4) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 269.

La femme, qui demeuroit sur la place des Menteurs, rendit, le huitieme jour de sa maladie, beaucoup d'urine involontairement, & mourut le quatorzieme.

Il faut condamner les urines (1) à la superficie desquelles il surnage des pellicules graisseuses & semblables aux toiles d'araignée; car elles indiquent la colliquation.

Le fils de Parion, à Thase, rendit, le sixieme jour de sa maladie, une urine semblable, & périt le cent-vingtieme.

Lorsque les urines, dans les maladies aiguës (2), sont tantôt accompagnées de sédiment blanc & léger, d'autres fois rendues pures, cela signifie que la maladie sera longue & moins sure, principalement si, dans cette alternative, l'urine est ténue, bilieuse, avec un sédiment modique & ténu.

La femme d'Epicrate, qui fut seulement jugée parfaitement le quatre-vingtieme jour, rendoit des urines de cette espece.

Les urines qui varient (3) en couleur & en sédiment, sont suspectes.

Philiscus, qui mourut le sixieme jour, rendoit des urines qui varioient.

Les suppressions d'urines (4) qui succe-

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 180.
(2) Liv. des Prénot. p. 399, n. 166; & Coac. sect. 3, p. 434, n. 248.
(3) Coac. sect. 3, p. 434, n. 254.
(4) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 69.

dent aux friſſons ou aux refroidiſſemens, ſont funeſtes dans les maladies aiguës.

Silénus eut les extrémités froides, peu après une ſuppreſſion d'urine, & mourut le ſixieme.

Celle qui avoit une ſquinancie, eut un friſſon le troiſieme jour, à la ſuite duquel ſes urines ſe ſupprimerent; le cinquieme, elle mourut.

L'urine (1) dont le ſédiment reſſemble à de la farine d'orge groſſiérement moulu, eſt un ſigne pernicieux. Ces ſortes d'urines ſignifient quelquefois une affection puſtuleuſe, ou galeuſe dans la veſſie.

Silénus rendit des urines de cette eſpece le dixieme jour de ſa maladie; la ſuppreſſion d'urines qu'il éprouva, quelques jours auparavant, & les douleurs qu'il reſſentit enſuite en urinant, n'indiquoient-elles pas qu'il s'étoit formé quelques puſtules vers le cou de la veſſie?

Lorſqu'avec (2) des urines ſemblables aux précédentes, il y a pluſieurs bons ſignes qui font eſpérer pour le malade, ces ſortes d'urines ſignifient toujours que la maladie ſera longue.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès en rendit de cette eſpece le ſecond jour de ſa maladie, & fut ſeulement guéri le quarantieme.

L'urine ténue & ſans couleur (3), indique, dans les commencemens d'une

(1) Coac. ſect 3, p. 434, n. 254; & Aphor. 77, ſect. 4, n. 391.

(2) Aphor. 31, ſect. 7.

(3) Coac. ſect. 3, n. 225.

maladie,

maladie, que le jugement sera difficile, éloigné, & la maladie dangereuse.

La femme de Philiscus de Thase rendoit des urines ténues & sans couleur au commencement de sa maladie ; le vingtieme jour elle mourut.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide à Thase, rendit le vingt & le vingt-sept, des urines ténues, aqueuses, & mourut le quatre-vingtieme.

CONCLUSION.

Nous voici enfin arrivés au bout du sentier que les prêtres de Cos se sont frayé pour parvenir à l'art de rendre des oracles. On lit vers la fin du Livre des Prénotions, attribué à Hippocrate, que le dessein de l'Auteur n'ayant été que de traiter des signes, il n'a point cru devoir indiquer les maladies par leurs noms, parce que tous les signes qu'il a détaillés dans le cours de cet Ouvrage, s'appliquent également à toutes sortes de maladies, & signifient en tout tems, en tout lieu & dans toute constitution, des avenirs favorables ou sinistres, ainsi qu'il a été vérifié dans la Lybie, à Délos & en Scythie, qui sont des pays méridionaux, tempérés & septentrionaux.

Ceux qui, dans la pratique, s'exerceront à appliquer les principes dont nous venons de donner le détail, ne doivent point se rebuter, quand ils se tromperoient quelquefois dans les commencemens ; il faut au contraire qu'ils s'arment de patience & de courage ; il est impossible d'être maître tout d'un coup, même avec les meilleurs

principes. C'eſt ainſi qu'un apprenti ne réuſſit jamais parfaitement dans ſes premiers eſſais, malgré qu'il ait reçu des leçons du meilleur maître, qu'il l'ait vu travailler pluſieurs fois, & qu'il ſe ſerve des mêmes matieres & des mêmes outils; il faut encore que les principes inculqués mûriſſent par quelques années d'uſage & d'expérience. Les premieres fautes ne doivent donc pas déconcerter; d'ailleurs, les réflexions qu'elles occaſionnent inſtruiſent quelquefois autant que les plus heureuſes réuſſites.

Si nous avions le Livre des Sentences de Gnide, qui s'eſt perdu dans des tems malheureux aux Belles-Lettres, nous aurions une pathologie complette. Les Gnidiens, au rapport (1) d'Hippocrate, avoient, dans cet Ouvrage, parfaitement décrit toutes les maladies & leurs cauſes; mais ils s'en étoient tenus-là, & n'avoient rien dit ſur ce qui peut faire connoître le paſſé & l'avenir. Quant à la thérapeutique, quelques-uns d'eux avoient parcouru en maîtres de l'art, toutes les indications propres à bien adminiſtrer leurs remedes, qui étoient d'ailleurs en fort petit nombre. L'élatérium, le lait & le petit-lait étoient à-peu-près tout ce qu'ils employoient dans les maladies chroniques; Hippocrate leur reproche encore de n'avoir rien dit de remarquable ſur le régime, qui fait la partie la plus eſſentielle de la médecine.

La différence qu'il y avoit des prêtres de Cos à ceux de Gnide eſt bien ſenſible. Ceux-ci ne s'occupoient que du préſent, tandis que ceux de Cos pénétroient dans la connoiſſance du paſſé & de

(1) Régime des maladies aiguës, ſect. 1.

l'avenir. A Gnide, on divisoit les maladies en différens genres, chaque genre en espece, & les especes étoient encore soumises à d'autres sous-divisions : par exemple, ils distinguoient quatre maladies des reins (1), douze de la vessie, trois sortes de tétanos, quatre de strangurie, trois de phthisie, & quatre d'hétéricie. A Cos, la famille des Asclépiades ne s'occupoit que des signes & des symptômes, sans s'embarrasser du nom de la maladie. Lorsque les signes annonçoient de belles espérances, ils établissoient le régime qu'ils regardoient comme l'ame de la cure, & donnoient des remedes à mesure que les indications se présentoient ; quand au contraire ils croyoient le mal incurable, ils se contentoient de faire un pronostic acerbe & se retiroient ensuite (2) sans rien prescrire au malade, crainte de perdre

(1) Commentaire de Galien, sur le huitieme texte de la premiere section du livre d'Hippocrate, intitulé, *Régime des maladies aigues.*

(2) Hippocrate, liv. de l'Art, conseille aux médecins de ne point toucher aux malades désespérés. Galien, liv. 2, Thérap. & plusieurs autres sont de cet avis : pour moi, je pense avec Celse, qu'il vaut mieux tenter quelques secours dans ces cas calamiteux, que d'abandonner tout à fait les malades à leur fatalité : *melius est anceps auxilium experiri, quàm nullum ;* médecine de Celse, liv. 2, chap. 10. Quand le fond d'une maladie est inaltérable par les forces de la nature & des remedes, on ne s'occupe alors qu'à pallier les symptômes, & on se procure le plaisir si sensible aux ames bienfaisantes, de soulager les malheureux, en calmant au moins leurs douleurs pour quelques instans. Si le cas est urgent, mortel, désespéré, il faut avertir les parens, amis, & assistans ; & apres les avoir prévenus du danger, on employera, malgré l'incertitude du succès, les remedes qu'on croira les plus prompts & les plus efficaces. Il n'y a point de Praticien de bonne-foi, qui ne convienne

leur réputation, & de décrier (1), dans le public, un remede utile à plusieurs autres. Les Gnidiens,

---

avoir quelquefois sauvé, contre toute espérance, des malades qui auroient péri infailliblement si on n'eût hasardé aucun remede.

(1) On lit dans la seconde section du premier livre des Prorrhétiques, texte 27, la sentence suivante: *Nigra revomentes, cibos fastidientes, deliros, in pube parùm dolentes, quibus oculus ferox, claususque, purgare non oportet; pernicioſum enim; neque intumescentes, vertiginososque, neque inerrando deficientes, neque cibos aversantes, neque decolores, neque in febre comatosos, inclinatosque; pernicioſè etenim habent.*

Il n'y a point de Commentateur qui n'ait fait beaucoup de dépense en raisonnemens & en érudition, pour prouver que la purgation est nuisible à tous ceux qui sont affectés des symptômes indiqués dans cette sentence; je ne sais s'ils ont rencontré juste le vrai sens d'Hippocrate: le Lecteur en va juger par ma traduction.

Au lieu de dire *purgare non oportet*, je traduis, conformément à quelques cahiers Grecs, *medicari non oportet*; & je trouve alors le sens suivant.

Le médecin, qui ne veut point compromettre sa réputation, ni décrier de bons remedes dans l'esprit du public, n'en doit point donner,

1°. A ceux qui rendent par le haut des matieres noires, & qui ont avec cela de l'aversion pour tous les alimens;

2°. Non plus qu'à ceux qui, étant dans le délire, ressentent en même tems quelque douleur sourde vers la vessie, parce que ce symptôme indique souvent une inflammation funeste en cette région.

3°. Ni à ceux qui ont l'œil féroce, & presque toujours fermé.

4°. Ou qui ont une bouffissure générale, accompagnée de vertiges fréquens.

5°. Ni à ceux qui étant dans le délire, éprouvent des fréquentes foiblesses.

6°. Ou qui, avec une mauvaise couleur, ont encore une répugnance absolue pour tous les alimens.

après avoir bien diſtingué le genre & l'eſpece de la maladie, preſcrivoient toujours le régime & les remedes que leur école avoit adoptés en pareil cas; mais ſans faire la moindre attention au paſſé, & ſans s'inquiéter de l'avenir, qu'ils ne connoiſſoient point. A Gnide, le ſuccès du traitement étoit incertain, conjectural, & dépendoit, en quelque façon, du ſort & de la bonté des tempéramens: il y avoit à Cos peu de haſards, plus de certitude, & beaucoup d'art.

Les uns & les autres s'accordoient néanmoins ſur un point bien eſſentiel, qui eſt, que les médecins doivent, non-ſeulement connoître les choſes communes aux maladies, mais encore (1) ce qui eſt propre en particulier à chaque individu. Celſe a ajouté (2) qu'entre deux médecins d'égale ſcience, celui qui eſt ami du malade eſt toujours préférable, à cauſe que le premier eſt cenſé poſſéder au-deſſus de l'autre, une connoiſſance bien plus parfaite du tempérament. On peut, par tout ce que nous venons de dire, juger de la ſupériorité de l'école de Cos ſur celle de Gnide; il faut cependant convenir que les préceptes de Gnide étoient la clé & les élémens de la doctrine de Cos, puiſqu'il paroît impoſſible de connoître le paſſé & l'avenir, ſans la connoiſſance du préſent.

On ſent que cette matiere des ſignes diagnoſ-

7°. Ni enfin à ceux qui, étant bien affoiblis par la fievre, tombent dans un aſſoupiſſement comateux; car tous ces malades ſont mortellement attaqués, & on ne manqueroit pas d'imputer aux remedes la cauſe de leur mort.

(1) Hippocr. 2, épid. 1, 5.

(2) Préface de la médecine de Celſe vers la fin.

tics eſt des plus vaſtes, puiſqu'elle comprend la deſcription de toutes les maladies, & que nous ne pourrions par conſéquent entrer dans tous ces détails ſans paſſer exceſſivement les bornes de cet ouvrage; mais à cauſe de la liaiſon inſéparable du diagnoſtic avec le pronoſtic, & le traitement des maladies, nous allons, en faveur des jeunes gens, en tracer une eſquiſſe, à l'inſpection de laquelle on puiſſe, au premier coup d'œil, connoître les différentes eſpeces de fievres & leurs ſuites. Nous avons choiſi cette affection de préférence, tant parce que toutes les maladies aiguës & chroniques en ſont accompagnées ou ſuivies, que parce que cette maladie nous a paru être la moins bien décrite dans les auteurs modernes. Ceux qui deſireront en ſavoir davantage, pourront lire les Œuvres d'Hippocrate, de Galien, d'Arétée de Cappadoce, d'Aurelien, de Celſe, de Felix Platere, de Jacques Houllier commenté par Duret, les Conſtitutions épidémiques de Baillou, de Sydenham, de Ramazzini, les Obſervations de Pierre Foreſte, & celles de M. Fanton ſur les fievres miliaires.

TABLEAU DES FIEVRES

Dont on n'a pas eu occasion de parler dans le cours de cet Ouvrage.

Il ne faut pas se livrer aux fictions, ou donner carriere à l'imagination ; mais il faut trouver ce que la nature fait, ou ce qu'elle souffre. BACON.

LA fievre est en général un mal-être dans tout le corps, qui, dans un certain tems, diminue le battement des arteres, dans un autre l'augmente, & quelquefois le laisse dans l'état naturel : le frisson diminue le pouls en grandeur ; la chaleur l'augmente, tant en élévation, qu'en fréquence & en célérité ; & il y a quelques fievres malignes dans lesquelles le mouvement du pouls paroît aussi modéré, que dans l'état de santé.

Les symptômes ordinaires sont donc le froid, ou le frisson, auquel succede la chaleur ; ensuite viennent les maux de tête, la sécheresse de la bouche & de la langue, la soif, la lassitude & la foiblesse du corps, des envies de vomir, des vomissemens, un embarras général dans les fonctions de l'économie animale, des pesanteurs, des assoupissemens, des gonflemens à l'estomac, au ventre, des anxiétés, ou douleurs aux précœurs, au dos, aux reins, aux membres, à la poitrine ; un sentiment intérieur de dérangement dans les humeurs, approchant de la fermentation ; on

diroit que le principe de cette maladie eſt dans les nerfs, pendant que ſon effet ſe fait principalement remarquer dans la maſſe des liqueurs, & la reſpiration eſt preſque toujours ſenſiblement différente de celle qui ſe fait dans l'état de ſanté: mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt l'élévation du pouls dont les battemens ſont toujours plus fréquens qu'à l'ordinaire, ſi, comme nous venons de le dire, on excepte certaines fievres malignes; au reſte, tous ces ſymptômes varient ſelon le commencement, l'augmentation, l'état, la déclinaiſon, & l'eſpece de la fievre même.

On diſtingue en général deux ſortes de fievres, ſavoir, les continues & les intermittentes. Les continues ſont celles qui durent ſans intermiſſion, juſqu'à la mort, ou juſqu'au retour de la ſanté: les intermittentes ſaiſiſſent par accès, quittent pour quelques heures, ou pour quelques jours, & reprennent juſqu'à la fin, dans des heures ou jours à peu-près périodiques.

Parmi les continues on place quelquefois la fievre éphémere qui dure pendant vingt-quatre heures de ſuite, & qui, dès-lors, ne revient plus. Après elle, ſuivent les ſynoques ſimples, qui continuent l'eſpace de quatre, cinq, ou de ſept jours; enſuite les ſynoques putrides qui durent plus long-tems, & qui ſont toujours accompagnées d'un danger plus ou moins grand, ſelon le degré de corruption, de malignité, & ſelon la quantité & la force des ſignes & des ſymptômes. Il paroît que le principal ſymptôme de la ſynoque ſimple, n'eſt qu'une grande ardeur ou chaleur fébrile, tandis que les autres fievres continues ſont ſouvent accompagnées de malignité, & tou-

jours d'une putridité manifeste dans les urines, dans les déjections, dans les sueurs, ou dans l'odeur qui exhale du corps des malades, & qu'on observe dans les quatre ou cinq premiers jours, quelquefois plutôt, d'autres fois plus tard, selon l'activité des causes & la disposition particuliere des tempéramens.

Parmi les putrides, il y en a qui vont continuellement en croissant depuis le commencement jusqu'à la fin; d'autres continuent avec la même force pendant tout le cours de la maladie, sans augmentation ni diminution sensible; les autres enfin sont dès le commencement à leur plus grande vigueur, & décroissent continuellement jusqu'à la guérison. Les Grecs ont appellé les premieres, Επακμαστικας, les secondes, Ομοτονους, & les troisiemes, Παρακμαστικας, noms qui signifient assez bien leur marche, & qu'on pourroit traduire en françois par les mots épacmastiques, omotones, & paracmastiques: mais les noms ne font rien ici à la chose; il importe seulement de les bien distinguer, & de savoir que les premieres sont pernicieuses, les secondes moins, & les dernieres ordinairement salutaires.

La différence des symptômes qui accompagnent les fievres continues putrides, en a fait distinguer plusieurs sortes, qui sont toutes bien dangereuses, telles que les *colliquatives*, les *syncopales*, les *cardiaques*, les *assodès*, les *horrifiques*, les *élodès*, les *lipyries*, les *typhodès* & les *épiales*.

Les *colliquatives* sont celles où les différentes humeurs, les graisses & les chairs se fondent & se dissolvent. On les connoît par des déjections rousses, épaisses, fétides, grasses, visqueuses,

huileuſes, mouſſeuſes, par des urines de cette eſpece, par l'amaigriſſement ſubit du corps. Quand les malades échappent à *l'acuité* de cette fievre, & qu'elle ſe change en langueur chronique, la ſubſtance des viſceres & des chairs ſe conſume, & il s'en détache ſouvent des parcelles qui ſortent du corps avec les matieres fécales, les urines ou les crachats; les malades ſont alors déſeſpérés. Quand on n'a pas prévenu, dès les commencemens, l'effet de la putridité par des antiſeptiques appropriés, ou qu'on a laiſſé faire des progrès à la colliquation, ces fievres ſont preſque toujours mortelles.

Silénus, qui rendit par les ſelles, le cinquieme jour de ſa maladie, des matieres graſſes, luiſantes, écumeuſes, de bile pure, & qui mourut le onzieme, en eſt un exemple.

Quand au contraire on remédie de bonne heure à la colliquation, on tire toujours quelques malades des bras de la mort.

Pierre Foreſte raconte (1) qu'un homme de ſoixante-ſix ans, attaqué d'une fievre colliquative, commençoit à rendre des matieres rouſſes, fétides, épaiſſes, viſqueuſes, bilieuſes & très-graſſes, avec des urines pareillement viſqueuſes & mouſſeuſes, & que ſa face avoit tellement changé, qu'à peine étoit-il connoiſſable: mais qu'ayant été traité, comme dans la dyſſenterie, avec les aſtringens modérément acerbes, les acidules, &c., la chaleur fébrile diminua, le flux de ventre s'arrêta, & dans peu ce malade entra en heureuſe convaleſcence.

Les *ſyncopales*, ou *cardiaques*, que je conſi-

(1) Pag. 76, liv. 1, Obſerv. 40.

dere comme ne faisant qu'une seule espece, sont celles qui affectent vivement les nerfs stomachiques ou cardiaques; on les distingue par des douleurs, des battemens ou palpitations dans la région du cœur, des vomissemens, ou envies fréquentes de vomir, des pouls inégaux, irréguliers, des foiblesses, des syncopes ou défaillances fréquentes; ces fievres sont encore accompagnées d'une chaleur fort vive: les malades ont le visage rouge, allumé; leur respiration est petite, fréquente, laborieuse; ils sont presque tous forcés de s'asseoir dans le lit comme les asthmatiques pour faciliter un peu la respiration: il leur survient des petites sueurs qui annoncent la mort lorsqu'elles sont froides; d'autres fois il s'éleve de leur peau une vapeur chaude qui trompe souvent le médecin, à moins qu'il n'ait la précaution de présenter le dos de sa main proche la bouche & le nez du malade; & si l'air qui sort alors des poulmons lui paroît froid, il juge le malade à toute extrémité.

Malgré que cette espece de fievre porte toujours avec elle l'empreinte de la mort, on en sauve cependant quelques-uns, lorsqu'il y a de la jeunesse, une bonne constitution de tempérament, & que les malades n'ont pas trop de signes mortels.

Un jeune homme robuste étant attaqué de cette fievre, ressentoit par tout le corps une ardeur brûlante, & dans la région du cœur des douleurs suivies de défaillances; sa respiration étoit petite, fréquente, & tellement laborieuse, qu'il étoit contraint de se tenir assis dans le lit comme les asthmatiques: enfin ce malade qui ne poussoit point, ou fort peu, expectora pendant le cours de sa maladie, un crachat sanglant.

Foreſte, qui fut (1) appellé au commencement, preſcrivit une petite ſaignée du bras, ordonna un régime réfrigerent, acidule & fort humectant, fit ouvrir les portes & les fenêtres de l'appartement du malade, pour lui faire reſpirer un air frais, & entretint le ventre libre avec des doſes convenables de ſyrop violat & ſolutif de roſes: au moyen de ce ſage traitement, le malade fut enfin parfaitement jugé, & délivré le ſeptieme jour de cette fievre dangereuſe.

Si le copiſte de l'hiſtoire du jeune homme de Mélibée ne s'eſt pas trompé, nous avons-là un exemple de fievre cardiaque funeſte; car cet adoleſcent eut, juſqu'à la mort, une continuelle palpitation de cœur.

Les *aſſodès* occaſionnent des inquiétudes, des anxiétés & des agitations continuelles, qui tourmentent tellement les malades, qu'ils ne peuvent conſerver la même attitude deux inſtans de ſuite; ils ont toute la peine poſſible à reſter quelques momens tranquilles dans leur lit; ils demandent à en changer ſouvent; ceux qu'on y retient malgré eux, ſe fâchent & font des efforts continuels pour en ſortir; ils ſouffrent très-difficilement leur maladie, & ſont ordinairement dégoûtés & fatigués de nauſées, ou de vomiſſemens.

Une veuve de quarante ans (dans (2) Foreſte), étoit ſi tourmentée, qu'elle ne pouvoit reſter un moment tranquille dans ſon lit, ni conſerver aucune attitude; elle avoit de la répugnance pour tout; les hypocondres étoient fort tendus; elle étoit très-fatiguée de ſoif & de veille: le troi-

(1) Obſervat. 39, p. 75.

(2) Pag. 74, obſerv. 38.

sieme jour les extrémités étoient froides; elle s'agitoit beaucoup, & ne pouvoit durer un instant dans la même place; la soif continuoit à être ardente; elle rendit, tant par le haut, que par le bas, beaucoup d'humeurs bilieuses & âcres; on y voyoit même de la bile verte, mêlée d'humeur épaisse. Elle tomboit en syncope; elle avoit une douleur violente & lancinante à l'estomac, & une telle tension aux hypocondres, qu'on auroit cru qu'elle alloit expirer; elle se plaignoit qu'un feu intérieur lui brûloit l'estomac. On lui fit prendre des farineux, des acidules, des réfrigérens; & après le quatrieme jour, le flux de ventre, la soif & la fievre diminuerent. La diete étoit très-ténue; le septieme jour elle fut guérie.

Le jeune homme de la place des Menteurs, qui mourut le septieme jour, souffroit bien difficilement sa maladie; il avoit des anxiétés, de l'impatience; il s'agitoit beaucoup; il étoit tourmenté d'insomnies, de nausées; il avoit aux deux hypocondres une tension molle, & les extrémités étoient devenues froides & livides vers le milieu de la maladie.

Les fievres *horrifiques* nous paroissent de la même espece que celles que les Grecs appeloient Ηπίαλον, *épiales*. Cette espece de fievre est presque toujours accompagnée de froid & de chaud, c'est-à-dire, que quand les malades se remuent, ou se tournent dans leur lit, ils sont tout de suite saisis d'un frisson *horrifique*, malgré la chaleur fébrile qui d'ailleurs n'est pas bien grande; le danger de cette fievre dépend des symptômes graves qui peuvent s'y rencontrer.

Les *élodès* sont, dès les commencemens, ac-

compagnées de sueurs continuelles qui dessechent les malades, & les conduisent presque toujours à la consomption, ou aux fievres hectiques & lentes, quand elles dégénerent en affections chroniques.

Erasinus, qui sua depuis le commencement de sa fievre jusqu'à la fin, mourut le cinquieme jour, parce que cette maladie étoit très-aiguë, & accompagnée d'ailleurs de plusieurs autres signes mortels.

Un homme de (1) quarante ans, étant attaqué d'une fievre élodès médiocre, sua continuellement pendant deux mois; après quoi il tomba dans une fievre hectique & longue: il n'usa d'aucuns remedes que vers la fin. Les aphtes survinrent; la maladie étoit dans un état de confirmation déplorable, les remedes alors ne firent rien: il mourut.

On appelle *lipyrie* celle pendant laquelle l'extérieur du corps est froid, & l'intérieur brûlant, avec une soif inextinguible; ceux qui en sont attaqués se plaignent aussi de douleurs pungitives dans l'estomac ou dans les intestins. Aetius & la plupart des bons Auteurs, pensent que cette fievre est occasionnée par une érésipele en ces visceres. La lipyrie, au rapport d'Hippocrate, est des plus (2) mortelles.

Une fille de vingt-deux ans, robuste (3), en fut attaquée; les extrémités & la surface du corps étoient froides, pendant que l'intérieur brûloit;

(1) Foreste, p. 79, observ. 42.

(2) *Avoir l'extérieur du corps froid pendant la fievre, & l'intérieur brûlant au point qu'il y ait de la soif, c'est un signe mortel.* Coac. sect. 1, p. 421, n. 149.

(3) Foreste; p. 70, observ. 36.

la douleur ne restoit pas long-tems dans le même endroit : elle occupa d'abord l'humérus gauche, ensuite l'épaule, après le côté gauche, enfin le bas-ventre & les précœurs ; la soif étoit extrême, quoique la langue ne fût pas bien aride ; tous les membres étoient froids, & avoient la pâleur de la mort. La malade paroissoit suffoquée par le feu interieur qui la dévoroit ; elle buvoit sans relache ; son pouls étoit petit & foible.

Le second jour elle etoit dans le même état ; elle ne dormoit point ; elle avoit de grandes douleurs aux précœurs, au ventre ; il lui sembloit qu'on perforoit ses intestins ; tout devenoit pire ; les extrémités continuoient d'être froides, pendant que la chaleur la brûloit au dedans ; elle buvoit continuellement sans pouvoir éteindre sa soif. La nuit suivante elle vomit beaucoup de bile verte ; la douleur étoit fixée aux précœurs.

La malade, après avoir été tatiguée pendant cette nuit à force de boire & de souffrir, eut vers cinq heures du matin, un flux de ventre abondant de bile pure ; le vomissement cessa, mais elle rendoit la boisson, par les selles, telle qu'elle la prenoit, sans qu'elle parût changée ou altérée.

Le lendemain les extrémités continuerent d'être froides ; le pouls devint intermittent, & très-petit ; elle expira avant la fin du troisieme jour.

Hippocrate dit que, *l'érésipele ou feu sacré* (1), *qui survient à la matrice des femmes enceintes, est mortel.* Cela est très-certain : toute la difficulté consiste à s'assurer de l'existence de l'érésipele en cette partie ; ce qui augmente encore plus l'em-

(1) Aphor. 43, sect. 5.

barras, c'eſt la différence des opinions qui regnent parmi les médecins, ſur les ſignes diagnoſtics de cette maladie, lors même qu'elle eſt extérieure; je l'ai vue ſouvent confondre avec de ſimples floreſcences à la peau, avec des humeurs de fluxion, & autres taches rouges qui n'avoient aucun des caracteres de l'humeur éréſipélateuſe. Il eſt donc bien eſſentiel d'avoir des ſignes propres & caractériſtiques qui indiquent néceſſairement la préſence de cette humeur dans une partie quelconque; & afin que chacun les adopte, il faut les tirer de la choſe même, c'eſt-à-dire, d'après nature.

Pour parvenir à ces fins, je conſidere tout ce qui ſe paſſe chez les malades, qui ont dans le ſang le germe de cette éruption prête à paroître ſur un membre quelconque; & dès que cette humeur s'eſt fixée, j'examine attentivement tous les phénomenes qu'elle préſente, pendant tout le cours de ſa durée. Or, j'apperçois preſque toujours qu'avant la ſortie de cette humeur, il ſurvient aux malades un friſſon ſuivi de chaleur fébrile, & qu'a la fin du premier, du ſecond, du troiſieme, ou du quatrieme jour au plus tard, il paroît à l'extérieur du corps une tache rouge, large, couleur de roſe, fort peu élevée, avec un ſentiment d'ardeur qui reſſemble aſſez à un feu brûlant, acrimonieux, piquant & douloureux: je vois enſuite que cette tache éruptive augmente ſenſiblement en ſuperficie, & fort peu en hauteur, de maniere qu'elle conſerve toujours une figure platte: j'obſerve encore que l'accès de fievre qui a coutume de précéder, me déſigne ſouvent cette mauvaiſe criſe avant qu'elle arrive, parce qu'il eſt à ma connoiſſance que le ſujet

que

que je traite a déjà eu cette éruption avec les mêmes préludes, dès-lors je soupçonne l'érésipelle, & l'événement justifie presque toujours mon pressentiment.

Si dans cette supposition il ne paroît rien à la peau, & que la région du foie, des intestins, des reins, de la matrice, &c., soit affectée des symptômes que je viens de décrire, il est évident que l'humeur érésipellateuse se fera fixée dans l'une de ces régions; ce sera encore la même chose quand le malade n'auroit jamais éprouvé cet accident que cette seule fois; parce qu'alors, indépendamment des symptômes dont j'ai parlé, la fievre redouble, la soif & les douleurs augmentent avec le feu; le délire survient, & souvent les convulsions; les urines sont acrimonieuses; les malades en rendent peu, & quelquefois point, principalement quand cette éruption interne avoisine la vessie ou les reins. De dix, ou de douze (1) femmes grosses que j'ai vues ainsi attaquées pendant le cours de ma pratique, je n'en ai pu sauver qu'une seule, encore perdit-elle son fruit, par la raison que cette humeur fait des progrès rapides, qu'il faut à la nature un tems limité pour en faire la coction, & qu'elles périssent avant le pépasme: celle qui se tira d'affaire, eut un reliquat de fleurs-blanches, & mourut quatre ans après.

Le feu sacré se termine quelquefois par la gangrene, d'autres fois par la suppuration: mais le plus souvent par des véscules pleines d'eau, qui se forment entre la peau & l'épiderme: ces

(1) Je parlerai plus au long de cette affection à la matrice, dans l'Introduction à la Thérapeutique de Cos.

élevures lymphatiques ſont tout-à-fait ſemblables à celles qu'occaſionnent les véſicatoires ou la brûlure ; quelques tems après, ces empoules crevent d'elles-mêmes, la ſur-peau ſe détache & tombe; il eſt aiſé de voir que les femmes enceintes auxquelles il ſurvient des éréſipelles à la matrice, doivent néceſſairement perdre leur fruit, lors même qu'elles ont le rare bonheur de n'y pas ſuccomber, parce qu'indépendamment des ſymptômes terribles qui affectent autant le reſte du corps, que la matrice, il paroît impoſſible que le fœtus puiſſe tenir ferme ſans ſe détacher, lors de la ſuppuration, ou de la chûte de la ſur-peau dont l'intérieur de ce viſcere eſt tapiſſé.

La typhodès eſt encore une eſpece de fievre inflammatoire, qui porte ſes principaux effets ſur le foie, la rate, les reins, &c.; elle eſt, comme les autres fievres inflammatoires, ſujette à dégénérer en ſuppuration, ou en gangrene. La plupart des anciens Auteurs penſent qu'elle eſt occaſionnée par une humeur éréſipellateuſe qui ſe fixe ſur l'un ou l'autre de ces viſceres; toutes les typhodès que j'ai eu occaſion de voir pendant le cours de ma pratique, m'ont paru plutôt phlegmoneuſes qu'éréſipellateuſes ; car j'ai toujours remarqué des tumeurs élevées, dures & arrondies à l'endroit des viſceres où elles dépoſoient leur malignité.

Un jeune homme, après des débauches de vin, & des exercices outrés, tomba dans une grande fievre qui ſe déclara bien-tôt typhodès: mais comme elle fut mal traitée, il ſe forma un abcès au foie. Six ſemaines après (1), on appela Fo-

(1) P. 73, obſerv. 37.

reste, qui trouva le malade atrophié par l'excessive douleur à l'hypocondre droit, qu'il avoit ressentie depuis les premiers jours de sa maladie. La langue étoit seche, âpre, aride, noire, & la soif des plus ardentes. Comme la tumeur paroissoit extérieurement, Foreste la fit ouvrir; il en sortit d'abord une petite quantité de pus blanc; la douleur n'en fut point appaisée; le lendemain le malade rendit par les selles des matieres purulentes, putrides, corrompues & fœtides: trois jours après l'opération, il mourut.

Apollonius, étant depuis long-tems incommodé d'obstructions au foie, se livra à un mauvais regime, & chargea une fievre aiguë, accompagnée d'une tension douloureuse à l'hypocondre droit: le ventre fut constipé; il étoit altéré & bouffi, avec une alternative d'insomnies & d'assoupissement: toutes les extrémités devinrent froides; il s'agitoit beaucoup; son esprit fut dans une grande émotion; il oublioit le moment d'après, ce qu'il venoit de dire; le délire devint furieux; les urines étoient noires & modiques, ou érugineuses, ou grasses, ou crues & mordicantes; elles devinrent enfin troubles & blanches comme du lait. Tous ces symptômes continuant, il mourut le vingt-quatrieme jour de cette fievre typhodès, dans une léthargie secondaire.

Il est rare que les fievres putrides, desquelles nous venons de parler, déclarent manifestement leur malignité dès les premiers jours; on ne les découvre ordinairement qu'après quelques accès, & le plus souvent après les avoir négligées ou maltraitées. C'est ainsi qu'on voit souvent des frénésies, & même des pleurésies devenir mortelles, après des apparences de bénignité.

On met encore au rang des putrides, les fievres ardentes dont nous avons donné la deſcription dans le commentaire ſur l'hiſtoire du jeune homme de la place des Menteurs, & celles qui ſont hectiques ou lentes. Ces dernieres ſont du genre chronique, & reſſemblent aſſez aux fievres quotidiennes; les hectiques reconnoiſſent communément pour cauſe principale la ſuppuration dans quelque viſcere; les lentes ſont la plupart des continuations de fievres aiguës mal traitées; ou quand, nonobſtant les meilleurs traitemens, la nature n'a pas été aſſez vigoureuſe pour dompter les cauſes morbifiques, les cuire & les expulſer par de bonnes criſes, il en réſulte des fievres tabifiques. Les unes & les autres ſont bien dangereuſes, car elles conduiſent preſque toujours au maraſme, ou à la conſomption, & de-là à la mort. On les connoît par des friſſons *horrifiques* vers le ſoir, des pouls inégaux, foibles, petits, durs & très-fréquens, une maigreur univerſelle; la peau eſt ſeche, aride & tendue; la face hippocratique (1); vers la fin les cheveux tombent, les ongles ſe durciſſent & ſe courbent en crochet; il ſurvient des cours de ventre colliquatifs; les forces vitales s'affoibliſſent à vue d'œil; la circulation s'éteint aux extrémités qui deviennent froides; peu de tems après, les malades expirent, quelquefois dans le délire, mais le plus ſouvent en pleine connoiſſance.

(1) On appelle face hippocratique, celle qu'Hippocrate décrit au commencement du livre des Prénotions; *les yeux*, dit-il, *ſont enfoncés, les tempes creuſes, deſſéchées, les oreilles froides, retirées, & leurs fibres renverſées, le nez aigu ou comprimé, la peau du front dure, tendue, aride, & la couleur du viſage* verte, *noire, livide ou plombée.*

Toutes les fievres continues que nous venons de décrire, pourroient en général, & relativement au pronostic, se réduire à deux sortes, savoir, au genre benin, & au genre malin. Les éphémeres & les synoques non putrides seroient de la premiere classe, & toutes les autres de la seconde, sans en excepter les fievres éruptives ou pétéchiales, telles que les petites véroles que nous avons décrites dans le discours préliminaire, & les miliaires dont nous avons eu un exemple tragique dans l'histoire de Silénus.

On a donné aux fievres intermittentes des noms relatifs au retour de leurs accès; celles, par exemple, qui reviennent tous les jours, & qui paroissent quitter quelques instans, s'appellent quotidiennes; celles dont les accès n'arrivent que tous les trois jours inclusivement, c'est-à-dire, qui laissent un jour d'intermission entre chaque accès, s'appellent tierces; & celles qui ne reviennent que tous les quatre jours, ou qui quittent pendant deux jours francs entre chaque accès, s'appellent quartes. Lorsque les accès des fievres intermittentes sont tellement longs, que l'un n'est pas sitôt fini que l'autre reprend, on les appelle subintrantes: les quotidiennes sont assez de cette espece, parce que leurs accès sont fort longs; ce qui est cause que Galien les nommoit quotidiennes continues.

On sous-divise les intermittentes en simples & en composées; les simples sont celles que nous venons de définir: les composées résultent de l'union de deux ou trois fievres différentes ou semblables: par exemple, la double tierce est composée de deux fievres tierces, c'est-à-dire, qu'il y a tous les jours un vrai accès de fievre tierce:

dans la double quarte, il y a, pendant deux jours de suite, des accès de vraie quarte : dans la triple quarte, il y a tous les jours un accès de quarte. Nous observerons seulement que les accès doivent avoir entr'eux une certaine analogie & une correspondance caractéristique ; par exemple, dans les doubles tierces, l'accès du troisieme jour doit répondre à l'accès du premier : pareillement l'accès du quatrieme jour, à celui du deuxieme, & ainsi des autres. Quand les intermittentes sont composées de deux fievres différentes, elles ont d'autres noms qu'il est très-essentiel de ne pas confondre. Il y a encore des fievres intermittentes légitimes, & des fausses, sur lesquelles nous allons donner tous les éclaircissemens nécessaires, après avoir auparavant décrit les attributs & les signes caractéristiques des intermittentes simples & légitimes, ou vraies.

Galien (1) prétend que celui qui ne peut connoître au premier accès si une fievre sera tierce, quarte ou quotidienne, ne mérite pas le nom de médecin. Cet Auteur suppose avec Hippocrate, que le printems est chaud & humide, l'été chaud & sec, l'automne sec & froid, & l'hiver froid & humide ; qu'en conséquence, le printems est le plus propre à former le sang, l'été la bile jaune, l'automne l'atrabile, & l'hiver la pituite. Les fievres tierces arrivent, dit-il, en été (2) ou dans les saisons chaudes & seches ; les quartes en automne (3), dont la saison est froide & seche, avec l'alternative du froid & du chaud dans la

(1) Des crises, liv. 2, chap. 4.
(2) *Ibid.* chap. 3.
(3) Aphor. 21, sect. 3.

même journée, & les quotidiennes pendant l'hiver, c'est-à-dire, dans une saison froide & humide: d'où il suit que la bile jaune en mouvement ou en fermentation, produit la fievre tierce, l'atrabile la quarte, & la pituite la quotidienne. Cela posé, voici comment il s'explique:

La fievre tierce, qui vient de la bile jaune mise en mouvement, commence d'abord par un frisson non médiocre, (1) *rigor*, qui differe du frisson de la quarte, parce que dans la tierce le corps paroît comme piqué & percé par le sentiment d'un froid *rigoreux*, *quoniam in tertianâ, pungi ac pertundi corpus videtur, à rigoris sensu*; tandis que dans la fievre quarte on n'apperçoit qu'un refroidissement semblable au froid qu'on ressent pendant la gelée de l'hiver: *tertiana itaque febris fieri non contingit, sine rigore vehementi pungente, ac feriente carnem.* La fievre quarte n'arrive pas d'abord avec un frisson *rigoreux*; ce frisson augmente à la vérité à mesure que la fievre prend de l'accroissement, mais les malades n'éprouvent jamais une sensation comme si on les piquoit; c'est plutôt comme si on les refroidissoit, en froissant leurs chairs jusqu'aux os: *non quasi pungantur, sed potiùs refrigerentur, cum quibusdam veluti contusionibus usquè ad ossa tendentibus.* De sorte qu'ils se plaignent d'une lassitude dans les os, & d'avoir en même tems les chairs contuses, pilées, froissées.

Dans la quotidienne il n'y a point de frisson *rigoreux*, soit au commencement, soit dans l'augmentation; les malades ressentent seulement un simple refroidissement accompagné d'un léger

(1) Galien, des crises, liv. 2, chap. 3.

friſſon *horrifique* : en un mot, le friſſon de la tierce reſſemble plus aux pointes d'un corps aigu qui pique la peau (1) ; tandis que dans la quotidienne & dans la quarte, le friſſon qu'il appelle *horror* (2), occaſionne plutôt un ſentiment de froid, que de piqûre.

Ces trois fievres ſont auſſi différentes par le pouls. Dans la quarte, les pouls ſont petits, foibles, tardifs, & tellement rares, qu'ils ne reſſemblent à aucune autre affection. Les pouls ſont à la vérité petits, foibles, tardifs, & rares à l'entrée des tierces ; mais leur lenteur & leur rareté ſont bien différentes de celles des quartes ; car dans le commencement des quartes, l'artere paroît en quelque ſorte liée, attachée & retirée dans l'intérieur des chairs, ſans avoir une libre aſcenſion, élévation : *in quartanarum principiis videbitur tibi arteria quodam modo alligata, atque ad interiora retracta, neque liberum habere aſcenſum.*

Dans les fievres tierces, on n'apperçoit rien de ſemblable ; la lenteur du pouls dans celles-ci approche beaucoup (3) de l'état naturel ; tandis qu'au commencement des quartes, le mouvement de l'artere ſe fait comme dans l'âge décrépit.

Il y a en outre dans la fievre tierce légitime un

---

(1) Galien, l'art de guérir, à Glaucon, liv. 1, chap. 5.

(2) Hippocrate appelle *horror*, un foible friſſon ; il entend par le tremblement fébrile, *tremor febrilis*, un véhément friſſon accompagné de tremblement ; le *rigor*, ſelon cet Auteur, tient le milieu entre les deux. Voyez livre des Maladies, ſect. 2, p. 145, n. 178. Je ferai obſerver ici qu'il y a des fievres quartes dont les accès commencent par un ſimple tremblement, ſans aucun ſentiment de froid.

(3) Des criſes, liv. 2, chap. 3.

certain ordre, & une égalité dans les pulsations des arteres, qu'on n'observe pas dans les autres fievres, soit qu'on examine ces pulsations une à une, ou collectivement, c'est-à-dire, plusieurs ensemble. Ceux qui ont de l'usage & de l'expérience ne s'y tromperont pas dans les commencemens, encore moins dans l'augmentation & dans l'état. La fievre tierce parvient également, librement, & avec célérité à sa grandeur, à sa véhémence, à son apogée, sans qu'il paroisse nulle part aucune marque d'inflammation; déjà la soif & la chaleur se font sentir, & l'instant après elle est dans sa vigueur; la chaleur se répand alors également par tout le corps, sans qu'il y en ait plus au thorax qu'aux extrémités. Si on y applique la main, on apperçoit d'abord une chaleur grande & âcre qui s'éleve comme une espece de vapeur, & qui, peu après, est surpassée par la chaleur naturelle de la main, c'est-à-dire, qu'on la trouve bien plus douce qu'elle n'avoit paru d'abord; ce qui n'est pas de même dans les autres fievres brûlantes d'une espece mauvaise: car dans celles-ci, plus la main reste long-tems appliquée, plus la chaleur paroît grande, vive & incommode.

Vers l'apogée des tierces, & quand la soif commence à s'éteindre par la boisson, il s'éleve de la peau des malades beaucoup de vapeurs chaudes qui annoncent la sueur prochaine; après quoi il survient un vomissement de bile; le ventre se détend; les malades vont à la garde-robe, & l'urine paroît bilieuse; la sueur qui découle est chaude & vaporeuse comme celle qui est occasionnée par le bain chaud; tout le corps sue également, & le pouls est alors semblable à celui des personnes qui, dans une bonne santé, ont

fait quelque exercice plus fort qu'à l'ordinaire, ou qui se sont baignées, c'est-à-dire, que le pouls est preſt, grand, véhément & fréquent; il est avec cela égal comme il étoit au commencement, & le moment d'après, la fievre ceſſe entiérement, de maniere que l'accès ne s'étend gueres au-delà de douze heures. Ce tems est même fort long pour les vraies ou légitimes tierces.

Si l'urine est, à la fin du premier accès, d'une belle couleur jaunâtre, citrine, avec une consistance médiocre, & un nuage, ou une suſpenſion copieuſe, blanche & louable, cette fievre ne paſſera pas le quatrieme circuit; ſi l'urine est au contraire un peu plus jaune, & ſans ſuſpenſion, elle ira juſqu'au ſeptieme; & s'il y a le premier jour un dépôt louable, c'est-à-dire, blanc, léger, égal, elle finira au troiſieme accès ou circuit.

Ceux qui ſont d'un tempérament bilieux, & dans la vigueur de l'âge, ſont les plus diſpoſés à cette fievre, ſur-tout quand les veilles, la diete & les travaux ont précédé; lorſque les malades ont été expoſés aux chaleurs (1) de l'été, qu'ils ont éprouvé des laſſitudes, de l'inquiétude, & de la tenſion dans l'eſprit; s'il y a avec cela des fievres tierces régnantes, il eſt impoſſible de s'y tromper. Les anciens penſoient que quand ces cauſes avoient un plus grand degré d'activité, elles produiſoient plutôt la fievre ardente.

On connoît la fievre quarte, 1°. par les ſignes que nous avons détaillés ci-deſſus; 2°. ſi l'automne a été d'une température froide, ſeche, inégale (1), & ſi l'âge du (2) malade a un peu paſſé la vigueur de la jeuneſſe; 3°. ſi les fievres

(1) L'art de guérir, à Glaucon, liv. 1, chap. 5.

quartes sont plus fréquentes en ce pays qu'ailleurs, ou si elles y regnent actuellement; 4°. si le malade est d'un tempérament atrabilaire, s'il est liéneux, ou attaqué à l'hypocondre gauche, ou s'il a usé d'alimens propres à engendrer de l'atrabile; 5°. s'il a essuyé une fievre erratique, c'est ainsi qu'on appelle celles qui ne sont pas caractérisées, ou dont les accès arrivent irréguliérement & sans ordre; 6°. si les urines sont ténues, blanches & aqueuses; car elles sont toujours très différentes de celles des tierces, qui sont communément jaunes, rougeâtres, ou bilieuses.

La fievre quotidienne se distingue plus aisément de la tierce; le froid n'est jamais *rigoreux* (3) au commencement de l'accès; ce sont plutôt des petits refroidissemens que des frissons. Quand les accès viennent, il n'y a ni ordre, ni égalité dans le pouls. Pendant l'augmentation de la fievre, la velocité du pouls, sa grandeur & sa véhémence, qui sont sensibles dans les tierces, ne le sont point dans les quotidiennes; le pouls est dans celle-ci presque toujours concentré, & ne se développe qu'à peine; les malades ne brûlent pas; ils ne jettent point leurs couvertures hors du lit, & ne desirent pas la nudité de leurs corps; ils ne respirent, ni grandement, ni fréquemment; il ne sort pas de leur bouche des especes de flammes, comme dans les tierces légitimes, ou dans les ardentes; ils ne demandent point de boisson; ils n'ont pas soif. Les urines des premiers jours ressemblent un peu à celles des

(1) Des crises, liv. 2, chap. 4.

(2) L'art de guérir, à Glaucon, liv. 1, chap. 6.

(3) Galien, des crises, liv. 2, chap. 5.

quartenaires; ils ne ſuent pas dans les premiers accès; la ſueur ne vient que dans la ſuite: la chaleur (1) de ces fievres eſt encore différente de celle des autres, en ce qu'elle eſt plus humide, avec un ſentiment d'acrimonie qu'on n'apperçoit pas d'abord au tact, mais ſeulement en continuant un peu de tems l'application de la main ſur la peau: il paroît alors s'élever une chaleur fumante, mêlée de beaucoup de vapeurs; le pouls eſt bien plus petit que dans les quartes, ainſi que le pouls des quartes eſt de même plus petit que celui des tierces. La rareté des pulſations & la ſoif ſuivent cette proportion dans l'une & l'autre fievre. Dans les tierces, la langue & tous le corps ſont très-ſecs, & dans les quotidiennes, très-humides; dans celle-ci, les vomiſſemens ſont pituiteux, les déjections ſont plus froides, plus crues, plus pituiteuſes; car le corps de ces fébricitans eſt généralement rempli d'humeurs crues. Les jeunes gens bilieux, & d'un tempérament ſec, n'en ſont jamais attaqués; ces fievres ne ſe terminent pas par des ſueurs, comme les tierces & les quartes: c'eſt pourquoi il eſt fort rare de les voir parvenir à une parfaite intermiſſion; les urines ſont ou blanches & ténues, ou épaiſſes & troubles, ou rougeâtres; dans les tierces, elles ſont, comme nous l'avons dit plus haut, jaunes ou jaunâtres; dans les quartes, elles ſont différentes, mais toujours crues.

La fievre quotidienne differe ſi manifeſtement de la tierce, qu'il n'y a rien de moins reſſemblant: mais elle approche un peu plus de la quarte, dont elle eſt cependant bien viſiblement

(1) L'art de guérir, à Glaucon, liv. 1, chap. 7.

différente, par le frisson, par le pouls, & par les causes: en effet la quotidienne attaque plutôt les personnes d'un tempérament humide, pituiteux, qui menent une vie oisive; c'est par cette raison qu'elle est assez commune chez les enfans. Il est rare que l'orifice de l'estomac & le foie, ne soient point attaqués; car les crudités ont coutume de précéder (1) cette fievre, ainsi que les digestions lentes, laborieuses, & les rapports aigres. Au commencement de cette maladie, les précœurs sont élevés au-dessus de l'état naturel. la plupart les ont enflés & tendus; la couleur de la peau est d'un blanc pâle, même au fort de l'accès; le tems le plus propre à occasionner cette fievre, est l'hiver ou les saisons froides & humides, ainsi que nous l'avons déjà dit, & les accès commencent ordinairement vers le soir.

Le tems de la durée des fievres intermittentes dépend en général de leur espece, des tempéramens qu'elles attaquent, de la complication des humeurs qui abondent, ou qui sont viciées, du régime & des remedes; par exemple, les quartes sont plus longues que les quotidiennes, & celles-ci le sont encore plus que les tierces; les cacochimes, ceux qui pechent par la bile, le sang & les autres humeurs, qui ont des obstructions dans les glandes, dans les viscères, gardent leur fievre bien plus long-tems, ainsi que ceux qui suivent un mauvais régime, ou qui sont fatigués par des remedes contraires: la vraie quotidienne dans laquelle la seule pituite domine, se termine or-

(1) On entend ici par crudités, des humeurs mal digérées, mal cuites, telles que celles qui résultent des mauvaises digestions.

dinairement ſous ſoixante jours ; la quarte, où il n'y a que l'humeur mélancolique, paſſe rarement cent vingt accès ; la tierce *exquiſite* ou légitime, telle que nous l'avons décrite ci-deſſus, ne va jamais au-delà de ſept accès ; on apperçoit le troiſieme ou le quatrieme jour, des ſignes non équivoques de coction dans les urines ; mais il y a une tierce fauſſe ou illégitime qui prend (1) quelquefois en automne, & qui dure juſqu'au printems ſuivant ; les hypocondres ſe gonflent pendant l'hiver, & ſe rempliſſent de flatuoſités ; le viſage perd ſa couleur naturelle, & en prend une mauvaiſe ; il devient bouffi, ainſi que les cuiſſes & les jambes : en un mot, cette fievre ne reſſemble aucunement à la légitime. Voici l'hiſtoire d'un jeune homme de dix-huit ans, que Galien rapporte, pour ſervir d'exemple, & ſuppléer à ce qui peut échapper dans une deſcription générale : nous l'allons tranſcrire, afin d'en donner des idées plus nettes.

La fievre de cet adoleſcent, commença, dit-il, entre le coucher des pleïades & l'équinoxe (2) précédent ; le premier accès le ſaiſit vers l'aurore par un friſſon *horrifique ;* la chaleur & le pouls étoient bien différens de la tierce légitime ; il n'y eut ni vomiſſement de bile, ni ſueur, à l'exception du ſecond jour, durant lequel il ſortit de la peau une quantité fort modiqu de vapeurs humides qui ſembloient terminer l'accès, mais avec tant de lenteur, qu'à peine le malade, vers le ſoir, paroiſſoit ſans fievre ; car il étoit reſté dans

(1) L'art de guérir, à Glaucon, liv. 1, chap. 8.

(2) C'eſt-à-dire, environ vingt-cinq jours après l'équinoxe de Septembre, parce que les pleïades ſe couchent cinquante jours après cet équinoxe.

le pouls un signe de fievre assez manifeste : il fut au reste assez bien dans cette soirée, ainsi que pendant la nuit suivante.

Le troisieme jour, le second accès revint à-peu-près vers la même heure. Sur le soir, il sortit de la peau du malade, une vapeur humide, comme dans l'accès précédent ; & vers l'aurore du quatrieme jour, la fievre cessa. C'est ainsi que le reste de l'automne & l'hiver suivant se passerent. Ce jeune homme avoit la peau blanche ; il étoit gras : il avoit auparavant vécu dans l'oisiveté & dans la bonne chere : il avoit usé de beaucoup de bains, & s'étoit rempli de beaucoup d'alimens : son estomac étoit réduit au point de ne pouvoir plus digérer. On observoit dans le pouls une dureté remarquable qui augmenta par dégrés jusqu'au septieme jour, de maniere qu'on auroit pu juger par le pouls seul, que la fievre devoit durer plusieurs mois. Vers le printems, le pouls commença à devenir mollet ; quarante jours après ce changement, il fut guéri. Les accès pendant ces quarante derniers jours, devenoient sensiblement moindres ; le pouls paroissoit de plus en plus meilleur ; les urines avoient une meilleure hypostase, tandis qu'elles étoient fort crues auparavant, ou contenoient un mauvais dépôt. Voilà une fausse tierce qu'il ne faut pas confondre avec la légitime : celle-ci ne s'étend pas au-delà du septieme accès, au lieu que l'autre est fort longue. Il n'en est pas de même de la quotidienne & de la quarte, qui sont toujours longues quand elles sont légitimes, & qui sont courtes lorsqu'elles sont fausses.

Quand la fievre tierce est compliquée avec la quotidienne, de façon que ces deux fievres commencent au même instant, ou à la même heure ;

il réſulte de ce mêlange une eſpece de fievre que les Grecs ont appellé ἡμίτριταῖον, ce qui veut dire hémitritée, ou demi-tierce : il faut bien prendre garde de confondre celle-ci avec la double tierce, car le prognoſtic & le traitement en ſont bien différens. On connoît l'hémitritée, en ce qu'elle a toujours un accès plus fort que l'autre ; au lieu que dans la double tierce, tous les accès ſont à-peu-près égaux : ces deux fievres different auſſi conſidérablement par les friſſons : ceux des doubles tierces ſont de véritables froids *rigoreux*, tandis que le friſſon du grand accès de l'hémétritée, tient le milieu entre celui de la vraie tierce, & celui de la quotidienne ; par conſéquent le friſſon du fort accès de l'hémétritée, n'eſt qu'un froid *horrifique*, *horror* ; & celui du lendemain n'étant qu'un pur accès de quotidienne, les malades n'apperçoivent qu'un ſimple refroidiſſement ſans friſſon ; quelquefois le grand accès commence par un grand froid *horrifique*, c'eſt-à-dire, qu'il reſſemble un peu à un petit friſſon : mais il n'a jamais l'exacte rigidité du froid de la tierce : les friſſons intermédiaires n'étant que de purs accès de quotidienne, ils ne reſſemblent qu'à un refroidiſſement plus ou moins tempéré, ſelon la grandeur de la cauſe, la ſaiſon & le tempérament particulier des malades. Cette eſpece de petit friſſon, n'étant donc qu'un diminutif du froid *horrifique*, il eſt abſolument différent de celui de la veille : du moins s'il paroît quelquefois lui reſſembler, ce n'eſt que paſſagérement, & pour fort peu de tems.

La demi-tierce n'arrive preſque jamais à une parfaite intermiſſion, parce que chaque accès dure long-tems avant que de parvenir à ſon apogée,

apogée, & qu'il décline très-lentement. Cette fievre eſt en outre fort longue, ſur-tout quand elle eſt compoſée de la tauſſe tierce.

Les anciens croyoient que cette fievre provenoit de la bile & de la pituite mêlées enſemble. Lorſque la bile jaune (1), diſoient-ils, entre en fermentation, elle produit un accès de véritable tierce; quand c'eſt la pituite, la fievre eſt quotidienne: il doit donc réſulter du mêlange de ces deux différentes humeurs en mouvement, un friſſon *horriſique* qui tient le milieu entre le froid de la tierce, & celui de la quotidienne, parce que la pituite tempere la bile; c'eſt pourquoi on lui a donné le nom de demi-tierce, pour ſignifier que ce n'eſt qu'un demi-friſſon de la fievre tierce: Mais parce que les accès qui viennent de la pituite ſont très longs, chaque paroxiſme recommence avant que le précédent ſoit fini, de ſorte que cette fievre a beaucoup de reſſemblance à une continue qui redouble en alternant.

Quand, après pluſieurs accès, cette maladie commence à décliner, elle devient pour lors vraiement intermittente, & le danger diminue en même raiſon. Galien raconte une hiſtoire particuliere de cette fievre, qui ſemble prouver qu'elle eſt véritablement un compoſé de la tierce & de la quotidienne: nous en allons donner ici la traduction, afin de répandre encore plus de clarté ſur tous ſes ſignes caractériſtiques. Nous ferons ſeulement obſerver que la tierce qui entroit dans la compoſition de cette fievre, étoit une tierce

(1) Galien, des Criſes, liv. 2 . . . ; de la différence des fievres, liv. 2; des tems des maladies, & des tems de toute la maladie.

légitime, & qu'il y a beaucoup d'hémitritées dans lesquelles la tierce est fausse ou illégitime; ce qui rend ces dernieres bien plus dangéreuses. Je me souviens d'en avoir essuyé une de cette seconde espece, à l'âge de vingt-six ans, qui fut longue & dangereuse, & de laquelle j'eus beaucoup de peine à me tirer; elle me prit deux années de suite dans le courant d'Août, & disparoissoit vers la fin d'Octobre suivant: elle fut la premiere année accompagnée de veilles, de dégoût, de délire violent; &c. la seconde année elle fut plus douce mais un peu plus longue. Cette fievre, aux approches des premiers froids, se décomposoit tellement, que les accès de tierce & de quotidienne, se montroient séparément avec une intermission remarquable entr'eux. Finalement elle ne paroissoit plus que sous la forme de tierce, avec des frissons suivis de sueurs, de vomissemens, & de flux de ventre bilieux. Quand la tierce légitime se trouve unie à la quotidienne, c'est la quotidienne qui reste la derniere après la décomposition, comme on va le voir dans l'exemple suivant.

Galien dit donc qu'un jeune homme ressentit à une heure du matin, un frisson accompagné de tous les autres signes propres aux vraies & légitimes tierces; que cette fievre continua jusqu'à six heures: qu'alors il survint tout-à-coup un vomissement de bile, suivi d'une petite sueur, & que le malade fut presqu'aussitôt saisi d'un frisson *horrifique*, avec un pouls petit, inégal, tel qu'on l'observe dans les quotidiennes. Cet état, alla, dit-il, en augmentant un peu jusqu'à onze heures; après quoi la fievre augmenta plus sensiblement jusqu'à quatre heures du soir, & resta

dans cette vigueur jusqu'à six; depuis ce tems, elle déclina manifestement jusqu'à quatre heures du lendemain matin. Cet accès n'étoit pas encore fini, lorsqu'il en survint un autre avec un froid qui n'étoit point *horrifique*, mais qui avoit tous les signes de la quotidienne; cet accès continua à croître jusqu'à quatre heures du soir, où il fut à son apogée, & deux heures après, il commença à décliner visiblement.

Le lendemain matin, qui étoit le troisieme jour, les accès, savoir celui de la tierce & de la quotidienne, recommencerent tous deux à la même heure, parce que la quotidienne anticipoit de deux heures, & que la tierce retardoit d'une heure. Il résulta du mélange de ces deux accès différens, un frisson *horrifique* moindre que le frisson de la tierce, mais plus grand que le froid de la quotidienne. Cet accès compliqué continua sa marche jusques vers quatre heures du soir, où il fut à sa plus grande force, en suite de quoi il déclina. Le lendemain matin, qui étoit le quatrieme jour, il survint un simple accès de quotidienne, qui se termina comme celui du second jour: cette fievre eut donc pendant ces deux derniers jours tous les caracteres d'une vraie hémétritée; mais comme la quotidienne anticipoit chaque jour de deux heures, & que la tierce retardoit d'une heure, le cinquieme accès de la quotidienne devoit, en gardant cet ordre, revenir le quatrieme jour, vers dix heures du soir, & la tierce le lendemain matin vers quatre heures, ce qui arriva effectivement; car à dix heures du soir du quatrieme jour, il survint un accès de quotidienne avec tous ses propres attributs, qui continua jusqu'environ quatre heures du matin,

où il reçut une légere interruption par un médiocre friſſon de la tierce ; après quoi ces deux accès marcherent enſemble, & n'en firent plus qu'un. Vers la nuit la quotidienne qui avançoit de deux heures, parut à huit heures, & depuis ce tems les deux fievres ſe décompoſerent tellement, que l'accès ſuivant de la tierce fut ſéparé & tout-à-fait diſtinct ; je veux dire, qu'il commença par le friſſon ordinaire aux tierces, & qu'il y eut vomiſſement, flux de ventre bilieux, & de la ſueur dans le déclin, avec de fort bonnes urines. Peu après, ces deux fievres s'affoiblirent au point que la tierce diſparut vers le ſeptieme accès, & la quotidienne, vers le dix-ſeptieme.

On diſtingue trois ſortes d'hémitritées, ſavoir, une grande, parce qu'elle eſt compliquée avec la fauſſe tierce ; une petite, qui eſt compoſée de la tierce légitime incorporée dans la quotidienne, telle que celle dont nous venons de donner l'hiſtoire, & une médiocre qui tient le milieu entre les deux, par la température des cauſes qui la produiſent.

Riviere a vu une hémitritée d'une eſpece bien ſinguliere : il dit (1), que pendant l'hiver de 1647, un malade ayant une fievre continue, pituiteuſe, fut dès le vingt-huitieme jour de ſa maladie, réguliérement attaqué tous les jours de deux accès de vraie tierce, qui commençoient par un inſigne friſſon, & qui finiſſoient par une légere ſueur ; que pendant les intervalles, la fievre quotidienne continuoit ſans intermiſſion, comme elle faiſoit avant cette complication. Si cela eſt comme il le raconte, c'étoit une fauſſe

(1) Obſerv. 23, centurie 4.

hémétritée, composée de la quotidienne continue, & d'une quadruple tierce ; mais je serois plus porté à croire que l'un de ces deux accès appartenoit à la tierce, & l'autre à la quotidienne ; ce qui, dans cette supposition, auroit fait une hémitritée composée seulement de la double tierce & de la quotidienne.

L'hémitritée commence quelquefois par la quotidienne, & alors les grands accès se trouvent dans les jours pairs. Telles furent les fievres de Nicodeme d'Abdere, & de Pythion de Thase ; celui-ci mourut, parce que sa fievre étoit maligne ; l'autre guérit, parce que la sienne n'étoit accompagnée d'aucun signe mortel. D'autres fois cette fievre commence par le grand accès : alors les redoublemens ne viennent qu'en jours impairs. Chærion & la femme de Droméades en sont des exemples ; le premier se tira d'affaire, parce que ses urines étoient d'une bonne couleur pendant sa maladie, & la femme mourut, parce qu'elle eut, dès le commencement, des symptômes & des signes mortels, comme la douleur dont elle se plaignit dès le premier jour à l'hypocondre droit : or, les fievres, ainsi que nous l'avons démontré, qui commencent par des douleurs aux hypocondres, sont malignes & mortelles.

L'hémitritée paroît plus communément dans l'âge viril, & quand (1) on approche de la vigueur ou fleur de l'âge ; vers la fin de l'été & en automne ; elle est plus fréquente dans les païs chauds, humides, & exposés aux vents du midi. Il y a grande apparence que c'est l'air chaud,

(1) Galien, des Types, chap. 4.

marécageux, & l'exposition méridionale du païs latin, qui la rend à Rome familiere & maligne, ainsi que Galien l'a observé (1) pendant le séjour qu'il fit dans cette Capitale, & qu'on le voit encore actuellement.

Hippocrate la met au rang des maladies longues & mortelles (2) ; cette fievre est encore plus à craindre chez les cacochimes, chez les phtisiques, & chez ceux qui y ont de la disposition ; car elle dégénere souvent en phthisie & en hydropisie : elle attaque le foie, l'estomac & ses parties nerveuses : elle occasionne des veilles accompagnées de fatuité, de stupidité, & de la perte de sentiment ; elle conduit à l'atonie, & aux affections léthargiques : elle est colliquative ; elle épuise le corps, & l'anéantit, jusqu'à occasionner des syncopes, des défaillances : elle desseche la langue & la rend aride. *Fontanus* dit qu'elle attaque principalement les nobles, les ecclésiastiques, les courtisans, les jeunes gens, & ceux qui vivent dans l'oisiveté & dans la bonne chere. En un mot, elle est plus ou moins maligne, selon que les saisons sont plus ou moins désordonnées, que les (3) païs ou les appartemens sont plus ou moins humides, & exposés aux vents du midi.

Cette fievre ne paroît pas toujours avec les

---

(1) Galien, des tems des maladies, chap. 10, vers la fin.

(2) Malad. Popul. liv. 1, sect. 3, text. 5.

(3) Baglivi, Pratique de médecine, chap. 15, observe que les demi-tierces contractent le plus souvent, à Rome, un caractere de malignité qu'on voit rarement dans les autres pays,

mêmes symptômes : à la vérité, ce sont toujours les mêmes types, les mêmes périodes, & la même marche ; mais les accidens qui l'accompagnent, varient selon les saisons, les pais, les tempéramens, & les dispositions des personnes qu'elle attaque. Hippocrate en donne deux descriptions différentes & complettes dans leur genre : nous les allons transcrire pour ne laisser rien à desirer sur les signes diagnostics & prognostics ; l'une appartient à une constitution humide & méridionale, & l'autre, à une constitution froide & humide (1).

A Thase, l'année ayant été constamment dominée par les vents méridionaux, la chaleur & la sécheresse, ceux qui etoient phtisiques, ou qui y avoient seulement de la disposition, tomberent plus mal, & furent presque tous obligés de garder le lit ; leurs fievres étoient *horrifiques*, continues, sans intermission parfaite ; elles avoient tous les caracteres de la demi-tierce ; un jour étoit plus doux, celui du lendemain étoit pire, & enchérissoit sur le précédent ; la fievre devenoit de jour en jour plus aiguë. Les malades suoient, mais ce n'étoit pas par tout le corps : les extrémités se refroidissoient tellement, qu'à peine la chaleur y revenoit ; les malades étoient tracassés par des déjections bilieuses, modiques, pures, ténues, mordicantes & fréquentes : leurs urines étoient ténues, crues, sans couleur, & en petite quantité, ou épaisses avec un sédiment modique qui n'étoit pas louable, mais crud & hors de saison : la toux les fatiguoit considérablement ; à peine expectoroient-ils quelques

(1) Malad. Popul. liv. 1, sect. 1, & sect. 2.

matieres épaiſſes & peu cuites. Ceux qui avoient une toux plus violente, n'expectoroient rien de cuit; les crachats étoient perpétuellement cruds. La plûpart avoient dès le commencement & pendant tout le cours de leur maladie, des douleurs à la gorge, avec rougeur & inflammation, occaſionnées par une petite quantité d'humeur ténue, âcre, qui diſtilloit perpétuellement ſur cet organe; ces malades tomboient tout de ſuite dans le maraſme, & leurs maux augmentoient à vue d'œil. Ils avoient une averſion conſtante pour toutes ſortes d'alimens; ils n'avoient pas ſoif: la plûpart déliroient aux approches de la mort. C'eſt ainſi que cette fievre maltraita les phtiſiques, & ceux dans leſquels cette derniere (1) maladie n'étoit point encore déclarée, mais qui y avoient quelque diſpoſition.

Ceux dont les viſceres étoient bien conditionnés, éprouverent auſſi cette hémitritée continue, pendant l'été & l'automne. Ils furent longtems malades; mais ils ne furent pas à beaucoup près attaqués ſi violemment que les phtiſiques: leurs fievres étoient bénignes, & n'étoient accompagnées d'aucun fâcheux ſymptôme; pluſieurs avoient des flux de ventre qu'ils ſupportoient aiſément, & ſans en être plus incommodés; la plûpart rendoient des urines ténues, mais d'une bonne couleur, & qui avoient une coction louable vers les criſes; ils touſſoient peu, & l'expectoration ſuivoit la toux: ils avoient du goût pour les alimens, & les prenoient avec ſuccès: en ſomme, ils étoient beaucoup moins mal que les phtiſiques; leur fievre

(1) La fille d'Eurianax en eſt un triſte exemple.

venoit irrégulièrement ; elle étoit précédée du frisson *horrifique*, & suivie d'une petite sueur : ils n'étoient jamais parfaitement sans fievre, & les redoublemens suivoient les types des fievres tierces. La moindre durée de ces fievres étoit de vingt jours, la moyenne de quarante, & ceux qui restoient le plus long-tems malades, n'étoient guéris qu'au quatre-vingtieme. Quelques-uns furent guéris sans ordre & sans crise ; ce qui donna lieu à des promptes rechûtes : les uns ne furent jugés que dans les jours décrétoires indiqués ci-dessus, & les autres gardoient leur fievre pendant l'hiver.

Nous conclurons de-là, 1°. que les vents méridionaux, sont non-seulement bien dangereux aux phtisiques, mais encore à tous ceux qui y ont de la disposition ; 2. que ces mêmes vents produisent des hémitritées ; 3°. enfin, que les demi-tierces occasionnées par des vents méridionaux, sont bien moins dangereuses aux personnes bien constituées, sur-tout quand ces vents ont été accompagnés de sécheresse.

Hippocrate raconte dans la seconde constitution, qu'une autre année ayant été humide, froide, & accompagnée de vents septentrionaux, les fievres de l'été & de l'automne furent diurnes, nocturnes, hémitritées, tierces, quartes, &c. ; après avoir parlé de chacune en particulier, il décrit ainsi les demi-tierces continues.

Les paroxismes ou redoublemens suivoient l'ordre des tierces : un accès étoit plus foible & plus ralenti ; celui du lendemain étoit plus violent : de toutes les fievres de cette saison, elles furent les plus fortes, les plus longues, & les plus laborieuses ; elles étoient douces au com-

mencement, & augmentoient de jour en jour jusqu'à l'approche des crises, où elles étoient dans leur plus grande force; puis elles diminuoient un peu, & reparoissoient tout de suite avec violence, sur-tout aux jours décrétoires. Les frissons arrivoient irréguliérement & sans ordre; ils étoient rares & plus petits que dans les autres fievres; les sueurs étoient abondantes; mais au lieu de soulager, elles nuisoient au contraire beaucoup; les extrémités se refroidissoient considérablement, & se réchauffoient difficilement; les insomnies n'étoient pas complettes, mais elles étoient suivies d'un profond assoupissement; le ventre étoit tracassé par des déjections d'une fort mauvaise qualité. Plusieurs rendoient des urines, ou crues, décolorées, qui parvenoient difficilement à quelques degrés de coction; ou épaisses, mais troubles, sans sédiment & sans coction; ou enfin les urines étoient crues, modiques & vicieuses, avec de très-mauvaises hypostases; la toux qui accompagnoit ces fievres ne paroissoit augmenter, ni diminuer l'état des malades.

Tous ces mauvais symptômes se soutenoient constamment; les crises étoient rares, la plus grande partie de ceux qui en étoient arttaqués, moururent. Si la fievre en quittoit quelques-uns pour quelque tems, elle revenoit bientôt après; ceux qui furent jugés décrétoirement, ne le furent pas avant le quatre-vingtieme jour, & très-peu furent de ce nombre. Plusieurs parmi ceux-ci eurent des rechûtes, qui durerent pendant l'hiver: mais, en général, ces fievres se terminoient plus communément sans crise; soit que les malades mourussent ou qu'ils guérissent. Le

signe le plus fatal qu'éprouverent ceux qui étoient mortellement attaqués, étoit un dégoût général, ou une aversion constante pour toute espece d'alimens; la soif étoit d'ailleurs assez modérée. La longue durée de ces maladies, l'épuisement, l'atrophie, conduisoient à des métastases, ou trop grandes pour être facilement supportées par les malades, ou trop petites pour leur être de quelqu'utilité; ce qui les faisoit promptement refluer au-dedans, & précipitoit les malades dans des accidens encore plus tâcheux. Ceux qui se trouverent dans le cas, essuyerent des dyssenteries, des ténesmes, des lienteries, & d'autres flux de ventre; quelques-uns devinrent hydropiques à la suite de ces affections, & d'autres le furent sans avoir essuyé ces derniers symptômes. Lorsque ces métastases étoient violentes, elles enlevoient tout-à-coup les malades, ou bien elles ne leur étoient d'aucune utilité. Par exemple, les petits exanthemes qui ne faisoient point de dépôts proportionnés à la grandeur du mal, disparoissoient promptement; les parotides étoient noirâtres, & ne signifioient rien de bon: enfin lorsque l'humeur se portoit aux articulations, ce dépôt devenoit rarement critique; il refluoit bientôt, & les malades retomboient dans leur premier état. Tous ces symptômes faisoient périr quantité de malades, sur-tout les enfans, depuis qu'ils étoient sevrés jusqu'à l'âge de puberté; c'étoient aussi ceux qui étoient le plus sujets à ces derniers accidens; car ceux d'un âge plus avancé, quoiqu'accablés par cette mauvaise hémitritée, n'éprouvoient pas toujours ces sortes de métastases.

Le seul signe salutaire qui arrivoit dans ces circonstances, & qui sauva beaucoup de per-

ſonnes, fut la ſtrangurie qui ſe changeoit en abcès. Cette métaſtaſe arrivoit aux perſonnes de tous les âges, même à celles qui ſoutenoient leur fievre debout, ſans s'aliter; il ſe faiſoit alors de grands & ſubits changemens; les diarrhées les plus opiniâtres s'arrêtoient; les malades prenoient avec plaiſir les alimens qu'on leur préſentoit; la fievre ſe ralentiſſoit, mais la ſtrangurie duroit long-tems, & fatiguoit beaucoup les malades; leurs urines étoient copieuſes, épaiſſes, variées, rougeâtres, purulentes, & ſortoient avec douleur. Tous ceux qui furent dans ce cas, guérirent; ceux au contraire qui n'eurent point cette apoſtaſe, furent dans le plus grand danger, & périrent preſque tous.

Il réſulte de cette deſcription, 1°. que les ſaiſons froides & humides, avec des vents ſeptentrionaux, cauſent des maladies très-dangereuſes, longues, effrayantes par les ſymptômes, & d'une coction très-difficile; 2°. que les cauſes morbifiques étant preſqu'inaltérables, il ne doit y avoir que peu ou point de criſe, & que ceux qui en échappent, ne doivent communément leur ſalut qu'à des apoſtaſes difficiles, lentes & laborieuſes.

Sydenham, & la plupart de ceux qui ont écrit les conſtitutions de leur païs, prétendent que les maladies changent de face, & ſont chaque année différentes; ce qui eſt vrai à certains égards: car quoique leur nature ſoit preſque toujours la même dans chaque ſaiſon, elles ſont néanmoins plus ou moins bénignes, plus ou moins nombreuſes, plus ou moins longues, plus ou moins mortelles, & leurs ſymptômes varient, & ſont relatifs, non-ſeulement aux tempéramens particuliers, mais encore au tems qu'il a fait dans

chaque saison. L'ancien pere de la médecine dit (1) qu'il arrive en été des fievres continues, ardentes, des tierces, des flux de ventre, des ophtalmies, des ulceres à la bouche, des putridités aux parties génitales, & des sueurs; en automne, des fievres quartes erratiques, des maladies à l'hypocondre gauche, des hydropisies, des phtisies, des lienteries, des dyssenteries, des sciatiques, des asthmes, des passions iliaques, des épilepsies, des manies, & des mélancolies: en hiver, des péripneumonies, des pleurésies, des affections soporeuses, des fluxions, des maux de tête, des vertiges & des apoplexies; au printems, des fermentations de l'humeur atrabilaire, d'où résultent encore les manies, les mélancolies, & toutes sortes de floresçences à la peau. On voit aussi dans cette saison, des épilepsies, des flux de sang, des esquinancies, des fluxions, des enrouemens, des toux, & des maladies arthritiques. Mais quand ces saisons n'ont pas leur température ordinaire, les maladies, quoique les mêmes, paroissent différentes, parce qu'elles sont habillées différemment; par exemple, les vents (2) du midi affoiblissent l'ouïe, obscurcissent les yeux, appesantissent la tête, rendent le corps paresseux, diminuent les forces, &c. Mais si c'est le vent du nord qui regne, il arrive des toux, des maux de gorge, des difficultés d'uriner, des frissons, des douleurs de côté; lors donc que ces différens vents domineront & dureront quelque tems, il faut s'attendre à voir arriver tous ces différens accidens dans les mala-

(1) Hippocr. Aphor. 20, 21, 22 & 23, sect. 3.
(2) *Ibid.* Aphor. 5 & 16.

dies. Les pluies de longue durée rendent les maladies longues, occasionnent des flux de ventre de longue durée, des pourritures, &c. Mais s'il y a de grandes sécheresses, on voit des ophtalmies, des douleurs aux articulations, des stranguries, des dyssenteries, &c. Lorsque l'été se trouve semblable au printems, il (1) faut prédire de copieuses sueurs dans les fievres qui arriveront. Les maladies sont alors bénignes; elles ne sont pas bien aiguës; & les langues ne sont ni arides ni trop desséchées. Enfin (2) quand les saisons sont bien réglées, & qu'elles conservent leur génie propre, les maladies ont aussi leurs tems bien réglés; elles sont bénignes, & se terminent par de bonnes crises: mais lorsque les saisons sont mal affectées, inconstantes, déréglées, les maladies sont dangereuses, inconstantes, la plupart sans crises ou sujettes à rechûtes, & les jugemens qui arrivent, sont pour l'ordinaire incomplets & mauvais.

On doit encore savoir qu'il y a des maladies qui ont leurs principes (3) & leurs causes dans la nature du sol, dans son exposition, & qu'il y en a d'autres qui sont particulieres à la disposition individuelle de chaque corps, à l'âge, au sexe & au régime; qu'en conséquence (4), les uns se trouvent bien d'une certaine température ou saison, tandis que les autres en sont incommodés. Ceux qui voudront plus approfondir

(1) Hippocr. des Humeurs qu on doit purger, sect. 3, text. 8; & Aphor. 6, sect. 3.

(2) Aphor. 8, sect. 3, & liv. des Humeurs, sect. 3, text. 10.

(3) *Ibid.*

(4) Aphor. 3, sect. 3; & liv. des Humeurs.

cette matiere, n'auront qu'à lire le traité de l'Eau, de l'Air & des Lieux, le Livre des Humeurs qu'on doit purger, la troisieme section des Aphorismes, les Constitutions Epidémiques du premier & du troisieme livre, & la premiere section du second livre des Epidémies; ils puiseront dans ces sources fécondes tout ce qui est important, & même essentiel à savoir en ce genre, tant pour le diagnostic, que pour le prognostic.

Quoiqu'Hippocrate, dans ses quatre constitutions épidémiques, ne parle que des effets du chaud, du froid, de la sécheresse & de l'humidité, il ne faut pas pour cela s'imaginer que les bleds & les autres especes de végétaux, qui, par la mauvaise constitution de certaines années, dégénerent quelquefois dans les champs ou dans les greniers, ne produisent jamais de maladies populaires; non plus que la boisson de certaines eaux, ou les différentes exhalaisons de la terre qui se répandent dans l'athmosphere. Hippocrate ne l'a point ainsi entendu: on lit tout le contraire dans le livre qu'on lui attribue, sur les humeurs qu'il faut purger. Il y a, dit-il, des eaux croupies de marais, dont l'usage occasionne des maladies aux reins, à la vessie, à la rate, & aux autres visceres. Il y a enfin plusieurs autres genres de maladies que produisent les exhalaisons ou vapeurs qui s'élevent des lieux marécageux, chargés de boue, de limon, &c. En effet, on voit assez souvent des fievres populaires très-malignes, occasionnées par des exhalaisons de matieres croupies depuis long-tems dans les mines, dans les ports de mer qu'on cure, dans les grandes fouilles qu'on fait dans certaines terres, dans les marais que les ardeurs de l'été dessechent, &c. sans compter qu'il peut exister dans le firma-

ment des aſtres capables, par leur aſpect, de groſſir encore la liſte des épidémies ; mais la multitude des fables qu'on a débitées dans les ſiecles précédens, ſur la puiſſance des corps céleſtes, a enveloppé cette matiere de nuages épais que le tems ſeul pourra diſſiper.

La fievre éphémere qui quitte après le premier accès, n'eſt pas difficile à connoître. 1°. Les cauſes qui la font naître, ſont ordinairement légeres, telles que deux ou trois veilles, une contention d'eſprit un peu plus grande qu'à l'ordinaire, quelques exercices vifs, un repas plus copieux que de coutume, une enflure, ou légere inflammation des glandes inguinales, &c. 2°. Les malades ont le pouls peu différent de l'état naturel, à la fréquence près des battemens ; la couleur de la peau eſt bonne ; les urines ſont communément d'une bonne couleur, tant au commencement qu'au milieu de l'accès : vers la fin ; elles dépoſent convenablement, ou ſont d'une belle couleur de citron ; avec un nuage blanc & épais ; mais le plus ſouvent elles ont un dépôt louable.

Les fievres continues ſont quelquefois accompagnées de redoublemens qui paroiſſent participer des tierces, des quartes & des quotidiennes ; ce qui eſt fort aiſé à connoître quand on a un peu d'uſage. On prévoit qu'elles ſeront continues, 1°. par l'abſence des ſignes de l'éphémere ; 2°. quand le premier accès dure au-delà de vingt-quatre heures ; mais il faut trois ou quatre jours pour bien connoître leur génie, & la marche des redoublemens. Leur longueur & leur malignité s'eſtiment par les ſignes de crudité plus ou moins grande, par le caractere de la ſaiſon, ou de

l'épidémie

l'épidémie régnante, par les complications qui peuvent s'y rencontrer, par la vélocité de leur marche ; par la qualité & le nombre des fonctions léſées, par le pouls, la reſpiration, les ſueurs, la couleur de la peau, l'urine & les déjections qui ſont plus ou moins éloignées de l'état naturel, & par les autres ſignes & ſymptômes.

Ce ſeroit ici l'endroit à faire voir pourquoi la plupart des fievres intermittentes deviennent doubles, triples ou continues ; mais il faudroit pour cela entrer dans des détails qui nous conduiroient trop loin : nous nous contenterons de faire obſerver en général que ces malheureux changemens arrivent quelquefois par la nature même de ces ſortes de fievre, par la diſpoſition particuliere des tempéramens, & de la conſtitution de l'année ou de la ſaiſon ; mais que le plus ſouvent tous ces accidens proviennent du mauvais traitement. On ſuit aujourd'hui une miſérable routine de ſaigner & de purger à l'outrance, ſans s'embarraſſer des différens états des fievres, ni des ſignes de crudité ou de coction ; après qu'on a bien fatigué, épuiſé les malades, on leur fait avaler des remedes, qu'on appelle fondans, & du quinquina ſans meſure : on fixe par ce moyen l'humeur fébrile ſans la détruire : c'eſt un feu qu'on couvre de cendres, ſans l'éteindre: On procure par cette manœuvre, une eſpece d'engourdiſſement paralytique à la nature, duquel elle ne ſe releve, que pour jouer enſuite le rôle le plus affligeant ; car quand on eſt venu à bout d'anéantir tous ſes efforts ſalutaires, c'eſt-à-dire, qu'on a ſupprimé la fievre au point qu'elle ne paroît plus, il ſurvient preſque toujours aux

malades des oppreſſions à la poitrine, des leucophlegmaties, des hydropiſies, des douleurs, des affections de nerfs, des obſtructions, ou des langueurs chroniques qu'ils gardent ordinairement pendant toute leur vie, à moins qu'ils ne ſoient jeunes, aſſez robuſtes, ou que la fievre ne revienne.

Pendant l'été & l'automne de 1776, il régna à Luxeuil & dans le voiſinage, des fievres intermittentes, quotidiennes, tierces, quartes, & des hémitritées qui me parurent dès les commencemens avoir un caractere de putridité; la plupart de celles que je traitai, à l'exception des quartes, guérirent avec l'enti-émétique de riviere. Le premier pour lequel je fus appelé étoit un homme âgé d'environ quarante ans, marié, & d'une conſtitution aſſez vigoureuſe; ſa fievre étoit tierce; je le fis ſaigner dans le chaud du troiſieme accès; je lui preſcrivis enſuite le (1) remede dont je viens de parler, à l'entrée du friſſon de l'accès ſuivant: l'inſtant d'après qu'il l'eut avalé, il reſſentit une ſorte de feu ou d'ardeur à l'eſtomac, avec un certain mal-être qui parut le tracaſſer près d'un quart-d'heure, après quoi tout ſe calma, la chaleur revint, il dormit, & ſua copieuſement par tout le corps; la fievre ceſſa; il fut complétement jugé: cinq ou ſix jours après je le fis purger: parmi ceux qui prirent ce remede, les uns furent ſaignés & purgés; d'autres enfin ne furent ni ſaignés ni purgés; ils furent

(1) Ce remede, comme nous l'avons dit dans le diſcours préliminaire, eſt compoſé de vingt-quatre grains de ſel d'abſynthe qu'on met dans une cuillerée de jus de citron, qu'on fait prendre au moment de l'effervescence.

néanmoins tous également guéris. J'ajouterai seulement qu'il s'en trouva qui ne guérirent qu'après la troisieme, quatrieme & cinquieme prise, & que je ne prescrivois ce remede aux uns, qu'au quatrieme accès, aux autres qu'au septieme, & à quelques-autres au quatorzieme, selon que la coction me paroissoit plus ou moins éloignée, & la putridité plus ou moins marquée.

Parmi les quartes, les unes cesserent dans le courant d'Octobre, les autres continuerent pendant l'hiver, & ne disparurent qu'aux mois de Juin & de Juillet suivans. Quelques-unes se dissiperent d'elles-mêmes; les plus rebelles ne quitterent qu'après quinze ou vingt jours d'usage des jus de cerfeuil, de chicorée, &c.; aucuns de ceux que je traitai ne prirent le quinquina; la plupart de ceux que je ne traitai pas en firent usage. Il y eut les trois quarts de ces derniers qui garderent la fievre pendant l'hiver, & qui enfin ne furent guéris qu'après un long usage des jus d'herbes dont j'ai parlé; j'observai entr'autres que ceux qui n'avoient été affoiblis ni par les saignées, ni par les purgations réitérées, & qui ne commencerent l'usage du quinquina qu'après des rudimens de coction, furent les seuls qui guérirent avant l'hiver: parmi ceux qui prirent le plus de quinquina, il y en a qui eurent pour reliquat des obstructions rebelles, les autres tomberent dans l'hydropisie, dont quelques-uns périrent dans le courant de l'automne & de l'hiver suivans.

Lorsque les fievres intermittentes, ou continues sont légitimes, qu'elles ne sont ni compliquées, ni accompagnées de malignité ou de mauvais symptômes, & qu'elles sont bien traitées, elles deviennent très-souvent salutaires; elles

guériſſent des maladies difficiles, & diſpoſent quelquefois à une longue vie; ce qui fait dire à Hippocrate, que ceux qui ont la (1) fievre quarte ne ſont point attaqués d'aucune grande maladie; qu'au contraire cette fievre délivre des autres maladies antérieures, telles que de l'épilepſie, & des autres affections convulſives.

Il dit ailleurs (2) que l'apoplexie vineuſe fait mourir dans les convulſions, à moins que la fievre ne ſurvienne, ou que les malades ne récuperent la connoiſſance & la parole vers l'heure où la digeſtion a coutume d'être faite.

Alcippus ayant imprudemment fait guérir des hémorroïdes qu'on lui conſeilloit (3) de garder, devint maniaque; mais une fievre aiguë qui lui ſurvint fit ceſſer ſon délire.

L'ophtalmie & la douleur des (4) yeux ſe diſſipent par la fievre, ou par une autre douleur qui ſe fixe aux lombes.

Ceux qui reſſentent tout-à-coup des (5) vives douleurs au foie, ſont auſſi guéris par la fievre.

Ceux qui ayant une mélancolie ſans fievre, tombent dans un délire furieux, ſont guéris par une fievre ſuivie de ſueur & de ſommeil (6) tranquille.

Aſclépiade, ainſi que nous l'avons remarqué

---

(1) Coac. text. 358; Malad. Popul. liv. 6, ſect. 6; & Aphor. 70, ſect. 5.

(2) Aphor. 5, ſect. 5.

(3) Malad. Popul. liv. 4.

(4) Prorrh. liv. 2, ſect. 2, p. 415, n. 77.

(5) Coac. ſect. 3, p. 431, n. 5.

(6) Coac. ſect. 3, p. 431, n. 64.

dans le Discours Préliminaire (1), se servoit de la fievre comme d'un remede tres-efficace en beaucoup de cas.

La fievre guérit l'apoplexie (2); mais si la fievre est trop modique, ou trop lente pour pouvoir opérer la coction de l'humeur apoplectique, le malade meurt ou reste paralytique.

Ce qui paroît singulier, dit (3) Celse, c'est que la fievre même est souvent d'un grand secours, car elle guérit les douleurs des précœurs, pourvu qu'il n'y ait pas d'inflammation; elle appaise les douleurs dans la région du foie, les convulsions ou distensions nerveuses; elle guérit encore une espece de passion iliaque occasionnée par la difficulté d'uriner.

Ce même Auteur dit (4) qu'il est souvent avantageux dans les fievres lentes, de changer la maladie, en augmentant la fievre même par les bains froids (5) suivis de frictions par tout le corps. Il prétend que cette espece de métasyncrise n'est pas une nouvelle méthode, qu'elle avoit déjà été pratiquée par les anciens avant Hérophile & Erasistrate, & sur-tout depuis Hippocrate, par un certain Pétron qui excitoit cette maladie, en augmentant considérablement la cha-

(1) Médecine de Celse, liv. 3, chap. 4.
(2) Coac. sect. 3, p. 431, n. 54 & 55.
(3) Médecine de Celse, liv. 2, chap. 8.
(4) *Ibid.* liv. 3, chap. 4.
(5) On trouvera dans l'Introduction à la Thérapeutique de Cos, article de l'eau pure, le précis de plusieurs observations que j'ai eu occasion de faire sur les fievres artificielles qu'on provoque avec succès par les bains froids, dans les maladies du genre nerveux, dans les fievres lentes, & autres affections chroniques.

leur & la soif des fébricitans. Quand l'accès qu'il avoit excité commençoit à décliner, il leur donnoit à boire de l'eau froide; & si la sueur paroissoit, il jugeoit que les malades étoient près de la guérison : mais s'ils ne suoient pas, il augmentoit la dose de l'eau froide, & les faisoit vomir. Quand la maladie résistoit à cette seconde tentative, il donnoit à boire de l'eau chaude, dans laquelle il faisoit dissoudre auparavant certain sel; après quoi il forçoit les malades à vomir, afin de purger le ventre. Cette méthode, dit plaisamment Celse, n'étoit pas moins agréable aux malades, que les successeurs d'Hippocrate n'avoient pu guérir, qu'elle l'est encore aujourd'hui à ceux que les sectateurs d'Hérophile & d'Erasistrate n'ont pu soulager après de longs traitemens.

On sait que le fameux Mathématicien François, M. de la Hire, essuya pendant trois ou quatre mois (1), une fievre quarte, à la suite de laquelle il fut radicalement guéri d'une palpitation de cœur qu'il avoit depuis fort long-tems, & qui, jusques-là, avoit opiniâtrement résisté aux meilleurs remedes de l'art. Il vécut, après cette fievre, sain & robuste jusqu'à soixante-dix-huit ans.

Il n'est pas rare d'entendre raconter aux vieillards fort âgés, qu'ils ont essuyé dans leur jeunesse, de fortes & longues fievres quartes.

Ce sont, sans doute, les raisons pourquoi bien des médecins, tels que Vanhelmont, Campanella, Sydenham, &c. définissent la fievre, un

(1) Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, année 1718.

effort salutaire de la nature (1) qui travaille vigoureusement à exterminer la matiere morbifique pour le salut du malade : ce qui a donné lieu à la regle du traitement, qui consiste à la modérer, au point qu'elle ne soit ni trop violente, crainte qu'il ne survienne des inflammations gangreneuses dans quelque partie noble, ni trop foible, afin que la coction de l'humeur puisse se faire complétement dans le moindre tems possible, & que les malades ne tombent pas dans ces langueurs chroniques, qui conduisent presque toujours au tombeau.

Les anciens regardoient les insomnies opiniâtres comme de vraies fievres à la tête : je vais, en finissant, donner la traduction d'une formule que Galien recommande (2) dans cette espece de fievre, & dont j'ai souvent fait usage avec un succès incroyable, non-seulement dans les insomnies, mais encore dans les douleurs de la tête, des oreilles & des yeux.

Prenez, dit-il des têtes de pavots, secs ou verds,
de la semence de laitue,
des fleurs de violette,
& des feuilles de mirthe que vous ferez cuire dans un vaisseau plein d'eau, pour en faire une forte décoction, avec laquelle vous laverez bien les pieds, les jambes & les cuisses du malade (3), après quoi vous les essuyerez en

(1) Observ. de médecine sur l'histoire & la cure des maladies aiguës & chroniques, sect. 1, chap. 1, par Thomas Sydenham, &c.

(2) Autre livre de Dinamide à Mécénas, chap. 12.

(3) La chaleur de cette décoction dans le cœur de l'hiver doit être du trentieme au trente-deuxieme, & dans le cœur de l'été, du vingt-sixieme au vingt-huitieme degré du thermometre de Reaumur.

frottant d'abord doucement, enſuite fortement avec *un morceau de flanelle, une broſſe, ou un linge;* quand la friction ſera finie, vous ferez mettre le malade au lit & il dormira.

Lorſque je rencontre, dans la pratique, des inſomnies bien opiniâtres, ou des douleurs de tête fort aiguës, je fais encore appliquer ſur le front des compreſſes trempées dans l'oxicrat froid, des feuilles fraiches de lierre grimpant, qu'on laiſſe infuſer un inſtant dans le vinaigre roſat froid, & par-deſſus des compreſſes légérement imbibées de ce vinaigre. Je conſeille en outre d'envelopper les pieds & les jambes des malades, avec des morceaux de flanelle, de moleton, ou d'autres étoffes de laine, auſſi-tôt qu'on les remet au lit; ce qui les ſoulage toujours & leur procure du ſommeil.

J'ai trouvé une autre maniere de guérir ces eſpeces de fievres à la tête, quand les inſomnies ſont accompagnées de froid aux pieds; je fais, dans ce dernier cas, fouetter les pieds & les jambes des malades, avec une poignée d'orties piquantes, l'eſpace de deux ou trois minutes, après quoi la chaleur revient aux extrémités inférieures; un quart d'heure après, les picottemens occaſionnés par les orties ſe diſſipent & les malades s'endorment.

Les inſomnies qui ſurviennent pendant les chaleurs de l'été ſe guériſſent quelquefois par des bains réfrigérens du vingtieme au vingt-quatrieme degré du thermometre de Réaumur, qu'on prend le ſoir immédiatement avant le ſouper, qui doit être frugal & léger.

Il m'eſt ſouvent arrivé dans cette ſaiſon, de procurer un prompt ſommeil, en faiſant ſeule-

ment baigner les mains & les poignets dans de l'eau de riviere qui étoit à la température de l'air atmosphérique.

Je dois enfin faire observer à ce sujet, que l'usage fréquent des narcotiques, ou somniferes, devient le plus souvent un abus dangereux, qui finit presque toujours par attaquer le cerveau d'une maniere irrémédiable. La mémoire des uns s'affoiblit; il survient aux autres des tremblemens habituels aux mains, aux bras, à la tête, &c.; il y en a dont le jugement s'émousse au point qu'ils paroissent de tems en tems être dans une espece d'enfance, de stupidité & de délire dans lequel ils meurent bientôt après.

Ceux qui sont doués d'une bonne judiciaire, en apprendront bien davantage, s'ils savent mettre à profit les principes que nous avons conclus dans le cours de cet Ouvrage, & s'ils recueillent avec ordre tout ce qui se passera chez les malades qui leur seront confiés.

INTRODUCTION A LA THÉRAPEUTIQUE DE COS,

Dans laquelle on a principalement en vue le traitement des maladies aiguës.

Avant que d'entrer chez les malades, faites enſorte de ſavoir ce que vous y devez faire; car la plupart ont plus beſoin de ſecours que de raiſonnemens.

HIPPOCRATE, *la décoration ſied au médecin.*

DÉTAIL ſommaire des matieres qu'on ſe propoſe de traiter dans cet opuſcule.

COMME la médecine, ſelon Hippocrate (*a*), conſiſte à ajouter ce qui manque, à ſouſtraire ce qui eſt de trop, & à corriger ce qui peche par la qualité, il ſuit que cet art ſe réduit à ſavoir preſcrire le régime, la ſaignée, les vomitifs, les purgatifs & les altérans.

On entend aujourd'hui par le régime, l'uſage

(*a*) Liv. des flatuoſités.

convenable qu'on doit faire des ſix choſes non naturelles, qui ſont 1°. l'air, 2°. le boire & le manger; 3°. le repos & le mouvement; 4°. le ſommeil & la veille; 5°. les matieres qu'on rend, & celles qu'on retient; 6°. enfin, les différentes affections de l'ame.

La maniere de bien diriger les malades dans l'uſage de ces ſix articles, eſt ſans contredit la baſe fondamentale, & la partie la plus eſſentielle du traitement de toutes les maladies, tant aiguës que croniques.

La ſaignée eſt, comme tout le monde ſait, l'ouverture faite à un vaiſſeau pour en tirer du ſang. On en diſtingue trois ſortes; ſavoir celle faite aux veines, qu'on appelle en termes de l'art, *phlébotomie;* celle à l'artere ſe nomme *artériotomie*, & les mouchetures ou ſcarifications qu'on fait à la peau pour en faire ſortir le ſang & le ſucer, au moyen des cornets de terre, de métal ou de verre, s'appellent ventouſes avec ſcarification. On pourroit encore y en ajouter un quatrieme qui ſe pratique par l'application des ſangſues.

Les vomitifs évacuent par le haut les matieres contenues dans l'eſtomac, en occaſionnant dans l'économie animale une ſecouſſe univerſelle, qui agite tout le corps, & qui en exprime les ſucs, notamment ceux des viſceres du ventre, de la poitrine, ceux du cerveau, des yeux, &c.

Les purgatifs qui évacuent par le bas les humeurs & les autres matieres inteſtinales, n'excitent pas à beaucoup près tant d'ébranlement que les vomitifs.

Les altérans ſont des remedes, qui, ſans occaſionner d'évacuations ſenſibles par le haut ou par le bas, ont la propriété de changer l'état actuel

des solides & des liquides, en un autre : tels sont les fondans, les raffraichissans, les apéritifs, les béchiques, les émolliens, les stomachiques, les cordiaux, les fébrifuges, les somniferes, &c. & ceux qu'on nommoit spécifiques.

Nous allons traiter aphoristiquement toutes ces parties, en attendant que le loisir nous permette d'entrer dans de plus longs détails. Nous supprimerons seulement le chapitre particulier des altérans, que nous nous contenterons d'indiquer indistinctement par-tout, à mesure que les matieres se présenteront.

Notre but ayant été de rendre cette méthode curative, aussi aisée que familiere aux Chirurgiens de la campagne, nous avons eu soin d'ajouter en note, au bas des pages, les formules de remedes dont on a supprimé la composition daus le texte.

Nous finirons cette introduction par deux histoires de petites véroles confluentes, que feu M. Boerhaave traita autrefois à Leyde ; ces deux cures nous ayant paru très-propres à servir de modele aux jeunes gens, nous les avons traduites du latin de ce célebre praticien, en notre langue, pour tenir lieu de supplément à ce que nous avons dit de cette maladie dans le discours préliminaire.

CHAPITRE PREMIER.

Du régime dans les maladies aiguës.

Nous avons observé ailleurs que les maladies appellées aiguës par les anciens, étoient, au rap-

port d'Hippocrate (*a*), la pleuresie, la péripneumonie, la phrénesie, la léthargie, la fievre ardente, & toutes les autres maladies vives qui affectent les visceres, & qui sont accompagnées de fievre continue.

Cet ancien pere de la médecine définit la pleurésie (*b*), une inflammation de la membrane qui tapisse les côtes intérieurement; il appelle encore pleurésie, l'inflammation des muscles intercostaux.

Lorsque l'humeur inflammatoire se fixe aux poumons, il l'appelle péripneumonie (*c*).

La phrénésie (*d*) est, selon lui, un delire continuel, accompagné de veilles & de fievre continue.

La léthargie est un délire (*e*), joint à la fievre continue, à l'assoupissement & à l'oubli.

La fievre ardente, n'a aucuce intermission; ses symptômes caractéristiques, sont un grand feu qu'on ressent par tout le corps, sur-tout aux visceres, avec une soif insatiable (*f*), une langue seche, qui le plus souvent est raboteuse & noire.

Après ces définitions succinctes, Hippocrate passe à l'importance du régime dans toutes ces maladies, & fait une sortie (*a*) vigoureuse contre ceux, qui, pour avoir seulement appris des définitions de maladies, & quelques formules de remedes, osent se dire médecins.

Il dit au même endroit, qu'il y a des Médecins qui prescrivent la tisane entiere (*b*) sans

(*a. b. c. d. e. f.*) Régime dans les maladies aigues; version de Louis Duret, liv. 1, text. 3.

(*b*) Régim. dans les malad. aig. vers. de Duret, l. 1, text. 4.

(*b*) La tisane des anciens étoit ce que nous appelons

la couler, pendant tout le tems que dure la maladie, & qui croient bien faire la (*a*) médecine; qu'il y en a d'autres qui la passent à travers une étamine, & qui pensent mieux faire, en empêchant par ce moyen, que les malades n'avalent le grain de l'orge avec le jus; qu'enfin il se trouve des Médecins qui prétendent surpasser tous les autres, en interdisant aux malades toute nourriture, sans en excepter la tisane coulée; il ajoute que les uns prescrivent cette abstinence jusqu'au septieme jour, & que les autres la font continuer jusqu'après la crise, ou la terminaison de la maladie; c'est pourquoi, l'art de guérir, ajoute ce célebre auteur, est assimilé à celui des augures & des aruspices, & par cette raison blâmé & vilipendé par le commun des hommes.

De l'air propre aux malades.

Ce n'est ici ni le tems ni le lieu de differter sur la nature de l'air; il suffit pour notre sujet de savoir qu'il environne le globe que nous habitons, que les animaux le respirent, qu'il est pour eux une espece d'aliment, dont la plupart ne peuvent se passer pendant quelques minutes sans courir risque de suffoquer; tandis que, pour nous servir de l'expression d'Hippocrate (*b*), ils peuvent soutenir l'abstinence entiere du boire & du manger l'espace de deux ou trois jours & plus, sans

aujourd'hui bouillon; elle se faisoit avec plusieurs especes de grains: mais celle qui étoit le plus en usage au tems d'Hippocrate, se préparoit avec le seul grain de l'orge mondé de son écorce.

(*a*) Régime dans les maladies aigues; liv. 1, text. 5.

(*b*) Liv. des flatuosités.

craindre pour leur vie ; qu'enfin ce fluide invisible eſt ſuſceptible d'une infinité d'altérations capables de cauſer des maladies, & même la mort aux animaux qui le reſpirent.

L'obſervation fait voir que l'air nuit aux animaux de pluſieurs manieres ; ſavoir, 1°. lorſqu'il perd de ſon reſſort ; 2°. qu'il renferme certains corps nuiſibles à l'économie animale, qu'il eſt uni ou combiné avec eux, ou ſeulement imprégné de vapeurs putrides, & de toutes autres ſubſtances contraires à notre organiſation ; 3°. quand il eſt trop ſec ou trop chaud ; 4°. quand il eſt ſaturé d'une humidité ſurabondante ; 5°. enfin lorſqu'il eſt trop froid.

Pour remédier à la premiere & à la ſeconde cauſe, on aura ſoin d'entretenir dans la chambre du malade des matieres en effervescence, capables de produire une ſuffiſante quantité de ces vapeurs élaſtiques, auxquels les phyſiciens modernes ont donné le nom d'air fixe. L'huile de vitriol, mêlée avec de la craie, &c. dont nous avons parlé dans le Diſcours Préliminaire, en fourniſſent beaucoup (*a*).

S'il y a des miaſmes nuiſibles, ou déléteres répandus dans l'atmoſphere, on fera un feu clair avec des bois ou des graines aromatiques qu'on promenera de tems en tems ſur un réchaud allumé, dans les appartemens. La flamme conſumera les molécules étrangeres dont l'air pourra

(*a*) Pendant que ces matieres ſont en effervescence, il faut tenir à côté un vaſe plein d'eau chaude, afin de mitiger les vapeurs élaſtiques qui s'élevent du mélange de l'acide avec la craie, & d'en faire un nouvel air auſſi ſalubre que celui que nous reſpirons.

être imprégné, pendant que la fumée aromatique corrigera d'un autre côté les particules putrides; au défaut des aromates exotiques, on pourra y substituer les baies & les bois indigenes de laurier, de genievre, &c. La vapeur du fort vinaigre brûlé sur une pierre, sur un fer ardent, ou qui bout dans un vase placé au milieu de la chambre du malade, est encore bien efficace dans les fievres putrides, & dans toutes celles qui sont inflammatoires, principalement quand l'inflammation est à la gorge ou à la poitrine.

L'air est trop sec toutes les fois que le principe aqueux n'y est pas combiné en suffisante quantité; c'est alors qu'il devient dévorant & nuisible aux végétaux comme aux animaux qui le respirent, parce qu'il pompe toute leur humidité avec laquelle il se combine.

Pour remédier à cette mauvaise qualité de l'air, & en prévenir les suites, on mettra dans plusieurs endroits de la chambre du malade de larges vases pleins d'eau chaude, afin de remplir la chambre de vapeurs humides, & on en arrosera souvent le parquet, ainsi qu'on le pratique pour prévenir l'effet des vapeurs méphytiques du charbon embrâsé, & des autres substances qui exhalent du phlogistique.

Si l'air est trop chaud, on diminuera les couvertures du malade, on ouvrira les rideaux de son lit, les portes & les fenêtres de sa chambre; on placera en différens endroits de son appartement de la glace naturelle ou factice; on arrosera le parquet avec de l'eau à la glace, ou la plus fraiche qu'on pourra trouver; on mettra son lit dans la chambre la plus vaste de la maison, & on fera ensorte, s'il est possible, que l'aspect des croisées

croisées réponde directement au lever du soleil dans l'équinoxe; on observe en effet que l'air en cette partie de l'hémisphere, est ordinairement frais, & qu'il est de la plus grande salubrité.

Quoique l'aspect direct au nord paroisse au premier coup d'œil, plus propre à tempérer les grandes chaleurs, l'expérience fait voir que l'air qui souffle en cette partie de l'horizon, est bien dangereux dans toutes les saisons; c'est une observation qui s'est de plus en plus confirmée depuis Hippocrate (*a*) jusqu'à nos jours; j'ai en effet remarqué maintes fois que plusieurs personnes saines, obligées par état à travailler assidument dans des appartemens qui avoient l'aspect direct au nord, étoient bientôt vivement attaquées de rhumatismes rebelles, de fluxions à la poitrine, de rhumes catharreux, & de fievres dangereuses, longues, ou opiniâtres, c'est-à-dire, d'une coction très-difficile, en été comme en hiver, malgré toutes les précautions qu'on avoit pu prendre pour rendre ces habitations moins insalubres. J'ai aussi remarqué que la plupart des remedes, sur-tout les mercuriaux, étoient plus sujets à faire des ravages pendant que ce vent souffle, que quand il vient de tout autre côté.

Lorsque l'air contient une humidité surabondante, il faut entretenir beaucoup de feu dans les appartemens; car l'expérience fait voir que la chaleur de l'atmosphere rend l'air bien plus propre à se combiner (*b*) avec l'eau, & à l'ab-

(*a*) Liv. de l'air, des eaux & des lieux.

(*b*) La raison pour laquelle l'air se combine avec l'eau, & en pompe une quantité relative au degré de chaleur de

ſorber ; ce qui, en quelque ſorte, le deſſeche : mais il lui reſte un autre inconvénient, qui eſt, que cet air introduit dans les poulmons & dans le ſang des animaux, s'y décompoſe ; ce procédé naturel ou ſpontané eſt par conſéquent plus propre à relâcher les organes, & à diminuer l'activité des liqueurs animales, à proportion de la quantité des parties aqueuſes qui réſulte de cette décompoſition ; mais comme nous ne pouvons commander aux élémens, c'eſt de compenſer l'un par l'autre, au moyen d'un régime un peu plus ſec. Les fumigations ſeches avec les bois & les baies aromatiques de laurier, de genievre, &c., ſont encore très-appropriées, ainſi que le benjoin, le maſtic, la ſandaraque, ou tout autre baume naturel d'une bonne odeur, qu'on jette par pincées ſur un réchau garni de petits charbons embrâſés.

Quand l'air eſt trop froid, ce qui n'arrive guere qu'au cœur de l'hiver, il faut entretenir un feu proportionné dans les appartemens, choiſir pour le malade une chambre, dont l'aſpect

---

l'atmoſphere, c'eſt que toutes les combinaiſons de la nature ſe font principalement au moyen des rapports, des analogies, des affinités, ou, pour parler le langage des Phyſiciens, au moyen des attractions particulieres que les corps exercent entr'eux réciproquement : or, ſelon les Obſervations du Chevalier Newton, la chaleur diminue la force de cohéſion des parties intégrantes des fluides, tandis qu'elle augmente leurs vertus diſſolvantes & attractives ; d'où il ſuit que l'air doit attirer l'eau en raiſon de ſa chaleur, & la diſſoudre, à peu-près, comme celle-ci diſſout les ſels, juſqu'au *maximum* de ſa ſaturité. Les grandes roſées des pays chauds viennent en grande partie de l'eau atmoſphérique qui ſe précipite par la fraîcheur des nuits d'été.

des croisées soit vers le midi. Lorsque durant les froids noirs de l'hiver (*a*), le ciel se couvre de nuages, ou que l'air s'obscurcit par des brouillards froids, vifs & pénétrans, qui occasionnent des rhumes opiniâtres, des pleurésies, des péripneumonies, des toux fatiguantes aux pulmoniques, & à ceux qui y ont de la disposition, il faut tenir en fusion, sur un feu doux placé dans le milieu ou dans un coin de la chambre du malade, des substances grasses, sans les faire bouillir, comme la cire neuve, l'huile d'olives, ou d'amendes douces, la thérébentine de Perse, les baumes de l'Amérique ou du Levant, qui rempliront l'appartement de vapeurs douces, huileuses & balsamiques, ce qui accélérera les coctions, facilitera & provoquera l'expectoration, &c. Cette méthode réussit dans tous les tems secs & froids, principalement si auparavant on a eu attention de remplir, pendant deux ou trois jours, la chambre du malade de vapeurs aqueuses & émollientes. Si le tems étoit froid & humide, les vapeurs chaudes & seches suffiroient, comme celles qui émanent d'un feu clair, entretenu par des bois & des graines aromatiques.

Malgré que les appartemens les plus sains soient ordinairement ceux dont les croisées ont l'aspect direct du levant au midi, il y a cependant une exception importante à faire; si, par exemple, de telles fenêtres étoient à portée de quelques eaux croupies, chargées de limon pourri, d'herbes sujettes à la putréfaction, &c., ou s'il y avoit en face des fumiers, des terres mal saines qui

(*a*) Par froids noirs, j'entends ceux qui viennent du nord directement.

exhalaſſent de mauvaiſes odeurs, il faudroit alors changer l'appartement du malade, & placer ſon lit dans une chambre dont l'aſpect fût oppoſé à ces lieux mal ſains, nonobſtant que cette nouvelle ſituation, par rapport à l'horizon, fût moins favorable que l'autre, parce que de deux inconvéniens, on doit toujours préférer le moindre.

Auſſi-tôt qu'un malade eſt ſorti des dangers d'une maladie aiguë, ſi ſa convaleſcence paroît lente, ſi on le juge aſſez fort pour ſoutenir la fatigue d'un tranſport, & ſi la ſaiſon le permet, il faut l'envoyer à la campagne, où l'air, ſelon l'avis d'Hippocrate, eſt ordinairement plus ſalutaire. Voici, dans cette circonſtance, la regle qu'il conviendra de ſuivre. Ceux qui auront contracté la maladie dans un ſol limoneux, couvert de marais, où l'atmoſphere eſt gras, épais, chargé de vapeurs putrides, ſeront envoyés dans les lieux ſecs & montagneux. Ceux qui auront pris leurs maladies ſur les bords de la mer, iront juſqu'à vingt ou trente lieues des côtes, dans des endroits où l'air ſoit tout-à-fait différent de celui qui ſouffle ſur les côtes. Enfin, ceux qui auront été incommodés de l'air ſec, vif & froid des montagnes & des pays pierreux, iront paſſer leur convaleſcence dans les climats où l'air eſt naturellement gras & épais, comme à Paris, ou dans les plaines modérément chaudes & humides.

De la nourriture qui convient dans les maladies aiguës.

La nourriture des Fébricitans, dit Hippo-

crate, doit être humide (*a*). Il y en a de deux especes, savoir, le bouillon & la boisson. La premiere est un jus de substances alimentaires tirées du regne animal ou végétal pour nourrir le corps & soutenir les forces; la seconde, qu'on prend principalement pour se désaltérer & se rafraîchir, est en quelque sorte le véhicule qui charie la substance nutritive dans les différentes parties du corps. Comme la boisson est ordinairement fort aqueuse, elle dissout les sels nuisibles, & délaie les autres substances excrementicielles du sang qu'elle entraîne ensuite hors du corps, par la voie des urines, & quelquefois par les sueurs.

Des bouillons.

Les anciens nourrissoient les Fébricitans avec des bouillons composés du meilleur (*b*) orge mondé, qu'ils faisoient cuire pendant cinq ou six heures dans suffisante quantité d'eau. Quand la maladie étoit grave ou dangereuse, & avant la coction, ils les couloient à travers un tamis, & n'en donnoient que le jus aux malades; lorsque la maladie étoit moins sérieuse, que la coction de l'humeur morbifique étoit complette, ou que les malades avoient passé le tems de la crise, ils ne couloient point cette décoction; ils laissoient prendre aux malades les grains de l'orge avec le jus (*c*). C'est à cette espece de bouillon qu'ils

(*a*) Aphor. 16, sect. 1.

(*b*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 1, text. 10, vers. de Duret.

(*c*) *Ibid.* text. 3.

donnoient le nom de tiſane ; ils l'appelloient crême de tiſane, lorſqu'elle étoit coulée ; mais quand elle ne l'étoit pas, qu'ils y laiſſoient le grain, ils la nommoient tiſane entiere : *ptiſanna integra*, *non percolata* (*a*). Nous nous ſervirons de cette dénomination dans le cours de cet ouvrage.

Le tems deſtiné à la nourriture étoit toujours celui du déclin (*b*) de la fievre, comme la matinée ; on en proportionnoit la quantité à la grandeur de la maladie, à ſes différens tems, à l'âge, à l'habitude, au tempérament particulier du malade, aux forces (*c*), à la véhémence des

---

(*a*) Les jus d'orge qu'on fait en Franche-Comté me paroiſſent préférables à ceux des anciens ; on prend une poignée de gruau d'orge ou d'avoine, c'eſt-à-dire, le pur grain dépouillé de ſon enveloppe ; on y ajoute un peu de beure bien frais, & une pincée de ſel ; on laiſſe bouillir doucement le tout dans ſuffiſante quantité d'eau pendant ſix ou huit heures ; on paſſe enſuite cette décoction à travers un linge ou un tamis ; on y ajoute un peu de ſucre rapé, après quoi on la fait prendre aux malades.

Les bouillons gras ſe préparent avec les viandes fraiches de bœuf, de veau, de poule ou de coq, & quand on veut les rendre encore plus nouriſſans, on y ajoute une perdrix tuée récemment ; on fait bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau, juſqu'à ce que le pot ſoit écumé ; on y ajoute après cela quelques grains de ſel, des carottes, un ou deux oignons garnis chacun d'un clou de gérofle ; on fait enſuite cuire le pot doucement l'eſpace de ſept à huit heures, après quoi on paſſe le bouillon à travers un tamis ou un linge propre trempé dans de l'eau froide ; on laiſſe refroidir cette coulure à l'air libre, & lorſqu'on veut en donner aux malade, on la fait réchauffer au bain-marie.

(*b*) Hippocr. des humeurs qu'il faut purger ; verſion de Duret, partie 2, text. 9 ; & Aphor. 17, ſect. 1.

(*c*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 2, text. 7, verſion de Duret.

ſymptômes, au pays & à la ſaiſon de l'année. Par exemple, lors de l'acuité des douleurs ou de la violence des ſymptômes, on faiſoit jeûner les malades depuis le commencement du paroxiſme juſqu'à la ceſſation ou déclin.

La nourriture, dit Hippocrate, eſt nuiſible quand la maladie eſt à ſon apogée ; c'eſt pour cette raiſon qu'il recommande une diete (*a*) ſtricte & rigoureuſe pendant la grande vigueur du mal.

Lorſque la maladie eſt très-aiguë, les douleurs & les autres ſymptômes deviennent bientôt extrêmes (*c*), par conſéquent la diete doit être très-ténue dans cette circonſtance.

Si la maladie eſt moins aiguë, la nourriture peut être un peu plus abondante & un peu plus nourriſſante. Enfin, la diete ſera plus ou moins ſtricte (*c*), ſelon que la maladie ſera plus ou moins extrême.

Comme les digeſtions ſont plus laborieuſes en été & en automne, que durant le printems & l'hiver, il eſt néceſſaire que (*d*) la diete ſoit par cette raiſon, plus ténue ou plus aqueuſe, c'eſt-à-dire, moins nourriſſante en été qu'en hiver, & dans les pays chauds que dans les pays froids.

Les vieillards ſupportent aiſément le jeune ; en ſecond lieu, ceux qui ſont dans l'âge de conſiſtance ; les adoleſcens le ſupportent difficilement ; les enfans ne le peuvent abſolument ſoutenir,

(*a*) Aphor. 8, ſect. 1.

(*b*) Aphor. 7, ſect. 1.

(*c*) *Ibid.*

(*d*) Aphor. 15, ſect. 1.

principalement ceux (*a*) qui ont beaucoup de vivacité.

Lorſqu'en ſanté on eſt dans l'habitude de manger beaucoup, on a beſoin, pendant la maladie, d'un peu plus de bouillon, ou de tiſane, c'eſt-à-dire, qu'on en donnera deux ou trois fois par jour à ceux qui, en ſanté, ont coutume de faire (*b*) deux ou trois repas.

On ſe ſouviendra en général, que les fautes qu'on commet en prenant trop peu de nourriture, ſont plus grandes qu'elles (*c*) ne ſeroient, ſi on en prenoit un peu plus qu'il ne faut, par la raiſon qu'il eſt bien plus aiſé de vuider un corps trop rempli, que d'en remplir un qui eſt exténué; car, ſuivant les principes de Cos, on ne peut, & ne doit (*d*) rétablir qu'à la longue, & inſenſiblement les corps amaigris ou épuiſés de longue main.

Comme la plupart des maladies aiguës ſe terminent par des criſes, que tous les médecins n'ont pas également le talent de prévoir pluſieurs jours d'avance, voici la bouſſole qu'il faudra conſulter pour preſcrire le régime aux malades. On donnera hardiment de la tiſane ou du bouillon après la coction (*e*), & on en réglera la quantité ſelon qu'elle ſera plus ou moins parfaite. On obſervera enſuite attentivement, jour par jour, tout ce qui ſe paſſera chez le malade;

(*a*) Aphor. 13 & 14, ſect. 1.

(*b*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 1, text. 8, verſ. de Duret.

(*c*) Aphor. 5, ſect. 1.

(*d*) Aphor. 7, ſect. 2.

(*e*) Régime dans les malad. aiguës, liv. 1, text. 10 & 11, verſion de Duret.

& si, après la coction, il doit lui arriver une crise, on la connoîtra (*a*) par l'accès extraordinaire qui a coutume de précéder les crises; alors on interdira toute nourriture jusqu'à ce qu'il y ait un jour ou deux d'écoulés après le jugement (*b*); si cependant on jugeoit que la crise eût été complette, ou que le malade fût trop foible, on pourroit donner une crême d'orge ou un bouillon gras quelques heures après le jugement.

Quand Hippocrate défend de donner de la nourriture dans les fortes maladies aiguës, avant qu'elles se soient adoucies, ou qu'il y ait quelques rudimens de coction, il excepte le cas de véritable épuisement qui pourroit survenir après des abondantes évacuations, soit qu'elles fussent spontanées, ou provoquées par des médicamens. Il veut aussi qu'on ait égard à l'état du ventre, c'est-à-dire, qu'on le relâche plus ou moins de (*c*) l'extrême diete, selon que le ventre sera plus ou moins applati, ou que l'on verra les côtes plus ou moins élevées au-dessus du niveau de la peau du ventre.

Les médecins de l'école de Cos avoient encore pour principe de faire prendre de la tisane dès le commencement des maladies aiguës, parce qu'alors la fievre & les autres symptômes ne sont jamais aussi vifs que vers l'apogée, & que les malades se trouvent après cela bien plus en état

(*a*) Aphor. 13, [illegible].

(*b*) Rég. dans les maladies aiguës, vers. de Duret, liv. 1, text. 10; & liv. 4, text. 2, vers. de Vassaeus.

(*c*) Rég. dans les maladies aiguës, vers. de Duret, liv. 2, text. 4, 7 & 9; & liv. 4, text. 77, vers. de Vassaeus.

de ſoutenir l'abſtinence qu'il eſt néceſſaire de garder pendant la grande vigueur de la maladie, à l'approche des criſes, & lorſqu'elles ſe font. Il n'y a rien de plus abſurde, dit Hippocrate, que d'affoiblir un malade dans le tems le plus propre à le ſoutenir avec une nourriture liquide & facile à digérer ; comme auſſi de le nourrir pendant que la nature eſt entiérement occupée à cuire, digérer, altérer & ſubjuguer les cauſes morbifiques; c'eſt ce qui fait que la plupart de ceux (*a*) qu'on nourrit après les avoir épuiſés par trois ou quatre jours de jeûne, périſſent par indigeſtion ou par défaut de pépaſme & de criſe. Il excepte de cette regle les maladies très-aiguës, qui doivent ſe terminer ſous quatre ou ſept jours; alors, dit-il, on pourra faire jeûner les malades depuis le commencement juſqu'après la criſe, pourvu que le ſujet ait aſſez de force pour ſoutenir, ſans danger, cette abſtinence.

Je ſais, dit Hippocrate, que quand il y a de grands changemens dans (*b*) le corps, qui occaſionnent de fortes maladies, on doit y oppoſer de grands changemens contraires; mais il faut pour cela que les forces du malade puiſſent y ſuffire, parce qu'à l'approche des criſes, il eſt néceſſaire d'interrompre toute nourriture juſqu'à un jour ou deux après le jugement, crainte que la nature, alors occupée à cuire l'humeur morbifique, pour l'expulſer enſuite hors du corps, ne ſoit diſtraite par une autre coction d'alimens dans l'eſtomac; c'eſt pour cette raiſon

(*a*) *Ibid.* verſion de Duret, liv. 2, text. 4.

(*b*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 2, text. 4, verſion de Duret.

qu'il ſoutenoit les forces du malade dès le commencement, pour que la nature ne ſuccombât point aux approches des criſes, ou pendant qu'elles ſe faiſoient.

Il obſerve qu'un malade épuiſé par une diete trop (*a*) auſtere, ne doit pas commencer d'abord par des alimens bien nourriſſans; il faut, dit-il, dans ce cas en augmenter la doſe & la ſucculence par degrés & inſenſiblement, par la raiſon que s'il eſt toujours dangereux, même en ſanté, de ſe porter d'une de ces extrémités à l'autre, à plus forte raiſon quand on a affaire à des ſujets autant affoiblis par la maladie, que par la diete.

L'orge, ſelon Hippocrate, doit être préféré à toute autre nourriture dans les maladies aiguës, parce que ſon ſuc eſt onctueux, léger, doux & agréable; il eſt, par ſa nature (*b*), coulant & modérément humide; il n'eſt point *ſitiſere*, il eſt laxatif au beſoin; il n'occaſionne aucune agitation dans l'économie animale; il ne s'enfle point dans le ventre, car la coction l'a fait enfler autant qu'il en étoit ſuſceptible, & lui a fait perdre toute ſa partie flatulente. Ajoutons à cela que cette nourriture eſt acefcente, qu'elle ratraîchit les malades, qu'elle réſiſte à la pourriture, & que c'eſt principalement en cela que dans les maladies aiguës, elle eſt ſupérieure aux jus des viandes, qui ont plus de tendance à la putridité, & qui, par cette raiſon, dégoûtent les malades & augmentent leurs maux.

L'uſage des jus ou crêmes d'orge une fois décidé,

(*a*) Rég. dans les malad. aig. liv. 2, text. 4 & 9, verſ. de Duret.

(*b*) *Ibid.* liv. 1, text. 6.

il ſuffira (*a*) de ne les pas faire d'abord bien épais, & de n'en pas donner trop à la fois; on en réglera la quantité relativement à la nourriture que les malades prennent en ſanté, & à ce qui conviendra pour prévenir le trop grand affaiſſement des vaiſſeaux & la déperdition des forces; ſi la maladie eſt ſeche, on les donnera clairs & en petite quantité à la fois, & on aura attention de preſcrire auparavant un coup d'eau miélée, ou de vin pur, ou détrempé avec de l'eau, ſelon qu'on le jugera convenable; car s'il eſt pernicieux de conduire à contre-tems les malades à de grands affaiſſemens de vaiſſeaux, ou à de grandes évacuations, il ne l'eſt pas moins de les nourrir lorſqu'ils ſont dans la plus grande vigueur de la maladie.

Dans les fievres ardentes, Hippocrate interdiſoit toute nourriture aux malades juſqu'après la criſe, quand les forces pouvoient le permettre, ou (*b*) qu'il jugeoit que la maladie ne ſeroit pas de longue durée: lorſqu'il preſcrivoit de la tiſane avant la criſe, ou avant le ſeptieme jour, il y faiſoit ajouter quelques plantes réfrigérentes (*c*) laxatives, *ſorbitiones*, dit-il, *dato attractorias.*

Si la bouche eſt bien humectée, & ſi les ma-

(*a*) Régime dans les maladies aiguës, liv. 1, text. 9, verſion de Duret.

(*b*) *Ibid.* verſion de Vaſſæus, liv. 4, text. 9 & 10.

(*c*) *Ibid.* verſion de Vaſſæus, liv. 4, text. 18.

Afin de rendre le bouillon laxatif & réfrigérent, il faut le préparer avec de la rouelle de veau, & quelques cuillerées de gruau d'orge, ou d'avoine qu'on fait cuire ſans ſel, dans ſuffiſante quantité d'eau; y ajouter ſur la fin deux ou trois onces de pulpe de tamarin pour quatre bouillons, & chaque fois qu'on en donnera aux malades, y mettre un peu de ſucre en poudre.

lades expectorent aisément l'humeur qui affecte les poumons, on pourra leur donner de la tisane en plus grande dose, & un peu plus (*a*) souvent jusqu'à la crise; mais il faudra vers ce tems en suspendre l'usage pendant deux ou trois jours, après lesquels on leur donnera de la tisane coulée le matin, & de la tisane entiere le soir, sur-tout quand les malades auront pris de la tisane dès le commencement de leur maladie. Il faut se ressouvenir ici que la fille de Philon périt après une bonne crise, pour avoir mangé trop tôt après le jugement. Enfin, plus l'expectoration sera abondante & louable, plus il faudra donner de tisane jusqu'à l'approche des crises. Ce n'est qu'en suivant exactement ces regles qu'on vient bientôt à bout d'appaiser les douleurs de la pleurésie & des autres maladies aiguës, qu'on dispose les malades aux copieuses expectorations, & aux crises salutaires qui garantissent de rechutes & de tout reliquat.

Quand la tisane est faite de bon orge, & qu'elle (*b*) est cuite convenablement, elle est très-fluide; elle ne cause pas la moindre altération; elle se digere fort aisément; les sucs qu'elle contient n'ont pas à la vérité une grande force nutritive, mais ils se distribuent promptement dans les organes, & cela suffit pour entretenir les forces vitales, naturelles & animales. Toutes ces choses qui paroissent des minuties, sont de la plus grande importance à savoir pour bien exercer l'art de guérir; car les fautes que l'on commet

---

a) Rég. des malad. aigues, liv. 1, text. 10, version de Duret.

(*b*) *Ibid.* text. 10 & 11.

dans l'adminiſtration de la tiſane influe toujours ſur les rechûtes, les reliquats, les longueurs des maladies & la mort même.

Si quelqu'un tombe malade, & qu'on lui donne tout de ſuite de la tiſane avant qu'il ait ſpontanément évacué les (*a*) excrémens de la veille, ou qu'on les ait fait ſortir par un ſupoſitoire ou un lavement, Hippocrate penſe qu'on augmentera infailliblement les douleurs, & ſi le malade n'a pas de fievre, qu'on lui en occaſionnera, ou qu'on lui rendra la reſpiration plus courte & plus laborieuſe, s'il eſt attaqué à la poitrine.

Les douleurs aiguës au ventre, aux hypocondres, ou à la poitrine, qui ſont d'un caractere ſec, qui ne cedent point aux fomentations, aux linimens, aux cataplaſmes, & qui tiennent opiniâtrement ſans apparence de coction, excluent toute eſpece de nourriture juſqu'à ce qu'on les ait calmées par la (*b*) ſaignée, ou par la purgation, ou par ces deux moyens adminiſtrés ſucceſſivement, ſans quoi toute la nourriture qu'on donneroit aux malades, ne ſerviroit qu'à les conduire plus promptement au tombeau.

Hippocrate veut qu'on ſaigne (*c*) dans ces ſortes de cas, lorſque les douleurs ſont fixées dans l'eſpace compris entre la gorge & le diaphragme incluſivement, & il preſcrit la purgation quand les douleurs ſont au-deſſous de cette cloiſon; il conſeille alors le péplion ou l'ellébore noir aromatiſé avec le daucus, le ſeſeli, le

(*a*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 1, text. 11, verſ. de Duret.

(*b*) *Ibid.* text. 12.

(*c*) *Ibid.* liv. 2, text. 2.

cymin, ou quelqu'autres aromates de bonne & agréable odeur ; il préfere le ſuc de ſilphium lorſqu'il donne le péplion; il ajoute que l'ellébore noir vaut mieux que le péplion, pour aider les criſes ; que le péplion diſſipe cependant mieux les vents, mais que l'un & l'autre appaiſe également bien les douleurs ; c'eſt pourquoi il préfere ces purgatifs à tous autres.

Auſſitôt que le malade aura pris ſa purgation, (*a*) on lui fera avaler par-deſſus cinq ou ſix onces de tiſane coulée ; on ne lui en donnera point pendant que la médecine fera ſon effet, mais ſeulement après, & on en augmentera la doſe à proportion que le purgatif aura calmé les douleurs. Les commentateurs d'Hippocrate penſent que rien n'eſt plus propre que le jus d'orge pour émouſſer l'acrimonie des purgatifs, pour lubréfier le canal inteſtinal, & empêcher que le velouté n'en reçoive aucune atteinte.

Si les douleurs ſont très-vives, ſi elles ſont accompagnées de ſoif, on fera boire aux malades de l'oximel chaud en hiver & (*b*) froid en été ; mais ſi la ſoif eſt exceſſive, on ne leur preſcrira que du mélicrat bien aqueux, c'eſt-à-dire, une boiſſon préparée avec un peu de bon miel, diſſous dans beaucoup d'eau.

Lorſque les douleurs ſeront calmées, & que les ſignes mortels ſeront diſſipés, on fera avaler aux malades une quantité modérée de tiſane claire ; & après (*c*) le ſeptieme ou le neuvieme

(*a*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 2, text. 3, verſ. de Duret.

(*b*) *Ibid.* liv. 1, text. 13.

(*c*) *Ibid.* text. 14.

jour, on la donnera plus épaiſſe, en plus grande quantité à la fois & un peu plus ſouvent, pourvu néanmoins que l'eſtomac ait aſſez (*a*) de force pour la bien digérer.

Si, après une abſtinence abſolue de trois ou quatre jours, on juge à propos de faire prendre de la tiſane au malade, il faut auparavant s'informer, 1°. s'il eſt allé à la garde-robe depuis le dernier repas qui a précédé ſa maladie; s'il n'a point évacué les excrémens du dernier repas, il faudra avant de lui donner la premiere doſe de tiſane, lui preſcrire un lavement, au cas que les forces le permettent, ſinon on lui fera appliquer un ſuppoſitoire; 2°. ſi les extrémités ſont froides, on ne lui donnera ni tiſane ni boiſſon juſqu'à ce que la chaleur y ſoit bien revenue; dans ces deux cas, on commencera par la (*b*) crême de tiſane, & on finira par la tiſane entiere.

Il y a deux ſortes de froid ou friſſon, ſavoir, 1°. le critique, qui eſt ſuivi de la ſueur, de l'hémorrhagie, &c.; 2°. le ſymptomatique proprement dit, comme celui qui ſurvient le ſixieme jour de la maladie par le ſeul effet des cauſes morbifiques, & non de la nature triomphante; celui qui arrive dans le cas d'une ſuppuration intérieure; celui des fievres intermittentes; enfin celui qui s'empare des extrêmités, lorſque la nature eſt viſiblement épuiſée, & que les malades touchent à leur fin: or, on ſent que dans tous ces cas, la nature occupée à faire la coction des humeurs morbifiques, & à les expulſer hors

(*a*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 1, text. 14, verſ. de Duret.

(*b*) *Ibid.*

du

du corps, ou bien subjuguée par la maladie, est évidemment hors d'état de faire aucune coction d'alimens.

Il n'est point surprenant que les personnes en santé qui ont mangé trop de viandes ou de légumes, en soient incommodées; mais il est bien singulier de voir (*a*) les dérangemens qu'occasionnent le bouillon, la soupe, le vin, l'eau, &c. à ceux qui, contre leur coutume (*b*), passent subitement de l'un à l'autre: c'est pourquoi dans le régime on aura égard à l'habitude, au tempérament particulier, à l'espece de la maladie, aux forces du malade, &c. Par exemple; on pourra prescrire une abstinence absolue à ceux qui auront assez de force pour aller sans danger jusqu'à la vigueur de la maladie, qui est le tems où se font les coctions; après le pépasme, on les nourrira jusqu'à la crise, & vers ce tems, on interrompra, pendant quelques jours, toute espece de nourriture.

Si le ventre est trop fluide dans les maladies aiguës; s'il y a en même tems du délire; si les malades palpent leurs couvertures, les murailles, les rideaux de leur lit; s'ils mettent fréquemment les doigts dans leurs narines; s'ils sont taciturnes; s'ils répondent peu aux questions qu'on leur fait, ou s'ils (*c*) y répondent mal, Hippocrate juge que l'humeur atrabilaire est dominante; il leur fait dans ce cas avaler de la tisane froide (*d*), & un peu plus épaisse qu'à

(*a*) Reg. dans les malad. aigues, liv. 2, text. 7, version de Durer.

(*b*) *Ibid.* liv. 2, text. 7.

(*c*) *Ibid.* liv. 4, text. 41, version de Vassæus.

(*d*) L'expérience fait voir que la boisson, les jus d'orge,

l'ordinaire, avec une boiſſon tant ſoit peu vineuſe & modérément aſtringente.

Quand les malades auront de l'averſion pour toutes les nourritures liquides, & qu'ils ne pourront les ſupporter, il faudra ſoutenir leurs forces avec des gelées de viandes (*a*) ou de pain. On pourra auſſi, dans le cas d'une répugnance abſolue pour tous les alimens, leur permettre d'eſſayer (*b*) de tout ce qui paroîtra leur faire

---

& les bouillons froids, réuſſiſſent toujours mieux que ceux qui ſont chauds, dans les diarrhées colliquatives, dans les fievres lentes, dans la conſomption & dans la plupart des affections nerveuſes ou mélancoliques.

(*a*) Les gelées de viande ſe font avec le jarêt & la rouelle de veau, les blancs de volaille, & la rapure de corne de cerf qu'on fait cuire doucement avec ſuffiſante quantité d'eau, dans un pot bien couvert; on y ajoute ſur la fin un peu de ſel & quelqu'écorces de citron confit; on paſſe enſuite cette décoction en exprimant fortement; on clarifie cette couſure avec un blanc d'œuf, & après l'avoir paſſée à travers un tamis ou un linge propre, on la laiſſe épaiſſir doucement ſur le feu; lorſque la décoction a la conſiſtance de gelée, on l'aromatiſe avec quelques gouttes d'eau de fleur d'orange, de canelle orgée, ou de roſe, ſelon le goût des malades & les indications qu'on ſe propoſe de remplir; on verſe après cela cette gelée dans des taſſes qu'on laiſſe refroidir à l'air, & on en donne par intervalle aux malades quelques cuillerées qu'ils laiſſent fondre dans leur bouche.

Les gelées de pain ſe font avec la décoction de biſcuit de mer, qu'on fait cuire doucement juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance de gelée; on l'aromatiſe, vers la fin, avec de l'eau de canelle orgée, le vin du rhin, le ſuc de limon, le ſucre, &c. ſelon le goût du malade. Quand on veut rendre cette gelée plus nourriſſante, on l'épaiſſit avec un jaune d'œuf frais, ou une cuillerée de gelée de corne de cerf, & lorſqu'on veut la rendre plus cordiale, on y mêle un peu de vin d'Alicante, de Rota, de Madere ou de Lunel, &c.

(*b*) Malad. Popul. liv. 6, ſect. 4, text. 8.

plaisir ; on pourra encore leur prescrire des bouillons gras ou maigres, qu'on assaisonnera avec les jus de citron, d'orange, de grenade, la gelée de corne-de cerf, & les plantes ou légumes de leur goût ; on fera la même chose de leur boisson ; enfin, on se réglera en tout sur ce principe, que le boire & (a) le manger d'une qualité un peu moindre, mais agréables aux malades, doivent être préférés à ceux qui paroîtroient d'une qualité supérieure, mais qui seroient d'un goût désagréable.

De la boisson des malades.

La boisson des malades, selon la doctrine de Cos, consiste dans l'usage du vin, de l'eau miellée, de l'oximel, de l'eau pure, & des différentes décoctions, infusions & solutions qu'on peut faire dans l'eau.

Il y a bien des médecins qui sont d'avis de faire beaucoup boire dans les maladies aiguës, espérant par ce moyen rendre les humeurs plus coulantes, & en faciliter la sortie hors du corps. Je conviens qu'il se présente quelquefois des circonstances qui peuvent nécessiter les malades à boire sans soif pendant quelques jours de suite ; mais je soutiens qu'en général toute boisson forcée de liqueur aqueuse, qu'on continue trop longtems, incommode la nature, altere ses fonctions, affoiblit les malades en pure perte, les dispose souvent à l'enflure, aux leucophlegmaties, à l'hydropisie, &c. ; qu'elle rend les coctions plus difficiles, moins parfaites, & qu'elle dérange nécessairement l'ordre des crises. La meilleure

(a) Aph. 18, sect. 2.

méthode eſt de procurer aux malades une boiſſon de leur goût, pour en uſer ſeulement à leur ſoif; &, dans le cas d'une grande altération, leur conſeille de boire à petits coups & un peu plus ſouvent.

De l'eau pure.

L'EAU exerce dans le regne végétal & animal quatre principales facultés, qui ſont 1°. d'amolir les fibres, de les relâcher, de les macérer, & déſunir à la longue, en les faiſant fermenter ou pourrir; 2°. de délayer les humeurs trop épaiſſes & de les rendre plus coulantes, lorſquelles ſont ſeulement muqueuſes, gélatineuſes, gommeuſes ou mucilagineuſes; car quand elles ſont vraiement huileuſes, l'eau pure ne peut les attaquer, à moins qu'on ne lui donne une qualité ſavonneuſe; 3°. de diſſoudre & d'entraîner les ſels nuiſibles ou ſurabondans qui ſe rencontrent dans la maſſe des liqueurs animales; 4°. de conſerver la ſanté des animaux, & d'aider à la végétation des plantes; car c'eſt l'eau, qui, par l'interpoſition de ſes molécules, rend les ſucs nourriciers fluides, & les charrie juſques dans les plus petits vaiſſeaux, pour l'accroiſſement & la nutrition ou réparation des parties, à meſure qu'elles ſe détruiſent; elle eſt encore fort bonne pour prévenir les concrétions calculeuſes qui ſe forment quelquefois aux reins & à la veſſie; l'expérience fait voir qu'elle nétoye fort bien le baſſinet des reins, & qu'elle entraîne hors du corps les matieres tartareuſes du ſang, &c., qui ſont la baſe des calculs; c'eſt pour cette raiſon que ceux qui ſont ſujets aux graviers, ſe trouvent très-bien d'un gobelet de cinq ou ſix onces d'eau pure qu'ils avalent tous les matins à jeun, une heure ou deux avant le dîner.

Hippocrate observe que l'eau pure n'a pas la propriété de calmer la toux, ni de provoquer l'expectoration dans les maladies de (*a*) la poitrine; qu'il y a même des circonstances où au lieu de désaltérer, elle gêne plutôt les hypocondres. La fréquente boisson de cette liqueur affoiblit le corps à longue. Les anciens ont remarqué que quand le foie & la rate sont affectés d'une ardeur occasionnée par quelqu'engorgement, la boisson de l'eau les gonfle davantage, à cause qu'elle est lente à passer, qu'elle est froide par sa nature, qu'elle n'est point susceptible de coction, & qu'elle n'a aucune vertu pour évacuer les matieres intestinales & les urines; que si on la boit ayant les pieds froids, elle incommode considérablement; cependant lorsque les malades ressentent des douleurs aiguës ou des pesanteurs à la tête, ou qu'ils sont dans le délire, on doit leur interdire tout-à-fait le vin, & ne leur laisser boire que de l'eau; si la foiblesse des organes exigeoit du vin dans cette circonstance, on auroit attention d'y mêler beaucoupd'eau, ou si on croyoit pouvoir leur permettre l'usage de cette liqueur, sans aucun mélange aqueux, il faudroit en donner peu à la fois, & faire avaler quelques cuillerées d'eau par-dessus chaque coup.

Pour prévenir, dans les maladies aiguës, les mauvais effets de l'eau crue, & la rendre plus miscible aux humeurs animales, il faudra lui donner une qualité légérement savonneuse, en y faisant cuire ou infuser quelques plantes appropriées à l'espece de la maladie: on aura non-seu-

(*a*) Rég. dans les malad. aig. liv. 3, text. 9, vers. de Duret.

lement attention de rendre ces boissons agréables, mais encore d'en prescrire d'autres aussitôt que les malades s'en dégoûteront.

Dans les maladies aiguës de la poitrine, on fera des infusions de capillaire, de pied de chat, de scolopendre, de fleurs de guimauve, ou de légeres décoctions de ris, de gruaux d'orge ou d'avoine, &c. qu'on édulcorera avec du syrop de capillaire, de limon, d'althéa, ou avec un peu de gelée de groseille, de pomme, &c.

Dans les fievres ardentes, on prescrira de la limonade, des infusions de berberis avec du sucre, ou des décoctions de chicorée, de laitue, &c. auxquelles on ajoutera du syrop de vinaigre, ou quelques gouttes d'esprit de sel, de vitriol, &c.

Lorsqu'il y aura complication de flux de ventre séreux, bilieux ou dyssentérique, les infusions ou décoctions seront faites avec des plantes capables de remédier à ces symptômes, telles que le plantain, l'argentine, le coin, la racine de grande consoude, les farineux doux, incrassans, comme le riz, les gruaux d'orge ou d'avoine, &c. qu'on assaisonnera avec le sucre ou quelques filets de syrop approprié : ceux de grenade, de myrthe, de callebasse, de plantain, de berberis, sont très-propres à remplir cette indication.

Une question qui me paroît très-importante, & qui n'est point encore bien décidée, est de savoir si on doit prescrire la boisson chaude ou froide, dans les maladies aiguës; pour résoudre ce problême, il faut consulter l'expérience. Or, Hippocrate dit (*a*) que la trop fréquente boiss-

(*a*) Aphor. 16, text. 5.

ſon d'eau chaude prive les chairs de leur reſſort, qu'elle affoiblit les nerfs & les facultés de l'ame; qu'elle cauſe des pertes de ſang, des défaillances, des ſyncopes, & quelquefois la mort. Il dit ailleurs que l'eau froide (*a*) occaſionne des friſſons, de la toux, & qu'elle eſt ennemie des nerfs & de la poitrine; que l'eau chaude, appliquée extérieurement, amollit la peau; qu'elle en ouvre les pores par où les humeurs ſuperflues, ſe diſſipent; qu'elle attire les humeurs ſur les parties où elle eſt appliquée; qu'elle occaſionne des écoulemens de ſang; qu'elle les augmente ou qu'elle les entretient; qu'elle calme (*b*) les douleurs, les convulſions & les autres affections ſpaſmodiques; qu'elle eſt amie des viſceres du ventre; qu'elle aide la nature à cuire, & qu'elle provoque les criſes. L'eau chaude, reçue dans une éponge ou dans une veſſie, & appliquée ſur la partie affectée (*c*), eſt ſelon lui une excellente fomentation pour calmer les points de côté & les autres douleurs.

Le bain d'eau modérément chaude convient, au rapport de cet Auteur, dans la pleuréſie & dans la péripneumonie; pour adoucir les douleurs des côtes, de la poitrine, du ſternum & du dos(*d*); pour avancer la coction des humeurs, & en faciliter l'expectoration; pour délaſſer les

(*a*) Aphor. 17, ſect. 5. Je crois qu'il faut ici entendre l'application extérieure de l'au froide, ou plutot le grand froid de l'air extérieur.

(*b*) Aphor. 22, ſect. 5.

(*c*) Rég. dans les malad. aig. liv. 2, text. 1, verſion de Duret.

(*d*) Rég. dans les malad. aig. liv. 3, text. 11, verſion de Duret.

membres fatigués, pour appaiſer les douleurs de la tête, amollir la peau, humecter les narines, & augmenter la ſécrétion de l'urine (*a*).

Notre Auteur obſerve que le froid nuit aux parties ulcérées; qu'il cauſe des friſſons; qu'il durcit la peau & la rend livide; qu'il (*b*) rallentit le cours du ſang & des autres humeurs; que ſi le grand froid, appliqué trop long-tems à la ſurface du corps, vient à ſe communiquer aux parties intérieures, il altere bientôt le foyer de

---

(*a*) Les anciens faiſoient beaucoup de cas des bains d'huile pure dans les convulſions, les ſuppreſſions d'urine, les coliques néfrétiques, & les autres douleurs; ils ne faiſoient alors chauffer que la cinquieme partie de l'huile qu'on verſoit ſur celle qui étoit dans la baignoire, crainte qu'en la chauffant toute, on ne la rendit âcre & rance, & qu'elle ne fût plus propre à un ſecond bain.

Quand les ſymptômes n'étoient pas bien véhémens, ils ſe contentoient d'ajouter à de l'eau chaude, un cinquieme ou un ſixieme d'huile.

Galien raconte dans ſon Commentaire ſur le Livre des diſlocations d'Hippocrate, qu'en s'exerçant à la lutte, vers l'âge de trente-cinq ans, il ſe luxa l'extrémité de la clavicule qui s'articule avec l'omoplate, au point que ces deux os étoient ſéparés de trois doigts. Il dit qu'avant & après la réduction & le bandage comprimant, il ſe faiſoit arroſer jour & nuit d'huile chaude, & que comme on étoit dans l'automne, il s'étoit couché nud ſur un cuir, qui rendoit l'huile qu'on lui verſoit ſur l'épaule, dans un vaſe placé au pied du lit, d'où on la tranſportoit dans un pot qui reſtoit continuellement auprès du feu pour ſervir à ces eſpeces de douches.

Cet Auteur ajoute qu'auſſi-tôt qu'on diſcontinuoit un inſtant de verſer de l'huile ſur la partie affectée, les muſcles du cou ſe criſpoient, & faiſoient voir que la moindre négligence de la part de ceux qui le ſervoient lui auroient procuré des convulſions. Ce fut une affaire de quarante jours, après leſquels il fut guéri parfaitement.

(*b*) Aphor. 20, ſect. 5.

la chaleur naturelle ; ce qui dépraye néceſſairement les fonctions des nerfs, de la moëlle épiniere, des membranes, du cerveau, de la poitrine & des autres viſceres, &c. d'où réſultent des mouvemens convulſifs, des diſtenſions nerveuſes, des fluxions, des pleuréſies, des obſtructions, des maladies longues (*a*), des douleurs & des tumeurs froides aux articulations, &c. comme on le voit par l'expérience journaliere des pêcheurs, & de ceux qui paſſent une partie de leur vie dans l'eau & dans les marais.

Ce pere de la médecine obſerve encore qu'une (*b*) abondante lotion d'eau froide guérit ſouvent le *tetanos*, qui eſt une forte diſtenſion nerveuſe, pourvu que les parties affectées ne ſoient point ulcérées, qu'on ſoit au cœur de l'été, & que le malade ſoit jeune, charnu & bien conſtitué ; parce que le froid, dit-il, rappelle au-dedans la chaleur qui eſt néceſſaire pour la coction de l'humeur morbifique. Il dit ailleurs que l'application (*c*) extérieure de l'eau froide arrête ou diminue les pertes de ſang ; qu'elle guérit l'éréſipelle & les autres inflammations récentes ; qu'elle eſt contraire aux anciennes & à celles qui ſont ulcérées, parce qu'elle les noircit, &c.

Galien dit qu'il a vu guérir (*d*) pluſieurs fievres ardentes par une ample boiſſon d'eau froide ; mais il faut, ſelon lui, que la maladie ſoit dans ſa vigueur ; qu'il y ait des commencemens de coction ; que le malade ſoit accoutumé à cette boiſſon ; qu'il ait de l'embonpoint ; que ſes

(*a* Aphor. 18 & 24, ſect. 5.
(*b* Aphor. 21, ſect. 5.
(*c*) Aphor. 23, ſect. 5.
(*d*) Méthode de guérir, liv. 9, chap. 16.

viſceres ſoient ſains & ſes nerfs en bon état : il ajoute que ſans ces conditions, il ſeroit à craindre qu'il ne ſurvînt des difficultés de reſpirer, des convulſions, l'hydropiſie, &c.

Aretée de Cappadoce employoit les douches d'eau froide ſur la tête des frénétiques ; il dit qu'on peut en uſer dans tous les tems de cette maladie (*a*) ; mais que le plus propre eſt celui de l'état ou de l'apogée : l'eau de la douche, ajoute-t-il, ſera tiede en hiver, froide dans le printems & en automne, & refroidie artificiellement en été.

On ſait que cette douche froide eſt encore excellente pour la phrénéſie cauſée par un coup de ſoleil : tous ceux attaqués de cette maladie, pour leſquels on m'a appellé à tems, ont été guéris par ces ſortes de douches appliquées ſur la tête pendant pluſieurs heures ; je faiſois ſeulement ajouter à l'eau froide un quart ou un tiers de vinaigre, le tout précédé d'une ample ſaignée du bras, quand je jugeois aſſez de force aux malades pour ſoutenir ſans danger cette évacuation.

Depuis qu'Antoine *Muſa* eut guéri par le bain froid Auguſte, ſujet aux fluxions & aux catharres, l'uſage s'en introduiſit tellement dans Rome, qu'on y baignoit même les enfans au berceau.

Celſe détaille les cas où la lotion d'eau froide eſt indiquée, ainſi que le tems où il eſt plus avantageux d'en uſer. Le froid, dit-il, eſt contraire aux précœurs, aux inteſtins, à la veſſie, aux oreilles, aux hanches, aux os, aux dents, au cerveau, aux (*b*) douleurs, aux points de côté, & aux

(*a*) De la guériſon des malad. aig. liv. 1 ; chap. 2.

(*b*) Médecine de Celſe, liv. 1, chap. 5 & 9.

parties naturelles des deux sexes ; il rend la peau pâle, seche, aride, dure & noire, d'où résultent des frissons *horrifiques* & des tremblemens ; mais il fait du bien aux jeunes gens sains & robustes ; il aide à la digestion ; il donne de l'appétit, & rend l'esprit plus vif.

Il ajoute (*a*) que les lotions d'eau froide conviennent à ceux qui ont la tête foible, c'est-à-dire, qui sont sujets aux ophtalmies, aux rhumes du cerveau, & aux fluxions à la gorge, & que ceux à qui cette lotion est utile, doivent principalement en user quand les vents du midi regnent, & qu'ils rendent l'air pesant.

Galien prétend (*b*) qu'au sortir du bain chaud, on doit aussitôt faire passer les malades au bain froid, afin de resserrer tant soit peu les pores, & de rendre la peau plus compacte ; il ajoute que dans les fievres lentes, où le bain est indiqué, les malades n'en recevroient aucun soulagement, si au sortir du bain chaud on ne les faisoit entrer dans le bain froid.

Il y a plusieurs manieres d'appliquer l'eau extérieurement, qui sont l'aspersion, la lotion, la douche, le bain & la submersion momentanée. L'aspersion n'est guere en usage, si ce n'est celle de l'eau froide, dont on jette subitement quelques gouttes au visage, pour rappeller les esprits, & ranimer la circulation dans les cas de défaillance. La lotion se fait en versant quelques seilles d'eau sur le corps, ou en le lavant avec une éponge ou un linge imbibé d'eau. La douche est un courant d'eau qu'on fait tomber

(*a*) *Ibid.* chap. 4.
(*b*) Méthode de guérir, liv. de la Consomption.

d'une hauteur quelconque sur une partie du corps, pendant un tems déterminé : l'effet est d'y produire une sensation chaude ou froide ; de comprimer la peau à l'endroit de la chûte, de donner plus d'activité aux humeurs des parties sur lesquelles elle tombe, & de mieux pénétrer les pores de la peau. Le bain est principalement prescrit dans la vue de laver la peau, d'échauffer, de rafraîchir, & d'exciter des sueurs ou des frissons, selon que l'eau est chaude ou froide. La submersion se pratique en y plongeant tout le corps, sans en excepter la tête, pour les vues qu'on se propose.

D'après tous ces principes, on laissera boire froid tous les jeunes gens qui seront attaqués de fievres bilieuse, ardente, tierce, continue, putride, &c. On sera plus réservé, si les maladies sont accompagnées de vives douleurs ; si la matiere morbifique s'est fixée sur les organes de la poitrine ; si ce sont des vieillards ; si les malades ne sont point accoutumés à cette boisson, ou si elle les incommode.

Quant à l'usage des bains froids, qui, comme nous l'avons dit plus haut, étoient autrefois si fort en vogue, & qui, depuis quelques années, ont repris faveur dans les affections vaporeuses & nerveuses, dans les obstructions tendres, & dans quelqu'autres maladies chroniques ; l'expérience fait voir qu'il n'y a point de remede au-dessus de la fievre, pour combattre avec succès toutes ces maladies, & que parmi les fievres, celles qui sont continues sont toujours accompagnées de quelque danger, tandis que les intermittentes sont presque toujours salutaires ; car elles purgent les humeurs nuisibles du corps ; elles

le renouvellent, pour ainsi dire, & le disposent par ce moyen à une plus longue vie ; mais nous n'avons pas de remedes dans l'art sur lesquels on puisse assez compter pour obtenir plutôt une fievre intermittente qu'une continue, si ce n'est de baigner les malades dans de l'eau froide, & de les y laisser plus ou moins frissonner, avoir attention, au sortir du bain, de les essuyer promptement avec des éponges ou des linges fort secs ; après cela leur appliquer sur le corps un drap ou une chemise de laine, & les mettre tout de suite au lit ; lorsqu'ils y sont, ils ne tardent pas à se réchauffer ; souvent même leur peau en devient brûlante ; alors la soif survient, & ensuite une transpiration humide qui annonce la fin de l'accès de fievre artificielle : en réitérant cette opération tous les deux ou trois jours, ce sera le vrai moyen de procurer une fievre intermittente factice ; & en continuant ainsi jusqu'à la coction de l'humeur morbifique, on viendra à bout de guérir les plus grandes maladies chroniques.

Il est bien important dans cette méthode d'imiter chaque fois la nature le plus qu'il est possible ; par exemple, les premiers accès de la fievre intermittente naturelle, étant ordinairement foibles & de peu de durée, il faut que le premier bain en été, soit au degré de la température de l'air atmosphérique, & qu'en hiver il soit un peu moins froid. Le premier jour on ne laissera donc les malades au bain qu'un quart-d'heure ; on augmentera chaque fois de dix minutes, ce qui fera cinq quarts-d'heure de frisson pour le septieme accès. Quand les tempéramens seront robustes, on pourra prolonger ces frissons jusqu'à deux heures ; on pourra même

ajouter au bain quelques livres de glace pour augmenter l'intenſité du froid ; mais ſi les ſujets ſont délicats ou épuiſés de longue main, il faut aller un peu plus doucement, ſur-tout dans les commencemens : on pourra cependant par la ſuite y ajouter de la glace, pour compenſer par le froid le peu de tems qu'ils y doivent reſter. Il y en a qu'on ne peut y laiſſer qu'une heure, d'autres une demi-heure, & les plus foibles un quart-d'heure ſeulement.

Comme le froid des fievres intermittentes naturelles augmente par des degrés, il faudra jetter la glace dans la baignoire par intervalle, & continuer ainſi juſqu'au *maximum* du friſſon qu'on voudra procurer au malade ; lorſqu'on aura mis le dernier morceau de glace, on y laiſſera le malade un inſtant, après quoi on le ſortira.

Si on juge à propos d'adminiſtrer le premier bain dans l'après-midi, on ne le fera pas avant ſix ou ſept heures du ſoir ; on attendra que la digeſtion du dîner ſoit faite, ou du moins fort avancée, & tous les jours on anticipera de deux heures juſqu'à la révolution de vingt-quatre heures : lorſqu'on y ſera parvenu, on continuera toutes les fois à la même heure, pendant autant de jours qu'on aura employés à anticiper ; après quoi on retardera les heures du bain d'environ deux hëures chaque fois, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à l'heure du premier bain ; enſuite de quoi on continuera les bains en diminuant chaque jour un peu l'intenſité du froid. Le nombre des bains doit ſe régler ſur le tems qu'on jugera néceſſaire pour obtenir la coction de l'humeur : ſi le pépaſme devenoit trop long, & qu'après une certaine quantité de bains, le ma-

lade fût trop fatigué, on les interromproit pendant quelques jours ou quelques semaines, après quoi on les recommenceroit.

Le régime sera en tout relatif au tempérament, au goût, aux forces, à l'affection qu'on aura envie de détruire, & à l'habitude. On se souviendra seulement que (*a*) la trop grande quantité d'alimens nuira toujours plus que la qualité, & que parmi les mauvais alimens, un peu ne fait qu'un peu de mal, tandis que beaucoup fait beaucoup de mal. Enfin, on prescrira, selon l'avis d'Hippocrate, ceux qui seront les plus agréables aux malades (*b*), pourvu qu'il ne soient pas d'une qualité évidemment contraire à leur état. Quant à l'habitude, Hippocrate observe que tous les prompts changemens sont (*c*) dangereux, au point que si quelqu'un passe subitement de l'usage d'un lit dur à celui d'un lit mollet, ou qu'il abandonne tout-à-coup des alimens d'une mauvaise qualité pour en prendre d'une meilleure, il en sera nécessairement incommodé.

Les bains de terre qu'on prescrivoit autrefois avec succès aux pulmoniques, agissent-à-peu-près comme les bains froids. Dans le courant du printems ou de l'été, on fait un trou dans un champ, dans un pré ou dans un jardin, on y taille un siege pour asseoir le malade qu'on y met nud, on rejette ensuite autour de son corps la terre qu'on a tirée de ce trou, jusqu'à ce qu'il y

(*a*) Aphor. 5, sect. 1.

(*b*) Aphor. 18, sect. 2.

(*c*) Aphor. 50, sect. 2; & rég. des malad. aig. liv. 2, text. 6 & 9, vers. de Duret.

soit enterré jusqu'au cou ; on le laisse ainsi frissonner dans cette fosse l'espace d'une heure ou deux, selon ses forces ; après cela on le retire pour le mettre dans un lit bien mollet, qu'on a soin de garnir chaque fois de draps blancs & très-secs. Le malade n'y est pas plutôt, que la chaleur commence à revenir, & bien-tôt il transpire ; alors on l'essuie, on lui donne du linge, ensuite un bouillon, & l'accès de fievre artificielle est terminé.

En réitérant cette opération, quinze, vingt ou trente fois, on change par degrés la mauvaise qualité des humeurs en une meilleure ; la coction se fait ; le pus qui sort par l'expectoration, devient louable ; il s'en forme moins dans la suite, & on obtient enfin la cicatrice de l'ulcere aux poumons. Lorsqu'on a seulement à traiter une fievre lente qui consume le corps sans la présence d'aucun ulcere, ces sortes de bains font également la coction de l'humeur fébrile, & les fonctions de l'économie animale reviennent ensuite à leur premier état, pourvu toutes fois que les malades ne soient pas dans une situation désespérée.

Ce qui fait la grande difficulté de guérir les pulmoniques, c'est qu'au lieu d'un pus louable, ils n'expectorent ordinairement qu'une sanie pâle, jaune, verdâtre ou sanglante ; d'autres fois les crachats sont visqueux, cruds, mousseux, &c. Or il est démontré qu'on ne peut conduire un ulcere à parfaite cicatrice, qu'en changeant la mauvaise qualité du pus en une bonne ; ce qui s'exécute souvent par le moyen d'une fievre artificielle qu'on procure avec les bains de terre dont nous venons de parler.

Si

Si la fievre artificielle étoit auſſi légere qu'une fievre lente, au lieu d'un pus louable, il en réſulteroit un plus mauvais encore, ce qui acheveroit de précipiter les malades.

L'embarras de guérir les cancers & les autres ulceres malins, conſiſte pareillement à charger la ſanie cancéreuſe en bon pus; or, l'obſervation journaliere fait voir que les eſcarrhotiques rempliſſent ſouvent à merveille cette indication, ſur-tout quand ils occaſionnent de bons accès de fievre. *Samuel Formius*, ancien Maître en Chirurgie de Montpellier, conſommé dans l'art par une pratique de cinquante ans, a laiſſé dans ſes obſervations une fort bonne formule pour y parvenir; ce remede eſt un topique dont voici la compoſition.

Prenez eau forte,	une once.
ſublimé crud,	quatre onces.
ſel ammoniac,	deux onces.
arſenic,	un gros.

Vous ferez diſtiler le tout dans une alembic de verre juſqu'à ſiccité; cette premiere diſtillation étant faite, vous peſerez le réſidu ſur lequel vous ajouterez pareil poids de vinaigre diſtillé; vous diſtillerez de nouveau, & vous réitérerez pluſieurs fois cette eſpece de cohobation, en y ajoutant chaque fois la même quantité de nouveau vinaigre diſtillé: vous continuerez ainſi juſqu'à ce que la matiere ait acquis la conſiſtance d'une pâte molle, apres quoi (*a*) le procédé ſera fini.

(*a*) Toutes les fois que j'ai exécuté ce procédé, j'ai fait la premiere diſtillation à la cornue, & les ſuivantes dans une cucurbite de verre.

Lorſqu'on voudra s'en ſervir, on commencera par bien laver le cancer ou l'ulcere avec du vin chaud, en le frottant un peu fort avec un linge imbibé de vin, afin d'irriter l'ulcere, d'y attirer davantage les humeurs, & de l'enflammer : on étendra enſuite de la pâte ci-deſſus ſur un plumaceau de charpie, ſix fois plus petit que la tumeur ; on appliquera ce plumaceau au centre du cancer, & après l'y avoir aſſujetti par une compreſſe & un bandage convenable, on n'y touchera point qu'au bout de vingt-quatre heures : lorſqu'on lévera l'appareil, on y trouvera une eſcarre ſix fois plus étendue que le plumaceau. Quand l'eſcarre ſera tombée, il s'y établira une belle ſuppuration ; l'ulcere ſe remplira de chairs, & on en obtiendra aiſément la cicatrice. Si par haſard ce topique n'avoit pas détruit entiérement la tumeur, qu'il y fût reſté quelques racines, on les ſaupoudreroit avec un peu de précipité rouge mêlé à de l'alun calciné ; au ſurplus, les panſemens ſe font avec la ſeule charpie : ce qu'il y a de remarquable en cette cure, c'eſt qu'après l'application de ce topique, il ſurvient un très-grand accès de fievre, accompagné de vomiſſement, de flux de ventre & d'urine, & après deux ou trois jours, tous ces ſymptômes ſe diſſipent.

Toutes les fois que j'ai appliqué ce remede préparé de ma main ou en ma préſence, j'en ai toujours vu de fort bons effets ; je veux dire des guériſons radicales de petits cancers aux ſeins & à la face ; j'en ai obtenu le même ſuccès dans pluſieurs anciens ulceres malins.

Je préviens ſeulement que quand la tumeur eſt bien étendue, elle exige une quantité pro-

portionnée de ce corrosif, ce qui occasione quelquefois une fievre accompagnée de delire, d'enflure à la tête & de salivation ; symptomes toujours dangereux chez les sujets delicats, épuisés ou vieux : il est donc alors plus prudent de ne l'appliquer qu'à des personnes assez robustes pour en soutenir tout l'effet sans danger : car il est visible que les guérisons qu'on obtient par ce corrosif, sont plutôt dues au grand accès de fievre & à la révolution universelle qu'il occasionne, qu'à son action locale, malgré neanmoins qu'il consume en grande partie l'ulcere ; il en est à-peu-pres de même de ce remede comme de l'usage interne (a) du sublimé cor-

(a) Depuis que M. Van-Swieten a accredité l'usage interieur du sublimé corrosif dans les maladies vénériennes, il seroit peut-etre impossible de nombrer la multitude d'hommes & de femmes que ce prétendu remede a conduits & conduit encore tous les jours au tombeau, dans notre climat tempéré de la France. Je ne sais si ce poison a eu dans le nord tout le succès qu'on a voulu lui attribuer ; mais je puis certifier que depuis environ quinze ans, j'ai vu plus de deux cens victimes de ce remede : tant aux eaux minérales de Luxeuil, qu'ailleurs, qui ont fini par périr, les uns de maladies violentes, les autres dans des fievres rabifiques, ou à la suite de quelque affection chronique à l'estomac, aux nerfs, à la poitrine, &c. On a beau donner ce violent corrosif à très-petite dose, son effet n'en est pas moins meurtrier ; c'est un poison lent qui cautérise & détruit à la longue l'organisation animale, aussi les plus sages & les plus éclairés dans l'art de guerir, s'en sont tenus à la méthode des frictions mercurielles qui, quand elles sont bien administrées, l'emportent infiniment sur les différens remedes que la cupidité fait inventer tous les jours au détriment de l'humanité.

Je n'ai vu qu'un seul cas où le sublimé n'eut pas de mauvais effets : un de mes Confreres l'avoit prescrit à un malade qui venoit d'être tout récemment traité avec les fric-

roſif, dont Boerhaave parle dans ſon traité de chymie, *at prudenter à prudenti medico; abſtine, ſi methodum neſcis.* Sans cette condition, ce ſeroit mettre un glaive meurtrier dans la main d'un enfant.

Du vin.

Hippocrate diſtingue en général (*a*) deux ſortes de vins, qui ſont le doux & le ſpiritueux; il ſous-diviſe ce dernier en quatre eſpeces différentes; ſavoir le blanc, le jaune, le rouge & le noir. Le vin doux eſt le ſuc du raiſin dont on a ſuſpendu, empêché, ou interrompu la fermentation; le ſpiritueux eſt celui qu'on a laiſſé fermenter convenablement, & qui, par cette raiſon, contient un eſprit ardent. Le blanc & le rouge ſont connus de tout le monde, ainſi que le jaune, qui n'eſt ordinairement qu'un vin blanc qui a jauni de lui-même, avec le tems, dans des tonneaux, dont il a diſſout la partie colorante. Le noir eſt un vin grec, qui a une couleur rouge tellement concentrée, qu'elle en paroît noire. Nos vins françois, qui proviennent du raiſin noir, paroiſſent tous rouges, à cauſe de la partie

---

tions mercurielles, & qu'il ne croyoit pas guéri, vit diſparoître tous les ſymptômes de la maladie, après ces deux remedes adminiſtrés ſucceſſivement, & le malade ſe rétablir ſans aucune ſuite fâcheuſe. M. Marigues, chirurgien-major de l'Infirmerie du Roi, à Verſailles, m'a dit avoir vu, une fois ou deux, la même choſe: mais il ne s'enſuit pas que ces ſuccès ſoient dûs au ſublimé; je penſe au contraire que le mercure, introduit dans le ſang par les frictions, a dû émouſſer les pointes de ce corroſif, & le dulcifier en ſe combinant avec ſon acide marin ſurabondant.

(*a*) Régime dans les malad. aiguës, liv. 3, text. 1 & 2, verſion de Duret.

colorante du raisin qui est beaucoup moins foncée que dans les pays chauds.

Le vin doux nuit moins à la tête que le spiritueux (*a*); il ne dérange pas autant les fonctions cérébrales, & il tient le ventre plus libre que ne font tous les autres vins; mais il incommode ceux qui ont le foie ou la rate enflés; c'est par cette raison qu'il ne convient pas aux tempéramens bilieux; il leur occasionne de l'altération, de la soif; il cause des vents dans les intestins *qui sont entre l'estomac* (*b*) *& l'ombilic.* Les vents qu'il produit sont moins roulans, & plus tenaces que ceux qui viennent de toute autre cause; ce vin n'est pas contraire aux gros intestins, mais il s'arrête dans la partie supérieure du ventre, vers les hypocondres, parce qu'il n'est pas, à beaucoup près, si diurétique que le spiritueux: il a l'avantage d'être plus ami de la poitrine, & de surpasser les autres pour provoquer l'expectoration des crachats, si ce n'est quand il occasionne de la soif; alors il détache moins que tout autre les glutinosités adherentes aux bronches des poumons: mais aussi quand il n'altere pas les malades, il détache bien mieux les crachats.

Le vin blanc spiritueux parvient promptement à la (*c*) vessie, c'est pour cela qu'il excelle pardessus tous les autres pour pousser les urines, dégager les vaisseaux & nétoyer les reins. Quoi-

(*a*) *Ibid.*

(*b*) C'est-à-dire, dans les intestins grêles; car nous verrons plus bas . . . . . que les anciens du tems d'Hippocrate plaçoient les intestins grêles entre l'estomac & l'ombilic.

(*c*) Rég. dans les malad. aig. l. 3, text. 2, vers. de Duret.

qu'il n'ait pas dans certaines maladies autant de propriétés que les autres vins, il a celle de purger la veſſie & les reins, & de remédier à pluſieurs accidens qui en dépendent, lorſqu'on en uſe à propos.

Le vin jaune ſpiritueux convient à ceux qui ont l'eſtomac froid (*a*), pourvu qu'ils n'aient ni délire, ni peſanteur à la tête

Le vin noir auſtere eſt modérément aſtringent, c'eſt pour cela qu'il eſt utile à ceux dont l'eſtomac & le ventre abondent en humeurs pituiteuſes ou glaireuſes, principalement quand il y a (*b*) diarrhée avec douleur, pourvu toutes fois qu'il ne ſupprime ni l'expectoration, ni le cours de l'urine, & qu'il ne cauſe point de peſanteur ou d'embarras à la tête.

Il faut enfin ſe ſouvenir que le vin en général nuira fort (*c*) peu à la tête & à la poitrine, & qu'il tracaſſera bien moins les reins & la veſſie, ſi on le boit avec de l'eau ; mais auſſi qu'il fortifiera mieux les viſceres du ventre, & qu'il procurera plus d'hilarité aux malades qui le boiront plus pur.

Du mélicrat, eau miellée, ou hydromel non fermenté.

C'eſt dommage que le mélicrat (*d*) convienne

(*a*) Régime des malad. aiguës, liv. 3, text. 3, verſion de Duret.

(*b. c*) *Ibid.*

(*d*) Le mélicrat, l'eau miellée, ou l'hydromel non fermenté, eſt une ſimple diſſolution de miel dans de l'eau ; on en prépare de pluſieurs ſortes. Le plus miellé qu'on preſcrit pendant les chaleurs de l'été, ne doit contenir qu'une partie de bon miel de Narbonne, bien battu dans douze fois

rarement aux tempéramens bilieux, & à ceux qui ont les viſceres du ventre remplis ou gorgés d'humeurs croupies; car il n'altere pas, à beaucoup près, autant que le vin doux; il humecte les poumons; il calme la toux; il a une qualité déterſive ou ſavonneuſe; il eſt auſſi un peu diurétique, à moins qu'il n'y ait quelqu'empêchement conſidérable aux reins ou dans les viſceres; il rend quelquefois les ſelles bilieuſes à l'avantage des malades; d'autres fois, il procure des déjections incommodes de bile pure & écumeuſe: mais cela n'arrive gueres qu'aux tempéramens bilieux, & à ceux qui ont les viſceres ſurchargés d'humeurs viciées. Lorſque le mélicrat (*a*) eſt plus aqueux, il fait mieux expectorer, & il adoucit davantage les humeurs acrimonieuſes qui ſe portent aux poumons; il n'a que l'inconvénient de rendre les excrémens bilieux, d'augmenter quelquefois l'ardeur des hypocondres dans les maladies aiguës, d'occaſionner des eſpeces d'inquiétudes ou d'anxiétés aux tempéramens chauds ou bilieux, & d'irriter un peu les inteſtins, ſurtout le rectum.

Si on preſcit l'eau miellée pour toute nourriture & pour boiſſon ordinaire (*b*), elle fera du bien d'un côté & du mal de l'autre; il faut donc avant de la conſeiller, excluſivement à toute autre

---

autant d'eau froide diſtillée. Celui dont on uſe en hiver doit etre fait avec une once de miel & huit onces d'eau.

Quand on veut le rendre plus aqueux ou plus foible, on prend, en été, vingt quatre onces d'eau pour une once de miel, & en hiver, douze onces d'eau pour une de miel.

(*a*) Régime dans les malad. aiguës, liv. 3, text. 4 & 5, verſ. de Duret.

(*b*) *Ibid.* text. 4.

nourriture & boiſſon, bien peſer tous ſes avantages & ſes inconvéniens.

On blâme quelquefois l'uſage du mélicrat, parce qu'on s'imagine qu'il affoiblit trop les malades, & qu'il accélere leur mort; cela vient, dit Hippocrate (*a*), de ce que dans certains cas, où il eût été convenable d'uſer en même tems de la tiſane & du mélicrat, on a mis imprudemment les malades à l'uſage de l'eau miellée pour toute nourriture & pour toute boiſſon. Quant à l'inconvénient qu'on lui attribue d'affoiblir le corps, il eſt conſtant qu'il ſoutient beaucoup mieux les forces du malade, que ne fait l'eau pure, ſi ce n'eſt quand il procure des ſelles trop abondantes: il eſt à la vérité moins cordial que le vin, mais auſſi il eſt bien plus nourriſſant; car ſi quelqu'un boit du vin pur dans un tems, & du mélicrat en même quantité dans un autre, il ſe trouvera mieux nourri avec l'eau miellée qu'avec le vin, à moins que le mélicrat ne lui occaſionne le dévoiement, comme nous l'avons dit plus haut. La raiſon qu'Hippocrate donne de ce que l'eau miellée eſt plus nourriſſante, c'eſt qu'elle fait plus d'excrémens que le vin.

Si quelqu'un ayant pris de la tiſane, boit (*b*) immédiatement après du mélicrat, il ſe ſentira bientôt gonflé & rempli de vents; les hypocondres & les autres viſceres du ventre lui paroîtront peſans, comme s'ils étoient ſurchargés d'un poids lourd: mais s'il boit le mélicrat avant la tiſane, il s'en trouvera mieux.

L'eau miellée, qu'on a fait cuire, a le coup

(*a*) *Ibid.*

(*b*) Régime dans les malad. aig. liv. 3, text. 5.

d'œil bien plus beau que celle (*a*) qui eſt crue ; car la coction la rend claire, ténue, blanche & tranſparente ; celle qui eſt cuite n'eſt cependant pas plus agréable au goût que la crue, pourvu que le miel ſoit d'une bonne qualité ; elle eſt ſeulement moins nourriſſante, puiſqu'elle fait moins d'excrémens ; mais quand le miel ſe trouvera impur, mauvais, noir ou d'une odeur déſagréable, on le fera cuire & écumer, afin de corriger, autant qu'on le pourra, ſa mauvaiſe qualité.

De l'oximel.

L'OXIMEL (*b*) eſt d'un grand ſecours dans les maladies aiguës, car il aide ſinguliérement bien l'expectoration, & rend la reſpiration plus aiſée. On en prépare de deux ſortes ; celui où le vinaigre eſt en plus grande doſe, agit puiſſamment ſur les crachats tenaces & glutineux, qui ſe collent dans les bronches, & que les malades ne peuvent arracher en touſſant. Lorſque ce fort oximel les diviſe, qu'il les détache, & les fait ſortir, il dégage les poumons, & rétablit en peu de tems la reſpiration ; quand au contraire on le fait prendre dans des circonſtances où il n'a

(*a*) *Ibid.*

(*b*) L'oximel ſe fait avec huit parties d'eau diſtillée, & une de bon miel de Narbonne, qu'on bat bien enſemble ; on ajoute à ce mélange du fort vinaigre en ſuffiſante quantité, pour faire une boiſſon d'une agréable acidité ; ou, ce qui revient au même, on prend quatre livres d'eau, une demi-livre de miel, & une once & demie de bon vinaigre qu'on mêle exactement enſemble ; on peut au ſurplus augmenter ou diminuer la doſe du vinaigre, ſelon qu'il eſt fort, ou ſelon les vues qu'on ſe propoſe de remplir.

point cet effet, il devient très-nuisible (*a*) aux malades.

Voici les cas où il n'a point le succès desiré (*b*); c'est lorsque la maladie étant très-aiguë, les malades sont si foibles qu'ils n'ont pas la force de tousser ni de cracher ce qui s'est épaissi dans les bronches; il faut donc, avant de le prescrire, bien examiner les forces du malade; & s'il y a quelques signes qui fassent bien espérer, on le donnera avec confiance, un peu moins vinaigré, dégourdi au bain-marie, & en petite quantité à la fois, qu'on réitérera un peu plus souvent. On observe en effet que l'oximel, dans lequel il entre beaucoup d'eau, humecte bien mieux la bouche & la gorge, qu'il provoque tout aussi bien l'expectoration, & qu'il appaise également la soif; il fait encore un bon effet sur les hypocondres & sur les autres visceres du ventre; car la partie acéteuse corrige le mauvais effet que le miel pourroit y faire, par sa qualité bilieuse; enfin il chasse les vents & augmente la sécrétion de l'urine. Ses mauvais effets se font quelquefois sentir dans les gros intestins, où il attire une abondance d'humeurs, en les agaçant: ce n'est donc qu'à la partie inférieure du ventre où il peut nuire, dans les maladies aiguës, lorsqu'il y retient les vents, qu'il les empêche de passer, ou qu'il les fait rétrograder aux intestins supérieurs: on lui attribue encore l'inconvénient d'affoiblir considérablement les forces, & de refroidir les extrémités quand on en use trop long-tems.

(*a*) Reg. dans les malad. aiguës, liv. 3, text. 6, vers. de Duret.

(*b*) *Ibid.* text. 7.

Voilà les seuls défauts de l'oximel qui méritent quelque considération.

On aura donc attention dans toutes ces circonstances (*a*) de prescrire un oximel dans lequel il entre beaucoup d'eau, & de le faire prendre le matin à jeun avant la tisane ou le bouillon ; cela n'empêchera pas d'en donner d'autres doses pendant la journée, pourvu qu'il y ait un intervalle convenable avant & après chaque bouillon.

Quand le médecin jugera à propos d'interdire au malade tout bouillon ou tisane, & de ne lui donner que de l'oximel pendant le cours de la maladie, il ne faudra y mettre, comme nous venons de le dire, que fort peu de vinaigre ; il suffira qu'on y en apperçoive une légere pointe, ce sera le moyen, en soulageant le malade, de prévenir les mauvais effets qui pourroient résulter du long usage de la boisson acéteuse.

La partie acide de l'oximel convient (*b*) particulierement aux tempéramens bilieux ; elle nuit un peu aux mélancoliques ; enfin, on remarque que le vinaigre est quelquefois contraire aux femmes, lorsqu'il porte de l'irritation aux nerfs & à la matrice.

Des matieres qu'on rend, & de celles qu'on retient.

On sait que la partie succulente des alimens, qui ont subi la digestion dans l'estomac, passe dans le sang pour la réparation & l'entretien des or-

---

(*a*) Régim. dans les malad. aigues, liv. 3, text. 8, vers. de Duret.

(*b*) *Ibid.*

ganes, tandis que l'autre partie, qui eſt excrémenticielle, deſcend dans les gros inteſtins, & de-là dans le *rectum* pour en être éliminée une fois chaque jour par les ſelles. On ſait encore que la partie aqueuſe ſurabondante, qui ſe trouve dans la maſſe des liqueurs, ſe ſature des ſels nuiſibles, & des huiles exaltées pour les entraîner hors du corps par la voie des reins & de la veſſie. On ſait enfin que c'eſt une bonne marque dans les maladies, quand la quantité (*a*) des déjections & des urines répond à celle du boire & du manger, & que les malades vont à la garde-robe une fois par jour, ſur-tout le matin. Toutes les évacuations ſymptômatiques ſont mauvaiſes, en ce qu'elles proſternent les forces de la nature, qu'elles empêchent les coctions & les bonnes criſes. Lors donc qu'il y aura conſtipation, il faudra faire ajouter du veau dans la tiſane, & quelques laxatifs doux, réfrigérens & agréables dans la boiſſon, comme les pruneaux, les tamarins, les petites ceriſes noires ſéchées au ſoleil, ou au four, &c. le lait de beurre & le petit lait ſont encore fort propres à remplir cette indication, ainſi que les lavemens & les ſuppoſitoires.

S'il ſurvient des flux de ventre de matiere putride ou bilieuſe, on ajoutera à la boiſſon quelques doſes modérées de plantes acidules, légérement acerbes & aſtringentes, comme les fruits d'épine-vinette, & de cynorrhodon, le raiſiné, la gelée de coin, &c.

Dans les diarrhées ſereuſes ou pituiteuſes, on

(*a*) Pronoſtic. d'Hippocr. liv. 2, chap. 3, text. 13 & ſuiv. verſion de Laurentianus.

emploiera les incraſſans farineux, tels que le ris ou l'orge mondé avec le ſucre, le ſagou & le ſalep; le plantain & les racines de tormentille y produiſent ſouvent auſſi de fort bons effets. Si la fievre n'eſt pas bien grande, on pourra preſcrire des bouillons encore plus nourriſſans, comme ceux qu'on prépare avec le bœuf, la vieille volaille, le jaret de veau, les carottes, un ou deux clous de gérofle; mais ſi la fievre étoit vive, on ſe contenteroit de diſſoudre dans une crême d'orge ou de ris, un demi-gros de ſalep en poudre ou un gros de ſagou, qu'on feroit prendre au malade avec un peu de ſucre rapé: on auroit ſur-tout une attention ſinguliere à rendre la nourriture & la boiſſon les plus agréables poſſibles.

Si on ne donne aux malades que des décoctions d'orge ou de biſcuit, on (*a*) épaiſſira chaque doſe avec un jaune d'œuf frais, une cuillerée de corne-de-cerf, &c. Cet aliment, qui d'ailleurs eſt fort ſain, pourra être aſſaiſonné avec quelques tranches d'écorce de citron confite, de l'eau de roſes ou de fleurs d'orange double, ſelon le goût du malade.

La perte de la liqueur génitale, du ſang menſtruel & hémorrhoidal concerne auſſi cet article. Or, il n'y a perſonne de l'art qui ne ſente combien il

(*a*) La décoction de biſcuit ſe fait avec du pain de froment qui a été bien paîtri avec la farine & le ſon, qu'on a enſuite laiſſé fermenter convenablement & cuire deux fois au four. On prend une demi-livre de ce biſcuit qu'on fait bouillir pendant une heure, avec trois livres d'eau, dans un vaiſſeau bien bouché, ayant ſoin d'ajouter de la nouvelle eau à meſure qu'il s'en exhale; on paſſe enſuite cette décoction à travers une étamine, & on aſſaiſonne la coulure au goût du malade.

importe aux hommes de s'abſtenir du coït, dans toutes les maladies & au commencement (*a*) des aiguës. On ne ſauroit exprimer combien il eſt mort de milliers de malades, pour s'être imprudemment livrés à cet acte d'incontinence au commencement des maladies; j'en ai vu périr pluſieurs dans de ſimples fivres tierces & quartes, pour s'être indiſcretement relâchés ſur ce point.

Quand les évacuations menſtruelles & hémorrhoïdales viennent à propos, ſoit par l'effet des remedes ou ſpontanément, c'eſt-à-dire, par les ſeules forces de la nature, elles guériſſent ordinairement les malades, ou les ſoulagent beaucoup.

Du ſommeil & de la veille.

HIPPOCRATE dit qu'il eſt ſalutaire aux malades (*b*) de dormir la nuit & de veiller pendant la journée; qu'il eſt bon auſſi de dormir depuis minuit juſqu'à trois ou quatre heures du matin, & que le pire de tout eſt de ne dormir (*c*) ni le jour ni la nuit, parce que les inſomnies échauffent, qu'elles atténuent le corps, le fondent, le diſſolvent, l'affoibliſſent & attirent enfin le délire.

Il ne faut pas non plus que le ſommeil ſoit (*d*) laborieux, lourd ou comateux, parce que c'eſt toujours un ſigne de maladie grave.

Lors donc que les malades ne dorment pas, il eſt convenable de les nourrir de crêmes d'orge,

---

(*a*) Hippocr. malad. popul. liv. 5, ſect. 5, text. 26, verſion de Paulus Craſſus.

(*b*) Hippocr. pronoſtic. liv. 2, chap. 2, text. 11, verſ. de Laurentianus.

(*c*) *Ibid.*

(*d*) Aphor. 1, ſect. 2.

d'avoine ou de riz, assaisonnées de quelque chose de leur goût. Il faut aussi faire bouillir, ou infuser dans leur boisson des plantes anodines & rafraîchissantes, telles que les fleurs de coquelicot & de violettes, la semence de laitue, les amandes douces & ameres concassées, la laitue pommée, le pourpier & les semences froides : par exemple, on farcit un poulet de ces plantes ; on y ajoute une pincée ou deux de leurs graines ou noyaux grossiérement pilés ; on fait bouillir le tout dans une grande quantité d'eau, l'espace d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure ; on ajoute à cette boisson une pointe de jus de citron, &c. & les malades en boivent à leur soif.

On conseille encore avec succès les pédiluves dans une décoction de son de froment, ou de semence concassée de pavot, de laitue, &c. On applique sur le front des compresses froides de vinaigre rosat pur ou délayé avec un peu d'eau, selon les circonstances.

On doit, le plus qu'il est possible, s'abstenir de narcautiques préparés avec l'opium, surtout dans les commencemens, & dans la vigueur des maladies aiguës ; il faut aussi les éviter, autant qu'on le peut (*a*), dans les inflammations des

(*a*) Il y a plusieurs maladies graves qui commencent par des assoupissemens, auxquels succedent des insomnies opiniâtres ; ce sont ordinairement celles qui ne sont accompagnées d'aucune douleur aigue, où il y a seulement dans la masse générale des liqueurs une grande fermentation qui occasionne une fievre continue ; on secoue quelquefois ces pauvres malades ; on leur crie aux oreilles ; on fait autour d'eux des bruits tumultueux, qui leur sont plus à charge qu'à profit : c'est plutôt le cas de les évacuer par la saignée & les vomitifs, lorsque la chaleur de la peau est vive, qu'il

organes de la poitrine, où il convient, selon l'avis d'Hippocrate, que les malades ne dorment pas pendant les onze premiers jours (*a*); mais, passé ce tems, on pourra, si on le juge à-propos, donner par intervalles, vers l'heure du sommeil, cinq ou six gros de syrop de diacode, afin de procurer un peu de repos & de tranquillité aux malades, qui sont autant affoiblis par les veilles que par la maladie.

Si les malades dorment trop, s'ils ont le sommeil lourd; s'ils sont assoupis, la diete sera plus ténue, plus aqueuse, & on les éveillera de de tems en tems; si le sommeil étoit comateux ou léthargique, on leur donneroit des lavemens ou des suppositoires un peu plus irritans, & on leur feroit appliquer des vésicatoires à la nuque ou aux gras des jambes.

Des affections de l'ame.

Les principales affections de l'ame capables d'augmenter ou de diminuer les maladies sont la joie, la tristesse, la crainte & la colere.

---

y a trop de sang, & que la maladie a commencé par des maux de tête & de cœur; quand après cela l'assoupissement continue, on prescrit des vésicatoires, & si les malades ne vont pas à la garde-robe, on continue les lavemens ou les suppositoires. Lorsqu'il n'y a point de sommeil, que les insomnies sont laborieuses, soit qu'elles viennent de quelque douleur aiguë ou non, on pourra encore faire suspendre le lit du malade, qu'on agitera continuellemant par un mouvement réglé de vibration. Cette méthode, qui nous a été transmise par les anciens, fut principalement adoptée & recommandée par *Asclépiades*.

(*b*) Des affections internes, sect. 1, p. 200, n. 199, édition de Venise, *in-fol.* version de Cornarus.

Autant

Autant la joie modérée concourt au bon état de la santé, autant celle qui est excessive ou à contre-tems, y est contraire ; car elle attire quelquefois des syncopes & des extases mortelles, sur-tout aux vieillards, aux femmes délicates, à celles qui ont leurs regles ou qui sont en couche, & à toutes les personnes d'une foible constitution.

La tristesse abat les forces, ralentit les fonctions des viscères, décolore le visage, & conduit à l'hypocondrie.

La peur subite fait pâlir la peau, occasionne des tremblemens, & d'autres affections nerveuses ; elle prive de la parole, refroidit les extrémités, ôte les forces, suspend toutes les fonctions de l'estomac, & attire des diarrhées de matieres crues, qui ont souvent de fort mauvaises suites.

La colere agite singuliérement les nerfs ; son action paroît encore sensiblement sur la bile qu'elle fait fermenter ; elle occasionne des évacuations bilieuses, la fievre, & quelquefois des transports au cerveau ; il y a des femmes enceintes qui en perdent leur fruit.

Il faut donc, selon l'avis d'Hippocrate (*a*), que le Médecin prévienne les assistans, les parens & les amis du malade, d'écarter soigneusement tout ce qui pourroit donner lieu à ces passions désordonnées.

Il se rencontre néanmoins bien des occasions où l'on peut émouvoir utilement ces passions ; j'ai été dans le cas de voir quelquefois de bons effets de la peur & de la colere. Un ouvrier qui

(*a*) Aphor. 1, sect. 1.

avoit une fievre quarte depuis un an, fut parfaitement jugé & guéri de sa fievre, à l'époque d'une colere violente qui lui survint à l'entrée d'un frisson : j'ai connu un particulier qui avoit un débordement de bile par le haut & par le bas, toutes les fois qu'il s'étoit mis en colere. Dès que sa colere étoit passée, il avoit attention de ne boire aux repas que de l'eau pure, l'espace d'un jour ou deux, après quoi il se portoit souvent mieux qu'auparavant.

Je fus appellé il y a quelques années, pour secourir une femme qui avoit une perte considérable de sang qu'aucun remede ne pouvoit arrêter; comme ses forces diminuoient à vue d'œil, & que sa face commençoit à devenir hippocratique, je jugeai que la perte continuant, la malade succomberoit sous vingt-quatre heures. Dans cette circonstance critique, je conseillai à son mari de lui occasionner une frayeur subite, en l'assurant que c'étoit la seule ressource qui restoit pour la sauver; cet homme désolé de voir sa femme aux portes de la mort, & animé de l'espérance que je lui avois donnée, imagina de congédier de chez lui tout le monde, à l'exception de la garde, & après avoir fait semblant d'aller se coucher, il monta fort doucement dans une chambre haute, & frappa trois ou quatre grands coups de marteau sur le parquet au-dessus du lit de sa femme; la garde en fut aussi effrayée que la malade; mais à cette époque le sang s'arrêta; on vint m'avertir. Arrivé auprès de la malade, je la rassurai foiblement, en lui faisant néanmoins entrevoir des espérances, pourvu qu'elle exécutât pleinement mes conseils; je me contentai de lui prescrire un régime farineux, in-

craſſant, une boiſſon froide & aſtringente, qu'on édulcoroit avec du ſyrop de myrthe, & une ceinture trempée dans du vinaigre froid, dont je lui fis entourer les reins & le bas ventre; cette femme eſt enfin entrée en convaleſcence, a guéri parfaitement, & vit encore.

Je fus une autre fois appellé pour voir une femme épuiſée par une fievre continue avec redoublemens qu'elle avoit depuis près d'un mois: comme la nuit approchoit, que la malade étoit dans un profond aſſoupiſſement, & que ſa foibleſſe étoit extrême, je penſai que les véſicatoires n'opérant qu'après cinq ou ſix heures, la malade pourroit mourir avant qu'ils euſſent produit leur effet; après quelques réflexions, je n'apperçus rien de plus efficace que de rappeller ſubitement les eſprits par une prompte & forte commotion; je communiquai à l'inſtant toutes mes idées au mari, qui les approuva, enſuite de quoi je propoſai à la malade de faire venir un Prêtre pour lui faire la recommandation de l'ame: on ne ſauroit exprimer à quel degré cette révolution l'effraya: elle s'aſſit à l'inſtant toute ſeule dans ſon lit, elle ſe tint éveillée juſqu'à deux heures après minuit, pendant lequel tems elle demanda elle-même pluſieurs fois à boire; elle s'endormit enfin l'eſpace de quatre ou cinq heures: ſon réveil fut accompagné d'une ſueur copieuſe & univerſelle; *elle fut jugée*: quatre ou cinq jours après la fievre la reprit, mais bien plus légérement qu'auparavant; au bout de quinze jours elle fut jugée définitivement & guérie ſans reliquat; la peur fit au-delà de ce que j'aurois pu eſpérer des véſicatoires.

Enfin l'expérience fait voir qu'on emploie avec

ſuccès la ſymphonie & les inſtrumens de muſique dans les délires atrabilaires ou mélancoliques, & dans toutes les maladies qui viennent de la triſteſſe & du chagrin.

CHAPITRE SECOND.

De la ſaignée.

Il y a une ſorte de Médecins bien plus à craindre que les maladies mêmes ; ce ſont ceux qui ont pour principe, que toutes les fois qu'on entre dans une maiſon pour y ſecourir un malade, & qu'on ſe retire ſans avoir preſcrit une ſaignée, un lavement, un purgatif, ou un autre remede, on n'a rien fait qui ſoit digne d'un homme de l'art : ces ſortes de Médecins, dit Galien (*a*), pechent autant de fois qu'ils viſitent les malades ; il n'en eſt pas en effet des médicamens comme du régime ; les fautes que l'on fait dans l'adminiſtration des ſaignées, des vomitifs, des purgatifs, &c. conduiſent fort ſouvent les malades au tombeau, tandis que celles qu'on commet dans le régime, peuvent ſe réparer (*b*) aiſément ; c'eſt pour cela que nous nous ſommes propoſés de parcourir ce ſujet avec toute la circonſpection

(*a*) *Committuntur peccata quædam à medicis his admirandis putantibus niſi quis introgreſſus ad ægrum, deinde ſuccingens ſe, vel clyſterion indiderit, vel venam ſecuerit, &c. nihil ab ipſo geſtum eſſe artificioſum, hi quoties ad ægros accedunt, toties peccant :* de diebus decret. cap. 11.

(*b*) *Error ciborum velociter corrigitur ; error autem medicinæ ducit ad mortem . . . . Galenus* de medicinis expertis in præmio libri.

qu'il exige de la part de ceux qui se vouent sincérement au soulagement de l'humanité souffrante.

Il faut tirer du sang dans toutes les maladies où les symptômes (*a*) sont violens, pourvu que le sujet soit jeune & vigoureux.

Les principaux symptômes qui demandent la saignée, sont les douleurs à la tête, l'ardeur brûlante par tout le corps, ou dans les viscères; l'inflammation à la gorge, qui gêne ou empêche la respiration, la déglutition, &c. les douleurs aiguës à la poitrine, aux reins, ou dans les autres viscères du ventre, les crachemens de sang, & les accidens subits qu'Hippocrate appelle *interceptions de veines*.

Les saignées que l'on fait pour calmer les maux de tête, ne doivent point être bien copieuses ni trop réitérées, par la crainte de diminuer trop les forces, & de faire tomber les malades dans quelques affections soporeuses, qui pourroient devenir mortelles, si elles succédoient à un épuisement, sur-tout quand l'humeur est encore bien crue. Après la saignée du bras, celle du pied est souvent suivie d'un heureux succès; si on n'en obtenoit pas tout l'effet désiré, on pourroit recourir à celle de la jugulaire & de la préparate; l'artériotomie pratiquée à l'artere temporale, a souvent un fort bon effet, principalement quand les douleurs de tête sont très-aiguës: il faut alors la prescrire avant que les malades soient bien affoiblis, par conséquent peu de tems après celle du bras ou du pied; enfin on n'ordonnera l'arté-

(*a*) Régime dans les malad. aigues, liv. 4, text. 19, version de Vassæus.

riotomie que quand les autres saignées n'auront point apporté de soulagement.

Si le malade étoit affoibli au point de ne pouvoir supporter la saignée, on recourroit aux ventouses seches ou avec scarification, aux pédiluves, aux sangsues appliquées à l'anus, aux tempes, &c. aux véscatoires entre les épaules, aux épispastiques à la plante des pieds, aux lavemens, aux fomentations d'oxicrat froid sur le front, &c. comme ce symptôme est ordinairement mortel quand il est très-aigu & accompagné de fievre, on ne sauroit employer trop de moyens pour le dissiper, ou du moins pour le pallier.

S'il y a des points de côté qui fatiguent le malade sans relâche, & que les fomentations chaudes & résolutives n'ayent procuré aucun soulagement, il faut, comme nous l'avons dit ci-dessus (*a*), bien prendre garde de donner de la nourriture au malade avant que d'avoir calmé ses douleurs par la saignée. Hippocrate observe (*b*) à ce sujet, que la saignée n'emporte pas toujours les points de côté, à moins que la douleur ne soit dans la partie supérieure de la poitrine. Si dans ce cas la douleur ne cede point aux fomentations humides, qu'on fait avec l'orge, l'avoine, ou le son de froment, cuits dans le fort oxicrat, ou bien aux fomentations seches qu'on prépare avec le sel décrépité ou le millet torréfié; si la douleur est très-aiguë, si elle s'étend au sein, au bras, &c.

(*a*) Voy. le chap. de la nourriture propre aux malades.

(*b*) Régime dans les malad. aigues, liv. 2, text. 2, version de Duret.

Hippocrate conſeille de pratiquer ſur l'heure une copieuſe ſaignée du bras, & d'en laiſſer ſortir le ſang juſqu'au changement de couleur, c'eſt-à-dire juſqu'à ce que le viſage du malade pâliſſe, ayant néanmoins égard à l'âge & aux forces. Cette ſaignée, ajoute Hippocrate, eſt abſolument néceſſaire, car des fomentations ultérieures deſſécheroient les poulmons, & y attireroient une ſupuration dangereuſe. Il dit encore, que dans ces circonſtances on ne riſque rien de ſaigner juſqu'à la défaillance, ſur-tout quand la pleuréſie eſt véhémente & ſeche, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'y a point d'expectoration.

J'ai pluſieurs fois remarqué qu'une ſeule ſaignée faite à propos juſqu'à la défaillance, ſoulageoit bien plus les malades, que cinq ou ſix autres petites ſaignées faites à pluſieurs repriſes, dans l'eſpace de deux ou trois jours, malgré qu'il ſorte bien moins de ſang dans une grande ſaignée que dans trois ou quatre petites.

Ceux qui voudront obtenir la défaillance plutôt, & ſoulager promptement les malades, ſans leur tirer beaucoup de ſang, feront ouvrir une groſſe veine, & recommanderont au Chirurgien d'y faire une large ouverture; quand le vaiſſeau fournit abondamment, la défaillance arrive pour l'ordinaire après la douzieme ou quinzieme once, tandis que le ſang qui ſort goutte à goutte, ou par petit filet, n'occaſionne quelquefois la ſyncope, qu'après qu'il en eſt ſorti deux ou trois livres. On aura encore attention, pendant que le ſang ſortira, d'exciter le malade à faire quelques petits efforts pour touſſer, cracher ou ſe moucher, c'eſt le moyen

d'accélérer la circulation dans les parties obstruées, & de calmer plus promptement les points de côté, &c.

Il y a cependant des cas particuliers où la saignée faite à petite ouverture & dans un petit vaisseau, est préférable ; mais ce n'est guere que quand on veut seulement diminuer la pléthore, sans affoiblir les forces du malade, & sans lui causer de révolution subite.

Ceux qui paroissant en bonne santé, perdent tout-à-coup la parole par quelques embarras survenus dans les vaisseaux sanguins, doivent, selon l'avis d'Hippocrate (*a*), être incessamment saignés au bras, & la quantité du sang qu'on tire se regle alors sur l'âge, les forces, la grandeur du mal, & l'habitude dans laquelle les malades peuvent être, de se faire plus ou moins saigner (*b*).

L'accident dont nous venons de parler, est une vraie apoplexie sanguine, qu'Hippocrate a désignée sous le nom *d'interception de veines.* Ceux, dit il, qui en sont attaqués, ont ordinairement le visage rouge, comme s'il étoit enflammé ; les yeux fixes ou tournés, les mâchoires serrées (*c*) l'une contre l'autre ; les arteres du corps battent sensiblement ; la respiration est gênée, laborieuse ; les extrémités deviennent froides, & aussitôt que le froid vient à gagner les organes vitaux, la circulation s'éteint.

La fluxion inflammatoire à la gorge, qu'on

(*a*) Régime dans les malad. aigues, liv. 4, text. 24, version de Vassæus.

(*b*) *Ibid.* text. 25.

(*c*) *Ibid.* text. 23 & 26.

appelle ſquinancie, exige (*a*) auſſi la ſaignée du bras, & quelquefois celle des veines qui ſont ſous la langue. Si cette maladie continue, & que les malades paroiſſent trop affoiblis après une ou deux ſaignées copieuſes, on leur donnera tous les jours un lavement purgatif, juſqu'à ce que le danger ſoit paſſé.

Le tems le plus convenable à la ſaignée de précaution pour les femmes enceintes, eſt dans le cinquieme mois, après qu'elles ont ſenti les premiers mouvemens de l'enfant, parce que le fœtus étant alors plus vigoureux & plus adherent à la matrice, il y a bien moins de dangers à craindre; ſi cependant on ſe croyoit obligé de la pratiquer avant cette époque, dans la vue de prévenir une perte de ſang, l'avortement, ou de remédier à quelqu'inflammation interne, on ne leur tireroit que cinq à ſix onces de ſang, ſauf à réitérer la ſaignée, après un intervalle raiſonnable de tems; par exemple, ſi une femme étoit ſujette à avorter à la ſuite de quelque perte abondante de ſang, on pourroit dans les groſſeſſes ſuivantes, lui tirer tous les mois cinq ou ſix onces de ſang vers le tems où ſes regles ont accoutumé de paroître: une autre qui ſeroit travaillée d'une inflammation dans quelque viſcere, pourroit également être ſaignée pluſieurs fois à la même doſe, en mettant entre chaque ſaignée trois ou quatre heures d'intervalle, ſelon les forces du ſujet, & la violence des ſymptômes.

La ſaignée eſt en général contraire aux femmes nouvellement accouchées; ſi cependant elle ſe trouvoit indiquée par quelque véhément ſymp-

(*a*) *Ibid.* text. 20 & 30.

tôme, qui mît en danger la vie de la malade, il ne faudroit point héſiter d'en preſcrire une de cinq ou ſix onces, & même de la réitérer ſi les forces le permettoient.

La ſaignée convient quelquefois aux femmes qui ſont dans le travail de l'enfantement, pourvu qu'on n'attende pas que les forces ſoient épuiſées; une ſaignée dans ce cas, faite à propos, avance l'accouchement, le facilite, & prévient les pertes de ſang; mais ſi les forces commençoient à manquer, on préféreroit avec raiſon les cordiaux.

Hippocrate prétend que le *tétanos* fixé aux lombes, ainſi que les violens paroxiſmes qui ſurviennent aux mélancoliques, par le cours déréglé des eſprits, ſe guériſſent (*a*) de même par la ſaignée.

Ce divin Auteur conſeille auſſi de ſaigner dans l'hydropiſie timpanite, lorſqu'il y ſurvient une grande difficulté (*b*) de reſpirer, & que le ſujet eſt vigoureux.

On doit encore, ſelon le même Auteur, ſaigner tous ceux (*c*) qui crachent le ſang, ſi la ſaiſon n'y eſt pas bien contraire, comme ſeroit le trop grand chaud ou le trop grand froid; ſi la bile n'eſt pas bien dominante, parce que ſon reflux dans le ſang ſeroit trop à craindre; & ſi les crachats ſanguins ne viennent pas d'un effort ſalutaire de la nature qui ſe dégage par cette voie, comme on le voit ſouvent dans les pleuréſies bé-

(*a*) Régime dans les malad. aiguës, liv. 4, text. 82, verſion de Vaſſæus.

(*b*) *Ibid.* text. 111.

(*c*) Des humeurs qu'il faut purger, part. 4, text. 5 & 6, verſion de Duret.

nignes; ce seroit dans ce cas commettre une grande faute de bouleverser l'ordre de la nature, & de détourner son penchant à débarrasser les organes de la poitrine par cette expectoration sanguinolente.

La saignée convient peu dans les affections soporeuses, telles que le coma, la léthargie, &c. à moins que ce ne soit tout au commencement, & que les forces ne soient bonnes : on y substituera les vésicatoires, les ventouses, les sangsues appliquées à l'anus, à la tête, aux pieds, &c. on pourra encore essayer les sternutatoires, les lavemens irritans, & même l'émétique, si l'estomac paroît surchagé, ou s'il y a quelques indications qui exigent de promptes secousses.

Dans les douleurs inflammatoires du foie, de la rate & des autres viscères, on commencera par (*a*) saigner les malades; après quoi on les purgera, si on le juge convenable. Hippocrate pense qu'il seroit téméraire de commencer la cure de l'inflammation par les purgatifs, à cause que les médicamens ne font leur effet qu'en irritant : d'ailleurs, tant que la matiere inflammatoire est dans l'état de crudité, elle ne peut céder aux évacuans; d'où il suit nécessairement que les purgatifs qu'on administre trop tôt, affoiblissent les malades en pure perte, à moins que les drogues dont ils sont composés, ne soient des plus douces, que les sujets ne soient robustes, & les humeurs surabondantes. Sans ces conditions, il seroit à craindre que l'inflammation ne prît une mauvaise tournure (*b*), que la maladie ne devînt supé-

(*a*) Régime dans les malad. aigues, liv. 4, text. 21, version de Vatsæus.

(*b*) Régime dans les malad. aigues, liv. 4, text. 22.

rieure aux forces de la nature, qu'elle ne dégénérât en longueur, ou qu'elle ne se terminât enfin par quelque reliquat, ainsi que l'expérience ne le confirme malheureusement que trop.

Toutes les fois que la saignée & la purgation seront indiquées en même tems (*b*), on commencera donc par la saignée, après avoir auparavant nettoyé les gros intestins, au moyen d'un lavement ou d'un suppositoire, & le malade sera ensuite purgé.

Dans les diarrhées on s'abstiendra de la saignée, à moins qu'elles ne soient dyssentériques; inflammatoires & récentes, encore ne saignera-t-on qu'avec précaution, & après de mures réflexions.

On s'abstiendra de saigner immédiatement après le coït Cette faute a fait périr quantité de malades, & en a souvent rendu d'autres perclus de la ceinture en bas pour le reste de leurs jours; on attendra donc autant qu'il sera possible, qu'il y ait au moins un intervalle de dix ou douze heures; enfin on n'oubliera pas de bien ménager les saignées à tous ceux qui usent fréquemment des femmes.

On évitera aussi de saigner pendant la digestion: si cependant le cas étoit urgent, on commenceroit par vuider l'estomac, en faisant vomir sur l'heure, & on ne pratiqueroit la saignée qu'après avoir évacué tous les alimens.

La saignée est en général contraire à la leucophlegmatie, aux squirres, aux obstructions lentes; c'est-à-dire, à celles qui ne sont pas in-

(*b*) Comment. de Galien sur les text. 21 & 22, liv. 4, du régime dans les malad. aigues, version de Vassæus.

flammatoires, & dont la plupart ſont indolentes.

La ſaignée n'eſt guere mieux appropriée aux fievres intermittentes ; elle n'y convient que rarement & accidentellement : par exemple, lorſqu'il eſt néceſſaire de calmer une vive douleur, ou un autre violent ſymptôme, encore faut-il pour cela que les forces ſoient bonnes.

La ſaignée convient à l'hémophtiſie ; mais ſi n'onobſtant quelques ſaignées faites à diſtance convenable, les crachemens de ſang continuoient, il ne faudroit pas pour cela trop réitérer les ſaignées ; car après avoir affoibli le corps & les poumons, elles conduiroient infailliblement le malade à une langueur chronique, à l'hydropiſie, à la mort.

On ſaignera dans les paroxiſmes de l'aſthme, pourvu que la difficulté de reſpirer ſoit aſſez grande pour exiger ce ſecours ; mais il ne faut pas trop la réitérer ſans y avoir bien réfléchi ; car on obſerve que les aſthmatiques ont ſouvent péri par l'hydropiſie de poitrine ou de bas ventre, pour avoir été ſaignés trop fréquemment.

On doit, autant qu'il eſt poſſible, s'abſtenir de ſaigner pendant les ardeurs de l'été, ſur-tout quand il regne des vents méridionaux ; parce qu'alors les corps relâchés (*a*) & affoiblis par la chaleur, ſupporteroient difficilement cette évacuation ; ſi cependant le cas étoit bien urgent, on le pratiqueroit avec précaution.

Il faut auſſi l'éviter dans l'ictere, c'eſt-à-dire

(*a*) Hippocr. des humeurs qu'il faut purger, part. 4, text. 6, verſion de Duret.

dans les épanchemens de bile (*a*), parce qu'indépendamment de ce qu'elle affoibliroit trop les forces & les fonctions de l'eſtomac, ſi néceſſaires dans cette maladie, elle donneroit encore lieu à un plus grand reflux de bile dans le ſang.

Le tems le plus favorable à la ſaignée prophylactique ou de précaution (*b*), c'eſt le printems, parce qu'en cette ſaiſon les corps ont ordinairement plus de force & plus de ſang, que les humeurs bouillonnent, & qu'elles ſont en orgaſme, pour me ſervir de l'expreſſion d'Hippocrate.

Les jours les plus propres à tirer du ſang dans les maladies aiguës, ſont les trois ou quatre premiers, après leſquels la (*c*) ſaignée devient ſouvent nuiſible, ou tout au moins inutile : il n'en eſt pas de la ſaignée comme des purgatifs ; on ſaigne toujours avec plus de ſuccès dans les commencemens, que quand l'humeur morbifique eſt cuite, & que la maladie eſt bien avancée ; les purgatifs alors conviennent mieux. Si cependant les ſymptômes étoient véhémens, qu'ils continuaſſent, ou qu'ils devinſſent plus vifs, on ſaigneroit ſur l'heure en tout tems, & la quantité de ſang qu'on tireroit, ſeroit proportionnée à l'âge & aux forces. Hippocrate fit à *Anaxion* une copieuſe ſaignée du bras le huitieme jour de

---

(*a*) *Ibid.*

(*b*) Aphor. 47, ſect. 6 ; & Aphor. 53, ſect. 7.

(*c*) Fernel, liv. 2, méth. de guérir, chap. 13 ; Horſtius, tom. 1, p. 355, & tom. 3, p. 240 ; Williſius, Pharmaceut. chap. 1, pag. 175 ; Hecquet, ſur les Aphor. d'Hippocr. ; Silva, de la ſaignée, part. 1, pag. 6 ; Freind, dans ſon Commentaire, pag. 103 ; Médecine de Celſe, liv. 2, chap. 10.

ſa maladie, & ce malade en reſſentit un fort bon effet. On aura enfin attention de ne la pratiquer que rarement, & après de mûres réflexions chez les Cacochimes, les vieillards & les enfans. On ſaigna l'an dernier un vieillard de ma connoiſſance qui avoit quelques légers dérangemens d'eſtomac ; on lui tira environ douze onces de ſang, & depuis cette époque, ſon eſtomac s'affoiblit tellement, & les fonctions des autres viſceres ſe dégraderent au point qu'il mourut après une langueur de ſix ſemaines.

Si cependant la ſaignée ſe trouvoit indiquée chez les vieillards & les enfans, c'eſt-à-dire, ſi les ſymptômes étoient violens, & que la nature fût aſſez vigoureuſe, on pourroit les ſaigner (*b*) avec aſſurance ; mais il faudroit ne leur tirer que cinq à ſix onces de ſang chaque fois, & au cas qu'on jugeât à propos de réitérer cette évacuation, on mettroit entre chaque ſaignée un intervalle convenable.

Celſe dit que c'eſt tuer le malade que de le ſaigner pendant (*b*) la grande vigueur de la fievre, que ſi néanmoins le cas eſt urgent, & qu'on ne puiſſe y remédier par aucun autre moyen, il ne faut pas en laiſſer échaper l'occaſion. Il eſt certain que la coction & les criſes ſe font ordinairement pendant la vigueur de la fievre, & qu'en tirant du ſang dans cette circonſtance, c'eſt interrompre ou ſuſpendre les efforts ſalutaires de la nature ; mais quand le ſujet eſt jeune, ſanguin, robuſte, & qu'il eſt tourmenté

(*a*) Médecine de Celſe, liv. 2, chap. 10.
(*b*) *Ibid.*

par de violens symptômes, les pallier, c'est aider & soulager la nature ; on feroit par conséquent une faute, si on remettoit la saignée à un autre tems ; car on pourroit exposer le malade à quelque rupture de vaisseaux sanguins, ou à des dépôts purulents, qui auroient des suites tragiques, si la scene se passoit au cerveau, à la poitrine, au foie, &c.

Lorsque dans les fievres avec redoublemens, la saignée est indiquée, on ne doit la pratiquer, autant qu'on le peut, que dans l'intervalle d'un accès à l'autre ; mais si on étoit surpris, que le cas fût pressant, c'est-à-dire, qu'il y eût de très-vives douleurs, ou quelqu'autre véhément symptôme, il ne faudroit point hésiter à saigner (*a*) pendant la force même la plus grande de la fievre, afin d'éviter les tristes suites dont nous venons de parler.

Quand il y a indication à faire vomir, plusieurs Médecins sont d'avis de faire toujours précéder la saignée, afin, disent-ils, d'éviter les ruptures de vaisseaux qui pourroient se faire pendant les efforts du vomissement. Ce principe ne doit avoir lieu que quand il y a pléthore, ou inflammation, & que l'estomac est plutôt irrité que surchargé d'humeurs ; s'il n'y avoit donc ni plénitude de sang, ni inflammation, ni chaleur extraordinaire dans le corps, & que l'estomac parût rempli de bile, de quelque reste de digestion, ou de toute autre humeur, il faudroit faire vomir sur l'heure, principalement si le malade avoit des nausées, ou maux de cœur, sauf à pratiquer la saignée après, s'il y avoit lieu :

(*a*) Médecine de Celse, liv. 2, chap. 10.

faire

faire le contraire en cette occaſion, ce ſeroit commettre une faute très-grave.

On ne doit point ſaigner ceux qui ont la face plombée, pâle, livide ou chargée de terre : on ne le doit du moins faire qu'avec bien de la prudence ; la purgation leur convient mieux (*a*) ; c'eſt par cette raiſon que la ſaignée réuſſit aſſez mal aux jeunes filles, qui portent les pâles couleurs depuis long-tems, tandis qu'elle leur eſt quelquefois utile dans les commencemens de cette maladie.

Lorſque les hypocondres & le bas ventre ſe météoriſent pendant le cours d'une maladie aigue, ce qui arrive preſque toujours par le développement de l'air, qui réſulte d'une putréfaction qui ſe fait dans quelque viſcere du ventre, j'ai toujours obſervé que la ſaignée dans ce cas accéleroit la mort ; il vaut infiniment mieux avoir recours aux antiputrides qu'on applique intérieurement & extérieurement.

Quoique la ſalvatelle ne ſoit qu'une ramification de la baſilique ou de la céphalique, & que la veine préparate, ainſi que les ranines ſoient pareillement des rameaux de la jugulaire externe, l'expérience fait cependant voir que dans certaines maladies, la ſaignée de ces rameaux produit de meilleurs effets que celle des troncs.

On lit dans la ſeconde ſection du ſixieme livre des épidémies d'Hippocrate, qu'une ſaignée faite au front ſoulagea conſidérablement un malade, qui avoit des douleurs à la partie poſtérieure de la tête. On lit encore dans le ſecond n°. du cin-

(*a*) Comment. de Duret ſur la quatorzieme ſenten.e des Coac. à l'article de l'hémorrhagie.

quieme livre des mêmes épidémies, que *Æniades* fut délivré d'une véhémente cardialgie par une copieuſe ſaignée, qui fut faite aux veines des deux mains.

Galien raconte qu'il a lui-même été guéri d'une douleur, qu'il avoit depuis long-tems à l'hypocondre gauche, par une ſaignée qu'il ſe fit faire à la ſalvatelle du même côté, & dont il laiſſa couler le ſang juſqu'à ce qu'il s'arrêta de lui-même.

Schenckius prouve par l'autorité d'une multitude d'Auteurs, combien la ſaignée (*a*) de la ſalvatelle eſt utile pour guérir la fievre quarte. On pourroit citer ici pluſieurs autres célebres Ecrivains, qui, dans une infinité de cas particuliers, ont recommandé l'ouverture de ces ramifications, par préférence à celle des troncs; la raiſon qu'on en donne, c'eſt, dit-on, qu'il ſe fait en même tems un écoulement de ſang artériel, par l'ouverture des petites arreres, qu'il eſt preſque impoſſible d'éviter, en ouvrant les petites veines, qui le plus ſouvent exigent cinq ou ſix ponctions.

(*a*) *Schenckius*, liv. des fievres, obſerv. 1, de la fievre quarte.

Spigelius, de la ſtructure du corps, p. 271.

Vanderlinden, Collection 13, p. 418 & 423.

Hecquet, Réponſe au traité de la ſaignée de M. *Silva*, p. 236.

Sthaal & *Bianchi*, Hiſtoire hépatique, p. 309 & 600.

Pierre Pacheque, Médecin très-célebre de Lunel, quarante-huitieme obſervation à la ſuite de celles du grand Rivierre.

CHAPITRE TROISIEME.

Des vomitifs & des purgatifs.

DANS le tems des criſes, & lorſqu'elles ont été complettement bonnes, il ne faut rien remuer (*a*), ni innover, ſoit par les purgatifs, ſoit par d'autres irritans; mais il faut laiſſer agir la nature, & lui donner le tems de ſe remettre d'elle-même.

Les humeurs qu'on veut évacuer, doivent toujours l'être par les voies les plus commodes, c'eſt-à-dire, par celles que la nature indique à l'obſervateur (*b*).

Lorſque les urines ſont craſſes ou épaiſſes, & que la purgation eſt indiquée, c'eſt alors qu'on doit la preſcrire (*c*); mais tant que les urines ſont ténues, Hippocrate la défend; il ajoute ſeulement que s'il y a quelques matieres qui gênent ou qui tracaſſent les gros inteſtins, on ſe contentera de preſcrire des lavemens ou des ſuppoſitoires, juſqu'à ce qu'on apperçoive des rudimens de coction.

il ne faut par conſéquent purger que les humeurs (*d*) cuites, & non celles qui ſont crues.

On doit auſſi éviter la purgation au commencement des maladies aiguës, à moins que la turgeſcence des humeurs, ou leur ſurabondance, n'occaſionne des ſymptômes très-graves, encore

(*a*) Hippocr. des humeurs qu'il faut purger, verſion de Duret, part. 2, text. 10; & Aphor. 20, ſect. 1.

(*b*) *Ibid.* text. 12; & Aphor. 21, ſect. 1.

(*c*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 4, text. 43.

(*d*) Hippocr. des humeurs qu'il faut purger, verſion de Duret, part. 2, text. 11; & Aphor. 22, ſect. 1.

faut-il pour cela que l'humeur ne ſoit point fixée dans aucun viſcere.

Il ne faut pas juger des déjections par leur quantité ; mais il faut conſidérer ſi c'eſt la matiere morbifique qui s'évacue ; ſi les malades en ſupportent aiſément (*a*) l'évacuation, & s'ils en reçoivent du ſoulagement.

Quand l'humeur qui cauſe la maladie, ou qui a été altérée par l'effet de la maladie, eſt devenue fluide & propre à être purgée, il faut le faire & ne pas craindre de pouſſer l'évacuation juſqu'à ce qu'il (*b*) ſurvienne une foibleſſe au malade, pourvu toutefois que l'humeur morbique ſoit bien abondante, & que les forces du ſujet ſuffiſent pour en ſoutenir l'effet ſans danger.

Lorſqu'on veut purger les malades, il faut (*c*) auparavant rendre les humeurs fluides ou coulantes, c'eſt-à-dire, preſcrire un régime ou des remedes propres à accélérer la coction.

Quand les maladies commencent ; s'il y a quelqu'humeur à évacuer ou à remuer, c'eſt alors qu'on doit (*d*) le faire ; car auſſitôt qu'une maladie eſt parvenue à ſon apogée, il vaut mieux reſter en repos, c'eſt-à-dire, être ſpectateur. Cet axiome doit s'entendre principalement de la ſaignée, & des vomitifs, & très-rarement des purgatifs : s'il y avoit, par exemple, des anxiétés aux précœurs, des nauſées, des envies de vomir, occaſionnées par une abondance d'humeurs crues, pituiteuſes, bilieuſes, ou par quelque putridité

(*a*) *Ibid.* text. 13 ; & Aphor. 23, ſect. 1.

(*b*) Hippocr. des humeurs qu'il faut purger, verſion de Duret, part. 2, text. 13 ; & Aphor. 23, ſect. 1.

(*c*) Aphor. 9, ſect. 2.

(*d*) Aphor 29, ſect. 2.

réſultante d'une mauvaiſe digeſtion, &c.; rien ne ſeroit plus convenable que de faire vomir promptement. Car ſi ces matieres reſtoient dans l'eſtomac, la nature auroit néceſſairement deux ſortes de coctions bien laborieuſes à faire, ſavoir, celle des humeurs croupies dans l'eſtomac, & celle de la matiere morbifique, répandue dans le ſang & ſur les nerfs, ce qui tourmenteroit ſingulierement les malades, & rendroit leur maladie plus longue & plus dangereuſe. Il n'en eſt pas de même des purgatifs qui réuſſiſſent toujours mieux après quelque rudiment de coction.

Quand on rend à la garde-robe des matieres, qui, repoſées pendant quelque tems, dépoſent une eſpece de raclure de boyaux, c'eſt une indication à purger (*a*); car toute la nourriture que les malades pourroient prendre avant la purgation, augmenteroit leurs maux en même raiſon.

Ceux qui ſe portent bien, & qui ont le corps ſain, ſont autant dérangés par les purgatifs (*b*), que ceux qui uſent de mauvais alimens.

Il eſt en général dangereux de donner des médecines qui procurent des ſelles copieuſes & fréquentes, comme auſſi de (*c*) rafraîchir, d'échauffer ou d'émouvoir tout-à-coup le corps de toute autre maniere, parce que tout ce qui eſt exceſſif ou qui ſe fait ſubitement, eſt ennemi de la nature; mais ce qui ſe fait peu-à-peu eſt plus ſûr, ſur-tout quand on veut paſſer d'un contraire à l'autre. Il y a cependant des occaſions urgentes, où il faut procurer tout-à-coup de

(*a*) Aphor. 64, ſect. 7.

(*b*) Aphor. 36 & 37, ſect. 2.

(*c*) Aphor. 51, ſect. 2.

grandes évacuations, & faire de grands changemens : comme elles ſont rares, elles méritent par cette raiſon toute la réflexion poſſible, afin de ne pas expoſer imprudemment la vie des malades.

La purgation convient aux femmes qui perdent en blanc ; & la ſaignée très-rarement (*a*).

Si les humeurs ſont en mouvement ou qu'elles ſurabondent chez les femmes groſſes, on pourra les purger depuis le quatrieme mois juſqu'au ſeptieme (*b*) : on ne la fera en tout autre tems qu'après y avoir mûrement réfléchi, & on ne ſe ſervira que de médicamens fort doux, tels que le tamarin, la manne, la caſſe, la rhubarbe, &c. crainte de les faire avorter.

Lorſqu'on purge les malades, il faut évacuer les humeurs dont la ſortie ſpontanée, qui s'en faiſoit auparavant, apportoit du ſoulagement ; il faut au contraire arrêter les évacuations (*c*) qui fatiguent les malades, ou qui augmentent leurs maux.

Si les humeurs peccantes ſortent d'elles-mêmes, ou par l'effet (*d*) d'un purgatif, les malades s'en trouvent bien, & ils ſupportent aiſément ces évacuations ; ſinon ils les ſupportent difficilement, c'eſt-à-dire, qu'ils en ſont fatigués ou tourmentés.

Il convient en général de purger (*e*) en hiver par le bas, & en été par le vomiſſement.

(*a*) Aphor. 36, ſect. 5.
(*b*) Aphor. 1, ſect. 4 ; Aphor. 29 & 34, ſect. 5.
(*c*) Aphor. 2, ſect. 4 ; & Epidémis, liv. 6, ſect. 3, text. 28.
(*d*) Aphor. 25, ſect. 1.
(*e*) Aphor. 4, ſect. 4.

Durant les chaleurs caniculaires (*a*) & un peu auparavant, les purgations sont plus difficiles qu'en tout autre tems, & il est rare que les malades s'en trouvent bien, sur-tout quand les purgatifs sont hydragogues, résineux ou violens.

Ceux qui sont maigres & qui vomissent (*b*) aisément, doivent être purgés par le vomissement, hors l'hiver.

Ceux qui vomissent difficilement (*c*), & qui sont médiocrement charnus, doivent être purgés par le bas, & non pendant les chaleurs de l'été.

La raison de cette pratique vient de ce que la bile, durant les chaleurs de l'été, est communément plus dominante; qu'elle devient acrimonieuse en cette saison; qu'elle reflue souvent à l'estomac; qu'elle y dégénere en se putréfiant ou autrement, & qu'elle occasionne des nausées, des maux de cœur, &c. ce qui dans ce cas exige le vomissement (*d*), comme la voie la plus commode & la plus courte. L'observation fait encore voir que, pendant l'hiver, les hommes sont plus pituiteux, & que la nature incline à se débarrasser par le bas.

On ne doit jamais purger (*e*) les pulmoniques, ni ceux qui ont des hernies, par le vomissement.

On peut quelquefois purger fortement les mélancoliques (*f*) par le bas, à cause que l'atrabile étant plus tenace, ne peut s'évacuer que par de forts purgatifs; sur quoi il est bon d'observer que si l'humeur atrabilaire ne cede pas à un violent

(*a*) Aphor. 5, sect. 4.
(*b*) Aphor. 7, sect. 4.
(*c*) Aphor. 21, sect. 1.
(*d*) Aphor. 6, sect. 4.
(*e*) Aphor. 8, sect. 4.
(*f*) Aphor. 9, sect. 4.

purgatif, les malades en ſont bien plus incommodés, à cauſe de la commotion que les mocliques communiquent aux nerfs, & de l'agitation qu'ils excitent dans la maſſe des liqueurs; c'eſt alors que l'atrabile irritée & non évacuée produit de terribles effets.

Lorſque les maladies ſeront très-aiguës (*a*); que les humeurs ſurabonderont dans les premieres voies; qu'elles ſeront en mouvement, ou en effervescence extraordinaire, on purgera ſur l'heure; car tout retard ſeroit dans ce cas préjudiciable aux malades.

Ceux qui ont des tranchées dans le ventre, des douleurs autour de l'ombilic & vers les reins, qui (*b*) ne guériſſent ni par la purgation, ni par aucun autre remede, courent riſque de tomber dans l'hydropiſie ſeche ou tympanite.

On commet une faute grave de purger par le vomiſſement (*c*) les lientériques, en hiver.

Ceux qui vomiſſent difficilement & avec effort, ne doivent point être purgés par le haut, avec l'ellébore, ni avec tout autre vomitif, à moins qu'ils n'aient été auparavant préparés par le repos (*d*) & une nourriture convenable.

Quand on a pris un vomitif (*e*), il vaut mieux ſe donner un peu de mouvement, que de ſe livrer au repos ou au ſommeil; car la navigation nous fait voir que le mouvement cauſe du trouble dans le corps, qui excite à vomir & qui provoque les ſelles; c'eſt pourquoi le mouvement étoit autre-

(*a*) Aphor. 10, ſect. 4.
(*b*) Aphor. 11, ſect. 4.
(*c*) Aphor. 12, ſect. 4.
(*d*) Aphor. 13, ſect. 4.
(*e*) Aphor. 14 & 15, ſect. 4.

fois si fort recommandé pour augmenter l'effet de l'ellébore, & qu'on prescrivoit le repos & le sommeil pour le diminuer.

L'ellébore & tous les violens purgatifs sont suspects pour ceux qui ont les chairs saines, parce qu'ils leur causent souvent des spasmes & (*a*) des convulsions.

Si quelqu'un, ayant un dégoût sans fievre, ressent des douleurs mordicantes vers l'orifice supérieur de l'estomac, de l'amertume à la bouche, des vertiges ténébreux (*b*); il y a indication à évacuer par le vomissement.

Quand les douleurs, qui sont proches du diaphragme, exigent l'évacuation, il faut le faire par le haut; mais quand les douleurs sont bien au-dessous (*c*), il vaut mieux purger par le bas.

Lorsque la soif survient pendant l'effet de la purgation, elle annonce (*d*) ordinairement la fin des selles.

Ceux qui, étant sans fievre, ressentent des tranchées dans le ventre, des pesanteurs aux genoux, & des douleurs aux reins, ont besoin d'être purgés par le bas (*e*).

Les déjections spontanées, qui ressemblent au sang noir ou à l'atrabile, sont très-mauvaises, soit qu'il y ait fievre ou non, & elles le sont d'autant plus (*f*) que les couleurs sont plus mauvaises & plus nombreuses; mais les déjections produites par les médicamens, sont d'autant

(*a*) Aphor. 16, sect. 4.
(*b*) Aphor. 17, sect. 4.
(*c*) Aphor. 18, sect. 4.
(*d*) Aphor. 19, sect. 4.
(*e*) Aphor. 20, sect. 4.
(*f*) Aphor. 21, sect. 4.

meilleures qu'il y a plus de différentes couleurs mêlées enſemble.

La convulſion ou le hocquet qui ſuccedent (*a*) à la ſurpurgation, ſont mortels dans les maladies aiguës.

Le vomiſſement ſpontané qui ſurvient à un ancien cours de ventre (*c*) apporte du ſoulagement, & ſouvent la guériſon ; c'eſt pour cela qu'il eſt quelquefois convenable de prévenir la nature avec l'ipécacuanha, en évitant de le faire en hiver, autant qu'on le pourra.

On lit dans les Aphoriſmes d'Hippocrate, *à morbo laterali, vel pulmoniâ habito, alvi profluvium ſuperveniens malum* (*c*), ce qui ſembleroit ſignifier que le cours de ventre eſt d'un mauvais augure dans la pleuréſie & dans la péripneumonie, ainſi que tous les interpretes d'Hippocrate l'ont expliqué juſqu'ici. Le contraire eſt cependant vérifié tous les jours, car on voit une infinité de diarrhées, procurer dans ces maladies des ſoulagemens réels, & conduire enfin les malades à d'heureuſes convaleſcences. Il eſt par conſéquent viſible que cet Aphoriſme a été ſurchargé ou altéré. Pour le rendre plus conforme à l'obſervation, il faudra ſeulement lire, *à pulmoniâ, alvi profluvium adveniens malum*, ce qui ſignifiera que toute diarrhée qui ſurvient dans la pulmonie, ou ſupuration des poumons, eſt un fort mauvais ſigne.

Ceux qui ont beſoin (*d*) d'être purgés par pré-

(*a*) Aphor. 1, ſect. 5 ; . . . Aphor. 3, ſect. 6 ; . . . & Aphor. 25, ſect. 7.

(*b*) Aphor. 15, ſect. 6.

(*c*) Aphor. 16, ſect. 6.

(*d*) Aphor. 47, ſect. 6.

caution doivent l'être de préférence au printems, parce qu'en cette saison les humeurs abondent & sont en orgasme.

L'évacuation une fois décidée, soit au commencement, soit dans le cours d'une fievre aiguë, voici la régle d'après laquelle on se déterminera pour le vomitif ou pour la purgation. Vous purgerez par le bas, dit Hippocrate (*a*), dans les jours pairs, & vous ferez vomir dans les jours impairs, à moins que, contre l'ordinaire, les redoublemens n'arrivent les jours pairs; pour lors vous ferez l'inverse de ce qu'on vient de dire; car on ne doit jamais purger par le bas dans les accès ou à leur entrée; mais seulement après qu'ils sont finis, ou qu'ils ont diminué considérablement.

La raison de cette pratique est qu'on doit évacuer par la voie que la nature indique: or, il est d'expérience que les envies & les dispositions à vomir sont bien plus marquées à l'entrée des accès & pendant leur durée qu'en tout autre tems; que les efforts qu'on fait alors pour vomir sont moindres, & que pour peu qu'on aide la nature en pareil cas, l'évacuation succede toujours (*b*) aisément; ce qui soulage les anxiétés, les maux de tête, les cardialgies, les douleurs, &c. le vomissement empêche encore que la bile flottante dans l'estomac ne reflue dans le sang, ce qui rend les redoublemens moins forts, moins longs & plus faciles à supporter.

Si on purgeoit par le bas, un jour de redou-

(*a*) Des humeurs qu'il faut purger, part. 2, text. 15, version de Duret.

(*b*) Aphor. 21, sect. 1.

blement, voici ce qui en arriveroit : 1o. comme c'eſt dans ces jours-là que la nature travaille vigoureuſement aux coctions & aux criſes, on la troubleroit néceſſairement dans cette fonction ſalutaire ; 2o. le malade pourroit quelquefois être trop purgé, ainſi que l'obſerve Hippocrate (*a*), ce qui anéantiroit les facultés de la nature, & la rendroit conſéquemment impuiſſante pour cuire ou corriger la matiere morbifique ; 3°. il pourroit encore arriver que, par une diſpoſition contraire le purgatif reſtât dans le corps, & qu'il tourmentât beaucoup le malade, ſans produire d'évacuation, comme on le voit ſouvent arriver.

Ce principe a également lieu dans les fievres intermittentes ; car l'expérience fait voir que les vomitifs réuſſiſſent (*b*) toujours mieux à l'en-

(*a*) Quand les purgatifs ſont ſuivis de la ſurpurgation dans les maladies aiguës, c'eſt principalement lorſqu'il y a dévoiement ou diſpoſition à ce ſymptôme ; mais ſi les malades ſont conſtipés, les purgatifs ſont alors plus ſujets à reſter dans le corps ſans produire d'autres effets que d'altérer, d'irriter, d'augmenter la fievre, & de tourmenter ſinguliérement les malades.

(*b*) Les vomitifs que j'ai vu le mieux réuſſir dans ces ſes ſortes de cas, ſont quinze grains d'ipécacuanha, mêlés avec deux grains de tartre ſtibié, qu'on fait prendre dans une cuillerée d'eau au commencement de l'accès.

Les purgatifs appropriés aux fievres intermittentes contiennent deux gros de folicules, autant de ſel de ſedlitz, une poignée de cerfeuil, demi-once de tamarin, deux onces de manne, & de la poudre de cornachine très-récemment faite, depuis un ſcrupule juſqu'à deux, ayant attention de faire préparer cette médecine dans de l'eau diſtillée, & de n'y ajouter la poudre qu'après l'avoir bien triturée dans un mortier de verre, avec le double de ſucrecandi, afin de briſer ſa viſcoſité réſineuſe, de la rendre plus coulante, &c.

trée du friſſon des tierces, des quartes, &c. & les purgatifs dans les jours d'intermiſſion, ſurtout après que les urines ont donné quelques ſignes de coction.

La purgation eſt ſouvent révulſive, & opere de très-bons effets dans la ſquinancie, dans les fluxions inflammatoires & pituiteuſes à la gorge

---

La purgation ſuivante réuſſit encore bien dans les fievres intermittentes.

Prenez deux gros de ſéné mondé & un demi-gros d'alkali minéral criſtalliſé, que vous ferez infuſer à froid pendant la nuit, dans cinq ou ſix onces d'eau diſtillée. Le lendemain matin, vous coulerez l'infuſion à travers une étamine; vous ajouterez à la coulure vingt ou vingt-quatre grains d'eſprit de ſoufre; lorſque l'effervescence paroitra finie, vous y mêlerez quatre gros de ſyrop de chicorée compoſée, & du jalap en poudre, depuis douze grains juſqu'à vingt-quatre grains, ſelon les tempéramens; vous aromatiſerez enſuite la médecine avec quelques gouttes d'eau de canelle orgée. Avant d'y ajouter le jalap, vous aurez attention de le triturer dans un mortier de verre l'eſpace de dix ou douze minutes, avec le double de ſucre, afin d'en bien atténuer la viſcoſité réſineuſe.

Cette potion ainſi préparée, ne charge point l'eſtomac; elle a un goût acidule qui la rend plus agréable que mauvaiſe, & il eſt extraordinairement rare de la vomir.

L'alkali, pendant l'infuſion, diſſout la partie gummo-réſineuſe du ſéné; l'acide vitriolique qu'on y ajoute enſuite, fait lâcher priſe à l'alkali pour s'unir avec lui & former un vrai ſel glaubert; la réſine du ſéné ſe trouve, par ce moyen, briſée & réduite en parcelles infiniment petites, ce qui rend la médecine très-coulante, & l'empeche en même tems de cauſer des tranchées. On peut ſubſtituer l'alkali du tartre aux criſtaux de ſoude, & neutraliſer l'un & l'autre avec le vinaigre diſtillé ou le jus de citron; on obtient par ce moyen pluſieurs eſpeces de ſels qui ont différentes propriétés; cela dépend des indications qu'on ſe propoſe de remplir: ſi on neutraliſoit l'alkali du tartre avec l'acide marin, on obtiendroit le ſel fébrifuge de Sylvius, &c.

& à la tête. Hippocrate ne vouloit point, dans ces ſortes de cas, qu'on la preſcrivît pendant les trois (*a*) premiers jours ; il conſeilloit d'attendre le quatrieme, après avoir fait précéder la ſaignée, les lavemens, &c.

Il faut en général peu purger (*b*) dans les maladies aiguës, ſur-tout à l'approche des criſes, & pendant qu'elles ſe font ; s'il reſte, après le jugement, des humeurs qu'une nature affoiblie n'a pas eu la force d'expulſer, on preſcrira un purgatif approprié à l'état de la maladie & aux forces du malade, en évitant les réſineux autant qu'on le pourra.

S'il ſe préſentoit avant la coction quelqu'indication à purger, on ſe contenteroit d'entretenir la liberté du ventre avec des laxatifs réfrigérens, tels que le tamarin, la caſſe, la manne & la crême de tartre, dont on donneroit tous les jours ou tous les deux jours, une doſe proportionnée aux forces du ſujet & à l'état de la maladie.

Pour remédier à la ſurpurgation de l'émétique, il faut faire avaler aux malades des acides vitrioliques ſuffiſamment étendus de quelque liqueur aqueuſe ; on met, par exemple, quelques gouttes d'eſprit de ſouffre dans une infuſion de fleurs de tilleul, de coquelicot, de feuilles de méliſſe, &c. juſqu'à une agréable acidité ; on édulcore ce mélange avec du ſyrop de guimauve aromotiſé d'eau

---

(*a*) Rég. dans les malad. aig. liv. 4, text. 64, verſion de Vaſſæus.

(*b*) Aphor. 24, ſect. 1 ; & des humeurs qu'il faut purger, part. 2, text. 10, verſion de Duret.

de fleurs d'oranges ou de canelle orgée ; on prescrit le soir un porégorique, composé de cinq ou six gros de syrop de diacode (*a*) dans une infusion de feuilles de méliſſe ou de plantain : on peut substituer au syrop de diacode quinze ou vingt gouttes anodines de Sydenham, ou bien donner seulement au malade dix à douze grains de thériaque céleſte en cinq ou six bols.

On arrête encore le trop grand effet de la pur-

(*a*) Il y a dans les syrops ordinaires de diacode un inconvénient de conſéquence, qui eſt de n'être point assuré de la doſe exacte du suc narcotique de pavot qu'on ſe propoſe de faire prendre au malade, par la raiſon que certains pavots contiennent plus de matiere extractive que d'autres, & que la quantité qu'on en tire eſt à peu-près en raiſon du tems qu'on emploie à faire l'infuſion.

Afin de fixer à chaque doſe une quantité déterminée de ce suc narcotique, je fais préparer, ſelon l'art, de l'extrait de pavot blanc du pays, dont on diſſout neuf gros dans deux livres & demie d'eau de riviere ; on y ajoute quatre livres de caſſonade ; on clarifie le tout avec deux ou trois blancs d'œufs, & on fait cuire ce mêlange juſqu'en conſiſtance de syrop, qui alors contient environ ſi grains d'extrait par once.

On fait dans les boutiques le syrop ordinaire de *meconium* avec trois gros *d'opium exotique*, préparé par une longue digeſtion au bain-marie, qu'on mêle avec la même quantité d'eau & de caſſonade que ci-deſſus ; ce dernier ne contient qu'environ deux grains d'opium par once : voilà les deux ſeuls procédés en ce genre qui me paroiſſent les meilleurs, à cauſe de la certitude qu'on a des doſes exactes qu'on preſcrit. On peut indifféremment employer l'un ou l'autre de ces syrops depuis deux gros juſqu'à une once, & même plus : cela dépend de l'âge, du tempérament, de l'habitude, &c. On obſervera ſeulement que ſi le syrop de *meconium* n'étoit point fait avec l'opium préparé par une longue digeſtion au bain-marie, il faudroit préférer celui dans lequel entre *l'opium noſtras*, je veux dire l'extrait des pavots de France.

gation par le moyen du vin rouge cuit avec du ſucre, de l'eau & un peu de canelle en ſubſtance, dont on donne une cuillerée chaude au malade, de demi-heure en demi-heure, ou de quart-d'heure en quart-d'heure, & vers le ſoir un léger narcotique. J'ai encore vu ſouvent la potion ſuivante réuſſir dans les ſurpurgations, & dans la plupart des indigeſtions :

Prenez trois onces de bonne eau de fleurs d'oranges,
une once de ſyrop de capillaire de Canada,
& de la liqueur anodine d'Hoffmann, depuis demi-gros juſqu'à un gros ;

vous mêlerez le tout enſemble dans un flacon bien bouché, & vous en donnerez une cuillerée d'heure en heure, ou de demie-heure en demi-heure. On arrête encore la ſurpurgation avec l'opium (*a*) pur, qu'on donne depuis un demi-grain juſqu'à trois.

Pour prévenir les ſurpurgations & les autres mauvais effets des purgatifs violens, réſineux ou draſtiques, il n'y a rien de mieux que de les aſſocier avec quelque doſe modérée d'opium digéré au bain-marie, & pour empêcher qu'on ne les vomiſſe, les aromatiſer avec de l'eau de canelle orgée, ou ſpiritueuſe, depuis douze gouttes juſqu'à trente-ſix.

Lorſque le velouté de l'eſtomac ou des inteſtins a été attaqué, il faut preſcrire des bols de gomme adragante, des loochs blancs ou verds, & faire obſerver au malade un régime farineux,

(*a*) Le meilleur opium eſt celui de la Thébaïde, qu'on a bien déféqué & purifié par une digeſtion au bain-marie, de ſix mois ou plus.

doux

doux & mucilagineux, comme les crêmes de riz, d'orge ou d'avoine, auxquels on ajoute un quart de lait récent, & pour boiſſon ordinaire, des décoctions de fleurs ou de racine de guimauve.

Si le malade, après tous ces ſecours, reſſentoit encore au ventre, ou à l'eſtomac, quelques douleurs qui fuſſent accompagnées d'ardeur, on jugeroit que le velouté ne ſeroit pas encore tout-à-fait rétabli; s'il n'y avoit point alors de contre-indication, ce ſeroit le cas de preſcrire le lait d'âneſſe, de chevre ou de vache, qu'on ſeroit prendre ſoir & matin, avec des bols de gomme adraganth, de thérébentine cuite, ou de beurre récent de cacao bien battu dans un mortier de marbre avec un peu de ſucre.

CHAPITRE QUATRIEME.

Contenant quelques notes intéreſſantes, pour le traitement des maladies aiguës.

CEUX qui veulent traiter avec ſuccès les maladies aiguës, doivent, 1°. depuis le commencement juſqu'à la fin, conſtamment obſerver l'enſemble de la (*a*) face, enſuite les (*b*) yeux, le (*c*) nez, les (*d*) levres, les tempes, la couleur de la peau, l'attitude des (*e*) malades au lit; leurs (*f*) geſtes, leurs (*g*) diſcours; la marche des accès (*h*); leurs redoublemens, leur violence,

(*a. b. c. d. e. f.*) Hippocr. pronoſt. liv. 1, text. 8, & ſuiv. juſqu'au vingt-ſixieme, verſion de Laurentianus.

(*g*) Prorrh. liv. 1, text. 9, verſ. de Vaſſæus.

(*h*) Aphor. 12, ſect. 1; & malad. popul. ſect. 1, liv. 2, text. 9, verſion de Duret.

leur longueur; s'ils reviennent tous les jours, ou si, entre chacun, il se trouve un ou deux jours d'intervalle; 2°. examiner les urines (*a*), la matiere des (*b*) déjections, des vomissemens, des (*c*) crachats, &c; interroger les malades sur l'état de la (*d*) tête, de la (*e*) poitrine, & du (*f*) ventre: par exemple, leur demander si la tête n'est pas pesante, douloureuse; si la respiration se fait aisément, sans douleur, s'il n'y a pas de toux laborieuse; si les hypocondres, ou la partie inférieure du ventre ne sont point tendus, élevés, douloureux, ou sensibles au toucher; & après leur réponse, palper le ventre afin de s'en mieux (*g*) assurer; 3°. enfin s'informer de toutes les causes (*h*) qu'ils croiront avoir pu donner lieu à la maladie.

S'il survient des syncopes ou foiblesses au (*i*) malade lorsqu'il se leve, ou qu'il se remue, on jugera que la maladie est très-dangereuse; & si la respiration est outre cela inégale, laborieuse, ou s'il y a quelqu'autres mauvais signes, on la déclarera de la classe des mortelles.

(*a. b c.*) Pronost. d'Hippocr. sect. 2, chap. 3, 5 & 6.

(*d*) Pronost. d'Hippocr. sect. 2, chap. 7, text. 43, & suiv.

(*e.*) *ibid.* sect. 3, text. 4 & suiv. jusqu'au texte 57.

(*f*) *Ibid.* sect. 1, chap. 10, 12 & 13.

(*g*) Pronost. d'Hippocr. sect. 1, chap. 9, text. 26. Je suppose qu'on a lu avec attention le Livre des pronostics d'Hippocrate, où tous ces signes & symptômes sont amplement détaillés.

(*h*) Des humeurs qu'il faut purger, version de Duret, part. 2, text. 5 & 20; & régime dans les malad. aiguës, version de Vassæus, liv. 4, text. 54.

(*i*) Rég. dans les malad. aiguës, vers. de Vassæus, liv. 4, text. 61 & 62.

Quand les lavemens ou les suppositoires ne (*a*) sont suivis d'aucune évacuation, & que le malade éprouve au lit des foiblesses, malgré que la respiration paroisse aisée & tranquille, cela annonce un délire prochain, & un état des plus dangereux.

Le tremblement des mains donne quelquefois lieu à prédire l'hémorrhagie chez les jeunes gens (*b*), des dépôts purulens, des douleurs ou quelqu'autres apostases chez ceux qui sont d'un âge plus avancé.

Lorsque dans les maladies aiguës, les narines seront très-agitées, ou que la respiration sera rare & grande (*c*), on prédira la convulsion; & si les malades sont bien affoiblis, on annoncera la mort.

Le froid qui survient aux extrémités du corps, dans les maladies aiguës, est une marque ordinaire de l'entrée d'un redoublement (*d*) ou paroxisme; mais s'il continue au-delà du terme accoutumé, il indique la foiblesse de la nature, son insuffisance à altérer ou subjuguer les causes morbifiques, & par conséquent la difficulté du pépasme, le danger, ou, tout au moins, la longueur de la maladie; & si la chaleur n'y revient plus, ce sera un signe (*e*) assuré de mort prochaine.

Ceux qui, à la suite d'un frisson, ne se ré-

(*a*) *Ibid.* text. 58.

(*b*) Rég. dans les malad. aiguës, vers. de Vassæus, liv. 4, text. 59, & Coac. sect. 1, text. 146, version de Duret.

(*c*) Rég. dans les malad. aigues, liv. 4, text. 60, version de Vallæus.

(*d*) *Ibid.* liv 1, text. 39.

(*e*) Prorrh. liv. 1, text. 65, version de Foesius.

chauffent point, qui ont la peau fraîche ou froide (*a*), & qui se plaignent en même tems de quelques douleurs au cou, à la tête, avec une petite sueur froide, suivie de la perte de la parole, meurent peu de tems après avoir recouvré leurs sens & leur raison.

De telle maniere qu'on rende le sang (*b*) pur par le haut, l'affection est toujours bien grave; il est cependant bon que ceux qui le crachent (*c*), soient exempts de fievre, qu'ils souffrent peu, & qu'ils toussent légérement; comme aussi que la couleur du sang qu'ils rendent par la bouche se change peu-à-peu, & que les crachats s'épaississent sous quatorze jours; mais il est bien dangereux d'avoir beaucoup de fievre, de tousser sans relâche, & de ressentir de grandes douleurs à la poitrine: si les malades, outre les symptômes que nous venons de détailler, continuent au-delà de quatorze jours à cracher du sang pur & liquide, qui n'ait subi aucune altération ou coction, ils sont mortellement attaqués. C'est encore un signe fatal si les crachats, après avoir changé pendant quelques jours, redeviennent sanglans.

Pendant que les fievres sont inconstantes (*d*),

(*a*) Coac. sect. 1, sentence 1, version de Duret.

Il n'y a point d'anciens médecins qui n'aient eu bien des fois occasion de vérifier cette sentence des Coacques; le Commentaire de Louis Duret sur cet aphorisme, est tellement long par les digressions superflues qu'il contient, qu'on a le tems, en le lisant, d'oublier plusieurs fois le sujet du texte.

(*b*) Aph. 25, sect. 4.

(*c*) Coac. text. 427.

(*d*) Prorrh. liv. 2; & régime dans les malad. aig. vers. de Vassæus, liv. 4, text. 52.

erratiques, qu'elles ne gardent aucun ordre, on doit s'abſtenir de tout remede actif, & ſe contenter de preſcrire un régime convenable; mais lorſqu'elles ſont bien déclarées & caractériſées, il faut les combattre avec des remedes appropriés.

Les inflammations aux hypocondres, la tenſion ſpaſmodique du diaphragme, qui (*a*) occaſionne de grandes difficultés de reſpirer; de même que les douleurs & peſanteurs au foie, à la rate, & généralement toutes les inflammations ou fluxions qui ſurviennent aux autres viſceres, ne peuvent ſe guérir, ſi, dans les commencemens, on les attaque avec les purgatifs. On doit, dit Hippocrate, faire précéder les lavemens & la ſaignée, après quoi on purgera, s'il y a lieu, ſinon on continuera les lavemens & les fomentations émolientes auxquelles on ajoutera un quart de bon vinaigre. La diete conſiſtera en ſix onces de crême d'orge, qu'on fera prendre au malade une ou deux fois le jour; ſa boiſſon ordinaire ſera du mélicrat bien aqueux, & de l'oximel légérement vinaigré, dont il uſera alternativement ſelon ſa ſoif.

Si, pendant le cours d'une fievre aiguë, principalement le cinquieme jour, la langue devient ſeche, aride & raboteuſe, ſi les déjections paroiſſent tout-à-coup liquides, fréquentes, & copieuſes, s'il ſurvient (*b*) des convulſions, ou des ſyncopes, accompagnées de la perte du ſentiment, ces ſymptômes ſont des plus terribles, & les malades ont toute la peine poſſible à les ſup-

(*a*) Rég. dans les malad. aigues, verſ. de Valaxus, liv. 4, text. 21 & 22.

(*b*) Régime dans les malad. aigues, liv. 4, text. 61 & 62, verſion de Valaxus.

porter. Lorſque, dans ces circonſtances, on apperçoit des petites ſueurs à la face, ſous le nez, autour du cou, ves l'occiput, c'eſt une marque qu'ils périront bientôt dans les angoiſſes d'une reſpiration très-difficile & très-laborieuſe. S'il y avoit néanmoins une lueur d'eſpérance, il faudroit leur interdire toute eſpece de nourriture, encore que la fievre parût diminuer conſidérablement, ou même ceſſer par intervalle, ainſi qu'on le voit quelquefois dans ces ſortes de cas. On les feroit donc jeûner conſtamment, ſans leur permettre autre choſe que du mélicrat, à moins que l'abattement des forces ne fit craindre pour la vie; alors on leur accorderoit dans la matinée une doſe de jus (*x*) d'orge bien léger, & une cuillerée ou deux de bon vin.

La premiere eſpece de fievre ardente, dont nous avons donné la deſcription dans l'hiſtoire du jeune homme de la place *des Menteurs*, ſe doit traiter, ſelon l'avis d'Hippocrate (*a*), avec beaucoup d'eau miellée cuite, dont le malade boira à ſa ſoif; ſi la bouche eſt amere, notre Auteur conſeille de faire vomir, & de preſcrire enſuite des lavemens laxatifs ou purgatifs. S'il y a lieu à la purgation, il eſt d'avis qu'on purge avec le lait d'âneſſe cuit; il défend au ſurplus de rien donner de ſalé ou d'âcre, & lorſque la maladie ne doit pas paſſer le ſeptieme jour, il veut qu'on retranche toute nourriture juſqu'après la criſe: mais ſi le jugement devoit être plus éloigné, on commenceroit à lui donner quelques doſes mo-

(*x*) Jus ou crême d'orge ſont la même choſe.

(*a*) Rég. dans les malad. aig. liv. 4, text. 5, & ſuiv. verſion de Vaſſæus.

dérées de jus d'orge, après les premiers rudimens de coction.

Dans la seconde espece de fievre ardente, il veut qu'on ajoute à la tisane (*a*) quelques drogues laxatives, ou légérement purgatives, qui n'aient cependant pas un goût bien désagréable; la manne cuite dans le suc de berberis, ou bien une dose convenable de pulpe de tamarin qu'on fait dissoudre dans un bouillon de veau, ou dans un jus d'orge préparé sans sel, me paroissent propres à remplir parfaitement la vue d'Hippocrate. Quant à la saignée, il dit qu'on se comportera comme dans toutes les autres maladies aiguës, c'est-à-dire, qu'on saignera si les symptômes sont véhémens, si le malade est à la fleur de l'âge, & s'il est robuste (*b*).

La squinancie exige (*c*) sur l'heure la saignée du bras, ensuite celle des veines qui sont sous la langue; des linimens autour du cou, des fumigations avec la vapeur du vinaigre, des gargarismes chauds, auxquels on ajoute un peu de fort vinaigre, la coupe des cheveux, l'application du cérat sur la tête & sur le cou, qu'on enveloppe de laine grasse, ayant attention de couvrir le tout d'une éponge imbibée d'eau chaude. La boisson ordinaire sera du mélicrat chaud & de l'eau pure, & aussi-tôt que le danger sera passé, on fera prendre au malade la tisane coulée.

S'il paroît dans l'angine quelque symptôme (*d*) de pleurésie, Hippocrate recommande d'ajouter

(*a*) *Ibid.* text. 18.

(*b*) *Ibid.* text. 19.

(*c*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 4, text. 30, vers. de Vassæus.

(*d*) *Ibid.* text. 20.

les loocs à ce que nous venons de dire : ſi les malades ſont trop affoiblis par les ſaignées, il conſeille de preſcrire tous les jours un lavement purgatif, juſqu'à ce qu'ils ſoient tout-à-fait hors de danger & en état de prendre de la nourriture.

Quand la ſquinancie devient ſuffocante par le volume de la tumeur qui intercepte le paſſage de l'air dans les poumons, Hippocrate conſeille (*a*) d'introduire deux tuyaux de chaque côté de la luette, & de les enfoncer le plus profondément poſſible, en les dirigeant dans l'intervalle qui ſe trouve entre chaque amygdale & la luette, afin de conduire l'air dans la trachée-artere.

Aretée de Cappadoce, avoit, dans ce cas, proſcrit la bronchotomie, qui, ſelon Galien, avoit été inventée par Aſclépiades.

Lorſque l'humeur atrabilaire eſt en mouvement, qu'elle ſe porte ſur un viſcere, & qu'elle s'y infiltre, ſa qualité mordicante y occaſionne bientôt des vives douleurs ; les vaiſſeaux s'échauffent, ſe tendent & ſe (*b*) gonflent de plus en plus ; ce qui, outre la douleur locale, occaſionne encore un trouble ſingulier dans le ſyſtême vaſculeux & nerveux ; toutes les fonctions de l'économie animale languiſſent & ſe dépravent dans la même proportion ; il ſurvient ſouvent des peſanteurs à la tête, des vertiges, des aphonies, des convulſions, des paraplexies, la mort. Après avoir, dans ce cas, employé les fomentations & les lavemens, on ſaignera le malade inceſſamment, & ſi les ſymptômes diminuent, on lui donnera de la tiſane coulée ; mais s'il n'eſt pas en-

(*a*) Des malad. liv. 3, n. 11.

(*b*) Rég. dans les malad. aig. text. 27, 28 & 29.

core soulagé, on le fera vomir ; après quoi, on le purgera avec du lait d'ânesse cuit (*a*), dont on lui fera prendre un verre d'heure en heure, ou de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce qu'il ait suffisamment évacué.

Si, pendant l'été ou l'automne, il survient quelques fluxions inflammatoires (*b*) causées par la distillation d'une humeur ténue, âcre, chaude & mordicante ; cette liqueur corrosive, qui prend ordinairement naissance au cerveau, ou vers les vertebres du cou & du dos, entamera nécessairement quelques parties de la poitrine, ou bien les irritera au point de gêner considérablement la respiration, & de dessécher singulierement ces organes. Alors les tendons de la partie postérieure du cou se roidissent quelquefois, & paroissent aussi tendus que dans le *tetanos* ; la voix se perd, la respiration devient petite, fréquente & laborieuse ; la trachée-artere s'excorie, les poumons s'enflamment, & ne peuvent presque plus admettre d'air dans leur capacité ; si dans ces circonstances, la matiere morbifique ne

(*a*) On ne sait pas précisément comment les anciens préparoient le lait d'ânesse cuit pour purger. *Galien* croit qu'ils le faisoient seulement cailler, mais cela ne me paroit pas suffisant pour évacuer ; il y a apparence qu'ils y ajoutoient quelque drogue purgative ou laxative. J'ai eu la é plusieurs fois, avec succès, d'en faire cuire cinq ou six verres avec une once de tamarin & une demi once de crême de tartre ; après que le petit-lait étoit séparé & coulé à travers une étamine, j'y faisois ajouter deux onces de sirop de nénuphar de roses ou de chicorée composé, sur douze onces de petit-lait, que le malade prenoit en trois fois, à la distance d'une heure l'une de l'autre.

(*b*) *Rég* dans les mal. d. aiguës, vers. de Valsalva, liv. 1, text. 31, 32, 33 & 34.

ſe porte pas ſpontanément aux parties extérieures, les malades ſont dans le plus grand danger, ſur-tout lorſque la fievre eſt de la partie.

Si le malade n'a pas évacué les excrémens du dernier repas, on le laiſſera (*a*) jeûner juſqu'à ce que les matieres excrémenteuſes ſoient deſcendues dans la partie inférieure du ventre; alors on lui donnera un lavement, & après qu'il l'aura rendu, on lui fera avaler une doſe convenable d'oximel. Si l'humeur paroît s'étendre juſqu'aux lombes, on réitérera le lavement, enſuite on le purgera s'il y a lieu. Après que la médecine aura fini ſon effet, on lui fera prendre un bouillon d'orge; on lui preſcrira pour la nuit un peu de vin mêlé avec beaucoup d'eau, & les jours ſuivans, du mélicrat bien aqueux. Si, malgré cela, il rend encore des vents qui aient de l'odeur, on réitérera le lavement. La plupart des malades qui échappent au danger preſſant de cette attaque, tombent dans une phtiſie pulmonaire, qui eſt preſque toujours incurable.

S'il ſurvient une fievre ardente à ceux qui ont la diarrhée (*b*), & qu'on juge la purgation néceſſaire, on leur preſcrira un minoratif le quatrieme jour ſeulement, & on leur fera prendre un jus d'orge après l'effet de la médecine.

S'il arrive que les déjections, pendant (*c*) la fievre, ſoient conſtamment liquides, on viſitera les pieds du malade; ſi on les trouve froids, on lui interdira toute nourriture juſqu'à ce que la

(*a*) Rég. des malad. aiguës, liv. 4, text. 36 & 37, verſ. de Vaſſæus.

(*b*) *Ibid.* text. 38.

(*c*) *Ibid.* text. 40.

chaleur y ſoit revenue. On lui mettra aux pieds & aux jambes des ſerviettes chaudes, des boules pleines d'eau preſque bouillante, &c. ; on les oindra enſuite avec quelque cérat, & on les enveloppera d'une douce étoffe de laine, afin de les entretenir auſſi chauds que le reſte du corps pendant tout le reſte de la maladie. Si on a trouvé toutes ces parties chaudes, on ſupprimera ce que nous venons d'indiquer, & généralement tout ce qui pourroit les échauffer davantage ; on prendra ſeulement garde qu'elles ne ſe refroidiſſent point. La boiſſon du malade conſiſtera en quelques doſes modiques d'eau froide pure ou miellée, & ſa nourriture en légers jus d'orge.

Les vertiges & les battemens ſenſibles des arteres (*a*) de la tête qui paroiſſent au commencement des fievres, avec des urines ténues, indiquent un delire prochain, des redoublemens juſqu'à la criſe, la longueur & le danger de la maladie. Il faut, dans cette circonſtance, oindre inceſſamment le corps du malade avec quelqu'huile douce, le faire coucher dans un lit bien mollet, éloigné du bruit & de la grande lumiere, pour qu'il y repoſe & qu'il y dorme, s'il eſt poſſible ; on lui couvrira toutes les parties du corps, plus ou moins, ſelon la ſaiſon ; on lui fera boire à ſa ſoif du mélicrat bien aqueux, & vers le ſoir on lui donnera un jus d'orge ; on lui preſcrira des ſuppoſitoires ou des lavemens ; ſi les ſymptômes ſont véhémens, on le ſaignera ſelon ſes forces. On évitera la purgation qui empêcheroit la coction des urines, & qui, par

(*a*) Réf. dans les malad. aigues, liv. 4, text. 47, 48 & 49, vers. de Vallieu.

ce moyen, rendroit la maladie plus longue & plus dangereuſe ; mais auſſitôt que les urines deviendront nébuleuſes, chargées ou épaiſſes, on le purgera, ſi rien ne contr'indique.

Lorſque les fievres ſont accompagnées de ſymptômes graves & turbulens, que les hypocondres ſe tendent, & que les malades ne peuvent ſe contenir au lit, on doit ne leur donner que de l'oximel très-aqueux, leur recommander de ſe tenir au lit le plus tranquillement poſſible, leur preſcrire des fomentations ſur les hypocondres, avec la décoction de graine de lin dans l'eau de riviere, à laquelle on ajoutera un peu de bonne huile, & appliquer ces fomentations bien chaudes, crainte d'occaſionner des friſſons.

Quand les fievres continues traînent en longueur, il ſe fait preſque toujours des tranſports d'humeurs d'une partie à l'autre (*a*) ; par exemple, ſi les parties inférieures ſont froides, la métaſtaſe ſe fait ſur les glandes du cou, ou vers les oreilles, quelquefois le ſang coule des narines, lorſque les malades n'ont pas paſſé trente-cinq ans ; ſi au contraire les parties inférieures ſont chaudes, l'humeur prend ſon cours ailleurs ; la diarrhée dans ce cas ſurvient ſouvent à l'avantage des malades.

Dans les fievres *ſangloteuſes*, vous preſcrivez, dit Hippocrate, des (*b*) loocs ; ceux qu'on prépare avec les jaunes d'œufs, & les blancs décrits dans la Pharmacopée de Paris, me paroiſſent excellens pour remplir cette vue, ainſi que les

(*a*) Régime dans les maladies aiguës ; liv. 4, text. 46, verſion de Vaſſæus.

(*b*) *Ibid.* text 69.

ſyrops de guimauve & d'épine-vinette mêlés à la boiſſon. Il eſt rare que les malades qui en ſont attaqués guériſſent, à moins qu'il ne leur ſurvienne des ſueurs critiques, un ſommeil tranquille & des urines épaiſſes, ou bien qu'il ne ſe forme un abcès ou quelque autre apoſtaſe dans une partie non-noble.

Dans les vomiſſemens fatiguans & opiniâtres, vous ferez prendre au malade vingt grains de ſel alkali d'abſynthe dans une cuillerée de jus de citron, que vous recommanderez de prendre au moment de l'effervescence. Ce remede convient auſſi dans le hocquet convulſif, & dans celui qui eſt occaſionné par une bile acrimonieuſe, & par toute autre humeur putride.

Dans les grandes altérations (*a*), il faut preſcrire de l'eau d'orge mondé de ſon écorce, avec du ſucre & un filet de jus de citron, ou quelques gouttes d'eſprit de vitriol, &c.

Lorſque la pleuréſie & la péripneumonie ſont accompagnées de fievre bien aiguë, de vives douleurs aux côtés, d'une reſpiration très-difficile, d'une toux ſeche, ou ſeulement ſuivie d'expectoration d'humeur aqueuſe, ténue, mouſſeuſe; ou bien lorſqu'il s'y rencontre des (*b*) ſymptômes graves, qui ne ſont point ordinaires à ces maladies, il faut les mettre au rang des mortelles, ſur-tout quand les fomentations, la ſaignée & les antiphlogiſtiques n'apportent aucun ſoulagement.

Après avoir, dans ce cas, prévenu les aſſiſtans du péril où ſe trouve le malade, & de l'incerti-

(*a*) Régime dans les maladies aigues, liv. 4, text. 71, verſion de Vallæus.

(*b*) *Ibid.* text. 72.

tude du succès des remedes, on commencera par vuider les matieres intestinales, au moyen d'un lavement ou d'un suppositoire ; immédiatement après on fera faire une saignée au bras, du côté de la douleur, & on ne craindra point d'en faire (*a*) sortir le sang jusqu'à ce que la défaillance survienne, pourvu, comme nous l'avons dit plus haut, que les douleurs soient bien aiguës, que la saison, l'âge & les forces le permettent.

Si la douleur est au bas de la poitrine, on donnera des lavemens pendant (*b*) trois jours ; on purgera le quatrieme, avec une marmelade composée de manne en larmes, de tamarin, de crême de tartre & de sucre bien battus ensemble dans un mortier de marbre, avec un peu d'huile d'amandes douces tirées sans feu, & un filet de jus de citron, ou d'oranges douces. Le malade prendra une cuillerée de ce mélange d'heure en heure, jusqu'à suffisante évacuation. S'il n'est pas encore soulagé après cette médecine, on lui donnera de l'oximel, & on ne lui permettra aucune nourriture qu'après le septieme jour. S'il paroît alors un peu mieux, on lui donnera une légere dose de tisane coulée, à laquelle on ajoutera un peu de miel de narbonne ; mais s'il paroît encore plus soulagé, c'est-à-dire, si les crachats sortent aisément, si la respiration est plus libre, & les côtés moins douloureux, on fera la tisane plus épaisse ou plus nourrissante, & on lui en donnera (*c*) deux fois le jour, & en plus grande quantité chaque fois.

(*a*) *Ibid.* text. 74 & 75.

(*b*) Rég. dans les malad. aiguës, liv. 4, text. 76, vers. de Vassæus.

(*c*) *Ibid.*

Si la poitrine étoit encore bien embarrassée, on lui donneroit un peu moins de nourriture, c'est-à-dire, une seule fois par jour (*a*), & on auroit attention de la rendre plus claire, plus ténue, ou plus aqueuse ; car avant la coction des urines & des crachats, il ne faut point de nourriture, ou du moins elle doit être bien liquide, fort peu nourrissante, & en petite quantité à la fois.

Lorsque les malades ont été purgés copieusement (*b*), il faut leur faire prendre une dose modérée de tisane claire, car sans cela ils ne pourroient dormir ni faire la coction des humeurs morbifiques, & la crise qui suivroit, seroit par conséquent imparfaite ou mauvaise ; quand on apperçoit des commencemens de coction, & que les malades paroissent un peu soulagés, on peut, en toute sûreté, commencer à les nourrir avec de la tisane.

On connoît que la coction des crachats commence à se faire lorsque les malades les expectorent (*c*) moins difficilement, qu'ils sont un peu plus épais, mêlés de sang ou de rouille ; & la coction est finie s'ils ont une consistance épaisse & mucilagineuse avec la blancheur d'un pus louable. La coction des urines est censée faite, lorsqu'elles contiennent un sédiment blanc ou rougeâtre ; mais dans quelqu'état que soient les malades dont nous venons de parler, rien n'empêche qu'on leur applique encore des fomentations chaudes & des linimens onctueux sur le

(*c*) *Ib.d.* text. 77.

(*d*) *Ibid.*

(*a*) Régime dans les maladies aiguës ; liv. 4, text. 78.

côté affecté, qu'on oigne les jambes, les cuisses & les lombes avec de l'huile chaude, ou quelques onguents appropriés, qu'on applique enfin aux hypocondres & aux seins, des cataplasmes chauds, composés avec la graine de lin & le lait.

Si la péripneumonie étant parvenue à sa plus grande (*a*) vigueur, les malades n'expectorent point, ils sont, pour l'ordinaire, désespérés. Cette maladie n'est pas moins mortelle, si la respiration continue à se faire difficilement; si les urines sont ténues, âcres, mordicantes, & si on apperçoit des petites sueurs autour de la tête & du cou; les malades, en cette situation, sont sûrs de périr, à moins que par une espece de miracle de la nature, il ne survienne une abondance d'urines épaisses, ou de copieuses & louables expectorations; si l'un ou l'autre arrive, ils guérissent: il faudra donc, pour aider la nature en pareil cas (*b*), prescrire aux malades des loochs blancs ou verds (*c*), le beurre très-récent de cacao battu

(*a*) *Ibid.*

(*b*) Rég. dans les malad. aig. liv. 4, text. 79, vers. de Vassæus.

(*c*) Les loocs blancs se font avec seize amandes douces, deux amandes ameres pelées, cinq gros de sucre, & quatre onces d'eau, avec lesquels on fait un lait d'amandes qu'on passe à travers une étamine, en exprimant fortement. On prend ensuite seize grains de gomme adragant qu'on fait dissoudre dans un mortier avec une demi-once d'huile d'amandes douces; cette dissolution étant faite, on y ajoute par filet, les quatre onces de lait d'amandes ci dessus, ensuite une demi-once de syrop de guimauve: lorsque le tout est bien mêlé, on l'aromatise avec deux gros de bonne eau de fleurs d'oranges. La dose est d'une cuillerée de demie en demi-heure, ou d'heure en heure.

Les loocs verds se font de la maniere suivante.

Prenez demi-once de pistaches, que vous triturerez bien avec

avec du sucre & un filet de jus de citron, ou de vinaigre : l'infusion de coquelicot, & les jus de bourrache, de cerfeuil, & de lierre terrestre avec le miel, sont aussi fort bons pour remplir cette indication. Si les malades sont bien affoiblis, on leur donnera quelques cuillerees de vin cuit avec du sucre, ou du miel, en observant que le miel est plus laxatif que le sucre.

C'est un signe très-mortel dans toutes les maladies de poitrine, quand les malades n'expectorent point ; que la matiere des crachats (*a*) s'attache ou se colle dans les bronches, & qu'elle rend la respiration stertoreuse. Hippocrate, au septieme livre de ses épidémies, en cite trois exemples funestes, dans *Méton*, dans la femme de *Théodoret* & celle de *Polycrate ;* mais lorsque cette espece de respiration paroît au commencement, avant que les malades soient épuisés par la force, ou par la longueur de la maladie, le danger est bien moins grand. On lit dans la septieme épidémie que *Phisistrate* avoit, dans les commencemens, la respiration stertoreuse ; mais qu'il supportoit bien sa maladie, que l'ardeur de la fievre diminua, qu'il expectora, & que le râle disparut.

---

dans un mortier de marbre, en y versant, par intervalle & par filet, quatre onces d'eau distillée, & quinze gouttes de teinture de safran faite à l'eau ; vous passerez ensuite le tout par une étamine avec forte expression ; après cela prenez seize grains de gomme adragant que vous ferez dissoudre avec une once d'huile d'amandes douces, dans un mortier de marbre, en battant bien le tout ensemble avec un pilon de bois ; ensuite de quoi vous y ajouterez l'émulsion de pistaches, une once de syrop violat & deux gros de fleurs d'oranges : la dose est la même que celle des loocs blancs.

(*a*) Pronostic. d'Hippocr. liv. 2, text. 48, version de Laurentianus ; & Coac. text. 388, version de Duret.

Les pleuréſies qui commencent par de très-grands points de côté & de fréquentes (*a*) envies de vomir, ſuivies de vomiſſemens d'humeurs vertes ou verdâtres, ſont mortelles.

Si les urines, qui étoient auparavant épaiſſes, deviennent claires & ténues (*b*) après le quatrieme jour, c'eſt une autre ſigne fatal.

Les crachats bruns, noirs, ou livides, ſont ſuivis de la mort (*c*), ou d'une apoſtaſe pleine de danger; c'eſt encore une très-mauvaiſe marque lorſqu'ils ſont blancs & ténus. La femme d'*Euxene*, dans la ſeptieme épidémie, qui mourut d'une pleuréſie, n'expectoroit que des matieres blanches & ténues.

Enfin ce n'eſt pas un bon ſigne ſi les crachats, quelque cuits qu'ils puiſſent être, ſont trop petits, & ſi leur volume ne répond point à la grandeur du mal; car ce qui eſt trop modique n'eſt (*d*) jamais critique, *nihil paucum criticum.*

(*a*) *Ibid.* chap. 6, text. 39.

(*b*) Coac. text. 415, verſion de Duret.

(*c*) Pronoſt. d'Hippoc. liv. 2, text. 47 & 48, verſion de Laurentianus. Dans le très-petit nombre des malades que j'ai vu guérir à la ſuite de ces ſortes de crachats, il s'en eſt trouvé qui ont eu des dépôts douloureux & de longue durée, aux jambes, aux cuiſſes, aux épaules, &c.; je me rappelle d'en avoir vu un qui, après avoir couru bien des dangers, eut un abcès ſtrangurieux au fondement, qu'on ne vint à bout de déterger & de cicatriſer qu'à la longue, & difficilement; lorſque le dépôt ne rendit plus rien, que la cicatrice fut formée, il lui ſurvint un crachement de ſang qui dura environ quatre ou cinq jours, à la ſuite duquel il entra cependant, contre notre attente, en heureuſe convalescence.

(*d*) Voyez les Coacques d'Hippocrate, & les Notes de Louis Duret ſur le Chapitre de la pleuréſie, de Jacques

Dans les flux de ventre ſanglans ou bilieux, accompagnés de tranchées, vous ferez vomir les malades avec quinze ou vingt grains d'ipécacuanha; vous aiderez l'effet du remede avec du mélicrat, & vous procurerez au malade du repos & du ſommeil pendant la nuit ſuivante, au moyen d'environ ſix gros de ſyrop de diacode dans deux ou trois onces d'infuſion de coquelicot. Si le malade avoit de la répugnance pour cette boiſſon, vous y ſubſtitueriez dix à douze grains de thériaque céleſte en trois ou quatre pillules, ou bien un gros de diaſcordium dans une cuillerée de vin & d'eau. Si la maladie eſt opiniâtre & que les forces le permettent, on pourra réitérer ces remedes juſqu'à trois ou quatre fois, en mettant, entre chacune, vingt-quatre ou quarante-huit heures d'intervalle, ſelon l'exigence du cas. Une doſe modérée d'opium fermenté avec le ſuc de coing, produit encore d'excellens effets dans les dyſſenteries rebelles, après la troiſieme ou quatrieme priſe d'ipécacuanha. Le régime conſiſtera en bouillons gras, & en crême de riz, d'orge, ou d'avoine, dans chaque doſe deſquels on pourra ajouter un ſcrupule de ſalep ou de ſagou. Le *decoctum album*, décrit dans le codex (*a*) de Paris,

---

Houllier, pag. 195, édit. latine de Geneve, chez Jacques Stoer, année 1623, *in*-8°. intitulé *Jacobi Hollerii &c. opera omnia.*

(*a*) Le *decoctum album* ſe fait avec trois onces & demie de pain blanc, ſix gros de corne de cerf préparée, trois gros de gomme arabique, & une once de ſucre qu'on fait cuire dans trois livres d'eau, juſqu'à la réduction de deux livres; on paſſe enſuite le tout par une étamine avec expreſſion. Lorſque la coulure eſt refroidie, on y ajoute deux gros d'eau de canelle orgée, ou de fleurs d'oranges, ſelon

ainſi que les décoctions de biſcuit de mer, avec les jaunes d'œufs & la gelée de corne de cerf, conviennent également.

Lorſque les tranchées ſont bien vives, que leur ſiege eſt profond & au-deſſus (*a*) de l'ombilic, la maladie eſt mortelle, s'il y a fievre continue, parce que cela indique une inflammation ou un ulcere dans le corps de l'inteſtin

---

le goût des malades. La doſe eſt d'une once, ou d'une once & demie d'heure en heure, ayant ſoin, chaque fois, de bien remuer la bouteille.

(*a*) Quelques médecins ont cru trouver Hippocrate en défaut, en ce qu'il prétend que les inflammations ou excoriations des inteſtins gréles ſont mortelles, & qu'il ajoute qu'on connoit qu'elles ſont dans les inteſtins gréles, quand les douleurs ſont au-deſſus de l'ombilic. Ces Meſſieurs objectent à ce pere de la médecine, que le colon, qui eſt un gros inteſtin, remonte au-deſſus de l'ombilic, & qu'il traverſe antérieurement la région épigaſtrique; que le colon étant un gros inteſtin, il eſt par conſéquent faux que la douleur au-deſſus de l'ombilic ſoit une marque certaine de la léſion des inteſtins gréles. On peut répondre à cela, que les anciens ne diviſoient tous les inteſtins qu'en deux ſeuls; ſavoir l'inteſtin grêle, qui commençoit au pilore, & qui aboutiſſoit vers la fin du colon, & le gros inteſtin, qui prenoit ſa naiſſance vers cette partie du colon, & qui finiſſoit à l'anus. Or, l'excoriation de la partie du colon, qui remonte au-deſſus de l'ombilic, eſt auſſi mortelle que celle des inteſtins gréles. J'ai vu deux Officiers qui avoient reçû chacun un coup d'épée dans le ventre, & qui, malgré tous les ſecours poſſibles, ſont morts. Les cadavres ayant été ouverts, nous n'avons trouvé que de très-légeres bleſſures, qui pénétroient à peine dans la cavité de cette partie ſupérieure du gros inteſtin, dont nous venons de parler. Une femme, âgée d'environ quarante-cinq ans, étant morte, le ſeptieme jour, d'une douleur lancinante au côté gauche du ventre, qui ſe faiſoit ſentir entre la rate & l'ombilic, je ne trouvai, à l'ouverture du cadavre, qu'une inflammation médiocre à la partie inférieure du colon.

grêle, dont les ſuites ſont communément fatales ; s'il n'y avoit que peu ou point de fievre, & que les tranchées fuſſent au-deſſous de l'ombilic, le danger ſeroit beaucoup moins grand. Dans ce dernier cas, les lavemens de graine de lin, de guimauve, de tripes, de lait pur récemment trait, ou de ſuif fondu dans le lait, ſont très-appropriés. On employera dans le premier cas les potions anodines, refrigerentes, ſtomachiques, légérement huileuſes, & les fomentations chaudes, mucilagineuſes & émollientes ; les jeunes animaux ouverts vivans, & appliqués chauds ſur la région épigaſtrique & ombilicale, ont encore ſouvent de fort bons ſuccès.

La dyſſenterie & toute autre ancienne diarrhée qui s'arrêtent avant la coction, occaſionnent ſouvent des abcès (*a*) ou tumeurs en quelque partie, à moins qu'il ne ſurvienne une fievre ſuivie de ſueur & d'urines épaiſſes & blanches, ou des varices, ou quelques douleurs aux hanches, aux cuiſſes, aux jambes (*b*), &c.

Le colera morbus, qui eſt un débordement de bile par le haut & par le bas, ſe guérit en laiſſant agir la nature pendant vingt-quatre heures ; on preſcrit ſeulement aux malades de l'eau-de-riz ou de poulet, & alors le vomiſſement ſe guérit quelquefois par le vomiſſement : mais ſi cette affection continue, & que le malade s'affoibliſſe

(*a*) Régim. dans les malad. aigues, verſion de Vaſſeus, liv. 4, text. 80.

(*b*) *Qui alvi profluvio diuturno detinentur cum tuſſi, non liberantur niſi dolores vehementes ad pedes contigerint.* Hippocrate, des criſes.

J'ai eu occaſion, pendant le cours de ma pratique, de vérifier une vingtaine de fois cet axiôme.

trop, on lui donnera l'anti-émétique de Riviere, dont nous avons parlé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, & on lui appliquera sur l'estomac un épitheme chaud, composé avec l'infusion de sauge, de laurier, de romarin, de canelle, de noix muscade, & de cloux de gérofle, dans du bon vin rouge, dont on renouvellera l'application toutes les deux ou trois heures.

Il y a un autre colera sec, ainsi nommé par Hippocrate, qui en a (*a*) parlé de la maniere suivante : ce colera, dit-il, cause de l'enflure & des grouillemens dans le ventre ; des douleurs aux flancs & aux lombes ; les malades sont resserrés & ne vont point à la garde-robe. Le traitement consiste à leur interdire toute espece de nourriture, & de remede capable d'exciter le vomissement ; il faut au contraire relâcher le ventre par des lavemens gras, les baigner dans de l'eau chaude, ensuite les oindre de cérat ou de quelque huile douce. Il est bon encore de les faire dormir, de leur donner à boire un peu de vin qui soit vieux & léger, & de leur faire avaler de l'huile (*b*) d'une bonne qualité. Aussi-tôt qu'on

(*a*) Régime des malad. aiguës, liv. 4, text. 103, vers. de Vallæus.

(*b*) Dans ce cas, j'ai toujours prescrit, avec succès, une cuillerée de looch aux jaunes d'œufs, qu'on réitere de quart-d'heure en quart-d'heure, ou de demi-heure en demi-heure ; on prépare ce looch de la maniere suivante.

Prenez le jaune d'un œuf frais, deux onces d'huile d'amandes douces, une once de syrop de guimauve, deux onces d'infusion de tussilage & de pavot rouge & deux gros de bonne eau de fleurs d'oranges.

Vous battrez bien le jaune d'œuf dans un mortier de marbre avec un ou deux filets d'eau pure ; vous y verserez

eſt parvenu à leur procurer une ou deux ſelles, ils ſont guéris.

Si la douleur ne diſcontinue pas, on leur fera prendre du lait d'ânesſe juſqu'à ce qu'ils (*b*) ſoient ſuffiſamment purgés. Cette affection qui eſt aſſez commune, eſt une eſpece de colique qui a ſon ſiege dans les gros inteſtins, & dont les cauſes ſont preſque toujours des vents, des matieres acrimonieuſes, ou un deſſechement de l'inteſtin.

Il y a pluſieurs ſortes de coliques, avec leſquelles il faut bien ſe garder de la confondre; telles ſont la paſſion iliaque, la colique bilieuſe, celle du Poitou, des peintres; la néphrétique, & celles qui viennent des hernies, des poiſons, de l'humeur rhumatiſante, &c.

La paſſion iliaque dont nous avons donné la deſcription dans l'hiſtoire de la femme qui demeuroit chez Tiſamene, eſt toujours accompagnée de vomiſſement & de douleur très-aiguë dans le ventre. Cette maladie eſt quelquefois occaſionnée par une inflammation dans les inteſtins grêles: les malades reſſentent alors profondément dans le ventre un point fixe très-douloureux, qui redouble à chaque inſpiration, & qui ſe fait ſentir dans la région épigaſtrique, quand le ſiege eſt dans le duodenum ou dans le jejunum.

---

enſuite peu-à-peu, & par intervalle, l'huile d'amandes douces; après cela, l'infuſion & le ſyrop, en continuant à bien battre le tout avec un pilon. Lorſque ces drogues ſeront bien liées, bien incorporées, vous y ajouterez l'eau de fleurs d'oranges.

Pour bien faire ce looch, il faut battre ces drogues près d'une heure.

(*a*) Régime dans les malad. aiguës, liv. 4, text. 108, verſion de Vaſſæus.

Cette affection très-mortelle (*a*) par elle-même ; ſe doit traiter avec les ſaignées, les lavemens émolliens & laxatifs, les fomentations de jeunes animaux ouverts vivans, les cataplaſmes chauds & anodins, le bain & les loocs: lorſqu'elle eſt occaſionnée par un ſimple irritation convulſive, on employera tous les ſecours que nous venons d'indiquer, à l'exception des ſaignées qui ſeront moins copieuſes & moins réitérées ; & vers le ſoir on preſcrira un parégorique.

La colique néphrétique qui a ſon ſiege à l'un des reins ou aux deux en même tems, eſt ordinairement produite par des calculs ou graviers. On la connoît par une douleur bien vive dans la région des reins, par la ſuppreſſion ou diminution de l'urine, & par les vomiſſemens occaſionnés tant par l'urine qui reflue à l'eſtomac, que par l'irritation qui ſe communique des reins à ce viſcere, au moyen des nerfs. Cette affection doit être traitée comme la paſſion iliaque inflammatoire ; lorſqu'on a réuſſi à calmer les douleurs & à faire paſſer l'urine, il faut preſcrire un régime humectant, laxatif, huileux & ſavoneux, qu'on fait continuer très-long-tems, afin de bien nettoyer le baſſinet des reins, les ureteres & la veſſie.

L'hydromel fermenté & non fermenté, qu'on preſcrit pour toute boiſſon, eſt un des grands remedes que je connoiſſe dans l'art, pour prévenir la formation des calculs aux reins & à la

(*a*) La ſuppreſſion d'urine, dans cette maladie, annonce une mort prochaine: *Hippocr. Prénot. Coac. text.* 502.

Les autres ſignes mortels ſont, le hocquet, la convulſion & le délire.

veſſie, ou pour s'en débarraſſer lorſqu'on en eſt attaqué. L'hydromel qui n'a point ſubi de fermentation, ou ce qui revient au même, l'eau miellée doit être faite, ainſi que nous l'avons dit plus haut, avec le meilleur miel qu'on peut trouver, tel que celui de Narbonne ou des Iſles d'Hieres, &c. qu'on fait diſſoudre dans une eau légere, coulante, & qui n'eſt point altérée par des corps étrangers: ſi on étoit dans un païs où elle fut de mauvaiſe qualité, il faudroit la diſtiller afin d'en ſéparer les parties terreuſes, ſéléniteuſes, & les autres ſubſtances hétérogenes. L'hydromel ſpiritueux ou vineux ne doit point être bien vieux; celui qui a deux ans ou plus, ne vaut rien; le meilleur eſt celui qui eſt fait depuis trois mois juſqu'à dix-huit.

Je me rappelle qu'un jour à Compiegne, racontant quelques effets ſurprenans de cette boiſſon, chez des ſujets attaqués de calcul, le Docteur Pringle qui étoit préſent, dit qu'il connoiſſoit à Londres une perſonne, qui après avoir tenté inutilement bien des remedes pour ſe délivrer d'un calcul dont elle étoit tourmentée depuis long-tems, fut enfin guérie en uſant pour toute boiſſon d'un hydromel non fermenté.

Tout l'art dans ce régime conſiſte à y accoutumer les malades par degrés. Il faut par conſéquent leur en preſcrire une très-petite quantité dans les commencemens, & l'augmenter inſenſiblement, juſqu'à ce qu'ils y ſoient bien accoutumés; ſans cette précaution, certains tempéramens en ſeroient bientôt dégoûtés, au point qu'il ne ſeroit plus poſſible de leur en faire continuer l'uſage, qu'après l'avoir ſuſpendu pendant pluſieurs mois.

La colique bilieuſe qu'on nomme encore hépatique, a ſon ſiege dans le foie ou dans le canal colidoque ; ſes ſymptômes caractériſtiques ſont de vives douleurs dans la région de l'eſtomac, qui quelquefois s'étendent dans tout le côté droit ; c'eſt pour cela que le vulgaire l'appelle colique d'eſtomac : ſes cauſes ſont des humeurs épaiſſes ou des calculs au foie, qui interceptent le cours naturel de la bile dans les inteſtins, ce qui occaſionne ſouvent des tenſions & des douleurs inexprimables. Lorſque le paroxiſme eſt fini, la peau & le blanc des yeux deviennent jaunes comme du ſaffran, ainſi que les urines qui ſont ordinairement d'un jaune brun, ou plutôt d'un rouge très-foncé ; ce n'eſt qu'en y mêlant les trois quarts & demi d'eau qu'on les rend d'un jaune clair. Le remede le plus prompt & le plus efficace, eſt une ample ſaignée du bras, enſuite l'émétique, qu'on eſt quelquefois obligé de réitérer ainſi que la ſaignée juſqu'à deux ou trois fois, ſelon les forces du malade & la violence des ſymptômes ; lorſque les douleurs ſont calmées, on preſcrit des purgatifs & un régime végétal, laxatif & fondant, qu'on fait continuer le plus long-tems poſſible : après qu'on eſt venu à bout de diſſiper la bile qui avoit reflué dans le ſang, ce qui ſe connoît par la couleur naturelle de la peau & des urines, on fait encore continuer le régime & les remedes, pendant quelques mois, afin de ne laiſſer aucun germe des cauſes obſtruantes.

La colique qui vient d'une hernie, ſe guérit avec la ſaignée, les fomentations chaudes, émollientes, huileuſes (*a*), les potions calmantes, ano-

(*a*) Une veſſie de cochon pleine à moitié de lait chaud,

dines, & le bain chaud : enſuite on eſſaye de faire rentrer dans le ventre l'inteſtin ou l'épiploon, engagés dans le ſac herniaire; mais après avoir à différentes repriſes, tenté inutilement la réduction avec la main, il faut procéder inceſſamment à l'opération, parce que les ſymptômes continuant, il ſeroit à craindre qu'il ne s'y formât une inflammation gangréneuſe, qui emporteroit infailliblement le malade.

Celle qui eſt occaſionnée par une cauſe rhumatiſante a ſon ſiege, tantôt à la partie ſupérieure du ventre, tantôt à ſa partie inférieure, d'autres fois aux flancs, &c. c'eſt de toutes les coliques la plus longue à guérir; ſi on la ſoupçonne inflammatoire, il faut ſaigner ſelon les forces du malade & l'acuité des douleurs, preſcrire des lavemens émolliens, le bain modérément chaud, & les linimens oléagineux, appliqués auſſi chauds que le malade pourra les endurer; recommander la diete la plus ténue pendant les ſept premiers jours, & vers le ſoir, faire prendre des juleps, auxquels on ajoutera tous les deux ou trois jours une doſe modérée d'opium ou de ſyrop de diacode.

La colique du Poitou, ſi fameuſe & ſi terrible, vient preſque toujours de quelques ſubſtances métalliques, telle que le plomb, le cuivre, le verd-de-gris, &c. Quand les Marchands veulent adoucir leurs vins, & qu'ils y mêlent pour cet effet de la lytarge, ou quelqu'autres préparations de plomb, tous ceux qui ont le malheur d'en boire, ſont ſurs d'avaler un vrai poiſon lent,

---

qu'on applique ſur la partie affectée, eſt une excellente fomentation.

qui tôt-ou-tard ſe développe avec un éclat meurtrier ; on diſtingue cette colique des autres par un reſſerrement & un aplatiſſement ſingulier du ventre, dont la peau paroît rentrer en dedans, & toucher les vertebres ; ſi les malades ne ſont pas ſecourus promptement, il leur ſurvient pour l'ordinaire des convulſions à la ſuite deſquelles ils ſuccombent. On ne peut guere ſubjuger cette cauſe qu'à force d'émétique & de lavemens purgatifs ; mais ſi les forces du malade s'y oppoſent, il faut continuellement appliquer ſur le ventre des fomentations huileuſes & preſque brûlantes.

La colique de peintre eſt une eſpece de colique convulſive occaſionnée par les vapeurs minérales & virulentes des couleurs ; tous les oléagineux appliqués chauds, tant extérieurement qu'intérieurement, y conviennent, ſur-tout l'huile animale de dipel, & celle de cire rectifiée pluſieurs fois, ainſi que les autres calmans dont nous avons parlé plus haut ; on mêle par exemple un demi-gros d'huile animale avec autant de liqueur calmante d'Hoffmann, une once & demie de bonne eau de fleurs d'oranges, & une demi-once de ſyrop de capillaire, dont on fait prendre une cuillerée de demie en demi-heure. Lorſque tous ces ſecours ſont ſans ſuccès, il ne reſte plus qu'à pratiquer l'uſtion à la plante des pieds, & enſuite ſur le ventre, avec le lin ou le moxa des Indes auquel on met le feu ; & ſi ces moyens ne réuſſiſſent pas mieux que les autres, le malade eſt déſeſpéré.

Il y a enfin des coliques occaſionnées par des poiſons actifs dont le détail n'entre pas dans mon plan : je me contenterai d'avertir les jeunes gens qui ſeront appellés au ſecours de ces pauvres in-

fortunés, de les faire inceſſamment vomir avec une longue plume d'oie imbibée d'huile d'olives ou d'amandes douces qu'on enfoncera dans l'œſophage le plus profondément poſſible ; de leur faire avaler de quart en quart d'heure, deux ou trois onces d'une de ces huiles, & dans les intervalles autant de lait tiede, avec une ample boiſſon aqueuſe.

L'expérience m'a appris qu'on dompte aſſez heureuſement les poiſons vitrioliques & arſénicaux, en faiſant prendre, outre ce que je viens de dire, quelques doſes modérées d'alkali fixe délayé dans ſuffiſante quantité d'eau (*a*), qu'on édulcore avec le ſyrop de myrthe, ou de guimauve ; ce remede n'eſt pas moins efficace pour dulcifier le ſublimé corroſif, & en arrêter les progrès meurtriers, en neutraliſant (*b*) l'acide marin ſurabondant.

La plupart des coliques convulſives, ſur-tout celle des Peintres & du Poitou, lorſquelles ſont violentes, finiſſent par une paralyſie complette de la ceinture en bas : j'en ai vu qui ont duré trois & quatre ans, & qui, après avoir été inutilement

(*a*) Je l'emploie depuis trente-ſix grains juſqu'à un gros & demi dans une pinte de boiſſon, meſure de roi. Quand on eſt venu à bout de calmer les ſymptômes & le danger preſſant, il faut purger avec des purgatifs gras & mucilagineux ; après cela mettre inceſſamment les malades, pendant pluſieurs mois de ſuite, à l'uſage des farineux, tels que les gruaux d'orge ou d'avoine, & la farine de bled de Turquie cuite en bouillie avec l'eau ou le lait.

(*b*) Tout le monde ſait que l'alkali fait lâcher priſe au mercure, baſe du ſublimé, & qu'au même inſtant il s'empare de l'acide marin avec lequel il forme du ſel febrifuge de Sylvius, ſi l'alkali eſt végétal, ou du vrai ſel marin, s'il eſt minéral.

traitées par les bains & les douches d'eau chaude, ont enfin cédé aux bains froids administrés avec précaution & continués pendant deux ou trois mois : on les interrompoit seulement un jour ou deux chaque semaine, afin de ne pas trop fatiguer les malades. J'en ai vu d'autres qui ont été entiérement guéries après vingt-cinq ou trente jours de bains d'eau thermale tiede.

Lorsqu'on a été mordu ou piqué par un animal venimeux, comme la vipere, la tarentule, l'aspic, le scorpion, le chien enragé, la salamandre, le lievre marin, ou certaines especes de serpents, de lézards, de mouches, & autres insectes dangereux, il faut, le plutôt possible, faire avaler au malade douze à quinze grains (*a*) d'alkali volatil concret, ou fluor, dans un verre d'eau distillée, & réitérer cette dose de deux en deux heures ; on éloignera ces prises, ou bien on les rapprochera, selon la violence des symptômes, & on en diminuera la quantité à mesure que les malades iront mieux ; une heure après la premiere dose, on prescrira un gros ou deux de thériaque dans deux ou trois onces de bon vin, qu'on réitérera vers le soir, je veux dire, huit ou dix heures après. On pourra encore donner entre ces deux prises de thériaque, un verre d'infusion faite avec une demi-once de polygala de Virginie (*b*).

(*a*) L'alkali volatil fluor bien préparé, est préférable à celui qui est concret ; mais à défaut du premier, on peut employer le second, & même l'eau de luce, quoique bien moins énergique, à cause de la substance huileuse dont elle est imprégnée.

(*b*) Paul d'Egine, & Guillaume Olivier, ont observé que la piqûre ou morsure des animaux venimeux, sur-tout

On doit en même tems faire saigner & succer la plaie au moyen des sangsues & des ventouses dont on réitérera plusieurs fois l'application pendant l'intervalle d'une ou deux heures, après cela couvrir la blessure d'une compresse imbibée d'alkali volatil étendu d'une suffisante quantité d'eau ; si la plaie étoit vieille ou fermée, il faudroit la r'ouvrir pour la faire saigner & succer.

Si le poison étoit bien actif, qu'il eût fait des progrès considérables, on y verseroit du pur alkali volatil fluor, & par-dessus des compresses trempées dans de l'eau avivée de quelques gouttes de cet alkali.

Si la morsure avoit été faite par un animal enragé, il faudroit, outre les secours ci-dessus, faire encore prendre au malade, dans un peu d'eau-de-vie, la poudre suivante, dont l'expérience a maintes fois confirmé la vertu.

Prenez cinabre natif & factice, de chacun un scrupule ;
musc très-pur, seize grains ;

vous triturerez le tout dans un mortier de verre pour une seule dose, que vous réitérerez trente jours après. Si la rage avoit déjà paru, il faudroit en avaler trois semblables prises, à la distance d'une heure l'une de l'autre (*a*). Pendant cet in-

---

de la vipere, pansée avec l'huile d'olives, n'étoit suivie d'aucun fâcheux accident. On peut voir un tres-grand nombre d'observations sur cette matiere dans les Transactions Philosoph. n. 443 & 444, & les Mém. de l'Académ. des Sciences de Londres & de Paris, où l'on verra que ce pansement eut encore plus de succès en Angleterre qu'en France.

(*a*) Si le malade ne pouvoit avaler aucune substance

tervalle, on feroit baigner le malade deux fois par jour l'espace d'une heure chaque fois, à la mer, si on étoit à portée, sinon dans de l'eau froide ordinaire, dans laquelle on auroit jetté quelques poignées de sel marin & un seau de fort vinaigre.

Avant de mettre le malade au bain, on lui rasera la tête; lorsqu'il sera dans l'eau, on l'y laissera tranquille l'espace d'un quart-d'heure; alors pendant que deux hommes forts le contiendront, on lui versera de minute en minute, sur la tête, un seau de la liqueur froide de son bain, jusqu'à ce qu'il tremble fortement par tout le corps; après quoi on le mettra au lit, & une ou deux heures après on tâchera de lui faire prendre un jus d'orge froid: s'il ne peut rien avaler de liquide, on lui donnera de la conserve de cynorrhodon étendue sur une légere tranche de pain.

Pendant que le malade sera dans l'accès, on essayera les fumigations avec le vinaigre brûlé sur une pelle rougie au feu, ou bien on mettra de chaque côté du lit, des vases pleins de vinaigre bouillant, dont on dirigera la vapeur vers le malade, en entourant, le plus exactement qu'on pourra, les vases & le lit de draps ou de quelqu'autres étoffes (*a*). Cette vapeur agit puissam-

---

liquide, on supprimeroit l'eau-de-vie pour lui donner ce remede en bols, & on l'incorporeroit dans suffisante quantité de conserve de cynorrodon.

(*a*) La vapeur du vinaigre facilite la respiration; elle empêche les énormes dilatations de l'artere pulmonaire; elle tempere l'effervescence du sang, & le rafraîchit; elle corrige sa viscosité inflammatoire; elle appaise la soif, &c. Le vinaigre est encore singuliérement ami des nerfs; il

ment

ment ſur les nerfs, par ſa qualité ſtimulante, pendant que ſon effet principal ſe fait ſentir dans la bouche & dans la poitrine.

Lorſqu'on voudra panſer la plaie du malade avec de l'alkali volatil fluor, il ſera bon de lui en donner en même tems quelques gouttes à boire; mais on ne le fera qu'une heure avant & après chaque bain & fumigation, afin que le vinaigre & l'alkali volatil faſſent leur effet ſucceſſivement. Si l'alkali volatil s'empare de l'acide hydrophobique, ou de celui qui ſe développe dans l'économie animale, par l'effet de cette maladie, on n'aura point à craindre que le vinaigre lui faſſe lâcher priſe, parce que de tous les acides, il eſt un de ceux qui ont le moins de force pour décompoſer les ſels neutres, & autres ſubſtances ſalines.

Parmi les lavemens, j'ai obſervé que ceux de lait pur faiſoient un meilleur effet que les autres; quant aux ſaignées que M. Boerhaave recommande, je n'en puis dire de bien; car j'ai remarqué qu'elles diminuoient ſenſiblement toutes les facultés de la nature en pure perte. Ceux qui voudront en ſavoir davantage, pourront lire

---

calme les tremblemens, & les autres accidens produits par la boiſſon des liqueurs ſpiritueuſes; il réſiſte à la putréfaction: c'eſt pourquoi les anciens l'appliquoient avec tant de ſuccès dans la plupart des maladies aigues & chroniques. On lit dans la dixieme Obſervation de la quatrieme Centurie du grand Rivierre, qu'une ſervante fut guérie de l'épilepſie en buvant tous les matins, à jeun, un verre d'oxicrat, & le vinaigre pur un peu avant les attaques. Après cela nous ne devons plus être ſurpris s'il eſt la baſe des meilleurs remedes contre l'épilepſie, &c.

les excellentes Recherches de M. le Docteur Andry sur la rage.

Nous n'avons pas fait mention des différentes especes de fievre putride, pour trois raisons principales; la premiere, parce que nous en avons parlé dans le tableau des fievres; la seconde, parce que la Thérapeutique de Cos, dont nous venons de donner un extrait, renferme les principes du traitement de toutes les putrides; la troisieme enfin, parce que ces sortes de fievres étoient, sous ce nom, inconnues dans l'Ecole de Cos; du moins Hippocrate n'en fait aucune mention: il reconnoissoit seulement cinq ou six genres de fievres qui comprenoient toutes les especes, par exemple, les intermittentes, les continues simples, les ardentes, les hémitritées, &c. qu'il sous-divisoit en bénignes & en malignes, & qui, par leurs différens symptômes, caractérisoient exactement toutes celles qu'on a mises depuis lui au rang des putrides.

Galien est le premier qui a introduit dans la division des fievres le nom de putride; lorsque les pores de la peau sont, dit-il, opilés, obstrués, les vapeurs fuligineuses du sang ne peuvent s'échapper; elles restent confondues avec la masse générale des liqueurs, qui dégénerent bientôt, & se pourrissent enfin par l'ardeur de la fievre & par le concours de ces vapeurs excrémentitielles, dont la sortie hors du corps est interceptée.

La plupart de ceux qui sont venus après lui, ont prétendu que toute humeur dégénérée étoit dans un état de putridité. En admettant ce principe, il ne seroit pas difficile à prouver que toutes les fievres, même les plus bénignes, sans en excepter les intermittentes, seroient putrides; car

on ne peut gueres imaginer de fievres ſans ſuppoſer, dans les humeurs, une altération quelconque. Il paroît que c'eſt à-peu-près le ſyſtême qu'on a adopté dans ce ſiecle ; on ne parle plus maintenant que de fievres putrides : lorſqu'on a prononcé ce mot vague & générique, on a tout dit ; on ſe croit même diſpenſé d'indiquer les ſymptômes caractériſtiques de la claſſe à laquelle appartient la fievre qu'on prétend être putride. On part de-là avec confiance pour copier dans quelqu'Auteur, au chapitre de la fievre putride, deux ou trois formules de remedes, qu'on applique à tout haſard aux malades : voilà du moins à-peu-près ce que j'ai vu pratiquer en deux ou trois Provinces.

Il eſt cependant une eſpece particuliere de fievre putride, dont je ne puis me diſpenſer de dire un mot, tant à cauſe de la difficulté à la connoître dès le commencement, qu'à raiſon du traitement particulier qu'elle exige ; c'eſt celle que les praticiens déſignent ſous le nom de maligne : dénomination qui lui convient parfaitement à tous égards ; car à peine apperçoit-on dans les commencemens qu'il y a de la fievre ; le pouls, la langue, la chaleur de la peau, & les urines, ne different que peu ou point de l'état naturel. Si on demande au malade où il ſouffre, il répond, nulle part : mais il eſt ſi foible qu'il ne peut ſe lever, ni ſe retourner dans ſon lit, qu'il n'éprouve une ſyncope ou une foibleſſe (*a*).

(*a*) Lorſque dans les commencemens d'une fievre continue, il y a de petites & fréquentes ſueurs, avec une tenſion douloureuſe à l'hypocondre droit, cela indique de la malignité. Hippocr. Prénot. Coac. text. 32.

Cette fievre, après en avoir imposé au médecin par des apparences de bénignité, devient bientôt meurtriere. En effet, à mesure qu'elle se développe, on apperçoit un délire obscur, qui augmente insensiblement, & finit souvent par être furieux; il survient des anxiétés laborieuses, des nausées, des cardialgies, des larmes involontaires, un soubresaut convulsif dans les tendons, des spasmes au visage, des grincemens de dents, des tremblemens aux mains, des insomnies continuelles, un hocquet pénible; la langue, les dents, les levres & la bouche deviennent seches, arides, noires, sans que pour cela les malades soient altérés; l'haleine est quelquefois fétide, puante; les douleurs se font sentir dans les visceres, comme au foie, à l'estomac ou ailleurs; la langue devient tremblante; le ventre se météorise; peu de tems après les veilles se changent en assoupissement comateux. Il paroît souvent à la surface du corps des exanthêmes pourprés, noirs ou livides, ou bien il survient des (*a*)

Les fievres sont encore malignes lorsqu'elles sont accompagnées d'assoupissemens comateux, de lassitude par tout le corps, de veilles, de sueurs symptômatiques, & que la lumiere incommode les malades. Prorrh. liv. 1, text. 77.

Quand elles commencent par des douleurs aux hypocondres, ou au dos, elles annoncent de la malignité. Prénot. Coac. text. 31 & 309.

Elles sont enfin malignes, quand les tremblemens succedent à un délire furieux. Prorrh. liv. 1, text. 14.

(*a*) Hippocrate observe au premier liv. des Prorrh. text. 155, & suiv., jusqu'à 128, que quand les maladies tirent en longueur, & que l'humeur se porte aux parties inférieures, les dépôts se forment dans les parties qui sont au-dessous du diaphragme, & qu'ils se forment dans les parties

parotides, des bubons, des charbons, des piſſemens de ſang; les extrémités deviennent froides; à cela ſuccedent des vomiſſemens & des diarrhées de matieres fétides, graſſes, noires & livides; les yeux ſont alors tout-à-fait changés, & la mort, qui ſuit à grands pas, termine bientôt la ſcène, ſur-tout quand les malades ne ſont pas d'une conſtitution bien robuſte, qu'ils n'ont point été ſecourus à tems, & qu'ils ſont affectés de la plus grande partie des ſymptômes (*a*) dont nous venons de parler.

---

au-deſſus de cette cloiſon, lorſque la maladie étant bien aigue, l'humeur eſt chaude, & qu'elle prend ſon cours vers les parties ſupérieures; on connoit, ajoute-t-il, que les humeurs ſe portent vers les parties ſupérieures, quand celles-ci ſont chaudes, tandis que les inférieures ſont froides, & réciproquement. Si donc, la tete, le cou, ſont tendus, douloureux, peſants, & la face rouge, enflée vers les oreilles, il faudra plutôt attendre des parotides, principalement s'il y a quelqu'un des ſymptomes ſuivans, qui ſont, les veilles, les anxiétés, ou inquiétudes du corps, l'aſſoupiſſement comateux, la ſurdité, les envies de vomir, les hypocondres douloureux.

Si, pendant la fievre, il ſurvient un *carache*, qui eſt une eſpece d'aſſoupiſſement, ou, pour mieux dire, de *coma-vigil*, qui ſoit accompagné de convulſions, de tremblemens, ou d'anxiétés, ce ſera une marque que les parotides ſeront petites.

Mais ſi la reſpiration étant grande & fréquente, le blanc des yeux devient jaune, & ſi en même tems la fievre aigue ayant ceſſé, les hypocondres reſtent durs, il faudra s'attendre à un gros dépôt vers les oreilles.

On doit ſe reſſouvenir ici que nous avons dit ailleurs, que l'abondant ſaignement du nez, l'éruption des menſtrues, le flux bilieux, hémorroïdal ou dyſſentérique, les douleurs aux parties inférieures, & l'abondance d'urine avec un copieux ſédiment, pouvoient garantir des parotides, ou les faire affaiſſer heureuſement.

(*a*) Ce qui caractériſe le plus cette fievre dans les com-

Hippocrate, qui connoiſſoit parfaitement cette maladie, veut qu'on évacue copieuſement dans les (*a*) commencemens, ſans attendre le pépaſme, par la raiſon que les cauſes morbifiques ſont tellement abondantes & indomptables, que la nature ſuccomberoit ſous le poids long-tems avant la coction.

Après avoir preſcrit une diete très-ténue, & vuidé les gros inteſtins, on pratiquera inceſſamment une, deux ou trois ſaignées de ſix ou huit onces de ſang chacune, au cas qu'il y ait lieu, après cela on fera vomir le malade; le lendemain on lui donnera un minoratif, qu'on réitérera le ſurlendemain, & on continuera pendant tout le cours de la maladie à le purger doucement tous les deux jours, juſqu'à ce qu'il ſoit hors de danger; mais ſi l'âge avancé du malade, ſa mauvaiſe conſtitution, la véhémence des ſymptômes, & la quantité des mauvais ſignes, ne laiſſent entrevoir qu'un avenir tragique, il faut ſe comporter, dans l'adminiſtration de ces remedes, avec toute la prudence poſſible, afin de ne point compromettre légérement ſa réputation, & de ne pas donner lieu à décrier une méthode ſalutaire à pluſieurs autres.

Si le cerveau s'embarraſſe, ou s'il ſurvient un aſſoupiſſement, on appliquera les véſicatoires; ſi le malade en exhale des odeurs fétides, on

---

mencemens, c'eſt la bénignité apparente, jointe à une grande déperdition de forces.

(*a*) *In acutis morbis raro multa ciere oportet, contra in febribus laborioſis, & laſſitudinariis totum; propter oppreſſam naturam, & difficultatem pepaſmi.* Hippocr. de humoribus purgandis, & Ludovici Dureti, Commentar. in hanc ſententiam.

prescrira les antiseptiques, tant en fumigation, qu'en boisson; on pourra même, dans certains cas, permettre au malade une cuillerée de vin pur par-dessus chaque dose de bouillon ou de tisane.

Dans les commencemens on ne donnera que des jus d'orge, & vers la fin des bouillons gras; la boisson sera légere, d'un doux piquant, telle qu'une foible décoction de gruau d'orge ou d'avoine, à laquelle on ajoutera du sucre & quelques gouttes de fort vinaigre, de jus de citron, d'oranges douces, d'esprit de sel ou de vitriol, &c. selon les indications.

Lorsque le malade aura été convenablement évacué, si les insomnies continuent, on lui fera prendre vers le soir quelque julep, avec quatre ou six gros de syrop de diacode; mais on s'en abstiendra dans tous les cas d'assoupissement.

Si on apperçoit que les forces diminuent trop, on les soutiendra avec les cordiaux. J'ai toujours prescrit avec succès la potion suivante, dans les cas de grande foiblesse, & dans ceux où les extrémités sont froides & le pouls petit;

prenez racine de contrayerva concassée, un gros & demi;

serpentaire de Virginie, demi-gros;

vous ferez cuire doucement le tout dans huit onces de vin blanc jusqu'à la réduction de moitié; vous y ajouterez sur la fin un petit bâton de canelle, & une pincée de feuilles seches de mélisse; le tout ayant encore bouilli cinq ou six minutes, sera coulé par un linge propre, sans expression; on ajoutera à la coulure une once de quelque syrop approprié à la maladie, ou seulement cinq gros de sucre & quelques gouttes de jus de citron, jusqu'à une agréable acidité.

S'il y avoit dévoiement, la décoction se feroit avec le vin rouge, & si le malade ressentoit quelques ardeurs à l'estomac ou dans un autre viscere, on supprimeroit la canelle, & au lieu de vin, on se contenteroit de faire la décoction dans de l'eau distillée.

Si les malades étoient extrêmement foibles, on pourroit y ajouter le *lilium de Paracelse*, depuis douze gouttes jusqu'à trente-six, ou bien un gros de confection alkerme, &c. selon les vues qu'on se proposeroit de remplir. La dose de cette potion est d'une cuillere à caffé, de demie en demi-heure, ou d'une cuillerée ordinaire d'heure en heure.

Si le ventre se météorise, il faut y appliquer des fomentations chaudes, avec une décoction de canelle, de gérofle, de muscade & de graine de lin dans de l'eau de riviere, à laquelle on ajoutera une quatrieme partie de fort vinaigre.

Aussi-tôt que l'haleine, la sueur, les déjections ou les urines du malade commenceront à exhaler quelque odeur putride, on lui fera prendre soir & matin, une poudre composée de quatre ou cinq grains de camphre, & de six ou huit grains de sel essentiel de kinkina, ou bien on donnera le matin le sel essentiel seul, & vers le soir le camphre mêlé avec autant de sel sédatif de Homberg; à défaut de sel essentiel, on pourra employer l'extrait ordinaire de kinkina, & même l'anti émétique de Riviere; alors on donneroit ce dernier remede seul & sans addition; mais cela n'empêcheroit pas que sept ou huit heures avant & après, on ne prescrivît au besoin du camphre, ou quelques extraits de kinkina.

Dans certaines épidémies pestilentielles, on

panſera les bubons avec des cataplaſmes auxquels on ajoutera de l'alkali volatil fluor, & on eſſayera d'en faire avaler aux malades quelques doſes modérées dans de l'eau fraîche diſtillée. On ſait que la peſte de 1680, apportée du Levant à Vienne & aux environs, y enleva cinquante mille perſonnes, & que le médecin de l'Impératrice Eléonore ayant diſtillé, à la cornue, un de ces bubons, il en obtint un acide auſſi fort que l'eau régale; ce qui donne lieu à tenter dans de ſemblables cas, outre les ſecours ordinaires, les alkalis volatils, qui produiſirent d'aſſez bons effets dans les eſſais qu'on en fit lors de la grande peſte de Londres. Si l'odeur forte, qui s'exhale des latrines, préſerve de la peſte, comme pluſieurs l'ont prétendu, ce n'eſt que par l'alkali volatil que ces matieres putréfiées répandent dans l'air qu'on reſpire: mais comme il y a d'autres genres de peſte, où les acides ſont préférables aux alkalis, les médecins, au commencement des épidémies, ne ſauroient apporter trop d'attention, pour en découvrir le véritable caractere.

Lorſqu'il y a éréſipele à la matrice, les pieds, les jambes, les cuiſſes & les reins s'enflent; il ſurvient une fievre très-vive & très-laborieuſe; les malades brûlent au-dedans pendant qu'ils ont froid au-dehors; la reſpiration eſt fréquente; le corps eſt très-foible; les malades ont des défaillances & du délire; le bas-ventre, les aînes, les reins, le dos, l'eſtomac, la poitrine, le cou & la tête ſont fort douloureux. Auſſi-tôt que les douleurs s'appaiſent, les malades ſe plaignent d'un engourdiſſement aux aînes, aux lombes & aux cuiſſes; il paroît ſur ces parties quelques taches livides; les malades ſemblent être mieux

pendant quelque tems ; mais bien-tôt après, tout redouble avec violence ; le corps se couvre de pustules, & le visage est fort rouge ; la soif est extrême ; la gorge se desseche de plus en plus, & la langue devient aride & raboteuse.

Hippocrate (*a*) dit qu'il faut faire boire du lait d'ânesse aux femmes qui sont attaquées de cette maladie, afin de les purger ; & si le lait ne purge pas, leur prescrire des rafraîchissans qui amolissent le ventre & le relâchent, ensuite des suppositoires, & quelques légers purgatifs. Il ajoute qu'on doit encore les faire vomir, & après cela leur faire prendre des décoctions de feuilles de sureau, avec de l'origan, du thim ou de la rue, & que si la fievre diminue, on pourra leur permettre du vin & des alimens doux ; qu'au surplus les femmes enceintes, attaquées de cette maladie, meurent toutes, & que celles qui ne portent pas d'enfants, ne guérissent que très-rarement & bien difficilement.

Philumene, qui vint entre Hippocrate & Galien, décrit de la maniere suivante l'inflammation de la matrice (*b*) ; elle peut venir, dit-il, d'une plaie, de la suppression des régles, de l'avortement, d'une excoriation, du coït immodéré, d'avoir été long-tems assise sur des sieges trop durs, d'une marche longue & forcée, d'un réfroidissement, & des flatuosités.

Les signes sont la douleur brûlante des parties génitales, du pubis, du bas-ventre & des lombes. En palpant avec le doigt l'orifice de la matrice, on le trouve dur, fermé, brûlant, & retiré

(*a*) Maladies des femmes, liv. 2, sect. 3.

(*b*) Ætius, tetrabibl. 4, serm. 4, chap. 85.

ſur lui-même, ſur-tout quand l'inflammation occupe l'orifice ou le col.

L'inflammation du fond & du corps de ce viſcere ſe reconnoît à la douleur du bas-ventre, qui eſt telle, que le malade ne peut ſupporter le contact d'aucun corps extérieur. La matrice, dans cette circonſtance, ſe retire ordinairement vers la partie enflammée, & produit la déviation de l'orifice & du col, le tout accompagné d'une ardeur conſidérable & d'une fievre très-aiguë.

Si la partie poſtérieure eſt enflammée, le principal ſiege de la douleur eſt vers l'épine, & le ventre eſt reſſerré par la compreſſion qui ſe fait ſur le rectum.

Dans l'inflammation des parties latérales, les aînes ſe diſtendent, & les cuiſſes deviennent lourdes & inhabiles au mouvement.

Pendant les progrès de l'inflammation, on voit croître ſucceſſivement la fievre, la douleur de tête, l'affection ſympathique de l'eſtomac, l'enflure du bas-ventre, l'ardeur, la tenſion, la peſanteur des lombes, des hypocondres, des aînes & des cuiſſes. A ces ſymptômes ſe joignent des friſſons vagues & *rigoreux*, l'engourdiſſement des pieds, le refroidiſſement des genoux, la ſueur des extrémités, la fréquence & la concentration du pouls, la défaillance; l'inflammation continuant, le hocquet, la douleur des tendons, du cou, des mâchoires, de la partie antérieure de la tête, des yeux, principalement au fond des orbites, & la ſuppreſſion des urines & des excrémens ſurviennent; enfin ſi l'inflammation devient extrême, la fievre augmente à proportion, & bientôt elle eſt ſuivie de délire, de grincement de dents & de la mort.

Le traitement consiste, selon cet Auteur, à placer incessamment la malade dans un lieu sombre, modérément chaud, lui recommander le repos & la tranquillité, sur-tout des cuisses ; frictionner doucement ses membres, appliquer des douches & des embrocations sur les pieds & les mains, qu'on enveloppe ensuite de laine cardée. Cela fait, détremper les matieres des premieres voies, les évacuer ensuite avec un purgatif doux, & prescrire aux malades une abondante boisson d'eau chaude & de tisane.

Si l'inflammation est violente, qu'elle n'ait point été précédée d'hémorrhagie ni d'avortement, & que le tempérament, l'âge & la saison ne s'y opposent pas, dès le second jour on tirera du sang du bras en raison des forces, & on réitérera la saignée le troisieme.

Une femme de la campagne, âgée de trente-deux ans, d'une constitution robuste, enceinte de cinq mois, après avoir aidé son mari dans quelques travaux rustiques l'espace de quinze ou vingt jours, dans le courant d'Avril 1762, ressentit le soir, après son souper, un frisson, suivi des symptômes ci-dessus, qui caractérisoient parfaitement l'inflammation à la matrice. Comme ces maladies sont peu communes, & qu'elles entraînent les plus grands dangers, je pense que le Lecteur sera bien aise qu'on lui mette sous les yeux le journal du traitement.

Appellé le l'endemain de l'invasion de cette maladie, vers huit heures du matin, je commençai par interdire à la malade toute espece de nourriture, tant liquide que solide, pendant quarante-huit heures, à dater du moment de l'invasion ; après cela, je lui prescrivis un lavement

composé de graine de lin, & d'une once de tamarin, qui lui fit rendre quelques matieres dures, sans soulagement sensible. Une heure après je la fis baigner trois quarts-d'heure dans un demi-bain d'eau commune, où l'on avoit fait infuser quatre poignées de fleurs de sureau. Ce bain étoit au vingt-sixieme degré du thermometre de Réaumur. Deux heures après qu'on l'eut remise au lit, je lui fis tirer six onces de sang du bras. Vers trois heures après midi, je la fis vomir avec deux grains de tartre stibié & quinze grains d'ipécacuanha, dans une cuillerée d'eau. On lui appliqua, pendant la nuit, des fomentations sur le ventre, les aînes & les cuisses, avec une décoction de noix-de-galle, de fleurs de sureau & de coquelicot, dans de l'eau de riviere, à laquelle on ajoutoit un tiers de bon vinaigre & une cuillerée d'extrait de saturne. On renouvelloit ces fomentations toutes les trois heures, & à chaque fois on lui tiroit six onces de sang, après quoi on injectoit dans le vagin une décoction de graine de lin, de fleurs de coquelicot & de sureau; sa boisson étoit une infusion de fleurs de sureau & de coquelicot, qu'on aciduloit agréablement avec un peu de syrop de vinaigre: elle fut en tout saignée quatre fois.

Le lendemain matin on lui donna un lavement avec une infusion de fleurs de sureau & de guimauve dans de l'eau de veau, à laquelle on ajouta une once de vinaigre de sureau. Aussi-tôt que la malade eut rendu ce lavement, je la fis mettre au bain l'espace d'une heure; au sortir du bain, je lui prescrivis une médecine composée d'une décoction de demi-once de fleurs de sureau, cinq gros de tamarin, deux onces de manne &

ſix gros de ſel ſolutif de roſes dans du petit-lait. Cette médecine lui ayant procuré ſix ſelles, je lui fis donner ſix onces de crême d'orge; j'employai le reſte de la journée & la nuit ſuivante à lui faire fomenter le bas-ventre, &c., & à injecter le vagin comme ci-devant.

Le quatrieme jour au matin, la malade ayant rendu un lavement d'eau de veau, que je lui avois preſcrit, fut remiſe dans le bain pendant une demi-heure. Au ſortir de là, je lui preſcrivis quinze grains d'ipécacuanha qui lui fit vomir des matieres jaunes, vertes & gluantes, mêlées de pituite. Une heure après le dernier vomiſſement, on lui donna un jus d'orge à l'eau. Le reſte de la journée & la nuit ſuivante furent employés en fomentations, injections & boiſſons, comme ci-deſſus.

Le lendemain matin, qui étoit le cinquieme jour, cette femme, après avoir pris & rendu un lavement, compoſé de deux onces de manne dans de l'eau de veau, avala un jus d'orge, comme la veille. Le ſoir vers quatre heures, la malade ayant reſſenti un redoublement de douleurs au bas-ventre, aux reins, aux aînes & aux cuiſſes, je conſeillai un lavement de lait très-récent, qui calma conſidérablement toutes les douleurs. Une heure après, je lui fis avaler un lait-de-poule préparé avec un jaune d'œuf très-frais, du ſucre & de l'eau diſtillée, dans laquelle on avoit infuſé une pincée de coquelicot.

Le ſixieme jour au matin, le lavement de lait & le jus d'orge furent réitérés. Elle prit le ſoir ſon lait-de-poule, & la nuit ſuivante fut, comme les précédentes, employée en fomentations, injections & boiſſon.

Le ſeptieme jour, vers huit heures du matin, la malade ayant pris un lavement de lait tiede, avorta, trois heures après, d'un enfant mort, & rendit, par le vagin, environ une pinte d'eau & de glaires ſanguinolens. Dès ce moment, je ſupprimai les fomentations & les injections, & je mis la malade à l'uſage des bouillons gras, dont elle prenoit trois onces de trois en trois heures, juſqu'à quatre heures après midi, paſſé lequel tems on ne lui donnoit plus de nourriture que quatre onces de jus d'orge vers huit heures du ſoir. Depuis l'avortement, elle but à ſa ſoif d'une infuſion de pariétaire & de fleurs d'orties blanches, où l'on ajoutoit la quatrieme partie d'un petit vin blanc, léger, & un peu de ſucre.

Après le quatorzieme jour elle me parut hors de danger; mais elle alla, en traînant, tantôt mal, tantôt mieux juſqu'au quarantieme, où elle fit ſa premiere ſortie. Elle eut, à la ſuite de cette terrible maladie, un écoulement de fleurs blanches, & vécut encore quatre ans.

Sans la groſſeſſe, j'aurois fait faire la premiere ſaignée juſqu'à la défaillance, & j'aurois conſeillé une diete abſolue de trois jours au lieu de deux, parce que les ſymptômes étoient véhémens, & que la malade étoit jeune & robuſte.

D'après tout ce que nous avons dit juſqu'ici, il ne ſera pas difficile de conclure le traitement des inflammations aux autres viſceres; le principal point eſt de les connoître de bonne heure, afin d'y apporter à tems des ſecours, qui deviendroient infructueux ſi on avoit manqué les commencemens.

HISTOIRES DE PETITES VÉROLES CONFLUENTES.

TRADUITES DU LATIN DE BOERHAAVE.

Premiere hiſtoire.

UN jeune homme âgé de vingt-deux ans, né dans l'Inde, robuſte, riche, adonné au luxe, au vin, aux liqueurs, à la bonne chere & aux exercices outrés, s'étant livrés à des excès plus grands qu'à l'ordinaire, fut attaqué, vers le milieu de l'été, d'une fievre ardente, accompagnée d'une grande douleur à la tête, d'un vomiſſement continuel, d'angoiſſes terribles, d'inquiétudes par tout le corps, & d'un ſommeil très-laborieux. La violence de ces ſymptômes le détermina à ſe faire promptement tranſporter à Leyde pour s'y faire traiter.

Ne ſoupçonnant point la petite vérole, je fis auſſi-tôt ſaigner copieuſement le malade, & je lui preſcrivis en même tems une grande doſe de minoratif, compoſée de crême de tartre, de nitre, de pulpe de tamarin & de rhubarbe, qui le purgea fort bien. Je conſeillai une boiſſon préparée avec l'oſeille des prés, le ſcorſonnerre, le chiendent & le tamarin cuits enſemble. Je fis ajouter à la tiſane un peu de nitre & une bonne doſe de

roob

roob de sureau. Le malade but continuellement de cette décoction pour appaiser sa soif qui étoit extrême. Je lui fis encore user d'une eau, dans laquelle on exprimoit du jus de limon & de groseille, qu'on edulcoroit avec du syrop violat, & une cuillerée de bon vin de Moselle. Je faisois coucher le malade dans un palanquin sans rideaux, couvert d'un cuir de Russie, que j'avois fait placer dans l'appartement le plus frais de la maison, dont on tenoit les portes toujours ouvertes. Malgré toutes ces précautions, la maladie croissoit à vue d'œil; l'urine paroissoit enflammée, & le malade ressentoit par tout le corps une chaleur brûlante; il suoit abondamment; son sommeil étoit très-agité; sa langue étoit chargée d'une espece de limon noirâtre; ses yeux étoient féroces, rouges, étincelans.

Le lendemain la petite vérole n'ayant point encore paru, je fis continuer tout ce que j'avois prescrit la veille, ce qui n'empêcha cependant pas la maladie d'augmenter. Peu de tems après, tout le visage parut semé de petits points rouges, qui étoient fort près les uns des autres; les yeux du malade étoient larmoyans; il éternuoit & toussoit, ce qui me fit juger que ce seroit une fort mauvaise espece de petite vérole confluente. En même tems que je me félicitois de n'avoir employé que des moyens propres à combattre l'inflammation, je craignois beaucoup les effets terribles de la suppuration, qui pouvoit dégénérer en putridité gangréneuse. C'est pourquoi je ne m'occupai dès-lors qu'à prévenir ces suites fâcheuses. Je prescrivis en conséquence des pédiluves d'eau tiede, à laquelle on ajoutoit la vingtieme partie de bon vinaigre. Je lui faisois appli-

quer jour & nuit, à la plante des pieds & aux jarets, des cataplasmes (*a*) composés de vinaigre & de nitre mêlés dans suffisante quantité de levain fort aigre; je faisois garnir les tempes & le front de compresses trempées dans du vinaigre de sureau & de roses que j'avois soin de faire renouveller souvent. Je recommandai au malade de se tenir assis le plus qu'il pourroit. J'avois eu la précaution de faire mettre son lit dans une

(*a*) Le danger de la petite vérole étant en raison composée de la directe du nombre des pustules qui se forment à la tête, à la poitrine, dans la bouche, dans l'intérieur de la gorge, &c., & de l'inverse de celles qui déposent leur malignité aux parties inférieures, il n'y avoit rien de plus sensé que d'amollir, de relâcher & de macérer, pour ainsi-dire, la peau des pieds & des jambes, avec de fréquens pédiluves, afin d'y accélérer le cours des liqueurs, d'y déterminer une plus grande quantité de venin varioleux, & de diminuer d'autant la quantité de l'humeur qui auroit pu se porter vers les parties supérieures. Rien, après ces pédiluves, n'étoit encore mieux indiqué que les épispastiques que M. Boerhaave faisoit appliquer, pour décider tout-à-fait la pente des humeurs vers les extrémités inférieures: mais après une ou deux applications de cette espece de topique, il y en avoit un autre dont on auroit pu user avec non moins de confiance; c'est le vésicatoire préparé avec les mouches cantharides, qu'on applique toujours, dans ce cas-là, aux deux gras de jambes, avec le plus grand succès, pourvu qu'on ait soin d'y entretenir la suppuration jusqu'au quatorzieme jour, par le moyen d'une pommade animée de quelques grains de mouches. J'ai en effet remarqué dans toutes les convulsentes, qu'on peut attirer, par cette voie, plus de la moitié du pus varioleux, & que quand l'écoulement s'y fait bien, la tête reste presque toujours libre, ou que si elle s'embarrasse, ce n'est que rarement & passagérement vers le soir, ou pendant la nuit. Enfin ce secours m'a paru efficace dans une infinité de cas, pour prévenir les dépôts à la poitrine, au cerveau & ailleurs.

chambre obſcure & retirée, & j'avois bien défendu aux aſſiſtans de faire le moindre bruit dans les appartemens.

Sa nourriture conſiſtoit en lait écrêmé, cuit avec des gruaux d'avoine, & en décoction de ces gruaux dans de l'eau, qu'on aſſaiſonnoit avec du ſuc de limon. Il prenoit encore une nourriture compoſée de ceriſes acidules noires, qu'on faiſoit cuire avec leurs noyaux concaſſés dans du lait écrêmé; on ajoutoit du ſucre à la coulure, & on épaiſſiſſoit le tout avec un peu de biſcuit de mer en poudre. Voilà les ſeuls alimens dont je lui permettois l'uſage.

Sa boiſſon étoit du caffé avec un quart de lait, ou du the bouh avec un tiers de lait, ou enfin de l'eau pure avec du ſuc de limon, dont il uſoit alternativement ſelon ſon goût : je lui faiſois encore prendre tous les jours de la décoction de tamarin décrite ci-deſſus, en quantité ſuffiſante, pour lui procurer deux ou trois ſelles par jour; je lui en ai fait continuer l'uſage juſqu'au quatorzieme jour de la maladie.

Je lui faiſois avaler tous les jours, vers les trois heures du ſoir, un parégorique compoſé de trois onces d'eau diſtillée de coquelicot, deux grains d'opium, ſix gouttes d'eſprit de ſoufre & quatre gros de ſyrop violat; ce qui n'a cependant point empêché qu'il ne ſurvînt des délires furieux, des convulſions & la perte de la parole.

Le cinquieme jour de la maladie étant paſſé, je lui fis prendre tous les jours, juſqu'au quatorzieme, une doſe de la poudre ſuivante;

Prenez cinabre natif d'Hongrie, ſix grains;
fleurs de ſoufre, deux gros;
antimoine diaphorétique non lavé, c'eſt-à-

dire, conſervé avec ſon nitre ſurabondant, demi-gros; faites du tout une poudre très-ſubtile que vous partagerez en douze doſes égales.

Pour adoucir l'âpreté du goſier douloureux, je lui faiſois ſouvent uſer d'une potion compoſée avec les quatre ſemences froides majeures, & les amandes douces, qu'on édulcoroit avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'althea de Fernel. Je lui recommandois de gargariſer continuellement ſa bouche avec une décoction de figues; car il n'y avoit par tout le corps que boutons & excoriations, au point que toute la peau ne paroiſſoit être qu'une ſeule croûte & un ſeul ulcere.

Tout étant devenu ſec & aride après le onzieme jour, je lui fis faire, ſur la peau, des linimens de quatre en quatre heures, avec de l'huile d'amandes douces (*a*) tirée ſans feu. Dès-lors je commençai à lui donner du vin du rhin, & de bons bouillons de viandes, pour rétablir ſes forces; après quoi il ne tarda pas à entrer dans une heureuſe convaleſcence.

Seconde hiſtoire.

La femme de l'Embaſſadeur de France, étant groſſe de ſix mois, fut attaquée à Leyde d'une petite vérole de fort mauvaiſe eſpece, qui parut dès le ſecond jour abondamment, avec de très-mauvais ſymptômes, ſur-tout au cerveau. Après lui avoir fait faire tout de ſuite une grande ſaignée, je lui preſcrivis l'uſage de la décoction

(*a*) Si l'huile d'amandes douces avoit le moindre goût de rancidité, il faudroit y ſubſtituer de la crême fraiche.

laxative, dont j'ai parlé dans l'hiſtoire précédente, afin de lui procurer deux ſelles par jour, & vers la nuit un grain d'opium pour calmer l'agitation occaſionnée, tant par le venin varioleux, que par ce purgatif. Elle uſoit auſſi de la même poudre de cinabre, & gardoit le même régime que j'ai indiqué plus haut, ſauf que je lui faiſois prendre des décoctions de gruau d'avoine, des bouillons de veau, dans leſquels on faiſoit cuire du riz pendant pluſieurs heures, & des ceriſes récentes cuites dans du lait écrêmé, auquel on ajoutoit du biſcuit de mer, & dont on lui donnoit un peu plus ſouvent pour la conſervation du fœtus.

On ne ſauroit exprimer la véhémence de cette petite vérole, d'où la malade ſe tira néanmoins fort heureuſement; car elle accoucha à terme d'un bel enfant, qui n'avoit point contracté la petite vérole dans le ſein de ſa mere: reſte à ſavoir ſi le bain vital de l'amnios ne l'en a pas préſervé. Quoi qu'il en ſoit, la mere ſe porte fort bien, & l'enfant eſt robuſte.

Remarque importante ſur les petites véroles malignes.

Je dois encore vous prévenir qu'il arrive quelquefois, dans cette maladie, que le venin varioleux nuit beaucoup plus, en anéantiſſant les forces de la nature, qu'en enflammant le corps. La chaleur n'eſt pas alors, à beaucoup-près, ſi grande; les battemens du pouls ſont très-fréquens & très-foibles; il paroît des délires qui, quoique

légers en apparence, n'en ſont pas moins (*a*) pernicieux; les forces du corps ſont dans un abattement conſidérable; les petites véroles paroiſſent fort lentement; elles ſont plattes, petites, déprimées, non ſaillantes; les interſtices des puſtules ſont pâles, ou approchent d'une couleur de chair morte; ce qui indique une mort preſque certaine. Les déjections deviennent alors liquides, noirâtres & répandent une odeur infecte; les forces diminuent à vue d'œil; le délire augmente; la voix devient aiguë, glapiſſante, &c. La méthode que j'ai indiquée dans les deux hiſtoires précédentes, ne convient point ici, car la maladie eſt, par elle-même, très-mortelle. Voici néanmoins ce qu'on pourra preſcrire de mieux dans cette circonſtance déſeſpérée:

prenez un gros de racine de contrahierva;
demi-gros de ſerpentaire de Virginie;
demi-once de feuilles récentes de rhue;

faites infuſer le tout dans une livre d'eau diſtillée de rhue, avec ſix onces de vin du Rhin, & une demi-once de ſucre blanc.

Le malade en boira une once chaude d'heure en heure, & avalera, par-deſſus chaque priſe, une once ou deux de décoction de ſcorſonnerre, afin de ranimer les forces languiſſantes. Enfin on aura attention de preſcrire un régime de vivre analogue à cette ſituation.

(*a*) Ces ſortes de délires obſcurs ſont le ſigne ordinaire de l'inflammation qui ſe forme aux méninges du cerveau, ou au diaphragme, à la ſuite de laquelle il ſurvient bientôt une frénéſie qui conduit au tombeau.

FIN.

TABLE
DES
ORACLES DE COS.

Avis sur cette nouvelle édition, p. v
Rapport de MM. les Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, pour l'examen de cette nouvelle édition, p. jx
Avertissement, page 1
Rapport de MM. les Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, pour l'examen de la premiere édition de cet Ouvrage, p. 18
Explication de quelques termes de l'art, pour l'intelligence de cet Ouvrage, p. 22
Discours préliminaire sur l'ancienne Médecine, comparée à la moderne, & sur le sujet de cet Ouvrage, p. 29
SECTION PREMIERE, *qui contient de suite les histoires des malades qui sont morts*, p. 213
Philiscus, *idem.*
Silenus, p. 218
La femme de Philinus, p. 226
Erasinus, p. 231
Criton de Thase, p. 234
La femme de Dromédades, p. 236
L'homme qui, ayant la fievre, soupa & but amplement, p. 241
Hermocrates, p. 256
Philistas, p. 263
La fille d'Euryanax, p. 266
La femme qui demeuroit chez Ariston, p. 270
Le jeune homme de la place des Menteurs, p. 274

La femme qui étoit chez Tisamene, p. 287
La femme qui étoit chez Pantimedes, p. 289
La femme d'Œcéta, p. 294
La femme de la Place des Menteurs, p. 306
Le fils de Parion, p. 314
La femme qui demeuroit proche la Fontaine froide, p. 319
Pythion de Thase, p. 325
Le frénétique, p. 328
Phalacrus, p. 333
Apollonius, p. 335
La femme de Cizique, p. 347
La femme de Dealcès, p. 348
Le jeune homme de Mélibée, p. 352
SECTION SECONDE, *qui contient de suite les histoires des malades qui ont recouvré la santé*, p. 358
Hérophon, p. *ibid.*
La femme d'Epicrate, p. 366
Cléonactis, p. 376
Méton, p. 381
Clazomene, p. 387
La femme qui demeuroit sur le rivage, p. 395
Mélidie, p. 399
Pythion qui demeuroit proche le Temple de Cérès, p. 403
Celui qui demeuroit dans le Jardin de Dealcès, p. 408
Charion, p. 416
Périclès d'Abdere, p. 421
La Vierge d'Abdere, p. 424
Anaxion, p. 428
Héropyte, p. 436
Nicodeme, p. 441
La femme de Thase, p. 446
La fille de Larisse, p. 454
SECTION TROISIEME, *qui contient la récapitula-*

tion des ſentences établies dans les deux ſections précédentes, p. 462
ARTICLE PREMIER, *qui renferme quelques prédictions générales tirées des jours décrétoires, des ſignes de coction & de crudité, du régime*, &c. *idem.*
ART. II. *Prédictions particulieres tirées de chaque ſigne & ſymptôme, rangées par ordre alphabétique*, p. 504
Accouchemens, lochies, regles des femmes, *idem.*
ART. III. *Agitation*, p. 506
ART. IV. *Convulſion, hocquet*, p. 507
ART. V. *Déjection, diarrhée*, p. 512
ART. VI. *Delire, frénéſie*, p. 516
ART. VII. *Dégoût*, p. 520
ART. VIII. *Douleurs du cou*, *idem.*
ART. IX. *Douleurs des lombes*, p. 521
ART. X. *Douleurs des parties non-nobles*, p. 523
ART. XI. *Douleurs de la veſſie*, p. 525
ART. XII. *Douleurs de tête*, *idem.*
ART. XIII. *Extremités froides & livides*, p. 526
ART. XIV. *Friſſons*, p. 527
ART. XV. *Hémorrhagie du nez*, p. 529
ART. XVI. *Hypocondres & palpitations*, p. 531
ART. XVII. *Ictere*, p. 534
ART. XVIII. *Oubli, ſtatuité*, *ibid.*
ART. XIX. *Langue, altération*, p. 536
ART. XX. *Parotides*, p. 537
ART. XXI. *Perte de la parole*, p. 538
ART. XXII. *Redoublemens*, p. 539
ART. XXIII. *Reſpiration*, p. 541
ART. XXIV. *Sommeil, aſſoupiſſement*, *idem*
ART. XXV. *Soulagement qui arrive contre la raiſon*, 543
ART. XXVI. *Sueur*, p. 545
ART. XXVII. *Surdité*, p. 548

ART. XXVIII. *Tremblement*, p. 550
ART. XXIX. *Vomissement*, p. 551
ART. XXX. *Urines*, 554
Conclusion de l'Ouvrage, 561
Tableau des fievres dont on n'a pas eu occasion de parler dans le cours de cet Ouvrage, p. 567

TABLE
DE
L'INTRODUCTION
A LA
THÉRAPEUTIQUE DE COS.

INTRODUCTION à la Thérapeutique de Cos, dans laquelle on a principalement en vue le traitement des maladies aiguës, pag. 618
Détail sommaire des matieres qu'on se propose de traiter dans cet opuscule, idem.
CHAPITRE PREMIER, *du régime dans les maladies aiguës*, pag. 620
De l'air propre aux malades, pag. 622
De la nourriture qui convient dans les maladies aiguës, pag. 628
Des bouillons, pag. 629
De la boisson des malades, 643
De l'eau pure, pag. 644
Du vin, pag. 660
Du mélicrat, eau miellée, ou hydromel non fermenté, pag. 662
De l'oximel, pag. 665
Des matieres qu'on rend, & de celles qu'on retient, pag. 667
Du sommeil & de la veille, pag. 670

Des affections de l'ame, pag. 672
CHAPITRE SECOND, *de la saignée*, pag. 676
CHAPITRE TROISIEME, *des vomitifs & des purgatifs*, pag. 691
CHAPITRE QUATRIEME, *contenant quelques notes intéressantes pour le traitement des maladies aiguës*, pag. 705
Histoires de petites véroles confluentes, 752
Premiere histoire, *idem.*
Seconde histoire, pag. 756
Remarque importante sur les petites véroles malignes, pag. 757

Fin de la Table.

EXTRAIT d'une lettre exhortative de feu M. Lieutaud, Conseiller d'Etat, & premier Médecin du Roi, à l'Auteur, pour accelérer l'impression de cet Ouvrage.

A la Muette ce 12 Juin 1774.

JE vois avec bien du plaisir, Monsieur . . . . la médecine ne peut que s'enrichir de l'Ouvrage que vous vous proposez de faire paroître: je vous exhorte à le publier le plutot qu'il vous sera possible. J'ai l'honneur d'être Monsieur, &c. *Signé*, LIEUTAUD.

JUGEMENT que feu M. Quesnay, premier Médecin ordinaire du Roi, a porté sur cet Ouvrage, d'après le manuscrit qui lui en fut communiqué par un ami de l'Auteur.

J'AI entendu la lecture d'un manuscrit intitulé: *Les Oracles de Cos.* C'est une exposition bien approfondie & bien développée de la Médecine clinique d'Hippocrate, & de ses Sectateurs, & on y voit que l'Auteur est très-versé dans l'étude de la doctrine de ses anciens Maitres. QUESNAY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre Amé, le sieur AUBRY, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *les Oracles de Cos*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 30 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege : qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera

remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Seeaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL: le tout à peine de nullité desPrésentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-huitieme jour du mois, de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-seize, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi, en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 494, fol. 104, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenses, art.* 4, *à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par l'article* 108 *du même Réglement A Paris, ce* 4 *Mars* 1776.

HUMBLOT, *Adjoint.*

FAUTES A CORRIGER.

AVANT de lire cet Ouvrage, on mettra en marge des points, ou des traits de plume, à côté des lignes où ſont indiquées les fautes d'impreſſion, afin de recourir à l'*errata* à meſure qu'on rencontrera ces marques.

PAGE 12 ligne, 1, *au lieu de* envieux, *liſez*: curieux.
P. 13, l. 31, *au lieu de* apportaſes, *liſez*: apoſtaſes.
P. 24, l. 5, *au lieu de* rteres, *liſez*: arteres.
P. 25, l. 33, *au lieu de* délies, *liſez*: inſalubres,
P. 28 l. 6, *au lieu de* ſtangurie, *liſez*: ſtrangurie.
P. 39, l. 4, *au lieu de* l exercent à la Chine, *liſez* l'exercent ; à la Chine
P. 40, *au lieu des deux premieres lignes*, *liſez*: c'eſt la ſecte (1) taochia; dans la Tartarie, ce ſont les Lamas; dans le Royaume de Siam, de Pegu &
P. 47, l. 16, *au lieu de* l'avoit, *liſez*: l'auroit
P. 58, l. 17, *au lieu de* ſouterreins, *liſez*: ſéminaires,
P. 96, l. 7, *au lieu de* la, *liſez*: leur
P. 97, l. 8, *au lieu de* pour, *liſez*: par
Idem. l. 19, *au lieu de* l'imitation, *liſez*: l'initiation
P. 110, l. 6, *au lieu de* venu, *liſez*: devenu
P. 132, l. 6, *après le mot*, vient, *ajoutez*: de l'affaiſſement qui ſe fait
P. 137, l. 24, *au lieu de* 61, *liſez*: les
P. 139, l. 31, *au lieu de* $\frac{17}{41}$, *liſez*: $\frac{27}{41}$
Idem. l. 32, *au lieu de* large, *liſez*: ſang
P. 140, l. 8, *au lieu de* pieds cubes, *liſez*: livres
Idem. l. 29, *au lieu de* 7 p. & $\frac{1}{2}$ ou de 90, *liſez*: 7 pieds ou de 84
P. 141, l. 25, *au lieu de* 15, *liſez*: 14
Idem. l. 26, *au lieu de* 22 pieds & $\frac{1}{2}$, *liſez*: 21 pieds
Idem. l. 27, *au lieu de* 1350, *liſez*: 1260
P. 142, l. 9, *au lieu de* 22 pieds & demi, *liſez*: vingt-un pieds
P. 144, l. 18, *au lieu de* projectifs, *liſez*: projectils
P. 148, l. 9, *au lieu de* 45, *liſez*: 35
P. 149, l. 8, *au lieu de* une, *liſez*: 1
Idem. l. 9, *au lieu de* du petit bra; donc, *liſez*: du petit bras, donc, &c.

Idem. l. 13, *au lieu de* alors, *lisez :* ſi alors
Page 150, ligne 18, *au lieu de* au moins, *lisez* : en moins;
Idem. l. 27, *au lieu de* philoſophiques, *lisez :* phiſiologiques,
P. 155, l. 2. *au lieu de* & cette inflammation, *lisez :* & que cette inflammation
Idem. l. 8, *au lieu de* la lancité, *lisez* : l'acuité
P. 160, l. 21, *après* réflexions, *ajoutez* : que nous venons de faire ſur les écrits
P. 171, l. 1, *au lieu de* écrit, *lisez* : réduit
P. 186, l. 6, *au lieu de* le malade eſt, *lisez* : ils ſont
P. 187, l. 27, *au lieu de* vinaiger, *lisez* : vinaigre
P. 204, l. 1 & 2, *au lieu de* Jacotius, *lisez* : Jacotius
P. 206, l. 21 & 22, *au lieu de* demontrées comme théoremes, *lisez* : ſuppoſées démontrées comme des théoremes
P. 224, l. 29, *effacez le mot* ce
P. 382, l. 24, *au lieu de* pleins, *lisez :* pleines
P. 396, l. 27, *au lieu de* dans, *lisez :* de
P. 403, l. 1, *au lieu de* analyſe ſur, *lisez* : analyſe de
P. 412, l. 12, *au lieu de* la, *lisez :* les
P. 440, l. 29, *au lieu de* venu, *lisez* : devenu
P. 531, l. 7, *au lieu de* cru, *lisez :* vu
P. 618, l. 9, *au lieu de* Hippocrate, la décoration ſied au Médecin, *lisez*: Hippocrate, de la décoration qui ſied au Médecin.
P. 657, l. 6, *au lieu de* charger, *lisez* : changer
P. 669, l. 18, *après le mot* de, *ajoutez :* gelée de
P. 694. l. 11, *au lieu de* la, *lisez* : le
P. 742, l. 28, *effacez le mot* en

Pour ne point trop étendre cet *errata*, on a ſupprimé quelques fautes d'ortographe qui ſe ſont gliſſées pendant l'impreſſion, telles que des y pour des i, & quelques autres qui ne peuvent embarraſſer le Lecteur, ou changer le ſens du diſcours.